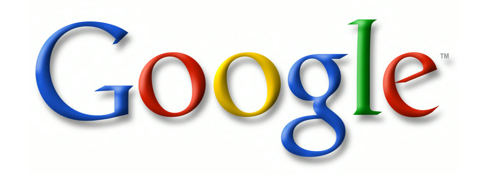
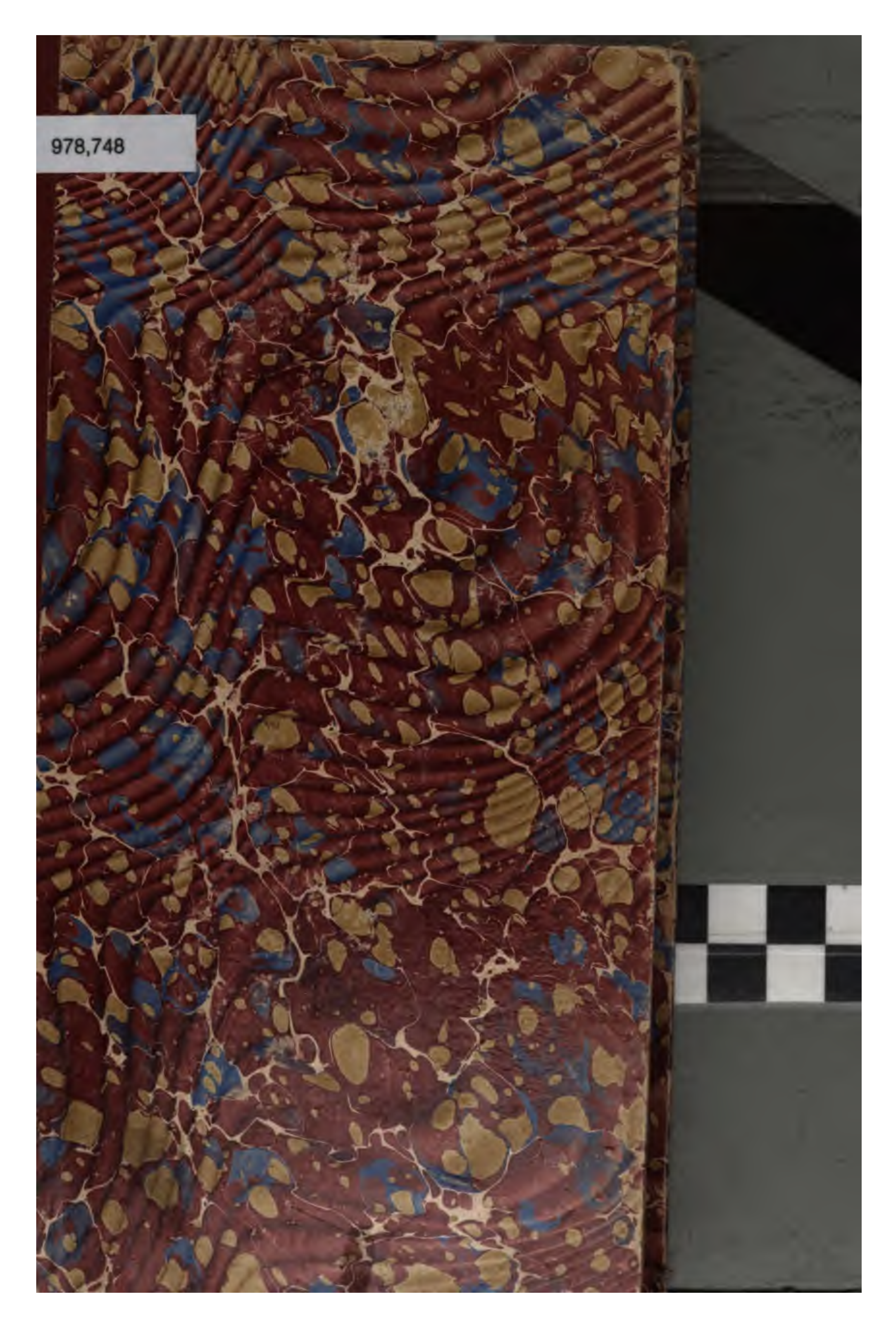
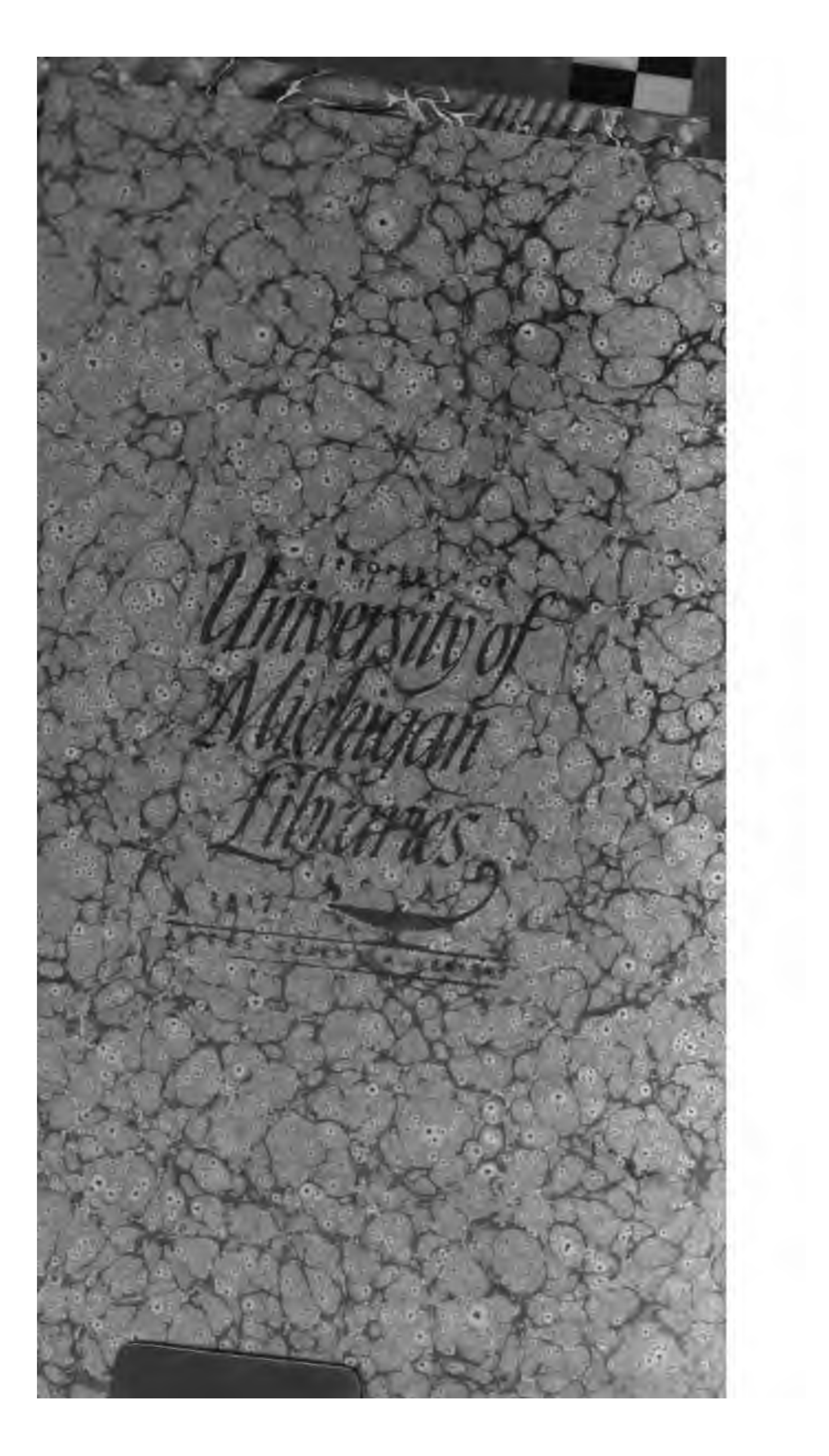
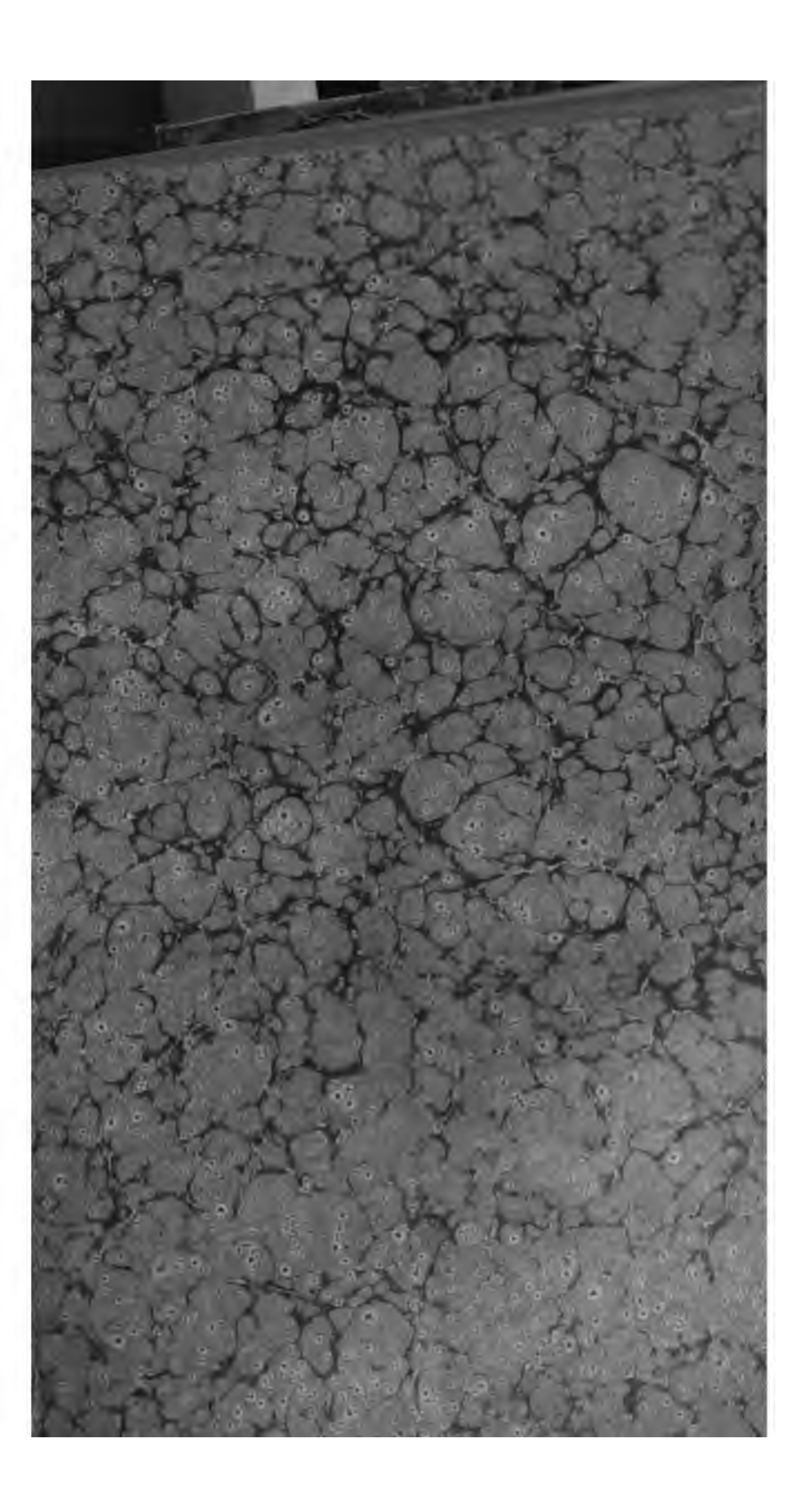

Google


978,748





NOUVELLE HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE,

PENDANT LA RÉVOLUTION ET LE PREMIER EMPIRE,

par M. Victor JEANROY-FÉLIX.



BLOUD ET BARRAL,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
4, Rue de Madame, et Rue de Rennes, 59,
PARIS.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. — LILLE. 1886.

A Monsieur V. JEANROY-FÉLIX.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Je viens de lire avec le plus vif intérêt la première partie de cette nouvelle *Histoire de la Littérature française* (1). C'est un vrai service que vous rendez à la critique littéraire : vous comblez une lacune. La génération à laquelle j'appartiens, et qui n'a plus,hélas! que de bien rares représentants, s'était tellement habituée à ne rien admirer, à ne rien voir en deçà du grand mouvement romantique de 1830, que désormais tout ce qui a précédé les célébrités de cette époque pouvait paraître non avenu. Les peuples, dans leur littérature comme dans leur politique, dans les créations de leur poésie comme dans la gloire de leurs armes, ont de ces épanouissements subits, de ces rayonnements soudains qui rejettent dans l'ombre la période antérieure, de même que les prodiges de Napoléon et de ses lieutenants nous faisaient prendre en pitié les maigres et stériles victoires des généraux du XVIIIe siècle.

Eh bien, il importait de renouer la chaîne rompue par nos injustes dédains. D'abord un événement aussi immense, une crise aussi formidable que la Révolution française, devait nécessairement créer un nouveau genre d'éloquence, que le malheur des temps substituerait à l'éloquence de la chaire. Mirabeau remplaçait Bossuet, Barnave succédait à Massillon, Vergniaud à Bourdaloue. Les orateurs n'étaient plus inspirés par la religion, par la vérité, par la foi, mais par la passion ; une passion ardente, fougueuse, subversive, à laquelle répliquaient, non sans honneur, des hommes tels que Cazalès et Maury. C'était la différence entre un beau lac où se reflètent l'azur du ciel et la limpide clarté des étoiles, et un torrent débordé qui entraîne, avec un pêle-mêle de sable et de gravier, les terrains et les verdures de ses bords. Ici votre œuvre sera d'autant plus utile que, sur bien des points, vous avez à combattre les opinions dominantes. Nous n'avons pas à nous le dissimuler, nous sommes vaincus, et notre défaite remonte du

(1) Le present volume est le premier d'une série devant comprendre une histoire complète de la littérature contemporaine, depuis la Révolution inclusivement jusqu'à nos jours. Chaque période formera un tout complet et se vendra séparément *(Note des éditeurs.)*

présent au passé. Nos révolutionnaires de toutes les nuances se sont emparés de l'histoire comme des ministères, du budget, du scrutin et des préfectures. On ne saurait s'étonner si des gens qui affirment que rien n'a existé en France avant 89, accaparent comme leur fief tout ce qui a suivi cette date, et, en vertu de la raison du plus fort, y exercent leur droit de haute et basse injustice. Vous avez,monsieur et cher Confrère, trouvé la note juste. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, vous n'avez pas affecté de méconnaître les prodigieuses facultés de Mirabeau. Vous saluez en lui le génie du tribun, la plus saisissante expression de l'éloquence politique dans les temps troublés. Il séduit et subjugue, il a la puissance toujours et parfois le charme. Sa laideur monumentale, au lieu de nuire à la magie de ses effets, y ajoute. Elle fait songer à la face dévastée d'un Titan sillonné par la foudre. En un moment où tout dépasse la mesure, sa voix terrible est démesurée comme son geste. Oui, et, avec tout cela, Mirabeau est la satire vivante de cette révolution dont il a inauguré le règne et glorifié les bienfaits. Pour qu'un homme vicieux et pourri jusqu'aux moëlles, qualifié de *scélérat* dans sa famille, suant la luxure et le crime, grevé d'un énorme dossier, plus voisin du bagne que d'une assemblée constituante, pour que cet homme ne fût pas discrédité au point de ne pouvoir paraître à la tribune sans être forcé d'en descendre au milieu des huées, pour qu'il pût devenir chef de parti et exercer une immense influence sur cette première phase de la Révolution, il fallait que les poumons et l'atmosphère fussent à l'unisson, que, pour cette société profondément gangrénée, travaillée déjà par les ferments d'anarchie, l'immoralité fût un titre de plus. Figurez-vous, sous un régime d'honnêtes gens, tel que la Restauration ou la Monarchie de Juillet, Mirabeau avec toute son éloquence, mais aussi avec son effroyable cortège de débauches, de dettes, de flétrissures, d'adultères et de scandales, essayant de se faire écouter entre Royer-Collard et M. de Serre, entre Berryer et M. Guizot ; il eût suffi de vingt lignes de révélations dans un journal pour l'obliger à baisser la tête, à se taire et à s'esquiver.

Au-dessus ou à côté de l'éloquence politique, la Révolution française devait naturellement développer deux genres qui s'y rattachent et qui font partie de la littérature militante : le *Journal* et les *Mémoires*. Le journal ! on peut remarquer, sans hyperbole, que l'ancien régime l'avait laissé à l'état de pygmée, et que la Révolution en fit un géant — j'allais dire un ogre...

ou un monstre. Ma chère *Gazette de France*, bien différente de la plupart des douairières, aime à rapporter son âge — 256 ans ! Mais qu'était-ce que ce brave Renaudot, notre ancêtre, si on le compare aux grands journalistes contemporains ! Dans cette filiation deux ou trois fois séculaire, il nous arrive le contraire de ce que l'on voit d'ordinaire dans les antiques familles. Là, c'est l'aïeul qui a été le plus batailleur et le plus héroïque. Son portrait, avec cuirasse, cordon rouge, brassards et souvent bâton de maréchal, s'étale au plus bel endroit de la galerie, tandis que l'héritier de ce grand nom et de cette gloire fait courir, va à son cercle, joue au bézigue, et fréquente les coulisses des petits théâtres. Dans la descendance des journalistes, c'est l'ancêtre qui personnifie l'esprit pacifique, la douceur, la pénombre, l'art de ne pas faire parler de soi ; c'est l'arrière-petit-fils qui se montre guerroyant et tapageur. En relevant ce contraste, je n'entends pas, à Dieu ne plaise ! chanter les louanges de la Révolution et du journal. Celui-ci est comparable à cette hirondelle de mer qu'on appelle, je crois, *procellaria*, et qui n'est jamais plus à l'aise que lorsqu'elle peut effleurer de l'aile la vague furieuse, lorsque les nuages noirs s'amoncellent à l'horizon, que les vents mugissent, que la foudre gronde ou éclate. C'est très bien, très agréable..... pour l'hirondelle. Mais pour le pilote qui lutte contre la tempête, pour le matelot qui risque, à chaque instant, d'être précipité dans la mer, pour le naufragé qui compte ses lamentables épaves, pour la veuve et les orphelins auxquels le perfide élément ne rend pas ce qu'ils lui ont donné, c'est épouvantable et navrant.

Vous avez cru devoir, dans votre livre, consacrer un chapitre à la tragédie, et vous avez eu bien raison. Quel sujet d'étude plus curieux, et, sous votre plume, mieux réussi, que l'histoire de la tragédie en un temps où elle était partout et où les conceptions les plus hardies, les plus pathétiques, les plus effrayantes, restaient forcément au-dessous des tragiques spectacles que multipliaient sans cesse la rue et les prisons, les clubs et les échafauds ! Vous vous êtes surtout attaché à Ducis et à Marie-Joseph Chénier, et vous ne pouviez mieux choisir. Chacun de ces deux poètes se débat contre un modèle qui l'écrase de sa supériorité : Ducis contre Shakspeare, qu'il imite en le débilitant ; Chénier contre la Révolution, qui se l'est assimilé et dont il partage ou réprouve les doctrines, les excès et les crimes. *Charles IX*, *Caïus Gracchus*, *Timoléon*, *Fénelon*, semblent écrits en marge d'un décret de la Conven-

tion ou d'une page de Camille Desmoulins. Mais ces vieilles règles appliquées à des idées nouvelles, ces tirades emphatiques et glaciales, ces scènes de remplissage, toutes les variations d'un genre faux et suranné en face de réalités terribles, palpitantes, scélérates et sanglantes, tout cela ne nous intéresse plus aujourd'hui qu'à titre de renseignement, et pour nous rappeler que, en ces années néfastes, Melpomène, trop occupée ailleurs, ne laissait plus au théâtre français que sa doublure. Plus tard, le poète, qui s'est imprégné du souffle révolutionnaire, qui s'est fait le précurseur, l'initiateur, le décorateur, le virtuose de la Révolution, voudrait mettre un frein à ses fureurs ; il lui demande des lois au lieu de sang. Trop tard ! il est puni par où il a péché ; on lui répond : « Du sang et non des lois ! » — Une logique féroce a prévalu contre ses hémistiches. L'époque est si violente qu'il ne peut pas échapper au cri de ses calomniateurs : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? » — Maintenant, que son *Henri VIII* et surtout son *Tibère* soient parsemés de belles scènes et de beaux vers, qu'importe ? Marie-Joseph Chénier reste le tragique de la Révolution comme David en est le peintre, et ce qui nous le rend plus haïssable encore, c'est son impiété, son impénitence finale. L'épitre à Voltaire :

« Effroi du sot crédule et du lâche imposteur, »

est un tissu d'odieux blasphèmes. Châteaubriand, son successeur à l'Académie française, avait mis dans son discours — qui ne fut pas prononcé — cette phrase dont le laconisme redoublait la portée vengeresse : « On ne m'a point raconté ses derniers moments. »

Avec le bon Ducis, quelle différence ! On se le figure sous les traits d'un de ces beaux vieillards de Greuze, qui bénissent, le sourire aux lèvres, une famille patriarcale. Mes contemporains se sont moqués de ses adaptations des drames de Shakspeare à la scène française: il faut s'entendre. Au temps de Ducis,on n'en était pas encore à l'idolâtrie shakspearienne, plus ridicule, selon moi, que l'idolâtrie moliériste ; car Molière, du moins, est français et admirablement français. On ne traitait pas dePhilistins ceux qui se permettent de dire tout bas que les beautés de l'auteur d'*Hamlet* sont entremêlées de beaucoup d'alliage et s'achètent au prix de bien des minutes de malaise, de stupeur et d'ennui. Aujourd'hui même, si nous voulions être absolument sincères, nous avouerions qu'il y a un peu de convention et de parti pris dans les pâmoisons et

les extases provoquées par les fanatiques en l'honneur de *Macbeth*, du *More de Venise*, d'*Hamlet* et du *Songe d'une nuit d'été*. Un exemple entre mille : parlant d'une actrice qui avait été très mauvaise — (c'était, soit dit en passant, Madame Juliette Drouet, que Victor Hugo a enveloppée de sa gloire)— Gustave Planche écrivait : « Elle aurait gâté le rôle d'Ophélia. » Or, ce rôle d'Ophélia n'existe pas. C'est notre imagination qui l'a créé ; on s'en est bien aperçu lors de la dernière reprise d'*Hamlet* au Théâtre Français, où Mlle Reichemberg, toute dépaysée, ne savait plus que faire de sa blonde beauté, de l'exquise élégance de sa diction et de sa personne. Je ne voulais pas croire au néant de ce rôle : j'ai lu *Hamlet* d'abord dans le texte anglais, puis dans les traductions d'Émile Montégut et de François-Victor Hugo. Ophélie, insignifiante et passive, n'a pas à dire, en tout, plus de vingt-cinq lignes. O mes chers compatriotes ! vous avez sous la main et sous les yeux ces figures suaves, délicieuses, ravissantes : Iphigénie, Monime, Bérénice, Esther, Chimène, Pauline,et vous négligez ces filles de notre génie, ces délicates créations d'un art éminemment français, au profit des héroïnes d'un poète immense, mais le plus anti-français qui ait jamais existé.

Quant à Ducis, s'il a trop émondé les chênes de la forêt de Windsor, au point de les faire parfois ressembler à de grands ifs du parc de Versailles, on doit au moins lui savoir gré d'avoir ménagé pour Shakspeare la transition entre *le sauvage ivre* de Voltaire et le demi-dieu de Berlin, d'avoir acclimaté Shakspeare en France, à peu près comme ces arbres exotiques que l'on transplante avant qu'ils aient atteint toute leur croissance. D'ailleurs, dans ces drames édulcorés, dans *Abufar* surtout et dans *Œdipe chez Admète*, où Ducis se montre plus original, que de pensées généreuses ! que de sentiments nobles, tendres, délicats, que Racine n'aurait pas désavoués ! quelle sincérité d'émotion ! S'il est vrai, comme on le croyait *autrefois*, que le devoir de la tragédie soit d'élever les âmes, c'est un devoir d'honneur auquel Ducis n'a jamais failli. Pendant mes années de collège, j'entendais dire par mes *anciens* que Talma, dans *Hamlet*, donnait aux spectateurs frissonnants de terreur, sinon le calque de Shakspeare, au moins la sensation de quelque chose d'inconnu, d'effrayant, d'une atmosphère peuplée de spectres et de fantômes.

Et puis, quelle belle vie ! quelle belle âme ! quel fervent chrétien ! Qui ne serait ému en lisant, dans la biographie de Ducis : « Il s'exposait à la mort pour sauver un malheureux

prêtre (1793). — Au péril de sa vie, au milieu de ces temps de terreur, il allait, tous les mois, comme il le dit lui-même, *nourrir sa faiblesse du pain des forts*, chercher la parole de Dieu dans des caves. » — Plus tard, qui ne s'attendrirait à ce touchant spectacle: deux vieillards, un roi et un poète; Louis XVIII rentré en France, remonté sur le trône après de longues et cruelles adversités, sachant par cœur et récitant à Ducis octogénaire les beaux vers d'*Œdipe chez Admète* et d'*Hamlet?* Franchement, Louis XVIII, en cette occasion, ne vous semble-t-il pas supérieur à Bonaparte, s'autorisant d'un jeu de physionomie de l'acteur Monvel pour récuser la clémence d'Augus e et justifier le meurtre du duc d'Enghien?

Vous ne vous arrêtez pas longtemps à la Comédie, qui ne méritait pas davantage. Un poète a appelé Thalie *la Muse aux pieds nus*. Quel bain de sang auraient pris ces jolis pieds durant la période que traverse votre histoire! A cette sombre période il eût fallu Aristophane; seulement, sous Robespierre, Aristophane aurait été guillotiné, et fusillé sous Napoléon. Vous avez été frappé, comme moi, du contraste de la violence des événements avec cette comédie moderne, tempérée, chatouillant à peine l'épiderme, telle que l'a pratiquée le bon Colin d'Harleville, aimable mais un peu enfantin. Il y a dans ses œuvres je ne sais quel parfum du lait de poule de Madame Évrard. Andrieux ne dépassa jamais son premier ouvrage: *les Étourdis*. Duvicquet, rendant compte de sa *Comédienne* dans le feuilleton du *Journal des Débats*, écrivait: « Décidément, M. Andrieux ne justifie pas les espérances que nous avaient fait concevoir ses débuts. *Les Étourdis* promettaient un successeur à Regnard. » — Quant à Fabre d'Églantine, je demande la parole pour un fait personnel. En 1853, lorsque Ponsard fit jouer *l'Honneur et l'Argent*, j'assistai à la première représentation. Un de mes voisins, fort spirituel d'ailleurs, après m'avoir dit que c'était du Molière commenté par M. de la Palisse, m'assura que Ponsard s'était inspiré du *Philinte* de Fabre d'Églantine. Je voulus en avoir le cœur net. Je cherchai et trouvai la brochure: il me fut impossible d'aller au-delà du premier acte.

L'école descriptive devait occuper dans votre travail une large place, et vous n'y avez pas manqué. On a dit bien du mal de cette école. Le sage et judicieux Vitet a traité de *serinette* l'instrument quelque peu monocorde que l'abbé Delille appelait sa lyre. Aujourd'hui, on peut juger cette école avec moins d'exagération. Elle vint à son heure; Jean Jacques Rous-

seau, qui, plus encore que Voltaire, fut l'idole des belles dames et des beaux esprits de son temps, avait, en déclamant contre les vices d'une société pervertie, donné à ses contemporains le goût de la campagne, de la solitude, du paysage, des beautés de la nature. De 1770 à 1815, les poètes le suivirent dans cette voie ; seulement, de même que le singe de Florian avait oublié d'éclairer sa lanterne, ils oublièrent d'ouvrir leur fenêtre ou, mieux encore, de sortir des salons et des boudoirs, de se promener à travers champs, d'aspirer de bonnes gorgées d'air pur, de s'initier aux scènes de la vie morale. Amants platoniques ou amoureux transis de la nature, ils mirent de l'artificiel dans le naturel. Avouons pourtant que, si l'on ne demande à la poésie qu'une distraction agréable, Delille a de quoi contenter les lecteurs les plus difficiles. On n'est pas le poète favori d'une génération tout entière, on ne jouit pas d'une vogue que le génie de Lamartine et de Victor Hugo put seul faire pâlir, on ne remplit pas aussi brillamment tout l'espace qui va de Voltaire aux *Méditations*, si l'on ne possède quelques qualités maîtresses qui dissimulent ou atténuent les défauts. Que de fois, pendant mon adolescence, j'ai entendu lire avec enthousiasme tel ou tel fragment des poèmes de *la Pitié* des *Jardins*, de *l'Imagination*, des *Trois règnes*, notamment le fameux épisode du peintre Robert dans les Catacombes ! Delille est plutôt versificateur que poète, mais ce versificateur a tant d'élégance et de grâce, une main si légère, un talent si flexible, qu'il nous donne souvent l'illusion de la poésie ; sans être jamais beau, il est presque toujours joli, quelquefois charmant. Une plume d'aigle, jamais ! mais une plume de fauvette ou de colibri. On eut le tort de surnommer Delille le Virgile français, sous prétexte qu'il avait traduit *les Géorgiques* et même *l'Énéide*. Ici je proteste : Virgile est intraduisible, parce qu'il est inimitable et incomparable.

Votre histoire, monsieur et cher Confrère, vous a conduit jusqu'à Châteaubriand et à Madame de Staël. Je vous laisse dans cette excellente compagnie. Ne nous décourageons pas, si le public, même parmi les soi-disant conservateurs, se fait le complice d'une littérature ordurière et athée, compagne inévitable d'une politique jacobine et d'une société pourrie. La revanche nous arrivera tôt ou tard, ou, si elle n'arrive pas, c'est qu'il n'y aura plus de France. De deux choses l'une : ou ce malheureuxpays, talonné par la banqueroute, rongé par l'athéisme, ruiné par son gouvernement, avili par ses représentants, abruti par le suffrage universel, disparaîtra de la liste des

nations civilisées ; ou bien, corrigé par de douloureuses leçons, il paiera enfin à la littérature des honnêtes gens tout un arriéré de sympathies. Je ne serai plus là pour en profiter, mais vous, monsieur et cher Confrère, vous êtes digne de saluer ce retour à la saine morale et au bons sens : vous aurez contribué à le rendre possible dans le présent en le réhabilitant dans le passé.

ARMAND DE PONTMARTIN.

22 Novembre 1886.



PRÉFACE.

Un homme d'État célèbre, lord Shelburne, écrivait à l'un des littérateurs en vogue de la fin du XVIIIe siècle, l'abbé Morellet, dès les jours qui suivirent la convocation des États généraux :

« L'écueil sur lequel peuvent aller se perdre les communes françaises, c'est la prétention de faire trop de choses à la fois. Si vous obtenez des garanties sérieuses pour la liberté de la presse, s'il n'y a plus de prétexte aux lettres de cachet (1), si les assemblées provinciales sont rétablies, et si l'on opère quelques réductions sur les dépenses, le reste viendra en son temps. »

Cette prédiction, qui prêterait à rire si elle n'était pas si grave, rappelle l'épigramme grecque :

« Le paysan Calligène, au moment d'ensemencer ses terres, vint consulter l'astrologue Aristophane, pour savoir s'il aurait un été favorable et ferait une bonne moisson. L'astrologue prend ses jetons à calculer, en couvre la table, puis, comptant sur ses doigts repliés, il dit à Calligène : Si une pluie convenable arrose votre champ, s'il ne produit aucune herbe mauvaise, si la gelée ne fait pas fendre vos sillons, si la grêle n'abat pas vos épis quand ils commenceront à pousser, si des chevreuils ne ravagent pas vos guérets, si vous n'avez à vous plaindre ni du ciel ni de la terre, je vous prédis un bel été et une riche moisson ; craignez seulement les sauterelles. »

C'est un fait constant que, bien avant 1789, la révolution était annoncée par les signes les plus manifestes.

---

(1) Lettres émanées du souverain, et pliées de manière qu'on ne pouvait les lire sans rompre le cachet. On s'en servit surtout aux XVIIe et XVIIIe siècles, à l'époque des troubles religieux. Celui qui était visé par une lettre de cachet pouvait être arrêté et emprisonné sans jugement.

Les idées de liberté, d'émancipation, de changements politiques et d'améliorations sociales se retrouvaient partout, dans les livres, dans les salons, dans l'aristocratie, comme dans le Tiers-État. Il y avait longtemps que Louis XV s'était moqué, non sans une spirituelle mauvaise humeur, d'un courtisan qui était allé en Angleterre, pour apprendre à penser. — *Les chevaux ? avait répliqué le roi.*

Dès 1778, on « s'habille à la Francklin » ; en 1782 on « raisonne à la Washington. » A l'imitation de Jean-Jacques Rousseau, on renonce au titre de sujet, pour y substituer la pompeuse appellation de citoyen. *Les nobles eux-mêmes prennent part à la commune folie : leur désir, comme on l'a remarqué (1), était d'obtenir, de gré ou de force, des privilèges et une importance analogues à la haute et prépondérante situation de la pairie en Angleterre. Le mauvais état des finances était, plus que jamais, à l'avénement de Louis XVI, un sujet de mécontentement pour le peuple, d'embarras pour la royauté. Dans l'ombre, la franc-maçonnerie ourdissait ses trames criminelles, et cherchait à réaliser le vœu sinistre du philosophe qui soupirait après le jour où l'on* étranglerait le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre. *L'envie dévastait les cœurs, l'irréligion viciait les âmes. La devise « ni Dieu ni Maître » n'est pas contemporaine : elle date de l'Encyclopédie (2).*

Rien de plus frappant comme exactitude que l'assimilation si souvent faite entre le Génois qui découvrit un monde et Louis XVI.

Depuis de longs jours, les trois vaisseaux fournis par la confiante générosité d'Isabelle la Catholique, ont

(1) G. de Ludre, Louis XVI et ses conseillers.

(2) Publication due à la collaboration de philosophes anti-religieux, qui en avaient voulu faire le répertoire de toutes les connaissances humaines.

quitté le port de Palos. On cingle dans l'inconnu, et devant les navigateurs s'ouvre la terrifiante perspective de l'immensité sans limites. D'abord plein d'ardeur, l'équipage ne tarde pas à s'irriter, à proférer des paroles de menace ; bientôt la mutinerie est au comble : « Retournons ! » crient les matelots. Sans se laisser émouvoir par l'attitude de ses compagnons, Christophe Colomb leur demande un délai de trois jours. Si, dans cet intervalle, aucune découverte rassurante n'a été faite, on renoncera à l'œuvre entreprise, et peut-être la vie du grand homme paiera-t-elle les basses rancunes de l'équipage. Quelles tortures et quelles angoisses ! Enfin, au jour fixé, quand l'aube apparaît, la voix joyeuse de la vigie s'écrie : Terre ! terre !

Christophe était vainqueur ! un continent nouveau allait être jeté en pâture à la dévorante activité de l'homme.

Le sort de Louis XVI fut moins heureux. Lui aussi, il monte un vaisseau sur lequel gronde l'émeute: lui aussi, il cherche, pour satisfaire aux exigences de la foule qui rugit, ce port où il s'abritera, ce hâvre de grâce qui doit lui apporter le salut. Mais c'est en vain qu'il espère, en vain que son regard anxieux plonge dans l'horizon. La vigie ne devait pas prononcer le mot magique : la terre promise n'apparut pas, et l'infortuné pilote fut massacré.

L'ineptie de la majorité de ceux qui composaient les classes populaires, était digne d'ailleurs de leurs instincts haineux contre toute supériorité, et la garantie la plus solide de la stabilité des gouvernements, le sentiment du respect, avait complètement disparu.

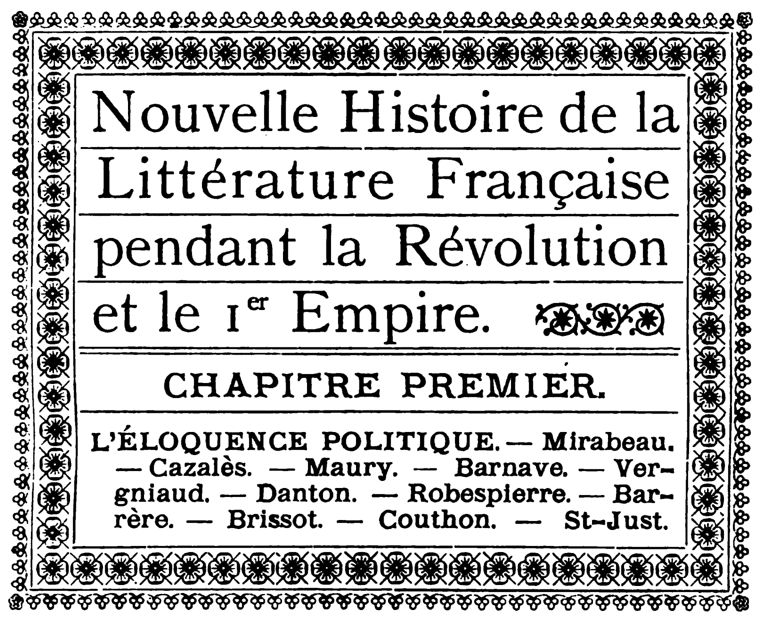
Une démonstration entre mille: il s'agit des demandes de ces fameux cahiers que les admirateurs de la Révolution nous représentent comme le suprême effort de l'intelligence humaine : ces cahiers, on le sait, furent presque tous copiés sur des cahiers imprimés qui circu

laient alors dans toute l'étendue du territoire, et dont la rédaction était due à Siéyès ou à quelque partisan vénal du duc d'Orléans. De ci, de là, le savant ou le Marcus Brutus du crû semait quelques additions, des demandes, la plupart du temps grotesques. « Ainsi, après avoir demandé la séparation sévère du pouvoir législatif, exécutif et judiciaire, la liberté de la presse, le jugement par jury, les habitants insistaient pour que les chiens de basse-cour fussent délivrés du billot, *espèce de piquet fort lourd qu'on suspendait, par ordre du seigneur, au col de ces pauvres bêtes, pour les empêcher de saisir un lièvre, si, par hasard, il s'offrait à leur portée ; je dis par hasard, car les chiens de cette espèce ne sont point disposés à la chasse, et s'écartent rarement des habitations...; plus loin, toujours après avoir voté pour toutes les libertés échappées du cerveau de l'abbé Siéyès, les habitants demandaient encore qu'il leur fût permis d'avoir des fusils chez eux pour se défendre des loups. Un seul de ces cahiers me parut mériter qu'on s'y arrêtât. C'était celui d'une commune voisine de Chateauvillain (1) : le rédacteur avait accumulé une foule de vœux plus ou moins exagérés, et il terminait par cette formule insolente : Donnons pouvoir à nos députés de solliciter du seigneur roi son consentement aux demandes ci-dessus. Dans le cas où il l'accorderait, de l'en remercier, et dans le cas où il refuserait, de le* déroiter (2). » *Déroiter !*

La Révolution était non seulement dans les faits, mais encore dans la langue.

(1) Chef-lieu de canton, arrondissement de Chaumont (Haute-Marne.)

(2) Mémoires de Beugnot, I, 116.



Nouvelle Histoire de la Littérature Française pendant la Révolution et le 1er Empire.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE. — Mirabeau. — Cazalès. — Maury. — Barnave. — Vergniaud. — Danton. — Robespierre. — Barrère. — Brissot. — Couthon. — St-Just.

L'ÉPOQUE tourmentée qui s'étend de 1789 au consulat, devait être à peu près stérile en productions littéraires, et constituer une sorte d'interrègne de dix ans dans la manifestation des travaux de la pensée. Seule, l'éloquence politique, jusqu'alors inconnue, allait paraître avec un éclat extraordinaire, et un homme dont la jeunesse avait été flétrie par les condamnations les plus graves, devait se révéler à ses contemporains, dont l'admiration ne triomphe qu'à grand'peine de si lamentables souvenirs, comme l'émule des grands orateurs de l'antiquité, comme l'égal de ces Pitt (1), de ces Fox (2), de ces Burke (3), qui, à la même époque, illustraient la tribune anglaise.

Les temps, en effet, étaient uniques pour favoriser l'éclosion de l'éloquence politique, qui, suivant la remar-

(1) Homme d'état anglais, orateur et ministre, né en 1708, mort en 1778.

(2) Ministre sous Georges II, fut favorable à la révolution française. (1749-1806).

(3) Orateur d'une éloquence vive, imagée, forte ; était né en 1730, à Dublin.

que de Tacite (1),pareille à la flamme, a besoin de matériaux pour s'entretenir et de mouvements pour s'exciter. Le même historien parle, avec un respect vibrant d'émotion, de ces belles années de la République romaine, où les propositions de lois étaient continuelles, où les citoyens les plus puissants comparaissaient devant les tribunaux comme accusés, où le patriciat était partagé en factions rivales, où la plèbe faisait une guerre sans merci au Sénat, où l'on avait, dans le gouvernement, une influence proportionnée à son talent dans l'art de haranguer les foules, où les orateurs fameux comptaient dans leur clientèle des nations étrangères! Quel champ pour les inspirations de l'éloquence, que ce Forum où d'ambitieux tribuns captaient les applaudissements de la classe populaire par des lois sur le partage des terres, par la distribution des grâces et l'administration de la justice!

Aucune de ces conditions n'a manqué à la Révolution française.

Mais il est, au jugement des rhéteurs anciens, une qualité supérieure, que doit posséder quiconque se flatte d'exercer un empire absolu sur les consciences, et de jouer, par la parole, le premier rôle dans sa patrie. Suivant eux, on ne peut être orateur parfait que si l'on est, avant tout, irréprochable dans sa vie. Eh quoi! dit l'un d'eux, lorsqu'on rencontre si souvent l'occasion de disserter sur la justice, la force morale, la tempérance et les autres vertus du même genre, lorsqu'il se présente à grand'peine une cause où l'un de ces points de morale ne se trouve incidemment mêlé et n'exige toutes les ressources de la plus intense méditation, peut-on douter que, partout où il faut développer les plus irrésistibles artifices de l'esprit et

(1) Grand historien né en 54 après Jésus-Christ, mort en 130. On lui doit des Annales, des Histoires et la vie d'Agricola.

de l'éloquence, ce ne soit à l'orateur que revient le rôle principal ? osera-t-il se lever au nom de la vertu, s'il n'est lui-même *un homme de bien habile à parler?*

Il n'était pas inopportun de rappeler ces définitions au moment d'esquisser l'épique figure du Titan de l'Assemblée constituante (1), Mirabeau.

Le XVIIIe siècle avait retenti du nom de ce Mirabeau (2) qui, avec une modestie douteuse et une sincérité discutable, s'intitulait l'*ami des hommes*, et qui, pour mieux prouver la justesse de cette appellation, fut le bourreau de sa famille, le persécuteur de son fils aîné, la bête noire de ses vassaux. Du reste, homme de tête et de talent, faisant bonne figure parmi les Économistes (3) et montrant parfois, dans ses indigestes traités, quelques-unes de ces qualités de style disproportionnées et grandioses qu'on allait admirer dans les discours du fougueux tribun. Par ses rigueurs et ses sévérités excessives, il a sa part de responsabilité dans les égarements de toute nature qui ont déshonoré les débuts de son fils : « Peu de fils ont aimé leur père autant que j'ai idolâtré le mien. J'en fais le serment, jamais je ne m'élèverai contre celui qui m'a donné le jour, mais si une aveugle prévention l'acharne à ma perte, je respecte assez son cœur pour croire que je l'obligerai si je parviens à me sauver de sa violence... (4) » Plus loin : « Mon père a mangé mon bien, oui, mon bien, car une substitution est un dépôt ; il m'a poursuivi, depuis mon enfance, avec une haine implacable ; il m'a desservi en tout et pour tout, il accumule les calomnies, les trames de toute espèce contre moi. » Singulière famille, où la femme plaide contre le mari, le fils contre le père, le

(1) Cette assemblée commença ses travaux à partir du 17 juin 1789 ; elle se retira le 30 septembre 1791.

(2) (1715-1789.)

(3) Les plus célèbres sont Quesnay, Gournay, Turgot.

(4) Mémoire présenté par Mirabeau à Malesherbes, ministre de Louis XVI.

père contre le fils, la belle-mère contre un « monstre de gendre (1) », poussé lui-même par une « fille dénaturée ! (2) » Quand il parle de son fils aîné, l'*ami des hommes* se plaint d'être forcé de raconter « les faits et gestes d'un *parricide* ». Apprend-il que celui-ci est emprisonné, il écrit : « Je reçus hier avis que le *scélérat* était serré aux fers. »

Ce Caïn mille fois plus maudit par ses parents que ne le fut l'assassin d'Abel, naquit le 9 mars 1769 au château de Bignon (Loiret). Dès l'âge de dix ans, il inspirait à son père l'appréciation suivante : « C'est un embryon de matamore ébouriffé qui veut déjà avaler tout le monde. » Il fut mis à l'école militaire, et presque aussitôt envoyé en Corse avec une compagnie de son régiment ; il arrive en peu de temps au grade de capitaine. Entre temps il s'était marié.

Comme la question d'argent a été le point de départ des différends et des orages qui brouillèrent cette famille, en comparaison de laquelle celle des Atrides (3) était un modèle d'entente et de concorde, il ne semble pas inutile d'étudier la conduite du marquis à l'égard de son fils lors de l'union de celui-ci avec Melle de Marignane (1772). La jeune femme, qui était d'une ancienne et très honorable famille, n'apportait en dot qu'un revenu de 3000 livres. A ce moment, Mirabeau avait signé un armistice avec le terrible marquis ; mais les hostilités continuaient avec vigueur entre le fils et la mère. Madame de Mirabeau refusa de signer au contrat, et de répondre pour sa part de la pension dotale attribuée au jeune époux. Il résulte des recherches de

(1) M. du Saillant, qui avait épousé la sœur de Mirabeau.

(2) Cette expression et la précédente sont tirées d'une lettre adressée par Mirabeau à sa mère le 27 avril 1776.

(3) On désigne sous ce nom Atrée et Thyeste, deux frères que divisait une haine affreuse. On appelle aussi et plus souvent Atrides les deux fils de Plisthène, Agamemnon et Ménélas.

M. de Loménie (1) que la fortune du chef de la famille s'était totalement fondue à attendre, pendant vingt-sept années, l'héritage qui devait revenir à sa femme ; que, malgré cette difficile situation, il avait trouvé le moyen de marier ses filles, en leur constituant une dot suffisante ; qu'il avait réussi à parachever l'éducation de ses fils (2) ; qu'enfin, comme récompense de ces sacrifices et de ce dévouement, il se heurtait, précisément vers la même époque, à la haine sauvage de sa femme, qui le menaçait de lui enlever, par un procès en séparation, la jouissance de la totalité de ses biens. Malgré ces embarras, et au milieu de ces complications, le marquis substitua, en faveur de son fils aîné (3), une partie de la terre de Mirabeau, lui accorda une pension dotale de 6000 livres, à prélever sur le fermage de cette terre, et qui devait augmenter, chaque année, de 500 livres, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le chiffre de 8500. L'attitude de *l'ami des hommes* est donc non seulement correcte mais même généreuse jusqu'à l'imprudence. Car au même moment, la marquise de Mirabeau le menaçait de lui enlever sa fortune entière par ce procès en séparation qui devait subir tant de péripéties et provoquer de si douloureux scandales. Dernier détail : les deux nouveaux époux (4) entrant en ménage avec 10000 livres de rente étaient, moyennant une pension de 2000 livres, nourris, logés, défrayés,

(1) Historien distingué. Il s'est fait connaître par ses travaux sur *Beaumarchais* et sur *Mirabeau*. Cette dernière étude a paru de 1870 à 1874 dans le *Correspondant.*

(2) L'aîné fut le fameux orateur ; le second, connu par son esprit, ses saillies, son dévouement à la cause de Louis XVI, est désigné, dans l'histoire anecdotique de ce temps, sous le sobriquet de Mirabeau-Tonneau, que lui avaient valu ses excès de table et son énorme embonpoint.

(3) La substitution était une disposition par laquelle le donateur appelait à la succession de ses biens un ou plusieurs héritiers successivement, après celui qu'il avait constitué, de manière que celui-ci ne pût aliéner les biens sujets à la substitution.

(4) M. de Loménie. (Les Mirabeau.)

eux et leurs gens, chez la grand'mère de la nouvelle mariée.

En quinze mois de temps, Mirabeau trouve le moyen de faire pour deux cent mille livres de dettes, et quand son père refuse de les payer, il lui témoigne sa gratitude en le disant plus cruel « *qu'un chat sauvage* (1). »

Dès lors la vie de Mirabeau est une longue et interminable odyssée à travers toutes les prisons du royaume : de Manosque où il est relégué, il est interné au château d'If, au château de Joux, près de Pontarlier, au château de Dijon ; il s'enfuit en Suisse, en Hollande, où il est arrêté sur les instances de son père, qui fait enfermer le *scélérat* (2) au donjon de Vincennes.

On le voit : dans cette famille, des rejetons aux ascendants, et réciproquement, on se traite de *scélérat* : c'est la formule de politesse courante. Les désagréments qui surviennent aux uns sont accueillis par les autres avec les ricanements d'une joie féroce et infernale. L'excellent bailli ne recèle pas non plus des trésors de tendresse pour son incorrigible neveu : « Ce misérable, dit-il, devrait bien se faire assommer dans quelque coin. » Les dispositions du marquis sont identiques : il est d'une insouciance admirable quand il s'agit de ses deux ennemis implacables, et son seul désir est de voir un jour « la mère sur les tréteaux, et le fils roué en place de grève. » Voici, du reste, comme il juge son fils : « Chargé de crimes civils et publics, de forfaits et de dettes mêlées d'un tissu de friponneries insignes, du délit public d'avoir calomnié son père, de l'avoir poursuivi de lardons dans toutes les gazettes et les papiers publics de l'Europe, de pamphlets publiés exprès, etc ; la conversion de saint Paul même ferait un autre homme, mais ne ressusciterait pas celui-là (3). »

(1) Lettre du 9 avril 1774.
(2) Lettre du marquis au bailli de Mirabeau, son frère, 21 mai 1777.
(3) Lettre au marquis de Pompignan, avril 1779.

En 1781 pourtant, le père revient à plus de calme, et c'est une appréciation plus rapprochée de la vérité qu'il nous donne de celui qu'il a si longtemps appelé « le forcené, » et qui vient de faire sa paix (une trêve !) avec lui. « ... Je n'ai trouvé en lui que ce que j'y avais laissé, de *l'esprit autant qu'il est possible d'en avoir*, un talent incroyable pour saisir toutes les surfaces... Il est impossible de lui parler raison, prudence, qu'il ne dise cent fois mieux que vous... *il a surtout un fonds d'anti-vérité* qui occupe toutes ses facultés morales et physiques. De quelque art, science, littérature, antiquité, connaissance et langue quelconque que vous lui parliez, il en sait trois fois plus que vous, *enlève tout*, *brouille tout*, mais il affirme avec une sécurité et une chaleur qui en imposent ; le mensonge, en un mot, soit en gros, soit en détail, les affirmations, déceptions, histoires de tout genre, rien ne lui coûte ; il a tout oublié, tout pardonné le quart d'heure d'après. (1) »

Et cet homme gangrené de vices, sorte de Satan foudroyé, s'avance ainsi dans la vie semant les hontes, et récoltant le mépris public, jusqu'au moment où l'annonce de la convocation des États Généraux vint lui fournir l'occasion, vaguement attendue, de déployer la prodigieuse flexibilité des forces intellectuelles, et des puissances oratoires dont la Providence l'avait si abondamment doué.

Plus d'un éclair de génie avait jailli de sa plume dans quelques unes de ces œuvres louches et fortes cependant qu'il avait composées aux heures tristes de sa jeunesse besoigneuse, pour subvenir aux frais de ses liaisons irrégulières et de ses déplacements cosmopolites.

Sans être, comme l'a dit avec une complaisance exagérée, un de ses récents biographes, une de ces œuvres

(1) Lettre à M. Longo, 4 Septembre 1781.

qui suffiraient à la réputation d'un écrivain, l'*Essai sur le Despotisme*, paru en 1774, (au moment où montait sur le trône le plus doux et le plus humain des princes), offre un certain nombre de passages où ne manquent ni la chaleur ni même une apparence de dialectique, bien qu'à l'imitation de l'abbé Raynal, il y soit trop souvent parlé de *servile Europe*, *de mesures arbitraires*, *de coups d'autorité*, et de *chaînes que l'on forge* contre d'innocents citoyens. Par moments, les déductions de Mirabeau semblent assez spécieuses, aussi est-il prudent de ne pas laisser passer, sans les avoir soumises à un sévère examen, les prémisses de son argumentation. C'est ainsi que la base sur laquelle il étaie tout l'échafaudage de ses enthymèmes n'est rien moins qu'une assertion essentiellement erronée. Lorsque, avec l'aplomb le plus risible, et contrairement au dogme chrétien, il pose en fait que l'homme « est un animal juste et bon, et qui veut jouir de la vie, » il biffe d'un trait de plume la déchéance de nos premiers parents et les conséquences qui en ont découlé, en même temps qu'il diminue l'importance du but que nous devons nous proposer ici-bas. Les nécessités de la discussion entraînent l'auteur plus loin qu'il n'aurait voulu, et le jettent dans des conclusions excessives. C'est au moment de cette guerre d'Amérique où les armes françaises vont resplendir d'un si vif éclat, que Mirabeau parle avec mépris des *misérables bandes de paysans, et de la noblesse ignorante indisciplinée* qui forment le contingent de nos troupes ; mais ni le peuple, ni l'aristocratie n'étaient alors tombés si bas ; c'était un paysan que Chevert(1); le sergent Dubois, le compagnon d'héroïsme de d'Assas était un paysan lui aussi ! C'était un noble, que d'Assas

(1) Le héros de la guerre de la succession d'Autriche. Sommé dans Prague, 1743, de se rendre à discrétion : « Dites à votre général que s'il ne m'accorde pas les honneurs de la guerre, je mets le feu aux quatre coins de Prague, et je m'en sevelis sous ses ruines. »

lui-même ; noble, ce capitaine de vaisseau, de Maureville, qui renversé agonisant sur le pont de son navire, réunissait ses forces pour proférer ce cri sublime : « Courage, mes amis, je défends d'amener. » (1756) Mais n'est-ce pas lancer un gratuit outrage à notre armée (1), que d'essayer de prouver sa valeur et sa patience, son abnégation et son patriotisme ? Le cœur saigne quand on voit le malheureux sophiste poursuivre résolûment sa triste tâche de dénigrement, et couronner son libelle impie par cette suprême diffamation : « Les troupes réglées ont été et seront toujours le fléau de la liberté. » Ces *troupes réglées* savaient mourir pour la France et pour le roi, et il n'est pas d'époque où elles n'aient mérité le tribut d'éloges que la poésie leur a payé :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère ;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leurs tombeaux.
Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs, aux vaillants, aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !
C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bien venue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,
Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,
La reine de nos Tyrs et de nos Babylones,
Cette couronne de colonnes,
Que le soleil levant redore tous les jours. (2)

La déclamation est continuelle dans cet ouvrage

(1) A la bataille de Malplaquet, il y avait trois jours que nos soldats n'avaient pas mangé. Pour courir plus vite à l'ennemi, ils jetèrent le pain qu'on venait de leur distribuer.

(2) Victor Hugo.

écrit, dit Mirabeau lui-même, très rapidement, sans plan, sans ordre, et qui est plutôt une profession de foi de citoyen qu'un morceau littéraire. Les vieux clichés abondent : on y retrouve l'agaçante trinité de ces malcontents grincheux de la Rome antique, Caton, Helvidius et Thraséas, qué Dieu aide ! On y retrouve aussi le nom de trois autres personnages, cités comme des parangons de vertu républicaine, Durant, Gœbriolet, et... Turenne ! Le premier est de nature à rendre rêveur le plus consciencieux érudit. Quel est ce Durant, émule de Turenne ? celui de Musset n'était pas né encore. Peut-être l'auteur a-t-il en vue Duranti, président du parlement de Toulouse, qui, en 1581, s'opposa à la Ligue, et périt dans une émeute populaire. Gœbriolet est éminemment obscur, et Turenne, sauf sa courte escapade de la Fronde, fut un courtisan modèle.

Mirabeau use jusqu'à l'écœurement de l'apostrophe à froid. C'est ainsi qu'un principicule allemand ayant promis aux Anglais six mille de ses sujets destinés à combattre les insurgés américains, l'auteur s'écrie : « Intrépides Allemands! quelle flétrissure laissez-vous imprimer sur vos fronts généreux ! » C'était déjà abuser de l'hyperbole, en 1778, que de célébrer le front généreux des intrépides Allemands.

Parfois, cependant, sa phrase se condense, devient nerveuse, rappelle le style de Tacite, mais les vieilles habitudes de prolixité et d'emphase sont si invétérées chez l'auteur, qu'il a hâte de gâter son trait par une explication naïve : « Les états despotiques sont tranquilles, je le crois ; les cadavres le sont aussi... » Jusqu'ici tout est bien, mais l'auteur croit urgent de compléter sa pensée, et il la ridiculise par une annexe bouffonne : « Les cadavres le sont aussi, car ils n'ont point de vie. » Vraiment ! on s'en doutait.

On saisit là sur le vif cette duplicité intellectuelle

de l'homme extraordinaire, ramassis bizarre de grandeurs et de faiblesses, qu'un critique assimilait à ce lion de la création, dont le corps émerge avec ses attributs royaux, mais dont les membres inférieurs plongent encore dans la fange qui les a formés.

Plus le mouvement des théories subversives se manifeste avec violence en France et en Europe; plus Mirabeau a la conscience, l'intuition de sa valeur, et c'est alors, après avoir demandé à Lafayette qu'il joue les Richelieu, et lui réserve le rôle d'*Eminence Grise*, (1) qu'il s'écrie insolemment : « Je ne suis pas propre à être une doublure, ni une sous-doublure, ni à servir qui ne s'y fie pas. Mettez bien cela dans ces têtes princières et sous-princières (2). »

Parfois même, entre temps, il daigne avoir de l'esprit, et l'un de ses mots les plus justes est celui que lui inspira l'entourage ministériel de Louis XVI, dont il raillait l'impuissante médiocrité : « Le roi n'a qu'un homme, c'est sa femme ! »

Quel éloge de l'énergique et douce Lorraine, de la femme courageuse qui ne trembla ni au 5 octobre ni au 10 août, de celle qui, surtout dans les cachots et à l'heure du supplice, se souvint qu'elle était la fille de la grande Marie-Thérèse ; de la chrétienne qui, en mourant, ne sut que pardonner à ses bourreaux ; de cette mère admirable dont la mémoire mérite d'être protégée, comme elle le désirait, non seulement « par toutes les mères, » mais par ceux qui, avec le respect de l'infortune, ont le culte de la vérité !

Ainsi Mirabeau, par ses multiples travaux antérieurs, s'était préparé à la tâche ardue de l'orateur et de l'homme d'État. Ses études sur les finances de la

(1) Le Père Joseph, capucin qui fut le bras droit de Richelieu.

(2) Correspondance entre le Cte de Mirabeau et le Cte de Lamarck, publiée par M. de Bacourt, II, 63.

Monarchie prussienne, sur le mécanisme gouvernemental des différents États du Nord, ses voyages forcés en Suisse, en Hollande, en Angleterre, ses longues détentions, et les lectures incohérentes mais fécondes par lesquelles il avait essayé d'en tromper le monotone ennui, tout cela joint à cette aptitude merveilleuse pour se rendre propre le fruit des réflexions d'autrui, à son colossal orgueil, à sa foi absolue en lui-même, à la haine sauvage dont il brûlait envers les supériorités étrangères, quelles qu'elles fussent, aux difficultés sans cesse croissantes de sa situation pécuniaire, à l'impérieux besoin de solder ses dettes et de vivre, tout enfin le jetait fatalement dans les rangs des adversaires de ce régime assez aveugle et assez inepte pour n'avoir pas deviné en lui le nouveau *Soleil levant* qui allait éclipser l'emblème démodé de Louis XIV. Mais le masque de Mirabeau, autant que son génie, a frappé ses contemporains. La gravure a popularisé ce visage d'une hideur qui tantôt repousse et tantôt captive, cette tête monstrueuse de phénomène d'amphithéâtre, trouée en mille endroits par les stigmates indélébiles de la petite vérole, ces yeux terribles et fascinateurs, cette lèvre sarcastique dont les commissures récèlent l'ironie acerbe dont il accablera ses contradicteurs, cette main, fine comme celle du duc de Lauzun (1), forte comme celle du maréchal de Saxe, (2), qui s'abat lourdement sur la tribune, ou scande une période harmonieuse, cette chevelure d'une ampleur inconnue depuis la première race de nos rois, et qui flottait sur ses épaules, suivant les variations de sa parole et les mouvements de sa puissante carrure superbement rejetée en arrière.

---

(1) Le duc de Lauzun, type du courtisan accompli sous Louis XVI.

(2) Le fameux vainqueur de Fontenoy, dont la force physique était étonnante : il cassait, dit-on, un écu de six livres entre ses doigts, sans aucun effort.

Que si l'on veut apprécier l'orateur lui-même, on est d'abord déconcerté. Ici les vieilles comparaisons ne servent plus. Nulle ressemblance avec Démosthène, si ce n'est pour la véhémence des objurgations ; nulle parenté avec Cicéron, sinon pour la fréquence des traits sentencieux, des citations tirées de l'histoire, des apologues, des métaphores, de ces ressources qui, employées modérément,sont propres à faire sur les esprits des impressions profondes. Mais chez lui rien n'est modéré, tout surabonde, tout déborde. N'allez pas songer à quelqu'un de ces maîtres de la parole dont Cicéron a fait le catalogue dans son traité *des Orateurs illustres*. Non, il est moderne, il est bien lui, rien ne l'a préparé, il n'a pas de précurseur. Si pourtant vous voulez lui trouver des ancêtres, allez droit à J.-J. Rousseau (1), remontez à St-Simon. Du premier il tient ces cris passionnés, éperdus, qui troublent, remuent, inquiètent, et vous font ressentir une sorte de commotion physique douloureuse et délicieuse à la fois ; de l'autre il a je ne sais quel grand air, quelle habileté tout aristocratique pour donner aux plus humbles choses la couleur et le relief, il a la magnificence et l'opulence du vocabulaire, la sérénité impudente dans l'irrégularité, bref la fascination et la magie. Où avez-vous entendu, si ce n'est peut-être dans la bouche de quelque tribun du peuple, aux premiers temps de la République romaine, des accents comparables à ceux dont il foudroie les membres de la noblesse coupables de l'avoir exclu de leurs rangs ?

« Les grands se sont toujours débarrassés par la violence de ceux qui les ont attaqués. Ainsi périt le dernier des Gracques ; mais avant d'expirer, il lança de la poussière vers le ciel en attestant les dieux vengeurs, et de cette poussière naquit Marius, Marius,

(1) Fameux prosateur du XVIIIe siècle, contemporain de Voltaire : 1712-1778.

moins grand pour avoir exterminé les Cimbres et les Teutons, que pour avoir anéanti dans Rome l'aristocratie de la noblesse ! »

Ne peut-on pas appliquer à ce magnifique mouvement ce qu'il écrivait jadis d'un de ces factums enflammés qu'il multipliait pour sa défense ? « Si ce n'est pas là de l'éloquence inconnue à nos siècles barbares, je ne sais ce que c'est que ce don du Ciel si séduisant et si rare. »

Quoique nous n'ayons qu'une médiocre confiance dans l'exactitude du proverbe latin (1), il semble difficile d'admettre que le langage de la tribune, avec toute la plénitude de sa beauté et de sa perfection, ait, d'emblée et sans travail intérieur, jailli de la seule force d'initiative de Mirabeau, comme la déesse de la guerre, Pallas, sortit du cerveau de Jupiter armée de pied en cap. Il dut y avoir, comme dans toutes les créations de la nature, une série de tentatives, d'essais malheureux d'abord, d'erreurs, d'améliorations progressives, d'études préalables, de laborieuses imitations, jusqu'au moment où, rejetant sa grossière enveloppe, la chrysalide apparut dans tout l'appareil de sa pompeuse métamorphose. Mirabeau, qui se sentait appelé, par un mystérieux instinct, à des destinées étranges et grandioses, ou qui, simplement, comprenait la nécessité de savoir s'exprimer en public pour soutenir des procès et se défendre contre la meute de ses ennemis, avait dû se faire l'auditeur assidu des Gerbier, des Élie de Beaumont, des d'Esprémenil, ces trois incarnations de l'éloquence du barreau dans la seconde moitié du 18e siècle. Il avait aussi, lors de son temps de relégation en Angleterre, suivi avec émotion ces profonds et mémorables débats politiques qui jetaient une si vive illustration sur la tribune des chambres anglaises. Il

(1) On naît poète, on devient orateur.

avait entendu, avec transports et larmes, le vieux lord Chatam s'élevant, en termes brûlants d'énergie et de pathétique,contre la guerre sacrilége que l'Angleterre faisait à ses colonies, la mère à ses enfants ! Il s'était pénétré de la dialectique subtile et de la séduisante souplesse de Fox ; il avait été émerveillé par la plantureuse et robuste éloquence de Burke, et peut-être que, comme autrefois l'Athénien Thucydide, entendant le vieil Hérodote lire ses livres d'histoire devant la Grèce frémissante d'enthousiasme, il s'était promis, lui, l'exilé conspué, honni par tous, d'imiter, d'égaler, de surpasser un jour ce Sheridan, qui, d'après les témoignages à peine croyables de ses auditeurs, prononça contre Hastings, le tyran et le pillard de l'Inde, une harangue dix fois supérieure aux chefs-d'œuvre des Démosthène et des Cicéron.

Mais à quoi bon chercher les origines de ce type étonnant, inégalé, de l'éloquence politique ? Qu'on ignore ou que l'on connaisse ses sources, le Nil n'en est pas moins ce fleuve à la nappe immense et miroitante, aux plis capricieux et pleins de mystères, aux sucs bienfaisants et nourriciers, qui sont l'espoir et la vie même de tout un peuple.

Mirabeau n'observe pas les règles, il ne les crée pas, il les retrouve par l'intuition du génie, démonstration nouvelle et péremptoire que ce faisceau de lois et de préceptes qui constituent la rhétorique ne sont pas des inventions du caprice de quelques pédagogues, mais les remarques du bon sens même.

On sait comment il foudroya M. de Brézé, qui venait enjoindre aux trois Ordres de se dissoudre : « Oui, Monsieur, nous avons entendu les intentions qu'on a suggérées au roi ; et vous, qui ne sauriez être leur organe auprès des États Généraux, vous qui n'avez ici ni place ni droit de parler, vous n'êtes pas

fait pour nous rappeler ses discours ; cependant, pour éviter toute équivoque, je déclare que si on vous a chargé de nous faire sortir d'ici, vous devez demander des ordres pour employer la force, car nous ne quitterons nos places que par la puissance des baïonnettes. »

A cette réplique olympienne, à cette injonction terrifiante, l'assemblée sentit qu'elle était menacée d'avoir un maître, et ceux dont l'honnêteté s'indignait à la pensée de subir le joug d'un personnage aussi déshonoré, obéirent cependant aux conseils de l'orateur, et, restant en séance, consommèrent la scission des États avec la royauté, en d'autres mots, firent le premier pas, mais un pas décisif, dans la voie des attentats révolutionnaires.

D'autres ont eu à un degré égal le talent de disposer les différentes parties d'un discours, de mettre en une belle lumière les arguments susceptibles de faire triompher un débat, de tirer d'un sujet tout ce qu'il peut fournir de développements; d'autres même ont poussé plus loin cet art si délicat d'effleurer les questions litigieuses et dont l'adversaire attend le triomphe de sa cause ; d'autres aussi et surtout ont été plus diserts, plus élégants, doués d'une plus grande ductilité et d'une plus prestigieuse promptitude d'improvisation ; mais ce dont nul n'est approché, c'est la rudesse savamment combinée, c'est l'habileté indéfinissable avec laquelle il projette son exorde, tantôt obscur et sibyllin de parti pris, tantôt provocateur et outrageant, tantôt flatteur et avec une teinte d'obséquiosité à l'égard de ses contradicteurs quotidiens. Les sons pleins et graves, les synonymes tumultueux et retentissants, les syllabes grondantes et tonnantes, se succédant pêle-mêle, charriées par l'organe démesuré du cyclope, s'abattent comme un gigantesque ouragan sur les différentes

fractions de l'assemblée,réunies, malgré leurs discordes habituelles, dans un sentiment de surprise, d'extase et de consternation.

Dans sa discussion sur le *pavillon aux couleurs nationales*, au sujet de la motion faite par le député Menou, et approuvée par la Chambre, de substituer au pavillon blanc, emblème de la royauté, le pavillon tricolore inventé de la veille, il eut, contre son ordinaire, un début passablement grotesque, et d'une bouffissure qui provoqua les ricanements de la droite, et les paroles de l'orateur, on l'avouera, justifiaient pleinement cet accueil : « Aux premiers mots *proférés* dans cet étrange débat, j'ai *ressenti les bouillons* du patriotisme jusqu'au plus violent emportement. » Ces *bouillons* mirent l'assemblée en bonne humeur. Loin de se laisser désarçonner, Mirabeau tint tête à ses interrupteurs, paya d'audace, sans s'excuser ou se rétracter en rien, et, suivant une habile tactique parlementaire, au lieu de garder la défensive,porta résolûment le fer et la flamme sur le terrain ennemi. Indigné de ce que l'on eût osé douter de lui, il demande quelques moments d'attention, et, avec la magistrale effronterie de l'homme sûr de ses ressources et impatient de sa vengeance, il ajoute : « Je vous jure qu'avant que j'aie cessé de parler, vous ne serez pas tentés de rire. » Et jamais, en effet, il ne donna semblables coups de boutoir. Reprenant à quatre reprises un même mouvement d'une incroyable véhémence, et redoublant d'intensité dans la violence de ses attaques,il provoque,en même temps que les bravos de la fraction libérale, toute une furieuse explosion de murmures et de récriminations sur les bancs des royalistes, qui ne peuvent laisser passer sans protestation ces paroles comminatoires : « Ne vous endormez pas dans une si périlleuse sécurité, *car le réveil serait prompt et terrible.* » Impassible devant

la croissante exaltation de ses adversaires, il exagère l'intention du rapporteur de la motion, et finit par demander que les matelots à bord des vaisseaux, le matin et le soir, et dans toutes les occasions importantes, au lieu du cri accoutumé et trois fois répété de *Vive le roi!* disent: *Vive la nation, la loi et le roi!* Cette audacieuse jactance lui attira cette apostrophe: *Mirabeau est un scélérat,* de la part d'un député, qui, sur la demande de l'orateur, fut condamné aux arrêts pour trois jours.

Quelle que soit la question qu'il traite, Mirabeau a le besoin constant d'élever le niveau de la discussion, en rappelant les principes généraux, et parfois en faisant un véritable cours d'histoire ecclésiastique, comme dans le trop fameux *Projet d'adresse aux Français sur la Constitution civile du clergé.* Il faut voir comme ce mécréant impose insolemment la loi aux prêtres, leur cite St Damase, se recommande de St Paul, détaille des connaissances théologiques qu'il possède de la veille, grâce à la collaboration de ses fournisseurs attitrés.

Car c'est un fait depuis longtemps hors de doute qu'avant de se lancer dans l'examen de ces questions, qui exigent des renseignements précis, des données exactes, un langage technique, il s'adressait à une sorte d'agence composée des plus fidèles de ses admirateurs. Celui qui se chargea de la composition du discours que Mirabeau devait prononcer au sujet de la vente des biens du clergé, était un certain Pelin, basochien de bas étage, d'aucuns disent taré, mais retors et doué d'un vrai talent. Lorsque l'abbé Maury soutint, avec tant d'éloquence, les droits de ceux qu'on allait spolier, Mirabeau, qui n'était pas, vu son manque d'instruction et de préparation à des questions de ce genre, en mesure de suivre l'orateur pas à pas dans ses développements et dans ses preuves, demanda la parole pour répliquer, mais s'arran-

gea de façon à faire remettre la question au lendemain. Le soir venu, il envoie à Pelin un, deux, trois messages qui restent sans réponse. On devine l'embarras du grand orateur. Qu'allait-il faire ? où puiserait-il les éléments de sa riposte ? Enfin Pelin arrive : « Étiez-vous à l'assemblée? lui demande Mirabeau, au comble de l'exaspération. Vous voilà bien comme vous êtes ! Est-ce ainsi que vous vous jouez de moi ? Maury a fait un long discours. Comment ferez-vous pour y répondre ?... Je vous déclare qu'il me faut un discours pour demain matin. » Pelin, embarrassé lui-même, et on le serait à moins, d'avoir à démontrer le néant d'une harangue qu'il ne connaissait que par de courts et insignifiants extraits des feuilles du soir, proposa à Mirabeau de demander un renvoi, un ajournement. Pour le coup son violent interlocuteur n'y tient plus et, sautant à la gorge du malheureux, il le pousse rudement contre le mur, et lui dit qu'il s'exécute sur-le-champ. Après cette scène et ce pugilat, qui devaient médiocrement le prédisposer à l'éloquence et au sublime, Pelin prit la porte, rentra chez lui, se mit à la besogne, et un témoin oculaire de ce fait(1) ajoute qu'il reçut, le lendemain, de Mirabeau, un cahier énorme et un billet qui le conjurait de jeter les yeux sur la production nocturne de Pelin. « Je fus étonné, dit-il, de la marche des idées, de la force de l'argumentation, de l'enchaînement logique de toutes les parties, de la subtilité de la réfutation dans les endroits où Maury avait eu l'avantage. »

Les autres principaux collaborateurs du tribun étaient Duroveray, Clavière, Cazeaux, Panchaud, qui disait de son maître qu'il était le premier homme du monde à parler de ce qu'il ne savait pas. Celui-ci, du reste, faisait emploi de tout : « L'esprit des autres lui servait comme le sien. Il avait une faculté d'*intussusception*

(1) Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, 224.

miraculeuse ; un mot qu'il venait d'entendre, un trait d'histoire, une citation, devenaient aussitôt sa propriété. Un jour que Barnave, qui était très fier de sa prestesse à parler, venait de répondre à l'improviste à un discours préparé, Champfort, qui était à causer avec Mirabeau sur les marches de la tribune, disant que la facilité était un beau talent à condition de n'en pas user, Mirabeau saisit cette expression pour son exorde, et débute ainsi : « J'ai dit depuis longtemps que la facilité était un des plus beaux dons de la nature, mais à la condition de n'en pas user ; ce que je viens d'entendre ne me fait pas changer d'avis, etc. » Le même biographe ajoute : « Ce qui est incroyable, c'est qu'on lui faisait parvenir au pied de la tribune même de petits billets au crayon (comme il s'en écrivait un nombre infini dans l'assemblée), et qu'il avait l'art de lire ces notes tout en parlant, et de les introduire dans le corps de son discours avec la plus grande facilité. Garat le comparait à ces charlatans qui déchirent un papier en vingt pièces, l'avalent aux yeux de tout le monde, et le font ressortir tout entier (1). »

Il ne faudrait pas cependant vouloir retirer à Mirabeau la paternité de tous ses discours ; on doit ajouter qu'il lui resterait au moins le mérite d'avoir donné la vie à des éléments inertes, de les avoir animés du geste, illuminés du regard, galvanisés par la voix, fécondés par le génie. Ces harangues, ces mémoires, ces exposés, ces rapports qu'on lui apportait un peu de tout côté, avaient, le plus souvent, été conçus sur ses indications, d'après ses plans, et les grandes lignes lui en revenaient. Ce qu'il empruntait à des mains étrangères, c'étaient des chiffres, des textes, des preuves, des statistiques, des digressions historiques. Quoi qu'il en soit, la critique littéraire doit procéder avec une

(1) Cf. Dumont.

extrême défiance, et en faisant les plus expresses réserves, quand il s'agit de juger le style et les procédés oratoires de Mirabeau. Certes, peu de déceptions égaleraient celle qui consisterait à prodiguer les éloges, les hyperboles laudatives à des élucubrations d'un vulgaire Pelin, qu'on attribuerait, de bonne foi, au profond argumentateur.

Mais où celui-ci excelle, où il éclipse tous ses rivaux, c'est moins, peut-être, dans les harangues longuement élaborées à l'avance que dans ces débats où il a été, sans préparation, contraint de monter à la tribune.

Un modèle de ce dernier genre est l'émouvante exhortation qu'il adressa à ses collègues, pour les déterminer à voter l'impôt du quart (1). En voici le passage le plus magistral, le plus classique, le plus digne du Forum et du Pnyx (2) :

« Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir : il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien ! voici la liste des propriétaires français : choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez, car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple ? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme : il va se refermer.

» Vous reculez d'horreur, hommes inconséquents, hommes pusillanimes ! Eh ! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décré-

(1) Pour combler le déficit des finances, le ministre Necker proposa un emprunt de 80 millions qui ne réussit pas : le 24 septembre 1789, il demanda à l'assemblée une contribution du *quart* du revenu de chaque citoyen.

(2) Places de Rome et d'Athènes où était la tribune aux harangues.

ter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gratuitement criminel ? Car enfin, cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit ! Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien ? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront, en un instant, par l'explosion terrible ou par des contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie et peut-être l'unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime ? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse ? Non, vous périrez, et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances... Votez donc ce subside extraordinaire, et puisse-t-il être suffisant ! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous n'en avez pas sur sa nécessité, et sur notre impuissance à le remplacer. Votez-le parce que, les circonstances publiques ne souffrent aucun retard.... Gardez-vous de demander du temps. Le malheur n'en accorde pas. Eh ! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome et l'on délibère !* et certainement il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni pé-

rils, ni factions, ni Rome ; mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de consumer vous, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez ! »

Molé, le premier acteur du Théâtre français, assistait à ce discours : il était venu présenter quelque pétition à la tête d'une députation des comédiens ; la force de Mirabeau, la peinture dramatique de la situation financière, la sublimité de sa voix, avaient fait sur lui une impression extrêmement vive ; il s'approcha tout ému pour lui payer son tribut de louanges : « Ah ! Monsieur le Comte, lui dit-il, d'un ton pathétique, quel discours, et avec quel accent vous l'avez prononcé! Mon Dieu! comme vous avez manqué votre vocation! » Il sourit lui-même de la singularité de l'éloge, mais Mirabeau en fut très flatté (1). » Le compliment, certes, était mérité, et ce n'est pas à cette adjuration impétueuse et convaincante que l'on appliquera l'aphorisme célèbre : L'exagération est la rhétorique des esprits faibles et la logique des esprits faux !

Dans l'histoire des assemblées parlementaires, on ne rencontre personne qui ait aussi bien réussi à rendre le caractère de chaque situation sociale, de chaque incident politique, par une de ces phrases à l'emporte-pièces, par une de ces sentences laconiques dont la trame fine et spécieuse s'imprime à l'instant dans les mémoires, véritables médailles commémoratives, et, au point de vue de l'art, inestimables camées ciselés avec une perfection toute florentine. Quand le flot menaçant de ses adversaires menace de le submerger : *On ne m'emportera d'ici que triomphant ou en lambeaux.*

Applaudi, puis sifflé, il répond par cette boutade : *La roche tarpéienne est près du Capitole !*

---

(1) Souvenirs sur Mirabeau, p. 192.

A ceux qui l'accusent de recevoir des subsides de la cour : *Je suis payé et non vendu.*

Interrompu par les membres de l'extrême-gauche, il leur ferme la bouche par cette apostrophe : *Silence aux trente !*

Pour témoigner de son dévouement à la vieille monarchie : *J'ai voulu guérir les Français de la superstition de la royauté, et y substituer son culte.*

Pour montrer l'importance qu'il attache aux conseils de l'abbé Sieyès, qui se tient avec obstination éloigné de la tribune : *Le silence de M. Sieyés est une calamité publique.*

Quand, sur le point d'expirer, il entend des salves d'artillerie : *Sont-ce déjà les funérailles d'Achille ?*

Enfin son adieu à la vie politique : *J'emporte dans mon cœur le deuil de la monarchie ; les factieux vont en disperser lès débris.*

Disons aussi que cet homme, qui a reculé les limites du vice, semble avoir eu, par moments, la nostalgie du bien, témoin cette page qui ne manque pas d'une communicative sensibilité : « Et vous, mon fils, que je n'ai point embrassé depuis le berceau, vous dont j'arrosai de larmes les lèvres agonisantes, le jour même où je fus arrêté, avec un serrement de cœur qui m'annonçait que je ne vous reverrais pas, j'ai peu de droits sur votre tendresse, puisque je n'ai rien fait pour votre éducation ni pour votre bonheur. On m'a arraché à ces douces jouissances : ainsi vous ne savez pas si j'aurais été un bon père. N'importe; vous vous devez à vous-même, et vous devez à vos enfants de respecter ma mémoire. Quand vous lirez ceci, je ne serai probablement plus ; mais vous trouverez dans cet ouvrage (1) ce qui de moi fut estimable, mon amour pour la vérité et la justice, ma haine pour l'adulation et la tyrannie.

(1) Les lettres de cachet.

O mon fils, gardez-vous des défauts de votre père, et que ses fautes vous servent de leçons ! Gardez-vous des excès de cette sensibilité brûlante qui fit sa félicité, mais aussi son infortune, et dont il a peut-être mis le germe dans votre sang. »

Ajoutons enfin, pour parler de l'homme lui-même, qu'il était fort aimé de ses gens : « Mirabeau avait un valet de chambre nommé Teutch, qui avait été contrebandier et qui racontait des prodiges de valeur, sans se douter qu'il y eût même de la prouesse : « Ces flibustiers, disait son maître, avilissent bien le courage ; la plus grande intrépidité appartient aux derniers des hommes ! » Le service personnel durait longtemps, car il était fort recherché dans sa toilette, et il l'égayait quelquefois en donnant quelques coups de pied, quelques coups de poing à Teutch, qui les prenait comme des marques d'amitié ; et quand son maître trop occupé passait quelques jours sans lui donner de ces petites attentions, il faisait son devoir tristement, et le temps lui durait beaucoup : « Qu'avez-vous, Teutch ? vous êtes bien morne ! — M. le Comte me néglige tout-à-fait. — Comment ! que voulez-vous dire ? — M. le Comte est si sérieux avec moi depuis huit jours ! » En sorte que, par bonté d'âme, il fallait lui donner de temps en temps un grand coup de poing au milieu de l'estomac, et s'il était renversé par terre, il riait à gorge déployée. Son désespoir, à la mort de Mirabeau, fut inconcevable (1). »

Il serait superflu de raconter, après tant d'autres, l'espèce d'affolement, la consternation, la stupeur d'une partie de la population parisienne quand on apprit que le grand orateur n'était plus, l'apothéose spontanée qui lui fut décernée, les discours emphatiques où l'on exaltait *celui* qui emportait dans la tombe les destinées de

(1) Souvenirs sur Mirabeau, p. 306.

la France, les obsèques solennelles, nationales, qui lui furent faites, le Panthéon qui se referma sur sa cendre, et finalement, les cris de fureur et de haine qui en accompagnèrent l'expulsion, comme pour mieux démontrer que tout devait être extraordinaire dans la mort comme dans la vie du *comte plébéien*, de *Mirabeau marchand de drap !*

Le nom de Mirabeau rappelle inévitablement celui de l'orateur de la noblesse.

C'était une physionomie à part que celle de Cazalès. Né à Grenade, dans la province du Languedoc, en 1758, entré dans la carrière militaire, suivant l'usage de tous les gens nobles dont la fortune ne répondait pas à l'illustration de leur naissance, il avait atteint le grade de capitaine lorsque éclata la Révolution, dont il se montra, dès le début, l'un des plus mortels ennemis. Élu à l'Assemblée nationale, il fit preuve, dans les bureaux et commissions, d'une telle aisance de parole, que Mirabeau, qui se connaissait en éloquence, lui dit : « Monsieur, vous avez un véritable talent pour la tribune ; » prophétie d'une justesse dont Cazalès ne devait pas tarder à lui donner des preuves absolument convaincantes.

Ce *tenant* de la royauté, on se le figure volontiers comme une sorte de paladin romanesque, partant en guerre avec les couleurs de sa dame sur sa lance et son cimier; l'imagination enthousiaste se le représente sous les traits d'un Arthur ou d'un Amadis à peine émancipé, qui, après avoir reçu l'accolade de ses parrains, chaussé les éperons d'or, s'en va, ivre de vertu, de courtoisie et d'idéal, jaloux des belles équipées et des merveilleuses aventures, courir à travers les halliers ensoleillés, attaquer les castels imprenables et fournir, à grands coups d'estoc et de taille, force besogne aux troubadours de l'avenir.

Cazalès n'avait pas cet extérieur de héros de légende, et, dans sa nature hostile à toute duplicité, ne cherchait pas à se faire autre qu'il n'était : simple et droit. Il affectait même des allures populaires qui offraient un singulier contraste avec ses théories aristocratiques. Lorsque la foule (1), attirée par le nom et la réputation croissante de son redoutable adversaire, le suivait, s'attroupait autour de lui dans les rues, sur les places, il ne dédaignait ni ne craignait de s'arrêter quelques instants avec ses rudes interlocuteurs, et leur répondait avec la même politesse, la même gravité que s'ils eussent été des hommes d'État. Un jour, aux Tuileries, les gros mots, les insultes lui furent prodigués. Il s'arrêta avec beaucoup de calme et sans aucune apparente émotion : « Faites attention, dit-il à cette tourbe menaçante, quand je n'aurai plus l'honneur d'appartenir au Corps des élus de la nation, vous pourrez en user avec moi comme vous l'entendrez ; je ne serai alors, comme beaucoup d'entre vous, qu'un pauvre *diable*, mais aujourd'hui je suis député. Je suis l'homme de la France, elle me doit sa protection comme je lui dois mes conseils. La preuve, du reste, que je suis un homme libre, c'est que mes idées ne sont pas les vôtres, et que je ne m'en cache pas. » Et, fort occupé de rattraper ses chausses qui s'en allaient, de fermer sa chemise obstinément entr'ouverte sur sa large poitrine, il imposait à la foule rendue subitement respectueuse et attentive, par l'éclat de ses yeux, la fierté de sa démarche, l'assurance dont il témoignait dans toute sa personne.

Il fut à Coblentz, lorsqu'il émigra, l'objet, sinon la victime d'une assez sotte plaisanterie. Comme il avait toujours, à la tribune, soutenu la nécessité de constituer deux Chambres parallèles et analogues à la Cham-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1874, 862. (Article de M. Bardoux.)

bre des Communes et à celle des Lords en Angleterre, conception qui déplaisait aux émigrés royalistes, deux officiers s'entendirent avec le propriétaire de la maison où il devait descendre à son arrivée de Paris. Le maître d'hôtel cis-rhénan, s'en vint tout penaud lui dire en s'excusant: « Je sais que Monsieur veut absolument *deux chambres*, mais il ne m'en reste qu'une à lui offrir. »

Un des plus beaux et plus honorables succès qu'il remporta, suivit son discours contre ceux qui déniaient au roi le pouvoir de refuser son consentement à l'installation d'un juge élu par le peuple ; en voici la conclusion :

« Comment peut-on craindre cette influence royale pour une nation qui a recouvré le droit de s'assembler par ses représentants, d'exprimer, de faire valoir directement sa volonté ? Repoussez donc loin de vous les terreurs qu'inspirent les ennemis de la prérogative royale ; repoussez donc ces faux principes que prêchent des hommes qui, constamment serviles, flattent l'autorité partout où ils la trouvent ; qui caressent l'autorité populaire, et qui flattaient naguère l'autorité royale qu'ils calomnient aujourd'hui. Il ne s'agit ici ni d'intérêts particuliers ni de classes différentes ; c'est l'intérêt commun, c'est l'autorité royale qu'il faut défendre. Que tous les amis de la patrie se rallient devant cette sauvegarde ! Persuadons-nous de cette vérité, que le pouvoir exécutif doit être maintenu dans toutes ses parties, pour maintenir le bonheur et la liberté publique ; cette vérité n'est redoutable que pour les factieux qui voudraient usurper l'autorité de leur *légitime maître*, (grands murmures). L'autorité royale doit être aujourd'hui la divinité tutélaire de tous les Français, le fanal de ralliement de tous les bons citoyens. L'autorité royale n'est dangereuse que pour les hommes qui ne voient de danger que dans le retour de l'ordre.

Réunissons-nous tous pour défendre cette autorité sacrée et demandons que le roi choisisse parmi trois sujets qui lui seront présentés. »

Cette belle péroraison, où l'orateur soutenait si hardiment l'intégralité de la prérogative royale, fut acclamée par la droite, et plusieurs membres, entre autres Maury, se précipitèrent à la tribune et embrassèrent Cazalès.

Sa tâche préférée était de défendre les intérêts de la justice, de parler au nom du sentiment de l'honneur c'était aux nobles instincts de l'auditoire, à son penchant vers la clémence, qu'il aimait surtout à s'adresser. Rarement il quitte le ton de la modération et le style de la bonne compagnie, et cela dans une Assemblée où l'habitude était de se traiter couramment de coquin, de fripon, de faussaire.

Quant à la langue elle-même, elle diffère du tout au tout de celle de son terrible adversaire. On l'a vu par le fragment qu'on vient de lire, on le verrait dans la plupart de ces courtes improvisations où Cazalès réussissait d'ordinaire à replacer le débat sur son véritable terrain ; les figures ambitieuses, les grandes visées oratoires ne semblent point lui agréer. C'est une suite de phrases simples, d'une naturelle élégance, sans toutefois que cette élégance soit fade ou « sente l'huile », comme on le reprochait à Démosthène ; ce sont des expressions tout unies, qu'il est difficile d'extraire pour en faire saisir la beauté, et, pourquoi ne pas le dire tout de suite, c'est la fréquente et presque perpétuelle application du mot de Fénelon parlant de l'orateur idéal : « Il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit, pour se couvrir (1). » On ne trouve pas dans Cazalès, comme dans Mirabeau, de ces gigantesques expressions interminables sous l'amas desquelles l'Encelade de la tribune essayait de pulvériser ses concur-

(1) Lettre à l'Académie.

rents, pareil à cet Ajax, fils de Télamon, qui lançait à Hector un de ces quartiers de rocs que plusieurs hommes robustes de nos jours pourraient à peine soulever. Pas de ces tétrasyllabes, de ces pentasyllabes formidables dont abuse Mirabeau : *déprédations — inconséquents — pusillanimes — contemplateurs — incalculables — conflagration universelle*, etc. (1)

En somme, on a la délicate jouissance, en ce qui concerne l'orateur de la noblesse, d'estimer son caractère autant que l'on admire son talent.

On voudrait pouvoir décerner cet éloge au fameux orateur du clergé.

Maury naquit en 1746 à Valréas (Comtat Venaissin): son père était un pauvre savetier dont les ressources étaient insuffisantes, on le devine, pour subvenir aux frais de l'éducation et de l'instruction de son fils. Mais celui-ci, grâce à de charitables interventions, put faire ses études au séminaire de St-Charles à Avignon. Son premier regard, comme celui de tous les méridionaux et de tous les ambitieux, fut pour Paris. On sait l'anecdote de ces trois jeunes gens pauvres, sans sou ni maille, sans place et sans protecteurs, qui, se rencontrant au coche d'Auxerre, dirent, l'un : Moi, je serai médecin du roi ; celui-là s'appelait Portal (2) ; l'autre : Moi, je serai avocat général ; il porte le nom célèbre de Treilhard (3) ; le troisième : Moi, je serai prédicateur de la cour. Il aurait pu ajouter : Je serai le plus éloquent défenseur du clergé de France, je serai l'Eschine d'un autre Démosthène, l'Hortensius d'un autre Cicéron, je serai archevêque de Paris, je serai cardinal.

Maury fut tout cela.

(1) Voir le discours sur l'impôt du quart.

(2) Né à Gaillac en 1742, mort en 1832, membre de l'Académie des Sciences, médecin consultant du roi.

(3) Né à Brives en 1742, mort en 1810, jurisconsulte des plus remarquables, prit une grande part à la réforme du Code.

Il se fit d'abord connaître par quelques éloges académiques, et en 1785, il remplaça parmi les Quarante le poète lyrique Lefranc de Pompignan (1).

Son nom, dès les premières séances de l'Assemblée, fut, avec ceux de Mirabeau et de Sieyés, l'un des plus remarqués, et les railleurs n'épargnèrent pas plus le héraut du clergé qu'ils ne désarmaient devant le grand transfuge de la noblesse : on affectait même de les accabler sous un même sentiment de dédain, on retrouvait les mêmes lettres dans leurs noms :

Deux insignes chefs de parti,
D'intrigue ici tiennent bureau ;
Chacun à l'autre est assorti,
Même audace et voix de taureau.
L'on pourrait faire le pari
Qu'ils sont nés dans la même peau,
Car retournez *Abémauri*,
Vous y trouverez *Mirabeau*.

Par une inconcevable fatalité, Maury a presque toujours éprouvé les iniques sévérités de l'histoire. Entre mille jugements, je choisis celui d'un appréciateur d'ordinaire plus sérieux et moins partial : « En prenant son rôle politique, il s'était dit que la révolution, selon qu'elle prévaudrait ou serait vaincue, devait lui frayer les voies à l'échafaud ou à la pourpre romaine... Son intérêt personnel ajoutait beaucoup à son zèle religieux et monarchique (2). » Ses contemporains avaient donné l'exemple de ce parti pris de dénigrement.

Laharpe, avec son aigreur habituelle, ayant avancé (3) que Maury avait dû travailler jusqu'à l'âge de quarante ans, dans l'obscurité et dans la pauvreté, *sans pouvoir vaincre ni l'une ni l'autre*, Maury lui répondit par ce curriculum vitæ :

(1) Né à Montauban en 1709, mort en 1784.

(2) Gabourd, Hist. de la Révolution, I, 249.

(3) Correspondance avec le grand-duc de Russie.

« A dix-huit ans, mes études étant terminées en province, je redevins le disciple de Le Beau, qui parfois daignait aussi m'associer à ses leçons en me faisant monter dans sa chaire au Collége Royal (1). A vingt-quatre ans, le cardinal de Luynes, qui m'ordonna prêtre, intervertit l'ordre des examens pour me mettre au rang des examinateurs. A vingt-cinq ans, je vous disputai, à vous, Laharpe, la palme de l'Éloge de Fénelon, et si vous fûtes couronné par l'Académie française, elle me décerna un prix inusité en me nommant aussitôt pour prêcher le panégyrique de St Louis, en même temps que l'évêque de Lombez me comblait de bienfaits. En 1772, l'Académie, au sortir de la chapelle du Louvre, délibéra d'envoyer une députation au ministre de la feuille des bénéfices pour solliciter une récompense en ma faveur. Mgr de Montazet, archevêque de Lyon, voulut bien lui servir d'interprète ; le cardinal de LaRochefoucauld accueillit ce vœu favorablement, et je fus nommé par Louis XV à l'abbaye de la Frénade. En 1773, je prêchai à Versailles, et je devins prédicateur ordinaire du roi. En 1775 enfin, je prononçai le panégyrique de St Augustin devant l'assemblée générale du clergé de France. »

Ajoutons à son honneur que l'honnête et vertueux Louis XVI lui écrivait (13 février 1791) : « Vous avez le courage des Ambroise, l'éloquence des Chrysostôme, et vous êtes, comme le savant évêque de Meaux, en butte à la calomnie. »

Le saint pape Pie VI, en créant Maury cardinal *in petto*, le désignait par ces mots élogieux, qui s'appliquent au caractère non moins qu'au talent : « Egregium virum, » *un personnage très recommandable.*

On pourrait rappeler aussi le témoignage affectueux que lui a rendu Marmontel dans ses *Mémoires* (II, livres

(1) Fondé en 1529 par François Ier.

XIV et XVII). De son côté, en quittant la France, l'athlète vaincu, mais toujours convaincu, dit au vieux critique : « Mon ami, en défendant la bonne cause, j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai épuisé mes forces, non pas pour réussir dans une assemblée où j'étais inutilement écouté, mais pour jeter de profondes idées de justice et de vérité dans les esprits de la nation et de l'Europe entière. J'ai eu même l'ambition d'être entendu de la postérité. »

Écrivain, Maury a laissé de belles pages, qu'on peut considérer comme la perfection même dans le genre démonstratif (1). Il est harmonieux, fleuri ; les idées sont suffisamment abondantes, souvent spécieuses plutôt que vraies, et le souffle, l'inspiration, soutiennent et portent d'admirables périodes, de la plus savante facture, dont l'une, consacrée à l'apothéose du génie de Bourdaloue, ne compte pas moins de soixante-cinq lignes ! Son *Essai sur l'Éloquence de la Chaire*, malheureusement inachevé, demeure, avec les *Dialogues sur l'Éloquence* de Fénelon, le meilleur livre que notre littérature nous présente en ce genre de questions.

Orateur, il eut, à profusion, les dons extérieurs que l'art et l'étude ne donnent pas : timbre retentissant, au point, dit la duchesse d'Abrantès (2), qu'on était tenté de fuir quand il faisait entendre son énorme basse pareille au bourdon de Notre-Dame ; infatigables poumons, masque sympathique, action véhémente, facilité prodigieuse, puissance d'assimilation incroyable ; malheureusement il lui manquait le sang-froid, la calme et pleine possession de lui-même, l'impassibilité hautaine qui fait patiemment attendre la fin de l'orage : aussi les membres de la gauche avaient-ils adopté comme tacti-

(1) Se dit de celui des trois genres d'éloquence qui a pour objet la louange ou le blâme.

(2) Femme du maréchal Junot ; nous a laissé des Mémoires très intéressants sur la Révolution et l'Empire.

que à son égard de l'exciter par des interruptions incessantes, des lazzis outrageants, dont l'effet ne se laissait pas attendre, car Maury, dont la patience était vite épuisée, répondait par une avalanche de gros mots et de personnalités furibondes qui lui attiraient les sévérités du Président de l'assemblée.

Ainsi, dans la séance du 22 janvier 1790, au sujet d'une proposition de Cazalès portant que l'origine, les causes, les progrès de la dette publique fussent sévèrement étudiés, Maury s'emporta jusqu'à flétrir « ceux de l'assemblée à qui la nature a refusé tout autre courage que celui de la honte, » et il leur demanda « ce qu'ils pourraient répondre. »

Un tumulte sans nom se déchaîna : un membre exigea le rappel à l'ordre, un autre la censure, un troisième l'expulsion, un autre, enfin, fut d'avis de faire remplacer l orateur par un suppléant ; sur quoi un aimable pince-sans-rire, arguant des divisions qui étaient le fléau de l'assemblée, déclara qu'on devait écrire à tous les commettants, pour qu'ils changeassent de fond en comble la représentation nationale.

Ce qui avait porté à son comble l'irritation de la gauche, étaient les mots : « *Ceux de l'assemblée,* » que Maury nia énergiquement avoir prononcés : « Je suis sûr de ma mémoire, je n'ai pas oublié les paroles que j'ai dites, parce que j'avais prévu qu'on me mettrait dans la nécessité de les répéter. J'ajoute qu'il est difficile à un homme de mesurer ses paroles ; il est impossible surtout d'y parvenir, lorsqu'à chaque parole il est interrompu par *les hurlements de la rage.* »

Le très judicieux *Moniteur* ajoute sagement que ce moyen de défense paraissait à l'assemblée une nouvelle injure, elle en témoigna son indignation. Toutefois, sur la proposition de Mirabeau, on se contenta d'appliquer la censure.

En général les exordes de Maury étaient conçus d'après les règles du genre, et la division, la proposition, étaient irréprochables ; mais le discours lui-même, à la suite de quelque incident, devenait bientôt confus, et parfois aussi incohérent que les débuts avaient été précis et lumineux. En janvier 1790, un grand débat s'engagea sur l'attitude du Parlement de Rennes, qui avait refusé d'enregistrer les décrets de l'assemblée. Les premières paroles de Maury commandent l'attention et fixent l'intérêt par la solennité pompeuse et l'irréprochable pureté du langage, qui font reconnaître l'ancien lauréat de l'Académie et l'émule des Thomas (1) et des Laharpe (2).

« De tous les spectacles que l'histoire de notre siècle prépare à la postérité, le plus étonnant peut-être est celui que nous donnent les Parlements de France. Chargés, pendant plusieurs siècles, d'arrêter les progrès du despotisme, ils se voient menacés, à l'instant même où ils remettent à la nation le dépôt de sa liberté et de ses droits, d'un prochain anéantissement. L'Europe entière se demande : Quel est donc le crime de cette magistrature à laquelle on fait perdre son état ? Grande question que les représentants de la nation vont agiter incessamment, et que l'on va aujourd'hui entamer à l'occasion de la Chambre de Rennes. Vous avez entendu des discours éloquents sur cette question. Pour moi, simple citoyen, persuadé qu'il s'agit aujourd'hui d'un bien plus grand intérêt que celui d'être éloquent, je réduirai la question qui nous occupe à trois objets : le premier, quels sont les droits de la Bretagne ; le second, quelle a dû être la conduite de la Chambre des Vacations (3)

(1) Littérateur français né à Clermont-Ferrand en 1732, mort en 1785, a composé des *éloges* estimés. Celui de Marc-Aurèle est son chef-d'œuvre.

(2) Critique et poète français né en 1739, mort en 1803 ; son Lycée, ou cours de littérature, renferme des portions remarquables, surtout son examen du théâtre de Racine.

(3) Chambre qui administrait la justice pendant les *vacations*, c'est-à-dire pendant les laps de temps consacrés à la discussion des affaires. Elle se composait d'un président et de plusieurs conseillers tirés de différentes Chambres.

de Rennes, et le troisième sera relatif aux réflexions qui vous ont été faites sur ce sujet. »

Rien de plus propre à forcer le silence d'une Assemblée que ces mots par lesquels on lui soumet une question unique, et telle que les générations à venir n'en trouveront point qui égale son importance : *De tous les spectacles que l'histoire*, etc.; rien de plus frappant que cette antithèse qui nous montre les Parlements récompensés du sacrifice de leur influence par un arrêt de mort : *Ils se voient menacés, au moment où ils remettent... d'un anéantissement ;* rien de plus méthodique que cette division en trois points : *droits de la Bretagne, conduite de la Chambre des Vacations, observation sur les harangues antérieures.*

Malheureusement ce séduisant programme, le bouillant orateur ne le suit pas, il se noie bientôt dans d'interminables dissertations historiques, se livre à des insinuations inqualifiables contre les préopinants, et gâte complètement sa cause par ses désobligeantes allusions à ceux qui l'ont attaquée : « Ils (les magistrats) sont venus avec d'autant plus de confiance qu'ils étaient persuadés que l'opinion publique s'accordait avec le mouvement de leur conscience, *parce qu'il n'appartient qu'au scélérat de distinguer l'opinion d'autrui de sa propre conscience.* »

Cette diatribe valut à Maury des rappels à l'ordre, et le *Moniteur* ajoute que l'inexactitude des citations dont ce discours était rempli, provoqua de véritables rumeurs.

Quoi qu'il en soit des excès de parole auxquels l'orateur du clergé, en butte à la systématique hostilité des partis, continuellement interrompu, couvert d'outrages injustes, s'est laissé emporter, on ne doit pas moins dire avec l'abbé de Pradt : « Toujours clair dans son style, peut-être le seul de ceux qui parurent dans cette

arène sous la dictée duquel on eût pu recueillir un dis cours conforme aux règles sévères du langage. »

Certes, il y eut trop, dans ce prêtre, du tranche-montagne, ou, si l'on veut, du mousquetaire, mais sans ce courage ironique qui lui faisait regarder en face la foule patibulaire des insulteurs de la rue, que fût-il devenu en mainte circonstance, que fût-il devenu le jour où l'on criait : *L'abbé Maury à la lanterne !* s'il n'eût pas eu à sa disposition cette riposte gauloise : *Y verrez-vous plus clair ?* que fût-il devenu, cet incorrigible provocateur du péril, cet homme que fascinait la lutte, qui s'y précipitait avec délices, si parfois, pour calmer l'effervescence de ceux qui allaient être les assassins et les massacreurs de septembre (1), il n'eût pas pris la précaution de laisser entrevoir, à côté de son bréviaire, la gueule entr'ouverte de deux pistolets, *ses deux burettes*, comme il disait plaisamment ? Terminons : était-ce un littérateur méprisable que l'auteur de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, le seul ouvrage que nous puissions opposer à l'*Institution oratoire* de Quintilien (2) ? était-ce un citoyen pusillanime que celui qui battit en brèche, avec une impétuosité que rien ne fatigua, la plus absurde, la plus inique des innovations, la fameuse Constitution civile du clergé ? était-ce enfin un orateur médiocre, que celui dont Mirabeau, impartial, cette fois, envers un ennemi irréconciliable, disait : « Quand l'abbé Maury a raison, nous nous battons ; quand il a tort, je l'écrase ! »

Certes, *battre* Mirabeau, il n'y fallait pas songer ! mais *écraser* ses contradicteurs, c'est ce qui, plus d'une fois, s'est présenté dans la carrière oratoire de Maury. Ces triomphes d'une âpre volupté, il les dut surtout à la

(1) Les 2, 3, 4, 5, 6 septembre 1792, des massacres affreux eurent lieu dans les prisons de Paris ; il y eut plus de 10.000 victimes.

(2) Rhéteur latin, né 42 ans après Jésus-Christ, mort en 120, auteur d'un traité de rhétorique en 12 livres.

froide impassibilité de son ironie. Dans une discussion sur le Comtat Venaissin, le baron de Menou (1) pro posait de le réunir à la France ; il n'apportait pas des raisons bien probantes, et s'appuyait uniquement sur les convenances politiques. Maury monte à la tribune, et commence à rétorquer cette faible et piteuse dialectique : « Les principes exposés par le préopinant, dit-il, tout singuliers qu'ils puissent paraître, ne sont pas absolument nouveaux. Avant lui, dans le milieu de ce siècle, il a paru un homme qui pensait aussi que tout ce qui est utile est juste, que tout ce qui sert est légitime, que la force est le premier de tous les droits, et que c'est le propre de la faiblesse seule de ne pas s'emparer d'un bien quand on est assez fort pour le garder. On va loin avec de pareilles théories. Aussi l'avons-nous vu, doué d'une audace égale à la témérité de sa doctrine, promener la terreur de contrée en contrée, justifiant ses entreprises par le succès, placer son nom à côté des noms les plus fameux. Cet homme, qui joignait l'adresse à la force, qui fit reculer plus d'une fois nos soldats, cet homme qui va fortifier de toute l'autorité de son opinion l'opinion que je persiste à combattre, vous l'avez connu, vous le nommez tous...

— C'est Frédéric (2) ! s'écrie-t-on de toutes parts.

— Non, c'est Mandrin (3) ! » réplique Maury.

L'Assemblée Constituante compta d'autres orateurs qui ne sont pas indignes d'un souvenir, et dont le plus sympathique est sans contredit Barnave.

(1) Général français, né en 1751, se distingua dans l'expédition d'Égypte, où il commanda en chef après l'assassinat de Kléber. Il s'était fait musulman. Battu près d'Alexandrie, il capitula et ramena ses troupes en France. Il mourut en 1810.

(2) Frédéric II, roi de Prusse, qui gagna sur les Français la bataille de Rosbach (1757).

(3) Louis Mandrin, fameux chef de brigands, né en 1725 dans le Dauphiné, sema partout la terreur par le meurtre et l'assassinat, et mit plus d'une fois en déroute les détachements envoyés pour s'emparer de sa personne. Surpris en 1755, il subit le supplice de la roue.

Barnave (Antoine-Joseph), né à Grenoble en 1760, de la religion dite réformée, fut, dès sa première jeunesse, l'un des avocats les plus en renom du Dauphiné, dont les électeurs l'envoyèrent aux États-Généraux. Là il se fit remarquer par la bonne volonté qu'il déploya pour assurer la fusion des Ordres, et bientôt figura parmi les discoureurs les plus infatigables et les plus compétents du parti de la gauche. On sait que, nommé l'un des Commissaires pour ramener dans Paris le roi et la famille royale, arrêtés à Varennes, il se montra, au rebours du grotesque Péthion (1), plein d'empressement, de politesse et de déférence pour ses augustes et infortunés prisonniers. On sait aussi qu'il consentit à entrer en relation d'affaires avec la Cour, qui lui demanda ses conseils et sa direction, après la mort de Mirabeau. Toute sa vie il traîna comme un boulet le souvenir d'une parole atroce, vraisemblablement échappée à l'improvisation, et qui avait dû dépasser sa pensée. Lorsque, après le 14 juillet 1789, on apprit les égorgements qui avaient eu lieu dans Strasbourg, Verdun et Besançon, des mesures furent soumises à l'Assemblée pour empêcher le retour de ces scènes d'anthropophagie. C'est alors que Barnave prononça cette phrase, qui, sous une forme rythmique et cadencée, est l'apologie des meurtres et des meurtriers : « Le sang qui a coulé était-il donc si pur ? » Le nom de Barnave n'est point resté populaire parce qu'il ne suivit pas une ligne politique bien tracée et nettement définie. La postérité ne retient pas les nuances : or, le député dauphinois ne fut, à vrai dire, ni républicain bien affermi, puisqu'il soutenait la Cour à l'Assemblée, ni royaliste bien convaincu, puisqu'il défendait la Constitution à la

(1) Péthion de Villeneuve, né à Chartres en 1759, succéda à Bailly comme maire de Paris, fut proscrit avec les Girondins, et mourut à moitié dévoré des loups, en 1794.

Cour. Le nom de Barnave orateur ne périra pas, car il est indissolublement lié à celui de Mirabeau, avec lequel il fut en désaccord et entra en lutte dans ce débat homérique où il s'agissait de décider si le *Droit de paix et de guerre* appartiendrait au roi ou à la nation. Vainqueur un instant de son invincible rival, il se vit cependant ravir le triomphe à la suite des efforts vraiment herculéens que fit Mirabeau pour ramener à son opinion les convictions et les votes de ses collègues. Les dernières considérations de Barnave sont un modèle de discussion courtoise, et donneraient assez l'idée de ce que fut, chez les Athéniens, l'éloquence de Lysias, le type par excellence de l'*atticisme* (1) :

« Consultez aujourd'hui l'opinion publique, vous verrez d'un côté des hommes qui espérent d'avancer dans les armées, parvenir à gérer les affaires étrangères, des hommes qui sont liés avec les ministres et leurs agents ; voilà les partisans du système qui consiste à donner au roi, c'est-à-dire aux ministres, ce droit terrible. Mais vous n'y verrez pas le peuple, le citoyen paisible, vertueux, ignoré, sans ambition, qui trouve son bonheur et son existence dans l'existence commune, dans le bonheur commun. Les vrais citoyens, les vrais amis de la liberté, n'ont donc aucune incertitude; consultez-les, ils vous diront : Donnez au roi tout ce qui peut faire sa gloire et sa grandeur, qu'il commande seul, qu'il dispose seul nos armées, qu'il nous défende quand la nation l'aura voulu ; mais n'affligez pas son cœur en lui confiant le droit terrible de nous entraîner dans une guerre, de faire couler le sang avec abondance, de perpétuer ce système de rivalité, d'inimitié réciproque, ce système faux et perfide qui déshonorait les nations. Les amis de la liberté refuseront

(1) Qualité mixte, mélange de simplicité et d'élégance, ainsi que de sobriété dans les développements.

de conférer au gouvernement ce droit funeste, non seulement pour les Français, mais encore pour les autres nations, qui doivent tôt ou tard imiter notre exemple. »

A-t-on remarqué comment l'orateur fait successivement appel à tous les motifs qui semblent militer pour sa proposition ? C'est d'abord la peur, ce sentiment ignoble qui a dirigé plus d'une assemblée hautaine en apparence, la peur de ne pas être suivie par *l'opinion, cette reine du monde*, dit Pascal ; c'est la haine, autre passion non moins vile, la haine des gouvernants, si sottement enracinée dans le caractère de la majorité des Français, la haine des « ministres et de leurs agents. » Puis vient un petit air dans le genre à la mode, une tirade à la Bernardin de St - Pierre, bien doucereuse et vertueuse, pour exalter « le citoyen paisible, ignoré, sans ambition. » Après cette satisfaction donnée à la sensiblerie alors en vogue, l'avocat se retrouve ; j'entends l'assembleur de mots qui s'arrangent comme ils peuvent pour former un sens : « Le citoyen qui trouve son bonheur et son existence dans l'existence commune et le bonheur commun. » Qu'est-ce que *trouver son existence dans l'existence commune ?* Le dialecticien reprend bientôt ses droits, et c'est avec une subtilité perfide qu'il semble d'abord vouloir accorder au roi *seul* le droit de commander, pour ne lui concéder ce même droit que lorsque la nation y aura consenti. N'oublions pas l'éternel, l'inévitable appel à la concorde, puis la flagornerie de rigueur, qui consiste à rappeler qu'avant la Révolution rien n'était bien ni juste, et que *la fausseté et la perfidie déshonoraient les nations.* Le dernier argument est une merveille comme habileté ; l'orateur flatte cette rage de prosélytisme et cette fièvre de chauvinisme absurde qui nous poussent à vouloir faire l'éducation des autres peuples, et à

croire que nous ne cessons d'attirer et de fixer sur nous les regards admirateurs de l'univers.

Comme Barnave, Vergniaud (1) fut un exemple de la versatilité de certains hommes d'État, en même temps qu'une victime de l'inconstance de l'opinion publique.

D'abord avocat à Bordeaux, où bientôt il occupa le premier rang au barreau si renommé de cette ville, il fut nommé membre de l'Assemblée législative en 1791. Homme privé, son commerce était d'un agrément extrême; paresseux, indolent, dédaigneux du pouvoir, avide des émotions sensuelles, passionné pour le théâtre et les plaisirs de l'esprit, ses défauts mêmes avaient quelque chose d'attrayant. Homme politique, il fut, par moments, d'une inqualifiable violence ; c'est lui qui demanda que les émigrés qui ne seraient pas rentrés avant six semaines, fussent privés de leurs droits et de leurs pensions, ce qui équivalait à la *mort civile*. On a vu qu'il demanda la suppression des titres de *Sire* et de *Majesté*, niaise et creuse satisfaction accordée à Sa Majesté la Populace, qui hurlait autour de l'Assemblée. Il mérite et justifie mieux sa réputation quand, avec une sorte d'intuition de l'avenir, il s'élève contre la toute-puissante Commune de Paris, cet autre Conseil des Dix (2).

« Les Parisiens aveuglés osent se dire libres ! Ah ! ils ne sont plus esclaves, il est vrai, des tyrans couronnés ; mais ils le sont des hommes les plus vils, des plus détestables tyrans. Il est temps de briser ces chaînes honteuses, d'écraser cette nouvelle tyrannie. Il est temps que ceux qui ont fait trembler les hommes de bien tremblent à leur tour. Je n'ignore pas qu'ils ont

(1) Vergniaud (Pierre-Victorin), né à Limoges en 1759.

(2) Tribunal secret de la République de Venise, chargé de veiller à la sûreté de l'Etat, et investi de pouvoirs illimités.

des poignards à leurs ordres ; eh ! dans la nuit du 2 Septembre, n'ont-ils pas voulu les diriger contre plusieurs d'entre nous ? dans leur liste de proscription n'ont-ils pas désigné au peuple plusieurs d'entre nous comme des traîtres ? Et ma tête aussi est proscrite ! La calomnie veut étouffer ma voix, mais elle peut encore se faire entendre ici, et, je vous en atteste, jusqu'au coup qui me frappera de la mort, elle tonnera de tout ce qu'elle a de forces contre les crimes et les scélérats ! »

Il faut se rappeler l'orateur romain Crassus pour retrouver une inspiration aussi éloquente. A la suite d'une harangue au peuple prononcée par le président du Sénat, Philippe, Crassus prit en main la défense de cette assemblée, dont les droits, suivant lui, avaient été foulés et méprisés par celui qui en aurait dû se montrer le plus ardent défenseur. Philippe, qui dirigeait les débats, et dont le caractère était des plus irascibles, ordonna de prendre des gages sur les biens de son contradicteur (1). C'est alors que Crassus, de qui on disait, chaque fois qu'il avait parlé, qu'il avait surpassé tous les autres, c'est alors que, de l'avis unanime, il se surpassa lui-même : « Parce que tu as regardé l'autorité du Sénat comme un bien confiscable, et que tu l'as rabaissée sous les yeux du peuple, tu crois m'intimider par tes amendes ? veux-tu imposer silence à Crassus ? Alors ce ne sont pas ses biens, c'est sa langue qu'il faut lui arracher ; et, quand il ne me restera plus que le souffle, mon âme libre trouvera encore des accents pour combattre la tyrannie ! »

Son merveilleux talent ne s'est jamais mieux affirmé que lors du procès de Louis XVI. Il prononça un chef-d'œuvre d'élévation, de passion émue. Comme il

(1) Cela équivalait à ce qu'on appelle, dans les assemblées délibérantes modernes, la censure, ou blâme infligé par le Président, et sanctionné par la privation d'une partie du traitement mensuel.

montre avec une irrésistible évidence la perturbation universelle qui suivra fatalement l'exécution du monarque!

« Mais à quelles horreurs ne serait pas livré Paris ? Qui pourrait habiter une cité où régneraient la désolation et la mort ? Et vous, citoyens industrieux dont le travail fait toute la richesse, et pour qui les moyens de travail seraient détruits ; vous qui avez fait de si grands sacrifices à la Révolution, et à qui l'on enlèverait les derniers moyens d'exister vous dont les vertus, le patriotisme ardent et la bonne foi ont rendu la séduction si facile, que deviendriez-vous, quelles seraient vos ressources, quelles mains essuyeraient vos larmes et porteraient des secours à vos familles désespérées ?

» Iriez-vous trouver ces faux amis, ces perfides flatteurs qui vous auraient précipités dans l'abîme ? Ah ! fuyez-les plutôt, redoutez leur réponse. Je vais vous l'apprendre. Vous leur demanderiez du pain, ils vous diraient : « Allez dans les carrières disputer à la terre quelques lambeaux sanglants des victimes que nous avons égorgées, ou, voulez-vous du sang ? Prenez, en voici. Du sang et des cadavres, nous n'avons pas d'autre nourriture à vous offrir. » Vous frémissez, citoyens ! O ma patrie ! je demande acte, à mon tour, des efforts que je fais pour te sauver de cette crise déplorable. »

Ce que Cicéron dit de Sulpicius semble convenir au brillant chef de la Gironde (1) : « Parmi les orateurs que je me souviens d'avoir entendus, Sulpicius fut le plus pathétique, on peut ajouter le plus logique. Sa voix était étendue, et en même temps agréable et sonore ; la grâce, mais une grâce qui convient au barreau, et non au théâtre, embellissait son geste et ses mouve-

(1) Parti de l'Assemblée législative et de la Convention, qui se donnait comme le défenseur de la liberté, mais qui répugnait aux excès qui ont deshonoré le part Jacobin ou radical. La Gironde fut condamnée le 2 mai 1793.

ments. Son élocution était impétueuse, rapide, sans rien de superflu ou de redondant... (1) »

Vergniaud a, par surcroît, le génie du style métaphorique ; l'image, chez lui, est parfois de la plus sublime beauté.

« Un tyran de l'antiquité avait un lit en fer sur lequel il faisait étendre ses victimes, mutilant celles qui étaient plus grandes que le lit, disloquant douloureusement celles qui l'étaient moins pour leur faire atteindre le niveau. Ce tyran aimait l'égalité !... »

Comme il l'avait proclamé un jour, à la tribune, dans son langage pittoresque, *la Révolution qui, comme Saturne, dévore ses enfants*, devait le dévorer, lui aussi, comme coupable de modération, de supériorité, de génie, et, l'on aura de la peine à le croire, de *royalisme* ! Il mourut sur l'échafaud le 31 octobre 1793.

Quelle antithèse entre Vergniaud et Danton (2) ! Avec celui-ci c'est la vulgarité qui entre en scène. Et d'abord il a le physique de l'emploi qu'il va remplir ; énormément large de carrure, la figure d'un Mirabeau de la rue. Des traits d'une affreuse laideur, le nez camus ; il ne parle pas, il mugit. Ce nouveau Caboche, ce chef des égorgeurs, c'est le roi du club des Cordeliers.

On ne peut pas citer de lui des discours, on cite des mots qui démontrent, dans leur expressive grossièreté :

Sa triomphante opinion de lui-même :

« La nature m'a donné en partage les formes athlétiques et la physionomie âpre de la liberté. »

Sa corruption et sa vénalité :

« Venez *brailler avec nous*, disait-il à un jeune homme ; quand vous aurez fait votre fortune, vous pourrez embrasser plus à votre aise le parti qui vous conviendra. »

(1) *Brutus ou des Illustres Orateurs*, parag. 55.
(2) Danton (Georges-Jacques), né a Arcis-sur-Aube en 1759.

Sa cruauté :

Il répondit à la personne qui lui apprit que l'on menaçait l'existence des prisonniers incarcérés au Châtelet et à la Conciergerie :

« Les prisonniers, je m'en *moque ;* qu'ils deviennent ce qu'ils pourront. »

Son cynisme :

Un ami blâmait l'Assemblée de juger Louis XVI :

« Vous avez raison ; aussi ne le jugerons-nous pas, *nous le tuerons.* »

Son genre d'élocution bourré de prétentieuses allégories :

Parlant des menaces de l'avenir :

« Le métal bouillonne, mais la statue de la Liberté n'est pas encore fondue ; si vous ne surveillez le fourneau, vous serez tous consumés. »

Écoutez maintenant le cri du fauve qu'on arrache à sa rugissante famille, plainte lugubre, qui nous apprend que ce Polyphème taché de sang avait pourtant dans la poitrine un cœur qui regorgeait de passion et de vie ; sur le point de monter à cet échafaud dont il avait été le rabatteur :

« O ma bien-aimée ! ô ma femme ! je ne te verrai donc plus ! »

Enfin ce dernier cri, sa suprême recommandation au bourreau :

« Tu montreras ma tête au peuple : elle en vaut la peine. »

Triste race de pitres qui font encore des grâces aux spectateurs lorsqu'ils ont la tête dans le panier de son !

Danton est, du reste, qu'on ne s'y méprenne pas, le *flatteur du Danube.* Ses discours sont un tissu de compliments adressés au peuple,dont il se recommande à chaque phrase. Cléon n'avait pas à ce point flagorné

l'imbécile Démos (1). Prenons-le à la séance du 14 août 1793. On venait d'entendre un rapport fait par Barrère au nom du *Comité de salut public*, et décrétant un appel au peuple, « pour rehausser l'esprit public... et montrer au peuple les dangers qui le menaçaient dans sa liberté. »

Danton prit la parole, et sa rapsodie est le dernier mot de la loquacité démagogique :

« En parlant à l'énergie nationale, en faisant un appel au peuple, je crois que vous avez pris une grande mesure, et le Comité de salut public a fait un rapport digne de lui en faisant le tableau des dangers que court la patrie et des ressources qu'elle a, en parlant des sacrifices que devaient faire les riches ; mais il ne nous a pas tout dit. »

Nous n'insistons pas sur le style,qui a sans doute été remanié et gâché par quelque scribe ou rédacteur de l'Assemblée ; soulignons seulement cette monotonie, cette négligence : *en parlant*, *en faisant... le comité a fait... en faisant... des sacrifices que devaient faire !* Sous les mutilations de la phrase, on reconnaît cependant la puissance incontestable, la fougue magnifique, la verve, l'élan, les couleurs voyantes de cette langue trivialement éloquente. Danton vivifie l'abstrait : *parler à l'énergie ;* il observe les mœurs oratoires quand il dit à ses collègues (qui se croient de petits Richelieus) qu'ils ont pris une grande mesure ; il attise les plus inflammables passions quand il parle des sacrifices qu'on a le devoir d'exiger des riches : n'est-ce pas un appel ouvert adressé aux partisans du communisme?

« Si les tyrans mettaient notre liberté en danger, nous les surpasserions en audace (toujours la flatterie au peuple, qu'on représente comme supérieur aux *tyrans*), nous dévasterions le sol français (il devance

(1) Cf. *les Chevaliers*, d'Aristophane.

Rostopchine) (1) avant qu'ils pussent le parcourir, et les riches, ces vils égoïstes (banalité, mais banalité terrible), seraient les premiers la proie de la fureur populaire. (Vifs applaudissements, dit le *Moniteur.*) Vous qui m'entendez, répétez ce langage à ces mêmes riches de vos communes, dites-leur : Qu'espérez-vous, malheureux ? Voyez ce que serait la France si l'ennemi l'envahissait (ici le sentiment s'élève, et l'orateur secoue ses mesquines préoccupations), prenez le système le plus favorable...

» Il faut (toujours ces grands mots qui indiquent une croyance au fatalisme), il faut qu'au nom de la Convention nationale, qui a la foudre populaire dans ses mains (applaudissements), il faut que les envoyés des assemblées primaires, là où l'enthousiasme ne produira pas ce qu'on est en droit d'en attendre, fassent des réquisitions à la première classe... Je demande qu'il soit nommé des commissaires pris dans le sein de la Convention pour se concerter avec les délégués des assemblées primaires, afin d'armer cette force nationale, de pourvoir à sa subsistance, et de la diriger vers un même but. Les tyrans, en apprenant ce mouvement sublime (lequel ?), seront saisis d'effroi, et la terreur que répandra la marche de cette grande masse nous en fera justice. » (La fin est faible, l'orateur se répète, et ses métaphores sont grises.)

Prudhomme (2) l'a bien jugé : « Il était dépourvu de lumières acquises, il était trop paresseux pour en acquérir. L'étude du cabinet ne lui convenait pas. Les Cordeliers le regardaient comme leur oracle, et ils avaient raison. Aucun d'entre eux ne le valait. Environné, harcelé par des mauvais sujets qui le jugeaient digne

(1) Gouverneur de Moscou en 1812, qui fit mettre le feu dans cette ville avant l'arrivée de l'armée française commandée par Napoléon.

(2) *Histoire de la Révolution*, II, 28.

d'être leur chef, il se déclare en faveur de tous les brigands et meneurs de tripot. Marat regardait Danton en pitié comme un ignorant. »

Cette espèce de gladiateur, ce Sarpédon aux rauques éclats de voix, à la couardise pleine de jactance, avait, du moins, le courage de sa férocité, et disait crûment son admiration pour la guillotine. Parlant des mesures du Tribunal révolutionnaire : « Leur plan de tuer à coups d'épingle ne vaut rien ; à la bonne heure, *une bonne saignée nationale* de vingt-quatre heures ! »

Ce pourvoyeur de charniers ne recule pas devant l'apostrophe attendrie et larmoyante : « Et toi, Pelletier (1), quand tu périssais victime de ta haine pour les tyrans, on criait aussi que tu étais factieux!.. Il faut sortir de cette léthargie politique. Marseille sait déjà que Paris n'a jamais voulu opprimer la république, n'a jamais voulu que la liberté. Marseille s'est déclarée la *montagne de la république. Elle gonflera, cette montagne, elle roulera les rochers de la liberté, et les ennemis de la liberté seront écrasés par elle.* »

Quoi de plus ridicule que cette bouffissure ! Certes nous ne dénions pas à l'orateur le droit de colorer son langage, d'agrandir même les objets, mais que ce ne soit pas au détriment du goût et du sens commun! Oui, celui qui parle en public ne peut compter sur l'admiration et l'enthousiasme, que s'il sort de la voie battue, et que s'il s'élève parfois à des hauteurs qui font trembler pour sa vie ; ce n'est pas à lui que s'applique le mot de Dédale à Icare : *inter utrumque tene* (2).

Pline le Jeune expose cette théorie avec finesse :

« Je ne me suis pas trompé, je crois, quand j'ai dit d'un orateur remarquable par la justesse et l'exactitude,

(1) Pelletier de Saint-Fargeau, député de la gauche, tué par Pâris, ancien garde du corps.

(2) Tiens le milieu entre les deux (ni trop haut ni trop bas).

mais sans chaleur et sans feu : *Il n'a qu'un défaut, c'est de n'en point avoir.* Il faut que l'orateur s'élève, prenne l'essor, que parfois il entre en fureur, qu'il s'abandonne même, et que souvent il *côtoie le précipice.* D'ordinaire ce qui est haut est près d'un précipice... A ramper on ne risque point de tomber comme ceux qui courent, mais,dans ce cas il n'y a pas de gloire à ne pas tomber... L'adresse du pilote n'est point remarquée par le temps calme comme dans la tourmente. Dans le temps calme, il entre dans le port sans que personne l'admire, le loue, y fasse attention ; mais quand les cordages sont tendus, qu'ils grincent, que le mât fléchit, que le gouvernail gémit, c'est alors qu'on se récrie sur l'adresse du pilote, et qu'on *l'assimile aux dieux de la mer.....* »

Plus loin l'ingénieux lettré,qui fut,on le sait, l'un des grands avocats de son siècle, donne un certain nombre d'exemples empruntés aux orateurs grecs, notamment à Démosthène, et qui brillent par la hardiesse, la magnificence, la grandeur, parfois voisines de la poésie :

Alors les *sifflements* du cruel Python,qui nous menaçait, ne m'ont point effrayé. (Discours pour la Couronne.)

Je pense, Athéniens, qu'assurément cet homme *est enivré* par la grandeur des choses qu'il a faites.(1re Philippique.)

Ne vous flattez pas de *trouver un refuge dans des ports* que vous avez livrés et *semés d'écueils.* (Contre Aristogiton.)

Si donc c'est *un marchand d'infamies,* le plus méprisable de tous, s'il en *tient boutique ouverte.* (Ibidem.)

Mais pour toi,tu *nous fais des blessures,* et tu as plus de soin de tes harangues quotidiennes que du salut de la cité. (Contre Ctésiphon.)

Ne chasserez-vous pas cet homme, *qui est le fléau même* de la Grèce ? Et, après l'avoir saisi comme le

pirate de nos intérêts communs, *en course sur les eaux de l'État*, ne le châtierez-vous point ?

On remarquera, dans ces exemples, une constante sobriété, la discrétion avec laquelle l'orateur s'interdit la trop longue continuation d'une métaphore, ce qui l'amènerait à la pénible obscurité de l'allégorie. La différence entre Démosthène et Danton gît tout entière dans cette distinction. Le second prolonge fastidieusement la métaphore, le premier l'indique à peine, et retourne au simple simple.

Il y aurait, on ne se le dissimule pas, petitesse d'esprit, injustice, absurdité même à réclamer des hommes de la révolution la sûreté de jugement, l'impartialité d'appréciation, le goût académique et l'atticisme des littérateurs qui vivent dans les conditions ordinaires. Alors le péril était grand, il était imminent, il était partout, sur les frontières, dans l'intérieur du pays. C'était entre les partis comme contre les ennemis du dehors une lutte au dernier sang, le plus gigantesque duel dont l'histoire peut-être eût encore enregistré les épouvantables peripéties. De là l'entraînement des esprits, l'exaltation des passions mauvaises, la fermentation des plus hideux instincts. Supprimez la révolution, et la plupart de ceux que nous sommes contraints de flétrir eussent été des hommes irréprochables, des savants désintéressés, l'honneur de leur ville natale, de leur province, peut-être de la France. Barnave aurait sa statue à côté de L'Hôpital et de d'Aguesseau ; Danton eût été magistrat intègre et le meilleur des époux et des pères ; Robespierre eût donné son nom à l'une des places d'Arras.

Pour ceux, et ils sont nombreux, qui jugent Danton avec indulgence, nous reproduisons la page suivante de Garat :

« L'unique ambition de Danton à cette époque, fut

de réparer par un bien immense et durable fait au genre humain, les maux terribles et passagers qu'il avait faits à la France ; d'étouffer, sous une démocratie organisée avec une haute et profonde sagesse, le délire et les désastres de la sans-culotterie ; de faire expirer la révolution sous un gouvernement républicain assez puissant et assez éclatant pour rendre éternelle l'alliance de la liberté et de l'ordre ; d'assurer le bonheur de la patrie ; de donner la paix à l'Europe, et de s'en retourner à Arcis-sur-Aube, vieillir dans la paresse au milieu de ses enfants et de sa ferme.

C'est à cette hauteur de sentiments et de vues qu'avait été élevée l'âme de Danton, par cette même conspiration qui avait élevé le talent de C. Desmoulins à côté des pensées profondes et sublimes de Tacite ; et ceux qui seront étonnés déclareront par leur étonnement qu'ils ignorent ce que peuvent dans une âme qui n'a pas cessé d'appartenir aux affections tendres de la nature, les reproches de la conscience pour embrasser la vertu comme l'autel où tout s'expie, et ce que peut une seule vue inspirée par la vertu pour créer ou pour agrandir le génie. En mourant pour la cause de l'humanité, on vit Danton porter et fixer un regard prolongé au ciel, qu'il était digne de regarder ; et, quelles qu'aient été ses fautes, la vérité lui rendra dans tous les siècles deux témoignages ; il a foudroyé le trône (1), et il est mort sur l'échafaud pour avoir voulu arrêter l'effusion du sang humain, qui coulait sous la main des bourreaux.. »

Le nom de Robespierre (2) est inséparable de celui de Danton : comme celui-ci aux Cordeliers, celui-là faisait la loi au club des Jacobins.

(1) Ce grand ennemi du trône, Garat, qui semble nourrir une haine si profonde contre les rois et les chefs d'État, fut très heureux d'entrer au Sénat, et se fit remarquer par la platitude des éloges qu'il prodigua à Napoléon.

(2) Robespierre (Maximilien-Marie-Isidore) naquit à Arras, en 1758.

Celui qui, aux yeux de la foule, incarne la Révolution, commença par être avocat et homme de lettres, membre de l'Académie d'Arras, connu dans quelques sociétés par de petits vers « doux, tendres, langoureux, » qui eussent fait pâmer d'aise l'Oronte (1) de la comédie. Il fut nommé à la Constituante, et fréquenta beaucoup les antichambres des salons influents. Un jour, le comte de Montlosier était chez le ministre Necker, accoudé à la cheminée, quand un homme maigre, qu'on prit pour un prêtre, s'approcha humblement de la maîtresse de la maison, et lui demanda une place d'économe dans un des hôpitaux qu'elle dirigeait ; ce solliciteur était un membre du Tiers-État, Maximilien de Robespierre (2).

A la Constituante, il fut éclipsé par la pléïade des hommes éminents qui peuplaient les bancs de la gauche et de la droite. Réélu à la Convention, il se fit l'orateur du peuple, dont il flatta les plus coupables instincts, et dont il capta la confiance par ses dehors d'incorruptible républicanisme. Il a toujours à la bouche *les grands principes ;* le livide tartufe à la voix grêle multiplie les serments « de sauver la patrie » ; le sournois renforcé réclame sans cesse des actes de franchise, et s'apitoie, lui le grand calomniateur, sur les « *victimes de la calomnie* ». Il invoque *le salut public*, *l'intérêt des peuples*, *la cause de la liberté*. Bref, c'est l'orateur-cliché. Il a cherché des expressions dans le Contrat social de Rousseau, il y a cueilli un choix d'élégances, de tournures, de fragments de phrase, et il les sème à tort et à travers en les entrecoupant d'un pleur hypocrite sur la malheureuse condition du peuple.

Ses défauts, son style de croque-mort, la vanité de

(1) Personnage du *Misanthrope*, comédie de Molière. Oronte est un grand seigneur qui compose de méchants vers.

(2) M. le comte de Montlosier. *Revue des Deux-Mondes*. 1874. 852.

ce Trissotin au teint verdâtre, suintent tout le long du discours qu'il consacra à Le Pelletier de St-Fargeau.

« A l'égard de Le Pelletier, le moindre honneur que nous puissions lui rendre, c'est de parler de ses vertus à cette tribune. Le Pelletier fut noble, Le Pelletier occupait une place dans un de ces corps si puissants sous le despotisme ; Le Pelletier fut riche, et, depuis la Révolution, il fut constamment l'ami du peuple, le soutien de la liberté, et l'un des plus ardents fondateurs de la République. Sous ces trois rapports, Le Pelletier fut un prodige. On a placé Mirabeau au Panthéon ; tous ont vanté son génie, nul n'a osé vanter ses vertus. Si je porte mes regards sur ceux qu'on a mis au Panthéon, je n'en vois pas un qui se soit distingué par cet amour ardent de la liberté, par ce républicanisme pur, première vertu d'un peuple libre. Ce qui le rend surtout digne de nos regrets, c'est l'attentat qui lie sa mort à celle du tyran. » On remarquera que ce discours fut prononcé à la séance du lundi 21 janvier 1793. Ainsi le corps du vertueux monarque était chaud encore, alors que cette hyène vint ainsi essayer de le salir par une suprême et sacrilège injure ! L'infâme sophiste demande ensuite pour Le Pelletier *l'honneur* du Panthéon et, en vertu de cet aphorisme : *Sois mon frère ou je te tue*, il fait des vœux pour que l'union reste parmi les citoyens. « Je l'ai appelée, cette union, par des cris impuissants ; mais l'union qui nous convient, ce n'est pas celle des individus, c'est l'union des principes. Il est beau que des députés s'embrassent, mais il est plus beau qu'ils se précipitent pour embrasser ensemble la statue de la Liberté. »

On ne peut plus crûment mendier les bravos.

Ce vertueux pique-assiettes (1) a, on l'a vu, un culte

(1) Il vivait aux dépens d'un pauvre menuisier, nommé Duplay, qui le nourrissait et l'hébergeait pour rien.

pour Jean-Jacques : il l'étudie, l'imite, le calque, le rapetisse, le teint en grisaille. Laborieux et maladroit élève du Machiavel de la rue Platrière (1), il finit pourtant, à force de s'en pénétrer, par se guérir de la platitude, du moins en de certaines intermittences, et il lui est arrivé une fois d'écrireune page qui, pour le piquant de la forme et la vérité de la peinture, pourrait être signée de La Bruyère, le maître du portrait ; il s'agit des *exagérés*.

« Faut-il agir, ils pérorent. Faut-il délibérer, ils veulent commencer par agir. Les temps sont-ils paisibles, ils s'opposent à tout changement utile. Sont-ils orageux, ils parlent de tout réformer pour bouleverser tout. Voulez-vous contenir les séditieux, ils vous rappellent la clémence de César. Voulez-vous arracher les patriotes à la persécution, ils vous proposent pour modèle la fermeté de Brutus. Faut-il défendre le territoire, ils veulent aller chasser les tyrans au-delà des monts et des mers. Faut-il reprendre nos forteresses, ils veulent prendre d'assaut les églises et escalader le ciel ; ils oublient les Autrichiens pour faire la guerre aux dévotes. Faut-il appuyer notre cause de la fidélité de nos alliés, ils déclameront contre tous les gouvernements et vous proposeront de mettre en état d'accusation le grand Mogol lui-même ? »

Le jour où Robespierre fut acculé et forcé, où la France libérée respira,où l'on sentit que la Terreur allait finir, un membre de la gauche, rencontrant un de ses adversaires politiques, lui serra fortement les mains en lui disant : « Oh ! les braves gens de la droite ! » Les royalistes s'étaient alliés aux ennemis de Robespierre, pour se débarrasser du sinistre sycophante, qui fut exécuté, aux applaudissements de la foule, le 10 thermidor 1794.

(1) Rue où habita Jean-Jacques, et qui porte aujourd'h ui son nom.

Après Robespierre, Barrère, un autre Robespierre aussi peureux, mais plus adroit, car il échappa au couperet et vécut jusqu'en 1841.

Avant 1789, il s'était fait connaître par l'éloge de Louis XII, lui qui devait voter la mort de Louis XVI. L'auteur de l'éloge de Titus qui vote la mort de Trajan! Comme Robespierre avait obtenu des accessits aux concours de la Société littéraire d'Arras, il brigue à Toulouse les palmes des Jeux Floraux. Le président du Parlement de cette dernière ville avait déjà pressenti toutes les vilenies de cette nature viciée, quand il disait : « Ce jeune avocat ira loin ; quel dommage qu'il ait déjà sucé le lait impur de la philosophie moderne! Croyez-moi, cet avocat est un homme dangereux. » C'était aussi, à l'inverse de Robespierre, qui fuyait le grand jour, un homme de bonnes manières, élégant, sachant figurer dans le monde, briller dans les salons. Quand il réclama la tête de Louis XVI, il laissa doctoralement tomber de la tribune cet apophtegme prétentieux et gourmé : « L'arbre de la liberté croît lorsqu'il est arrosé du sang de toute espèce de tyrans. » C'est lui qui a prononcé la fameuse sentence : « Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » Doué d'une intarissable faconde, toujours prêt à pérorer sur n'importe quelle matière, unique dans l'art de nager entre deux eaux, il fut l'habituel porte-voix de ces *crapauds du Marais* (1) qui firent plus de mal à la France par leur pusillanimité que les Montagnards par leurs excès. Du reste avocat retors, subtil, au sens aiguisé, limpide dans ses expositions, dont quelques-unes, celle, par exemple, du discours qu'il prononça dans la question des Conseillers du Parlement de Rennes, sont des modèles de simplicité lumineuse :

(1) Nom qu'on donna en 1793 à la partie la moins élevée de la salle de la Convention, où siégeaient les membres du parti modéré.

« Des hommes revêtus d'une magistrature publique ont paru devant vous ; ils ont rendu, malgré eux, un hommage solennel à la puissance de la nation ; vous avez vu se former des opinions bien opposées ; les uns donnaient des éloges aux magistrats, d'autres voulaient leur infliger des peines ; ici on leur préparait des lauriers, là une procédure criminelle; ils sont accusés devant la nation, il existe donc un grand délit : *cherchons à le caractériser, déterminons la peine, désignons le tribunal.* »

Disons vite que, si cette division de la harangue en trois points éclaire et repose l'esprit dès le début, la logique de ce gascon haineux boîte déplorablement ; on a remarqué cette phrase : *Ils sont accusés devant la nation, il existe donc un grand délit !*

Du Laubardemont (1) un jour de mardi-gras ! *Ils sont accusés, donc ils sont coupables !*

Le lâche et le lâcheur par excellence retourna sa casaque un nombre incalculable de fois, et salua, genou en terre, tous les gouvernements qui se suivirent, et qui furent unanimes à le mépriser. Quand il se fit mûr, sous Napoléon Ier, il entra dans la police, et s'y comporta avec tant de bassesse que ceux qui l'employaient en eurent des hauts-le-cœur et le cassèrent aux gages. Suprême injure le gouvernement de juillet,qui pourtant avait un ancien forçat à la tête de son espionnage officiel (2), eut honte de lui confier de l'ouvrage, même en ce genre. Il ne fut pas jugé digne de *travailler* sous Vidocq ! Il mourut paisiblement, entouré de l'exécration publique.

La Constituante avait aussi compté certains orateurs estimés pour la modération, la justesse des vues, comme

(1) Type du juge vénal et impitoyable, fut l'âme damnée de Richelieu.

(2) La police de sûreté, sous Louis-Philippe, était dirigée par Vidocq, ancien chef de voleurs.

Malouet et Monnier;entraînants de verve ou remarquables par le pathétique, comme Charles de Lameth et Lally Tollendal (1); l'Assemblée législative nous offre Isnard avec sa fougue qui parfois confine à la démence, Guadet, enfin le chef des Girondins, Brissot, figure louche, tour à tour exalté et honni, orateur facile, écrivain fécond, à qui, entre autres jolies choses, on doit l'éloge raisonné du *bonnet rouge* : « Ce bonnet rouge qui dégage la physionomie, la rend plus ouverte, plus assurée, cache la tête sans la cacher, en rehausse avec grâce la dignité naturelle, et est susceptible de toutes sortes d'embellissements. » Les goûts politiques de Brissot n'étaient pas moins singuliers que ses préférences en matière de coiffure : il voulait bien renverser Louis XVI, mais il avait l'intention d'installer une monarchie avec le *duc d'York* (2) pour roi ! Doué de courage, il ne laisse pas de se prosterner, dans une assez piteuse attitude, à la tribune, devant les caprices de la populace. Il loue, avec force hyperboles, ces «patriotes... que l'on désigne sous le nom de sans-culottes». En revanche il réclame la gloire d'avoir, le premier de tous, « tracé le tableau vigoureux des forfaits de Louis XVI. » Enfin, il avait donné en 1780, dans un ouvrage intitulé *Recherches philosophiques sur le droit de propriété*, etc., la théorie du vol :

« Citoyens dépravés, quels sont vos titres ? Vous avez acheté, payé, dites-vous, vos propriétés ? Malheureux ! qui avait droit de vous les vendre ? Elles ne sont ni à vous ni à vos vendeurs (3). »

On lui doit, enfin, une apologie de l'anthropophagie : « Si le mouton a le droit d'avaler des milliers d'insectes

(1) Le fils de celui qui, après avoir été gouverneur des Indes françaises, fut exécuté en place de Grève, 1766.

(2) Prince du sang de la maison de Hanovre, maison régnante d'Angleterre.

(3) Chartres, 1780, in-12.

qui peuplent les herbes des prairies, si le loup peut dévorer le mouton, si l'homme a la faculté de se nourrir d'autres animaux, pourquoi le mouton, le loup et l'homme n'auraient-ils pas également le droit de faire servir leurs semblables à leur appétit ?... (1) »

Les atrocités que Brissot écrivit, Couthon les accomplit. Né à Orsay (Puy-de-Dôme) en 1775, il était avocat à l'époque de la Révolution. Un de ses historiens nous apprend que sa réputation d'honnêteté lui avait alors valu le surnom de *Caton*. C'est lui qui,dans la première séance de la Convention, proposa un serment de haine à la royauté et à toute espèce de tyrannie ! Un de ses principaux titres est aussi son opposition féroce à l'institution des *jurés*. C'est lui qui, envoyé à Lyon,présida au supplice des rebelles,et commença à exécuter le décret qui ordonnait la destruction des monuments publics : armé d'un marteau, il frappa les deux façades de la superbe place de Bellecour, en disant : « Je te condamne à être démolie au nom de la loi ! » N'oublions pas de lui rapporter l'honneur du mot célèbre : « Mort aux tyrans, paix aux chaumières ! » Il prononça enfin, dans un discours, cette parole sauvage : « L'indulgence est atroce, et la clémence parricide. » Ce hideux fantoche fut guillotiné le 28 juillet 1794.

Sa vie est un tissu de vilenies, de contradictions, de palinodies. Un simple rapprochement de dates : le 30 août 1792 il écrivait : « M. Bourbon (2) boit, mange et dort toujours sans souci.Sa femme ronge son mors. » Or, ce même écloppé écrivait en février 1792 : « Je sais qu'on me fait passer dans notre ville pour un républicain ; *je ne devrais pas répondre.* »

Voilà l'homme. Comme orateur, il s'en tient aux

(1) Cf. *Bibliothèque philosophique et législative*, VI, 313.

(2) Spirituelle périphrase pour désigner l'infortuné Louis XVI.

menus propos, aux racontages, aux commérages, mais il les fait habilement servir à ses rancunes. Il excelle à dénoncer. Barrère dut être inquiet ! Une de ses plus longues harangues fut débitée à la séance du lundi 15 juillet 1793. Il se proposait de tonner contre le parti qui *avait fait massacrer* Marat. Il commença par demander « que le glaive de la loi s'abattît sur le chef des conspirateurs (1). » Puis il continua : « L'événement affreux qui a eu lieu avant-hier doit nous convaincre, citoyens, que nous ne sommes pas ici au milieu des conspirateurs, mais encore entourés d'une bande d'assassins. (On applaudit.) Remarquez, ce qui m'est échappé hier (2), et qui doit convaincre les âmes incrédules, que Duperret était le complice de la femme qui a enfoncé le poignard dans le sein de *l'ami du peuple ;* rappelez-vous cette séance où Duperret sortit furieux de sa place, et courut, le sabre à la main, sur Marat, qu'il aurait lâchement assassiné, si les patriotes de la Montagne ne l'avaient défendu. Ainsi Duperret voulait faire de sa propre main ce que Buzot et Barbaroux ont confié à une femme. Voyez, citoyens, jusqu'à quel point ces hommes ont poussé l'atrocité. Je sais que quelques-uns d'entre eux ont dit qu'il fallait mettre un tonneau de sang au milieu de la Montagne pour nous désaltérer. Le croiriez-vous ? Ils ont dit de moi, moi qui ai horreur du sang, moi qui reculerais à la vue d'un cadavre si j'avais des jambes, moi qui ne pourrais tuer un pigeon, eh bien ! ils ont dit de moi, un jour que j'avais parlé avec quelque énergie pour les intérêts du peuple, que j'avais besoin d'un verre de sang pour me rafraîchir !.... N'avez-vous pas entendu dire qu'il n'y avait à la Montagne que des hommes de

(1) Il désignait Brissot.

(2) Il avait dit que Duperret, député du Calvados, était de cœur avec Barbaroux et Charlotte Corday.

sang, des athées, des hommes sans morale, des hommes qui voulaient la loi agraire, le règne de l'anarchie et le rétablissement de la tyrannie? Eh bien! ces mêmes hommes ont répondu à ces calomnies atroces en faisant une constitution républicaine qui garantit la sûreté des propriétés, qui est un roc contre lequel se briseront les entreprises de ceux qui voudraient rétablir la tyrannie. »

St-Just (1) eut du moins, comme Robespierre, l'affectation de la vertu, à défaut de la vertu même. Il lui arriva de voir, par intervalles, où était la vérité dans les discussions contradictoires. Mais, encore que de sophismes, de sottises, de paradoxes, aux rares heures de la clairvoyance! Le débat où il fit preuve du plus de bon sens, (et à chaque instant l'argumentateur s'enferre,) avait été engagé au sujet d'un plan du comité militaire présenté par Dubois-Crancé (10 février 1793).

Le discours s'annonce, suivant la formule jacobine, par une déification de la république : la république peut tout.

« Ce n'est point seulement du nombre et de la discipline des soldats que vous devez attendre la victoire; vous ne l'obtiendrez qu'en raison des progrès que l'esprit républicain aura faits dans l'armée. »

Où était l'esprit républicain à Marignan, à Cérisoles, à Rocroy, à Steinkerque, à Denain, à Fontenoy? Sans doute Duguesclin, Jeanne d'Arc, La Hire, Gaston de Foix, Bayard, Villars, Catinat, Chevert et d'Assas étaient républicains !

Une mesure paraît à St-Just capable de tout sauver, c'est le système des élections militaires ; il sait, du reste, qu'on lui objectera « que l'instabilité de l'avancement peut dégoûter les chefs, qu'il peut porter les soldats à

(1) Né à Blérancourt près Noyon en 1768, fut exécuté le 28 thermidor 1794.

la licence, énerver la discipline et compromettre l'esprit de subordination. »

Il a trouvé un moyen des plus simples pour répondre à des arguments irréfutables ; ce moyen, inconnu à Démosthène, consiste à proclamer ces objections complètement absurdes et à passer outre.

Plus loin, on entend le sifflement de haine du sectaire fanatisé, qui lance un apophtegme terrible dans sa concision !

« On ne fait pas les révolutions à moitié. »

Le spartiate sentencieux ne s'arrête pas à mi-chemin :

« On ne fait une république qu'à force de frugalité et de vertu. »

Et encore :

« Qu'y a-t-il de commun entre la gloire et la fortune ? »

Après ces pauvretés mille fois ressassées, il se décide à tâter du raisonnement, et il arrive à demander que les officiers soient nommés par les soldats, et les généraux « par la cité entière. »

Impraticables utopies !

Mais ce qui domine dans ces discours, comme dans ceux des trois quarts des Conventionnels, c'est la crainte, la haine de la royauté, c'est-à-dire d'une supériorité ; c'est la bassesse, la rancune ; telles gens ne veulent obéir à rien ; leur idéal a été formulé : *Ni Dieu ni maître* !

Quand la pensée manque à Saint-Just, il émet un semblant de principe :

« Règle générale, il y a une monarchie partout où la puissance exécutive dispose de l'honneur et de l'avancement des armes. »

Souvent l'imprudent dialecticien assène des coups qui retombent lourdement sur la tête de ses amis :

« Il faut que l'antichambre des ministres cesse d'être un comptoir des emplois publics. »

Après quoi c'est une grêle d'aphorismes ténus, prétentieux :

« Les rangs sont une chose imaginaire. »

« L'homme en place est étranger au souverain. »

« Celui qui n'est rien est plus qu'un ministre. »

Et l'on prétendra que la *Lanterne de Boquillon* a innové ce genre de coq-à-l'âne ?

Dans Saint-Just, l'utopiste n'avait rien à envier à Brissot; c'est la même extravagance avec une pointe de poésie charentonesque ; dans des *Fragments sur les Institutions républicaines*, il émet ses vues sur l'agriculture : sous peine d'être frappé de mort civile, chaque propriétaire doit élever quatre moutons par chaque arpent de terre. Le législateur prohibe, (au nom de quel dogme, on l'ignore,) l'usage de la viande, les tridi, sextidi et nonidi de chaque décade. De plus, il interdit aux enfants de manger de la viande de mouton avant l'âge de seize ans !

L'austère farceur a aussi médité sur l'armée : « En temps de paix on entretiendra une armée de huit cent mille hommes ! Quant au système de récompenses accordées aux soldats qui se seraient distingués, il leur serait permis « de porter une étoile d'or *à l'endroit où ils auraient reçu des blessures.* »

Cette combinaison aurait peut-être, en certains cas, soulevé quelque difficulté d'exécution.

Mais il y a aussi un chapitre des *Affections*. On y lit : « Tout homme âgé de vingt ans est tenu de déclarer dans le Temple quels sont ses amis. Cette déclaration doit être renouvelée tous les ans pendant le mois de ventôse. Celui qui dit qu'il ne croit point à l'amitié, ou qu'il n'a point d'amis, est banni (1). »

(1) *Fragments*, etc., pages 60 et 61.

Sans le vouloir, les Terroristes avaient donc le mot pour rire, même et surtout quand ils se posaient en hiérophantes d'un culte nouveau, le culte de la Raison ! Et l'on remarquera que les solennelles jocrissiades qu'on vient de lire, l'auteur les présentait comme une annexe des Constitutions antiques, comme une suite aux *Vers dorés* de Pythagore !

Aux Montagnards et aux Jacobins la Gironde opposait des improvisateurs chaleureux et passionnés comme ce Gensonné, modèle de droiture et de courage, mais égaré, aveuglé par ses haines anti-monarchiques, et ce Barbaroux, l'Antinoüs de l'Assemblée, dont le nom est aujourd'hui encore entouré d'une sorte de nimbe romanesque. Les plus estimables parmi les modérés enseignaient, à l'occasion, de singulières théories, et ne craignaient pas d'affirmer certaines professions de foi qui répugnent à nos idées modernes, et froisseraient nos plus intimes susceptibilités.

« La dénonciation, dit Barbaroux, *la dénonciation civique, est le devoir de l'homme libre.* »

L'orateur se hâte d'ajouter cette restriction qui atténue singulièrement la portée de sa déclaration : « Mais quand elles ne sont pas appuyées de preuves, elles deviennent le *tombeau* de la liberté. »

Comme toujours, même quand le temps presse, alors que l'auditoire est impatient d'en finir avec une question, l'orateur fait une pointe sur Athènes, Rome, Lacédémone.

« A Athènes, le dénonciateur qui ne produisait pas de preuves était condamné à une amende très forte. L'orateur Eschine y a été condamné. A Rome, l'accusateur qui ne prouvait pas était flétri, on le marquait au front de la lettre K. »

Et pendant qu'on se noyait dans cet océan de dé-

tails historiques sans rime ni raison, l'anarchie grandissait, l'Europe était sur nos frontières !

Parfois la gaîté circulait sur les bancs de ces Frères Ennemis, quand une métaphore hérétique se glissait dans une audacieuse harangue : on cite un M. Goupil qui accusait le marquis de Foucault de vouloir *allumer la pomme de discorde.*

Si encore il eût parlé de la faire cuire !

Target affirmait à l'Assemblée qu'il lui préparait une constitution *douce* comme la nature, en lui faisant espérer *le bonheur et la paix* suivis *du calme et de la tranquillité !*

Fauchet s'écriait : « Oui, c'est l'aristocratie qui a crucifié Jésus-Christ, et c'est *uniquement* le Fils de Dieu qui doit être la divinité démocratique du genre humain ! »

Pendant que ces insanités grotesques se vociféraient à la tribune, les émigrés, toujours joyeux même dans le plus complet délabrement, se vengeaient par des caricatures, qui parfois attaquaient, mais avec réserve, on le comprend, la personne révérée de Louis XVI. Un de ces dessins, qui fit rire à cette époque, représente un Gascon pataugeant dans les boues de la Hollande, traînant son bagage et empêtré dans une Durandal démesurément longue ; on lisait au bas : « Jé mé souis émigré pour rémettre le roi sur son trône, é jé l'y rémétrai ! ma qu'il s'y tienne bien, car si jamais jé mé rémigre ! (1) »

Mais ici une question s'impose : Comment, sans que rien eût paru en préparer l'éclosion, a-t-on vu surgir une telle pléiade de discoureurs exercés et de brillants orateurs, fait pour ainsi dire unique dans les fastes de l'éloquence, comme, du reste, dans l'histoire des productions de la nature, où toujours quelques essais

(1) *Souvenirs de l'émigration et du premier empire*, par d'Haussonville.

avortés ont précédé les œuvres accomplies et définitives ?

Il faut d'abord rappeler cette miraculeuse aptitude pour la parole dont les Gaulois donnèrent des preuves si multipliées : « Ils excellent, disait le vieux Caton, dans les armes et le langage. »

En dehors de cette prédisposition native, il convient de se souvenir que l'art de discuter fut cultivé de tout temps en France avec une faveur particulière, mais surtout dans le XVIII[e] siècle, l'âge d'or de ces *salons* où l'on n'était estimé qu'en proportion de sa verve, de son entrain, de sa grâce et de son audace imperturbable à soutenir quelque insoutenable paradoxe. Diderot, le roi de ces *causeurs*, eût tenu Mirabeau lui-même en échec. C'est de ces salons que devaient sortir beaucoup des coryphées de la Constituante.

Il ne faut pas oublier non plus que la matière des discussions était, depuis de longues années, toute prête, éparpillée dans les livres, n'attendant que la voix des orateurs qui devaient lui donner la forme et la vie. Jean-Jacques Rousseau, Montesquieu, les Économistes, avaient suggéré les questions, circonscrit le débat, créé la langue, la nomenclature, fourni les termes nouveaux, si bien qu'après eux les Lycurgues (1) improvisés de 1789 n'eurent qu'à se baisser pour ramasser dans la paperasserie de ces prédécesseurs tout le bagage des locutions techniques applicables au fonctionnement parlementaire. Or, Condillac (2) n'avait-il pas enseigné que lorsqu'on a les mots on a les idées ?

(1) Législateur de Sparte.

(2) Philosophe sensualiste né en 1715, mort en 1780.



CHAPITRE DEUXIÈME.

LA TRAGÉDIE. — M.-J. Chénier. — Ducis. Legouvé.

L'ÉLOQUENCE avait eu son Démosthène ; la tragédie, moins heureuse, n'aura pas son Sophocle (1). 1789 n'enfante aucun poète que l'on puisse comparer, non seulement aux Racine et aux Corneille, mais même aux Voltaire et aux Crébillon. L'explication de cette absence de chefs-d'œuvre pendant cette période n'est autre que celle qui sert à rendre compte de l'absolue pénurie du genre tragique à Rome. Là, les spectacles du cirque, les flots de sang répandus dans l'arène, les hécatombes de gladiateurs s'entr'égorgeant pour la plus grande volupté du peuple-roi, avaient rendu l'auditoire trop difficile. Les morts factices, les poignards en carton qui ne tuent pas, les poisons qui laissent les personnages bien portants, ces cadavres qui bientôt rouvrent les yeux, se relèvent pour boire et manger, eussent provoqué des haussements d'épaules ou des manifestations hostiles.

Les Atrée (2) en sabots courent sous mes fenêtres,

disait Ducis.

Ici, le drame était dans la rue, bien autrement terrible et vrai que les fictions des poètes. Allez donc jouer une tragédie devant ces forcenés qui mettent le cœur

---

(1) Poète tragique grec, fleurit au siècle de Périclès ; son chef d'œuvre est l'*Œdipe-Roi*.

(2) Roi de Mycènes, 1266 avant Jésus-Christ, servit à son frère Thyeste, dans un repas, les membres des enfants de celui-ci. – Type de la cruauté et de la haine.

de la gracieuse Lamballe (1) au bout d'une pique, devant ces cannibales qui plongent leurs bras dans les entrailles palpitantes de leurs victimes, devant ce Carrier (2) qui fait les noyades, devant ce Lebon (3) qui a, sur sa table, à ses repas, une guillotine en miniature, devant ce Fouquier-Tinville (4) à qui Samson (5) lui-même eût rougi de tendre la main !

Toutefois les tragédies ne manquèrent pas, grâce à deux hommes de talent, MM. J. Chénier et Ducis.

Joseph Chénier était né à Constantinople en 1764 ; venu jeune en France, il embrassa la carrière des armes, tout en s'occupant de travaux littéraires. Il se jeta éperdument dans le mouvement révolutionnaire, où il dépassa de beaucoup son frère André, qui soutint le parti modéré, dit parti des Feuillants. Sous la Terreur, accusé lui-même de tiédeur républicaine, il ne put arracher le poète des *Iambes* (6) à la rancune des Jacobins. Sous le gouvernement consulaire, il fit partie du Tribunat, où il essaya de lutter contre l'installation d'un gouvernement autoritaire, en fut éliminé dès 1802, occupa le poste d'inspecteur général des études, mais se vit destitué après la publication d'une *Épître à Voltaire*. Ses derniers jours (il mourut en 1811) n'eussent pas été à l'abri de la gêne, par suite de son goût persévérant pour les plaisirs, la représentation extérieure et le luxe, si l'Empereur, oubliant généreusement des dissentiments politiques, ne lui eût accordé une pension de huit mille francs.

De ses tragédies, celle qui semble avoir obtenu le plus éclatant succès, est ce *Charles IX*, où il se pro-

(1) Princesse de la maison de Savoie, amie de Marie-Antoinette, fut égorgée en septembre 1792.

(2 et 3) Conventionnels fameux par leurs excès sanguinaires, Carrier à Nantes, Lebon à Arras.

(4) Fouquier-Tinville était accusateur public près le tribunal révolutionnaire, mourut sur l'échafaud en 1795.

(5) Le bourreau.

(6) Son frère André.

pose « d'anéantir le fanatisme, qui est affaibli, mais dont le germe subsiste toujours dans une religion exclusive ; d'inspirer l'horreur de la tyrannie, du parjure et des séductions funestes qui entourent le trône ; d'inspirer l'humanité, l'amour de la liberté et le respect des lois. »

Les deux grands modèles du XVIIe siècle n'avaient pas de programmes aussi pompeux, mais ils produisaient des chefs-d'œuvre, ce qui est bien une compensation.

L'exposition, qui se fait par un entretien entre Coligny et Henri de Béarn, est claire, mais écrite en un style prolixe, comme le montrent les premiers vers, où la même idée est répétée avec une fastidieuse insistance :

Oui, j'ai quitté pour vous les bords de la Charente ;
Ainsi le désira votre mère expirante;
Ses désirs sont mes lois, ses ordres sont suivis,
Par zèle et par devoir je m'attache à son fils ;
Parmi les courtisans, je viens sans confiance.

A quoi Henri de Béarn répond qu'il a des *idées noires*, et cette disposition d'esprit se comprend après la harangue moitié figue, moitié raisin qu'il vient d'entendre :

Il est de ces instants où l'âme anéantie,
D'un sinistre avenir paraît être avertie,
Et souvent, en effet, ces secrètes terreurs,
Des désastres prochains sont les avant-coureurs,
Je goûte des plaisirs empoisonnés d'alarmes.

Quelle singulière invention que celle d'un Henri IV larmoyant et funèbre, lui qui fut la gaîté, l'insouciance mêmes ! Avec sa spirituelle bonhomie, mais aussi avec son bon goût naturel, il n'eût jamais pardonné au poète des hémistiches aussi prosaïques que « et souvent, en

effet, » ni des vers aussi plats que : « Je goûte des plaisirs empoisonnés d'alarmes. »

Les caractères sont, du reste, assez mollement tracés, sauf celui de l'Hôpital, et encore est-il absolument contraire à la réalité de l'histoire. Sur quel ton le chancelier ne s'adresse-t-il pas à ce cardinal de Lorraine, auquel il ne cessa de prodiguer, dans sa correspondance en prose mais surtout en vers latins, des éloges outrés, incessants et d'une lourdeur monotone ! On peut même dire que les épîtres de l'Hôpital ne traitent guère d'autre sujet que la supériorité de cet homme d'État sur ses contemporains. « Opprimé sous le faix de tant d'affaires graves, ô Charles de Lorraine, celui qui oserait te distraire par de frivoles vers, pécherait mortellement contre la patrie et les intérêts du roi (1). » Plus loin : « Oh ! que j'ai peur que vous n'oubliiez enfin un vieux et fidèle ami et que je ne me trouve effacé de votre mémoire ! (2) » Et encore : « Quoi ! ayant si bien administré les affaires publiques, vous voulez porter le même soin dans vos emplois particuliers ? (3) » Enfin ce passage qui enlèvera tous les doutes : « Toujours l'intérieur de votre palais me fut ouvert ; votre crédit, celui de votre frère, ne m'a jamais manqué ; ma fortune s'accrut avec vos dignités ; mes honneurs s'agrandirent avec les vôtres. Je ne fus pas ingrat, aussi je m'acquittai avec mes uniques biens ; mon cœur guida ma faible muse..; je chantai tout ce que vous fites de grand dans la paix, tout ce qu'il fit d'illustre dans la guerre (4). »

Chénier lui prête une tirade à effet sur ce lieu commun, qu'on peut être un honnête homme sans avoir une naissance illustre, et il double d'une invraisemblance

(1) *Poésies* de L'Hôpital, tome I, page 46, traduction Coupé.

(2) Ibid. page 91.

(3) 134. tome I.

(4) Ibid. 197.

cet anachronisme, en lui faisant adresser cette protestation comme un outrage au cardinal, son bienfaiteur :

> Le sort m'a refusé, je ne veux point le taire,
> D'un long amas d'aïeux l'éclat héréditaire.

Cela veut dire en prose que son père était médecin, et que son grand-père était un pauvre juif d'Avignon (1).

La suite est d'une brutalité qui doit ravir certains spectateurs :

> Et l'on ne me voit point, de leur nom revêtu,
> *Par dix siècles d'honneurs dispensé de vertu.*

L'Hôpital se révèle bientôt comme un libre-penseur:

> De quel droit des mortels, parlant au nom des cieux,
> Nous imposeraient-ils un joug religieux ?

Il a devancé Voltaire, et comme lui, en mauvais vers il tonne contre l'Inquisition :

> Eh quoi ! prétendez-vous renouveler en France
> Ces sanglants tribunaux à Madrid révérés ?

Sa préoccupation principale est de dénoncer l'ambition des papes, qui se permettent de faire et de défaire les rois : l'histoire ne nous parle-t-elle pas de

> Sept empereurs chassés de l'Église et du Trône,
> Forcés de conquérir la foi de leurs sujets. (III, 2.)

Le poète a bien compté : ces princes châtiés par les excommunications des Souverains-Pontifes sont, en effet, au nombre de sept : Henri IV, Henri V, Frédéric Ier Barberousse, Philippe le Régent, Othon IV, Frédéric II, Conrad IV.

Ce chancelier mal appris parle à un prince de l'Église avec le sans-gêne d'un simple avocat (2) en présence de l'empereur de toutes les Russies :

> J'ai tâché d'accomplir ou de montrer le bien,
> D'être sujet, *Monsieur*, mais d'être citoyen,
> D'éclairer le monarque et non pas de lui plaire.

(1) Cf. l'historien Varillas.
(2) Floquet, etc.

Péthion, lui aussi, se croyait très spirituel en disant *Monsieur* à Louis XVI ; c'est ce qu'a vu peut-être l'Hôpital, lui qui voit, dans le lointain avenir, apparaître le règne de ce malheureux monarque et briller *les immortels principes* :

On respire, un jour pur se lève enfin sur nous ;
Le bonheur des Français sera signé par vous ;
Les arts consolateurs vont embellir nos villes ;
Ils feront oublier ces discordes civiles
Où le fer sans pudeur, brisant tous les liens,
Répand des deux côtés le sang des citoyens ;
A remplir cet espoir le jeune roi s'empresse.

Ces vers étaient écrits, cette tirade fut débitée après les attentats des 5 et 6 octobre ! Mais la trêve ne devait pas être de longue durée. Pourtant, si l'on en croit l'auteur : « chaque représentation renouvelle les transports du peuple français au moment où le chancelier de l'Hôpital prédit la Constitution nouvelle, et le bon roi qui gouverne aujourd'hui (1). »

La Catherine de Médicis de la tragédie est un calque assez faible de celle qu'avait ébauchée Voltaire dans son épopée, au chant II. Son futur Henri IV a été, quoi qu'il en dise, élevé dans la dure et froide atmosphère de Genève, en pleine geôle huguenote, et non à Pau, dans la pauvre mais joyeuse terre du Béarn. On dirait de l'élève de Jean-Jacques Rousseau, d'un Émile sentimental et doucereux, qui verse des larmes niaisement attendries dans les bras de son maître et qui encense avec de béates flagorneries l'idole du jour, la sacro-sainte Égalité :

Il ne ressemble point à ces princes vulgaires
Confiés en naissant à des mains mercenaires,
Enivrés de respect, d'hommages séducteurs,
Livrés aux courtisans, condamnés aux flatteurs,
A l'art des souverains façonnés par des prêtres.

(1) Lettre aux auteurs de la *Chronique de Paris*, I. 387 des œuvres complètes.

Ce dernier vers ne signifie rien ou il signifie que les prêtres qui ont eu de l'influence sur les gouvernements et les rois ont été nuisibles à l'État : l'auteur a-t-il voulu faire allusion à saint Arnould, évêque de Metz, à saint Éloi, évêque de Noyon, qui contribuèrent dans une proportion si notable à l'éclat du règne de Dagobert ? à saint Léger, qui perdit la liberté et la vie pour avoir importuné de ses prudents et pieux conseils un prince corrompu ? à l'énergique conseiller de Henri II, saint Thomas Becket, le père des pauvres et le défenseur des droits de l'Église ? à l'illustre abbé de Saint-Denis, Suger, qui, pendant l'absence de Louis VII, gouverna le royaume avec tant de sagesse, de zèle, d'économie ? à ce Ximénès et à ce cardinal d'Amboise qui aidèrent si puissamment, l'un, Ferdinand de Castille, l'autre, Louis XII ; le premier, à mériter l'éloge de l'empereur Maximilien : *C'est à lui que nous devons tout*, le second, à conquérir le glorieux surnom de *Père du peuple ?*

Mais à quoi bon relever toutes les erreurs d'un démagogue en quête de popularité ?

Le style de la pièce est agaçant par ses innombrables imitations de Voltaire et de Racine, qui font de cette tragédie une suite de centons. Rien de plus mou, de plus mal rimé, de plus saturé d'épithètes parasites ; quand l'Hôpital apprend au roi que Coligny est tué :

HENRI.

Il ne vit plus ? Comment ? quel bras inexorable...

L'HÔPITAL.

Cent bras ont massacré ce vieillard vénérable...

On reprocha à Chénier des longueurs, on accusa la pièce de manquer d'action ; grisé par les applaudissements, l'auteur répondit que de tels griefs étaient « l'arme banale de tous les sots qui se mêlent de juger. » Inutile d'ajouter que ceux-là sont des sots qui signalent

les infirmités de son plan et notent les claudications de son style. Sous peine des injures du poète, on était condamné à l'admiration quand même !

Une autre tragédie moins tapageuse, quoique infectée des mêmes pernicieuses doctrines, n'obtint pas le même succès, et mérite plus de fixer l'attention : les principaux personnages de *Henri VIII* sont, après ce prince, Anne de Boleyn, Jeanne Seymour, Cranmer, archevêque de Cantorbéry, le duc de Norfolk, Élisabeth, fille de Henri VIII et d'Anne de Boleyn.

La scène se passe à Londres, dans un portique du palais des rois d'Angleterre, sauf le quatrième acte qui se passe dans la Tour, ce qui démontre, par parenthèse, que Chénier a jeté par-dessus bord une des trois unités, celle de lieu.

On remarquera qu'il y a aussi un archevêque dans la nouvelle pièce : après l'archevêque catholique, le prélat schismatique ; mais Chénier a calomnié le premier, précisément parce qu'il est catholique, tandis qu'il a prêté un rôle sympathique, donné un caractère généreux, des sentiments élevés à l'apostat. Il est favorable au protestant parce que le protestantisme est déjà une manière de libre-pensée, et que Cranmer pour lui est un *ancêtre*.

Comme dans *Charles IX*, la charpente est défectueuse, l'action est d'une puérile simplicité. Henri VIII se débarrassera-t-il d'Anne de Boleyn ? Sa passion le fait incliner au divorce et à des mesures sanguinaires : Cranmer et Jeanne Seymour, dont il était épris, cherchent à faire triompher le parti de la clémence et de la justice. Le crime l'emporte, car Anne de Boleyn est conduite à l'échafaud, mais en revanche il est puni, car Jeanne Seymour déclare au roi qu'elle ne pourra jamais partager son amour.

Les idées sont les mêmes que dans *Charles IX*,

mêmes sont les attaques contre le clergé, qui fait les frais de l'exposition ; ce radotage usé est débité par Cranmer, que l'on peut croire quand il dit ce que c'est qu'un mauvais prêtre :

Je n'entre point ici pour approuver ces crimes,
Et des prêtres flatteurs j'abhorre les maximes...

C'est déjà bien, mais il récidive, et continue dans ce style de Joseph Prudhomme déguisé en sans-culottes :

Je ne veux point, madame, *unir à l'encensoir*
Les soins du ministère et l'abus du pouvoir..,

Unir des soins à un encensoir ! C'est bien la peine d'avoir un frère qui s'appelle André Chénier !

Le rôle principal est odieux et ridicule, odieux par l'insouciance de Henri VIII dans le crime, ridicule par les éloges que ce prince se décerne en présence de Jeanne Seymour :

J'ai cherché le bonheur par cent chemins divers ;
Des camps et de la paix ignorant les revers,
Étendant chaque jour les droits du diadème,
Prince, législateur et pontife suprême,
Fameux par le savoir, puissant par les écrits,
J'ai d'un peuple féroce enchaîné les esprits :

Le royal boucher ajoute ensuite galamment qu'il a cherché partout le bonheur, qui l'a fui jusqu'alors : mais aujourd'hui

Ce bonheur qui fuyait devant moi
Il est auprès de vous dans l'air que je respire. (I, 3.)

Par une pente fatale, la tragédie ne cesse de glisser dans le comique, et le style est d'autant plus bouffon que les paroles veulent être plus graves. Quand Henri se décide à revoir Anne de Boleyn, qu'il veut répudier:

C'est elle, allons ! combien je vais souffrir !

ANNE.

Son aspect me consterne. A quoi dois-je m'attendre ? (II, 4.)

Cependant Anne trouve des accents pathétiques et vibrants, quand, certaine d'être condamnée, animée par le sentiment de son innocence, le regard fixé sur la postérité et l'âme confiante dans la justice de Dieu, elle s'écrie :

Il est un tribunal qui venge la vertu ;
L'univers est soumis à ses lois redoutables.
L'innocent condamné par des juges coupables,
Sous leur indigne arrêt tombant désespéré,
Va soulever contre eux ce tribunal sacré.
Il meurt comblé de gloire au sein de l'infamie,
Il meurt, et l'échafaud qui doit trancher sa vie,
Le couvrant tout-à-coup d'un éclat immortel,
Rend son nom plus auguste et devient un autel.
C'est le sort que j'attends. En vain calomniée,
Dans le fond de mon cœur je suis justifiée...

Comment la censure ombrageuse des différents comités de surveillance a-t-elle pu autoriser la représentation de cette pièce, et laisser passer cette éloquente tirade après l'assassinat de la reine ?

Le rôle de Jeanne Seymour est intéressant ; elle lutte de toute son énergie pour amener Henri VIII à renoncer à sa passion coupable et le rendre à sa légitime épouse ; elle trouve même,pour le décider, plus d'un cri du cœur, entre autres le suivant, malheureusement gâté par sa forme sentencieuse et antithétique :

Le prix d'un tel bienfait sera le bienfait même.

C'est un rôle de dévouement, de sacrifices, c'est la généreuse et infatigable intervention d'une femme que l'éclat du trône n'éblouit pas, qui renonce, par abnégation et par devoir, à occuper le premier rang dans sa patrie aux côtés d'un puissant monarque, qui met toute son éloquence à plaider la cause d'une rivale, qui intercède sans trêve en faveur de l'innocence persécutée, qui, anéantie,affolée, lorsqu'elle apprend que le roi per-

sévère dans ses projets criminels, ne trouve d'autre ressource contre le désespoir, d'autre protestation contre l'injustice qu'une tentative de suicide.

Cette belle scène, à l'inspiration shakspearienne, où Seymour, désireuse de sauver Anne, ne sachant quel ressort faire jouer auprès du roi, amène devant ce dernier la toute jeune Élisabeth, qui demande à Henri des nouvelles de sa mère, n'est surpassée que par celle (IV, 4) où l'on voit Élisabeth et Anne : l'enfant se plaint avec douceur que sa mère ne l'aime plus, qu'elle l'abandonne ; autrefois elle l'embrassait, lui prodiguait les caresses, la laissait dormir entre ses bras ! Élisabeth supplie Anne de quitter la prison ; Anne répond qu'elle la quittera le soir même. L'enfant ajoute :

Quel est donc le méchant qui te fait tant de peine ?

ANNE.

Un puissant ennemi m'accable de sa haine :
Pour prix de ma tendresse il a proscrit mes jours.

ÉLISABETH.

Eh ! que n'appelles-tu mon père à ton secours ?

L'émotion devient plus poignante encore lorsque le commandant de la Tour emmène la malheureuse reine ; sa fille, inconsciente du péril, lui dit :

O ma mère, où vas-tu ?

ANNE.

Que lui répondre, hélas ?

ÉLISABETH.

Reviendras-tu bientôt ?

ANNE.

Je ne reviendrai pas.

Voilà, exprimées en un style net et sobre, des beautés simples et fortes, et qui remuent doucement le cœur, parce que l'esprit de parti ne vient point les dénaturer et les affadir.

Rares dans *Henri VIII*, ces passages irréprochables qu'on se réjouirait d'applaudir sans restriction sont presque introuvables dans le drame en vers que Chénier fit représenter le 6 juillet 1791, *Jean Calas ou l'École des Juges*.

Comme toujours, plus que toujours, c'est une diatribe contre le fanatisme qui « enfante tous les crimes, qui fait taire la voix du sang et de la nature, et penche la balance aux mains des magistrats. » Cette génération de 1789 fut décidément monomane! Atteinte de folie furieuse, de lypémanie aiguë, elle apparaît débraillée, hurlante, cherchant, dans ses rêves que traverse l'hystérie du sang, à frapper un ennemi invisible, à triompher d'une accablante obsession. Dans l'œuvre du poète, les emportements versifiés laissent comme une odeur de ranci, et provoquent des bâillements douloureux. Les drôleries fourmillent ; par intervalles on se croirait à une représentation des *Plaideurs*, et cela au moment où l'auteur se figure qu'il vous a attendris.

Quand le père, très à plaindre du reste, appelle son fils en témoignage, il lui dit de sortir de son tombeau :

> Viens à ce tribunal justifier ton père,
> Ton frère, ton ami, surtout ta tendre mère,
> Celle qui t'a porté dans ses flancs....

C'est l'exclamation de l'intimé plaidant pour les caniches :

> Notre père par qui nous fûmes engendrés.

Il est vrai que Chénier se relève bientôt, par ces vers d'une allure si mâle, vers qui ne sont pas indignes d'être comparés aux plus beaux d'Athalie :

> Toi, principe éternel d'amour et d'équité,
> Dont l'image préside à ce lieu redouté,

Dieu qui voulus naître homme et terminer ta vie
Au milieu des tourments et de l'ignominie,
Divin patron du juste à la mort condamné,
Dieu du pauvre, à tes pieds me voilà prosterné :
Nous attestons ici tes regards redoutables :
Tu vois des malheureux, mais non pas des coupables. (II, 2.)

Mais cette inspiration ne dure guère ; elle est bien vite remplacée par des jérémiades emphatiques contre la confession :

Je ne respecte point l'autorité d'un prêtre
Qui croit pouvoir m'absoudre... (IV, 2.)

La douleur fait oublier à Calas la fameuse parole : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, etc. »

Faut-il citer une tirade contre la peine de mort, ce qui ne manquait pas d'opportunité deux ans avant la Terreur ? Chénier est d'avis

Que sur le sang humain l'homme n'a point de droits.

Mais tout n'est pas également prosaïque et suranné ; il y a, on l'a vu, une veine de gaîté aristophanesque ou gauloise, au choix, qui serpente à travers la pièce entière.

Calas et sa femme se débattent misérablement contre l'impossibilité de répondre en style académique aux questions du juge :

CLÉRAC.

Quel était votre emploi ?

CALAS.

Par les travaux constants d'une utile industrie,
Ainsi que mes aïeux, j'ai servi la patrie.

Savante périphrase qui recouvre l'honorable profession d'épicier-mercier. Mais c'est peu en comparaison de la manie de Madame Calas, qui fait mille con-

torsions pour dire qu'elle est Anglaise, et qui finit par donner ce rébus à deviner au juge :

> J'ai vu le jour chez un peuple vanté
> Pour ses lois, pour ses mœurs et pour sa liberté.

Grande perplexité du malheureux Clérac, qui, comme comique, dépasse de cent coudées Perrin Dandin et Bridoyson, et qui, irrité d'une semblable défaite, réplique vertement :

> Ce peuple, quel est-il ? *Ce n'est pas me répondre.*

Molière eût été jaloux de ce trait.

Le juge insiste, en leur parlant de leur « nœud qui dure depuis trente ans, » et continue, dans le style cher à Chapelain, avec des cacophonies affreuses :

> Et ceux qui sont vivants
> Habitent-ils ces lieux, sont-ils tous protestants ?

Tent — t'ils — t'ils — tous — tes — tants !

N'est-ce pas à se croire chez les Cyclopes, dans les forges de l'Etna ?

Sur quoi Calas parle de ses trois enfants, l'un qui n'a pas voulu vivre en famille, et à qui il fait une pension :

> Un tribut annuel suffit à ses besoins.

« Tribut » est dur dans la bouche d'un père.

Le deuxième est là :

> Le second de mes fils est en votre présence.

Vers d'une grâce non fardée.

> Et le troisième, enfin (!), le plus jeune de tous (naturellement),
> Sur les bords génevois fut envoyé par nous.

Ne dépassons point ces « bords génevois » qui font rêver de « l'amiral suisse », et hâtons-nous de répéter que l'ouvrage est un drame classique du plus beau noir, et non pas une comédie. Quant à Daunou, si

judicieux ordinairement dans sa critique littéraire, il se moque du lecteur en prétendant que Calas « est une des tragédies les plus pathétiques qui soient au théâtre. »

Chénier ne pouvait échapper à la maladie qui nous mène insensiblement, entre le 3e et le 5e lustre, à la composition d'un *Caïus Gracchus*. *Gracchus* ou *Rienzi*, voilà le sujet que nous avons tous élaboré en retentissants alexandrins, lorsque, remplis des déclamations du *Conciones*, nous rêvions, derrière un pupitre, les revendications sociales du peuple, ou le rétablissement de la république romaine.

C'est dans cette pièce (II, 2) que se trouve ce mot admirable et qui fait tant d'honneur au poète, dont il prouve l'équité naturelle et le courage :

Des lois, et non du sang !

On raconte qu'à l'une des représentations, un député (Albitte) s'écria d'une voix menaçante, et comme par défi :

Non pas ! mais du sang, et non des lois !

Sachant l'inévitable résultat des tragédies comme *Caïus Gracchus*, qui est une douce somnolence, le poète ne laisse pas échapper les occasions de rire : ainsi *Caïus*, excédé des reproches de sa femme, qui l'accuse de la fuir, s'en va trouver sa mère Cornélie. Or, celle-ci, en matrone avisée, dort tranquillement, les verrous tirés, et voici le dialogue qui s'engage entre la grande Romaine et le turbulent tribun :

Dans l'ombre de la nuit quelle voix me réveille ?

GRACCHUS.

C'est la voix d'un Romain qui frappe votre oreille.

On ne comprend pas ce que signifie ce titre de Romain qu'il s'arroge à une heure si avancée, et sans

l'ombre du moindre prétexte. Mais Cornélie, qui a reconnu cette voix, s'écrie à moitié éveillée :

Est-ce toi, mon cher fils ? *à cette heure ? en ces lieux ?*

GRACCHUS.

Ma mère, dès longtemps le repos fuit mes yeux.

On ne se douterait jamais du bon sens qu'on rencontre dans la réponse de Cornélie ; elle envoie son fils coucher, et elle lui dit :

Mon fils, profite mieux de la bonté céleste ;
Ce qu'on nomme la vie est un présent funeste :

(Aurait-t-elle lu Schopenhauer) ? (1)

Mais la pitié des dieux, parmi tant de fléaux,
Nous donna le sommeil pour soulager ses maux.

Voilà qui est parlé, comme dit M. Jourdain.

Le 9 février 1793, parut la tragédie de *Fénelon.* Quel nom pour quelle époque ! Huit mois plus tard, 7 octobre, l'évêque *constitutionnel* de Paris, accompagné de son clergé, qui le valait, abjurait, à la barre de la Convention, ce catholicisme dont le vertueux prélat était l'une des plus pures gloires. Quelques jours après cette infâme cérémonie, 10 octobre, sur un décret de la Commune de Paris, le catholicisme était aboli et tenu de se retirer devant la Raison, dont le culte devait remplacer le sien. C'était le culte des idoles qui reparaissait, car cette Raison, comme on l'a dit, eut « des statues vivantes », des femmes de la pire condition, devant lesquelles se prosternait une population impie, hébétée, parfaite image du vice et de la démence. Le public qui allait entendre la pièce où figurait le grand et saint prélat, était le même que celui qui allait, à Paris, comme dans la province, brûler solennellement les chaires et les confessionnaux, les

(1) Philosophe allemand du 19e siècle, très en vogue aujourd'hui, qui enseigne que tout est mal.

ornements sacrés et les reliques des saints, briser les statues et les croix, fondre les cloches, profaner les tombeaux, transformer les églises en salles de spectacle ou en écuries, enfin danser sur les crucifix en blasphémant Dieu (1).

Chénier se propose de faire l'apologie des religieuses coupables ou égarées qui profitèrent des décrets de la Constituante (1790) pour renoncer à leurs vœux, rentrer dans le monde, et y contracter même de sacrilèges engagements. Triste sujet qui n'a guère élevé le poète! Ce n'est, du reste, que la mise en scène d'un cynique et innommable ouvrage de Diderot, qui fut, au XVIII[e] siècle, le premier et le plus âpre propagateur de ces calomnies contre les couvents. L'intérêt de l'action, comme le voulait Chénier, repose sur une pauvre femme, enfermée dans un *in-pace*, et soumise aux plus. abominables barbaries par la volonté d'un père inexorable à sa faute. Il y a, au fond de cette oubliette, une scène de reconnaissance qui est certainement, de toutes celles qu'on a présentées au théâtre, la plus invraisemblable et la plus glaciale. Le rôle de Fénelon est un défi à l'histoire, à la vérité, au bon sens. Ce n'est pas Fénelon, c'est un Gobel (2) ou un Fauchet (3) charlatan et gâteux, qui bégaie un filandreux réquisitoire contre la révocation de l'Édit de Nantes, contre « les chaînes abhorrées, » contre le fanatisme, contre l'athéisme, les serments de malheur, les liens de la crainte ; qui propose de mettre « un terme aux attentats sacrés », en un mot qui s'attache à mériter, et qui, hélas ! mérite les applaudissements de son auditoire.

C'est ce que Chénier appelle «enseigner une morale auguste, et véritablement religieuse ! »

(1) Cf. Chantrel, *Histoire contemporaine*, page 107.

(2) et 3) Évêques constitutionnels de Paris et du Calvados.

La morale, la *morale en action*, on la trouverait, sinon chez ceux qui alimentaient la scène, au moins chez tel de leurs interprètes, chez le fameux acteur Préville, par exemple, qui, au péril de sa vie, témoignait sa reconnaissance à l'un de ces moines si cruellement persécutés par le fanatisme révolutionnaire.

Enfant de douze ans, chassé de la maison paternelle par les mauvais traitements que lui infligeait son père, Préville avait trouvé un zélé bienfaiteur dans un chartreux, du cloître de la rue d'Enfer, dom Népomucène. Lorsque les religieux furent chassés de leurs cellules, et ne reçurent, pour vivre, qu'une dérisoire subvention, « Préville s'occupa sur-le-champ de chercher, dans les environs de Paris, une petite maison isolée. Il en trouva une convenable à ses vues, entre Belleville et les Prés-Saint-Gervais. Il la fit meubler modestement, y fit placer les livres qui convenaient à un homme qui avait consacré sa vie aux études graves et à la prière ; et, lorsque tout fut prêt, il courut au couvent des Chartreux. Préville avait alors soixante-neuf ans ; dom Népomucène en avait quatre-vingt-huit, mais à peine paraissait-il avoir l'âge de son ancien protégé. Il jouissait de toutes ses facultés intellectuelles, et sa marche était presque aussi ferme que dans son âge mûr.

« Écoutez-moi, mon bon Père, lui dit Préville; rappelez-vous qu'il y a plus de trente ans, en venant ici payer ma dette à la reconnaissance, je vous dis que l'honneur serait constamment la base de toutes mes actions. Vous avez élevé mon enfance, c'est à moi de protéger votre vieillesse contre le malheur, les privations. Laissez-moi vous conduire dans une modeste retraite, où, loin des hommes et des passions qui fermentent, vous pourrez encore pratiquer, sans trouble et sans danger, toutes les vertus de votre état. »

L'austère chartreux refusait d'abord ces offres : « Non, non, disait-il, ma tombe est creusée ici depuis longtemps ; peut-être ne me refusera-t-on pas le peu de jours qu'il me faut pour y descendre. » Les instances de Préville trouvèrent enfin le chemin de son cœur. Il céda à ses prières, et, accompagné d'un de ses confrères, se rendit dans la retraite que le fils de son adoption lui avait choisie. Tous les soins, toutes les attentions, toutes les prévenances qui peuvent ajouter à un pareil service, Préville les eut pour dom Népomucène pendant trois ans, au bout desquels le respectable religieux, qui n'avait survécu que six mois à son confrère, termina dans les bras de l'acteur reconnaissant, sa longue et vertueuse carrière » (1).

Quant à la pièce de Chénier, en voici l'analyse succincte.

Au moment où l'action commence, on attend l'arrivée du nouveau prélat, de celui que la rancune de Louis XIV venait de désigner pour le brillant exil de l'archevêché de Cambrai. Dans un couvent, deux jeunes filles, Isaure et Amélie, s'entretiennent de la prochaine prise de voile de cette dernière, qui apprend à sa compagne qu'elle n'a plus maintenant la moindre disposition pour la vie du cloître. D'où vient ce changement ? Un soir qu'elle était restée en arrière des sœurs, elle entendit des cris plaintifs qui semblaient monter vers elle des entrailles mêmes du sol. Elle déclare nettement à l'abbesse qu'elle se propose de rechercher ses parents, car elle ne se croit pas orpheline. Menaces de la supérieure. Amélie retrouve Isaure, qui consent à la mener près de la recluse, qui gémit dans son isolement depuis quinze ans environ. Héloïse raconte son histoire à Amélie. Née de l'illustre famille des princes d'Arlemont, elle fut, en secret, mariée par

(1) Notice sur Préville.

sa mère mourante à un militaire nommé d'Elmance, qui, ne présentant pas les garanties de noblesse et d'opulence exigées par le père de sa fiancée, fut évincé, éconduit brutalement, tandis que sa malheureuse épouse, jetée dans un cloître, donnait bientôt le jour à une fille. Amélie répond à cette confidence en lui racontant qu'on se prépare à lui faire prononcer des vœux que son cœur abhorre. Mais Héloïse ne tarde pas à reconnaître qu'elle est la mère d'Amélie, née le jour de Pâques :

On célébrait le jour où dans Sion coupable,
Dieu rédempteur du monde et vainqueur du tombeau,
De ses jours immortels rallume le flambeau.

Cette reconnaissance ne donne pas lieu à des cris, à des élans de joie furieuse, à des convulsions de volupté maternelle, comme dans l'entrevue de la Sachette et d'Esmeralda (1). Les convenances classiques s'y opposaient, exigeaient les banalités que l'on sait : « objet de ma tendresse », « sur mon sein, viens que je te presse », et la mère, qui devrait être anéantie, foudroyée, par ce bonheur inattendu de presser sur sa poitrine cette enfant qu'elle n'a jamais vue, et dont les baisers lui manquaient si affreusement, s'amuse à faire des antithèses, où elle compare, identifie sa fille et son époux. Elle dit :

Viens, que j'embrasse encore et la fille et le père.

L'auteur a commis ici une faute très grave, un péché par omission ; par trop de brièveté et par trop de sécheresse, il a laissé échapper une scène qui pouvait relever la banalité de la pièce.

Cependant Isaure accourt prier Amélie de quitter « ce sombre abîme » ; on la met au courant de ce qui vient de se révéler.

Mais Fénelon est arrivé dans Cambrai, et le maire,

(1) Cf. *Notre-Dame* de Victor Hugo.

accompagné de d'Elmance, commandant de la place et ancien condisciple de Fénelon, offre au nouvel hôte des vœux et une chasuble enrichie d'or, au grand désespoir de l'excellent prélat, qui lui demande s'il n'a pas de pauvres dans sa ville. Fénelon, resté seul avec d'Elmance, le prie de lui raconter ce « qui peut avoir fixé ses pas dans ce séjour. » Le militaire s'y refuse d'abord, parce qu'il craint de blesser les oreilles d'un homme grave en lui parlant de choses légères. Sur quoi son interlocuteur réplique : « Parlez à Fénelon, et non pas au prélat. » Rien n'est plus aisé. Fénelon entend donc ce que le prélat ne pouvait se permettre d'écouter. D'Elmance s'autorise de la permission pour raconter une seconde fois ce que le lecteur connaît déjà.

Grave faute, au point de vue de la composition scénique, car ce morceau (III, 2) est écrasant d'ennui. Comme toujours, cette confidence en amène une autre, et Fénelon se met à raconter sa vie, ses missions en Poitou chez les protestants, dépeint « tous les maux qui sont nés d'un édit fanatique », et soumet à son auditeur, on ne sait à propos de quoi, le canevas de son roman du Télémaque. Que de longueurs, que d'inutilités ! Mais vient le tour d'Amélie, qui « précipite en ces lieux ses pas désespérés », et Fénelon, grand magicien, devine « dans ses yeux que c'est une victime. » Le récit recommence pour la troisième fois ; c'est une gageure, et il faut croire que Chénier se moquait des règles du bon sens. Fénelon court s'interposer entre la victime et la troupe impie, « les monstres » qui la détiennent. Héloïse récompense bien mal la joie que le spectateur éprouve à la voir à moitié sauvée, car elle lui inflige une véritable complainte mélodramatique en comparaison de laquelle le plus long sermon de Calvin est une hymne folâtre. L'abbesse annonce qu'Amélie va être elle-même incar-

cérée, lorsque survient Fénelon, qui menace à son tour. Il restait à annoncer à d'Elmance que sa femme est retrouvée, à rendre l'épouse à l'époux, la fille à ses parents, ce qui se fait non sans force épilogues de toute nature ; le moment solennel est ainsi dépeint : c'est une scène des Funambules :

D'ELMANCE.

Héloïse !

HÉLOISE.

C'est lui !

AMÉLIE.

Ciel !

HÉLOISE.

Mon époux !

AMÉLIE.

Mon père !

Plus sentencieux que jamais, Fénelon clôt le tout en disant à la société qui se presse autour de lui que « la fin de tels malheur confondra l'athéisme, » conclusion qui ne laissera pas de surprendre le lecteur.

Et voilà la pièce qui a définitivement consacré la gloire de Chénier, voilà l'invraisemblable et puéril chassé-croisé de niaiseries sentimentales qui a fait jaillir des pleurs irréconciliables des yeux farouches des *tricoteuses* (1) les plus invétérées. Ajoutons que cette tragédie est un non-sens, car, en 1793, Chénier s'attaque au fanatisme religieux, alors qu'il aurait dû s'attaquer au fanatisme politique.

Fénelon fut suivi de *Timoléon*, tragédie en trois actes avec chœurs, représentée pour la première fois le 25 fructidor an III (11 septembre 1795), et qui eut l'honneur d'être interdite par ordre de Robespierre, dont les instincts tyranniques ne pouvaient autoriser

(1) Femmes salariées qui assistaient en tricotant aux séances de la Convention, des clubs, etc.

une pièce où l'on semblait viser la tyrannie. On exigea même officieusement du poète qu'il anéantît son manuscrit, ce qu'il fit sans hésitation pour assurer le salut de son malheureux frère. Mais, ce qu'ignorait Chénier, son copiste en avait fait un double.

Les rôles principaux sont ceux des deux frères, Timophane et Timoléon, le premier, qui voudrait se faire proclamer roi en supprimant la forme républicaine, et le second, manière de conventionnel délégué aux armées, qui a lu ses classiques et professe, après J.-J. Rousseau, « que c'est du *souverain* (le peuple) que tout pouvoir dérive. » Il sait aussi qu'

> Un vrai républicain ne craint pas la misère !

Ce dernier rôle est doublé de celui d'un vieux républicain plus *pur* encore, qui ne veut pas être *épuré*, et qui, pour arrêter les conspirateurs, leur jette dans les jambes de déchirantes lamentations sur la liberté, l'égalité et la fraternité. Le chœur s'écrie en voyant les ornements royaux :

> O crime ! un diadème !

Et ses transports se bornent à cette platonique exclamation. Du reste, l'action se précipite lentement, car il faut attendre que chaque personnage, même la mère de Timophane et de Timoléon, « mère et républicaine, » vienne débiter son hymne à la République. Après une altercation, où l'on relève quelques beaux vers, et une scène mouvementée, le vieux pur fait enfin ce qui le démangeait depuis longtemps : il tue sous les yeux de Timoléon, l'ambitieux et compromettant Timophane. Le vénérable assassin professe des maximes passablement absolues, entre autres celle-ci :

> Que les rois ne sont point protégés par la loi ! (III, 7.)

Après quoi, à ceux qui ne se trouveraient pas con-

tents, il offre sa hideuse tête, dont personne ne veut, et Timoléon, débarrassé de son frère, disparaît « avec des voiles tyrannicides » pour aller « porter la mort à des rois homicides. »

Ce qu'il y a de plus grave, mille fois, que cette peu grave tragédie, c'est l'affreuse accusation à laquelle elle donna lieu contre l'auteur. On sait que la malveillance et les haines politiques reprochèrent à Marie-Joseph, non seulement de n'avoir rien fait pour assurer le salut de son frère André, mais même de l'avoir envoyé à l'échafaud. Le cri : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?* lui fut souvent lancé. Certes, on a vu par ce qui précède, que nous ne sommes pas suspect de partialité bienveillante pour le poète, et nous regretterions peut-être d'avoir atteint l'extrême limite de la sévérité dans notre appréciation de ses tragédies ; mais il s'agit de la réputation d'un homme, et la vérité, indéniable, dégagée de tout nuage, de toute incertitude aujourd'hui, est que, opinion politique à part, M. Joseph fut honnête, loyal, courageux. Pour fléchir les bourreaux, les tout-puissants maîtres du jour, il composa le *Chant du Départ,* dont la musique fut faite par le célèbre Méhul, et qui fut entendu pour la première fois à la bataille de Fleurus (1). Il espérait qu'on lui saurait gré de ce gage donné aux passions révolutionnaires, et que cette bienveillance rejaillirait par contre-coup sur son frère André. Chaque jour, il implorait la grâce de cet infortuné, et chaque jour il revenait, abattu, désespéré, demander à Méhul des conseils et des consolations. Il était lui-même inscrit à son rang sur la liste de proscription, et le seul mot qu'on lui jetât comme réponse était ce conseil plein de menaces : *Au lieu de chercher à sauver ton frère, songe à te sauver toi-même.* Non,

(1) Victoire remportée le 26 juin 1794 par Jourdan.

Chénier ne fut point un fratricide, et il a eu le droit d'écrire ces vers touchants :

> O mon frère, je veux, relisant tes écrits,
> Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
> Là, tu verras souvent près de ton mausolée,
> Tes frères gémissants, ta mère désolée,
> Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs,
> Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Une dernière preuve de l'innocence de Marie-Joseph, c'est que sa mère ne cessa de lui témoigner la plus vive tendresse ; dans une lettre adressée en décembre 1796, en réponse à un journal qui avait réédité l'accusation, elle s'est chargée de justifier cette malheureuse victime de la haine des partis :

« Je viens de lire avec indignation les atroces calomnies vomies contre mon plus jeune fils par l'infâme André Dumont, reste impur de ces brigands qui ont couvert la France de larmes et de sang. Dans ces temps affreux, quand deux de mes enfants gémissaient au fond des cachots, l'un par les ordres de Robespierre, l'autre par ceux d'André Dumont, Marie-Joseph Chénier, seule consolation de sa famille, ouvertement proscrit par Robespierre et ses complices, n'a cessé de faire des démarches pour ses frères infortunés ; elles n'étaient que trop infructueuses, ainsi que celles de son père. Le vertueux André périt assassiné le 7 thermidor; Sauveur, son frère, eût péri de même, sans le grand événement qui arriva deux jours après. Marie-Joseph, hautement menacé, les aurait suivis. Ses parents et ses amis savent qu'il s'était muni d'un poison violent pour ne pas tomber aux mains des tyrans sanguinaires dont il ne parlait, à toutes les époques, qu'avec horreur. Un de ceux qu'il méprisait le plus, André Dumont, ose l'accuser aujourd'hui d'avoir abandonné sa mère. Ah ! bien loin de l'avoir abandonnée, il lui donne chaque

jour de nouvelles marques de sa tendresse filiale ; c'est lui qui me tient lieu de tout, et je lui donne publiquement ce témoignage authentique, afin de soulager mon cœur maternel et de confondre ses calomniateurs. »

Ce cri d'une mère, dit excellemment M. Caro, sera la meilleure justification de Marie-Joseph auprès de la postérité (1).

Après le malencontreux *Timoléon*, Chénier composa un *Philippe II*, puis un *Cyrus* qui fut joué lors des fêtes du couronnement de Napoléon, et dont les opinions monarchiques valurent à l'auteur les attaques de ses anciens coreligionnaires. Mais son œuvre la plus remarquable, celle qui lui maintient une place distinguée parmi les tragiques de second ordre, c'est son *Tibère*, étude énergique, émouvante, d'après Tacite, véritable page d'histoire à l'inspiration élevée, au style souple, et parfois à l'éclatant coloris.

Germanicus vient de mourir, empoisonné par les ordres de Pison. Celui-ci, criminel, mais non servile, apprend à son fils Cnéius, qui ne se doute pas de la culpabilité de son père, les désaccords et la haine qui n'ont cessé de régner entre lui et sa victime. Cnéius manifeste son étonnement et son chagrin, car il avait voué à Germanicus une admiration sans bornes. Séjan, cependant, vient annoncer à Tibère l'arrivée d'Agrippine portant dans une urne les cendres de son époux. L'empereur se concerte avec son ministre pour faire accuser, dans le Sénat, Pison, qui vient de lui demander une entrevue secrète.

Le second acte est rempli par l'impétueuse Agrippine, qui s'emporte à la fois contre Pison et le dénonciateur de Pison, Fulcinius. Cnéius se présente pour défendre son père. L'inconsolable veuve se révèle plus impétueuse encore lorsqu'elle soutient auprès de Tibère

(1) Cf. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1875.

les droits au trône de ses enfants. Dans une scène magistrale, le poète met en présence Tibère et Pison, Tibère, qui a envoyé à Pison des ordres écrits pour empoisonner Germanicus, Pison, qui, connaissant le caractère fourbe et vil de Tibère, ne s'est pas dessaisi de cette arme terrible. Pison devient menaçant, implacable, fait bon marché de sa vie, mais son ennemi l'arrête en lui disant qu'il va se venger sur son fils. C'est encore une scène réellement tragique que celle où Pison, attendri en pensant à ce Cnéius si jeune, si beau, si brave et si pur, regrette avec amertume de ne pouvoir lui léguer que sa honte, et s'écrie que le seul châtiment qu'il redoute,

C'est l'affreux désespoir d'être indigne de lui. (III, 3.)

Enfin il déclare à l'empereur qu'il va lire au Sénat les ordres qu'il a reçus. Tibère, pour sortir de cette situation critique, enjoint à Séjan de provoquer une émeute afin de permettre une répression. Quel tableau de la vénalité de ceux qui servent le monstre et son complice !

SÉJAN.

Je cours exécuter vos ordres absolus.

TIBÈRE.

Sitôt qu'en mon palais tu conduiras Cnéius,
Que j'en sois informé ; je serai chez Livie.

SÉJAN.

Les amis de Séjan vous consacrent leur vie ;
César se souviendra de leur fidélité ?

TIBÈRE.

Ils obtiendront le prix qu'ils auront mérité.

SÉJAN.

Un regard ? des faveurs ?

TIBÈRE.

Dis ma reconnaissance,
Séjan, tous mes trésors et toute ma puissance.

SÉJAN.

Natta, Balbus, Afer, nos zélés orateurs ?

TIBÈRE.

Du crédit, des emplois d'édiles, de questeurs.

SÉJAN.

Les agents plus obscurs d'une émeute indocile ?

TIBÈRE.

De l'or.

SÉJAN.

Fulcinius ?..

TIBÈRE.

La préture en Sicile.

SÉJAN.

Et les cris importuns de ce peuple odieux ?

TIBÈRE.

Du pain, les jeux du cirque, un sacrifice aux dieux. (III,4.

Il faut aussi, pour être juste, citer la scène 2 de l'acte IV, où Tibère, en présence de Cnéius, dissimule, louvoie, ment, se parjure comme Tibère seul ou Louis XI savait le faire. Malgré les calineries de la hyène impériale, le jeune homme garde toute sa rude et franche indépendance, dont il multipliera bientôt les preuves dans son entretien avec Agrippine ; il atteint même le sublime quand, entendant son père faire l'aveu de son forfait, il lui pardonne simplement, le console, sans recourir au fatras des grands sentiments républicains, et le relève avec une sorte de désespoir attendri qui laisse le respect intact. Touchée à son tour par les

vertus de Cnéius, Agrippine demande à Tibère de pardonner à l'assassin de son mari. Mais on apprend la mort de Pison, qui lègue sa vengeance et son poignard à son fils. Cnéius repousse avec mépris le pardon de Tibère et se frappe après lui avoir lancé cette imprécation fameuse :

Toi qui, dans un cœur de crimes déchiré,
Savoures le tourment que tu m'as préparé,
Tyran profond, mais vil, honte et fléau de Rome,
Éclipsé dans ta cour par l'ombre d'un grand homme,
Quand de tes attentats ministre infortuné,
Pison par son complice expire assassiné,
Tu m'offres des trésors teints du sang de mon père
Garde pour un Séjan les faveurs d'un Tibère.
C'est le prix des forfaits, je ne l'accepte pas.
Rien de toi, rien, César, pas même le trépas !
Un sort plus glorieux doit être mon partage,
Le poignard de Pison, voilà mon héritage.
Ce fer me suffira ; tu pâlis, malheureux !
Va, je te le rendrai teint d'un sang généreux.
Un autre aura l'honneur de venger tes victimes ;
Séjan respire encor ; tu puniras ses crimes ;
J'ai vécu, je meurs libre, et voilà mes adieux.
Il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

Après la lecture de cette admirable tragédie, on ne peut que regretter l'erreur d'un poète qui, capable de s'élever au rang des maîtres, gaspille sa verve et son génie à flatter les passions du jour, et qui compose des *Pertharites* quand il peut s'élever jusqu'à *Cinna*, en d'autres termes, qui nous donne un *Jean Calas* quand il tient en réserve un *Tibère*.

Mais Chénier eut un rival de gloire, qui lui disputa la palme tragique :

A l'époque de la Révolution, Ducis avait donné au théâtre *Hamlet* (1769), *Roméo et Juliette* (1772), le *Roi Lear* (1783), *Macbeth* (1784).

Othello date de 1792.

La scène s'ouvre par quelques paroies du doge de Venise, Moncenigo, qui apprend aux sénateurs qu'ils peuvent se remettre de leur alerte, et que la révolte de Vérone est réprimée. Il en reporte l'honneur à Othello, que l'on couvre d'éloges, lorsqu'apparaît un sénateur, Odalbert, qui demande vengeance contre le séducteur de sa fille, ce même triomphateur qu'on vient d'acclamer. Invité à se justifier, le nègre s'accuse d'un excès de passion ; s'il est africain, il n'est pas lâche :

La couleur de mon front nuit-elle à mon courage ?

Mais rectifions notre erreur : Othello n'est pas un nègre, comme dans Shakspeare ; cette couleur noire « eût révolté l'œil du public » ; par une ingénieuse atténuation, le poète lui a donné le teint jaune et cuivré « qui permet bien mieux aux femmes de jouir de ce qu'il y a de plus délicieux au théâtre, c'est-à-dire de tout le charme que la force, la variété et le jeu des passions répandent sur le visage mobile et animé d'un jeune acteur. »

Ainsi, par un coup de la baguette magique de Ducis, l'oncle Tom est métamorphosé en Malais, pour qu'il soit possible de constater sur sa figure le contrecoup des mouvements qui l'agitent ! Mais le critique Geoffroy observe assez justement que la couleur noire aurait mieux fait valoir la blancheur des yeux, et que l'effet produit eût été pour le moins aussi vif. Ajoutons que le nègre eût été admirablement accueilli par une époque assoifée d'*égalitairerie*. On sait que la *Déclaration des droits de l'homme*, votée par la Constituante, fut confirmée par la Législative, et que la Convention poussa les choses à l'extrême en décrétant la liberté sans conditions et immédiate des hommes de couleur. Ce qui, du reste, amena deux conséquences fort regrettables, qu'on n'avait pas prévues, le massacre des blancs

et l'occupation des trois quarts de l'île Saint-Domingue par les Anglais.

Quant à Othello, il se défend en confessant son obscure origine, mais aussi en attestant ses blessures, et en redonnant, lui aussi, ce vers inévitable qui se trouve déjà dans Corneille, Voltaire et vingt autres tragiques de moindre valeur :

Si je n'ai point d'aïeux, comptez mes cicatrices.

Le reste est aussi banal, et Ducis ne s'est même pas relevé dans le célèbre passage où Othello raconte par quels artifices il a conquis le cœur de Hédelmone. Rien d'âpre, de violent, de farouche ; le cadre du récit, qui a quelque chose de si puissamment irrégulier dans Shakspeare, s'est proportionné, amoindri, effacé, sous la main de l'imitateur. Au souffle belliqueux, à ces airs de fanfare qui traversent l'original, Ducis a substitué des élégances soi-disant académiques, des périphrases vieillottes, des locutions vermoulues, et surtout il y a jeté à pleines mains les chevilles. On parle de « bords étrangers, » — de « remplir une envie, » — de « reprendre le fil des malheurs. » — On s'écrie : « O jour par trop fatal ! » On y explique la naissance « d'une flamme », et, au lieu d'accents renouvelés d'Eschyle, on a des ariettes sentimentales gazouillées par un grotesque Némorin barbouillé de safran. Suprême et inconcevable maladresse ! L'auteur, malgré la conscience qu'il devait avoir de la rugosité de son style, a osé entrer en lutte avec le plus divin de ses prédécesseurs ! Quand Phèdre avait dit en termes d'une indéfinissable douceur, avec cette grâce allanguie et cette chasteté d'élocution qui font de ce rôle l'un des plus irrésistibles de tous les théâtres :

C'est moi, prince, c'est moi, dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.

(1) Racin

Que de soins n'eût coûtés cette tête charmante !
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante ;
Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher ;
Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue,
Se serait avec vous retrouvée ou perdue...:

Le bon Ducis, sans se douter du péril qu'il court, nous montre Hédelmone qui avoue en ces termes à Othello sa naïve affection :

Quoi ! dit-elle, Othello, vous êtes dans les fers !
Vous, hélas ! dans les fers ! Ah ! si, sur ce rivage,
J'avais vu sur vos bras les fers de l'esclavage,
(Je le crois) quoique femme, il m'eût été trop doux
De prendre votre place ou de mourir pour vous !

Ce seul passage suffit pour nous faire comprendre toute la faiblesse du style de Ducis, style informe ou plutôt en voie de formation, où les intentions littéraires et scéniques sont indiquées par la main inexpérimentée d'un Crébillon caduc, avec la dureté de langage d'un Lemierre rimant malgré Minerve.

Mais Ducis n'est pas longtemps mauvais, médiocre ou faible ; cette lourde et opaque atmosphère, cette longue et pénible traînée de vers raboteux et rampants sont, à des intervalles assez rapprochés, sillonnés par des éclairs de génie, par des traits de sublime. C'est qu'alors, pénétré de son modèle, il s'inspire de ces beautés étranges et pourtant si humaines, et rend des idées profondes en style d'une absolue simplicité. La malédiction du père de Hédelmone, qui souhaite à Othello tous les tourments d'une jalousie non justifiée, les remords du crime, les déceptions affreuses du mensonge entrevu et pris pour la vérité, se termine par ce cri d'une psychologie subtile :

Crois-moi : veille sur elle ; une épouse si chère
Peut tromper son époux, ayant trompé son père.

Malheureusement les habitudes de l'auteur s'imposent bientôt avec tyrannie. Il.use des épithètes fades que Rousseau avait mises à la mode, et dont celui-ci ne s'était pas suffisamment garanti et méfié dans les passages assez fréquents où il simulait une émotion et une chaleur qu'il n'avait pas. Il entasse les adjectifs creux, les formes oratoires guindées : le doge est « noble et sensible »; les fiancés contractent, ou, si l'on aime mieux, serrent des « nœuds secrets » ; Othello appelle sa femme « un trésor » ; il se couvre des « ombres du mystère » ; il s'intitule « fils du désert » et, ce qui est bien pis encore, « fils de la nature », ce qui jetterait des doutes sur la régularité de son état-civil ; il essaie, en vain, de rajeunir toute cette défroque d'expressions, risibles à force d'être surannées, impatientantes pour avoir trop souvent reparu depuis deux siècles, et qui devraient bien, une fois pour toutes, « s'estomper dans la brume » d'un irrémédiable oubli.

Cependant il arrive qu'après avoir pris la férule du pédant pour fustiger l'écrivain en défaut, on se sent désarmé par quelque beau fragment, par quelque fière envolée de la muse, par quelque plainte mélodieuse ! Ainsi, dans l'acte quatre, scène troisième, Othello, rongé lamentablement par la jalousie, reconnaît son tort, se laisse toucher par l'innocence peinte sur le visage de Hédelmone, s'irrite contre sa propre barbarie, s'excuse avec la loyauté d'une âme vraiment noble, et, subitement apprivoisé, le lion adoucit son rugissement :

> Oui, prends sur tout mon être un invincible empire,
> Sois le jour que je vois, sois l'air que je respire.

(C'est presque déjà du Lamartine).

> Qu'Othello, quelquefois de soupçons combattu,
> A force de t'aimer s'élève à la vertu.

Où l'infériorité du poète français, ou plutôt de la t gédie française au XVIIIe siècle, met le mieux en re la grandeur de Shakspeare, c'est dans la scène où zare apprend à Othello l'infidélité de sa femme. Dι a retranché, par excès de timidité, plutôt certes (par un manque d'intelligence dramatique, toute la st tégie savante, toute l'irrésistible fourberie d'Iago. lieu de torturer sa victime par de longues réticen sans cesse renouvelées, par des confidences auss: retirées, il va au but d'une façon aussi droite que m: droite.

C'est de parti pris, et par crainte des sifflets du p terre, que l'auteur a rapetissé cette tragique figure d'Ia c'est aussi sous la pression des avis officieux qu'il re vait de toutes les provinces, de la littérature contem raine. Tous ses amis opinaient doctoralement p l'annihilation de ce rôle, exceptionnel dans sa laide En octobre 1782, le grave Thomas écrit à son ar « Ce personnage (Pizare ou Iago) est nécessairem un scélérat tranquille ; quoiqu'il ait une passion d: le cœur, ses impostures sont des combinaisons froi qui laisseront au spectateur tout le loisir et le sa froid qu'il faut pour en juger l'horreur et se révo contre lui. *Vous ne sauriez trop penser à ce danger,* est nul sur le théâtre anglais, et qui est prodigieux pa nous. »

Docile à ces conseils, Ducis nous apprend, dans Préface, qu'il n'a pas osé présenter le personnage d'I: parce que les Français ne pourraient jamais suppor la présence d'un « pareil monstre ». S'il eût étudié p attentivement ce caractère dans Shakspeare, il eût moins sévère peut-être pour ce misérable, qui, ap tout, ne fait que se venger de celui que le bruit pul accuse de lui avoir volé à lui-même la paix de son fo et l'honneur de son nom : « J'ignore si ce bruit est vı

mais pour un simple soupçon de ce genre, je veux agir comme j'agirais pour la certitude du fait (1). » Cette explication de la haine qui anime Iago contre son chef, doit diminuer, dans de singulières proportions, l'odieux qui s'attache à ses actions comme à son langage. N'était la fin terrible et imméritée de Hédelmone, la lutte de l'insulté contre l'insulteur, du moins au point de vue de la morale mondaine, serait des plus légitimes. C'est un point dont la critique, ce semble, n'a pas suffisamment tenu compte dans son appréciation sur cet émule du Narcisse de *Britannicus.*

Pour ne pas être injuste envers un poète estimable, qui n'a ménagé aucun effort pour observer les règles de son art et satisfaire aux exigences du public, il faut constater combien les spectateurs, en l'an 1792, avaient les nerfs sensibles et facilement surexcitables. Le dénouement d'Othello leur parut tellement barbare, que toute « l'assemblée se leva et ne poussa qu'un cri, et que plusieurs femmes s'évanouirent. » L'auteur ajoute que les spectateurs firent entendre « des improbations et des murmures ; » il y eut même une espèce de « soulèvement. » Ces incidents n'empêchèrent point la pièce d'être représentée treize fois de suite.

Et pourtant, en 1792, les mœurs n'étaient rien moins que douces et ne rappelaient que de loin l'âge d'or. Quelques faits nous éclaireront à ce sujet :

« Vers quatre heures, les cris déchirants d'un homme que l'on *hachait* à coups de sabre nous attirèrent à la fenêtre de la tourelle, et nous vîmes le corps d'un homme étendu mort sur le pavé ; un instant après, on en massacra un autre, *et ainsi de suite.* »

Jourgniac de Saint-Méard, à qui nous empruntons ce récit (2), ajoute :

(1) Acte I, scène II (Shakspeare).

(2) Cf. *Mon agonie de trente-huit heures.*

« Il est de toute impossibilité d'exprimer l'horreur du profond et sombre silence qui régnait pendant ces exécutions ; il n'était interrompu que par les cris de ceux qu'on immolait et par les coups de sabre qu'on leur donnait sur la tête. »

Dans les *Souvenirs de M. Audot*, on lit :

« Je vis des cadavres qu'on avait jetés les uns sur les autres. Les prêtres qui avaient traversé le carrefour Bucy, étaient là entassés, *les corps coupés en morceaux;* on avait, dans une autre cour, formé d'autres tas avec des cadavres qui avaient été traînés par les pieds ; de sorte que le pavé avait été couvert de sang et qu'il avait fallu le laver à grande eau.... Ailleurs, en allant du côté de la Force, j'ai rencontré des charrettes pleines de cadavres sur lesquels on avait jeté quelques couvertures. *Le peuple ne paraissait pas le moins du monde ému*, et je ne l'étais guère (1). Peu de foule à ces grands spectacles, *peu* d'empressement et *d'émotion.* »

Les tragédies de la place publique ne manquaient pas, on l'avouera, d'incidents assez pathétiques :

« Nous envoyions de temps à autre quelques-uns de nos camarades à la fenêtre de la tourelle pour nous instruire de la position que prenaient les malheureux qu'on immolait, et pour calculer, d'après leur rapport, celle que nous ferions bien de prendre. Ils nous rapportaient que ceux qui étendaient leurs mains souffraient beaucoup plus longtemps, parce que les coups de sabre étaient amortis avant de porter sur la tête ; qu'il y en avait même dont les mains et les bras tombaient avant le corps, et que ceux qui les plaçaient derrière le dos devaient souffrir beaucoup moins (2). »

Nous le demandons, était-il permis à ceux qui avaient sous les yeux des horreurs devant lesquelles recule

(1) L'auteur avait huit ou neuf ans.

(2) Journiac, loco citato.

l'imagination, de prendre des mines effarouchées en présence du dénouement d'une tragédie, non plus réelle, mais *livresque*, comme eût dit Montaigne ? Décidément, c'est une belle chose que l'illusion théâtrale !

Après ce cauchemar des scènes cannibalesques de 1792, le lecteur trouvera une véritable volupté, une détente nécessaire, en lisant la célèbre *Chanson du Saule*, même arrangée et *embellie* par Ducis :

. . . .
. . . .

Quoi ! je t'adore, et tu me crois parjure !
Je meurs, cruel ; tes maux font mon tourment,
Chantez le saule et sa douce verdure...

Mais le jour baisse et l'air s'est épaissi.
J'entends crier l'oiseau de triste augure ;
Ces verts rameaux penchent leur chevelure :
Ce saule pleure et moi je pleure aussi.
Chantez le saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta ;
Tout resta mort, muet dans la nature ;
Le vent sans bruit, le ruisseau sans murmure ;
Jamais enfin Isaure ne chanta.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Le style d'*Othello* abonde en impropriétés de termes, en tours durs ; il déplaît par une verbosité prosaïque et rebute par la fadeur des périphrases, le vague des sentences, le fouillis des lieux communs ; on désirerait plus de mollesse, d'abandon, de grâce, d'heureuse aisance et surtout de correction.

En somme, avec le théâtre de Ducis, on n'a ni les fantaisistes audaces des imitateurs du théâtre espagnol dans la première moitié du XVIIe siècle, ni la régularité raisonnable des Campistron et des Laharpe, ces continuateurs attardés de la tradition aristotélique. Les personnages n'ont ni vitalité, ni sève, ni élans, ni entrain ; la note humaine est absente ; ce sont de vaines apparences qui rappellent les simulacres livides que le bon

Énée aperçoit à travers le pâle demi-jour des Champs-Élysées.

Que nous sommes loin des véritables maîtres ! Les Ducis, les M.-J. Chénier se préoccupent trop de l'opinion du jour, des caprices du jour, des modes passagères : plaire quand même au parterre, est un idéal mesquin, un but vulgaire, indigne d'un vrai poète. Dans l'épilogue de son *Henri VIII*, Shakspeare dit, en s'adressant aux spectateurs : « Quelques-uns sont venus pour entendre des épigrammes contre les bourgeois ; nous n'avons rien fait de pareil. » Or, le théâtre, sous la révolution, n'est qu'une longue épigramme contre les ordres dits privilégiés.

Aristophane fait dire à Eschyle : « J'ai inspiré à mes compatriotes l'ambition de vaincre toujours leurs rivaux. » Tel doit être le rôle du dramaturge : élever les cœurs, purifier les âmes, en leur proposant sans cesse le respect de ce qui est grand et beau, l'amour de la gloire, le culte de la patrie et de la religion.

Ducis méritait de composer une pièce où ces conditions fussent remplies. Est-il permis de dire que ce chef-d'œuvre austère, grandiose et simple, beau d'une beauté éternelle et non d'un éclat éphémère, nous le trouvons dans *Abufar*, la plus vantée de ses pièces, la seule où il n'ait pas copié un de ses grands devanciers, où il ait osé ne s'inspirer que de ses forces et de son génie ?

Mais d'abord la donnée est inadmissible par son immoralité même. Il est même assez difficile d'en faire une analyse détaillée, car les expressions convenables semblent manquer à la langue, lorsqu'il s'agit de représenter ces sentiments dont frémit la nature, et qui sont provoqués par l'inceste, un inceste double, un amour criminel partagé ! On sait que cette passion affreuse avait été mise sur le théâtre par Sophocle et par Racine, mais avec quel art, avec quelle délicatesse de

pinceau, avec quelle science d'atténuation ! En outre, tel que l'a dépeint Ducis, le sujet est bien plus répugnant, car le frère et la sœur éprouvent une même passion. Or, l'inceste est une monstruosité, par conséquent un fait dont l'ignominie n'a d'égal que sa rareté même ; en supposer deux exemples simultanés, c'est enfreindre les règles de la vraisemblance, et se mettre en dehors des conditions de l'illusion théâtrale. Ajoutons que le dénouement est moral, car la prétendue parenté de Farhan et de Saléma est reconnue fausse, et leur amour, désormais innocent, peut être couronné par le mariage.

Au point de vue de l'exécution, la touche du poète est plus originale, plus ferme, son coloris est moins intermittent et la chaleur moins factice.

Le songe de Saléma, qui se figure que son frère est mourant dans un désert affreux, qu'elle court à son aide, que tous deux, sous un soleil blafard qui leur envoie un dernier rayon, messager de mort, s'engloutissent sous une mer immense de sable, est raconté avec un pathétique véritablement irrésistible. Une scène des plus dramatiques suit ce récit : quand, humiliée et frémissante de couver dans son cœur une si coupable affection, elle trouve une sorte d'affreux soulagement, de volupté mortelle à apprendre que son frère n'est plus, c'est alors qu'on vient la prévenir que Farhan, contre toute attente, revient réclamer son appui et lui demander un asile. Si l'auteur n'avait pas gâté cette scène par une imitation qui est un plagiat, elle pourrait supporter la comparaison avec les plus émouvantes du théâtre. Mais au milieu de vers incolores, il introduit, presque dans les mêmes termes, des vers empruntés à la fameuse scène où Phèdre avoue qu'elle aime Hippolyte(1). C'est Voltaire qui avait mis à

(1) Il y avait déjà placé une imitation de cette scène dans son *Othello*. Cf. pages 97 et 98.

la mode, pratiqué et recommandé cette facile théorie qui consiste à se servir sans scrupule des hémistiches de ses deux grands prédécesseurs, ce qui nous a valu, pendant le XVIIIe siècle, toute une averse de vers soi-disant *cornéliens* ou *raciniens*, et qui étaient, mot pour mot, de Racine ou de Corneille. Molière avait dit : *Je reprends mon bien où je le trauve*, mais il avait, du moins, la conscience que nul ne pourrait lui reprocher d'avoir amoindri la valeur des emprunts qu'il faisait à tel de ses contemporains ; il pouvait se dire, au contraire, que ces morceaux, ces fragments, ces mots, ou comiques ou profonds, étaient enchâssés dans ses conceptions personnelles avec une telle science d'adaptation, qu'ils en recevaient un lustre nouveau. Avec Ducis, c'est le phénomène inverse qui se produit : les traits qu'il dérobe au peintre de Phèdre, sont défigurés par la façon toute rudimentaire dont il les fait entrer dans son tableau. Le poète, du reste, n'est pas sûr de son langage, et il ne dit pas toujours ce qu'il voudrait dire ; ou il reste en deçà, ou il va violemment au-delà de ce qu'il a l'intention de prêter à ses personnages ; parfois même les deux parties d'un même vers forment une alliance de mots toute différente, hélas ! de celle que nous recommande l'Aristarque (1) de Rome ; l'inceste est défini :

Ce penchant malheureux, proscrit par la vertu...

Le premier hémistiche, dans sa faiblesse vague, ne peut s'accorder avec le second, bien plus énergique, et du reste assez mal composé, si l'on considère l'insuffisante analogie entre les deux idées de *proscrire* et de *vertu*.

Abufar renferme un assez grand nombre de tirades à effet ; l'une est célèbre, c'est l'apostrophe au soleil ;

(1) Il s'agit ici du poète latin Horace. Quant à Aristarque, c'est un critique célèbre par sa sévérité, mais aussi et surtout par la justesse et la profondeur de ses remarques. (Vivait au IIe siècle avant Jésus-Christ.)

nous préférons citer ces vers où Ducis fait dire au malheureux père qu'il aime mieux avoir des filles que des fils :

Mes filles, c'est à vous, à vous que j'ai recours,
Pour jeter quelques fleurs sur la fin de mes jours ;
Oui, je rends grâce au Ciel qui m'a donné des filles ;
Tous ces ingrats bientôt ont quitté leurs familles.
Vous, pour notre bonheur, vous restez près de nous.
Tous les soins d'une femme ont un charme si doux !
Ce sexe est tout pour l'homme, il soutient notre enfance,
Il prête à nos vieux ans son active assistance ;
Fait pour aimer, pour plaire, et prompt à s'attendrir,
Il nous engage à vivre et nous aide à mourir. (I, 3.)

Avant de prendre congé de Ducis, il nous vient u scrupule : n'avons-nous pas été bien sévère pour cet honnête homme si sympathique, et si *vertueux*, du moins au sens un peu large que donnait à ce mot la morale facile du dernier siècle ? Thomas lui disait, et nul n'a infirmé cet éloge : « Vous avez passé à travers notre époque sans qu'elle déposât sur vous aucune de ses taches. » L'auteur d'*Abufar* était le type des vertus de famille, vivant avec sa mère, qui prenait la part la plus vive à ses travaux littéraires, à ses rêves de renommée :

« Quand mes cheveux étaient prêts à blanchir, ma mère, avec un sentiment de douce compassion, voyant mes distractions nombreuses, l'indépendance de mes goûts, mon incapacité absolue pour les affaires et la fortune, me disait : *Mon enfant, mon pauvre enfant, mon pauvre homme !* Eh ! si ce fantôme brillant qu'on appelle gloire arrive à temps pour les hommes engagés au service des muses, c'est quand il vient sous les yeux de leurs mères, de leurs femmes et de leurs sœurs, attacher à leurs foyers, et sur des murs parés par les mœurs et la modestie, de douces et innocentes couronnes ! c'est quand il vient, quoique tard, les faire jouir

du succès de leurs travaux dans les plus chères moitiés d'eux-mêmes. »

Quant au désintéressement du poète, il est connu. Villemain a raconté que, Napoléon lui proposant le titre de sénateur, le malin vieillard lui montra à travers la fenêtre une troupe de canards qui fendaient l'air. « Savez-vous, dit-il à l'empereur tout-puissant, quels sont ces oiseaux ? Ce sont des canards sauvages. Eh bien ! je me suis fait sauvage comme eux ; je ne me laisse point approcher. »

Une autre scène moins poétique, mais peut-être plus vraie, se passa lorsque le décret qui le nommait sénateur lui fut remis. Ses intimes, connaissant sa résolution de refuser, et redoutant pour lui la colère du maître de l'Europe, se réunirent dans sa chambre, et essayèrent de le faire revenir sur sa décision. Sans se draper dans de grandes phrases à effet, il persista, motivant sa ligne de conduite par le souvenir des bontés qu'il avait reçues du Comte de Provence. La journée était passée, la nuit s'avançait, et nul des visiteurs ne songeait à quitter la place. A la fin, impatienté, Ducis, s'adressant à son domestique : « Léonard, portez mon lit dans la rue. » Chacun se rendit compte alors de l'indiscrétion dont il s'était rendu coupable vis-à-vis du bon vieillard, et se retira non sans confusion.

Après Ducis et M.-J. Chénier, on ne peut guère citer de nom bien retentissant, de pièce vraiment hors ligne. Tout au plus pourrait-on leur associer, mais en établissant une ligne de démarcation très prononcée, le nom de Legouvé, et sa pièce *La mort d'Abel* (6 mai 1792).

Le style en est faible, les idées parfois doucereuses, le caractère de Caïn est sentimental ; c'est un assassin converti par la prose enchanteresse de Bernardin de

S[t]-Pierre, un fratricide qui a lu *La chaumière indienne.* Quand il voit Adam, il s'écrie :

Ciel ! c'est Adam ! *ô père des humains !*

Cette apostrophe sous forme de périphrase est aussi bizarre que le serait dans la bouche du fils d'un magistrat, à la vue de son père, l'apostrophe suivante :

Ciel ! c'est mon père ! *ô toi conseiller-maître !*

Le caractère d'Abel est encore moins compréhensible. L'aimable pasteur pleure sans savoir pourquoi, il a des aspirations vers l'infini, il rêve, comme un Allemand mélancolique, du vague, du brouillard, du beau Danube bleu :

Il ne sait que chanter et que verser des larmes.

Circonstance aggravante ! les enfants d'Abel jouent de la lyre ! C'est le cas de répéter le mot de Henri III à qui on annonce l'arrivée de Molière : *Déjà !*

Toutefois il y a des scènes attendrissantes, et le récit de Caïn (III, 1) est une vigoureuse et frappante antithèse.

La pièce d'*Abel* réussit parce qu'on était dégoûté du style républicain qu'on prodiguait à tort et à travers, et qui donnait au nouveau répertoire une écœurante monotonie. Rien, du reste, dans cette pièce, ne pouvait alarmer la susceptibilité des Comités. Les spectateurs durent éprouver quelque charme à se transporter, pour quelques instants, dans un monde tout différent de celui au milieu duquel ils vivaient, et à retrouver le souvenir des traditions sacrées dont on avait bercé leur enfance (1).

Quand on juge les poètes tragiques de cette fin du XVIII[e] siècle, et particulièrement ceux de la Révolution, il faut se rappeler qu'ils n'étaient pas libres dans

(1) Cf. Petitot, *Répertoire français*, VI.

leurs inspirations, dans le choix des sujets, dans l'expression de leurs pensées. La Censure, supprimée le 13 janvier 1791, fut réclamée par les Jacobins en 1792 ; elle exista de fait pendant la Terreur, et fut officiellement rétablie le 25 floréal 1795. Tragédies, comédies, opéras, furent interdits à cause des allusions qu'on y trouvait ou qu'on supposait y rencontrer. La *loi des suspects* fut appliquée à nombre de comédies de Molière, au *Glorieux* de Destouches, au *Joueur* de Regnard, à la *Métromanie* de Piron. *Mahomet*, de Voltaire, fut supprimé comme un simple aristocrate.

La pauvre Melpomène, qu'on muselait ainsi, ne pouvait plus, les ailes à moitié coupées, fournir un vol bien puissant : sous l'Empire, elle se verra encouragée, remise en honneur ; mais le temps des vrais chefs-d'œuvre ne reviendra plus.

On avait eu beau imposer la tragédie par force, recommencer les *dragonnades*, pour faire de la muse un agent électoral, l'affubler d'un bonnet phrygien pour la rendre terrible à ses pires ennemis ; en vain on avait décrété que trois fois par semaine *Caius Gracchus* et *Brutus* seraient joués gratis, et qu'aux portes du théâtre, il y aurait une escouade de gardes nationaux en armes pour arrêter au passage les protestations « des Chouans », ces précautions, ainsi que le *Çà ira*, chanté avant chaque représentation pour encourager les artistes, étaient peu de chose au prix des vexations, des suppressions, des interdictions ! Un bref résumé des faits montrera que les Sans-Culotte n'avaient rien de commun avec les Mécènes :

Défense de jouer le *Cid* (!) parce qu'il y a un rôle de *roi*, don Fernand ; défense de jouer *Jean Sans-Terre*, parce que les gros bonnets du faubourg St-Antoine se figurent qu'il s'agit de *Santerre*, leur favori, le brasseur-général ; défense de jouer *Mérope*, parce qu'on

y voit une *reine* qui pleure ; défense de jouer le *Château de Montenero*, parce qu'il y a un personnage qui s'appelle *Louis ;* défense de jouer *Adrien, empereur de Rome*, parce que le héros de la pièce était conduit en triomphe sur des chevaux qui provenaient de Trianon ; défense de jouer *Paméla*, de François de Neufchâteau, parce que Barrère crut y découvrir l'éloge du gouvernement anglais ! Comme bouquet, le 3 septembre 1793, on mit en prison vingt-huit acteurs ou actrices de la Comédie Française qui étaient *suspectés d'être suspects* d'incivisme !

Si la tragédie survécut, c'est que vraiment elle avait la vie dure !

Mais nous ne pouvons, à propos de la tragédie, nous dispenser de dire un mot sur l'un de ses plus fameux nterprètes, ce Préville, qui fut le successeur de Lekain, et le prédécesseur de Talma.

Le malheureux acteur, à la suite de l'incarcération de ses anciens camarades, subit une révolution morale qui lui enleva l'usage de la raison. A chaque instant, il se croyait arrêté par les agents du Comité du Salut Public, traduit devant le tribunal de sang, condamné à mort. Voici la ruse que l'on employa pour l'arracher à ses tristes obsessions. Un de ses amis vint lui dire : « Mon cher Préville, je sais que vous êtes un homme énergique : c'est le moment de faire voir que vous êtes capable de supporter une nouvelle qui anéantirait tout autre que vous. Vous êtes dénoncé comme un ennemi de la Révolution ; mais en considération des services que vous avez rendus à l'art, le tribunal, dérogeant à ses habitudes, consent à se déplacer, à se transporter chez vous, et à vous entendre ici même. » — « S'il en est ainsi, dit Préville, eh bien ! je me défendrai, et je défendrai mes camarades, dont j'espère bien rompre les fers. » Il se mit à son bureau et écrivit son plai-

doyer. Quelque temps après, on le prévint de l'arrivée des juges, toutes personnes de son entourage, qui avaient revêtu pour la circonstance le costume le plus propre à donner au malheureux Préville l'illusion d'une véritable procédure. Il prononça sa harangue avec le même feu, la même conviction qu'il mettait jadis dans ses rôles. Puis on lui posa un certain nombre de questions, auxquelles il satisfit d'une manière précise. Alors le président improvisé lui dit que sa défense avait été si convaincante, qu'il était inutile de poursuivre, et que les juges allaient voter. Naturellement Préville fut acquitté à l'unanimité, et on lui promit même qu'on allait prendre les mesures nécessaires pour faire rendre la liberté à ses amis. Cette scène, jouée avec tous les dehors de la vérité, rendit le calme au grand artiste, qui recouvra bientôt toute sa raison.

Terminons par une anecdote moins sérieuse, qui nous repose un instant de toutes les scènes pénibles dont se compose l'histoire de la Révolution : c'est Préville lui-même qui nous la fournira :

« Je m'étais placé à l'amphithéâtre le jour de la première représentation du *roi Lear*. Près de moi était un Anglais (M. Taylor), jeune homme de beaucoup d'esprit, et qui parlait notre langue comme la sienne. Pendant les quatre premiers actes, il avait constamment applaudi et la pièce et le jeu des acteurs ; le cinquième était à peine commencé, que je m'aperçus qu'il faisait tous ses efforts pour ne point pouffer de rire : enfin, n'y pouvant plus tenir, il quitta la place. La pièce terminée, j'allai dans le foyer, et la première personne que j'y rencontrai fut M. Taylor, qui m'aborda : « Convenez, me dit-il, M. Préville, que vous me regardez comme un homme bien bizarre, bien ridicule, et, pour tout dire, comme un véritable Anglais ! »

On se doute bien de ma réponse : « Écoutez-moi,

ajouta-t-il, et vous me direz ensuite si, à ma place, vous auriez eu plus de flegme. Il y a deux ans qu'à Londres, je me trouvai à la représentation du *roi Lear*. Au moment où Garrick (1) fond en larmes sur le corps de Cordélia, on s'aperçut que les traits de sa physionomie prenaient un caractère bien éloigné de l'esprit momentané de son rôle. Le cortège qui l'environnait, hommes et femmes, semblaient agités du même vertige : tous paraissaient faire leurs efforts pour étouffer un rire qu'ils ne pouvaient maîtriser. Cordélia elle-même, qui avait la tête penchée sur un coussin de velours, ayant ouvert les yeux pour voir ce qui suspendait la scène, se leva de son sopha, et disparut du théâtre en s'enfuyant avec deux acteurs, qui se traînaient à peine. Les spectateurs ne pouvaient expliquer l'étrange manière dont les acteurs terminaient cette tragédie, qu'en les supposant tous saisis à la fois d'un accès de folie. Mais leur rire, comme vous allez voir, avait une cause bien excusable.

Un boucher, assis à l'orchestre, était accompagné d'un bull-dog qui, ayant pour habitude de se placer sur le fauteuil de son maître à la maison, crut qu'il pouvait avoir le même privilège au spectacle. Le boucher était très enfoncé sur son banc, de sorte que Turc, saisissant l'occasion de se placer entre ses jambes, sauta sur la partie antérieure du banc, puis, appuyant ses deux pattes sur la rampe de l'orchestre, se mit à fixer les acteurs d'un air aussi grave que s'il eût compris ce qu'ils disaient. Ce boucher, qui était d'un embonpoint énorme, et qui n'était point accoutumé à la chaleur du spectacle, se sentit oppressé. Voulant s'essuyer la tête, il ôta sa perruque, et la plaça sur la tête de Turc, qui, se trouvant dans une position remarquable, frappa les re-

(1) Garrick, né en 1716, mort en 1779, célèbre acteur anglais, admirable surtout dans les pièces de Shakspeare, et dans un foule de rôles comiques.

gards de Garrick et des autres acteurs. Un ch
de boucher en perruque de marguillier (car il
bon de dire que son maître était officier de parois
aurait fait rire le *roi Lear* lui-même, malgré son inf
tune. »

Préville, qui s'était figuré cette scène telle qu'
avait dû se passer, avoua qu'il lui fut impossible,
lors, de voir une représentation du *roi Lear* sans é
forcé de quitter la salle lorsque commençait le c
quième acte.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA PROSE. — Publicistes, Historiens, Moralistes, Philosophes : Condorcet. – Me Roland. — Necker. — Marmontel. — Volney. — Monnier. — Mallet du Pan. — Sieyès.

IL y avait donc, depuis Voltaire, un véritable interrègne dans la poésie. Il en est de même pour la prose, dont personne, avant Châteaubriand, n'a ressaisi le sceptre échappé des mains défaillantes de l'hôte d'Ermenonville (1). Toutefois, le nombre des historiens, des publicistes, des économistes, des philosophes de talent, ne laisse pas d'être considérable. La langue française, parlée alors avec tant de véhémence par Mirabeau, de souplesse par Maury, de facilité par Cazalès, d'ampleur par Vergniaud, de gracieuse séduction par Barnave, nous offre des pages qui ne sont pas sans mérite, et dont les auteurs, un Condorcet, un Necker, un Mallet du Pan, un Marmontel, un Volney, une Roland, ont réussi, au milieu de l'affreuse tourmente, dans cette science de la composition littéraire, inséparable, croyait-on, du calme et de la paix.

La langue, sauf les formes nouvelles, les mots d'importation étrangère, les néologismes de toute provenance, dont il sera bientôt traité, est la même que celle qu'on a parlée dans le quart de siècle qui a précédé 1789 ; c'est celle de d'Alembert, avec moins de précision, de Diderot, avec moins de coloris, de Raynal, avec moin de fougue, de Thomas, avec moins de régularité, de Turgot, avec moins de profondeur, langue un peu lourde devenue métaphysicienne à l'excès, quelque peu

(1) J.-J. Rousseau mourut dans le parc d'Ermenonville, village situé dans le département de l'Oise, à 44 kil. de Paris.

sèche et terne, mais présentant les dehors d'une certaine logique, recherchant les formules générales, se complaisant dans l'apostrophe, amoureuse des allusions aux souvenirs républicains de Rome et de Sparte, et présentant, comme signe caractéristique, un perpétuel cachet d'hyperbole.

L'exagération! voilà, en effet, ce qui domine dans les œuvres datées de la Révolution. Ce défaut se retrouve partout, dans les actes comme dans le style, dans la vie ordinaire comme dans la vie publique, dans les correspondances privées comme dans les harangues officielles. Marmontel nous en donne un exemple intéressant :

« Il s'agissait du mur d'enceinte et des barrières de Paris, qu'on dénonçait comme un enclos de bêtes fauves trop injurieux pour des hommes.

« J'ai vu, nous dit l'un des orateurs, oui, citoyens, j'ai vu à la barrière Saint-Victor, sur l'un des piliers, en sculpture, le croiriez-vous ? j'ai vu l'énorme tête d'un lion gueule béante, et vomissant des chaînes dont il menace les passants. Peut-on imaginer un emblème plus effrayant du despotisme et de la servitude ?» L'orateur lui-même imitait le rugissement du lion. Tout l'auditoire était ému, et moi qui passais si souvent à la barrière Saint-Victor, je m'étonnais que cette image horrible ne m'eût point frappé. Je fis donc, ce jour-là, une attention particulière, et, sur le pilastre, je vis pour ornement un bouclier pendu à une chaîne mince, que le sculpteur avait attachée à un petit mufle de lion, comme on en voit à des marteaux de portes ou à des robinets de fontaines (1). »

Les anciennes et traditionnelles qualités de l'esprit français disparaissent à la fois : cette science de la mesure, cette réserve de bon ton, ce goût enfin, qui bril-

(1) *Mémoires*, in fine.

lent dans la prose de Voltaire, de la Bruyère, de Mme de Sévigné, sont remplacés par un fatras obscur, des déclamations grotesques, et la manie de l'amplification à outrance. Que dis-je ? par suite de la contagion de l'exemple, on voit les plus fidèles, les plus tenaces représentants de cette politesse, de cette distinction, qui fut la dernière supériorité de la France, prendre le ton de leurs adversaires, se faire un jeu de la grossièreté. Le chapeau à la main, sur le champ de bataille de Fontenoy (1), le comte d'Hauteroche, s'adressant à ses adversaires: « Messieurs les Anglais, disait-il, tirez les premiers. » Laissez s'écouler un demi-siècle, et l'aimable, le doux André Chénier, commencera un article de journal (2) par cette phrase typique: « Le libelliste qui *barbouille* avec de la *fange et du sang* les premières pages du *Patriote Français*, a pris aujourd'hui un ton de victoire et de menace très remarquable, et plus digne de réponse, quoique *non moins digne de mépris*, que ses *autres bêtises et insolences* journalières.»

Après tout, quand l'orage gronde, si l'on veut se faire entendre, ne faut-il pas tripler, quintupler le volume de la voix ? Que ce soit l'excuse, sinon la justification des écrivains de cette malheureuse et coupable époque !

Avec Condorcet, nous n'aurons pas besoin de recourir à ce genre de défense : dans son style, en dépit des excitations de la lutte, il ne se départit point de l'observation de ces convenances qu'il avait toujours gardées dans le salon de Mme du Deffand aussi bien qu'aux séances solennelles de l'Académie française ; il resta, pour la politesse, un *ci-devant*.

Condorcet (Marie-Antoine-Caritat) était né près de St-Quentin en 1743. Dès son enfance, ses parents, alarmés par son apparence chétive, le vouèrent *à la*

(1) 1745.
(2) Dans le *Journal de Paris*, 27 juillet 1792.

Vierge et au blanc. A force de soins on le sauva. Après de brillantes études chez les Jésuites, il attirait sur lui, dès l'âge de seize ans à peine, la sympathique attention du géomètre Clairaut et de d'Alembert lui-même, par des thèses de mathématiques qui faisaient présager un rival de ces deux savants. Il n'échappa point à la loi qui condamnait les débutants à s'incliner devant le soleil de Ferney (1), mais on doit ajouter,à l'honneur de Condorcet, qu'il ne fut point le plat thuriféraire de l'auteur vieillissant de tant de pamphlets indignes.

Vers 1776,il fut élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et en 1782 membre de l'Académie française. Lors de la convocation des États généraux, il voyait son nom universellement connu et acclamé ; par la plus rare et la plus enviable des exceptions, il passait à la fois pour un des mathématiciens les plus pénétrants de son siècle et pour un des écrivains les plus profonds de son temps. Ces deux couronnes ne lui suffirent pas ; il voulut goûter les enivrements de la faveur populaire, et se jeta dans la mêlée. Il n'y recueillit guère que des horions, et, parmi ses adversaires, Mme Roland, s'est fait remarquer par l'âpreté de ses attaques :

« Il faut un petit mot sur Mr de Condorcet, dont l'esprit sera toujours au niveau des plus grandes vérités, mais dont le caractère ne sera jamais que celui de la peur. On peut dire de son intelligence, en rapport avec sa personne, que c'est une liqueur fine imbibée dans du coton. *Je n'ai jamais rien connu de si lâche...* Il est aussi faible de cœur que de santé ; la timidité qui le caractérise et qu'il porte même dans la société, sur le visage et dans son attitude, n'est pas seulement un vice de tempérament, elle semble inhérente à son âme, et ses lumières ne lui fournissent aucun moyen de la vaincre. »

(1) Voltaire.

Ce n'est pas ainsi que Mme Roland parle du girondin Buzot ! Faut-il faire observer aussi que Condorcet, sans être un foudre de guerre, n'est nullement le poltron dépeint dans cette esquisse empoisonnée ? S'il ne sut pas très bien vivre, il sut mourir avec autant de sang-froid, avec moins de morgue théâtrale, que son sarcastique historien.

Une autre femme de lettres s'est montrée aussi partiale à l'égard du malheureux Condorcet : c'est Mme de Staël, qui l'appelle, avec une intention malicieuse, *un homme diversement célèbre*. Le philosophe était coupable, comme le remarque J. Chénier (1), d'avoir été l'ami et le confident de Turgot, qu'il considérait comme un financier et un ministre bien supérieur à Necker, le père idolâtré de Mme de Staël ! De là ce déni de justice et cette appréciation louche.

Peu d'hommes politiques, du reste, ont été aussi maltraités par les pamphlets de toute nature, par les diatribes en prose et en vers, que ce pauvre géomètre égaré dans la mêlée sanglante des partis, et, comme ces premiers chrétiens qu'il a diffamés, devenu, lui aussi, a proie des bêtes féroces. Par une affreuse bizarrerie du sort, il a été la cible que visaient habituellement les journaux de la cour et l'ignoble rédacteur de l'*Ami du Peuple* (2). Les feuilles royalistes, les *Actes des Apôtres* surtout, le prenaient à partie avec une virulence, une audace de langage telles, qu'il est presque impossible de reproduire la plupart de leurs invectives. Dans un compte rendu fictif de l'*Histoire des serpents* par Lacépède, on lit :

« On distingue deux espèces de serpents :

1ère classe. Le serpent Necker, qui se voit à Coppet (3). C'est le plus adroit et le plus dangereux de tous.

(1) *Tableau de la littérature française.*
(2) Marat.
(3) Résidence de la famille Necker, en Suisse.

Le serpent Péthion, dégénération du serpent Python (1).

Le serpent Riquetti (2), qui fait encore du mal même après sa mort.

Le serpent Barnave, qui ne se repaît que de sang (3).

Le serpent Talleyrand (4) : il n'est rien que ne dévore son insatiable activité.

Le serpent Montesquiou (5) a quelque affinité avec le lézard dit caméléon.

Le serpent Lafayette (6), naturellement timide et craintif ; va rarement seul ; est très dangereux, même pendant son sommeil (7). Jadis on ne le voyait que dans l'Amérique septentrionale ; on assure qu'on le rencontre actuellement dans les montagnes d'Auvergne (8).

Seconde classe. — Le serpent Fauchet (9), cruel ; on dit qu'il a sur la tête une espèce de tonsure.

Le serpent Brissot : on le voit tantôt ramper, tantôt voler (10).

Le serpent Condorcet. (Ici une allusion désobligeante

(1) Animal fabuleux qui vomissait des flammes, et que tua Apollon.

(2) Mirabeau, le célèbre orateur.

(3) Allusion à la phrase : Le sang qui a coulé, etc.

(4) Fameux diplomate, né en 1754, fut évêque d'Autun, ministre de Napoléon Ier, de Louis XVIII, et, après avoir rendu de grands services à l'époque des traités de Vienne (1815), mourut en 1838, réconcilié avec l'Église.

(5) Né en 1757, mort en 1832, fut député aux États généraux, se réfugia en Angleterre après le dix Août. Louis XVIII le nomma ministre de l'intérieur.

(6) Né en 1757, mort en 1834, prit part à l'insurrection américaine contre l'Angleterre, joua un rôle considérable au commencement de la Révolution, soutint le libéralisme sous Napoléon et Louis XVIII, et fut l'un des promoteurs de la Révolution de 1830.

(7) Allusion au sommeil feint par Lafayette, pendant que le peuple envahissait le palais de Versailles, dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789.

(8) Lafayette était né à Chavagnac près Brioude, en Auvergne.

(9) Prêtre constitutionnel, fut évêque schismatique sous la Révolution, mourut sur l'échafaud.

(10) Brissot avait été accusé de vol parce que, sur le point, disait-il, de publier un ouvrage, il avait recueilli des souscriptions sans que l'ouvrage fût édité. (Ce fait n'a jamais été bien prouvé.)

à la prétendue légèreté de conduite de la femme de l'algébriste-girondin.)

Quand on lit tous ces sarcasmes, toutes ces calomnies entassées contre des naïfs, des imprudents, comme ces Condorcet, ces Bailly, on ne peut s'empêcher de répéter le mot de Géronte : « Qu'allaient-ils faire dans cette galère ? » Que ne gardaient-ils, l'un son compas, l'autre son télescope ?

Sous l'apparence la plus froide, Condorcet nourrissait une âme ardente. Ce fut avec enthousiasme, avec un délire où, du reste, la tête avait plus de part que le cœur, avec une abnégation absolue, disons-le bien vite, puisqu'à ces bouleversements il avait peu à gagner et tout à perdre, qu'il embrassa les théories révolutionnaires. Il ne pouvait pas ambitionner les grands succès de la tribune ; sa voix était faible, sa constitution grêle, ses poumons lui refusaient un long service. Habitué à manier les chiffres, à aligner des déductions, à démontrer des théorèmes de spéculation pure, il ne comprit jamais que la politique est une science de concessions, de marches en avant et de reculs savamment combinés, et que l'homme, foncièrement malléable, ondoyant et souple, ne doit pas être traité avec l'inflexibilité d'une équation. On aurait pu dire à tous les disciples de Condillac : « Un peu moins d'analyse, un peu plus de psychologie ! Connaître *l'homme*, ce n'est pas connaître *les hommes*. Tenez compte des latitudes ! » On comprend que Condorcet n'ait pas obtenu dans les Assemblées délibérantes la somme de crédit, qu'il n'y ait pas atteint le degré d'influence, auxquels il croyait avoir droit par la supériorité de son talent et la sincérité de ses convictions. Les procès-verbaux de ce temps nous font foi, néanmoins, que souvent ses collègues eurent recours à l'élégance de sa plume pour la rédaction des rapports.

officiels. La destinée de Condorcet était d'occuper le poste de secrétaire !

On connaît les derniers événements de sa vie. Lorsque, après les journées du 31 mai et du 2 juin, les Girondins eurent été vaincus, il partagea leur sort. Retenu dans Paris par son affection pour sa jeune femme, il se cacha au cinquième étage d'une espèce d'hôtel garni des environs de Saint-Sulpice, où il demeura près de huit mois, composant son *Esquisse des progrès de l'Esprit humain*, sans livres, sans notes, sans aide d'aucune sorte. Quand des mesures implacables eurent été décrétées par la Convention contre ceux qui donnaient asile à des proscrits, il se déroba par la fuite à la surveillance affectueuse de son hôtesse, dans la crainte de causer la perte de cette femme dévouée, erra pendant quelque temps aux environs de la capitale, puis à travers les fourrés de la forêt de Clamart, enfin, mourant de faim et de fatigue, il alla se faire prendre dans une auberge de Bourg-la-Reine. Le lendemain, quand on voulut l'extraire de sa prison provisoire pour le conduire devant les juges de la municipalité, on le trouva mort. Il s'était suicidé en avalant le poison que contenait le chaton de sa bague.

Que d'autres l'avaient précédé ! Que d'autres allaient le suivre !

Les savants n'ont rien à voir, ou du moins rien à faire dans les bouleversements politiques. Le cabinet d'études qui a été le champ de bataille où ils se sont illustrés, doit demeurer leur asile. Leur chaire de professeur, voilà leur tribune aux harangues ! Ayant l'entière conscience de leur inexpérience de l'action, que ne font-ils comme le personnage d'Homère :

« Dès qu'Alexandre (Pâris), semblable aux dieux, vit Ménélas paraissant au premier rang des guerriers, il fut frappé d'épouvante dans son cœur ami. Redou-

tant la mort, il s'élance à travers la foule, en arrière de ses compagnons. Ainsi celui qui a vu un serpent, se rejette vivement dans les halliers de la montagne, la peur engourdit ses genoux, il s'écarte, la pâleur aux joues. Tel le divin Alexandre s'enfonce dans la foule des Troyens superbes, parce qu'il craignait le fils d'Atrée (1). »

Le calcul intégral et l'analyse mathématique faisaient une grande perte dans Condorcet ; ni la littérature proprement dite ni la philosophie n'eurent autant à s'affliger de la disparition de cet écrivain monotone et de ce penseur fanatisé.

L'*Esquisse* est divisée en neuf époques, suivies d'une conclusion où l'auteur traite des futurs progrès de l'intelligence humaine. Les trois premières sont le dernier mot de l'arbitraire : « Les hommes sont réunis en peuplades. — Les peuples pasteurs. — Progrès des peuples agriculteurs jusqu'à l'invention de l'écriture alphabétique. » L'auteur reconstitue, par la seule pensée, la série des phases par lesquelles ont dû passer la famille, l'éducation, la société, l'art de la guerre, la religion, la royauté. Au point de vue exclusivement rationnel, toutes ses vues sont ingénieuses, présentent un certain caractère de vraisemblance, mais, ne reposant sur aucun fait précis, sur aucune donnée certaine, elles manquent de valeur historique ou scientifique. Ces premiers chapitres sont l'éternelle redite des systèmes conjecturaux, lieux communs de la philosophie incrédule du XVIIIe siècle, qui nous représentent l'homme d'abord isolé et privé de tout, puis se formant en société, tirant sa subsistance de la chasse, de la pêche, des fruits spontanément fournis par le sol, trouvant par sa seule intelligence les éléments de l'agriculture, de l'industrie, découvrant enfin l'écriture, qui fut d'abord une peinture

(1) Iliade, III. 30 et seq.

de l'objet, puis une représentation abrégée qui ne reproduisait de l'individu que la partie la plus saillante et la plus caractéristique. On le voit : c'est le roman de Jean-Jacques dans son discours sur l'*Inégalité des conditions ;* c'est l'hypothèse, le rêvé, l'utopie des Helvétius, d'Holbach, Raynal et *consorts.*

Mais pourquoi juger trop sévèrement ces tableaux champêtres dont la vue a, quelques instants, détourné l'esprit du malheureux captif de la pensée des abominations qui se passaient alors, et rendu à cette âme, fourvoyée mais généreuse, un peu de calme et d'oubli ? Dans ce moment de trève, où il n'avait plus l'ardeur et les entraînements de la lutte pour excuses de ses excès de pensée ou de style, pourquoi n'a-t-il pas, sinon avec foi, puisqu'il voulait mourir dans le philosophisme final, du moins avec respect, parlé de l'événement qui changea la face du monde ? Mais l'ancien collaborateur de l'*Encyclopédie*, le sectaire, ne désarme pas, et là, dans cette mansarde lugubre, privé de soleil, de liberté, d'avenir, il refuse encore de se tenir au milieu de ces sphères sereines où la justice devient un besoin, une habitude, une coquetterie de la science. Lui qui avait apprécié en termes convenables les systèmes d'Épicure, de Zénon, les mythologies, il n'accorde même pas au christianisme naissant le tribut d'hommages que mérite toute doctrine sincère ! Après un court examen des « sectes égyptienne, judaïque, asiatiques, barbares,» qui s'attaquent à la religion de l'empire, il dit avec morgue : « Les nouveaux fanatiques se rallièrent sous l'étendard du fils de Marie (1). » Au mépris de la vérité la plus élémentaire, il ose ajouter que la haine des sciences humaines était un des premiers caractères du christianisme, et il attribue au triomphe de cette religion la décadence des sciences et de

(1) Cinquième époque.

la philosophie ; il lui attribue aussi, ce qui est non moins injuste, un véritable effroi de la Raison humaine, « fléau de toutes les croyances religieuses. » Suivant lui, le christianisme aurait plus particulièrement redouté les progrès de la physique, qui auraient contrarié le succès des miracles ! La fureur de Condorcet contre le catholicisme, contre la papauté, contre les ordres religieux, atteint les limites les plus extrêmes de la démence :

Le *philosophe* écume, et son œil étincelle.

Il accuse les pontifes romains « de subjuguer la crédulité des peuples par des actes grossièrement forgés. » C'est là une calomnie rebattue, un rabâchage moisi qui traîne au bas de toutes les pages du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire : ce n'était pas la peine de se baisser pour la ramasser ! Il tonne contre l'*avarice* des papes, l'avarice de saint Pierre (1), l'avarice de ces premiers papes, dont la plupart sont vénérés comme saints par l'Église, de ces héros de l'abnégation, du désintéressement, du renoncement à tout, de ces hommes dont la vie se passe à méditer les saintes Écritures, à combattre l'hérésie, à suivre les leçons et les exemples de l'humble Fils du charpentier de Nazareth, et qui pouvaient dire, comme l'abbé Launomar aux brigands ameutés autour de sa hutte de feuillage : « Je n'ai point de biens ici-bas : c'est le Christ qui est mon seul trésor ! » Il accuse les moines d'être toujours prêts « à exalter, par leurs impostures, les terreurs superstitieuses. » Qui ne sait, au contraire, que les ordres religieux ont rendu à l'humanité les services les plus inoubliables, aux points de vue les plus divers et les plus opposés, par le travail manuel comme par celui de l'intelligence ? On rougit d'avoir à rappeler que ce sont les disciples de saint Benoît et de saint Colom-

(1) L'apôtre répond à Simon le Magicien, qui lui offre une somme considérable : *Tua tecum sit pecunia* : Garde ton argent pour toi.

ban (1) qui ont rendu habitable et fertile la plus grande partie de la Gaule, couverte d'inextricables forêts et d'étangs insalubres ; qu'ils ont changé en régions productives ces six affreux déserts qui, au commencement du VIe siècle, s'étendaient au nord du Rhône, l'un de Tonnerre à Montbard, l'autre dans le Morvan (2), celui-ci dans les Vosges, celui-là dans le Jura, cet autre entre Lucerne et Bienne, le dernier entre l'Aar (3) et la Savine (4). Faut-il apprendre à Condorcet que l'Orléanais fut défriché par le moine Liphard et ses disciples ? Que grâce aux moines, à leur indomptable énergie, à la lutte incessante qu'ils engageaient contre la nature sauvage, les solitudes les plus désolées se métamorphosaient en riantes Thébaïdes ?

Toutes les croyances du christianisme sont passées au creuset du pesant alchimiste, et nulle n'échappe à la lourdeur de ses manipulations. Parfois il ébauche un sourire qui n'est qu'un affreux rictus ; parlant du purgatoire, il s'essaie à trouver un trait spirituel : « Les prêtres vendaient des arpents dans le ciel pour un nombre égal d'arpents terrestres. »

D'aise on entend sauter la pesante baleine !

Enfin l'auteur, arrivant aux croisades, constate avec une satisfaction visible qu'elles eurent pour résultat de détruire la superstition, et c'est de cette époque qu'il fait dater (ce qu'ignorait Lamennais) l'indifférence en matière religieuse. Avec Luther et la Réforme, un grand progrès s'accomplit, si l'on en croit Condorcet ; dès lors les *principes de la morale furent épurés !* « Le

(1) Cf. Montalembert, *Histoire des Moines d Occident.*

(2) Ancien petit pays compris aujourd'hui dans les départements de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire, de la Nièvre.

(3) Importante rivière de Suisse, qui descend des glaciers du Grimsel et se jette dans le Rhin.

(4) Rivière qui prend sa source dans les Alpes bernoises, à l'est de Genève et se jette dans l'Aar.

monstre du fanatisme, irrité de ses blessures, semble redoubler de férocité et se hâter d'entasser ses victimes, parce que la raison va bientôt les arracher de ses mains. »

Telles sont les affirmations, tel est le style de *l'Esquisse !*

Quant à la partie scientifique, elle est traitée avec la compétence qu'on est en droit d'attendre d'un mathématicien éminent, qui rend la justice voulue à des génies comme Galilée, Copernic, Bernard de Palissi, Kepler et Descartes. Signalerons-nous cependant cette monstrueuse erreur qui consiste à nous représenter Bacon comme un révolutionnaire purement spéculatif dans l'ordre des recherches relatives à la méthode, et comme n'ayant, en rien, par son *Novum Organum*, modifié la marche des sciences, ou hâté l'ère des découvertes ?

Mais arrivons à l'idée mère, à la conception capitale de l'ouvrage : la théorie de la *perfectibilité indéfinie de l'homme*, et disons que nulle doctrine, au premier abord, n'est plus consolante, et en même temps plus moderne. Les anciens ont, par leurs philosophes, leurs législateurs, leurs poètes, proclamé, au contraire, que les générations vont s'affaiblissant, s'étiolant de plus en plus, suivant une sorte de progression géométrique. Est-il une allégorie plus banale que celle de l'âge d'or ? Après vingt autres, Aratus l'a exposée dans le célèbre *Épisode de la Vierge* (1) :

« Sous les deux pieds du Bouvier (1) considérez la Vierge, qui porte dans ses mains l'Épi brillant. Soit qu'elle tienne sa race d'Astreus (3), (qui, dit-on, est le

(1) Cf. Aratus. *Phæn. 96.* (Aratus, poète astronome, né vers 277 avant J.-C. en Cilicie. Son poème des *Phénomènes* a été loué par Cicéron.

(2) Constellation placée près de la grande Ourse.

(3) Astreus, l'un des Titans, père des Vents et des Astres, qu'il eut de l'Aurore.

père des premiers astres,) soit qu'elle la tienne d'un autre, elle paraît toujours sereine. Une seconde tradition circule : c'est que cette déesse venait jadis sur la terre, se montrait aux mortels, et ne refusait pas la société des premiers hommes et des premières femmes. Et ils l'appelaient Dikê. Rassemblant les vieillards, ou sur la place ou dans une large rue, elle s'efforçait de leur apprendre les lois civiles. On ne connaissait point encore les fâcheux discords, les débats grondeurs, les tumultes ; on vivait suivant la nature ; la mer funeste était laissée à l'écart, des vaisseaux n'apportaient pas des mets étrangers ; les bœufs et la charrue fournissaient la nourriture. Dikê, rémunératrice vénérable des peuples justes, produisait mille avantages. Elle demeura aussi longtemps que la terre garda l'âge d'or, mais dans l'âge d'argent, elle se fit rare, ne vivait ni ne conversait plus si souvent avec les hommes, car elle regrettait les mœurs des anciens. Toutefois, dans ce siècle d'argent, elle descendait, le soir, des montagnes bruyantes, toute seule. Elle ne parlait plus avec douceur. Après qu'elle eut pris en dégoût les assemblées des mortels, elle les menaça, leur reprochant leur fourberie, et leur dit qu'elle ne se montrerait plus à eux quand ils l'appelleraient. « Quelle génération dégénérée ont laissée, après eux, vos pères, ces hommes de l'âge d'or ! Vous-mêmes, ajouta-t-elle, en enfanterez une pire. C'est alors que les guerres séviront, que coulera le sang ennemi. Puis surviendront des calamités terribles. » A ces mots, elle s'élança sur les montagnes, et, quant aux peuples, qui la cherchaient des yeux, elle les abandonna. Lorsque ceux-là furent morts, d'autres naquirent, race d'airain, plus coupable que la précédente, qui fut la première à forger l'épée criminelle et se nourrit des bœufs laboureurs. Pleine de haine pour la race de ces hommes, « Dikê s'envola

vers le ciel, et se fixa dans l'endroit où, la nuit, apparaît aux hommes la Vierge, tout proche du Bouvier resplendissant. »

La perfectibilité indéfinie ! La somme du mal s'atténuant pour laisser le champ libre au bien ! la douleur remplacée par le plaisir, l'erreur par la vérité, la mort par la vie ! Certes, on ne peut résister à une certaine émotion quand on se reporte à l'époque où écrivait Condorcet, quand on se rappelle le moment que cet apôtre du progrès illimité a choisi pour nous raconter ce beau rêve, et nous bercer de cette espérance sans fin. Ce proscrit, traqué comme une bête fauve par la police jacobine, qui a tout perdu, places, considération, bonheur domestique, nous offre un spectacle rare et touchant, lorsque, au lieu de se laisser aller à des récriminations et à des plaintes légitimes en une situation si navrante, il jette à l'homme un mot d'encouragement, et, le regard dirigé vers les siècles futurs, fasciné par de féeriques horizons, il s'écrie : *Italiam ! Italiam !*

Or, quelle était la situation présente ? était-elle bien faite pour confirmer de tels présages ? Récapitulons :

Le 12 août 1793, avait été décrétée l'arrestation des *suspects*. C'était, en France, la suppression radicale et officielle de ce qui pouvait encore subsister de justice. Le 12 octobre, ce sont les mitraillades de Lyon, le 19 novembre celles de Toulon. C'était la guerre civile avec des raffinements d'horreur inconnus jusqu'alors. Le 16 octobre, Marie-Antoinette monte sur l'échafaud, le 31 octobre, les vingt-et-un Girondins (1). C'est la décapitation de ce qui fait tache, par la grâce ou

(1) Brissot. — Vergniaud. — Gensonné. — Lasource. — Gardien. – Lehardy. — Mainville. — Ducos. — Fonfrède. — Duchâtel. — Duperret. — Carra. — Valazé. — Lacaze. — Duprat. — Sillery. — Fauchet. — Boileau. — Beauvais. — Antiboul. — Vigée.

l'élégance, sur la grossièreté et la platitude républicaines. Le couperet fait son œuvre sur Bailly, la science, Mme Roland, la fierté, Barnave, l'éloquence. Le Saturne révolutionnaire, dont rien n'apaisait la faim, dévorait jusqu'à ses plus fidèles enfants, Danton et Camille Desmoulins (5 avril 1794), après avoir dévoré ses plus hideux défenseurs, les Hébertistes (14 février 1794). Ce sont les *mariages républicains* (1) de Carrier, c'est-à-dire Procuste (2) et Phalaris (3) dépassés ! Quant à la *Raison* (4), elle se farde comme une gueuse, et on la porte en triomphe, sauf à la laisser glisser dans le ruisseau quand les porteurs ont trop bu. Reste la patrie ; la ligne de ses frontières est trouée, nos armées reculent, et Paris, sans défense, semble devoir bientôt donner raison à la prophétie d'Isnard (5).

A l'heure de la désorganisation universelle, quand tout s'écroule, alors que la conflagration finale de l'univers semble imminente, Condorcet, soutenu par sa foi inébranlable dans la science, nous répète, avec une confiante sérénité, que la perfectibilité de l'homme n'est arrêtée par aucune limite, et que le seul terme que ces progrès rencontreront désormais, sera l'anéantissement du globe que nous habitons. Il s'agira d'abord de supprimer les inégalités trop nombreuses dans la société,

(1) Supplice consistant à garrotter ensemble un homme et une femme pour les précipiter dans la Loire, au moyen de bateaux à soupapes dont le fond s'entr'ouvrait.

(2) Brigand de l'Attique qui étendait les voyageurs sur un lit de fer, tiraillant ceux qui étaient trop petits, mutilant ceux qui étaient trop grands.

(3) Tyran d'Agrigente qui faisait mettre ses victimes dans un taureau d'airain qu'on plaçait sur des flammes.

(4) Le procureur de la Commune de Paris, en 1793, Chaumette, institua un culte dit *de la Raison*, qui tomba sous le mépris.

(5) Le 27 mai 1793, le président de l'Assemblée, Isnard, répondant à une députation de la Commune, dit : « Si jamais, par une de ces insurrections qui se renouvellent depuis le 10 mars, il arrivait qu'on portât atteinte à la représentation nationale, je vous le déclare, Paris serait anéanti, la France entière tirerait vengeance de cet attentat, et bientôt on chercherait sur quelle rive de la Seine Paris a existé. »

l'inégalité de richesse, l'inégalité de condition entre ceux qui ont un patrimoine et ceux qui vivent de leur travail, l'inégalité d'instruction. La marche des sciences sera accélérée par l'apparition de l'égalité d'instruction entre les individus, suivie, elle-même, de l'égalité d'instruction entre les peuples. Les arts seront perfectionnés par la simplification des méthodes scientifiques, par l'augmentation du nombre des instruments, des machines, des métiers. Quels pas de géant feront ces sciences dont les progrès dépendent d'observations répétées en plus grand nombre, quand, par suite de la vulgarisation de l'instruction chez les peuples, ces observations seront étendues et répétées sur un territoire illimité ! De l'égalité sortira la liberté par la suppression des lois passagères, des prohibitions, des formalités, des monopoles, par les caisses d'épargne (ou plutôt par les *tontines*) (1), par les assurances sur la vie (application du calcul aux probabilités de la vie), par les institutions de crédit et les associations de diverses sortes destinées à diminuer le nombre et la gravité des accidents du travail.

« Alors un espace de terrain de plus en plus resserré pourra produire une masse de denrées d'une plus grande utilité ou d'une valeur plus haute ; des jouissances plus étendues pourront être obtenues avec une moindre consommation ; le même produit de l'industrie répondra à une moindre destruction des productions premières, ou deviendra d'un usage plus durable. L'on saura choisir pour chaque sol les productions qui sont relatives à plus de besoins ; entre les productions qui peuvent satisfaire au besoin d'un même genre, celles qui satisfont une plus grande masse en exigeant moins de tra-

(1) Les tontines (du nom de leur inventeur, Tonti, banquier italien, établi en France vers 1650) ont pour objet de mettre en commun des fonds qui, après le décès de chaque associé, sont partagés entre tous les survivants.

vail et moins de consommation réelle. Ainsi, sans aucun sacrifice, les moyens de conservation, d'économie dans la consommation, suivront les progrès de l'art de reproduire les diverses substances, de les préparer, d'en fabriquer les produits (1). »

N'avons-nous pas ici sous les yeux un exemple aussi frappant qu'instructif des illusions que produit le *mirage*, non seulement dans le domaine physique, mais dans la sphère même des phénomènes intellectuels ? Voyez ces infortunés marins échappés, il y a quelques jours, comme par un inexplicable miracle, à la fureur des vagues déchaînées, jetés pêle-mêle sur ces planches mal jointes, sur cette *Méduse* qui ne justifie que trop les souvenirs rappelés par son nom, et menacés à chaque instant de voir s'entrouvrir sous eux l'immensité du gouffre ! La faim déchire leurs entrailles, la soif torture leurs gosiers, le soleil calcine leurs squelettes desséchés ; à l'horizon, pas une voile, pas le moindre point grisâtre qui puisse leur donner l'illusion d'un secours possible. Soudain, à cette heure de suprême détresse, le plus incroyable spectacle s'offre à leurs regards : devant eux, dans une perspective sans fin, s'étendent de vastes et luxuriantes prairies, au gazon frais et touffu, des forêts qui recèlent des sources limpides et miroitantes, des arbres qui plient sous la charge des fruits les plus succulents et les plus variés, oranges d'or, pommes aux reflets d'émeraude, figues et dattes aux appétissantes senteurs, banquets somptueux aux multiples services, vins et viandes à profusion, glaces et sorbets sur des plats de cristal aux facettes qui éblouissent ! Les affamés se tordent par avance dans les voluptueuses convulsions d'une béatitude surhumaine en pensant que ces viandes vont les rassasier, que ces breuvages vont étancher leur soif, que ces ombrages

(1) 10e époque.

bénis vont calmer la chaleur qui les mine ! Mais la vérité poignante apparaît avec son sinistre cortège de malédictions et de désespérances. Hélas ! ils sont toujours là sur ce radeau, victimes marquées par le doigt de la mort !

Telle est bien l'image de ce Condorcet qu'attend le couperet de Samson, et qui trace de l'avenir de l'humanité un tableau « qui nous fait pleurer de tendresse! »

Mais reprenons l'exposé de ses théories. Non seulement les méthodes seront perfectionnées de façon à mettre les connaissances à la portée d'un plus grand nombre d'individus, non seulement, comme on l'a vu, le nombre des travaux, des inventions, des sciences même de la nature sera augmenté, mais le progrès apparaîtra aussi dans le domaine de la moralité générale. En effet, l'habitude « de réfléchir sur sa propre conduite, d'interroger et d'écouter sur elle sa raison et sa conscience, » fera disparaître tant d'actions contraires au bien commun et qui n'ont pour cause que l'intérêt mal entendu. De là, progrès des sciences morales et politiques, perfectionnement des lois, des institutions publiques, et, par une inévitable conséquence, identification de l'intérêt commun de chaque homme avec l'intérêt commun de tous. Plus d'inégalité entre les sexes, ce qui constituera un des progrès « de l'esprit humain les plus importants pour le bonheur général. » On chercherait en vain, remarque l'auteur, des motifs de justifier cette inégalité de droits entre l'homme et la femme « par les différences de leur organisation physique, par celle qu'on voudrait trouver dans leur intelligence, dans leur sensibilité morale. »

Aussi a-t-on créé des lycées de filles et l'École normale de Sèvres !

Mais où nous cessons de critiquer, c'est lorsque Condorcet annonce, comme un des plus considérables pro-

grès accomplis par l'avenir, la suppression, partielle d'abord, puis définitive, des guerres de conquête. Malheureusement le Girondin se retrouve, avec son malencontreux sophisme, dans la nécessité de remplacer l'unité des agglomérations politiques par l'institution des *confédérations perpétuelles.*

Condorcet attend aussi d'excellents résultats de deux moyens généraux : « les méthodes techniques et l'institution d'une langue universelle. »

Par méthodes techniques il entend « l'art de réunir un grand nombre d'objets sous une disposition mathématique qui permette d'en voir d'un coup d'œil les rapports, d'en saisir rapidement les combinaisons, d'en former plus facilement de nouvelles. »

Quant à la langue universelle, il semble qu'on n'eût pas à l'inventer. Le latin n'avait-il pas longtemps servi, ne pouvait-il pas servir encore d'intermédiaire entre les différents savants de l'Europe et du monde ?

Enfin Condorcet annonce la possibilité de reculer les limites de la vie, et prédit « un temps où la mort ne sera plus que l'effet, ou d'accidents extraordinaires, ou de la destruction de plus en plus lente des forces vitales. » Descartes avait dit : « On se pourrait exempter d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse, si on avait assez de connaissances de leurs causes, et de tous les remèdes dont la nature nous a pourvus (1). »

La fin de *l'Esquisse* mérite d'être citée : « Telles sont les questions dont l'examen doit terminer cette dernière époque ; et combien ce tableau de l'espèce humaine, affranchie de toutes ses chaînes, soustraite à l'empire du hasard comme à celui des ennemis de ses progrès, et marchant d'un pas ferme et sûr dans la route de la

(1) *Discours sur la Méthode*, 6e partie.

vérité, de la vertu et du bonheur, présente au philosophe un spectacle qui le console des erreurs, des crimes, des injustices dont la terre est encore souillée, et dont il est souvent la victime ! C'est dans la contemplation de ce tableau qu'il reçoit le prix de ses efforts pour les progrès de la raison, pour la défense de la liberté. Il ose alors les lier à la chaîne éternelle des destinées humaines ; c'est là qu'il trouve la vraie récompense de la vertu, le plaisir d'avoir fait un bien durable que la fatalité ne détruira plus par une compensation funeste, en ramenant les préjugés et l'esclavage. Cette contemplation est pour lui un asile où le souvenir de ses persécuteurs ne peut le poursuivre ; où, vivant par la pensée avec l'homme rétabli dans les droits comme dans la dignité de sa nature, il oublie celui que l'avidité, la crainte ou l'envie tourmentent et corrompent ; c'est là qu'il existe véritablement avec ses semblables, dans un élysée que sa raison a su se créer, et que son amour pour l'humanité embellit des plus pures jouissances. »

Il y aurait plus que de la barbarie à critiquer, à scruter sérieusement ce testament philosophique, dont la sincérité semble absolue, et dont, jusqu'à un certain point, l'émotion est réelle ; plaignons seulement l'écrivain d'avoir placé si bas son idéal, et de s'être contenté d'un élysée où il ne rencontrera guère, sous de problématiques ombrages, pour discuter avec lui du bonheur que la terre nous offre, que son plus immédiat successeur et disciple, M. Renan, l'auteur de la *Vie de Jésus*.

Le style de Condorcet est d'une facilité pénible, fatigant par l'usage habituel de la période récapitulative, composé presque toujours de lourds participes présents ; (qu'on lise, dans la Neuvième époque, la phrase qui commence par : En Angleterre, Collins et Bolingbroke, etc., on trouvera jusqu'à vingt participes

présents se succédant sans interruption.) La langue est sans éclat, non que les métaphores fassent défaut, mais par suite de la banalité même de ces métaphores: (étager l'édifice des superstitions — guérir des préjugés — combattre le fanatisme — ouvrir des portes à la vérité — le fléau de l'erreur — frapper des arbres funestes dans leurs racines — élaguer des branches égarées — couvrir la vérité d'un voile — couvrir le despotisme d'un bouclier — briser des chaînes — trancher un nœud — jeter les fondements d'une doctrine — avoir pour cri de guerre : Raison, Tolérance, Humanité, etc.)

En somme *l'Esquisse* n'est pas un livre d'histoire : les faits sont trop souvent dénaturés, mutilés au service d'un parti. Ç'est un pamphlet, inoffensif dans le fait, mais qui devait être, au jugement de l'auteur, un irréfutable réquisitoire contre la religion. Le soi-disant Tacite du fanatisme est mort depuis tantôt un siècle, et le catholicisme n'est pas près de le suivre. *Tu es Petrus...* Pour finir, rien ne nous empêchera de constater que Condorcet, abstraction faite de son génie de mathématicien connu de tous, fut, même en métaphysique générale et en littérature (ses *Éloges académiques* ont un sérieux intérêt), plus et mieux qu'un homme médiocre ou ordinaire; qu'il a aimé et cultivé la science avec une indéfectible et courageuse passion, et qu'il méritait autre chose que cette renommée louche et cette gloire contestée.

Il laissait une veuve qui se fit connaître plus tard par ses *Lettres sur la sympathie*, petit ouvrage inspiré des théories fameuses d'Adam Smith (1). Mais le nom de Me Condorcet s'efface entièrement devant le souve-

(1) Célèbre moraliste et économiste, né en Écosse en 1723. En 1759 il publia la *Théorie des sentiments moraux*, puis ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Il mourut en 1790.

nir bruyant de la légende romanesque qui s'attache à celui de Mme Roland.

Manon-Jeanne Phlipon naquit le 17 mars 1754, à Paris, d'un maître graveur de la Cité. Elle reçut une éducation très complète, et bégaya même les premiers éléments du latin ; dès le plus jeune âge, elle fut bonne dessinatrice et très passable musicienne ; avant l'âge de dix ans, s'il faut l'en croire, elle conçut un goût des plus vifs pour les sciences historiques. Elle a raconté même (mais peut-être y a-t-il un peu de bravade philosophique dans cette allégation) que, ne pouvant se passer des Vies parallèles de Plutarque, qu'elle lisait nuit et jour, elle les emportait à l'église « en guise de semaine sainte. » C'est de ce moment que datent les impressions « qui *me* rendaient républicaine. » Une républicaine de neuf ans ! Jean-Jacques eût été satisfait. De cette déclaration il appert que Mme Roland serait, par droit d'ancienneté sinon par droit de mérite, la doyenne des libres-penseuses et autres Cornélies frelatées du 19e siècle. Qu'est devenu le temps où Manon, âgée de sept ans, ravissait le curé de St-Barthélemy par la netteté et l'exactitude de ses réponses au catéchisme ? « Pour sonder mon instruction en manifestant sa sagacité, il me demanda combien il y avait d'ordres d'esprit dans la hiérarchie céleste. Je fus persuadée, à l'air victorieux et malin dont il me fit cette question, qu'il croyait m'embarrasser, et je répondis en souriant que, quoiqu'il y en eût plusieurs d'indiqués dans la préface de la messe, j'avais vu ailleurs qu'on en comptait *neuf*, et je lui passais en revue les anges, archanges, trônes, dominations, etc. Jamais curé ne fut si satisfait des lumières de son néophyte ! » Il n'était pas prudent, du reste, de trouver quelques défauts à la savante petite écolière: quand le graveur grondait, « sa douce petite fille devenait un lion. » Quand il

s'avisait de donner le fouet, elle « lui mordait la cuisse » pour bien faire voir qu'elle protestait contre la volonté du « despote. » En somme, l'éducation de Mlle Phlipon fut des plus singulières : confiée presque exclusivement à la surveillance de parents qui la laissaient libre de fouiller à son aise dans une bibliothèque remplie d'ouvrages immoraux, ce fut un miracle si elle ne fut pas avant l'âge empoisonnée et corrompue. Mme Phlipon, la mère, avait pour sa fille une véritable adoration ; elle lui donnait, ce qui est au moins une imprudence, une mise élégante, même riche, au-dessus de sa condition ; ce qui n'empêchait pas, et nous la louons fort, la jeune Manon d'aller en fourreau de toile avec sa mère au marché, de descendre à quelques pas de la maison pour aller acheter du persil ou de la salade, et cela avec *un si grand air*, que la fruitière, fascinée par cette *politesse et cette dignité*, la servait toujours avant les autres clientes, sans qu'aucune d'elles eût jamais l'idée de protester contre ce passe-droit ! On le voit, la future Mme Roland attache une importance particulière à ce qu'on la prenne pour une personne bien élevée, digne de paraître dans le plus grand monde ! Cette plébéienne est superbe d'aristocratique dédain quand elle parle du *petit bijoutier*, *du petit mercier*, *du gros marchand de drap qui se croit supérieur aux deux autres*, quand elle écrit que *tous les négociants sont étrangers aux idées généreuses et à toute espèce de sentiments délicats*. Mais, pour appeler les choses par leur nom, est-il possible de rêver une petite péronnelle plus grotesque que cette demoiselle, qui ne pouvait « jamais entendre sa voix sans *avoir le cœur ému d'attendrissement*, ni se regarder et s'écouter parler ou chanter *sans enthousiasme ?* » Elle eut le crève-cœur d'être demandée en mariage par un médecin qui s'appelait *Gardâne*, et un boucher du nom de *Graindorge*. Pendant toute sa vie

Mme Roland restera ce qu'elle nous apparaît au début de ses mémoires, le type achevé de la Philaminte de petite ville de province, de la pédante en extase devant son risible petit savoir, gonflée jusqu'au délire par l'orgueil en révolte et la plus inassouvissable vanité !

A l'âge de douze ans, avec sa capricieuse imagination, elle tomba dans une fièvre d'ascétisme maladif qui la porta à prendre le voile ; elle entra chez les Dames de la Congrégation du faubourg Saint-Marcel. C'est avec une pénétrante sensibilité qu'elle rapporte les impressions de sa première nuit au couvent : « Je n'étais plus sous le toit paternel ; je me sentais loin de cette bonne mère qui sûrement pensait à moi avec attendrissement ; une faible lueur éclairait la chambre où l'on m'avait mise coucher avec quatre autres enfants de mon âge ; je me levai doucement ; j'allai près de la fenêtre ; le clair de lune permettait de distinguer le jardin sur lequel elle avait vue. Le plus profond silence régnait dans ces lieux ; je l'écoutai, pour ainsi dire, avec une sorte de respect ; de grands arbres projetaient çà et là leur ombre gigantesque, et promettaient un sûr abri à la méditation tranquille ; je levai les yeux vers le ciel, il était pur et serein ; je crus sentir la présence de la divinité qui souriait à mon sacrifice, et m'en offrait déjà la récompense dans la paix consolante d'un séjour céleste. »

Pourquoi Mme Roland n'a-t-elle pas toujours pensé, pourquoi n'a-t-elle pas toujours écrit avec cette élévation, avec ce charme ? Mais si nous tournons la page, nous nous heurtons à cette profession de foi navrante : « La philosophie a dissipé les *illusions d'une vaine croyance.* » L'auteur retrouve la vivacité de ses couleurs quand il s'agit de dépeindre celle qui fut sa première passion, Mlle Sophie Cannet. Quel portrait sympathique aussi que celui de cette jeune religieuse, Sainte-

Agathe, qui se prend d'un si vif intérêt, d'une affection si tendre pour notre petite Manon! « La nature l'avait pétrie de soufre et de salpêtre ; son énergie contrainte porta au suprême degré la sensibilité de son cœur et la vivacité de son esprit. Le défaut de dot avait assigné sa place parmi les sœurs converses, avec lesquelles elle n'avait de commun que leurs rudes exercices. Il est des âmes qui n'ont pas besoin de culture ; Sainte-Agathe, sans avoir reçu de grands secours de l'éducation, était supérieure, non seulement à ses compagnes, mais à la plupart des dames du chœur. Son prix était connu, et... elle jouissait de cette considération que s'attire le mérite... Je l'avais à peine observée qu'elle me distinguait déjà ; ses bontés me prévinrent et me la firent remarquer ; à table, elle épiait mes goûts à mon insu, et cherchait à les satisfaire ; à la chambre, elle me faisait mon lit avec complaisance, et ne manquait pas une occasion de m'adresser quelque chose d'obligeant. Si je la rencontrais, elle m'embrassait avec tendresse, m'emmenait quelquefois dans sa cellule, où elle avait un serin charmant, familier, caressant, à qui elle avait appris à parler ; elle me donna secrètement un seconde clef de cette cellule, pour que je pusse y entrer en son absence ; j'y lisais les livres de sa petite bibliothèque, les poésies du Père du Cerceau et des ouvrages de mysticité. Lorsque ses travaux ne lui avaient pas permis d'y passer quelques minutes avec moi ou devaient l'en empêcher, j'y trouvais un petit billet bien tendre auquel je ne manquais pas de répondre ; elle gardait ces réponses comme de précieux bijoux, et me les montrait ensuite bien fermées dans son oratoire. »

Au bout d'un an, elle sortit du couvent, et reprit la vie de famille dans la maison de sa grand'mère, où elle continua ses études littéraires avec une prédilec-

tion marquée pour les lettres de Mme de Sévigné, qui la gagna par *son aimable facilité, ses grâces, son enjouement, sa tendresse*, et dont elle connaissait les *entours* comme si elle eût vécu avec elle. Mais elle se lança bientôt dans toutes sortes de lectures du plus bizarre mélange, dévorant les cent volumes de Voltaire, les gros in-folio de l'Encyclopédie, mêlant tout, algèbre et poésie, géométrie et cartésianisme, physique et prédication chrétienne, tactique et romans, esthétique et droit international. Elle raconte qu'elle s'amusa même à composer un sermon, qu'un ecclésiastique loua pour la méthode et le style. Quand sa mère fut morte, elle demeura seule avec son père, dont le libertinage, qu'il ne prenait même pas la peine d'entourer d'un voile discret, lui inspira, sinon de la haine ou du mépris, au moins une invincible répulsion.

L'esprit et la beauté de Mlle Phlipon amenèrent dans la maison du graveur un grand nombre d'aspirants à sa main ; c'est ce que la moqueuse jeune fille appelle *la levée en masse* de ses prétendants. Avec une causticité, une clairvoyance impitoyables, elle a tracé le portrait de ces adorateurs bientôt éconduits, et dont un seul, La Blancherie, littérateur médiocre et personnalité fade, sembla fixer quelques mois la naturelle inconstance de son caractère.

C'est en 1775 qu'elle fit la connaissance d'un inspecteur des manufactures, Roland de la Platière, de vingt ans plus âgé qu'elle. Roland était un honnête homme, instruit, avec une nuance de puritanisme (1) ou même de quakerisme (2), froid à l'extrême, qui, pour mieux

(1) Doctrine adoptée en Angleterre et en Écosse, au 16e siècle, par des presbytériens rigides qui avaient la prétention de pratiquer seuls la religion dans toute sa pureté.

(2) Doctrine qui consiste dans la suppression des formes du culte, et dans une grande austérité de mœurs, de langage, de costume. Le quakérisme se soutient toujours en Pensylvanie.

plaire à la jeune philosophe, discutait avec elle, dans de scientifiques rendez-vous, sur les questions les plus ardues de la jurisprudence et de la pédagogie. Le mariage eut lieu en 1780, et Mme Roland, *excepto excipiendo* (1) n'eut jamais d'autre affection que le sentiment grave et respectueux qu'elle voua, dès la première heure de son union, à son austère et dogmatique époux. Dès lors, jusqu'à la Révolution, elle se partage entre une collaboration dont l'idée seule effraie (à un ouvrage intitulé l'*Art du tourbier*), et les soins qu'elle prodigue à sa jeune fille. Sa vie appartient maintenant à l'histoire. La prise de la Bastille remua en elle tout le fouillis de ses souvenirs classiques : Thrasybule, (2) Dion (3), les Tarquins (4) et les Brutus (5). En 1791, elle vint se fixer à Paris avec Roland, et son petit salon fut bientôt fréquenté par les coryphées du mouvement populaire, les Brissot, les Buzot, les Péthion.

Quelle fut, au physique, cette femme célèbre ? Elle nous a laissé d'elle-même un portrait qui, si nous nous en rapportons aux témoignages contemporains, est d'une ressemblance absolue : « Ma figure n'avait rien de frappant qu'une grande fraîcheur, beaucoup de douceur et d'expression ; à détailler chacun des traits, on peut se demander : Où donc en est la beauté ? Aucun n'est régulier, tous plaisent. La bouche est un peu grande ; on en voit mille de plus jolies... L'œil, au contraire,

(1) « En exceptant ce qu'il faut excepter. » Depuis la publication, par M. Dauban, des *Lettres inédites de Mme Roland à Buzot*, le renom d'austérité et de vertu de celle-là a bien pâli !

(2) Grec célèbre qui délivra Athènes du joug des trente tyrans imposés par Lysandre, général Lacédémonien. (403 avant J.-C.)

(3) Dion de Syracuse, ami et disciple de Platon, se signala par sa haine contre le despotisme de Denys le Tyran.

(4) Tarquin l'Ancien et Tarquin le Superbe, cinquième et septième roi de Rome, fameux par leur orgueil et leurs excès de pouvoir ; le dernier fut banni.

(5) Le premier fonda la république à Rome ; le second fut un des meurtriers de Jules César.

n'est pas fort grand, son iris est d'un gris châtain ; mais placé à fleur de tête, le regard ouvert, franc, vif et doux, couronné d'un sourcil brun, comme les cheveux, et bien dessiné ; il varie dans son expression comme l'âme affectueuse dont il peint les mouvements; sérieux et fier, il étonne quelquefois... Le nez me faisait quelque peine, je le trouvais un peu gros par le bout ; cependant considéré dans l'ensemble, et surtout de profil, il ne gâtait rien au reste. Le front large, peu couvert à cet âge, soutenu par l'orbite très élevé de l'œil, et sur le milieu duquel des veines en Y s'épanouissaient à l'émotion la plus légère, était loin de l'insignifiance qu'on lui trouve sur tant de visages. »

L'histoire de son mariage fait, du reste, le plus grand honneur à la noblesse de ses sentiments et à la loyauté de son caractère ; aux premières ouvertures de Roland, elle avait répondu en le dissuadant de persister dans son projet, et en lui apprenant qu'elle était complètement ruinée. Cette dernière considération ne retint nullement l'honnête philosophe, qui s'engagea avec Melle Phlipon dans le mariage, « ce lien sévère, cette association où la femme se charge pour l'ordinaire du bonheur des deux individus (1). »

L'appréciation de la conduite de Mme Roland pendant la Révolution, le grand rôle qu'elle joua pendant le ministère de son mari, sont en dehors de notre sujet ; nous n'avons à porter nos recherches et à fixer notre examen que sur la valeur de ses mémoires et les qualités de son style.

Contrairement à ce qui se rencontre chez la plupart des écrivains qui se sont racontés, eux et leur époque, nous ne remarquons que des traces fort rares d'exagération ou de partialité. Elle raconte les faits avec une

(1) *Mémoires*, tome IV ,page 99. Édit. de la Biblioth. nationale.

sorte de naïveté enfantine, pour ainsi dire effrontée, qu'on ne laisse pas de trouver surprenante chez une femme, à tout dire, supérieure, mais si pénétrée de son mérite ! La sensibilité, vraie dans le fond, exagérée dans l'expression (ce qui est le cachet de cette époque troublée), déborde à chaque ligne, et l'on citerait peu de pages aussi touchantes que celles où elle raconte la mort de sa mère. Ce qui gâte et atténue l'émotion, c'est l'absence du sentiment religieux, de la confiance en Dieu, de cette foi sincère et humble qu'on a appelée *la foi du charbonnier*. L'éloquence, le pathétique, le mouvement, voilà les dons habituels de Mme Roland. Elle a aussi les défauts de ses qualités : son éloquence dégénère en emphase, son pathétique en phébus, son mouvement en chaleur factice. Par ses bons comme par ses mauvais côtés, elle relève de Rousseau, qu'elle étudie, imite avec affectation. Mais comme son modèle, elle ne sait pas, même dans les plus brillantes tirades, se préserver de ce que Rivarol appellera de « la rouille genevoise », c'est-à-dire je ne sais quoi de dur, de gêné, de trivial. On répondra que les *Mémoires* comportent la facilité, le laisser-aller, le naturel du langage de la conversation, ou, si l'on aime mieux, du style épistolaire. Mais alors pourquoi tout cet appareil de rhétorique ? Disons aussi que Mme Roland, comme l'auteur des *Confessions*, n'a jamais connu cette réserve, cette discrétion morale, cette virginale réserve qui font passer sous silence certains faits, certaines pensées d'un ordre spécial, dont la révélation exposerait à la curiosité de regards distraits ou railleurs ce qui ne doit pas sortir de l'intimité et du secret de notre conscience. Sa plume manque de chasteté, non qu'elle se complaise (loin de là !) dans la gravelure ou les tableaux aventurés, mais le moraliste voudrait pouvoir supprimer plus d'une page, que le lettré regretterait aussitôt, il

est vrai. Cette crudité d'expression, cette virilité choquante s'expliquent par l'espèce d'abandon moral dans lequel vécut la pauvre Manon, qui eut, on l'a vu le malheur de ne pas avoir, pour la conduire jusqu'au seuil du mariage, les conseils, l'exemple, l'inquiète sollicitude d'une mère vigilante et dévouée. On a vu aussi qu'elle avait, en quelque sorte, été livrée à elle-même par un père qui déshonorait la sainteté du foyer domestique. Les détestables lectures ont fait le reste.

A un point de vue exclusivement littéraire, on voudrait à ce style plus de délicatesse, de grâce, de goût. L'art des nuances échappe à l'auteur. Elle plaque ses couleurs avec une sorte de brutalité, et d'ordinaire frappe plutôt fort que juste. Ses portraits ont un relief énergique, et l'on oublie malaisément les figures qu'elle a peintes ; voici comme elle nous représente son mari : C'était « un homme de quarante et quelques années, haut de stature, négligé dans son attitude, avec cette espèce de raideur que donne l'habitude du cabinet ; mais ses manières étaient simples et faciles, et sans avoir le fleuri du monde, elles alliaient la politesse de l'homme bien né à la gravité du philosophe. De la maigreur, le teint accidentellement jaune, le front déjà peu garni de cheveux et très découvert, n'altéraient point des traits réguliers, mais les rendaient plus respectables que séduisants. Au reste un sourire extrêmement fin et une vive expression développaient sa physionomie et la faisaient ressortir comme une figure toute nouvelle, quand il s'animait dans le récit, ou à l'idée de quelque chose qui lui fût agréable. Sa voix était mâle, son parler bref, comme celui d'un homme qui n'aurait pas la respiration très longue ; son discours, plein de choses, parce que sa tête était remplie d'une foule d'idées, occupait l'esprit plus qu'il ne flattait l'o-

reille ; sa diction était parfois piquante, mais sèche et sans harmonie. »

L'harmonie ! à ce caractère encore se reconnaît le disciple de Rousseau, qui, de tous les écrivains de notre littérature, est, sans contredit, celui qui a recherché avec le plus de persistance et rencontré avec le plus de bonheur cet éclat, cette suavité, cette mélodie des sons. On comprend, du reste, que l'auteur du *Devin du village* (1) ait si fort estimé le côté musical de la période, la magie des accords, la combinaison des cadences. On comprend de même cette préoccupation dans Mme Roland, dont l'oreille était fort juste, et qui avait la passion de la guitare, comme Rousseau la passion du clavecin. Quand elle apprécie un orateur, c'est de sa voix, de son timbre qu'elle s'occupe d'abord. Ce qui la frappe dans Robespierre, c'est que « sa *voix triviale*, ses mauvaises expressions, sa manière vicieuse de prononcer, rendaient son débit fort ennuyeux. » Elle loue le « très noble débit » de Vergniaud, constate que Mirabeau n'avait pas « un timbre flatteur », et met au premier rang des qualités de celui qui s'exprime en public, « cette beauté de l'organe de la voix, très différente de sa force, » qu'elle a cherchée dans les trois Assemblées nationales et qu'elle n'a trouvée « parfaite chez personne. »

On conçoit qu'avec cette idée fixe de la douceur, de la flexibilité, de la perfection enchanteresse dans la partie extérieure et matérielle du style, elle ait réussi à composer plus d'un morceau irréprochable pour la facilité du rythme et la science du nombre : parfois même, elle donne l'illusion de la période de Rousseau, dont elle semble surtout avoir étudié, avec une passion

(1) Opéra dont les paroles et la musique sont de Rousseau, et qui obtint un très grand succès. Ajoutons que cet écrivain est l'auteur d'un *Dictionnaire de Musique*.

jalouse, les *Rêveries d'un promeneur solitaire* (1) ; qu'on lise cette apostrophe :

« Aimable Meudon ! combien de fois j'ai respiré sous tes ombrages en bénissant l'auteur de mon existence, en désirant ce qui pourrait la compléter un jour, mais avec ce charme d'un désir sans impatience qui ne fait que colorer les nuages de l'avenir des rayons de l'espoir ! Combien de fois j'ai cueilli dans tes fraîches retraites des palmes de la fougère marquetée, des fleurs de brillants orchis ! Comme j'aimais à me reposer sous ces grands arbres, non loin des clairières où je voyais quelquefois passer la biche timide et légère ! Je me rappelle ces lieux plus sombres où nous passions les moments de la chaleur, etc. »

On trouve dans ce passage, comme dans maint autre, un reflet de la *Cinquième Rêverie*, cette merveille de description, ce chef-d'œuvre d'harmonie.

Suivant les sujets, la langue des *Mémoires* fait preuve de variété, de souplesse, de naturel : l'auteur ne recherche pas toujours l'effet, ne s'éternise pas dans la fatigante solennité d'un monotone apparat, et sait, quand il le faut, se débarrasser des oripeaux fanés d'une rhétorique déclamatoire. Sachons gré à cette plébéienne aristocratique, sorte de Carrel (2) en jupons, d'avoir, comme son maître Jean-Jacques, osé appeler par leur nom les objets les plus vulgaires de la vie matérielle. Rousseau, en effet, n'est jamais plus attachant que lorsqu'il nous retrace, avec cette fraîcheur et cette simplicité qu'on ne surpassera pas, ses excursions dans les bois, ses nuits passées à la belle étoile, ses petits repas arrosés de clairet qui lui *reviennent à six liards*. Mme Roland est digne de son modèle quand,

(1) C'est le dernier ouvrage de Jean-Jacques.

(2) Carrel (Armand), journaliste célèbre, naquit à Rouen, en 1801, fut rédacteur au *National*, et mourut, à la suite d'un duel, à l'âge de 35 ans.

laissant de côté toute affectation, toute pose de commande, elle nous raconte ces diners champêtres *sous un joli berceau de chèvre-feuille*, où elle trouve tant de plaisir à manger, avec l'appétit de ses quinze ans, *des œufs frais, des légumes, de la salade*. Bref, on peut dire que ses échappées de naturel lui portent bonheur ; quand elle ne cherche pas l'esprit, elle le trouve spontanément : rien de plus dégagé, de plus *sincère* dans leur désinvolture, que les *silhouettes* qu'elle a tracées de ceux qui recherchèrent sa main : « Gardanne avec ses trois marteaux (1), son air doctoral, son accent du midi, ses sourcils noirs très rapprochés, *avait l'air beaucoup plus propre à conjurer la fièvre qu'à la donner.* »

Mme Cornuel (2), Mme du Deffand (3) n'eussent pas mieux dit.

Ce qu'elle doit aussi à la même inspiration, c'est l'amour de la nature. Bien que les soucis de la politique envahissent et absorbent la plupart de ses instants, la malheureuse prisonnière de St-Lazare trouve un charme indicible à se replacer par la pensée au milieu des paysages que lui ont offerts ses promenades de jeune fille ou ses voyages avec son mari. Mais Rousseau, lui, avait eu sous les yeux, dès son enfance, les pics grandioses des Alpes, les lointaines perspectives ombragées du Léman ! De là le sublime puissant de ses descriptions. Née dans les boues de la Cité, confinée dans une arrière-boutique obscure, Manon n'a pas eu de ces visions superbes qui enrichissent à jamais la palette d'un écrivain, et la dorent de teintes éblouis-

(1) *Perruque à marteau*, qui avait une longue boucle entre deux nœuds.

(2) Amie de Mme de Sévigné, célèbre par sa causticité.

(3) Mme du Deffand, qui a laissé des lettres très spirituelles, vivait au XVIIIe siècle.

santes. Comme Mme de Staël plus tard regrettera son ruisseau de la rue du Bac, Mme Roland ne parle jamais qu'avec une jalouse prédilection du grand ruisseau de Paris, cette Seine, tantôt tumultueuse, mais le plus souvent somnolente, objet incessant des railleries comme de l'affection de ceux qui ont joué près d'elle à l'aurore de la vie :

« Enfant de la Seine, c'était toujours sur ses bords que je venais habiter ; la situation du logis paternel n'avait point le calme solitaire de la demeure de ma bonne maman ; les tableaux mouvants du Pont-Neuf variaient la scène à chaque minute... Beaucoup d'air, un grand espace s'offraient à mon imagination vagabonde. Combien de fois, de ma fenêtre exposée au nord, j'ai contemplé avec émotion les vastes déserts du ciel, sa voûte superbe, azurée, magnifiquement dessinée depuis le levant bleuâtre, loin, derrière le Pont-au-Change, jusqu'au couchant, dorée d'une brillante couleur aurore derrière les arbres du Cours et les maisons de Chaillot. »

Dans la peinture des caractères, le portrait des hommes politiques qu'elle a connus, elle brille par la netteté du trait, la richesse de la couleur, et si elle n'égale ni St-Simon (1) ni la Bruyère, elle reproduit la vie, elle accuse le relief. Demeurée femme, du reste, et capricieuse, il vaut mieux être de ses amis que figurer parmi ses adversaires ; l'illustre Monge pourrait en dire quelque chose : « On ne savait qui mettre à la marine ; Condorcet parla de Monge (2), parce qu'il l'avait vu résoudre des problèmes de géométrie à l'Académie des sciences, et Monge fut élu. C'est une espèce d'ours qui

(1) Le duc de St-Simon (1675-1755) a laissé sur son temps des *Mémoires* qui le mettent sur le même rang que Tacite.

(2) Célèbre mathématicien (1746-1818), créateur de la géométrie descriptive et le fondateur de l'École polytechnique.

: bien des singeries à la manière des ours que j'ai jouer dans les fossés de la ville de Berne ; on n'est plus lourdement pasquin (1) et moins fait pour être sant. Autrefois tailleur de pierres à Mézières, où ›bé Bossut l'encouragea et lui fit commencer l'étude s mathématiques, il s'est avancé à force de travail, avait cessé de voir son bienfaiteur dès qu'il avait ›péré de devenir son égal. Bon homme, au demeuant, ou sachant en acquérir la réputation dans un petit :ercle dont les malins ne se seraient pas amusés à faire voir qu'il n'était qu'épais et borné. Mais enfin il passait pour être honnête homme, ami de la Révolution, et l'on était si las des traîtres, si embarrassé de trouver des gens capables, que l'on commençait de s'accommoder de ceux qui étaient sûrs. Je n'ai pas besoin de rien dire de son ministère : le triste état de notre marine ne prouve que trop aujourd'hui son ineptie et sa nullité. »

Mme Roland avait la main plus légère pour ses amis ; quand, par exemple, il s'agit de son cher Buzot, la langue n'a pas assez d'épithètes louangeuses : « Buzot, d'un caractère élevé, d'un esprit fier et d'un bouillant courage, sensible, ardent, mélancolique et paresseux, doit quelquefois se porter aux extrêmes. (On voit que l'auteur reconnaît à son préféré deux défauts: la paresse, ce vice aristocratique, la fougue, cette erreur des cœurs généreux.) Passionné contemplateur de la nature, nourrissant son imagination de tous les charmes qu'elle peut offrir, son âme des principes de la plus touchante philosophie, il paraît fait pour goûter et procurer le bonheur domestique ; il oublierait l'univers dans la douceur des vertus privées avec un cœur digne du sien. (Que de secrets renfermés dans cette phrase, et

(1) Nom d'un savetier de Rome, connu par les brocards qu'il lançait à tor propos.

surtout dans les derniers mots !) Ami de l'humanité, susceptible des plus tendres affections, capable d'élans sublimes et des résolutions les plus généreuses, il chérit *son espèce*, et sait se dévouer en républicain ; mais juge sévère des individus, difficile dans les objets de son estime, il ne l'accorde qu'à fort peu de gens.... Lorsque la lie d'une nation corrompue, amenée à la surface dans le bouleversement d'une révolution, portait au timon des affaires des hommes qui faisaient consister le patriotisme à flatter le peuple pour le conduire, à tout renverser et envahir pour s'accréditer et s'enrichir, à médire des lois pour gouverner.... à jurer, boire et se vêtir en porte-faix pour fraterniser avec leurs pareils, Buzot professait la morale de Socrate (1) et conservait la politesse de Scipion (2). » Scipion et Socrate sur le même rang que Buzot ! Le mot de la Rochefoucauld (3) est toujours vrai : *L'esprit est souvent la dupe du cœur.* Croirait-on que c'est la même plume qui a dessiné la figure de ce malheureux Fabre d'Églantine, « affublé d'un froc, armé d'un stylet, » bref « le plus scélérat tartufe ? »

Il serait oiseux de signaler, au seul point de vue du goût, les traces d'afféterie, de maniérisme même, dont abondent les courtes biographies, dernier souvenir donné à ceux qu'elle ne verra plus. Quand il lui arrive de n'être pas en verve, elle n'est pas mauvaise à moitié, elle est exécrable : c'est d'un bel esprit tellement démodé que les dernières précieuses en eussent rougi : « Louvet (4) a prouvé que sa main habile pouvait *alter-*

(1) Célèbre philosophe grec, né à Athènes en 469 avant J.-C, fut le créateur de la science morale ; il fut condamné à boire la ciguë en 400.

(2) Scipion l'Africain, célèbre général romain, né en 237 avant J.-C., battit Annibal à Zama (202) et anéantit Carthage, la rivale de sa patrie.

(3) Célèbre écrivain, né en 1605, mort en 1680, a composé des *Maximes* où il exagère le rôle de l'égoïsme dans la vie.

(4) Né à Paris en 1764, auteur d'un roman obscène, fit partie de la Convention, s'attacha au parti de la Gironde, fut proscrit, échappa à la Terreur, fut membre du Conseil des Cinq-Cents, et mourut en 1797.

nativement secouer les grelots de la folie, tenir le burin de l'histoire, et lancer les foudres de l'éloquence. (C'est le style de Mme Joseph Prudhomme.) Il est impossible de réunir plus d'esprit à moins de prétention et plus de bonhomie ; *courageux comme un lion, simple comme un enfant,* homme sensible, bon citoyen, écrivain vigoureux, il peut faire *trembler Catilina à la tribune, dîner chez les Grâces, et souper avec Bachaumont* (1). »

L'anecdote suivante nous réconciliera avec l'illustre écrivain : « Nous occupions une chambre à deux lits, dans le plus grand desquels je couchais avec ma mère ; l'autre, dans un coin de la chambre, servait à mon père seul. Il venait de se coucher certain soir, lorsque l'envie d'avoir ses rideaux très exactement fermés les lui fit tirer si ferme, que le ciel du lit tomba et lui fit couverture complète ; après un petit mouvement de frayeur, nous nous prîmes tous à rire de l'aventure, tant le ciel avait tombé juste pour envelopper mon père sans le blesser. Nous appelions de l'aide pour le débarrasser ; la maîtresse du logis arrive ; étonnée à la vue de son lit décoiffé, elle s'écrie avec l'air de la plus grande ingénuité : « Ah ! mon Dieu, comment cela est-il possible ? il y a dix-sept ans qu'il est posé ; il n'avait jamais bougé ! » Ce raisonnement me fit plus rire encore que la chute du ciel de lit. »

On peut recommander comme un modèle de bonne humeur cette page lestement troussée et qui n'est, à vrai dire, que la seconde édition de l'un des principaux incidents du *Repas ridicule* dans Horace (2). Ce genre de récits, avec ce laisser-aller, ce déshabillé de style, convient mieux à Mme Roland que ces tirades ampou-

(1) Écrivain, journaliste, dont le nom est synonyme d'esprit, d'agrément et surtout d'urbanité.

(2) Voir la satire 8 du livre II, où un dais s'abat sur la table du banquet.

lées où elle nous ressasse les origines de son enthousiasme républicain et sa passion pour les « réformateurs de l'inégalité », Agis et Cléomène ; la postérité se soucie médiocrement de savoir si la solennelle gamine de douze ans se serait retirée avec le peuple sur le mont Aventin et si elle aurait voté pour les tribuns. Les factums de la fille du graveur contre la royauté, contre « ce luxe asiatique, cette pompe insolente, ce brillant appareil, » communiquent au lecteur une sorte d'agacement qui se change en une véritable indignation quand on la voit prendre sa plume la plus enfiellée pour écrire au Souverain-Pontife, qu'elle appelle le *Prince-Évêque de Rome* (1), farce démesurément spirituelle, qui lui « parut si plaisante, qu'elle en rit beaucoup après l'avoir faite. » Qu'elle est bien mieux dans son rôle quand elle fronde les travers de ceux qui l'entourent ! quand elle nous dépeint l'amusante sottise du millionnaire Cannet, qui, voyant les succès de la tragédie de son parent du Belloy (2) et calculant le profit qu'il devait en tirer, disait fort sérieusement et avec humeur : « Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas appris à faire des tragédies ? J'en aurais fait le dimanche ! » Ici le talent, l'entrain, la dextérité de main du conteur sont manifestes. C'était là une voie toute tracée. Mais non : on rêvait le grand style, on songeait aux *Annales* de Tacite, on aurait voulu être l'historien national de son pays, apparaître avec la torche vengeresse qui éclaire les forfaits des despotes, et porter aux générations futures les tables d'une *Nouvelle loi !*

Aussi, la plupart du temps, le but est dépassé, et les apostrophes, qui tirent une valeur particulière de la rareté de leur emploi, reviennent incessamment et sur

(1) Elle fut écrite le 23 novembre 1792, au pape Pie VI.

(2) Poète français, né à St-Flour en 1727, mort en 1775, a composé des tragédies, dont la plus célèbre est *Le siège de Calais*.

les sujets qui semblent le moins se prêter à ce genre de figure. Qu'on lise le morceau suivant :

« Etre suprême, âme du monde, principe de ce que je sens de grand, de bon et d'heureux, toi dont je crois l'existence, parce qu'il faut bien que j'émane de quelque chose de meilleur que ce que je vois, je vais me réunir à ton essence ! »

Jamais on ne devinerait le motif qui amène cette invocation à l'Éternel. On supposera que l'auteur accumule ici les redondantes périphrases, reproduit toute la logomachie tonitruante de Jean-Jacques, professe même la doctrine panthéistique de Zénon (1) pour essayer d'attirer le regard bienveillant de la Divinité sur sa patrie menacée par l'Europe entière, secouée par de si formidables convulsions, ravagée par une telle horde de scélérats ! En aucune façon. Cette mise en scène mélodramatique a pour but de permettre à Mme Roland de recommander à la protection du Ciel... Mais il vaut mieux citer : « J'invoque le zèle de ceux à qui je fus chère, pour cette *bonne*, dont la rare fidélité est le plus touchant modèle en ce genre. »

Le procédé cher aux écoliers apparaît ici dans sa plaisante naïveté. Mme Roland avait tiré de son auteur favori un certain nombre de tournures, elle avait fait un *Recueil d'Élégances* qu'elle avait employées au fur et à mesure de ses impressions ; à la fin de ses mémoires, elle s'aperçoit qu'il lui reste une apostrophe, et, pour ne pas la perdre, elle ne trouve rien de mieux que de la consacrer à sa *femme de ménage !* C'est le cas où jamais de rappeler ce personnage qui demande à Hercule sa massue pour anéantir l'insecte qui le pique. Quelle disproportion entre le but à atteindre et les

(1) Philosophe né en 372 avant J.-C., ouvrit une école sous un portique d'Athènes. Sa morale est supérieure à celle des autres systèmes de l'antiquité, mais il a eu le tort d'identifier la nature et Dieu.

moyens mis en œuvre ! Rien ne prouve mieux le manque d'équilibre intellectuel.

C'est non seulement la mesure, la juste convenance, mais aussi la distinction, le goût, qui se font souvent désirer dans les *Mémoires*, agrégation hétérogène de style académique et de style de ménagère, mixture étrange, où l'on retrouve les éléments les plus contradictoires, la rhétorique empanachée et la *cuisinière bourgeoise*. Vraiment, à certaines heures, on est tenté de croire que si Mme Roland tient d'une main une plume d'or, de l'autre elle brandit une cuiller à pot :

« Calomniateurs aveugles ! suivez Roland à la piste, *épluchez* sa vie ! » (IV, 110.)

« Je trouvais beau de tromper ainsi les tyrans. J'avais bien *remâché* ce projet, et je vous jure, etc. » (IV, 137.)

Parfois, trop souvent même, la langue qu'elle parle est d'une dureté, d'une trivialité incompréhensible ; ainsi on rencontre : *continuer une maîtresse de harpe* (IV, 121) ; la paroisse de Thézée où *existe le clos* la Platière (IV, 106) ; je me demande si Marat est un *être subsistant* (I, 143) ; je *leur observai* (I, 128) ; je n'étais pas *sans mélancolie*, mais *elle* avait ses charmes (IV, 98) ; la souffrance physique *dont je me rappelle* (IV, 15) ; une femme *signifiante* (IV, 64) *me visiter*, pour me faire une visite, etc. L'auteur apocryphe des mémoires de la marquise de Créquy se moque de Mme Roland, dont les manières et le langage étaient devenus « très ignobles et risiblement affectés. » Il ajoute : « Elle disait, par exemple, avec un air de satisfaction prétentieuse : *A l'heureux, l'heureux ; — dans le temps* pour *alors ; — d'encore en encore*, et *faite excuse ; — nous deux le ministre* et *c'est embêtant*.. Je me souviens qu'elle parla d'un citoyen à qui l'on avait *chippé* sa carte de sûreté... Pour le ton du monde et les traditions polies, il y avait aussi loin de Mme Roland à Mme Necker,

que de Mme Necker à la duchesse de Choiseul ; imaginez ce que devait être la femme du ministre de la justice, la citoyenne Danton, à qui Mme Roland paraissait... comme une sorte de princesse. » Le même écrivain porte sur la correspondance de Mme Roland un jugement des plus saugrenus, quand il prétend que personne n'a jamais plus mal tourné un billet familier. Cette allégation prouve, ou une insigne mauvaise foi, ou une lamentable ignorance : il serait facile d'extraire de la correspondance de notre auteur avec Mlles Cannet une vingtaine de lettres qui sont presque des chefs-d'œuvre de facilité et de grâce. Voici celle qu'elle écrivit à sa fille, le 18 octobre 1793 ; le ton en est sérieux et grave : ce sont les suprêmes adieux d'une mère à une enfant qu'elle aime et que, peut-être, au fond du cœur, elle s'accuse d'avoir trop négligée.

« Je ne sais, ma petite amie, s'il me sera donné de te voir ou de t'écrire encore. *Souviens-toi de ta mère.* Ce peu de mots renferment tout ce que je puis te dire de meilleur. Tu m'as vue heureuse par le soin de remplir mes devoirs et d'être utile à ceux qui souffrent. Il n'y a que cette manière de l'être. Tu m'as vue paisible dans l'infortune et la captivité, parce que je n'avais pas de remords, et que j'avais le souvenir et la joie que laissent après elle de bonnes actions. Il n'y a que ces moyens non plus de supporter les maux de la vie et les vicissitudes du sort. Peut-être, et je l'espère, tu n'es pas réservée à des épreuves semblables aux miennes ; mais il en est d'autres dont tu n'auras pas moins à te défendre. Une vie sévère et occupée est le premier préservatif de tous les périls, et la nécessité autant que la sagesse t'impose la loi de travailler sérieusement. Sois digne de tes parents : ils te laissent de grands exemples, et si tu sais en profiter, tu n'auras pas une inutile existence. Adieu, enfant chérie, toi que j'ai

nourrie de mon lait, et que je voudrais pénétrer de tous mes sentiments. Un temps viendra où tu pourras juger de tout l'effort que je me fais en cet instant pour ne pas m'attendrir à ta douce image. Je te presse sur mon sein. Adieu, mon Eudora. »

Ce testament, sous la forme épistolaire, ne provoque-t-il pas une série d'impressions aussi contradictoires que pénibles ? Quelle austérité glaciale, en apparence, au moins, quelle désolante réserve dans l'expression des préoccupations suprêmes ! Sont-ce bien là les paroles qui tombent des lèvres d'une mère qui se voit pour toujours arracher cette fille « qu'elle a nourrie de son lait ? » Le cœur humain a-t-il de ces abîmes insondables, de ces secrets qui confondent la raison ? A quoi bon être une femme d'élite, recommandable par l'intelligence, l'instruction variée, la hauteur des vues, s'il faut méconnaître les plus doux sentiments de la nature, les saintes affections de la famille, les consolantes effusions de l'amour maternel ? Est-ce une Française du XVIIIe siècle, ou une Hypathie (1) fanatisée, qui affecte d'oublier les devoirs religieux parmi ceux qu'elle recommande à sa fille, qui évite avec soin de prononcer le nom même de Dieu, qui donne ainsi l'exemple de l'indifférence et de l'impiété ? Ce n'est pas, néanmoins, que Mme Roland soit athée : elle invoque une divinité, on l'a vu, mais c'est l'être suprême des déistes, une sorte d'architecte, d'ingénieur des mondes, — un Archimède ou un Pythagore agrandi ; — ce n'est pas le Dieu révélé, ce Dieu que la jeune Manon adorait et priait quand elle communiait avec tant de ferveur le jour de l'Assomption (2). Pour nous, il n[illegible]

(1) Née en 370 après J.-C. Elle devint si habile dans les m[illegible]
philosophie, que les magistrats d'Athènes l'engagèrent à faire [illegible]
Elle fut l'ennemie acharnée des chrétiens, et mourut assassin[illegible]

(2) Cf. tome III, 51.

semble que Mme Roland, en écrivant cette lettre, dont chaque ligne sent l'orgueil, réprimait les battements de son cœur, et que, le dernier mot tracé, payant son tribut à la nature, redevenue mère, elle versa un torrent de larmes en prononçant avec des sanglots le nom de sa chère Eudora.

Il ne nous reste plus, pour prendre congé de cette femme véritablement héroïque au sens païen, qu'à raconter ses derniers moments ; un de ses codétenus (1) nous en fournira le récit :

« Nous étions tous attentifs autour d'elle dans une espèce d'admiration et de stupeur... Elle s'exprimait avec une pureté, un nombre et une prosodie qui faisaient de son langage une espèce de musique dont l'oreille n'était jamais rassasiée... Quelquefois son sexe reprenait le dessus, et on voyait qu'elle avait pleuré au souvenir de sa fille et de son époux. Ce mélange d'amollissement naturel et de force la rendait plus intéressante. La femme qui la servait me dit un jour : « Devant vous elle rassemble toutes ses forces, mais dans la chambre elle reste quelquefois trois heures appuyée sur sa fenêtre à pleurer »... Le jour où elle fut condamnée, elle s'était habillée en blanc et avec soin ; ses longs cheveux noirs tombaient épars jusqu'à sa ceinture ; elle eût attendri les cœurs les plus féroces, mais les monstres en avaient-ils un ? D'ailleurs elle n'y prétendait pas : elle avait choisi cet habit comme symbole de la pureté de son âme. Après sa condamnation, elle repassa dans le guichet avec une vitesse qui tenait de la joie. Elle indiqua par un signe démonstratif qu'elle était condamnée à mort. Associée à un homme que le même sort attendait, mais dont le courage n'égalait pas le sien, elle parvint à lui en donner, avec une gaîté si douce et si vraie, qu'elle fit naître le rire sur ses lèvres

(1) Riouffe, né en 1764 à Rouen, homme de lettres, préfet sous Napoléon Ier.

à plusieurs reprises. Parvenue sur la place de l'exécution, elle s'inclina devant la statue de la Liberté, et prononça ces paroles mémorables : O Liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! »

C'est la mort d'une Pauline que n'aurait pas touchée la grâce.

Les mémoires de Mme Roland, écrits pendant sa détention, qui dura du 1er juin 1793 au 23 du même mois, puis du 24 juin au 9 novembre, furent confiés au naturaliste Bosc, qui les cacha dans la forêt de Montmorency, où ils restèrent pendant la Terreur, pour être publiés en 1795, après la mort de Robespierre.

C'est dans la même année que paraît l'ouvrage de Necker, intitulé *De la Révolution Française.*

Necker (Jacques), né à Genève en 1732, était le fils d'un régent de collège de cette ville ; il fit sa fortune dans les spéculations de la banque, et obtint de l'estime de ses concitoyens le poste de résident de la république à Versailles. Il se distingua par son talent d'écrivain, qui lui valut, en 1773, le prix d'éloquence à l'Académie, et dont le sujet était l'*Éloge de Colbert.* Son salon, ou plûtôt celui de Mme Necker, fut d'abord un foyer d'opposition politique ou parlementaire. Formé des épaves de ceux de Madame Geoffrin (1) et de Mlle de Lespinasse (2), il arbora avec éclat les couleurs du duc de Choiseul, qui venait d'être exilé dans sa terre de Chanteloup (3). Les Thomas, les Raynal (4), les Marmontel, les Buffon, en étaient les hôtes habituels. C'est

(1) Née à Paris en 1699, morte en 1777. Sa maison était le rendez-vous des philosophes et des artistes.

(2) Rivale de la précédente, née en 1732, morte en 1776. Ses *Lettres* sont célèbres.

(3) Propriété des Choiseul, à quelque distance d'Amboise. (Choiseul fut ministre de 1758 à 1770.)

(4) Écrivain fameux du XVIIIe siècle, né à St-Geniez (Aveyron) en 1711, mort à Chaillot en 1796. Son principal ouvrage est intitulé : *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes.*

là surtout que se débattaient les questions à l'ordre du jour, là que se faisaient et se défaisaient les renommées littéraires, là que Bernardin de St-Pierre vint lire, sans succès, son roman de Paul et Virginie. Le premier ouvrage important de Necker roule sur le sujet qui préoccupait si fort l'opinion à cette époque, la liberté des exportations ; il est intitulé : *Essai sur la législation et le commerce des grains.* C'est en 1776, au commencement de la guerre d'Amérique, qu'il fut appelé au ministère : vu son titre de protestant et sa qualité d'étranger, il porta le nom de directeur des finances. On sait quelle attitude énergique il opposa aux attaques des courtisans, comment il supprima plus de six cents charges inutiles, et introduisit enfin de l'ordre dans la perception des impôts par la réforme de la comptabilité. Il diminua la taille (1) et abolit le droit de main-morte (2). En 1781 parut son *Compte rendu*, où il prouvait que les recettes annuelles dépassaient de dix millions les dépenses courantes. C'est cette même année qu'en présence des haines qui se déchaînaient, il quitta volontairement le ministère. De 1784 date son livre de l'*Administration des finances.* En 1788 il fut rappelé : son premier mot fut : « Que ne m'a-t-on donné les quinze mois de l'archevêque de Sens(3)!» A sa rentrée, les billets publics, qui étaient complètement dépréciés, remontèrent de 30 %, et la France respira (1788). Ses deux plus redoutables adversaires furent dès lors le comte d'Artois et Mirabeau. Le premier, rencontrant Necker qui allait au Conseil, lui montra le poing

(1) Impôt qui pesait surtout sur les roturiers. Son nom venait de ce que les paysans, ne sachant pas lire, marquaient leurs recettes ou leurs paiements sur une *taille* (planchette) de bois.

(2) On nommait ainsi les corps ou communautés qui se perpétuaient, et qui, par une subrogation successive de personnes, étant censées être toujours les mêmes, ne produisaient aucune mutation par décès. — État des vassaux soumis à la servitude personnelle.

(3) Loménie de Brienne, ministre de 1787 à 1788.

en disant : « Où vas-tu, traître d'étranger ? Est-ce ta place au Conseil, fichu bourgeois ? Retourne-t-en dans ta petite ville, où tu ne périras que de ma main (1). » Quant à Mirabeau, on connaît la morgue maladroite avec laquelle il le reçut. Une entrevue avait été ménagée aux deux antagonistes par Malouet. Suivant son habitude, Necker, la tête renversée en arrière suivant un arc de 45 degrés, demanda brusquement au grand tribun quelles étaient ses propositions. — « Ma proposition, Monsieur, répliqua celui-ci, c'est de vous souhaiter le bonjour. » Mirabeau s'éloigna furieux, et quand il revit Malouet, il lui dit que le ministre était un sot, et qu'il aurait de ses nouvelles. La brouille, du reste, ne cessa d'exister entre les deux favoris du jour. Cérutti, qui fut, à l'église St-Eustache, le panégyriste officiel de Mirabeau, après avoir été l'un de ses nombreux secrétaires et collaborateurs, nous fournit ces détails (2) : « Il aurait voulu faire sauter le trône et la caisse d'escompte, et d'abord M. Necker. Dans une courte et imprudente liaison avec *l'énergumène*, j'eus une dispute sur M. Necker. Se levant en furie et frappant la cheminée d'un coup de poing effroyable, il me dit : « Je renverserai votre idole à la face de la nation. » Je lui répondis froidement : « Votre coup de poing n'a pas renversé la cheminée, votre fureur ne renversera pas le soutien de la France. » Le forcené étincelait de rage, son front livide était recouvert d'une sueur blanchâtre qui ressemblait à l'écume d'un tigre. Il s'essuya, il se rassit, et avec un sourire convulsif, il me dit : « M. Necker a diffamé Calonne (3) et ruiné Panchaud (4), je veux qu'un jour

(1) Mémoires du Marquis de Ferrières.

(2) Lettre à Madame Necker. (C'est ce qui explique la façon cavalière dont il s'exprime sur Mirabeau.)

(3) Contrôleur général des finances, né à Douai en 1734, mort en 1802. Il convoqua les Notables (1787).

(4) Collaborateur et ami de Mirabeau.

sa réputation soit au-dessous de celle de Calonne et sa fortune plus bas que celle de Panchaud. Je le poursuivrai à Versailles, à Genève, dans ses opérations et dans ses écrits.... A moins, ajouta-t-il en se reprenant, qu'il n'accorde la *double représentation du Tiers.* »

A Necker, en effet, revient la responsabilité de cette grave concession, dont les conséquences furent si foudroyantes, et qui précipita le mouvement révolutionnaire. Les défenseurs du ministre allèguent, pour l'excuser, qu'il ne pouvait pas, en cette circonstance, se montrer plus royaliste que le frère du roi, Monsieur(1), qui avait publiquement adhéré à cette mesure. On a dit aussi (2) que Necker redoutait de provoquer, entre la royauté et l'Assemblée nationale, un conflit quelconque dont le résultat inévitable eût été une émeute dans Paris. Or, l'on ne pouvait plus compter sur la fidélité des troupes, les gardes françaises étant travaillées par les idées nouvelles, ainsi que les régiments de Vintimille (3) et de Provence. La discipline et l'obéissance de quelques régiments étrangers (Suisse (4), Nassau) ne faisaient seules aucun doute. Mais cette considération perd beaucoup de sa valeur quand on songe que la démoralisation se mit dans l'armée parce que l'attitude des chefs parut hésitante, et que si le pouvoir exécutif avait su ou voulu montrer de l'énergie, toutes ces défections ne se fussent nullement produites.

Quelle qu'ait été, vigilante ou téméraire, révolutionnaire ou conservatrice, la conduite de Necker, sa popu-

(1) Plus tard Louis XVIII.

(2) Cf. le remarquable article : *Louis XVI et ses conseillers*, par le comte de Ludre. (*Correspondant*, 25 octobre 1875.)

(3) Ce régiment portait le nom de son colonel M. de Vintimille : c'était l'usage avant la Révolution. (Vintimille est une ville dans les États Sardes, division de Nice, 5.000 hab.)

(4) Les rois de France ont eu des troupes suisses à leur solde jusqu'en 1792 ; elles furent reprises vers 1800 et licenciées en 1830.

larité était immense. Lorsqu'on apprit qu'à la suite de dissentiments avec le roi ou la reine, il donnait sa démission, les faubourgs se soulevèrent. Mais, sur les instances de Marie-Antoinette, il garda ses attributions, et cette nouvelle fut accueillie avec un enthousiasme voisin de la démence. Renvoyé après le 10 juillet, il prit le chemin de sa terre de Coppet, mais fut presque aussitôt rappelé par Louis XVI et l'assemblée. Son retour fut une longue, bruyante, enivrante ovation. Toutes les villes envoyèrent des adresses de félicitations au grand ministre qui voulait bien reprendre la direction des affaires.

Ce second ministère dura quatorze mois.

On a reproché à l'homme politique d'avoir laissé se produire la révolution, ou, si l'on aime mieux, de s'être présenté devant la Constituante sans avoir de plan arrêté. Ses apologistes répondent que l'initiative des grandes mesures, une fois l'assemblée élue, devait venir de la part des mandataires de la nation, et non du ministère, depuis longtemps débordé et amoindri.

On lui a reproché aussi de n'avoir pas su se modérer dans l'admiration naïve que lui inspirait sa popularité, et d'avoir admis un instant qu'il arriverait, quand il voudrait, à dire au flot révolutionnaire le *Quos ego* (1) irrésistible !

Ce Narcisse (2) empesé eut la France entière pour complice. Il avait pu supposer, du reste, qu'un Génevois (3) ayant ouvert les digues aux passions démagogiques, c'était à un autre Génevois que devait être dévolue la mission de les fermer ! Mais bientôt chacun

(1) « Je vais vous... ! » mots que Virgile prête à Neptune calmant les vagues irritées. (*Énéide.*)

(2) Ovide raconte que les dieux rendirent ce jeune homme épris de sa propre image, et qu'il mourut consumé par cette passion.

(3) Jean-Jacques Rousseau par ses ouvrages, et surtout par son *Contrat social.*

fut de l'avis de Mirabeau, qui disait avec dédain : « Necker ! c'est une horloge qui retarde ! »

Lorsque, vers la fin de septembre 1790, fatigué, usé, écœuré, il quitta la capitale, son départ eut lieu au milieu des sifflets, des huées et des menaces ; il fut arrêté à Arcis-sur-Aube (1), où la foule ameutée hurlait qu'il fallait le pendre, parce qu'il emportait dans sa voiture le trésor de la France; difficilement relâché, il subit une pareille avanie à Vesoul, et arriva enfin à Coppet.

Il avait acheté autrefois la baronnie de Coppet, pour 500.000 livres, au gouvernement de Berne. Cette belle et vaste propriété, alors que tous les droits avaient été supprimés en France, valait à son possesseur le revenu des droits de pressoir, de four banal (2). A quelques pas des montagnes de Savoie, non loin du lac de Lausanne, en face de ces bois de sapins qui dessinent durement l'horizon, la grande victime de l'inconstance populaire allait attendre les événements. Il se mit aussitôt à l'œuvre pour s'adresser à l'opinion publique dans son *Essai sur l'administration de M. Necker, par lui-même*, mémoire, on le devine, destiné à justifier les actes de son ministère. C'est une récrimination contre la besogne faite par la Constituante, et l'on ne saurait, sans naïveté, lui demander la sérénité des jugements historiques. Suivant l'expression vulgaire, l'homme d'État disgracié profita des vingt-quatre heures qui sont accordées pour maudire ses juges.

Mais le travail réussissait moins à Necker qu'à Montesquieu. Celui-ci assurait qu'il n'avait jamais éprouvé dans sa vie de si grands chagrins, qu'une heure de lec-

(1) Chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aube, est une des plus anciennes villes de France.

(2) Droit en vertu desquels les habitants d'une seigneurie étaient tenus, moyennant une redevance, d'aller faire presser leurs raisins, et cuire leur pain, au pressoir et au four du château.

ture ne l'en eût guéri. L'ancien ministre, au contraire, était, si nous en croyons le témoignage de l'historien Gibbon (1), son voisin (il habitait Lausanne), « le plus malheureux des êtres vivants, bien qu'il eût à sa disposition tout ce qui pouvait assurer son bonheur privé. » Il disait, sur le ton du désespoir : « Dans l'état où je suis, je ne puis sentir que le coup de vent qui m'a abattu. »

Cet accablement ne l'empêcha pas de se faire honneur, aux yeux de l'Europe, en écrivant un plaidoyer pour Louis XVI, lorsque le malheureux monarque eut été enfermé au Temple (2). Ses biens furent, à la même époque, déclarés biens nationaux, sous prétexte qu'il avait émigré, et le peu scrupuleux gouvernement s'empara d'une somme de deux millions laissée par lui au Trésor.

En 1794, il perdit Mme Necker, qui, peu de temps avant de mourir, lui adressait cette lettre touchante, monument d'affection et de fidélité conjugale : « Adieu, âme de ma vie ! Après avoir tant reçu de toi pendant ma vie, il me serait doux de recevoir encore tes bienfaits après ma mort. Puisses-tu adoucir le regret de ma perte par ta soumission à la volonté suprême, et par l'idée que, l'un des deux devant précéder l'autre, je n'étais plus en état de supporter ta perte, dont la seule crainte produisait une telle révolution dans tout mon être, que tu n'aurais pu toi-même souffrir la pensée de l'excès et de l'horreur de mon état. Mon cher ami, je te serre mille fois contre mon sein ; rien ne peut exprimer les sentiments dont mon âme est inondée. Adieu, le bien-aimé de mon tendre cœur ! (3) »

(1) Écrivain anglais, né en 1737 ; on lui doit *l'Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Il mourut en 1794.

(2) *Le Temple* se disait à Paris des restes d'un monastère de l'ordre du Temple, Ordre militaire fondé vers 1118, à Jérusalem, dans le but de protéger les pèlerins.)

(3) Cf. Othenin d'Haussonville, *Le salon de Mme Necker.*

Aujourd'hui, le mari et l'épouse, conservés dans l'esprit-de-vin, suivant une expresse volonté de Mme Necker, qui ne redoutait rien tant que les périls d'une mort apparente ou les angoisses qui suivent une inhumation précipitée, reposent sous les scellés, au fond d'une cave en marbre noir, que recouvre un monument à l'aspect sévère. Leur fille dort son dernier sommeil dans un cercueil à leurs pieds, et le caveau est fermé pour toujours !

Necker, après avoir, avec assez de virulence pour attirer sur lui les outrageuses défiances du nouveau pouvoir, mourut à Genève, en 1804.

Ce ministre a joué un grand rôle à l'époque de nos troubles, et son nom ne sera pas oublié par l'histoire ; moins brillant est le rôle qu'il joua dans la littérature. Toutefois ses ouvrages, recommandables par la bonne foi, l'honnêteté, ne sont pas indignes de fixer un moment la critique.

Les premiers qu'il a publiés sont incorrects, emphatiques, gorgés de provincialismes, et Voltaire, avec son goût, sa passion pour la netteté et le naturel, se moquait cruellement de ce pathos amphigourique : l'irascible vieillard, partisan décidé de Turgot, mettait en pièces le livre (1) où Necker combattait le ministre réformateur. S'adressant à Morellet : « Je ne vous dirai pas, d'après un beau livre nouveau, que les calculs de la nature sont *plus grands* que les nôtres ; que nous la *calomnions légèrement ;* que la *distribution* du bonheur est restée *dans ses mains ;* qu'un pays qui recueillerait beaucoup de blé et qui en vendrait continuellement aux étrangers aurait une *population imparfaite ;* qu'un *œil* vigilant, capable de suivre les variétés des circonstances, peut *fonder* sur une *harmonie* le plus grand bien de l'État ; qu'il faut suivre la vérité par un intérêt énergi-

(1) *Législation du commerce des grains.*

que, en se conformant à sa route onduleuse, parce que l'architecture sociale se refuse à l'unité des moyens, et que la simplicité d'une conception est précieuse à la paresse, etc... »

Plus tard, particulièrement dans son livre *de la Révolution française*, son style deviendra plus clair, plus simple, et prendra plus de consistance et de gravité par les nombreux emprunts aux historiens de l'antiquité et de la Renaissance. Qui, par exemple, n'approuverait le fond et la forme du paragraphe suivant : « Je rappelle... une observation judicieuse du pénétrant Machiavel (1). Il croit que, pour l'avantage d'un État, et pour le maintien de son gouvernement, on doit désirer dans les monarchies une sorte de succession alternative de princes, les uns d'un esprit modéré, les autres d'un caractère entreprenant. Qu'ainsi Numa venait bien après Romulus, Bajazet (2) après Mahomet, et Salomon après David ; mais qu'il fallait Tullus (3) après Numa, Soliman (4) après Bajazet, et un autre que Roboam après Salomon. Ne pourrait-on pas dire aussi qu'un prince ferme et peut-être sévère eût été nécessaire, eût été bien placé entre Louis XV et Louis XVI, comme il aurait fallu sans doute entre les deux premiers Stuarts (5) une seconde Élisabeth (6) ? »

(1) Fameux publiciste, né à Florence en 1449, mort en 1527. Ses principaux ouvrages sont *le Prince*, *Discours sur Tite-Live*, etc.

(2) Bajazet II, fils de Mahomet II, conquérant de Constantinople. Son règne fut long mais peu glorieux.

(3) Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, régna av. J.-C. de 669 à 637 ; sous son règne eut lieu le combat des Horaces et des Curiaces, et la ruine d'Albe.

(4) Soliman, dit le Magnifique, 1520-1566, étendit son empire d'Alger à l'Euphrate, et fut la terreur de l'Orient et de l'Occident.

(5) Jacques Ier, fils de l'infortunée Marie Stuart, qui régna de 1603 à 1625. Charles Ier régna de 1625 à 1648, et fut décapité en 1649.

(6) Fille de Henri VIII et d'Anne de Boleyn, occupa le trône de 1558 à 1603. On lui reproche avec raison d'avoir fait mourir Marie Stuart et persécuté les catholiques. C'est grâce à son impulsion que la navigation des Anglais s'étendit peu à peu dans toutes les parties du globe ; elle ranima aussi l'industrie et le commerce. Son règne fut des plus remarquables.

On le voit, Necker emploie des épithètes où il n'en faut pas : *judicieuse, pénétrant ;* la première est inopportune, c'est La Fontaine qui nous l'apprend : *Ne dites point aux gens : Oyez une merveille;* la seconde est ridicule ; on ne donne pas plus du *pénétrant* à Machiavel que du *spirituel* à Voltaire. En revanche, il les oublie là où elles sont indispensables. Si tout le monde sait que Salomon fut un roi énergique, beaucoup ignorent que Roboam renchérit encore sur cette énergie, poussée par lui jusqu'à la cruauté (1). En outre, on remarquera que Necker, qui souhaite une Élisabeth entre Jacques Ier et Charles Ier, aurait dû, pour être logique, réclamer aussi l'apparition d'un monarque vraiment supérieur entre le deuxième et le troisième Stuart, le faible Charles II et l'incapable Jacques III. Qu'est-ce que cette disjonction (2) à effet : *eût été nécessaire, eût été bien placé ?* Enfin, rien de plus incompatible que le rapprochement de ces expressions : *fallu* et *sans doute,* dont la première indique une nécessité inéluctable, et l'autre une simple possibilité ! C'est là le style d'un débutant : le vague, l'inconsistance dans la pensée, la sécheresse dans l'expression.

Parfois la langue est moins pénible, les tournures propres aux *réfugiés* deviennnent plus rares, et l'on a un courant d'une transparence et d'une rapidité qui surprennent ; l'auteur ne se refuse pas une pointe de malice, mais la plaisanterie, aussitôt réprimée, comme il convient en si grave matière, provient plutôt de la pensée que de l'expression. Telle est cette page sur les États généraux de 1614 : « Ils furent convoqués à la hâte et dissous de la même manière. On y vit les efforts du

(1) A ceux qui demandaient que la dureté du gouvernement de Salomon fût diminuée, il répondit qu'il rendrait le joug encore plus pesant.

(2) Figure qui supprime les particules copulatives : Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant. (Boileau).

clergé pour faire reconnaître en France l'autorité temporelle du Pape et le concile de Trente, mais aucune autre discussion importante n'occupa les États. Les trois ordres, rassemblés séparément, se rendaient des visites par commissaires, s'envoyaient réciproquement des orateurs. On observait scrupuleusement toutes les étiquettes, on comptait le nombre des pas que l'on faisait dans une des trois chambres, pour accompagner les délégués des deux autres, ou pour aller au-devant d'eux. Il y avait de ces pas un tel nombre pour le tiers-état, un tel nombre pour la noblesse, un tel autre pour le clergé, et l'on en tenait registre ; on inscrivait également les harangues, et ces harangues ressemblaient à des déclamations théâtrales plutôt qu'à des controverses sérieuses. Enfin, au milieu des compliments les plus fastidieux, il s'élevait des querelles sur des phrases inconsidérées, et il fallut, entre autres, beaucoup de négociations et d'entrevues pour apaiser la fermentation occasionnée par une comparaison impertinente d'un orateur du tiers, qui, en parlant au roi, avait désigné les nobles comme des adorateurs de la *Déesse Pécune.* »

Voltaire n'eût pas employé cette lourde et disgracieuse inversion : il y avait de ces pas, etc.; il n'eût pas mis de suite trois interminables adverbes, *scrupuleusement*, *réciproquement*, etc. ; il n'eût pas répété trois fois *un tel nombre ;* mais enfin, l'ensemble ne manque pas de prestesse, de facilité, d'une sorte de bonne humeur.

Comme contraste, citons ce beau mouvement oratoire où, sans grand appareil, par la seule force de la vérité, Necker atteint l'éloquence :

« Ah ! si le peuple français, sans délégués, sans médiateurs temporaires, avait pu se réunir pour exprimer un vœu, le plus affreux des sacrifices (1) n'eût pas été consommé. Il aurait vu, ce peuple, qu'il pouvait égale-

(1) La mort de Louis XVI.

ment faire éclater sa puissance et par une sainte pitié, et par une abominable rigueur ; et peut-être que les regards du juste et la voix de l'innocence auraient fixé son choix. Ne redoutant aucune censure et n'ayant pas besoin de créer des passions farouches pour soutenir sa suprématie, il eût pu se livrer à ses propres impulsions. *Non, vous ne l'avez pas représenté, vous ne l'avez pas représenté dans ce jugement inhumain ;* et quelque jour, mais trop tard, il regardera comme les véritables interprètes de ses sentiments, comme les seuls amis de sa gloire, ceux qui ont défendu la cause du plus infortuné des mortels. »

On ne saurait nier de la prolixité dans cette répétition de la même idée : *médiateurs temporaires* (qui appartient à la phraséologie parlementaire) et *délégués;* on voudrait une expression plus précise que : *eût fixé son choix,* qui a le tort de constituer une amphibologie; mais on constatera que l'immortelle apostrophe de Démosthène aux morts de Marathon (1) n'est guère plus émouvante que celle où, portant témoignage de la sincérité, de l'honnêteté, de la vertu de son ancien maître, l'orateur stigmatise les hideux bourreaux qui ont voté la mort du « *plus infortuné* », il aurait pu ajouter : du « *mieux intentionné* » des rois.

Mais généralement les réflexions sont d'une bien autre valeur que la langue. Chose curieuse, et des plus rares dans notre littérature, Necker exprime des idées fines dans un style lourd ! Ce serait être infidèle à la vérité que de ne pas reconnaître à quel point le maniement des affaires avait fortifié, assoupli l'intelligence moyenne, après tout, de ce politique, qui n'a jamais si bien jugé les difficultés du pouvoir que lorsqu'il a été renversé du pouvoir. Mais cette croissante

(1) « Non, vous n'avez pas failli, j'en atteste ceux qui ont combattu à Marathon. » *(Discours pour la Couronne).*

maturité ne s'explique pas par cette seule cause. Au début de sa carrière, pour achever son éducation de *penseur*, Necker avait suivi l'exemple d'Helvétius, qui invitait à sa table, et interrogeait adroitement les plus originaux et plus sagaces écrivains sur les diverses thèses qu'il se proposait d'examiner dans son livre *de l'Esprit*. D'autre part, il n'avait nullement été éclipsé, dans le salon de sa femme, par les Gibbon, les Hume, les Walpole (1), les Galiani (2) ; il avait, et peu de talents sont plus productifs que celui-là, il avait su écouter. Certes les entretiens qu'il eut avec un homme d'un bon sens aussi aiguisé que l'était Francklin (3), n'ont pas été étrangers et n'ont pas nui à ses considérations sur la république fédérative américaine !

Les pages que Necker consacre à réfuter l'absurde système d'égalité universelle que réclamait la basse jalousie des sans-culottes, sont des plus importantes qui soient tombées de sa plume. Là on a affaire à un disciple de La Bruyère, à un moraliste supérieur, à un honnête homme que l'indignation rend éloquent : « Certes, avec un semblable goût, il ne nous fallait pas une si riche demeure ; et l'univers, avec ses riches parures, avec ses renouvellements de scènes, était trop beau pour nous. Il ne nous fallait pas surtout une nature continuellement perfectible, et nous ferions bien de l'arrêter à ses premiers progrès, afin de jouir *du plaisir d'être pareil et sans cesse pareils* (4). »

(1) On sait que ces trois hommes, diversement célèbres, sont, les deux premiers, des historiens anglais, le dernier, un diplomate anglais pour lequel Mme Dudeffand, aveugle, se prit d'une passion sénile. Rappelons que Gibbon et Hume sont des disciples de Voltaire, et que l'esprit de scepticisme et d'irréligion gâte et infirme leurs pages les plus remarquables.

(2) On sait également que Galiani était un abbé napolitain, qui se naturalisa français, dans la société du XVIIIe siècle, par la vivacité de son esprit et la grâce de son style.

(3) Né à Boston en 1790, prit une grande part à la révolte des États-Unis contre l'Angleterre, leur métropole, et fut l'inventeur du paratonnerre.

(4) *De la Révolution française*, tome IV, page 303.

Et cette comparaison : « Les habitants des rives de l'Orénoque serrent entre deux planches les tempes de leurs enfants au moment de leur naissance ; pourquoi ne nous propose-t-on pas de suivre cet exemple, afin de nous rendre ainsi tous égaux en esprit, tous égaux en entendement ? (1) »

Nous ne pouvons mieux finir que par la reproduction d'un fragment dont la conclusion fait le plus grand honneur à l'écrivain qui, au lendemain de l'orgie d'athéisme de la Révolution, ne craint pas de proclamer la nécessité des idées religieuses. Comme ce savant reconnaît l'insuffisance absolue de la science pour nous rendre heureux ! Comme cet historien distingue, à la clarté des faits, l'impuissance des tyrans démagogues à supprimer dans le cœur le sentiment qui nous pousse à confesser, à prier un Dieu ! Comme ce vieillard parle avec une confiance sereine de l'heure où la mort nous réunit enfin avec « Celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation ! » Nous aurions bien quelques observations à présenter au sujet du style, parfois raide et apprêté, mais ce serait petitesse d'esprit que s'arrêter à des broutilles grammaticales, lorsque le souffle qui emporte le développement est si vigoureux, et que le sentiment qui l'inspire est si réconfortant et si pur ! Necker nous représente les Invalides aux pieds des *autels :* « Qui de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats, qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà et là sur les marches du temple élevé au milieu de leur auguste retraite ? Leurs cheveux, que le temps a blanchis, leur front que la guerre a cicatrisé, ce tremblement que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect ; mais de quel sentiment n'est-on pas ému lorsqu'on les voit soulever et joindre avec effort leurs mains défaillantes pour invoquer le

(1) Ibid.

Dieu de l'univers, et celui de leur cœur et de leur pensée ; lorsqu'on leur voit oublier, dans cette touchante dévotion, et leurs douleurs présentes et leurs peines passées ; lorsqu'on les voit se lever avec un visage serein, et emporter dans leur âme un sentiment de tranquillité et d'espérance ! Ah ! ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde ! Leurs traits sont abattus, leur corps chancelle, et la mort observe leurs pas ; mais cette fin inévitable, dont la seule image vous effraie, ils la voient venir sans alarmes ; ils se sont approchés, par le sentiment, de Celui qui est bon, de Celui qui peut tout, de Celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation. Venez contempler ce spectacle, vous qui méprisez les opinions religieuses, et qui vous dites supérieurs en lumière ; venez, et voyez vous-mêmes ce que peut valoir, pour le bonheur, votre prétendue science. Ah ! changez donc le sort des hommes, et donnez-leur à tous, si vous le pouvez, quelque part aux délices de la terre, ou respectez un sentiment qui leur sert à repousser les injures de la fortune ; et, puisque la politique des tyrans n'a jamais essayé de le détruire, puisque leur pouvoir ne serait pas assez grand pour réussir dans cette farouche entreprise, vous que la nature a mieux doués, ne soyez ni plus durs, ni plus terribles qu'eux ; ou si, par une impitoyable doctrine, vous vouliez enlever aux vieillards, aux malades et aux indigents, la seule idée de bonheur à laquelle ils peuvent se prendre, parcourez aussi ces prisons et ces souterrains où des malheureux se débattent dans leurs fers, et fermez de vos propres mains la seule ouverture qui laisse arriver jusqu'à eux quelques rayons de lumière ! (1) »

Les lignes précédentes datent de 1799 !

Qu'on nous permette une remarque sur les procédés

(1) Cf. *Cours de morale religieuse*.

de la composition. Voilà trois prosateurs distingués, Condorcet, Mme Roland, Necker, qui ont vécu, qui ont marqué, qui ont écrit pendant le grand ébranlement produit par les idées nouvelles. Au moment où les barrières qui avaient si longtemps séparé les diverses classes de la nation sont projetées au loin, où, sous la pression violente des faits, tout se conforme à une triste loi de nivellement, une seule institution reste debout, celle de la langue littéraire. Assurément, ce n'est plus la pureté cristalline du *Télémaque*, le large courant grandiose des *Oraisons funèbres* (1), le tumultueux grondement des *Pensées* (2) ; ce n'est plus l'extravasement superbe des *Mémoires* (3) ; ce ne sont plus les souples et gracieuses ondulations du *Petit Carême* (4) ; ce ne sont plus surtout les harmonieux et augustes horizons qui encadraient si noblement le domaine de la pensée aux jours enchantés du roi-soleil. Les perspectives se sont agrandies, le tableau s'est compliqué par l'accession de sujets d'étude d'importation étrangère. Est-ce que Voltaire et Ducis n'ont pas acclimaté chez nous les étranges beautés shakspeariennes ? Est-ce que des objets, des inventions de date récente, médiocre présent de la politique, n'ont pas forcément élargi le cadre désormais trop étroit de l'ancien vocabulaire ? Que dis-je ? est-ce que, par certains journaux quotidiens, les mots du ruisseau n'ont pas fait irruption dans la langue usuelle ? Mais qu'importe ? Les écrivains qui ont le respect d'eux-mêmes, que préoccupe le souci du beau, sinon celui du vrai, continuent de se conformer à la tradition dans laquelle ils ont été élevés, et, quand les factions liberticides rugissent autour d'eux, quand se remplissent

(1) De Bossuet.
(2) De Pascal.
(3) De Saint-Simon.
(4) De Massillon.

chaque jour les tables de proscription, ils soignent l'expression de leur pensée, s'appliquent à corriger, à retoucher leur style, comme s'ils devaient faire une lecture dans un salon influent, ou débiter un fragment à effet devant le public d'élite de l'Académie française. Le journal a dû délaisser la période savante, rythmée, aux membres opposés avec symétrie, pour adopter la phrase, courte, épigrammatique, sautillante, de la correspondance de Voltaire. A tous les carrefours, le *Père Duchesne* annonce, par la voix de ses rauques crieurs, l'infâme série quotidienne de ses ordures et de ses calomnies. Mais eux, le regard tourné vers les modèles, passionnés pour l'idéal au milieu même du triomphe de la matière, loin de sacrifier au goût du jour, regardent comme un devoir de protester contre l'envahissement de la barbarie par un redoublement de scrupule dans l'observation des règles. De là, il faut en convenir, une certaine exagération dans la gravité, la solennité, de là une contrainte et une fadeur trop fréquentes, de là des tours guindés et prudes, de là du maniérisme et presque du marivaudage dans les sujets qui réclameraient avant tout de l'aisance et du naturel. Ah ! pardonnons à ces *ci-devant* du style d'avoir été trop loin dans leur répulsion pour le débraillé littéraire, d'avoir été trop talons rouges par haine du sans-culottisme, et d'avoir préféré l'urbanité de *l'Œil-de-Bœuf*(1) aux blasphèmes de la place de Grève. Un simple souvenir. Ce qui fit reconnaître Condorcet par les Jacobins de Clamart, c'est qu'il avait les mains blanches. En devenant alors l'attribut caractéristique des aristocrates, ou tout simplement des gens bien élevés, la propreté devenait une cause de proscription et de mort ! Ne couraient-ils pas

(1) Antichambre de l'appartement du roi à Versailles, dans lequel se trouvait un *œil-de-bœuf* (fenêtre affectant cette forme), et où se tenaient les courtisans, attendant que la porte du roi leur fût ouverte.

le même danger, ceux qui consacraient des soins assidus à l'embellissement et à la parure de leur style? Au milieu du sans-gêne officiel, cette fidélité à la tenue dans le langage ne pouvait-elle pas les signaler à l'animadversion des maîtres du jour? Signalons donc cette exagération, cet apprêt excessif, mais rendons hommage aux fiers et courageux esprits qui ont osé trancher sur la vulgarité universelle, à l'époque où la distinction — une distinction quelconque — menait sûrement à l'échafaud.

Ce serait un spectacle des plus curieux que de voir l'attitude des écrivains si choyés du XVIIIe siècle, en présence de la situation faite aux gens de lettres par le régime populaire; sortis la plupart d'une condition obscure (J.-J. Rousseau était le fils d'un horloger sans ouvrage; Diderot, d'un coutelier; Marmontel, d'un artisan; Laharpe et d'Alembert étaient des enfants trouvés), ils avaient vu les salons les plus fermés s'ouvrir devant eux, les représentants des premières familles de France et des maisons princières d'Europe rivaliser de zèle pour les avoir à leur table ou leur offrir une hospitalité généreuse, les empereurs et les rois rechercher avec empressement l'honneur d'entretenir avec eux une correspondance où disparaissait le souvenir des inégalités de condition et où la courtoisie de la part des chefs d'États allait jusqu'à la camaraderie la plus familière. Comment récompensèrent-ils ces protecteurs, ces amis imprudents et naïfs? En vulgarisant dans leurs ouvrages, avec un acharnement que rien ne lasse, les idées de liberté, de protestation, de révolte, qui devaient, à bref délai, amener le renversement des pouvoirs établis. Il est vrai que, lorsque la catastrophe survient, ils sont tous surpris du résultat de leurs efforts et qu'ils sont cruellement punis par la perte de ces bénéfices, de ces faveurs de toute nature dont la royauté

s'était montrée à leur égard si généreuse et si prodigue. Pour ne citer qu'un nom, Marmontel se faisait, avant la Révolution, de 30 à 35.000 livres de revenu : il avait semé le vent dans son roman philosophique de *Bélisaire*, dans d'autres pamphlets irréligieux, et la tempête va renverser sa fortune et anéantir jusqu'à ses espérances mêmes. Il en est réduit, par le bienfait de cette Révolution, qu'il a hâtée de ses vœux, à végéter misérablement dans un hameau perdu, à se restreindre sur sa nourriture, lui qui avait, épicurien insouciant, hôte assidu des fermiers généraux et des grands seigneurs, traversé le siècle en dégustant le champagne de la Popelinière, et en savourant le gibier et les primeurs de la maréchale de Luxembourg.

A ce point de vue d'abord, quel livre instructif que ses *Mémoires*, qu'il écrivit, presque octogénaire, au fracas de cette foudre qui accumulait les débris ! C'est la déposition d'un témoin qui a tout vu, qui, par son intelligence et ses relations dans le monde, s'est trouvé en position de tout comprendre, et que le malheur, par une singularité qui l'honore, n'a ni aigri ni rendu injuste. Il semble que l'âge, en amoindrissant les passions du sectaire, lui ait communiqué une certaine dose de bienveillance et de longanimité sereine dans l'appréciation même des hommes dont il a été le jouet, et des faits dont il a été la victime. On a dans ce livre, à côté des incidents voulus, en quelque sorte inévitables, le récit des étapes d'un littérateur de l'ancien régime à la recherche d'une position sociale ; on assiste à la série, parfois interrompue d'un coup de sifflet, de ses succès de théâtre, de journal (le *Mercure*), de roman, sans oublier le petit séjour obligatoire à la Bastille. Ce qui rend le récit plus instructif et la démonstration plus probante, c'est que Marmontel n'était ni un aigle ni un oison, ni un Virgile ni un Mévius (1). C'était un homme

(1) Mauvais poète contemporain d'Auguste.

instruit, qui avait fait, grâce aux Jésuites, de très fortes études classiques, et à qui ses aptitudes presque universelles ne permettaient d'occuper le premier rang dans aucun genre, également capable d'écrire un conte ou une tragédie, un roman ou un opéra, suivant que l'inconstance de la mode lui faisait choisir, pour sa pensée, telle ou telle forme de composition. Il est de ceux, en effet, dont Champfort a dit que leur talent les pousse un peu partout, parce que leur génie ne les emporte nulle part. Reposons-nous un instant de l'étude troublante des œuvres enfantées pendant la Révolution, en suivant les principales étapes de la carrière de ce littérateur, dont le nom est resté honorable, et qui ne devait pas survivre à toutes ses œuvres.

Voici comment il raconte à ses enfants son arrivée au collège de Mauriac, petite ville du Cantal : « Je fus logé, selon l'usage du collège, avec cinq autres écoliers chez un honnête artisan de la ville, et mon père, assez triste de s'en aller sans moi, m'y laissa avec mon paquet et des vivres pour la semaine ; ces vivres consistaient en un gros pain de seigle, un petit fromage, un morceau de lard, et deux ou trois livres de bœuf ; ma mère y avait ajouté une douzaine de pommes ; voilà, pour le dire une fois, quelle était toutes les semaines la provision des écoliers les mieux nourris du collège. Notre bourgeoise nous faisait la cuisine, et pour sa peine, son feu, sa lampe, ses lits, son logement et même les légumes de son petit jardin qu'elle mettait au pot, nous lui donnions par tête vingt-cinq sols par mois ; en sorte que, tout calculé, hormis mes vêtements, je pouvais coûter à mon père de cinq à six louis par an. C'était beaucoup pour lui, et il me tardait bien de lui épargner cette dépense.»

Le petit Jean-François se révéla vite comme un excellent élève, d'une application irréprochable et d'une

grande facilité de conception : il fut, du reste, aidé par les maîtres les plus bienveillants, ces pédagogues de l'ancien temps si raillés aujourd'hui.

« Le lendemain de mon arrivée, comme je me rendais le matin dans ma classe, je vis à sa fenêtre mon régent qui, du bout du doigt, me fit signe de monter chez lui : « Mon enfant, me dit-il, vous avez besoin d'une instruction particulière et de beaucoup d'études pour atteindre vos condisciples ; commençons par les éléments, et venez ici demi-heure (1) avant la classe, tous les matins, me réciter les règles que vous aurez apprises ; en vous les expliquant, je vous en marquerai l'usage. Je pleurai aussi ce jour-là, mais ce fut de reconnaissance. »

Plus loin il raconte, avec un attendrissement mêlé d'orgueil, ses succès de collège, ses prix aux académies de Toulouse et de Montauban, les marques d'affection, les preuves de dévouement qu'il reçut de la plupart de ses professeurs, et particulièrement de ce bon et savant Jésuite, le Père Malosse, pour lui un guide, un protecteur et un ami. Quelle effusion, quelle sincérité, dans l'expression de sa gratitude ! Ces premiers événements si humbles d'une existence qui devait se continuer non sans éclat dans le monde de la littérature, nous amènent insensiblement au coup de tête qui décida de l'avenir du jeune lauréat des Jeux Floraux (2). Voltaire, à qui il avait adressé une épître louangeuse, et qui ne perdait aucune occasion d'augmenter le nombre de ses créatures, lui avait promis de le faire entrer dans les bureaux d'Orry, le contrôleur général des finances ; quand Marmontel, débarqué du coche, se présenta, timide et con-

(1) Provincialisme usité surtout dans le Midi de la France, pour *une* demi-heure.

(2) Académie instituée à Toulouse au commencement du XIV[e] siècle, et qui distribue tous les ans des prix aux poètes qui produisent les meilleures pièces. Vers 1500, cette institution fut consolidée par Clémence Isaure.

fus, devant l'auteur de la Henriade, celui-ci lui apprit la disgrâce toute récente de ce personnage, le consola avec l'éloquence et le charme qui ne lui coûtaient guère quand il voulait séduire, mit à sa disposition sa bourse, que le fier et naïf provincial s'empressa de refuser, et finit par lui conseiller de composer des comédies. A quoi Marmontel répondit en souriant : « Comment ferais-je des portraits ? Je ne connais pas les visages ! » Désarmé, le grincheux Mécène finit par lui conseiller de tâter de la tragédie.

Le courageux débutant se mit à l'œuvre, et fit représenter un *Denys le Tyran* qui réussit au-delà de ses vœux : l'auteur fut rappelé par le parterre enthousiasmé, et dut se présenter au public, honneur qui n'avait encore été accordé qu'à Voltaire lui-même après *Mérope*.

Heureux temps, après tout, où l'on devenait célèbre pour une tragédie médiocre, où l'on arrivait à la gloire, comme Marmontel, grâce à une rapsodie insignifiante (il ne reste pas un vers de son *Denys*), où l'on entrait à l'Académie quand on avait traduit passablement un auteur grec ou latin, comme l'abbé Gédoyn, qui parsema de contre-sens sa version de l'*Institution oratoire* (1).

Rien d'amusant comme le récit du voyage de Voltaire en Prusse, la peinture des faiblesses, des petitesses, de la vanité, de la lésinerie intermittente du grand homme !

« La difficulté consistait dans les frais de voyage, sur lesquels Frédéric (2) se faisait un peu tirer l'oreille. Il voulait bien défrayer Voltaire, et pour cela, il con-

(1) Cet ouvrage est de Quintilien, rhéteur latin, né en 42 après J.-C., mort en 120.

(2) Le célèbre roi de Prusse, l'adversaire de la France dans la guerre de Sept-Ans, le vainqueur de Rosbach (1757).

sentait à lui donner mille louis. Mais Madame Denis voulait accompagner son oncle et, pour ce surcroît de dépense, Voltaire demandait mille louis de plus. C'est à quoi le roi de Prusse ne voulait point entendre. »

Enfin, un jour, Marmontel va trouver Voltaire.

« Voltaire travaillait dans son lit lorsque j'arrivai. A son tour, il me demanda :

« Quelles nouvelles ? — Je n'en sais point, lui dis-je, mais Thiriot (1), que j'ai rencontré au Palais-Royal, en a, dit-il, d'intéressantes à vous apprendre ; il va venir. »

« Eh bien, Thiriot, lui dit-il, vous avez donc à nous conter des nouvelles bien curieuses ? — Oh ! très curieuses, et qui vous feront grand plaisir, répondit Thiriot avec son air sardonique et son nasillement de capucin (2). — Voyons ! qu'avez-vous à nous dire ? — J'ai à vous dire qu'Arnaud Baculard (3) est arrivé à Postdam, et que le roi de Prusse l'y a reçu à bras ouverts. — A bras ouverts ? — Qu'Arnaud lui a présenté une épître. — Bien boursouflée et bien maussade ? — Point du tout ; fort belle, et si belle que le roi y a répondu par une autre épître. — Le roi de Prusse, une épître à d'Arnaud ! Allons, Thiriot, on s'est moqué de vous. — Je ne sais pas si on s'est moqué de moi, mais j'ai en poche les deux épîtres. — Voyons, donnez donc vite, que je lise ces deux chefs-d'œuvre. Quelle fadeur ! quelle platitude ! quelle bassesse ! disait-il, en lisant l'épître de d'Arnaud ; et, passant à celle du roi, il lut un moment en silence, et d'un air de pitié ; mais quand il en fut à ces vers :

(1) Ami, correspondant habituel et homme d'affaires de Voltaire.

(2) Religieux franciscain, ainsi nommé du capuchon dont il se couvrait la tête. C'est un moine italien qui établit les franciscains en 1525 ; ils furent introduits en France par Catherine de Médicis. (On reconnaît, dans cette médiocre plaisanterie sur d'honnêtes religieux, l'ancien collaborateur de l'Encyclopédie.)

(3) Littérateur, né en 1718, mort en 1805, auteur d'une tragédie de *Coligny*.

Voltaire est à son couchant,
Vous êtes à votre aurore,

il fit un haut-le-corps, et sauta de son lit, bondissant de fureur : « Voltaire est à son couchant, et Baculard à son aurore ! et c'est un roi qui écrit cette sottise énorme ! Ah ! qu'il se mêle de régner ! » Nous avions de la peine, Thiriot et moi, à ne pas éclater de rire de voir Voltaire en chemise, gambadant de colère et apostrophant le roi de Prusse : « J'irai, disait-il, oui, j'irai lui apprendre à se connaître en hommes ; » — et, dès ce moment, son voyage fut décidé. »

Une des parties les plus intéressantes des *Mémoires* est le défilé des personnages qui, à un titre quelconque, ont figuré dans le siècle. Sauf de très rares exceptions, ces portraits sont flattés, et presque aucune restriction ne vient atténuer l'éloge que le peintre prodigue avec une banale indifférence. Oh ! nous sommes bien loin de St-Simon ! La couleur est moins opulente, le dessin moins brutal, la touche moins vigoureuse et moins variée. L'orgueilleux duc et pair est le Rembrandt (1) ou, si l'on préfère, le Rubens (2) du portrait ; avec son faire effacé, ses lignes molles et pâteuses dans leur élégance poncive, Marmontel en est tout au plus le Mignard (3). Mais, tels qu'ils sont, avec leurs défauts, ou mieux avec leur absence de qualités de premier ordre, ces médaillons méritent d'être consultés, quand ce ne serait que pour l'évidente sincérité de l'auteur. Celui de Galiani est un des plus achevés : « L'abbé Galiani était, de sa personne, le plus joli Arlequin qu'eût produit l'Italie ; mais sur les épaules de cet Arlequin était la tête de Ma-

(1) Né à Leyde en 1606, mort en 1674. Grand peintre de portraits et graveur incomparable.

(2) Né à Cologne en 1577, mort en 1640 : le plus illustre représentant de l'école dite *flamande*.

(3) Né en 1608, mort en 1668. Son talent, réel, du reste, est gâté par l'affectation.

chiavel. Épicurien dans sa philosophie, et avec une âme mélancolique, ayant tout vu du côté ridicule, il n'y avait rien, ni en politique, ni en morale, à propos de quoi il n'eût quelque bon conte à faire ; et ces contes avaient toujours la justesse de l'à-propos et le sel d'une allusion imprévue et ingénieuse. Figurez-vous avec cela, dans sa manière de conter et dans sa gesticulation, la gentillesse la plus naïve, et voyez quel plaisir devait nous faire le contraste du sens profond que présentait le conte, avec l'air badin du conteur. Je n'exagère point en disant qu'on oubliait tout pour l'entendre quelquefois des heures entières. Mais son rôle joué, il n'était plus rien dans la société, et triste et muet dans un coin, il avait l'air d'attendre impatiemment le mot du guet pour rentrer sur la scène. »

Galiani, ce paradoxal et alerte écrivain, qui a marqué dans l'économie politique et dans l'érudition (1), fut l'idole des salons, et se vit honoré par cette société délicate et polie du 18e siècle, dont ni les applaudissements ni la bienveillance ne firent jamais défaut aux hommes de talent et d'esprit. Dans cet ordre d'idées, comme dans tous les autres, le gouvernement révolutionnaire allait rompre avec le passé. « Les savants ! à quoi servent-ils ? Qu'on les guillotine ! » Platon, lui aussi, chassait les poètes de sa République, mais au moins, il les comblait de présents et les couronnait de fleurs. On connaît le mot de Coffinhal (2) à Lavoisier (3) ; condamné à mourir, le grand chimiste demanda à ses juges de différer son exécution pendant quinze jours : « J'ai besoin

(1) Il a laissé un commentaire très piquant et en même temps très lumineux sur *l'Art poétique* d'Horace.

(2) Né à Aurillac en Auvergne, était médecin à l'époque de la Révolution, fut vice-président du tribunal révolutionnaire de Paris à l'époque de la Terreur, fut exécuté après le 9 thermidor.

(3) Fermier général, le créateur de la chimie, reconnut et trouva la composition de l'eau.

de ce temps, leur dit-il, pour terminer des expériences nécessaires à un travail important dont je m'occupe depuis plusieurs années. Je ne regretterai pas alors la vie, j'en ferai le sacrifice à ma patrie. » Coffinhal, président du tribunal, lui répondit : « *La république n'a pas besoin de savants et de chimistes* ; le cours de la justice ne peut être interrompu.» L'année précédente, Prud'homme (1), rédacteur du journal intitulé les *Révolutions de Paris*, proposait de donner le nom de rue *de la vérité* à cette rue *de Sorbonne* « qui conduisait à *des écoles où l'on a si longtemps professé le mensonge* avec une effronterie vraiment sacerdotale (2). » En 1792, il y avait au Collège de France un professeur d'un mérite exceptionnel, l'abbé Delille, le traducteur des Géorgiques, le poète plein de grâce et de facilité. Un arrêté pris sur la motion de quelque ignorant incapable de donner une signature, le remplaça dans sa chaire par le citoyen Paris, officier municipal, auteur d'ineptes ouvrages en vers sur l'électricité et Jean-Jacques Rousseau. Parmi les académiciens, deux, Malesherbes et Bailly, sont traînés à l'échafaud, Condorcet et Champfort, réduits au suicide. Florian et Vicq d'Azyr deviennent fous, victimes de la persécution. La Harpe et le duc de Nivernais sont jetés dans un cachot, et deux poètes, Chénier et Roucher, sont exécutés pour leur *modérantisme !*

Voilà les encouragements prodigués par la Révolution aux savants, aux professeurs, aux poètes ! Mais, dira-t-on, l'ancien régime jetait à la Bastille les littéra-

(1) Écrivain fort médiocre, auteur d'un ignoble pamphlet intitulé : *Les crimes des rois et des reines de France, des empereurs d'Allemagne, des papes*, etc. Voici un spécimen de son style;il s'agit du malheureux contrôleur général des finances, Foulon, massacré par le peuple le 22 juillet 1789 : « Cette tête était portée au haut d'une lance, dans toutes les rues de Paris. Une poignée de foin était dans sa bouche, allusion frappante *des* sentiments inhumains de cet homme barbare. Son corps traîné dans la fange, et *conduit* de toutes parts, annonçait aux tyrans la vengeance d'un peuple justement irrité. »

(2) N° 175.

teurs trop hardis. Rien de plus vrai. Marmontel, lui-même, qui n'était pas un Catilina, et dont le génie n'avait certes rien de dévastateur ou d'inquiétant pour le pouvoir, gémit sur la paille fétide de ces cachots souterrains. On l'accusait d'être l'auteur d'une pièce de vers satirique dirigée contre le duc d'Aumont : plutôt que de dénoncer le vrai coupable, qu'il connaissait et qui eut la faiblesse de se tenir dans l'ombre, il se laissa arrêter par la maréchaussée. Fait bizarre ! il obtint la permission d'emmener avec lui son domestique, et, presque aussitôt après son arrivée dans la prison, objet des terreurs populaires, on lui apporta à manger. Allait-on se débarrasser de lui par un de ces poisons fameux qui avaient immortalisé le nom de la marquise de Brinvilliers (1) ? Toujours est-il que Marmontel, avec l'insouciance d'un poète et l'appétit d'un jeune homme, se mit à faire honneur à la cuisine du gouverneur ; on lui avait servi « trois petits plats couverts d'assiettes de faïence commune. »

C'était un vendredi. Le prisonnier goûte la soupe : « Cette soupe en maigre était une purée de fèves blanches, au beurre le plus frais, et un plat de ces mêmes fèves. Je trouvai tout cela très bon. Le plat de morue qu'on m'apporta pour le second service était meilleur encore. La petite pointe d'ail l'assaisonnait avec une finesse de saveur et d'odeur qui aurait flatté le goût du plus friand Gascon. Le vin n'était pas excellent, mais il était passable. »

Pauvre Colletet (2) ! avec quel enthousiasme il eût fêté ce menu !

(1) Marie-Marguerite d'Aubray, marquise de Brinvilliers, célèbre empoisonneuse, fille de Dreux d'Aubray, lieutenant civil, épousa en 1631 le marquis de Brinvilliers, mestre de camp. Elle empoisonna successivement son père, ses deux frères et sa sœur. Le crime fut découvert en 1670. Elle prit aussitôt la fuite, mais fut arrêtée à Liège, ramenée à Paris, et exécutée. (Voir les lettres de Mme de Sévigné.)

(2) Poète du siècle de Louis XIV, célèbre par sa pauvreté dont Boileau s'est moqué cruellement.

Donc Marmontel se lève de table assez satisfait, et ne voyant pas l'avenir sous des couleurs trop sombres, lorsque deux geôliers rentrent avec de nouveaux plats, « un service en beau linge, en belle faïence, cuiller et fourchette d'argent. » Marmontel reconnaît sa méprise et son valet lui dit : « Monsieur vient de manger mon dîner; il trouvera bon qu'à mon tour je mange le sien.» « Ce dîner était gras; en voici le détail: un excellent potage, une tranche de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli ruisselant de graisse et fondant, un petit plat d'artichauds frits en marinade, un d'épinards, une très belle poire de cressane (1), du raisin frais, une bouteille de vieux vin de Bourgogne et du meilleur café de Moka (2). »

Il est vrai que tous les prisonniers n'étaient pas traités sur ce pied-là ! Quant à Marmontel, il ne manqua jamais l'occasion de parler sauces et ragoûts. C'était un prédécesseur un peu pâle, mais convaincu, de Berchoux (3), de Brillat-Savarin (4), de Monselet (5).

Les fragments qui précèdent nous donnent l'idée de ce style, soigné jusqu'au purisme, élégant non sans un vernis de recherches étudiées, et ne sachant d'ordinaire échapper à la monotonie ni à la lourdeur. Le dialogue demanderait beaucoup plus de vivacité, et les traits brillants n'apparaissent qu'à de longs intervalles. Il s'en faut que la conversation de Marmontel fût un

(1) Poire d'hiver. On dit aussi *Crassane*, de *crassus*, large, épais, à cause de la forme de ce fruit.

(2) Tome II, liv. 6, page 169 de l'édition de 1804.

(3) Poète né en 1761, mort en 1838, est surtout connu par son joli poème de la *Gastronomie*.

(4) Né en 1755 à Belley (Ain), mort conseiller à la cour de cassation en 1826. Sa *Physiologie du Goût* lui a laissé la réputation d'un écrivain spirituel et d'un gastronome de haute race.

(5) Très agréable écrivain de ce temps, et qui traite des questions de cuisine avec une rare compétence.

véritable feu d'artifice comme celui d'un Diderot ou d'un Champfort ! Parmi les causes du ralentissement des phrases qui évoluent avec la même difficulté, nous mettrons au premier rang cette insupportable répétition des *dit-il*, etc. C'est l'ennui même, et la preuve que ces mots n'ont absolument aucune valeur, c'est qu'on les remplace avantageusement par un signe, tiret horizontal ou autre. Au XVIIe siècle, ils avaient contribué à rendre plus massive encore la marche si disgracieuse déjà des premiers vers de Boileau :

> Qu'un jeune homme.... Ah ! je sais ce que vous voulez dire,
> *A répondu notre hôte...*
> Il est vrai que Quinaut est un esprit profond,
> *A repris certain fat..*
> Ma foi ! ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
> *A dit mon campagnard* avec une voix claire.
> Peut-être, *a dit l'auteur* ....
> Mieux que vous, mille fois, *dit le noble....*
> Vous, mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous prie.
> *A l'auteur, sur le champ, aigrement reparti*
> Je suis donc un sot, moi ? Vous en avez menti,
> *Reprend le campagnard.*

Ces exemples sont empruntés à la satire III, sur le *festin ridicule*. On conçoit la gêne du narrateur : une fois qu'il avait épuisé la série des *dit-il*, *reprit-il*, *répond-il*, *repartit-il*, il lui fallait recommencer cette peu plaisante énumération, qui est d'autant plus insipide qu'elle ne présente aucun caractère d'utilité, et que l'intelligence du lecteur y suppléerait sans peine.

Mais il faudrait bien se garder de ne voir dans les *Mémoires* qu'un ouvrage fatigant à lire par les longueurs et les langueurs du style.

Certains sujets excitent la verve de l'auteur, qui sait alors reproduire dans ses portraits les qualités les plus saillantes de ses modèles. Personne ne nous a mieux que lui donné une fidèle image de ce que fut l'inven-

teur, le metteur en œuvre, le compilateur infatigable de l'Encyclopédie : le défaut principal qu'on soit en droit de lui reprocher est l'absence presque absolue d'ombres au tableau. Diderot a été un puissant hâbleur, un vigoureux brasseur d'idées, détestables la plupart du temps, un improvisateur à rendre jaloux les plus intarissables conteurs arabes, un écrivain à la gigantesque musculature, à l'irrégularité brillante et dithyrambique, projetant à flot l'ironie, le sarcasme, la dérision, l'impiété et parfois même l'éloquence.

« L'un des beaux moments de Diderot c'était lorsqu'un auteur le consultait sur son ouvrage ; si le sujet en valait la peine, il fallait le voir s'en saisir, le pénétrer, et d'un coup d'œil découvrir de quelles richesses et de quelles beautés il était susceptible. S'il apercevait que l'auteur remplît mal son objet, au lieu d'écouter la lecture, il faisait dans sa tête ce que l'auteur avait manqué. Était-ce une pièce de théâtre, il y jetait des scènes, des incidents nouveaux, des traits de caractère; et, croyant avoir entendu ce qu'il avait rêvé, il nous vantait l'ouvrage qu'on venait de lui lire, et dans lequel, lorsqu'il voyait le jour, nous ne retrouvions presque rien de ce qu'il avait cité. En général, et dans toutes les branches des connaissances humaines, tout lui était si familier et si présent qu'il semblait toujours préparé à ce qu'on avait à lui dire, et ses aperçus les plus soudains étaient comme le résultat d'une étude récente ou d'une longue méditation. Cet homme, l'un des plus éclairés du siècle, était encore l'un des plus aimables, et sur ce qui touchait à la bonté morale, lorsqu'il en parlait d'abondance, je ne puis exprimer quel charme avait en lui l'éloquence du sentiment. Toute son âme était dans ses yeux, sur ses lèvres (1) ».

Bien que les souvenirs de l'auteur soient avant

(1) *Mémoires.*

tout littéraires, ils ne laissent pas de porter, suivant que le cas se présente, sur des sujets moins relevés, sur les détails de la vie ordinaire. Par une assez bizarre coïncidence, mainte anecdote semble avoir trait à des faits contemporains et modernes. Est-ce en 1752 ou en 1885 que se passe ce petit scandale de théâtre? Marmontel avait donné aux comédiens sa tragédie des *Héraclides :* la principale actrice, fort remarquable du reste, Mlle Dumesnil (1), aimait le vin, et en buvait, dans chaque entr'acte, un gobelet étendu d'eau, pour se rafraîchir. Le jour de la première représentation, son laquais lui en versa, à son insu, un verre absolument pur. Le vin lui porta à la tête ; prise d'une sorte d'étourdissement, à moitié ivre, elle rentra sur la scène et exagéra tellement les effets que le rôle, de pathétique qu'il était ou qu'il devait être, devint grotesque et provoqua des rires bruyants, ce qui amena la chute de la pièce !

Les moindres événements de l'existence toute dissipée et mondaine, trop souvent capricante et futile de Marmontel, sont relatés avec une complaisance excessive : on assiste à la genèse de ses ouvrages, on se mêle aux petites compétitions académiques, aux intrigues nouées par l'auteur pour entrer lui-même ou pour faire entrer Maury parmi les Quarante; on s'applaudit avec lui, au point de vue du goût, de la révolution dans l'art de la déclamation opérée par Mlle Clairon (2), pour substituer à « la lamentation continuelle et monotone » une prononciation plus posée et plus simple ; on s'intéresse à la réponse qu'il fit à la *Lettre* de Jean-Jacques sur *les spectacles*, ou à la pièce de vers

(1) Née à Paris en 1713, morte en 1803.

(2) Claire de la Tude, plus connue sous le nom de Mlle Clairon, née près de Condé en 1723, morte à Paris en 1803 ; elle devait plus à l'art et à l'étude qu'à la nature, mais son jeu était la perfection même.

qu'il composa sur la convalescence du vertueux dauphin, fils de Louis XV; on assiste avec curiosité aux moindres péripéties de son entrevue avec Madame de Pompadour, qui se charge de le protéger ; on s'amuse des prétentions et de la fatuité du fameux ténor toulousain, Géliote, dont la bonne mine et la voix suave provoquaient un engouement extraordinaire; enfin on sourit de la naïveté adorable de Marmontel lui-même, qui confesse que la vie de plaisir qu'il mène, les soupers fins, les excès de table, lui rendent la tête trouble, appesantissent ses idées et neutralisent en lui le travail de l'imagination.

Emporté dans le tourbillon des fêtes, on comprend qu'il lui restait peu de temps pour observer, étudier, aimer et bien dépeindre la nature. Il est curieux de constater une telle indifférence à l'époque où paraissent ces chefs-d'œuvre de sentiment et de description, les *Rêveries d'un Promeneur solitaire !* Marmontel connaît les champs, comme Delille, pour les avoir regardés à travers les vitres des châteaux. Il nous expose, sans rougir, que la fontaine de Vaucluse ne lui plaît pas parce que les bords en sont nus, arides, escarpés. Le malheureux ne se doutait pas de toute la poésie de ce site désolé, si bien en rapport avec les souvenirs qu'il évoque ! Il lui fallait partout des ombrages, de la verdure, le tableau classique. Cependant le gourmand se déride en songeant aux belles écrevisses et aux excellentes truites que lui fournit la rivière. L'amphithéâtre de Nîmes ne lui paraît point *vaste*, et il n'aperçoit Avignon, la superbe cité aux magiques souvenirs, « qu'en passant ! » Quand il voit la mer pour la première fois, la réalité ne lui en cause « aucune émotion ! » Il préfère (notez qu'il le dit) les marines de J. Vernet (1).

(1) Peintre célèbre de *marines*, né en 1714, mort en 1789. Il représenta, par ordre de Louis XV tous les ports de France. La plupart de ses tableaux sont au Louvre.

Ce qui le frappe dans le lac de Genève, c'est qu'il « est bordé de maisons de plaisance, » et, dans le mont Blanc, « qu'il est chargé de glaces et de neiges qui ne fondent jamais. » On croirait lire les impressions de voyage d'un épicier. Bref, Marmontel n'a pas le sens des beautés objectives.

A un point de vue tout autre, on doit citer la page où il nous entretient des goûts littéraires de Mme Necker. Rien ne saurait mieux nous renseigner sur le style adopté par la majeure partie des écrivains de ce temps.

« Le goût était moins en elle un sentiment qu'un résultat d'opinions recueillies et transcrites sur ses tablettes. Sans qu'elle eût cité ses exemples, il eût été facile de dire d'après qui et sur quoi son jugement s'était formé. Dans l'art d'écrire, elle n'estimait que l'élévation, la majesté, la pompe. Les gradations, les nuances, les variétés de couleur et de ton la touchaient faiblement. Elle avait entendu louer la naïveté de Lafontaine, le naturel de Sévigné : elle en parlait par ouï-dire, mais elle y était peu sensible. Les grâces de la négligence, la facilité, l'abandon, lui étaient inconnues. Dans la conversation même, la familiarité lui déplaisait. Un jour, je lui citais quelques expressions familières que je croyais, disais-je, pouvoir être reçues dans le style élevé, comme : *commencer à voir clair* — *prenez votre parti* — *pour bien faire il faudrait* — *non, vois-tu* — *faisons mieux*, etc. Elle les rejeta comme indignes du style noble. « Racine, lui dis-je, a été moins difficile que vous. Il les a toutes employées, » et je lui en fis voir les exemples. Mais son opinion une fois établie était invariable ; et l'autorité de Thomas ou celle de Buffon était pour elle un article de foi (1). »

Marmontel lui-même n'aime la simplicité que d'une

(1) III, livre 10, page 188.

affection toute platonique. On pourrait souvent lui retourner le reproche qu'il adresse à Thomas :

« Il manquait à son éloquence ce qui fait le charme de l'éloquence de Fénelon et de Massillon dans la prose, de l'éloquence de Virgile et de Racine dans les vers : l'effusion d'une âme sensible et l'intérêt qu'elle répand. Son style était grave, imposant, et n'était point aimable. On y admirait tous les caractères d'une beauté virile ; les femmes y auraient désiré quelques traits de la leur. Il avait de l'ampleur, de la magnificence, jamais de la variété et de la facilité... On lui reprochait particulièrement d'épuiser ses sujets et de ne rien laisser à penser au lecteur (1). »

Quelle absence de mesure, de proportion, de nuances ! Quelle confusion dans les rangs qu'il donne aux écrivains ! Quel désordre dans la hiérarchie des talents ! Parler de Virgile à propos de Thomas ! Quel coup de massue ferait autant de mal que ce compliment ! Est-ce bien le style de l'homme qui aurait voulu trouver dans Mme Necker « les gradations, les variétés de couleur ? »

Mais ce que Marmontel a le mieux pensé et le mieux écrit, au déclin de sa longue et brillante carrière, c'est son mémoire sur le libre exercice des cultes. Les preneurs de chapelles, les prohibiteurs de processions publiques, les proscripteurs des christs, peuvent le lire avec fruit, mais surtout avec une confiance entière dans l'impartialité, dans la sincérité, dans la fermeté de raison de l'auteur, qui avait été l'ami de d'Alembert, l'élève préféré de Voltaire, l'admirateur, le glorificateur et l'un des architectes de la Babel anticatholique, l'Encyclopédie.

« La politique traite avec la religion en rivale jalouse, et comme avec une ennemie qu'elle est forcée de ménager, et qu'elle tâche d'affaiblir ; manège qui me semble

(1) III, livre II, page 253.

indigne d'une législation souveraine et puissante, dont le caractère doit être la candeur et la majesté...

» A quel autre culte que le catholicisme s'adresse la prohibition des cérémonies extérieures ?.. Que peuvent avoir de scandaleux et de nuisible les symboles des plus modestes et des plus douces vertus? Que peuvent avoir d'alarmant, ou pour les mœurs ou pour les lois, des exemples d'humilité , de patience, d'abnégation de soi-même, de bienfaisance universelle ?

» Quel est surtout le signe qu'on veut défendre aux catholiques d'arborer dans leurs fêtes et dans leurs funérailles ? Le signe de leur foi et de leurs espérances, le gage d'immortalité, le signe de l'amour d'un Dieu et de son dévouement pour le salut des hommes ?

» Qu'a-t-il de dangereux, ce symbole de paix, dans un temps où l'esprit de conciliation, de concorde, est si nécessaire ; dans un temps où le seul espoir du repos, du salut public, n'est peut-être fondé que sur l'oubli des crimes et sur le pardon des injures ? »

Nous nous serions fait un scrupule de passer sous silence ces belles et fortes paroles, qu'on croirait écrites d'hier, et qui ne sont point, ainsi qu'on pourrait le supposer, d'un A. de Mun, d'un Père Félix, d'un Chesnelong ou d'un cardinal Guibert, mais, comme nous l'avons dit, d'un des plus fougueux hérauts de l'impiété du XVIIIe siècle. Le rival de Marmontel en critique littéraire, Laharpe lui-même, s'était converti, frappé de la grâce, éclairé par un rayon de vérité qui s'était glissé à travers les barreaux de son cachot. Étant tombé un jour sur *l'Imitation*, il l'ouvrit au hasard et lut : « Me voici, mon fils, je viens à vous, parce que vous m'avez invoqué. » Foudroyé par une impression surhumaine, il tomba la face contre terre, étouffant de sanglots, et prononçant des mots entrecoupés. Mais la conversion de Marmontel nous agrée peut-être davantage, parce

qu'elle s'est faite sans faste, et qu'il n'est pas tombé dans toutes les exagérations de zèle qui ont signalé le retour à la religion de l'auteur de *Lycée*.

Mais tous les incrédules ne secouèrent pas le joug de leurs préjugés, de leurs erreurs. Les ruines s'accumulaient autour d'eux, ils restaient impassibles et se contentaient de composer des phrases artistement ciselées sur ces *Ruines* mêmes. Telle est l'histoire de Volney. « Volney, grand homme, sec et atrabilaire, était en grand commerce de flatterie avec Mirabeau ; il avait de l'exagération et de la sécheresse ; il n'était pas des travailleurs de l'assemblée. On voulait, un jour, imposer silence aux galeries : « Comment ! dit-il, ce sont nos maîtres qui siègent là, nous ne sommes que leurs ouvriers ; ils ont droit de nous censurer et de nous applaudir (1). »

Il était né à Craon (Mayenne) en 1757. Son vrai nom était Chassebœuf, mais son père, ne voulant pas lui laisser une appellation qui ressemblait à un quolibet, le fit nommer Boisgirais. Pendant que M. Chassebœuf père étendait sa réputation d'avocat dans le ressort de sa ville natale, le jeune Constantin était livré à des mains mercenaires et à la surveillance contradictoire de deux vieilles femmes, la servante Tant-Pis et la servante Tant-Mieux, dont l'une le grondait sans interruption et l'autre le gâtait avec une complaisance aveugle. Jeté dans le collège d'Ancenis (2), il fut en peu de temps le dernier de sa classe ; rebuté par ses professeurs, il s'obstina dans sa paresse jusqu'au moment où, ayant rencontré un maître bienveillant, il se mit avec ardeur à l'étude, et conquit bientôt la première place. Il fit dès lors des classes brillantes, qu'il termina au collège d'Angers. A dix-sept ans, sorti de

(1) Dumont de Genève, *Mémoires de Mirabeau*, 251.

(2) Chef-lieu d'arrondissement du département de la Loire Inférieure.

page, il fut émancipé, et, pauvre de mille livres de rente, il se rendit à Paris, où il s'enfonça dans le travail solitaire, s'adonnant avec une prédilection marquée à la philosophie et à l'histoire, en dépit des objurgations de son père, qui aurait voulu le voir choisir le barreau. Il se fit remarquer du baron d'Holbach, qui l'admit dans son salon et le présenta aux grands écrivains qu'il y accueillait. Grâce à un legs fort inattendu, et qui valait environ six mille francs, il put satisfaire un de ses rêves, et entreprendre un voyage en Égypte et en Syrie. Pour supporter les fatigues, il s'exerça à de longues marches, à coucher en plein air, à se passer de nourriture, à braver la soif, à franchir les murailles, à sauter des fossés, à monter à cheval sans brides et sans selle. Après huit jours de réflexion, son père l'autorisa à partir, et, ne pouvant lui faire d'autre cadeau, lui donna le nom de Volney, qu'il ne quitta plus. A peine abordé en Égypte, il se rendit dans un couvent arabe du Liban, au milieu des Druses (1), pour s'initier à l'étude des langues orientales. Ses pérégrinations durèrent trois ans, à la suite desquels il publia son *Voyage en Égypte et en Syrie.* Ce livre lui valut une éclatante célébrité, avec une médaille d'or de l'impératrice Catherine, qui maintenait rigoureusement l'ignorance dans ses États et protégeait avec fracas les savants des autres pays.

En fait,le *Voyage* est une œuvre remarquable par les observations, qui sont judicieuses, et le style, généralement correct et pur, avec un vernis d'élégance qui n'enlève rien au naturel. L'auteur dit ce qu'il voit, et ce qu'il voit, c'est plutôt le côté moral et social que le côté physique et pittoresque. Que l'on compare Volney et Châteaubriand parcourant un pays ; l'un le visite

(1) Peuple qui habite le Liban, et qui professe une religion mixte, où domine l'islamisme : leur population est d'environ 250.000 individus.

en savant, en ingénieur ; l'autre en littérateur, en peintre. Rencontrent-ils les débris de quelque cité, d'une grande construction, le premier se demande combien d'années de travail, combien de millions elles ont coûté; l'autre constate à quel genre d'architecture elles appartiennent, et multiplie les souvenirs de l'antiquité classique. Devant les Pyramides, Volney s'extasie en pensant que ces *montagnes factices*, qu'on aperçoit dix-huit lieues avant d'y arriver, sont assurées contre la destruction par la solidité de leurs matériaux et l'énormité même de leur masse ; il calcule « la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le travail qu'elles ont coûté ; » une fois ces additions et ces multiplications terminées, le mathématicien cède la place au moraliste frondeur; quand l'auteur nous a rappelé ces colonnes de palais qu'on scie dans Alexandrie pour en faire des meules de moulin,il ne peut s'empêcher de sourire en pensant « à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet aux plus humbles de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile. »

Sans tomber dans l'excès de nos voyageurs modernes, qui n'omettent rien de ce qui concerne leur petite individualité, qui nous parlent de leurs digestions, de leurs moindres contrariétés physiques ou morales,de la cuisine qui leur est servie et de la couleur des cheveux de la cuisinière, du nombre de cigares qu'ils fument et des pourboires qu'ils ont donnés, Châteaubriand, dans son *Itinéraire* (1), est moins impersonnel, moins sobre de renseignements et de détails sur les impressions, les modifications intimes que le trajet lui suggère. Il a surtout le don de la perception externe, de ce que l'on ap-

(1) *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* fut publié en 1811. C'est l'ouvrage le mieux écrit de Châteaubriand.

pelle aujourd'hui *l'objectivité ;* en simple français, disons qu'il excelle à décrire. Deux lignes de lui constituent une image complète, et nous jettent, comme par miracle, dans ce monde oriental si distinct du nôtre : « A Palmyre, le dattier fend les *têtes d'hommes et de lions* qui soutiennent les chapiteaux du temple du soleil. Le palmier remplace de sa colonne la colonne tombée, et le pêcher, que les anciens consacraient à Harpocrate (1), s'élève dans la retraite du silence. »

Malgré tout le talent de Volney, en dépit de son érudition, de son indiscutable sagacité, les passages les plus remarquables de son *Voyage en Syrie* sont ceux qu'il a traduits des prophètes hébreux : quel poète moderne surpassera la verve de ce fragment d'Ézéchiel ? (2) « Ville superbe, qui reposes au bord des mers, Tyr, qui dis : Mon empire s'étend au sein de l'océan, écoute l'oracle prononcé contre toi. Tu portes ton commerce dans les îles lointaines ; sous ta main les sapins de Sanir (3) deviennent des vaisseaux, les cèdres du Liban des mâts, les peupliers de Bysan (4) des rames ; tes matelots s'asseyent sur le bois de Chypre orné d'une marqueterie d'ivoire ; tes pavillons sont tissus des plus beaux lins d'Égypte ; tes vêtements sont teints de l'hyacinthe et de la pourpre de l'Archipel... Les enfants d'Arouad bordent tes parapets, et tes tours, gardées par les Phéniciens, brillent de leurs carquois. Tous les pays s'empressent de négocier avec toi : Tarse (5) envoie à tes marchés de l'argent, du fer, de l'étain, du plomb ; l'Ionie (6) t'approvisionne d'escla-

(1) Adoré par les Grecs comme le dieu du silence.

(2) L'un des quatre grands prophètes. (Les trois autres sont Isaïe, Jérémie et Daniel.)

(3) Ville de la Basse Égypte (connue aussi sous le nom de Tanis).

(4) Beyrouth ? ville de la côte phénicienne.

(5) Capitale de la Cilicie orientale (Asie Mineure).

(6) Partie du littoral de l'Asie Mineure, de Phocée à Milet.

ves et de vases d'airain ; l'Arménie t'envoie des mules, des chevaux, des cavaliers ; des îles nombreuses échangent avec toi l'ivoire et l'ébène ; le Syrien t'apporte le rubis, la pourpre, les riches étoffes, le corail et le jaspe... O Tyr, fière de tant de gloire et de richesses, bientôt les flots de la mer s'élèveront contre toi et la tempête te précipitera au fond des eaux ; alors s'engloutiront avec toi tes trésors...Les rois que tu rassasiais, consternés de ta ruine, jetteront des cris de désespoir ; dans leur deuil ils couperont leurs cheveux, ils jetteront de la cendre sur leur front dépouillé, ils se rouleront dans la poussière, et ils diront : Qui jamais égala Tyr, cette reine de la mer ? (1) »

Volney a su violenter son incrédulité habituelle et triompher de son ordinaire mauvais vouloir en ce qui concerne les saintes Écritures ; il n'a pas hésité, comparant l'état actuel de Tyr avec la prophétie, à proclamer que cette dernière a été aussi littéralement accomplie que celle qui concernait Babylone : « Les révolutions du sort (2) ont confirmé cet oracle. Au lieu de cette ancienne circulation si active et si vaste, Tyr, réduite à l'état d'un misérable village, n'a plus, pour tout commerce, qu'une exploitation de quelques sacs de grain et de coton ou de laine, et pour tout négociant, qu'un facteur grec au service des Français de Saïde(3), qui gagne à peine de quoi nourrir sa famille (4). » Ce récit est corroboré par celui du voyageur anglais J. Bruce : « La seule curiosité, dit-il, m'engagea à passer par Tyr, et je devins le triste témoin de la vérité des prophéties : deux misérables pêcheurs, après avoir

(1) Ézéchiel, chap. XXVI et XXVII.

(2) Le sceptique endurci ne peut se résoudre à prononcer le nom de la Providence ! Il attribue tout à un sort aveugle, inconscient !

(3) Ville de Syrie, à 68 kil. de Damas. On croit que c'est l'ancienne Sidon.

(4) *Voyage en Syrie*, ch. II, 40 5.

attrapé un peu de poisson, venaient d'étendre leurs filets sur ces rochers de Tyr (1). »

Quand on compare le style de Volney à celui de deux grands écrivains qui ont refait, en partie, le même voyage à travers les souvenirs des peuples dont il ne reste guère que le nom, on est surpris de l'extrême sécheresse d'une langue où la comparaison n'apparaît presque jamais, alors que dans Châteaubriand et Lamartine (2) elle est, en quelque sorte, partie intégrante de l'expression : la simple reproduction de trois passages où le même sujet est traité, montrera avec une réalité saisissante la supériorité descriptive des deux contemporains sur l'écrivain du XVIIIe siècle :

« Le soleil venait de se coucher ; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie ; la pleine lune à l'orient s'élevait sur un fond bleuâtre aux planes rives de l'Euphrate ; le ciel était pur, l'air calme et serein ; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres ; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée ; les pâtres avaient retiré leurs chameaux ; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre ; un vaste silence régnait sur le désert, etc. » (3)

Le bandeau rougeâtre avait été employé à satiété par Bernardin dans son *Voyage à l'Ile-de-France ;* passe pour le *fond bleuâtre*, qui, du reste, n'appartient pas non plus à Volney, mais que dire des *planes rives*, sinon que c'est l'idée et le style d'un géomètre ? Pas un débutant ne voudrait reproduire ces pauvretés : *le ciel pur, l'air calme et serein.* Comme la plupart des savants qui se mêlent de littérature, l'auteur dépasse la limite qui sépare la prose de la poésie : *l'éclat mourant*

(1) *Voyages aux sources du Nil, en Nubie, en Assyrie.*
(2) *Voyage en Orient.*
(3) *Les Ruines*, chap. I.

du jour est un hémistiche fréquent dans Delille ; on trouve même un vers à peine déguisé : *la nuit calmait les feux de la terre embrasée.* On ignore ce que veut dire *retirer un chameau*, et c'est à peine si l'on a la force de louer *la plaine monotone et grisâtre*, qui est de Marmontel *(Incas)* (1), et le *vaste silence*, dont l'honneur revient à St-Lambert *(Saisons)* (2).

L'Orient, avec ses enchanteresses perspectives, avec son merveilleux soleil, n'a pas inspiré notre voyageur!

Dans Châteaubriand la pensée est plus nette, la phrase plus alerte, les figures de style plus nombreuses :

« Les ruines changent de caractère en Égypte ; souvent elles étalent dans un petit espace toutes les sortes d'architecture et toutes sortes de souvenirs. Les sphynx et les colonnes du vieux style égyptien s'élèvent auprès de l'élégante colonne corinthienne (3). Un morceau d'ordre toscan (4) s'unit à une tour arabesque. D'innombrables débris sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés sous l'herbe ; des champs de fèves, des rizières, des plaines de trèfle s'étendent à l'entour. Quelquefois des nuages jetés en ondes sur les flancs des ruines, les partagent en deux moitiés ; le chacal, monté sur un piédestal vide, allonge son museau de loup derrière le buste d'un Pan à tête de bélier.... »

Sûr de lui, de son talent, de ses lecteurs, l'auteur du *Génie du christianisme* égaie et allège la marche de sa phrase par une négligence volontaire, qui est une grâce

(1) Sorte de roman en prose, dans le genre du Télémaque, mais dont le style est emphatique et prétentieux.

(2) Poème descriptif en quatre chants, du marquis de St-Lambert, né à Vézelise (Meurthe), poète et philosophe remarqué au XVIIIe siècle, presque oublié aujourd'hui.

(3) Ordre d'architecture qui, par sa proportion, sa décoration, présente l'idée de la plus grande richesse : il est ainsi appelé parce qu'il a été exécuté à Corinthe.

(4) Se dit du plus solide et du plus simple des cinq ordres d'architecture. On l'appelle ainsi parce que les premiers temples de cet ordre furent bâtis en Toscane par d'anciens peuples de Lydie qui y étaient établis.

de plus : *toutes les sortes, et toutes sortes ;* il multiplie l'antithèse, qui se présente naturellement sous sa plume et ne trahit aucun effort : *le vieux style égyptien et la colonne corinthienne, l'ordre toscan et la tour arabesque.* Quelle vivacité dans ces incises jetées coup sur coup : *roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés sous l'herbe !* Il faut avoir le génie de l'observation pour faire cette trouvaille précieuse, qui suffirait à parer une page entière: *des nuages qui partagent les ruines en deux moitiés*, et l'on se demande si la peinture avec toutes les ressources de la palette surpasserait ce tableau si vigoureusement accusé : le chacal *monté sur un piédestal vide allonge son museau de loup....* »

La décadence, nous voulons dire l'exagération, commence avec Lamartine : pas une phrase,ou peu s'en faut, ne se termine sans une assimilation; voici quelques extraits de sa description des *ruines de Balbeck* (1) : « Une petite ogive de pierre s'élevait d'un ou deux pieds... et une petite cloche, *semblable à celle que l'on peint sur la grotte des ermites*, s'y balançait aux bouffées du vent... Jusque-là nous n'avions vu aucun être vivant que les chacals, qui couraient entre les colonnes du grand temple, et les petites hirondelles au collier de soie rose, qui bordaient, *comme un ornement d'architecture orientale*, les corniches de la plate-forme... Les grands temples étaient devant nous *comme des statues sur leurs piédestaux*, le soleil les frappait d'un dernier rayon vague, qui se retirait lentement d'une colonne à l'autre, *comme les lueurs d'une lampe que le prêtre* emporte au fond du sanctuaire... Plus loin, dans la plaine, c'était un océan de ruines qui se perdaient à l'horizon ; *on eût dit des vagues de pierres* brisées contre un écueil,

(1) Balbeck, *cité du Soleil*, l'Héliopolis des Grecs, ville de la Turquie d'Asie, au pied de l'Anti-Liban. Elle fut saccagée en 1400 par Tamerlan ; un tremblement de terre acheva de la détruire en 1759.

et couvrant une immense plage de leur blancheur et de leur écume. »

La comparaison ne doit pas être multipliée même dans la poésie ; à plus forte raison doit-elle être employée avec sobriété dans la prose, parce qu'elle risque, par sa vulgarité même, de perdre de son importance et de sa force. Celles que l'on rencontre dans ce morceau ont une valeur fort inégale. Ou elles sont faibles et vagues : *comme un ornement d'architecture orientale ;* ou elles sont banales et usées : *comme des statues sur leurs piédestaux ;* ou elles rentrent exclusivement dans le domaine poétique : « *comme les lueurs d'une lampe*, etc. »

Les anciens, qui, à part certaines exceptions, (Ménandre (1), Lucrèce (2), Virgile) (3), ont ignoré les amertumes de la mélancolie, sont restés assez froids en présence des débris accumulés par le temps ; on connaît le mot de ce correspondant de Cicéron, ce Sulpicius, qui, dans une lettre fameuse, parle des *cadavres de villes ;* il faut y ajouter l'exclamation non moins éloquente de Lucain qui, montrant César sur les champs où fut Troie, dit : « Les temples des dieux ne tiennent plus qu'à des racines fatiguées ; Pergame tout entière est ensevelie sous les ronces ; *les ruines même ont péri !* (4) »

Pour en venir à l'ouvrage capital de Volney, quelle que soit au premier abord la singularité de ce rapprochement, il n'est pas de livre qui, pour les procédés de la contexture extérieure, pour le détail de la composition, ressemble plus aux *Ruines* que le *Voyage du jeune*

(1) Poète comique grec, naquit à Athènes, 342 avant J.-C. Il n'a de rival chez les Grecs qu'Aristophane.

(2) Poète didactique, né à Rome 100 ans avant J.-C. Il nous reste de lui un admirable ouvrage en six chants, *Sur la nature des choses*, où de grandes beautés s'allient aux plus regrettables erreurs.

(3) Célèbre poète latin, né en 70 avant J.-C., mort en 19 avant J.-C. ; on a de lui des *Églogues*, les *Géorgiques*, l'*Énéide*.

(4) *Pharsale*, IX, 968 et suiv.

Anacharsis(1). Comme Barthélemy, Volney a dû se dire que l'histoire, l'érudition archéologique ou philosophique risquaient fort de n'obtenir qu'un succès d'estime auprès de la société si superficielle et si difficile à satisfaire au milieu de laquelle il vivait, si ces sciences affrontaient le grand jour avec leur aridité propre et leur totale absence de séductions mondaines. Que d'exemples n'avait-on pas à rappeler pour démontrer que les découvertes même les plus importantes, les théories les plus originales, les travaux enfin les plus estimables, ne trouvaient point de lecteurs s'ils ne dissimulaient l'austérité morose des idées sous l'imagination du détail, le coloris du style, la forme romanesque du cadre! En dehors de quelques connaisseurs pourvus de connaissances spéciales, qui donc, au XVIIIe siècle, s'était intéressé aux paradoxes savants de Fréret (2), aux étonnantes recherches des bénédictins de St-Maur (3), et même aux hardies hypothèses de Louis de Beaufort? (4)

Dans son discours de réception à l'Académie, Buffon avait fait cette remarque, et l'opinion avait ratifié cet arrêt, que les conceptions du génie n'obtiendraient pas grâce devant l'indifférence des lecteurs, si elles ne se présentaient pas avec les dehors et la parure d'un beau et noble langage. Que Barthélemy, au lieu de nous montrer un jeune barbare qui, disant adieu aux steppes désolées de sa patrie, s'en va, touriste ingénu et curieux, demander à la Grèce tous les secrets de sa

(1) Ouvrage célèbre où Barthélemy a essayé de faire revivre la Grèce de Thémistocle et de Périclès ; il parut peu de temps avant la Révolution.

(2) Né à Paris 1648, mort en 1749. Historien de mérite.

(3) Congrégation de l'Ordre de St-Benoît, fondée en 1613. Les religieux faisaient une profession particulière des belles-lettres. La science historique, a été, en quelque sorte, créée en France par les bénédictins de St-Maur, à qui on doit l'*Art de vérifier les dates*, la *Gallia christiana*, l'*Histoire littéraire de France*, etc.

(4) Historien du XVIIIe siècle, a devancé les théories de l'allemand Niebuhr sur les premiers siècles de Rome. Il mourut à Maestricht en 1795.

civilisation, eût omis ou dédaigné d'offrir sous forme d'impressions de voyages, de récits, de dialogues, ce prodigieux amas de renseignements relatifs à la vie antique, son livre lui eût valu l'admiration raisonnable et raisonnée de quelques doctes et graves hellénistes, mais l'édition fût demeurée intacte chez le libraire ruiné. Grâce aux avances que le malicieux écrivain voulut bien faire à l'invincible indolence du grand public, le livre se trouva bientôt sur les tables les plus élégantes, entre les mains des femmes et des hommes du monde, et Barthélemy, unanimement déclaré *gloire nationale*, fut prié, presque contraint d'accepter un fauteuil à l'Académie !

Volney comprit le goût de son époque ; des naufrages fameux lui révélaient le péril que couraient les écrivains à compter sur le bon vouloir, l'attention, la compétence de la foule ; il se conforma à cette indication, s'efforça de vulgariser la science, de la rendre attrayante, de lui donner la pimpante allure, le vêtement à la mode qui lui faciliterait l'entrée dans les salons, et lui assurerait le triomphe sur les antipathies les plus invétérées.

De là ces machines, cette mise en scène, ce *merveilleux*, ces apparitions de génies, de fantômes, ces détails à effet, ces poses prises par l'auteur, qui nous renseigne avec un soin minutieux sur ses diverses attitudes : « Je m'assis sur le tronc d'une colonne, et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde. »

Nous avons parlé de *merveilleux* : c'est là un moyen exceptionnel, exclusivement à la disposition de la tragédie et de l'épopée, qui s'en servent à de rares intervalles pour frapper plus vivement l'imagination du spectateur ou du lecteur. Mais n'est-ce pas un contre-sens

que de l'employer d'une façon ininterrompue, de
:emière page à la dernière ? Ajoutons que ces allé-
es, qui jouent un si grand rôle dans les *Ruines*, ne
:, en aucune façon, une invention de Volney ; l'abbé
thélemy avait tiré de ces abstractions, soi-disant
:iques, un assez heureux parti, surtout dans ce mor-
ı, qui était encore classique il y a soixante ans :

Le moment du départ étant arrivé, je sentis mon
: se dégager des liens qui l'attachaient au corps, et
ıe trouvai au milieu d'un nouveau monde de subs-
:es animées, bonnes ou malfaisantes, gaies ou tris-
prudentes ou étourdies ; nous les suivîmes pendant
lque temps, et je crus reconnaître qu'elles dirigent
intérêts des États et ceux des particuliers, les re-
rches des sages et les opinions de la multitude. »
: L'Aurore et les Heures ouvrent les barrières du
·, me dit mon conducteur ; il est temps de nous éle-
dans les airs. Voyez les Génies tutélaires d'Athènes,
Corinthe, de Lacédémone, planer circulairement
lessus de ces villes ; ils en écartent, autant qu'il est
sible, les maux dont elles sont menacées. Cepen-
t leurs campagnes vont être dévastées, car les Gé-
ı du Midi, enveloppés de nuages sombres, s'avan
: en grondant contre ceux du Nord... »

— O mon protecteur, m'écriai-je tout-à-coup, voici
êtres dont la taille et l'air sinistre inspirent la ter-
· ; ils viennent à nous. — Fuyons, me dit-il, ils sont
heureux, le bonheur des autres les irrite, et ils n'épar-
nt que ceux qui passent leur vie dans les souffran-
et dans les pleurs... »

J'espérais entrevoir le Souverain de l'univers entouré
assistants de son trône, de ces êtres purs que nos
osophes appellent Ombres, Idées éternelles, Génies
ıortels. — Il habite des lieux inaccessibles aux mor-

tels, me dit le Génie ; offrez-lui votre hommage et descendons sur la terre. »

L'apparition des Esprits intermédiaires, qui se prolonge avec une lourde monotonie à travers les 24 chapitres dont se compose l'ouvrage, est donc empruntée à l'abbé Barthélemy. Quant aux idées elles-mêmes, ramassis de billevesées anti-chrétiennes, de sarcasmes effrités contre la religion, de réquisitoires fourbus contre l'intolérance des prêtres, elles se trouvent, sans en excepter une seule, dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. On voit ce qui reste à Volney ! La tolérance, voilà le grand mot, le cheval de bataille de tous ces athées du XVIIIe siècle ! Notre philosophe fait un pompeux éloge de cette vertu ultra-laïque, et en tire occasion pour calomnier le catholicisme, coupable selon lui d'infirmer les droits de l'homme à la liberté. Or, n'est-ce pas précisément le catholicisme qui a émancipé le monde en supprimant l'esclavage, en enseignant que tous les hommes ont les mêmes droits, qu'ils sont tous égaux ?

Si l'on en retirait les sophismes, les *Ruines* seraient réduites à quelques feuillets. On ne se figurerait jamais l'exaltation républicaine, effervescence à froid, de cet ancien protégé du comte de Provence. La monarchie est la cause première de tous les maux, le réceptacle de toutes les iniquités. Pour un futur professeur d'histoire officiel, l'allégation est bizarre. Ainsi la justice n'était pas connue sous l'ancien régime, sous ce Louis IX qui écoutait les doléances de ses sujets à l'ombre du chêne de Vincennes, sous Louis XII, sous Henri IV ; elle n'était pas rendue par L'Hôpital (1), par Lamoignon (2), par d'Aguesseau ! (3)

(1) Chancelier de France sous François II et Charles IX, célèbre par son intégrité, mourut en 1573.

(2) Né en 1644, mort en 1709, se fit successivement admirer dans quatre charges d'avocat général et de président à mortier.

(3) Savant et courageux jurisconsulte, chancelier de France, né en 1668, mort en 1751.

Un des procédés habituels à l'auteur consiste, dans l'intérêt de ses insoutenables paradoxes, à émettre des principes, à citer des faits, sans apporter l'ombre d'une preuve, de ces faits presque toujours controuvés, de ces principes qui ne sont rien moins que des axiômes. Il veut nous amener à croire, par exemple, ce qui est sa marotte, que toutes les religions sont également vraisemblables, également vraies, *à leur point de vue*, et que, par conséquent, elles doivent toutes être déclarées également fausses et mensongères. C'est ici qu'il faut se rendre compte de la rouerie du charlatan pour faire passer sa démonstration : «Vous avez allégué des faits ; mais chaque religion, chaque secte, ayant *également* ses miracles et ses martyrs, chacune produisant *également* des témoignages et les soutenant de son dévouement à la mort, la balance, par droit de parité, est restée égale sur ce premier point (1). »

Tout le vice de cette misérable argumentation repose dans l'ambiguïté, le jeu de mots de l'adverbe *également*, qui signifie *semblablement*, et que l'auteur veut, avec une évidente mauvaise foi, interpréter par *identiquement pareil soit en qualité soit en quantité*. La question est complètement changée suivant que l'on adopte l'une ou l'autre de ces interprétations : Volney les admet simultanément, ce qui simplifie la difficulté de sa tâche.

Lui arrive-t-il de se heurter à quelqu'un de ces faits qu'il serait naïf de vouloir réfuter, il le transforme ou le nie, ou n'en tient aucun compte. Et d'abord, pour ce métaphysicien de l'école de Locke (2), le surnaturel n'existe pas, la révélation est une chimère, et (ce qui dépasse toutes les bornes de l'imposture ou de l'ineptie, ce que les plus acharnés parmi les adversaires du catholicisme n'avaient jamais osé prétendre, tant cette allégation

(1) Ch. XXI.

(2) On sait que ce philosophe anglais fut le chef du sensualisme au XVIII[e] siècle.

tion est colossale dans son astucieuse sottise), il accuse la religion du Christ d'être « *atrabilaire et misanthropique !* (1) »

Atrabilaire, la religion de Celui qui a dit : *Aimez-vous les uns les autres. — Laissez venir à moi les petits enfants. — Demandez, il vous sera donné.*

Misanthropique, la religion de Celui dont la main n'était levée que pour bénir, ouverte que pour donner, et qui est mort sur la croix pour sauver les hommes !

Les autres objections sont de même valeur, et sentent leur esprit fort de village : « Si Dieu est bon, comment se plaît-il à vos pénitences ? S'il est infini, qu'ajoutent vos hommages à sa gloire ? Si ses décrets ont tout prévu, vos décrets en changent-ils l'arrêt ? (2) » Un enfant qui se prépare à la première communion aurait sans peine, sur ces différents points, confondu la morgue, éclairé l'ignorance du fanatique.

Les *Ruines* parurent en 1791.

Un peu plus tard, Volney, chargé par le gouvernement d'une mission en Corse, faisait la connaissance d'un jeune lieutenant d'artillerie, duquel il disait que ce serait « la tête de César sur les épaules d'Alexandre. » Quand l'École Normale fut instituée pour former des professeurs, on lui confia la chaire d'histoire.

Ce qu'il enseigna surtout, ce fut le scepticisme historique. Dans les leçons qui nous restent de lui, il parle avec dédain des histoires universelles et les traite d'histoires partielles, dont le moindre défaut est « un style déclamatoire de collège. » Se reportant à l'étymologie du mot *histoire*, il remarque que les Grecs entendaient sous ce nom une *perquisition*, une *recherche* faite avec soin (3), tandis que les modernes lui ont donné le sens

(1) Chap. XI.
(2) Chap XII.
(3) Du verbe *isèmi*, savoir.

de *narration* et de *récit*. Que n'a-t-il attendu Augustin Thierry(1), Guizot(2), Ozanam(3) ? Il refuse à l'homme la faculté de connaître les faits, de discerner la vérité, et il ne voit en lui, par suite de son organisation même, qu'une « fabrique d'erreurs (4). » Il reconnaît cependant que les auteurs d'ouvrages historiques empreints de charlatanisme n'ont pas réussi dans l'antiquité, parce que la fatigue et l'ennui de copier leurs ouvrages en ont délivré les âges suivants. Comme si, après tout, le vulgaire ne recherchait pas de préférence les travaux où l'imagination domine, comme si le roman n'était pas, à toutes les époques, assuré d'un succès constant, comme si l'esprit de l'homme ne s'attachait pas avec une faveur particulière à tout ce qui apaise sa soif de rêverie, d'infini, d'idéal ! Arrivant aux résultats que l'on peut retirer de l'histoire, il trouve qu'elle présente trois espèces d'utilités : 1° l'une applicable aux individus, qu'il appelle *utilité morale*, 2° l'autre applicable aux sciences et aux arts, *utilité scientifique*, 3° la dernière applicable aux peuples et aux gouvernants, *utilité politique*. Parlant des assemblées délibérantes, il constate que le sort d'un peuple dépend des lois, que les lois dépendent des discussions, et que celles-ci dépendent presque toujours de la disposition architecturale d'une salle. A ce sujet, il donne même des indications précises sur la configuration que celle-ci doit affecter, il veut que les délibérants soient rapprochés les uns des autres, «dans le plus petit espace conciliable avec la salubrité et la commodité. » Autrement « ceux qui ont des voix faibles sont

(1) Né en 1795, mort en 1856. novateur en histoire : son chef-d'œuvre est *l'Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*.

(2) Né en 1787, mort en 1874 ; auteur de l'*Histoire de la civilisation en France et en Europe*, et de remarquables ouvrages sur l'histoire d'Angleterre.

(3) Frédéric Ozanam, auteur savant et orthodoxe d'un ouvrage sur Dante et d'*Études Germaniques*.

(4) Deuxième séance.

dépouillés de fait de leur droit de voter, et il s'établit une aristocratie de poumons qui n'est pas l'une des moins dangereuses (1). »

Il distingue quatre méthodes pour composer l'histoire : 1° par ordre de temps, ce qui donne naissance aux annales et aux chroniques ; il consent à reconnaître que les *Annales* de Tacite et la *Guerre du Péloponèse* de Thucydide (2) (les deux plus merveilleux monuments historiques qui existent dans aucune langue) se sont élevées « à un assez haut degré de mérite (3). » Le second genre est par ordre dramatique, qui consiste à faire entrer « dans un cours de narration prédominant et fondamental toutes les narrations accessoires. » L'*Histoire* d'Hérodote (4) en est un exemple car tout s'y rapporte, en somme, à un seul événement principal, qui est la guerre des Perses contre les Grecs. La troisième méthode, par ordre des matières, suit « un sujet quelconque d'art, de science, depuis son origine ou depuis une époque donnée, pour le considérer sans distraction dans sa marche et dans ses progrès. » Comme exemple, Volney cite l'*Histoire de l'astronomie* de Bailly. La quatrième méthode, qu'il appelle analytique ou philosophique, s'attache à un peuple, l'étudie « dans son existence physique et morale, pose en ordre tous les faits de cette existence, et cherche à déduire de leur action réciproque les causes et les effets de l'origine, du progrès et de la décadence de ce genre de combinaison morale qu'on appelle corps politique ou gouvernement. » La clarté n'est peut-être pas prodiguée dans cette définition. Jusqu'ici, il s'était contenté d'un

(1) 4e séance.

(2) Né à Athènes, vers 471, fut exilé par ses concitoyens, vécut 20 ans en Thrace, et mourut en 395.

(3) 6e séance.

(4) Né en 484 avant Jésus-Christ, fit de nombreux voyages en Afrique, en Asie, en Europe ; on le regarde comme le plus véridique des historiens anciens ; on lui reproche seulement sa crédulité et son amour du merveilleux.

athéisme dogmatique, réservé et méprisant; le sectaire se rattrape dans des notes perfides où, calculant le nombre des églises bâties en France, il en conclut que notre pays a employé « dix milliards à entasser de petits monceaux de pierre sans utilité. » Si c'est là l'histoire que Volney devait enseigner, il n'y a pas beaucoup à regretter que son cours ait été interrompu par la dissolution de l'École normale !

« C'est le christianisme qui est la véritable philosophie de l'histoire, parce qu'il est *la véritable raison* de l'humanité. La philosophie antique avait profondément médité le mystère de l'homme, mais elle n'avait pas entrevu le mystère de la société. Aussi l'histoire des anciens, racontée d'une manière si dramatique et si pénétrante, n'a pas même un soupçon à laisser échapper sur l'ordre providentiel, où viennent se noyer les catastrophes de toute sorte et se coordonner les crimes eux-mêmes. C'est que la raison chrétienne était absente de l'histoire. Chose merveilleuse à dire, le christianisme, comme science, est toute la lumière du monde... Ainsi toujours nous revenons au christianisme, non point par une pensée de système scientifique, mais par une loi de nécessité, hors de laquelle toute philosophie expire. Voilà la raison humaine, la voilà complète, la voilà soutenue dans ses faiblesses, la voilà illuminée dans ses efforts de curiosité active, la voilà triomphante de tout le mystère de la société (1). »

Ces courtes réflexions sont largement suffisantes pour renverser l'échafaudage des théories malsaines accumulées dans cet ouvrage, qu'on ne lit plus aujourd'hui — et avec raison.

Parlerons-nous de son traité de la *Loi naturelle*, espèce de catéchisme républicain à l'usage de ceux

(1) Laurentie, *Importance et progrès des études historiques*. – Cf. *Annales de philosophie chrétienne*, 1836, tome 12, pages 360 et 361.

qui ne veulent pas du catéchisme ? Le principe fondamental de ce manuel du parfait révolutionnaire est l'égoïsme : l'homme est, avant tout, tenu de se conserver et de pratiquer les vertus, dont l'une des plus essentielles est la propreté, qui « entretient la libre transpiration, renouvelle l'air, rafraîchit le sang, et porte l'allégresse même dans l'esprit (1). » Il doit aussi, et cela se comprend, fuir la malpropreté, dont la conséquence inévitable est l'invasion d'une horde d'insectes parasites qui s'acharnent sur la peau. L'hygiéniste, dans Volney, est doublé d'un moraliste ; il constate sagement qu'un « homme n'est point, à jeûn, le même qu'après un repas, fût-il sobre. » Certains mets rendent « morose et chagrin ; » d'autres donnent du penchant à « obliger, à aimer. » Les végétaux rendent le corps faible, et portent vers la « paresse, la douceur ; » l'usage des viandes apporte « de la vivacité, de l'inquiétude, de l'audace. » Quoique les gourmands « *essuient* des maladies douloureuses et dispendieuses, » que les ivrognes finissent « par une mort précoce ou par une vieillesse cacochyme, » la science de la cuisine n'en est pas moins « très délicate et très importante, » et le législateur ne voit absolument aucun inconvénient à ce que l'homme vertueux s'offre à lui-même et accepte un petit verre de liqueur, voire même une tasse de café (2). Les citations que fait l'auteur ne manquent pas quelquefois d'opportunité ; dans son chapitre IV, il soutient, non sans vraisemblance, après Salomon, que *le nombre des sots est infini*. Nous doutons qu'il y en ait eu beaucoup de guéris par la lecture de la *Loi naturelle*.

En raison d'une *loi* non moins *naturelle*, celui qui s'était montré, en paroles, Spartiate si farouche et si austère, accepta, quand Brumaire fut venu, le manteau

(1) Chap. IX.
(2) Chap. VI.

de sénateur, et, à la création de l'Empire, un titre et une dotation de comte. Celui qui avait prôné les vertus sociales, fit preuve de gratitude envers son bienfaiteur en votant, le 1er avril 1814, « l'expulsion de Bonaparte du trône de France. » On peut dire, si l'on veut, qu'il était avant tout préoccupé de témoigner son dévouement à celui qui avait été son premier Mécène, le comte de Provence, devenu Louis XVIII.

Les palinodies furent, du reste, fort nombreuses dans les rangs de ceux qui avaient le plus contribué au succès de la Révolution. Il en est bien peu qui demeurèrent fidèles à leurs convictions premières ! Entre mille exemples, ce célèbre Mounier, secrétaire des États provinciaux du Dauphiné en 1789, qui avait paru aux États Généraux précédé par une telle réputation de probité, de talent, d'éloquence, qui avait été l'un des plus ardents promoteurs de la séance du Jeu de Paume (1), qui avait exercé une si grande influence dans les délibérations du Tiers-État, dégoûté, écœuré, désillusionné dès 1790, s'était retiré en Suisse, puis en Saxe, où il se fit maître de pension. Il retournait le mot de Juvénal : *Fies de consule rhetor* (2). La grande faute de Mounier c'est d'avoir eu foi dans la sincérité de ceux qui, comme lui, cherchaient à accélérer le succès des réformes, de n'avoir pas prévu les tentatives criminelles du 5 et du 6 octobre (3), de ne s'être pas douté que, fatalement, il allait jouer un rôle de dupe, et, ce qui est plus grave, de complice involontaire des intrigants, des ambitieux, des fous furieux, dont le seul but était l'assouvissement de

(1) Les députés du Tiers-État, ayant trouvé le lieu de leurs séances fermé, se réunirent dans la salle du Jeu de Paume, à Versailles, le 20 juin 1789, et firent le serment de ne point se séparer sans avoir donné une constitution à la France.

(2) « De consul tu deviendras professeur de rhétorique. »

(3) On a déjà vu que, dans ces deux journées, les femmes de Paris et une foule sans aveu se portèrent sur Versailles, et que la famille royale, mais particulièrement la reine, courut les plus grands dangers.

leurs convoitises par le renversement de la monarchie! Quand l'ignoble cohue ramena dans Paris le malheureux monarque, Mounier et Lally (1) furent atterrés par le spectacle de « ce convoi funèbre. » Leur ami Malouet dit dans ses mémoires: « Je regardai l'assemblée comme dissoute, et l'obligation de donner notre démission comme imposée à tous les députés honnêtes. Telle était l'opinion de Mounier et de Lally, qui avaient déjà pris leur parti avant notre réunion chez Bergasse (2). Il logeait en face de l'Assemblée. Nous nous trouvâmes là trente députés, mais chacun de nous stipulait pour dix au moins, et plusieurs avaient un plus grand nombre d'adhérents au parti pris de nous démettre. J'observai toutefois que nous ne donnerions point nos démissions partielles, mais en masse, lorsque nous serions assurés que trois cents députés au moins avaient pris des passeports. Lally et Mounier n'admettaient point ces tempéraments ; ils se regardaient comme souillés de rester volontairement sur le théâtre de tant d'atrocités, et Mounier, qui espérait avoir la confiance de sa province, espérait lui faire donner un grand exemple aux autres, en la soulevant en masse pour venger le roi... A peine Mounier fut-il à Grenoble qu'il s'aperçut de la puissance du parti démocratique. Ses amis eux-mêmes n'osaient prendre couleur. Il fut au moment d'être arrêté (3). »

Après le coup d'état de l'an VIII, Mounier fut rappelé en France, et après avoir été préfet d'Ille-et-Vilaine, conseiller d'État, il mourut en 1806 à Paris.

(1) Député du parti modéré, fils du fameux Lally qui avait été gouverneur des possessions françaises dans l'Inde et décapité en place de Grève en 1766.

(2) Né à Lyon, fut député aux États-Généraux, se distingua par ses talents et son énergie. Incarcéré sous la Terreur, il fut délivré par la mort de Robespierre. On estime surtout ses *Fragments* sur la manière dont nous distinguons le bien et le mal.

(3) Cité par M. G. de Ludre dans un remarquable article du *Correspondant*, 25 octobre 1875 (Louis XVI et ses conseillers).

Parmi les ouvrages qu'il composa pendant son exil, on estime surtout ses *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*, éloquent pamphlet contre cette *démocratie*, dont le despotisme est plus terrible mille fois que celui des Néron et des Denys de Syracuse (1). Il semble qu'on ait commis un déni de justice en n'accordant pas une place d'honneur à un autre ouvrage, sorte de roman philosophique, en forme de dialogue, dont le titre est *Adolphe*, ou *principes élémentaires de politique*, qu'il ne faudrait pas confondre avec l'ouvrage de Benjamin Constant (2).

C'est l'histoire d'un jeune homme fort instruit qui, à vingt ans, connaît les langues savantes et la plupart des langues étrangères. Les grands noms de l'histoire grecque et de l'histoire romaine provoquent dans son âme un sentiment de respect, d'admiration, qui va jusqu'à l'enthousiasme. Ce n'est pas cependant qu'il ait jamais approuvé les pillages, les assassinats, les monstruosités sans nombre qui, en 1790, désolèrent la France. A ses yeux, les excès déshonorent le pays qui les voit se produire, mais ils n'affaiblissent pas la confiance qu'il a mise dans les doctrines nouvelles.

Son père, gémissant de cette inguérissable infatuation, se demandait à quels moyens il pourrait avoir recours pour ruiner les théories néfastes qui s'étaient établies en maîtresses dans le cœur de son fils chéri. Il restait une ressource, et ici on reconnaît le souvenir et la méthode de Jean-Jacques dans l'*Émile*, la ressource de le faire se rencontrer avec un vieillard prudent, judicieux, une sorte d'Aristonoüs constitutionnel

(1) Denys l'Ancien, 405 avant J.-C. Sa défiance et sa cruauté égalèrent sa tyrannie. Il fut remplacé par son fils, Denys le Jeune (368), qui, deux fois chassé de Syracuse, se retira à Corinthe, où il se fit maître d'école.

(2) Publiciste, orateur et écrivain, né en Suisse, 1767, d'une famille française protestante, fut un des chefs de l'opposition sous la Restauration, et mourut en 1830. Son principal ouvrage est intitulé *Adolphe*.

et parlementaire, qui fût capable, par son bon sens et ses lumières, de rectifier ses faux jugements et de diriger le sympathique adolescent dans une nouvelle et plus véridique étude du cœur humain ainsi que des règles qui doivent présider à l'existence et à la marche des sociétés.

Or, un jour que le jeune homme s'était égaré dans la campagne pour faire sa cueillette de plantes destinées à son herbier, il rencontra ce vénérable mentor que souhaitait sa famille : celui-ci lui parla avec tant d'agrément, qu'Adolphe résolut, non sans l'assentiment de son père, de retourner le voir pour lui demander un nouvel entretien. Ces rencontres multipliées, bientôt régulières et quotidiennes, donnent lieu à des discussions approfondies où le sage Ulrich s'efforce de porter la lumière dans l'esprit de son interlocuteur. Par moments, on croit entendre le Bernardin des *Études de la nature*, éclairé par la rude expérience des faits, et revenu des exagérations de la théorie pure qu'il avait puisées dans le *Contrat social ;* on se plaît à le voir contrôler, une à une, les thèses soutenues par l'éloquent mais si paradoxal citoyen de Genève, les passer au creuset de l'observation, les transformer au point de les rendre applicables et sensées, en les dégageant de leurs contradictions et de leurs chimères. C'est la raison qui parle, mais une raison terre à terre, qui semble frapper d'un ostracisme systématique tous les principes de la spéculation et toutes les intuitions de l'idéal. Veut-on savoir par quel argument le méticuleux vieillard combat le socialisme ou plutôt la communauté des biens ? « En partageant les terres, chacun aurait une si petite portion ! » Cette exclamation ne laisserait-elle pas croire que l'application des lois agraires serait à désirer dans le cas où les résultats qui en découleraient seraient matériellement appréciables ? Or l'utilité, en

ιreille matière, est une considération d'un ordre ab-
ılument accessoire : l'équité, voilà la règle, et l'auteur
:mble n'en avoir cure.

A son avis, si l'inégalité des conditions et des for-
.nes présente de réels inconvénients, il faut se rap-
ɛler que toutes les institutions, sans en excepter au-
ιne, entraînent avec elles, par le fait même de leur
:istence, des désavantages regrettables et nombreux.
ientôt embarrassé par les objections de son pétulant
sciple, le maître improvisé essaie de se tirer d'affaire
ı énonçant des lieux communs de morale sur le bon-
ɛur de celui qui sait vivre obscurément à l'aide de
odiques ressources, comparé à la misère morale de
ıomme comblé des dons de la fortune, et qui s'agite
ı sein de l'abondance sans échapper à l'ennui et aux
·éoccupations de toute nature.

Le chapitre VI mérite une attention toute particu-
ère ; on y voit jusqu'à quel point Mounier s'est cor-
gé, assagi à la suite de tous les crimes commis au
ɔm de la souveraineté populaire. Sans grands frais
éloquence, Ulrich démontre que la nation, considérée
ıns son universalité, n'a pas, ne peut avoir, le droit de
ırticiper à l'exercice du gouvernement. Les femmes,
.t-il, sont-elles exclues du pouvoir ? — Oui. — Pour-
ıoi ? — A cause des innombrables motifs de décence
: d'ordre public qui s'y opposent. — Les mineurs se
ouvent-ils, et justement, dans le même cas ? — Oui.
- Convenons donc qu'il serait absurde « qu'un grand
ɔmbre d'hommes, d'un caractère aussi faible que celui
ɛ la plupart des femmes, ou plus ignorants et plus inex-
érimentés que des mineurs, eussent eux-mêmes un droit
ɑturel de souveraineté. » Ulrich ajoute qu'il reprend
ɔur son propre compte la théorie d'un des principaux
ropagateurs des idées révolutionnaires (Mirabeau),
ui partageait la population en deux classes, *les citoyens*

actifs et les citoyens passifs, « ceux à qui il réservait les droits politiques et ceux qu'il en privait entièrement. » Voilà des idées passablement absolues, et dont l'application réduirait à l'état d'ilotes un certain nombre de citoyens ! C'est pour protester contre elles que l'on a fait les révolutions de 1830 et de 1848. Ici la sagesse du grand Constituant a été démentie par l'histoire. Le philosophe voyait-il plus clair quand il demandait que les hommes sans propriété foncière ou mobilière ne fussent point investis du droit de suffrage, attendu qu'ils seraient amenés, pour avoir le temps de s'occuper des affaires publiques, à « chercher une indemnité dans le désordre, ou à recevoir un salaire de ceux qui ont intérêt à les corrompre ? » C'est au temps seul à décider.

Tout ce roman est à lire, mais en y apportant les restrictions que l'expérience de près d'un siècle nous impose. C'est l'œuvre d'un converti, non d'un renégat, car Mounier conserva toujours le culte des libertés nécessaires. La conclusion de l'ouvrage peut fournir un enseignement utile à notre époque même, qui, par tant de côtés, rappelle les périodes les plus attristées de la révolution. Elle donnera, en même temps, une idée du style simple et fort de l'auteur :

« Tous ceux qui veulent l'ordre public doivent enfin se réunir, se pardonner sincèrement leurs opinions ou leur erreurs précédentes, n'être inexorables que pour les grands crimes, considérer qu'il s'agit d'arrêter les flammes de l'incendie et de reconstruire l'édifice le plus tôt possible, avec les matériaux qu'on a sous la main, au lieu de disputer sur les plans de reconstruction, ou de perdre son temps à les perfectionner. Il faut se hâter de prendre tous les moyens de salut que permettront les circonstances, soit qu'elles favorisent une royauté sans limites, soit qu'elles commandent des modifications, pourvu que celles-ci soient compatibles avec la dignité

du trône.... Si même les Français, lassés de tant de désordres, voulaient se réfugier à l'abri de la seule autorité royale, comme amis de l'humanité, vous seriez satisfaits de leur révolution. Vous penseriez sans doute que tout ce qui serait propre à comprimer les factions serait un grand bienfait pour cette nation malheureuse, et quela portion de liberté dont on jouit dans les mœurs actuelles de l'Europe, sous le monarque le plus absolu, serait d'un prix inestimable après la servitude affreuse sous laquelle la France a gémi (1). »

Mounier a raison ; la tyrannie d'enhaut est préférable à la tyrannie d'en bas ; encore est-elle parfois intelligente !

Le type du publiciste aux grandes vues, du dialecticien au style presque définitif, devait être Mallet du Pan. Comme tout le monde, à cette époque, il naquit à Genève, et comme tout le monde aussi, il fut un protégé de Voltaire. Il débuta par rédiger le *Journal historique et politique*, qui eut une grande vogue. Chargé de l'analyse raisonnée des discussions de la Chambre, il ne put s'empêcher de flétrir les excès du 14 juillet et des 5 et 6 octobre: c'était plus qu'il n'en fallait pour être traité de réactionnaire. Louis XVI lui confia la mission d'aller conjurer les princes étrangers de ne prendre les armes contre la France qu'à la dernière extrémité. Sur ces entrefaites, le roi fut mis au Temple et Mallet ne fut que prudent en restant de l'autre côté du Rhin. Après force péripéties, il dut se retirer en Angleterre, où, journaliste impénitent, il fonda le *Mercure britannique*. Il mourut en 1800.

Son style est entraînant, plein de verve, riche en développements, et certainement, de tous les écrivains qui, sous la Révolution, ont traité les questions de politique et d'administration, Mallet est le plus classique

(1) Chap. XVI.

et le plus littéraire. Sa pensée ne se manifeste pas en une seule fois, mais se produit par des *à-coup* successifs ; on dirait d'une série de flots qui, suivant une même ligne, se recouvrent, se surplombent, sans compromettre l'harmonieuse unité de l'ensemble ; elle est fréquemment relevée par une sorte d'ironie hautaine qui fait pressentir la magnifique ironie oratoire de Joseph de Maistre, mais sans ces mots à l'emporte-pièce qui sont le cachet personnel de l'auteur du *Pape*. Dans ce langage d'une netteté savante, d'une inépuisable facilité, on reconnaît l'homme qui a manié les affaires, qui s'est trouvé aux prises avec les difficultés de la vie pratique ; on n'a plus devant soi un rêveur abstrait comme Mably, ou un utopiste solitaire comme Rousseau. Une des qualités dominantes de l'auteur, c'est la crânerie de gentilhomme avec laquelle il jette le gant à ses adversaires, c'est cette sérénité de philosophe qui lui permet de juger de si haut les événements. Rien de tortueux dans ses attaques ; il s'élance à l'assaut, visière levée. A-t-on jamais mieux jugé l'inopportunité et l'inutilité de la convocation des Notables ? (1) : « La réunion, tant de fois proposée, des propriétaires, n'offrait pas plus d'espérance. Cet masse inerte et bornée de capitalistes, de banquiers, de rentiers insouciants, le commerce, les fabricants, les citadins possesseurs de biens-fonds, les trafiquants des domaines du clergé, n'avaient vu dans la Révolution qu'une spéculation de fortune et de vanité. Ravis de l'abolition des titres, ils raisonnaient comme cet imbécile qui, tombant du haut d'un clocher, et se trouvant fort mollement en l'air, s'écriait : *Bon ! pourvu que cela dure !* Très peu possédaient l'étendue d'esprit suffisante pour

(1) Assemblée convoquée en 1787 par Louis XVI, et composée de 144 membres, qui, à l'exception de six ou sept, étaient nobles ; elle ne s'éleva pas contre le principe de l'égale répartition des impôts, mais elle en éluda l'application.

apercevoir la chose la plus manifeste, savoir qu'après avoir pendu des gentilshommes, on égorgerait bientôt des bourgeois, qu'après l'aristocratie des rangs on attaquerait celle des richesses, et que du pillage des parchemins on allait en venir à celui des coffres-forts et des portefeuilles (1). »

Il blâme énergiquement le départ des nobles pour Coblentz, « cette émigration systématique qui sépara le monarque de ses défenseurs, le royaume des royalistes, les propriétés des propriétaires, un parti de ses partisans, et qui, sans le savoir, obéissante aux vues secrètes des républicains, retrancha tous les secours que la patience eût fécondés dans l'intérieur, sans leur en substituer aucun (2). »

Parmi les historiens modernes, aucun, ni L. Blanc, ni Thiers, ni Mortimer-Ternaux, ni Granier de Cassagnac, n'a pénétré d'un coup d'œil aussi perçant la lutte qui s'engagea entre les prétendus modérés et les exaltés, entre les Girondins et les Maratistes. La faute, pourquoi reculer devant le mot, le crime des premiers a été de se servir de l'odieuse alliance des seconds pour envahir le pouvoir, et la guerre n'a commencé entre ces frères ennemis qu'à partir du jour où les Girondins commirent la maladresse de disputer à leurs complices le pouvoir municipal, qui « disposait des têtes et des bourses de la capitale (3). »

Le parti royaliste, aux heures les plus éprouvées, n'eut pas d'interprète plus dévoué, de défenseur plus brave que Mallet ; qu'on lise cette fière déclaration,

(1) *Considérations sur la nature de la Révolution de France*, p. 14.

(2) Ibid., 17.

(3) Ibid., 29. — M. Ed. Biré a parfaitement prouvé que les Girondins ont pris une grande part à la création du Comité de Salut public, à l'organisation du Tribunal révolutionnaire, et qu'ils ont voté les lois les plus injustes et les plus terribles. Cf. *Correspondant*, 10 mai, 10 juin, 10 et 25 juillet, 25 août, 10 septembre, 25 obtobre 1880.

jetée, en passant, dans une note de sa brochure ; il y donne ses états de services comme un soldat mutilé donne le chiffre de ses blessures : « Plus d'une fois j'ai été leur organe (des royalistes), et ils ne m'ont jamais désavoué. Quoique étranger et républicain, j'ai acquis, au prix de quatre ans écoulés sans que je fusse assuré en me couchant de me réveiller libre ou d'être vivant le lendemain, au prix de trois décrets de prise de corps, de cent quinze dénonciations, de deux scellés, de quatre assauts *civiques* dans ma maison, et de la confiscation de toutes mes propriétés en France, j'ai acquis, dis-je, les droits d'un royaliste, et comme, à ce titre, il ne me reste plus à gagner que la guillotine, je pense que personne ne sera tenté de me la disputer (1). »

Les prophéties de Mallet, car il prophétise comme son illustre rival en éloquence, comme Joseph de Maistre, sont exactes pour ce qui touche au gouvernement intérieur ; il affirme justement que la Révolution (93-94) en était réduite à tout exagérer, à forcer tous les ressorts, « dont l'exercice répété affaiblit journellement l'élasticité » ; il voit que la tyrannie effrénée autant qu'inepte de la Convention a fini ou va finir par révolter tous les intérêts, et que sa ruine est imminente ; il comprend que ce système d'oppression à outrance par le gouvernement fait désirer sa perte à ses créateurs originaires ; en un mot, il devine la chute de Robespierre. Mais où ses calculs sont erronés, c'est quand, avec chiffres et statistique, il dénonce l'affaiblissement et la ruine des forces militaires de la France. Qui, en effet, aurait pu supposer que, se trouvant en face de 500,000 adversaires, minée par une guerre civile formidable, la révolte de Vendée, n'ayant plus de marine, privée des officiers généraux qui seuls semblaient, par leurs talents, capables de défendre effectivement ses

(1) Ibid., pages 55 et 56.

frontières, tombée, enfin, dans un état de ruine financière dix fois plus lamentable que celle qui suivit la chute de Law, elle réussirait jamais à triompher de ces obstacles, à continuer la lutte, à faire capituler l'Europe ?

Il est peu de lectures aussi attachantes que celle des *Mémoires* et de la *Correspondance* de Mallet (1), qui ont été appréciés avec sympathie et faveur par les maîtres de la critique, les Sainte-Beuve et les Sacy surtout, qui rendent hommage à son honnêteté et à sa clairvoyance.

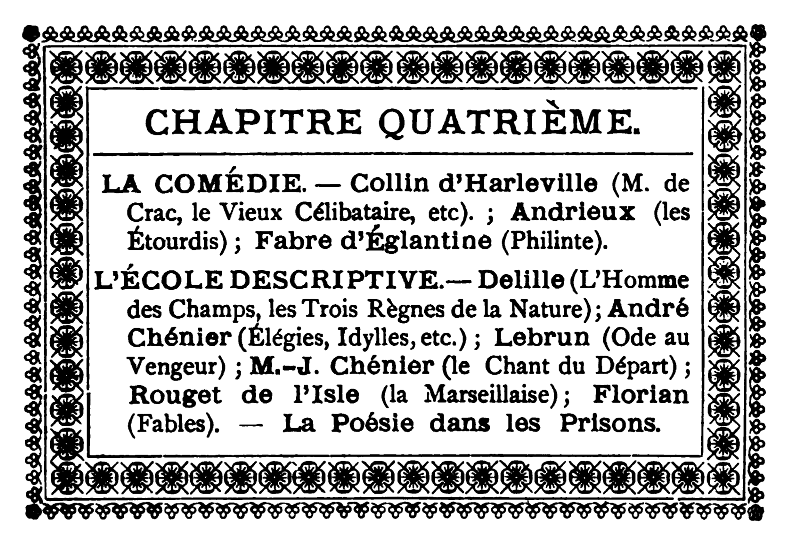
Comme notre objet est la littérature et non la politique, il nous suffira de recommander cette importante publication ; pour le même motif nous ne jugerons pas à propos de nous arrêter aux productions, brochures, opinions de Sieyès, qui sont écrites dans une langue barbare, novatrice à l'excès, insoucieuse de la grammaire, remplies de distinctions subtiles à en être inintelligibles, saturées de métaphores d'une rare incohérence. On voudrait savoir de quelle manière, par exemple, il explique la différence entre les actes *personnellement irresponsables* et les actes *responsables ;* on tiendrait à connaître le sens de : « *neutraliser les effets coalisés de l'intrigue et de l'aveuglement ;* » on attacherait une exceptionnelle importance à deviner le sens de ce rébus : « Voir l'emploi anti-social de la force s'emparer d'une question et suppléer brutalement à la négligence ; » enfin l'on demande quel est le Champollion-Figeac assez inspiré pour mettre une idée raisonnable sous cet hiéroglyphe : « Semer l'intérêt du jury constitutionnel dans les deux conseils législatifs parce que de là doit jaillir l'harmonie morale qui lie toutes les parties du cercle législatif. »

La grande science de Sieyès fut de s'accommoder

(1) Recueillis par M. Sayous. Paris, 1852.

aux temps : à l'interlocuteur qui lui demandait comment il avait pu échapper aux proscriptions : « J'ai vécu, » répondit-il. Il *vécut* aussi sous l'Empire, et grassement, car Napoléon, qui savait par cœur ce provençal (1) aux dents longues, s'avisa, pour se débarrasser de cet incommode compétiteur, de le nommer second consul, sénateur, et de lui donner, avec de riches revenus, la magnifique propriété de Crosne. On retiendra de lui ce mot fameux qu'il prononça, lors du procès de Louis XVI : « La mort sans phrases. » Ce mot, nous le renvoyons à Sieyès écrivain pour lui en faire l'application.

(1) Il était né en 1748, à Fréjus (Var). En 1784, il était chanoine de l'église de Chartres. Il dut sa nomination aux États-Généraux à son pamphlet : *Qu'est-ce que le Tiers-État ?*



CHAPITRE QUATRIÈME.

LA COMÉDIE. — Collin d'Harleville (M. de Crac, le Vieux Célibataire, etc). ; **Andrieux** (les Étourdis) ; **Fabre d'Églantine** (Philinte).

L'ÉCOLE DESCRIPTIVE.— Delille (L'Homme des Champs, les Trois Règnes de la Nature) ; **André Chénier** (Élégies, Idylles, etc.) ; **Lebrun** (Ode au Vengeur) ; **M.-J. Chénier** (le Chant du Départ) ; **Rouget de l'Isle** (la Marseillaise) ; **Florian** (Fables). — **La Poésie dans les Prisons.**

CE qui me surprend le plus, c'est qu'on ait pu songer à composer ou à faire représenter une comédie dans un temps où la France n'était qu'un vaste théâtre ensanglanté par les tragédies les plus atroces ; il fallait être bien enragé, bien possédé du démon poétique, pour songer à des plaisanteries et à des scènes comiques quand tous les honnêtes gens versaient des larmes amères (1).

Geoffroy a raison : il fallait être *enragé* pour rire dans des conjonctures si épouvantables. Mais le caractère national ne s'embarrassait pas de si peu. Il semblait qu'il eût repris pour son propre compte la devise de Thomas Morus : « Rire jusqu'à l'échafaud exclusivement. » Lui, il dirait volontiers : *inclusivement*. Les événements extérieurs n'eurent aucune prise sur sa bonne humeur. Les faits à l'appui abondent :

Un jour, les habitants d'une ville anglaise voisine du littoral furent avertis que la tempête venait de faire échouer à la côte un navire portant des émigrés français. Les douaniers et les agents du service sanitaire

(1) *Critique théâtrale.*

n'avaient pas cru pouvoir leur permettre de gagner la ville avant l'accomplissement des formalités en usage. Ils étaient donc restés tout trempés de pluie et d'eau de mer, sans abri, sur la plage. A cette nouvelle, grande émotion dans la petite ville ; on organise une quête dans toutes les maisons, on rassemble à la hâte des vivres et des vêtements, puis, hommes et femmes accourent les mains pleines sur le lieu du désastre, persuadés qu'ils vont assister au plus lamentable spectacle. Cependant un peu de temps s'était écoulé, juste assez pour que le soleil succédât à l'orage. La scène qui attendait les premiers arrivés n'était pas tout-à-fait celle qu'ils avaient imaginée. Afin de s'aider à prendre patience, et pour se réchauffer un peu, nos compatriotes, après avoir déposé en tas leurs habits mouillés que gardaient les dames, se livraient avec ardeur, en manches de chemise, et comme de véritables écoliers, à une joyeuse partie de barres. Les Anglais n'en pouvaient croire leurs yeux (1). »

Savez-vous ce que font ces écervelés, ces aimables fous, à l'ombre des cachots, sous le couteau, une heure avant d'être précipités dans le charnier de Sanson ? Ils esquissent une pirouette, chantent l'ariette du jour, improvisent des bouquets à Chloris. On demande à ce condamné à mort (2) : « Qu'est-ce que la guillotine ? » — « Bah ! répond-il, avec un geste de suprême dédain, une chiquenaude sur le cou. » Ils prennent congé de leur guichetier avec une cordialité exquise : « Mon ami Rivière, dit Gosnay (3), il faut que nous buvions un verre de kirschwasser dans ta tasse, sans quoi je

(1) *Souvenirs de l'émigration*, par le comte d'Haussonville.

(2) Lamourette, évêque constitutionnel de Lyon, célèbre pour avoir, un jour (le 7 juillet 1792), réussi à faire prêter par l'assemblée un nouveau serment de fidélité au roi ; mais cette réconciliation ne dura pas. C'est depuis ce temps qu'on dit un *baiser Lamourette* (bonne entente illusoire et éphémère).

(3) Ancien hussard du régiment de Berchiny.

t'en voudrais *jusqu'à la mort.* » Quand ils paraissent devant le tribunal, ils ont le sourire aux lèvres ; on les interroge, ils plaisantent ; on les gourmande, ils sautent ; on les menace, c'est une joie folle ; on les condamne, c'est du délire ; on les entraîne, ils se tordent ; ils approchent de la « très sainte » guillotine, ils lui font un pied de nez. « Les cachots retentirent souvent d'une joie insensée (1). » Ces insouciants traitaient le malheur comme un enfant méchant dont il ne fallait que rire (2). Écoutez cette Parisienne endiablée, misérable pauvresse, condamnée pour *manifestation royaliste :* quand on lui lit le jugement, et qu'on arrive à l'article de la confiscation des biens : « Ah ! voleur, dit-elle au président, c'est là que je t'attendais ! Je t'en souhaite de mes biens! Je te réponds que ce que tu en mangeras ne te donnera pas d'indigestion (3) ! » Un nouveau venu pénètre-t-il dans le préau, si son extérieur offre quelque particularité amusante, on improvise un boniment pour le présenter à la société. Un jour, arriva à la prison dite de *la Bourbe*, un général révolutionnaire tout endimanché, pomponné, galonné, et de plus d'une taille exiguë ; aussitôt l'un des détenus, avec les gestes à l'avenant : « Le voilà, le voilà, ce grand Tralala qui a été à la Vendée, ce grand animal d'Afrique qui a des dents et qui mange des pierres ; venez, Messieurs, venez le voir, il n'en coûte que deux sous après l'avoir vu. C'est ce grand général des bois qui est venu des déserts de l'Arabie dans une montgolfière, et qui est descendu à la Bourbe ; c'est celui qui a une culotte blanche et un gilet noir, voyez, voyez (4) ! »

(1) *Mémoires d'un détenu* (Riouffe).

(2) Cf. Beugnot à la Conciergerie (dans le livre de M. Dauban : *Les prisons de Paris sous la Révolution*, p. 186.)

(3) Ibid., page 190.

(4) Ibid., 341.

Il y a là, ce semble, un fait de psychologie comparée intéressant à noter. Les Grecs mouraient avec insouciance : la mort était pour eux l'accomplissement d'une formalité naturelle. Avant de boire la ciguë, Socrate discute tranquillement devant ses disciples sur l'immortalité de l'âme. Graves et sévères, les patriciens romains apportent une visible ostentation dans la dignité hautaine avec laquelle ils se séparent de leurs richesses, de leurs esclaves, de leurs amis, de leurs philosophes privés. Le Français meurt avec ivresse, comme attiré par je ne sais quelle fascination. Son dernier mot est un bon mot. Danton lui-même plaisante avec Camille Desmoulins, qui a le cœur gros de quitter Lucile. « Sais-tu quel est le verbe qui n'a pas tous ses temps, toutes ses personnes ? — Non. — Eh bien, c'est le verbe *guillotiner*, parce qu'on ne peut pas dire : *J'ai été guillotiné.* »

La comédie fleurira donc en dépit et à côté des événements politiques, mais, sauf de très rares exceptions, elle ne dépassera pas le niveau d'une certaine médiocrité, qui se comprend sans peine lorsqu'on se rappelle qu'ici le plus précieux collaborateur du poète, le public, était profondément modifié. La noblesse, la bourgeoisie, qui fournissaient les plus compétents et les plus fins appréciateurs, ou avaient disparu, ou gardaient un silence prudent. La tragédie n'avait pas trop souffert de cette transformation qui s'était produite dans la composition de l'auditoire : en effet, les passions tragiques, les grands mots, les catastrophes terribles sont compris aussi bien par un parterre d'ignorants que par une élite de lettrés. Les discussions fines, les subtiles analyses, les portraits piquants, ne peuvent être appréciés que par des esprits d'une culture, sinon supérieure, au moins exercée.

Trop souvent, comme sa sœur aînée, la comédie contractera les défauts du jour, voudra jouer à la Py-

thonisse, déclamera, vaticinera, pontifiera, anathématisera, endoctrinera, ennuiera ! Mais ces travers ne sont pas ceux de l'excellent Collin d'Harleville, ni surtout de la pièce où il a chanté le plus illustre menteur des temps modernes.

Non loin des bords poudreux qu'arrose la Garonne, haut et puissant seigneur le baron de Crac habite une masure surmontée d'un pigeonnier en ruines, qu'il appelle son château. Sa vie est celle des grands vassaux de la couronne d'autrefois : elle se passe tout entière à la chasse, généreux et mâle exercice auquel il se livre sans trêve, accompagné d'une chienne et de son roquet, qu'il affuble du nom de meute, et d'un petit dindonnier, vêtu d'une souquenille multicolore, et qui répond au titre de page. L'héritier de tant de richesses se présente, après une assez longue absence, dans le manoir paternel, mais désireux, pour des motifs privés, de ne se faire connaître qu'à l'heure et au moment favorables, il s'est déguisé, grimé, et a pris le nom de Saint-Brice. Le castel, à ce moment, est occupé par M. le baron, plus en voix que jamais quand il s'agit de hâbleries invraisemblables, par un M. Francheval, amant de Mlle de Crac, fort honnête personne qui ne demande qu'à voler à l'autel, et un parasite, Verdac, figure empruntée à Plaute, mais un peu effacée si on la compare à ses prototypes de la comédie romaine. Le jeune homme s'amuse à provoquer la jalousie de son futur beau-frère, et ce n'est qu'au dernier moment, lorsque son père vient d'annoncer à Francheval qu'il lui donnerait sa fille si, dans une lettre arrivée à l'instant même, son fils n'opposait un refus à cette union, qu'il prend un malin plaisir à découvrir la feinte, et à se faire reconnaître de l'auteur de ses jours, qui promet tout ce qu'on lui demande — sa fille comprise — et qui s'engage à tuer le veau gras — s'il y en a un dans son étable.

Tous les personnages ont l'accent gascon, ce qui ne laisse pas d'être un peu monotone pour quiconque n'est pas initié aux douceurs des dialectes parlés dans les environs de Lombez ou de Dax. Les mirifiques inventions de M. de Crac sont, on le pense bien, le principal ragoût de cette saynète en un acte qui, pareille au fameux distique, contient encore des longueurs. Une idée qui aurait pu être rendue d'une façon plus ingénieuse, a été de prêter au jeune de Crac l'intention plaisante de surenchérir, par un plus fort mensonge, sur toutes les baroques imaginations de son père. Le baron raconte une chasse triomphale : d'un coup de fusil il a capturé un lièvre et un perdreau. Le plomb a tué le perdreau, le bruit du coup a fait arrêter le lièvre, sur lequel tombe à cheval le perdreau, et la chienne, digne d'un tel maître, arrête tout ensemble le poil et la plume, qui vont enrichir la gibecière de l'heureux chasseur. M. de Crac a fait mieux, et il trouve, par son audace, le moyen de rendre son père rêveur :

SAINT-BRICE.

Un jour le temps se couvre, et le tonnerre gronde...
Il éclate enfin.... tombe...

VERDAC.

Où ?

SAINT-BRICE.

Dans mon bassinet (1).
Mon fusil part et tue un lièvre qui passait.

C'est fort inoffensif : la suite est moins vulgaire. Le mot de guerre ayant été prononcé, M. de Crac, en belliqueux paladin qu'il est, renifle l'odeur de la poudre, se cabre, et

(1) Partie de la platine d'une arme à feu dans laquelle on met l'amorce, et qui est recouverte par la batterie.

La bataille pour moi, c'était un jour dé noce,
J'ai vu plus d'uné guerre, allez, jé vous promets
Que jé n'ai pas servi, Messieurs, en temps dé paix ;
Avec Saxé (1), j'ai fait les guerres d'Allemagne,
Et jé né couchai point dé toute uné campagne ;
Trois fois dans un combat jé changeai dé cheval.

ı quoi son fils réplique :

Votre histoire, Monsieur, me rappelle la mienne :
J'ai pris seul, en Turquie, une ville d'assaut.

'uis l'on se rend à la table du baron, qui « donne de mets, mais des mets délicats, » et dont la cave bondée de certains crus du terroir qui laissent loin ·ière eux les plus célèbres vins de Bourgogne. Et ɔre, ce n'est rien que la cave! Il faut voir telle source jaillit sur les terres fortunées de M. de Crac!

Dans mon parc une source a lé goût du vin blanc,
Et même la couleur, mais d'un vin excellent.

:e qui amène l'amusante boutade de Francheval :

C'est uné cave, au fond, qu'uné sourcé pareille !

'erdac intervient à son tour :

Je conseille à Monsieur dé la mettre en bouteilles...
Qu'en dites-vous, baron ?

M. DE CRAC.

Que le trait est fort gai :
Mais, comme a dit quelqu'un, rien n'est beau qué lé vrai.

.e *comme a dit quelqu'un* est de la bonne comédie.)n devine que la grande difficulté à surmonter dans sujet de ce genre était la monotonie : ce sont tours des mensonges ; au moins devraient-ils suivre une ·che graduelle ascendante et remplir le programme

Maurice de Saxe, né en 1696, fils d'Auguste II, électeur de Saxe, roi de ;ne, servit en France, s'illustra en gagnant les batailles de Fontenoi (1745), aucoux (1746), de Lawfeld (1747), et mourut en 1750.

de Nicolet (1). Mais continuons: comme tous les nobles qui descendent ou non des croisades, l'inoffensif hurluberlu a sa devise, qu'il a choisie lui-même avec un soin jaloux :

Ces trois mots sont : je *vins*, je *vis* et je *vainquis*.
Voici lé fait : peut-être il n'est pas dans l'histoire,
Mais il est sûr : Paul Crac, surnommé Barbe-Noire,
Il montre son portrait.
Dans cé château soutint un siège dé deux mois
Contre Jules César...
.... Il né sé rendit encor qué par famine,
César en fit grand cas, comme on sé l'imagine,
Et lui permit dès lors de mettre ces trois mots.
Il prit dans cé château quelques jours dé repos.
On voit encor pendue au plafond (2) son épée,
L'épée avec laquelle il a tué Pompée (3)

Un peu plus loin St-Brice a un mot assez drôle lorsqu'il se fait reconnaître au baron :

Comment ! depuis au moins deux heures que je mens,
Vous n'avez pas connu votre sang, mon cher père ?

La pièce se termine par le mariage de Francheval avec la descendante des de Crac-Barbe-Noire, et le village tout entier vient judicieusement, à propos du carnaval, présenter ses vœux au baron, qui se charge, dans un couplet final, de réclamer l'indulgence du public. Interrogé sur le sort de la pièce qui vient de se jouer, il dit qu'elle a réussi ; puisse-t-on ne pas le démentir :

Alors uné fois dans ma vie,
J'aurai dit vrai quoiqué Gascon !

Cette assez jolie bluette fut représentée le 4 mars 1791.

(1) Fameux joueur de farces, montreur de marionnettes, qui se vantait de faire toujours de plus en plus fort.

(2) ?

(3) Qui ne fut point tué par César, mais par un émissaire des ministres de Ptolémée XII, roi d'Egypte.

En 1786 Collin avait fait représenter l'*Inconstant*, dont l'intrigue est lâche, mais dont les vers sont vivement tournés. Le sujet, en lui-même, était presque un contre-sens, quoi qu'en dise Chénier (1) qui le trouve, « un des mieux conçus qu'il y ait au théâtre. » Avec ce caractère, qui est le même que l'*Irrésolu* de Destouches (2), le spectateur ne doit plus s'attendre à aucune surprise ; la seule surprise possible serait que le poète montrât son personnage tenace dans ses projets. Mais alors il n'aurait plus le droit d'appeler son héros l'*Inconstant*. La Harpe a remarqué avec raison,à propos de la pièce de Destouches, qu'elle ne renferme qu'un vers réellement comique, le dernier :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

Un vers, c'est peu ! Il ne serait pas difficile d'en trouver un certain nombre de bien tournés, d'amusants, de spirituels, dans la comédie de Collin, mais des détails agréables ne sont pas des situations;l'esprit ne remplace qu'imparfaitement l'étude des mœurs ; la rapidité du dialogue ne saurait compenser l'absence des scènes originales ! Malgré ces défauts, la pièce réussit à la représentation parce que le principal personnage lui-même est sympathique.

Les deux pièces qui suivirent sont l'*Optimiste* et les *Châteaux en Espagne* ; la première, qui date de 1788, ne marque ni progrès ni affaiblissement dans la manière de l'auteur ; on y retrouve la même bonne humeur accommodante, la même facilité agréable dans la versification. Ce qu'on n'a peut-être pas suffisamment remarqué, c'est l'espèce de contradiction qu'il y avait à mettre sur la scène un personnage *toujours content*, et cela précisément à une époque où le mécontentement

(1) *Tableau de la littérature française*, chap. XI.

(2) Né en 1680, auteur dramatique ; la plupart de ses ouvrages sont restés au répertoire : son chef-d'œuvre est le *Glorieux*.

était général. Quand, du plus grand au plus petit dans le royaume, avec ou sans motifs de réclamation, tout le monde proteste, s'indigne, clabaude, gémit, dénonce que tout va de mal en pis, que la ruine est proche, que la désolation n'est égalée que par l'abomination, il se rencontre un auteur assez osé, assez peu soucieux de l'opinion publique, pour dire que tout est bien, et pour composer son *Optimiste !* Or, à la veille de la Révolution, c'était la mode de prendre des allures de réformateur, de jouer au Caton, de tout censurer ; il faut voir avec quel entrain les plus atteints de cécité constatent la présence d'une paille dans l'œil du voisin ! C'est le moment où les haines se donnent libre cours, où les jalousies se déchaînent ; la mêlée est universelle : ordre contre ordre, individu contre individu, privilège contre privilège, drapeau contre drapeau, journal contre journal, idée contre idée. On cherche mutuellement à s'écraser, à se mortifier : « Le roi, en assemblant les États Généraux, a eu le plaisir d'humilier la morgue des parlements. Les parlements ont eu le plaisir d'humilier la cour. La noblesse a eu le plaisir d'humilier les ministres. Les banquiers ont eu le plaisir de détruire la noblesse et de piller le clergé (1). » Les plaisirs que goûte l'*Optimiste* de Collin sont d'un ordre moins féroce : il tire son bonheur, non de l'infortune d'autrui, mais de la souplesse d'une intelligence qui trouve des compensations à toutes les misères, des justifications de toutes les faiblesses, des consolations pour tous les chagrins de la vie. Il faut avouer que sa philosophie, si souriante dans sa bonhomie épicurienne, manque étrangement de profondeur, et que son adversaire, le *Pessimiste*, a beau jeu dans la discussion quand il objecte, avec une âpreté farouche, cette vieille plainte de l'humanité sur la pré-

(1) Extrait du *Répertoire anecdotique*. (Cette feuille n'a eu que deux numéros.)

sence du *mal* dans le monde ! Sont-ce des arguments sérieux que ces jolis vers :

> Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh ! mon cher,
> Demeurez en Touraine et n'allez point sur mer.

Est-ce que les marins de profession doivent aussi demeurer en Touraine ?

> Sans doute autant que vous je déteste la guerre ;
> Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.

On allait précisément l'avoir sans interruption pendant un quart de siècle ! (1792 à 1815.)

> Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
> Ils ont tort, mais pourquoi leur a-t-on fait crédit ?

C'est le raisonnement de la fourmi du bonhomme : il n'en est pas plus charitable.

> Tous nos plaisirs sont faux ? Mais quelquefois à table
> Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.

O vous, Salomon, Lucrèce, grands et sublimes désespérés, ne saviez-vous donc pas que, pour guérir votre incurable mélancolie, il suffisait de vous asseoir à une table plantureuse et de soigner votre digestion !

> On fait de méchants vers ? Eh ! ne les lisez pas.

La méthode est aisée, et l'*Optimiste* a soin de nous expliquer le vrai motif de cette systématique sérénité en présence des imperfections de toute nature dont se compose notre existence :

> Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus !

Les *Châteaux en Espagne* sont un corollaire obligé de l'*Optimiste*. La ressemblance n'échappa nullement à la malignité de ceux qu'irritait le succès du poète : se fondant sur les nombreuses analogies qui existaient entre les trois premières œuvres de Collin, ils les appelèrent une comédie en *quinze* actes. Andrieux a beau

multiplier les distinctions subtiles et noter des différences, en nous apprenant que le style de l'*Inconstant* est le plus gai, le plus franc, le plus comique des trois, que celui de l'*Optimiste* est le plus doux, le plus aimable et le plus naïf, que celui des *Châteaux* est le plus brillant et le plus poétique ; on rappelait le mot de Diderot à l'auteur, qui venait de lui lire l'*Inconstant* : « Les vers sont faciles, bien tournés, style comique, détails brillants, mais une action faible, cela n'a point de corps, point de soutien : *c'est une pelure d'oignon brodée en paillettes d'or et d'argent.* » Et pourtant qui méritait mieux de désarmer l'envie que Collin ?

Né en 1755, il était le huitième de onze enfants, dont six filles, qui reçurent une éducation toute masculine. Ses parents habitaient le village de Mévoisins, près de Maintenon (Eure-et-Loir), où le duc de Noailles avait un château. Le grand seigneur ne dédaignait pas la visite de M. Collin, et son amitié avait été jusqu'à lui accorder le droit de chasse sur ses terres. Melles Collin maniaient habilement le fusil et approvisionnaient la table paternelle : « La plus jeune et la plus jolie était aussi la plus adroite, et celle qui aimait le plus cet exercice. Elle s'était fait faire un habillement exprès ; on la connaissait dans les environs, et l'on n'était point étonné de la rencontrer vêtue en amazone, suivie de son chien, avec le carnier et la poire à poudre en bandoulière, et le fusil sur l'épaule. » C'est elle qui donna à son frère le goût de la campagne. Mis au collège de Lisieux, celui-ci rapporta de nombreuses couronnes et fit, au concours général, la connaissance de son futur Pylade, le spirituel Andrieux. Il fut clerc de procureur, et naturellement s'ennuya, et pour se désennuyer, composa une comédie, ce qui scandalisa fort la servante de sa grand'mère : « Mon pauvre cher enfant, lui disait-elle en pleurant, comment as-tu pu

faire une chose pareille ? Une comédie ! c'est une œuvre du démon ; mais tiens, donne-la-moi, cette malheureuse pièce ; je la brûlerai devant toi, il n'en sera plus question, et tu nous rendras la paix et le bonheur à tous. » L'*Inconstant* échappa à l'auto-da-fé de la bonne vieille. Le malheur, du reste, n'eût pas été irréparable.

Faibles ou non, les œuvres de Collin présentent cette instructive particularité, qu'après un demi-siècle environ, durant lequel elle s'était écartée de l'impulsion reçue au grand siècle, la comédie rentrait dans la voie que lui avaient tracée Molière, Regnard (1) et Destouches (2). En effet, avec Marivaux, elle a abandonné la peinture des caractères, l'étude des ridicules, l'observation exacte et studieuse des innombrables types que nous offre le spectacle du monde, pour retracer des caprices fugitifs, des minuties sans consistance, des diminutifs de sentiments, malencontreuse innovation que Voltaire jugeait avec une ingénieuse sévérité quand il disait que l'auteur connaissait tous les détours du cœur humain, mais qu'il en ignorait la grand' route. Le style s'était nécessairement ressenti de cette réduction apportée aux dimensions du cadre de la comédie. Où était cette langue naturelle et saine de Destouches, vibrante de gaîté et d'entrain de Regnard, chaude et colorée, abondante et originale de Molière ? On avait les subtilités, les ténuités, les grâces maniérées, les minauderies contournées, le phébus à facettes, la prétentieuse fadeur ou les délicatesses excessives de l'auteur des *Fausses Confidences* (3). La société que dépeignait cet écrivain, dont il serait injuste de con-

(1) Célèbre auteur comique né à Paris en 1656, mort en 1710. Il est l'auteur du *Joueur*, des *Ménechmes*, du *Légataire Universel*, de *Démocrite*, etc.

(2) On a vu plus haut qu'il soutint l'honneur de la comédie après Regnard, et que son chef-d'œuvre est le *Glorieux*.

(3) Marivaux, né à Paris en 1688, mort en 1763, membre de l'Académie française.

tester la séduction et la finesse, était toute factice, artificielle et de pure convention ; c'est inutilement que l'historien feuilletterait tout l'album de ce pastelliste mignard pour essayer d'y recueillir les éléments d'une reconstitution de la vie, des mœurs, des pensées, dans cette seconde portion de XVIIIe siècle.

La Chaussée (1) n'avait pas été plus heureux. Avec une réelle audace, il avait essayé de faire marcher de pair le pathétique et le rire, de consommer la fusion de la comédie et de la tragédie ; toutefois ses *comédies larmoyantes* ne doivent pas être rangées à la suite des pièces de Shakspeare, bien que celui-ci ait aussi, mais avec une tout autre intensité de force créatrice, d'exactitude philosophique, de pénétration et de charme, étudié, reproduit les deux sentiments qui agitent tour à tour l'âme humaine : le plaisir et la douleur. Quelle que soit la cause d'une si singulière infériorité, on ne saurait nier que *la Gouvernante* et *l'École des Mères* (2) n'appartiennent à un genre mixte, hybride, alors que *Richard III*, *Macbeth* (3), restent le miroir le plus vaste et le plus fidèle de nos faiblesses et de nos passions.

Une autre dérivation à la grande comédie classique incarnée dans le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, etc., avait été tentée par Diderot, qui voulut, en matière de théâtre, comme en toute sorte de questions, se dispenser d'obéir aux règles reçues, et qui, après avoir donné le précepte, essaya de fournir les preuves à l'appui. Sa poétique nouvelle renferme des idées saines, des conseils bons encore à méditer, à côté d'utopies baroques et d'innovations chimériques. Plus d'Aga-

(1) Nivelle de la Chaussée, né à Paris en 1692, mort en 1754.

(2) Les deux pièces les plus remarquables de La Chaussée.

(3) Deux des chefs-d'œuvre de Shakspeare.

ıemnon (1), plus d'Athalie de Mahomet (2), de Po-yeucte ! plus de rois, de princes ni de princesses ! .rrière les hautes et nobles infortunes ! Melpomène (3) ıe chantera désormais que les aventures des bourgeois :t des gens de la classe commune. Place aux douleurs :piques, aux catastrophes intimes de MM. Jourdain :t Sganarelle (4) ! Que dis-je ? dans la réalité, la con-ʳersation se fait en simple prose ; si donc nous voulons ͤtre exacts et scrupuleux, renonçons à ce rhytme, à :ette mesure qui, sans doute, ont gâté le *Cid* et le *Misanthrope*, et que désormais tout se passe dans nos ͻièces comme dans la vie.

C'est la suppression de l'idéal, la mort de l'imagina-:ion, bref c'est le matérialisme dans l'art. Quant aux ͻièces de Diderot, sauf le *Père de famille*, qui a une .ncontestable valeur, on ne sait s'il faut les appeler tra-ʒédies, comédies ou drames

Résumons-nous en quelques mots : la comédie, depuis la *Métromanie* et le *Méchant*, avait rompu avec la tra-ditition classique : elle y rentre avec Collin.

Le chef-d'œuvre de ce poète, *le Vieux Célibataire*, fut représenté pour la première fois en 1792. Dans sa préface, l'auteur en raconte la genèse, qui serait assez peu croyable si l'on pouvait douter de la sincérité de ce charmant et excellent homme : « En juillet 1789, je tombai dangereusement malade ; une fièvre brûlante, accompagnée de plus d'un accident, m'avait réduit à l'extrémité. Mon médecin et une sœur chérie n'avaient presque plus d'espérance. C'est dans une telle crise que, plein de... je ne sais quel dieu, malade comme la Pythonisse, j'éclate comme elle en un délire vague,

(1) Personnage d'Eschyle, de Racine, de Lemercier, etc.

(2) Personnage qui a donné son nom à une pièce de Voltaire.

(3) Muse qui présidait à la tragédie.

(4) Personnages ridicules, bourgeois grotesques du théâtre de Molière.

obscur, mais moins extravagant peut-être. Enfin, de scène en scène, j'avais poussé la chose jusqu'à cinq actes, le tout sans rien jeter sur le papier. La joie que j'en ressentis ranima mes esprits. Une nuit, il m'en souvient, j'appelle d'une voix faible ma fidèle gouvernante, je lui demande un bouillon, que j'avale d'un trait ; je me fais apporter plume, encre et papier ; et sur mon séant, pour la première fois depuis un mois, j'écris toute la nuit. Le matin, je me renfonce dans mon lit et me tiens coi tout le jour. De nuit en nuit je répète ce jeu, et au bout de douze jours je dis à Andrieux : « Mon ami, j'ai fait une comédie en vers et en cinq actes. » Il me croit au dernier degré du transport. Je soulève mon drap et lui fais voir et toucher un monceau de papier ; je lui donne un feuillet, qu'à peine il peut déchiffrer ; alors je retrouve la parole et lui déroule ma pièce, scène par scène, au point de l'épouvanter. Il appelle sœur et médecin et leur fait part de cette espèce de prodige. On peut juger de leur étonnement...»

Examinons rapidement cette comédie, qui fut écrite par l'auteur sur son séant, après avoir pris un bouillon d'un trait.

L'exposition est assez claire : un jeune orphelin, Charles, qui a fait la sottise de s'engager, est, avec la complicité du portier de la maison, rentré comme domestique chez le vieux célibataire, son oncle Dubriage, qui ne le connaît pas. En trois mois, il a su se faire apprécier de son maître, sans se faire détester de la gouvernante, Mme Évrard ; en revanche il est détesté par Monsieur l'intendant Ambroise, qui couve de l'œil la succession du vieillard et la main de la gouvernante. Une ruse de l'honorable (il y en avait alors) portier, fait aussi entrer dans la maison, comme servante, Laure, femme de Charles. Il est grand temps

que des amis dévoués pénètrent dans la maison et surveillent la domesticité, qui, Ambroise et dame Évrard en tête, fait danser l'anse du panier à de vertigineuses hauteurs. Jusqu'ici le récit se développait avec méthode, mais, dans la sixième scène, il dévie, et l'auteur nous refroidit par ses invraisemblances. Sans motif qui l'excuse, dame Évrard raconte à Charles que, depuis deux ans, elle mène le siége en règle de son maître pour éloigner de lui parents et parentes ; elle ajoute que, malgré tous ses efforts, elle n'a pas réussi à lui faire oublier certain neveu, — sa bête noire à elle. — Elle lui avoue qu'elle ne néglige rien pour décider M. Dubriage à l'épouser, et elle prie Charles, moyennant une rétribution, de lui parler en sa faveur, de lui peindre les 15 (?) joies du mariage et de lui tracer d'elle un portrait séduisant. — Aussitôt, M. Dubriage qui, lui aussi, est en humeur de confidence et ne peut non plus se taire (ils ont tous deux du sang du roi Midas dans les veines), confesse à Charles, dans une effusion tout intime, qu'il est triste, fatigué d'être toujours seul. « Mariez-vous, » lui dit bravement son neveu. Le vieux garçon appréhende. Dame ! il a vu jadis son associé qui était marié à une mégère, et le spectacle de ses ennuis lui a donné à réfléchir !

Une scène remarquable et souvent citée est celle où dame Évrard emploie toutes ses ressources oratoires, toutes ses finesses félines, ses plus astucieuses caresses, pour décider son seigneur et maître à lui donner son nom — et ses écus. L'action, par exception, est bien menée, avec entrain, et se déroule d'un mouvement régulier, sans secousses, par un développement naturel qui amène des combinaisons amusantes et des situations comiques.

Au 5e acte, tout l'imbroglio se dénoue : dame Évrard qui, au moyen d'une petite infamie, avait été sur le

point de faire chasser Charles et Laure, reçoit elle-même son congé en due forme, ainsi que maître Ambroise qui, sans doute, va la rejoindre pour se consoler avec elle, l'épouser peut-être, et faire avec elle « souche d'honnêtes gens. » Le neveu et la nièce justifiés, réintégrés dans leurs droits, se montrent dignes de leur nouvelle fortune en faisant donner par leur oncle une somme considérable à d'autres parents jadis évincés comme eux, et trouvent dans Dubriage, célibataire plus que jamais, mais célibataire joyeux, non plus seulement un parrain, un oncle, mais un ami et un père.

Voici un extrait de la scène des cinq Cousins (II, 14), longtemps fameuse au répertoire :

CHARLES.

Vous venez pour parler à Monsieur Dubriage?

LE GRAND COUSIN.

Oui, Monsieur, c'est l'objet de notre long voyage;
Car nous venons d'Arras pour le voir seulement.

CHARLES.

En vérité, j'admire un tel empressement,
Et je ne doute pas qu'à Monsieur il ne plaise.

LE TROISIÈME COUSIN.

Le cousin, de nous voir, sera, je crois, bien aise.

CHARLES.

Le connaissez-vous?

LES QUATRE COUSINS.

Non!

LE GRAND COUSIN *(d'un air important)*.

Ils ne l'ont jamais vu.
Mais mon air au cousin pourrait être connu.
Je l'allai voir alors qu'il faisait son commerce,
En.... n'importe : il vendait des étoffes de Perse.

Dame aussi ! le cousin est riche à millions,
Et nous sommes encor gueux comme nous étions.

CHARLES.

Êtes-vous frères tous ?

LE GRAND COUSIN.

Il ne s'en faut de guères.
Voici mon frère à moi ; les trois autres sont frères ;
Mais nous sommes cousins, tous issus de germains,
Comme il est constaté par ces titres certains,
Surtout par ce tableau. Mon frère est géographe.

LE DEUXIÈME COUSIN *(avec force révérences)*.

Pour vous servir. Voici mon nom et mon paraphe.
(Déroulant l'arbre généalogique, et le faisant voir à Charles.)
Roch Nicodème Armand (c'est notre aïeul commun,
(Ils ôtent leur chapeau.)
La souche) eut trois garçons ; mon grand'père en est un.
Sa fille, Jeanne Armand, contracta mariage,
Comme vous pouvez voir, avec Paul Dubriage,
Le père du cousin.

CHARLES *(suivant des yeux sur l'arbre généalogique)*.

Arrêtez donc un peu.
Je vois plus près, tout seul, Pierre Armand, un neveu ;
Il exclut les cousins, la chose paraît claire.

LE DEUXIÈME COUSIN *(embarrassé)*.

Oui... mais... Frère, dis donc...

LE GRAND COUSIN :

Nous ne le craignons guère.

CHARLES.

Pourquoi ?

LE GRAND COUSIN.

Par le cousin il est fort détesté
Et vraisemblablement sera déshérité.

CHARLES.

Fort bien !

LE TROISIÈME COUSIN.

Nous n'avons pas l'honneur de le connaître :
Mais il nous gêne fort.

CHARLES.

Il aurait droit peut-être
De vous dire à son tour : « C'est vous qui me gênez,
Et c'est ma place, enfin, Messieurs, que vous prenez. »

LE GRAND COUSIN.

Bah ! bah !

LE TROISIÈME COUSIN.

Cette maison, comme elle est belle et grande !
Est-elle à lui, Monsieur ?

LE GRAND COUSIN.

Parbleu ! belle demande!
Je gage qu'il en a bien plus d'une autre encor.

LE QUATRIÈME COUSIN.

Quels meubles !

LE TROISIÈME COUSIN.

Les dedans, vous verrez, sont pleins d'or.

LE CINQUIÈME COUSIN.

De bijoux.

LE DEUXIÈME COUSIN *(d'un ton grave).*

De contrats.

LE GRAND COUSIN.

Et quand on peut se dire :
« Nous aurons tout cela », ma foi, cela fait rire.

TOUS LES COUSINS *(riant aux éclats).*

Oui, oui, rien n'est plus drôle.

« Rien ne manque au *Vieux Célibataire;* le carac tère principal est supérieurement dessiné ; l'artificieuse gouvernante est d'une vérité parfaite ; chacun des personnages accessoires est ce qu'il devait être ; l'intérêt,

la force comique, animent les différentes situations ; le style est élégant, le dialogue ingénieux et vif, l'effet général complet (1). » Ces éloges sont peu mérités, particulièrement celui qui est relatif à la force comique, qualité dont Collin est absolument dépourvu. L'énergie, la passion, les traits incisifs, ne se rencontrent jamais dans ses écrits, dont la teinte générale est assez molle, indécise et froide. L'auteur a, du reste, le respect de son lecteur, et l'on ne peut lui reprocher ni bouffonneries indécentes, ni crapuleuses allusions, ni basses et ignobles plaisanteries. Le plus grave défaut de son théâtre, c'est que les situations semblent, si elles ne le sont pas en réalité, jetées dans un moule uniforme. Qui connaît une des pièces de Collin les connaît toutes. Non seulement ses plans sont ourdis suivant les règles d'un art rudimentaire, mais l'enchaînement des scènes est ménagé par des transitions superficielles, dont le moindre inconvénient est de morceler l'unité de l'ensemble: aussi aurait-on le droit, sans faire tort à ce poète, de le ranger parmi les auteurs de ces comédies à tiroir (2) dont Boursault (3) est le type le plus célèbre.

Si le poète est contestable, l'homme était charmant. Sa bonté, sa générosité, le faisaient adorer des habitants du village de Mévoisins. Nul ne savait mieux appliquer le fameux vers :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

« Dans le temps des cerises, il s'accordait le plaisir d'en régaler tous les enfants des environs. Parmi un certain nombre de beaux cerisiers qu'il avait chez lui,

(1) Marie-Joseph Chénier : *Tableau de la littérature.*

(2) Pièces dont les scènes tiennent à une idée commune, sans être logiquement reliées l'une à l'autre.

(3) Boursault, né en Bourgogne en 1638 ; ses chefs-d'œuvre sont *Ésope à la cour* et *Ésope à la ville.*

il en réservait quatre des plus grands et des plus chargés de fruits, auxquels personne ne touchait, sinon les petits donataires ; et lorsque, sortant, il rencontrait un petit garçon ou une petite fille, il ne manquait pas de lui demander : « As-tu été aux cerises ? —Pas encore, M. d'Harleville. — Eh bien ! vas-y donc, il n'y en aura bientôt plus. » On lui représentait que cette marmaille, en montant sur les arbres, les casserait, leur ferait du tort ; il répondait : « Ils n'ont pas encore cassé de grosses branches, et puis, si vous saviez comme cela m'amuse de les voir perchés sur mes arbres, mangeant des cerises, et en jetant aux plus petits et aux filles qui restent en bas ! Cela me fait des tableaux charmants, et qu'est-ce qu'il m'en coûte ? Des cerises dont je ne ferais rien, car je n'ai pas envie d'en vendre. »

Veut-on savoir comment travaillait ce sage, cet homme de bien, que le bon Flaccus n'eût point désavoué pour son disciple ?

« D'ordinaire, il travaillait le matin, sur un secrétaire ouvert, dans un petit cabinet à côté de son salon, au rez-de-chaussée, les fenêtres donnant sur le jardin ; mais il ne restait guère assis ; il allait courir le jardin ou les charmilles, marchait à grands pas, s'arrêtait, gesticulait beaucoup ; en général, il attendait l'inspiration ou savait la faire naître, car il fallait qu'il composât de verve, jamais à froid. Les gens du village qui passaient de l'autre côté du fossé et de la haie à hauteur de l'appui dont les charmilles étaient entourées, s'arrêtaient pour le voir, et ne revenaient pas de leur surprise ; il y en avait qui croyaient qu'il faisait des sermons. Pour lui, quand il avait amassé ce qu'il appelait sa récolte de vers, il rentrait et venait la déposer sur le papier, puis il retournait chercher une nouvelle moisson. »

(1) Andrieux, IV, 68 et 69.

llin mourut en 1806, n'ayant rien voulu être, ›té académicien ; pourtant en 1790 il s'était laissé ıer commandant de la garde nationale de Mévoi-et avait paru à la fête de la Fédération (1) « tout ant neuf dans un bel uniforme brodé. » Il ne ı pas d'autre coup de canif dans le contrat qu'il passé avec les Muses.

ut autre fut son intime ami Andrieux. Celui-ci ıé à Strasbourg en 1759. Secrétaire du duc d'Uzès oque de la Révolution, il composa quelques pièces es qui le firent connaître, puis donna *Anaximandre*, en un acte bien accueillie (1782), quoique dénuée ention et faible d'intrigue. Son chef-d'œuvre est lé : *les Étourdis ou le Mort supposé*. La fable en 'une grande gaîté en dépit de son titre.

;'agit de deux jeunes gens dont l'un, d'Aiglemont, réfugié chez son ami Folleville, pour échapper, à un pseudonyme, à la poursuite de ses créanciers. deux logent le diable dans leur bourse ; mais ville a imaginé d'écrire à l'oncle de son ami que ci est mort, et que lui-même s'est chargé de tous ais de médecin, « apothicaire, sépulture et lumi- » : ce qui lui vaut une lettre de change de mille Mais, qu'on le remarque, ce faux est fait, non par ville, mais par son valet Deschamps, qui n'a pas : devant la fabrication d'un extrait mortuaire. ıoment où le jeune d'Aiglemont prévient ses ciers de préparer leurs notes, arrive son oncle, installe au même hôtel avec sa fille ; celle-ci, qui t son cousin, est désolée parce qu'elle le croit mort.

Je l'aimai le premier, je n'aimerai que lui,

le à l'hôtesse bavarde qui lui demande le motif de

ète républicaine célébrée le jour anniversaire de la prise de la Bastille let).

sa mélancolie. Mais voici Folleville, une bourse à la main et joyeux comme un bohême que la Fortune a visité. Ignorant l'arrivée de l'oncle d'Aiglemont, il appelle son ami d'une voix retentissante, et par son nom : d'Aiglemont, d'Aiglemont !

M. d'Aiglemont arrive :

Me voici.

FOLLEVILLE.

Comment, Monsieur, c'est vous ?

M. D'AIGLEMONT.

Vous le voyez : moi-même.

FOLLEVILLE.

Est-il bien vrai ?

M. D'AIGLEMONT.

D'où vient cette surprise extrême ?
Vous me saviez ici ; vous m'appeliez !

FOLLEVILLE.

Moi ? non.

M. D'AIGLEMONT.

Mais très distinctement vous avez dit mon nom !

FOLLEVILLE.

Vous croyez ?

M. D'AIGLEMONT.

J'en suis sûr.

FOLLEVILLE.

Cela se peut sans doute ;
C'est l'effet des regrets que mon ami me coûte,
Bien souvent je le nomme, et malgré son trépas,
Insensé ! je l'appelle: il ne me répond pas.

On le voit, il y a dans la parole, dans la situation, dans l'éclat jaillissant du style, dans la franchise de l'allure, un lointain souvenir du *Légataire universel.*

Cependant Julie (c'est la cousine) se laisse aller à ses regrets, elle parle haut, toute seule :

> Le revoir, lui parler, ne fût-ce qu'un moment !
> Pour un moment si doux je donnerais ma vie !

D'Aiglemont se présente à elle, la rassure et lui raconte, en présence de l'hôtesse, sous la forme d'un conte, sa propre histoire et la ruse de son ami ; il la supplie d'intercéder en sa faveur.

La scène des créanciers, que le brave homme d'oncle se propose de rembourser, en leur faisant subir certaines retenues trop justifiées par leurs procédés usuraires, n'est pas aussi plaisante que la fameuse entrevue de don Juan avec M. Dimanche (1). Mais celle où le neveu, contrefaisant sa voix, joue le rôle d'un revenant qui menace ses créanciers intraitables de les poursuivre jour et nuit s'ils n'abaissent pas leurs prétentions, ne manque pas d'originalité, et produit, du reste, moins d'effet à la lecture qu'à la représentation, où elle n'a cessé de soulever les applaudissements et les rires.

La supercherie ne tarde pas à être découverte : une lettre adressée au jeune d'Aiglemont fait comprendre à l'oncle qu'il a été joué, et il se propose de ne pas dissimuler le mécontentement qu'il éprouve de semblable impertinence ; il n'entend pas se laisser

> ... Traiter en Géronte imbécile et crédule.

Et, dans un beau et noble langage, qui rappelle celui de don Louis (2) faisant la leçon à son incorrigible fils, il accable cet écervelé de Folleville, qui atténue sa faute en en réclamant toute la responsabilité, et en affirmant bien haut la complète innocence de son ami. Enfin, sur l'intervention de sa fille, il consent à pardonner :

(1) Dans le *Don Juan* de Molière.

(2) Père de don Juan (dans la pièce de Molière).

Mais qu'on le voie au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

Il emmène avec lui en province les deux jeunes gens confus, pour rendre Folleville à sa famille et marier Julie à son neveu.

La morale est sauvée et tout le monde est satisfait.

Le lecteur le serait beaucoup plus si Andrieux avait donné un *pendant* à cette jolie comédie. Malheureusement il ne recommença pas ! Du moins, il ne fit pas un second chef-d'œuvre, car c'est à peine si l'on peut donner le nom de comédie à *Helvétius ou la vengeance d'un sage* (1802), « pièce qui ne fait pas plus d'honneur à l'auteur qu'au héros (1), » non plus qu'au *Souper d'Auteuil* (1804), où l'on voit Molière et ses amis transformés en libertins sans esprit, sans délicatesse et sans cœur.

La politique, pour un temps assez long, allait ravir Andrieux à la littérature. Ses relations avec Sieyès le lancèrent dans la carrière législative en 1798 : il fut élu député au Conseil des Cinq-Cents. Les principaux discours qu'il prononça dans cette assemblée concernent les écoles primaires, le mode de nomination des instituteurs par la voie des élections, et l'autorisation à accorder aux gens de lettres et aux membres de l'Institut de cumuler plusieurs traitements. Il devint tribun après le coup d'État du 18 brumaire, et combattit de toute la force de son grêle organe un projet favorable au droit de tester, comme contraire au premier droit de la nature, « qui veut l'égalité entre tous les enfants d'un même père. » Dans plusieurs circonstances, Andrieux ne craignit pas de se mettre en opposition avec les projets du Conseil d'État, c'est-à-dire du 1er Consul. Cette dissidence, que partageaient plusieurs autres tri-

(1) Cf. *Cours de littérature*, par F. Z. Collombet, II, 439. (C'est un de nos meilleurs ouvrages de littérature.)

buns, fit craindre leur opposition : ils furent rayés de la liste.

Dès lors, on le voit professeur de littérature sous l'Empire, sous les Bourbons, et même sous le Gouvernement de Juillet ; à cette dernière époque sa parole acérée et ses allusions voltairiennes lui valurent un regain de succès auprès de la jeunesse qui s'intitulait libérale. Sa qualité dominante est le goût, non celui de Châteaubriand, de Villemain, agrandi, développé par l'étude des langues et des littératures étrangères, mais le goût négatif de Laharpe, de Boileau, celui qui s'applique moins à faciliter au génie la production de nouveaux chefs-d'œuvre, qu'à noter les défaillances, à souligner les faiblesses, à « prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue (1). » Dans ce genre de critique il a excellé ; peu de littérateurs ont eu, au même degré, l'instinct, le sentiment, la science raisonnée des nuances, de ces mille et un détails du style et de la composition auxquels on avait encore la naïveté de s'attacher, au siècle de Louis XIV.

Andrieux survivra-t-il?Du poète comique on cite les *Étourdis :* c'est beaucoup,mais c'est encore peu. Législateur, il ne joua, somme toute, qu'un rôle effacé. Professeur, il est écrasé par la concurrence redoutable de ces noms : Royer-Collard, Guizot, Cousin, Villemain, mille fois supérieurs à ce causeur fin,gracieux,moqueur habile à lancer l'épigramme, mais sans grandes et originales conceptions, sans souffle, sans verve,sans voix. Le croirait-on ? Andrieux conservera une place — un coin honorable — dans notre littérature, grâce à ses *Contes*, qui seraient la perfection du genre, n'était cet esprit irréligieux, cette manie du sarcasme antichrétien

1) Vers tiré d'une satire de Regnier (1573-1613). Ce vers était dirigé contre Malherbe, dont Regnier trouvait les corrections trop méticuleuses.

qui révèle le contemporain et le disciple de Dupuis (1) et de Volney. A quoi bon citer le *Meunier Sans-Souci*, le *Procès du Sénat de Capoue*, le *Doyen de Badajoz*, une *promenade de Fénelon ?* Ils sont dans toutes les mémoires. Une dernière remarque : la preuve que ce poète n'est pas le premier venu, c'est qu'il a eu l'honneur de mettre en circulation un certain nombre de vers devenus proverbes et dont l'à-propos n'a point vieilli :

Le commun caractère est de n'en point avoir :
Le matin incrédule, on est dévot le soir...
Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin !
On respecte unmoulin, on vole une province...
Et surtout gardez-vous des amis modérés....
On avait beau chercher, chacun, excepté soi...
Ne connaissait personne à mettre en cet emploi...
Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs...

Avec le *Meunier Sans-Souci* nous ne nous sommes pas trop éloignés de notre sujet, car c'était une spirituelle petite comédie.

La gloire de composer une comédie presque digne de Molière était réservée à Fabre, poète né à Carcassonne en 1755, qui, ayant obtenu dans un concours le prix de l'Églantine, ajouta à son nom le nom de cette fleur : tour à tour on le voit peintre, musicien, graveur, poète, comédien. Peintre, il n'eut rien du Corrège (2), musicien, de Gluck (3), graveur, de Callot (4), comédien, de Lekain (5), poète, de Shakespeare. Il a cependant rencontré une heure d'inspiration, celle où

(1) Né près de Gisors en 1742, mort en 1809, auteur d'un *Essai sur l'origine de tous les cultes*, dont la déraison égale l'impiété.

(2) Peintre lombard né en 1494, mort en 1534, fameux par sa grâce et son coloris.

(3) Célèbre compositeur, né en 1714, mort en 1787. Ses chefs-d'œuvre sont *Iphigénie*, *Armide*, *Orphée*.

(4) Dessinateur et graveur illustre, né à Nancy en 1592, mort en 1638.

(5) Célèbre acteur, né à Paris en 1728, mort en 1778.

il a conçu l'idée et le plan de son *Philinte*. On a encore présente à l'esprit la violente et entraînante protestation de Jean-Jacques contre le *Misanthrope* ; nous en rapportons le principal passage :

« Au risque de faire aussi rire à mes dépens, j'ose accuser cet auteur d'avoir manqué de très grandes convenances, une très grande vérité, et peut-être de nouvelles beautés de situation ; c'était de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme acteur nécessaire dans le nœud de sa pièce, en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte et d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, et dans une conformité parfaite avec leurs caractères. Je veux dire qu'il fallait que le Misanthrope fût toujours furieux contre les vices publics, et toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il était la victime. Au contraire, le philosophe Philinte devait voir tous les désordres de la société avec un flegme stoïque, et se mettre en fureur au moindre mal qui s'adresserait directement à lui. En effet, j'observe que ces gens si paisibles sur les injustices publiques sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre mal qu'on leur fait... » (1)

Voilà l'idée-mère : Fabre l'a fécondée et en a tiré une œuvre qui serait hors pair, sans le style, qui est véritablement barbare.

Au début, Philinte, marié à Éliante, fait une scène, oui, le doux Philinte fait à sa femme une véritable scène de mari vulgaire et taquin. Il nous apprend que l'oncle d'Éliante, parvenu au ministère, l'a nommé comte de Valencès ; aussi, bien que, dans sa maison, force choses aillent autrement qu'il ne voudrait, se taira-t-il puisque sa femme pourrait, s'il la fâchait, lui retirer la protection de ce parent en faveur. Maîtresse de ses

(1) Lettre sur les spectacles.

nerfs, parce qu'elle est forte de son honnêteté, Éliante lui adresse le reproche amical d'être toujours

> Sans zèle pour les bons, faible pour les méchants.

C'est la vieille querelle d'Alceste. Mais survient Dubois, le valet de celui-ci, qui leur apprend que son maître s'est mis, par sa ténacité bourrue, une grosse affaire sur les bras, et qu'il en est réduit à chercher son salut dans la fuite. Quand Philinte voit Alceste, il se jette dans ses bras en le remerciant avec effusion d'avoir songé à lui dans le malheur. Alceste est plus bouillant que jamais, et il charge Dubois d'aller lui chercher un avocat. « Lequel ? dit celui-ci. — Je n'en sais rien ; le premier que tu trouveras. »

> Cours, ne t'informe pas
> Ce qu'il est, ce qu'il fait, ni comment il se nomme ;
> Va ! du hasard lui seul j'attends un honnête homme.

Sa misanthropie ne désarme pas. L'avocat arrive et déclare tout net qu'il ne peut s'occuper des intérêts d'Alceste : explications et cris qu'on devine. Enfin, l'avocat lui confie une affaire curieuse : un coquin a surpris, on ne sait comment, la signature du comte de Valencès (Philinte), et l'a mise au-dessous d'une reconnaissance de deux cent mille écus ; il offre à cet avocat le tiers de la somme s'il veut s'entremettre pour exiger le paiement de cette fausse obligation. L'homme de loi — *advocatus et non latro, res miranda populo* — se refuse à ce tripotage. Alceste le félicite et se met à sa disposition pour l'aider. Mais que faire ? La signature est là, et nul moyen de prouver que le billet n'est pas valable. Alors Alceste, qui avait refusé la protection de l'oncle de Philinte quand il s'était agi de ses propres intérêts, songe à l'accepter maintenant que les intérêts d'un autre sont menacés. Il raconte le fait à Philinte (qui ne se doute pas du rôle que joue sa signa-

:ure), et lui demande de recourir au ministre. Philinte ·efuse en disant que ce serait là un donquichottisme ıbsurde. Furieux de cet égoïsme, Alceste s'adresse au ›rocureur qui a pris la direction de l'intrigue et qui létient le billet. Il dit au courtier malhonnête que la econnaissance est fausse ; l'autre proteste ; la querelle 'envenime, Alceste fait jeter son interlocuteur à la ›orte quand Philinte se présente. Mis au courant de ce ļui se passe, il répond froidement :

> D'abord on plaidera,
> Et puis, au bout du compte, enfin on le paîra.

C'est la règle, la loi : qui signe ou répond, paie. Peu le scènes sont aussi fortes que celle où Philinte apprend enfin que le débiteur est le comte de Valencès, lui, Philinte ! Exacte est la signature, et l'auteur du faux est Robert, son intendant, qu'il a chassé de sa maison quinze jours auparavant. Sa fureur est invraisemblable : quelle volte-face dans les sentiments de cet homme si indifférent jusqu'alors au mal et au bien, à l'injustice et à l'équité !

> Je me perds, je m'égare,
> O perfidie !.. O siècle et pervers et barbare !
> Hommes vils et sans foi !... Que vais-je devenir ?
> Rage ! fureur ! vengeance ! Il faut... on doit punir,
> Exterminer !

Commissaire, huissiers arrivent pour arrêter Philinte, s'il ne paie pas : mais Alceste se fait sa caution, et comme il dit son nom, on l'arrête et il est jeté en prison. Éliante rappelle à son mari les devoirs que lui impose l'amitié, quand Dubois accourt leur annoncer qu'Alceste a su prouver au juge son innocence avec une telle clarté qu'on l'a renvoyé indemne. Dans sa grandeur d'âme, celui-ci profite de sa liberté pour aller, à force de courage, avec l'éloquence que lui inspire son dévouement à Éliante et à son mari, terrifier le faussaire, qui finit

par lui rendre le billet. Alceste le remet à Philinte, demande à l'honnête avocat de venir vivre avec lui dans ses terres, et rompt énergiquement avec Philinte, qui a, pour se consoler, la présence d'Éliante et son vicomté de Valencès.

Le grand tort du poète est d'avoir faussé, calomnié le caractère de Philinte, dont il a fait un égoïste, alors qu'il n'est coupable que d'exagérer la politesse, de se plier avec trop de résignation aux absurdes complaisances de l'usage.

Un autre défaut, c'est que cette comédie n'est pas comique. En la lisant, on est comme oppressé, il semble qu'une main invisible vous serre à la gorge ; il y a loin de ce sentiment à l'agréable détente que produit le rire.

Elle ne contient, en outre, aucune scène dans le genre de celle des *Portraits*, de celle du *Sonnet*, de la *dispute entre Célimène et Arsinoé !* Rien qui approche, même de loin, du : *Je ne dis pas cela !* L'Alceste de Molière est éloquent dans sa colère : celui de Fabre déclame. L'un se trouve à son aise dans un salon : l'autre pérore d'ordinaire dans les clubs. Le premier a pu être pris pour Montausier : le second n'est qu'un sans-culotte déguisé. Celui-là parle un français exquis : celui-ci un jargon bizarre.

Laharpe a dépouillé (j'allais dire *pouillé*) cette œuvre incorrecte mais puissante, et il y a ramassé une multitude de barbarismes, de solécismes. C'est là une besogne aussi ingrate qu'inféconde. Pour donner une idée de ce style, quand il est mauvais, deux exemples suffiront :

1° Une faute de grammaire :

> Je *vous observerai* qu'un homme raisonnable...

2° Une construction vicieuse :

> Sachez donc que tout homme est *funeste à choquer.*

Le *Philinte* nous fournirait aisément trois cents vers de cette force-là ; c'est, plus que jamais, l'occasion de rappeler ce passage d'une baliverne souvent citée, de Fontenelle (1) : « Il y a dans le pays de la Poésie une forêt très obscure, et où les rayons du soleil n'entrent jamais. C'est la forêt du galimatias. Les arbres en sont épais, touffus, et tous entrelacés les uns dans les autres. La forêt est si ancienne qu'on s'est fait une espèce de religion de ne point toucher à ses arbres, et il n'y a pas d'apparence qu'on ose jamais la défricher. On s'y égare aussitôt qu'on y a fait quelques pas, et on ne sçauroit croire qu'on se soit égaré. Elle est pleine d'une infinité de labyrinthes imperceptibles, dont il n'y a personne qui puisse sortir. C'est dans cette forêt que se perd la rivière de la raison. »

Cette bouffonne allégorie, applicable à Fabre écrivain, toujours monté sur des échasses, toujours boursoufflé et tendu, l'est bien plus encore à Fabre auteur de l'*Almanach républicain.* C'est dans ce recueil d'inepties extravagantes que disparaît complètement cette pauvre « rivière de la raison. » Quelles imaginations fantasques confinant à la folie ! Le mois de pluviôse dédié *à la mort des tyrans* et *à la pudeur !* Ventôse consacré à la frugalité courageuse, Floréal à la foi conjugale ! Brumaire, ainsi nommé, disait l'auteur de l'Almanach (2), à cause de ces brumes basses qui sont la *transsudation* de la nature. Affreux mot pour un poète ! Le dernier mot de l'ahurissement fut de remplacer les noms de saints et de saintes par des noms de légu-

(1) Né en 1657 à Rouen, était neveu de Corneille ; il fut admis en 1691 à l'Acamie française et à l'Académie des sciences ; a cultivé un grand nombre de genres, et a mérité d'obtenir dans les lettres un rang très honorable. Son chef-d'œuvre est, en prose, la *Collection des Éloges des membres de l'Académie des sciences.* L'affectation et le bel esprit sont les deux plus graves défauts de Fontenelle. Il mourut en 1757.

(2) La partie littéraire est de Fabre ; la partie scientifique est du mathématicien républicain Romme (né en 1750, en Auvergne), l'un des meneurs de la journée du 1er prairial 1795.

mes, d'animaux, etc. St Maurice (27 septembre) cédait la place à Raisin, St Mathieu à Safran, St Lin à Châtaigne, St Firmin à Cheval, St Wenceslas à Carotte, St Jérôme à Panais! L'auteur de ces insanités méritait la camisole de force ; il dut monter sur l'échafaud le 5 avril, ou, pour lui emprunter sa nomenclature, le 16 Germinal an II. Quoique très malade, le malheureux mourut avec courage, ne songeant, hélas! qu'à sauvegarder sa gloire, à dérober ses dernières œuvres à la rage destructrice de ses bourreaux (1). Du haut de la charrette il jeta au peuple ses manuscrits. Un acte de foi lui eût plus servi que tout ce fatras poétique.

Après Fabre, Andrieux, Collin, il n'y a plus rien ou peu de chose. On pourrait cependant citer le *Conciliateur* de Démoustiers (2), paru en 1791. On doit savoir gré à l'auteur de n'avoir point fait rire aux dépens de la religion, des moines, des nonnes, de la messe. Il a mis en scène un pédant biscornu, rabâcheur de vérités dignes du puissant cerveau d'Arlequin, un Vadius doucereux, qui sème ses quiproquos gourmés, ses insipidités et ses concettis devant le cercle d'imbéciles des deux sexes qui l'entourent. Florian, Gessner (3), Dorat, en collaboration avec Cotin, Pradon, Colletet (4), n'auraient rien rencontré de plus nul, de plus ridicule que ces vers :

Le jardinage
Dans tous les siècles fut l'amusement du sage ;
Il exerce le corps, et souvent parle au cœur.
De l'herbe parasite en dégageant la fleur,

(1) Particulièrement de Billaud-Varennes, qui l'exécrait.

(2) Né à Villers-Cotterets en 1760, mort en 1801 : il est surtout connu par ses *Lettres à Émilie sur la Mythologie.*

(3) Poète pastoral allemand né à Zurich en 1730, mort en 1787. Son défaut est la fadeur.

(4) Trois mauvais poètes du siècle de Louis XIV.

En redressant l'arbuste, on voit dans la nature
Des mœurs du genre humain la fidèle peinture.

Le doux Geoffroy, examinant le *Conciliateur*, dit : « Cet ouvrage est mal conçu, mal conduit, mal écrit. » Le fossoyeur n'a plus qu'à venir !

Faut-il une mention à l'*Honnête Criminel* de Fenouillot de Falbaire (1), longue enfilade de prêches déclamatoires et larmoyants, où l'on voit des orphelins catholiques élevés par la générosité des calvinistes, des scapins qui ont tous les droits au prix Monthyon, le *Sermon sur la Montagne* mis en couplets, une caricature d'Alceste, nommé d'Olban, qui fait rire (de lui), un commandant de bagne qui, touché d'une lutte de générosité entre le père et le fils qui veulent, l'un pour l'autre, ramer sur les galères du roi, finit par les renvoyer tous les deux. Le tout serait pathétique si l'on n'était abasourdi par l'abus du pathétique. « Les auteurs, semblables aux marchands d'étoffes, travaillent dans le goût dominant, quand ils n'ont pas assez d'influence pour le changer (2). » A cette heure du XVIIIe siècle, il était de bon ton de s'affliger, de s'apitoyer, de parler avec une voix entrecoupée, chevrotante, de laisser adroitement sur son visage des traces de larmes récentes, d'avoir les yeux battus et rougis. On pleurait avant d'entrer au théâtre, on pleurait au théâtre, on pleurait dans les entr'actes, on pleurait en redemandant sa pelisse à l'ouvreuse, on pleurait dans le carrosse qui vous reconduisait à l'hôtel. On n'était pas dans le mouvement si on restait impassible et sec. La pièce qui fit mouiller le plus de mouchoirs est intitulée *la Brouette du Vinaigrier*. Ce fut une inondation qui eût donné à Noé l'idée de reconstruire une seconde arche. Énée, qui pleure toujours, fût devenu l'homme à la mode, et

(1 Né à Salins en 1727, mort en 1801.

(2) Arnault (né à Paris en 1766, mort en 1832), critique et poète estimé.

l'on dut professer alors une estime particulière pour les enfants de M. Citron (1), qui, eux aussi, pleurent, mais d'une autre manière. On méprisait les gens rassis, qui ne savaient savourer les joies de la sensibilité, barbares qui avaient sucé le lait d'une panthère du Caucase et dont le cœur était mort. On pleurait sur les trois règnes de la nature, sur les hommes, sur les femmes, sur les pigeons et les poulets qu'on égorge, sur les bœufs que l'on massacre, sur les cerfs qu'on assassine, et qui, en rendant le dernier soupir, regardent leur bourreau avec des yeux attendris; on pleurait même sur les objets inanimés. Dans une comédie de Dancourt (2), Mme Argant voit un bac qui s'enfonce: tout est englouti, passagers, passagères! De l'équipage il ne reste rien. Si, il reste des chapeaux qui surnagent : « Pauvres chapeaux ! pauvres fontanges (3) ! » s'écrie Mme Argant avec une sensibilité bien placée.

Presque toutes les pièces engendrées par cette rage de sentimentalisme ne sont guère plus sérieuses que *Cassandre ou les effets de l'amour et du vert-de-gris*, ouvrage représenté à la même époque.

Falbaire et Demoutier, qui ont eu leur moment de popularité et d'éclat, sont oubliés aujourd'hui, relégués dans les limbes poudreux des bibliothèques ; mais ce n'est là que l'éclipse d'étoiles de sixième et de septième grandeur. Que dire de la disparition presque totale de cette comète flamboyante dont l'apparition au ciel de la poésie didactique, la marche ascensionnelle et les traînées lumineuses furent saluées durant quarante années, par les applaudissements des contemporains éblouis ? C'est Delille que désigne cette métaphore, et

(1) Chien qui figure dans les *Plaideurs* de Racine.

(2) Poète comique né en 1678, mort en 1725.

(3) Nœud de rubans que les femmes portaient autrefois sur leur coiffure.

l'on ne s'en serait guère douté, tant l'ombre s'est faite sur ce nom !

Pendant quarante années, il a incarné un des genres les plus importants de la littérature. Le genre didactique, qui fut cultivé avec une faveur si marquée dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle et dans le premier quart du XIX[e], ne mérite pas l'espèce de discrédit où il est tombé. L'utilité en serait encore incontestable alors qu'elle ne serait démontrée que par les *Géorgiques* (1), l'œuvre la plus accomplie de la littérature latine. En considération de son but, qui est d'instruire, il semble aussi que les critiques soient tenus de lui maintenir une place distinguée parmi les différentes formes de la composition en vers. Ajoutons une remarque essentielle : contrairement à l'opinion vulgaire, la poésie didactique rentre dans la poésie *subjective* et non dans la poésie *objective* (2). Ce caractère, qui la distingue des autres genres, la rapproche de la poésie lyrique. Oui, au lieu de faire parler des personnages étrangers, le poète didactique trouve aussi l'occasion de parler en son propre nom, d'exprimer ses sentiments, ses aspirations, ses pensées ; il est véritablement un poète personnel, privilège refusé aux poètes tragiques, comiques, épiques, qui ne sont que les porte-voix des passions d'autrui. La personnalité de Virgile intervient, sinon à chaque page, au moins à des intervalles très rapprochés. N'est-ce pas Virgile lui-même qui nous apprend son ardent désir de ranimer, chez les habitants de l'Italie, l'ancien goût de leurs aïeux pour l'agriculture ? (I, 506, et II, 532.) N'est-ce pas lui qui célèbre la gloire de l'Italie, ses antiques légendes, son ciel bleu, ses moissons

(1) Poème où Virgile enseigne l'art de labourer la terre, de cultiver la vigne, d'élever les génisses, les chèvres, les brebis et les abeilles.

(2) Subjectif, objectif : ce sont deux adjectifs employés par les philosophes modernes pour désigner ce qui est intime, interne, et externe, extérieur.

d'or, sa belliqueuse population ? (II, 135) lui, qui, dans un épisode immortel, nous verse le trésor de ses plus riches couleurs lorsqu'il retrace l'image naïve et riante de la vie champêtre ? lui qui demande à être transporté auprès du Sperchius (1), du Taygète (2) foulé par les pieds de neige des jeunes Lacédémoniennes, dans les fraîches vallées de l'Hémus (3), à l'ombre des vieux arbres ? (II, 582.)

Mais le genre descriptif, au XVIIIe siècle, n'a pas eu de Virgile: il n'a eu qu'un traducteur de Virgile, Albane (4) copiant une toile de Raphaël (5), suivant le mot de Châteaubriand. Bien au-dessus de Saint-Lambert, de Lemierre, de Roucher, il convient de placer l'abbé Delille.

Ce dernier était né à Aigueperse (6) en 1738. Il entra dans le monde avec une rente de 300 livres que lui avait léguée son père adoptif, des couronnes de papier sur la tête et des livres plein les bras : c'étaient les trophées de ses victoires au concours général. Maître d'études, professeur, il se fait partout distinguer, aimer par sa grâce, son esprit. Il ne cessait pas, du reste, de travailler. Quand il eut commencé de mettre en vers le poème latin, il alla trouver celui qu'il regardait comme le fidèle gardien des traditions dr grand siècle, Louis Racine. Celui-ci leva les bras, et regarda le ciel : « Traduire Virgile ? mais vous n'y pensez pas ! M. Lefranc de Pompignan, *qui est un grand poète*, a essayé sans réussir. » Cependant le débutant lui lit quelques pas-

(1) Fleuve de Thessalie.

(2) Montagne du Péloponèse (dans le sud de la Grèce).

(3) Montagne de Thrace.

(4) Peintre célèbre né à Bologne en 1572, mort en 1660 : son défaut est trop de recherche, d'affectation.

(5) Le plus fameux des peintres modernes, né à Urbin en 1483, mort en 1520; ses œuvres sont la perfection même.

(6) Ville du Puy-de-Dôme, arrondissement de Riom.

sages, dont l'auteur de la *Religion* (1) ne semble pas mécontent, et la conclusion, tout-à-fait inattendue, fut le conseil d'aller jusqu'au bout. Quand elle parut, l'élégante version eut un succès foudroyant, qui balança presque la vogue du traité de l'*Esprit* (2). Cinq ans plus tard le glorieux poète remplaçait La Condamine (3) à l'Académie, recevait du comte d'Artois le canonicat de Moissac (4), une abbaye en Artois, devenait le suppléant de Lebeau (5) au collège de France, la coqueluche des salons, une sorte de Vert-Vert bourré de confitures et de compliments. Il se fit une spécialité d'aimer la nature, de la chanter, de la populariser, mais il ne mettait pas dans ses milliers d'alexandrins mignards la moitié de la poésie qui brille dans la prose de quelques uns de ses contemporains. L'opinion publique s'y trompa et voulut bien prendre ses pastels gentillets pour de la grande peinture, ses bagatelles pour des révélations, ses antithèses pour du style. Un jour même Delille, pénétré de ces éloges, et désireux, sans doute, de s'en rendre complètement digne, se décida à contempler cette nature qui lui valait tant de succès dans le monde: la nature, au siècle de Voltaire, personne ne s'avisait de se mettre en intimité, en communication directe avec elle, si ce n'est peut-être quelque vagabond, comme l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, quelque rêveur, comme le chantre de *Paul et Virginie*. Voici l'anecdote racontée par Volney :

« On venait de vanter le bonheur de la campagne

(1) Le meilleur ouvrage de Louis Racine, fils du grand Racine.

(2) Traité philosophique où le matérialisme le plus répugnant est glorifié. L'auteur (1715-1771) valait mieux que son livre ; sa vie fut honorable et son caractère des plus charitables.

(3) Né en 1701 à Paris, mort en 1774. On a de lui un grand nombre d'ouvrages scientifiques. Il fit un voyage au Pérou pour déterminer la figure de la terre.

(4) Chef-lieu d'arrondissement du Tarn-et-Garonne.

(5) Né en 1701, mort en 1778, célèbre professeur, historien, archéologue.

devant Diderot ; sa tête se monte, il veut aller passer du temps à la campagne ; où ira-t-il ? Le gouverneur du château de Meudon arrive en visite ; il connaît Diderot, il apprend son désir, il lui assigne une chambre au château. Diderot va le voir, en est enchanté, il ne sera heureux que là ; il revient en ville, l'été se passe sans qu'il retourne là-bas. Second été, pas plus de voyage. En septembre, il rencontre le poète Delille, qui l'aborde en disant : « Je vous cherchais, mon ami ; je suis occupé de mon poème ; je voudrais être solitaire pour y travailler. Madame d'Houdetot (1) m'a dit que vous aviez à Meudon une jolie chambre où vous n'allez point. » — « Mon cher abbé, écoutez-moi : nous avons tous une chimère que nous plaçons loin de nous ; si nous y mettons la main, elle se loge ailleurs. Je ne vais point à Meudon, mais je me dis chaque jour : J'irai demain. Si je ne l'avais plus, je serais malheureux. »

Et *l'abbé Virgile*, comme l'appelle par dérision l'impitoyable M.-J. Chénier, se passa de chambre à la campagne, continuant de ne voir la nature « qu'à travers sa lorgnette, » et plus pomponné, plus caressé, plus recherché que jamais, non seulement pour ses vers, qu'il lisait avec un talent extraordinaire, mais pour les saillies pleines de malice de son intarissable esprit. Les gens sérieux remarquaient le côté factice de son talent et ne se gênaient pas toujours pour le lui dire : « L'abbé Delille, entrant dans le cabinet de M. Turgot (2), le vit lisant un manuscrit : c'était celui des *Mois* de Roucher. L'abbé Delille s'en douta, et dit en plaisantant : « Odeur de vers se sentait à la ronde. » — « Vous êtes trop parfumé, lui dit M. Turgot, pour sentir les odeurs. »

(1) Sophie de la Lyre de Bellegarde, comtesse d'Houdetote, née en 1730, morte en 1813, femme célèbre par ses grâces, son esprit, ses qualités personnelles.

(2) Né en 1727, mort en 1781, célèbre ministre de Louis XIV (1773-1776), est remarquable aussi comme économiste.

L'agrément, non sans quelque recherche, voilà bien Delille ! A force d'agrément il faisait oublier sa laideur. « Sa figure...une petite fille disait qu'elle était toujours en zigzag. Les femmes ne remarquent jamais ce qu'elle est, et toujours ce qu'elle exprime ; elle est vraiment laide, mais bien plus curieuse, je dirais même intéressante. Il a une grande bouche, mais elle dit de beaux vers. Ses yeux sont un peu gris, un peu enfoncés : il en fait tout ce qu'il veut. »

Cet homme ainsi bâti se décida, pendant la Révolution, à épouser sa gouvernante, M[lle] Vaudechamp, qui lui procura, en ménage, une somme assez modique de bonheur. Pour ne pas froisser les démocrates tout-puissants, il échangea ses escarpins contre des sabots, son frac contre un bourgeron. Que pouvait faire cet oiseau de cour hors d'une cage dorée, quand la bourrasque grondait ? Il s'abrita comme il put, souffrit en silence, eut le malheur de s'attirer l'animadversion de Robespierre, la protection de Chaumettes, les attaques du *Père Duchesne* (1), et finit par sentir la patience lui manquer. C'est à l'occasion du fait suivant : il rencontra, un jour, dans la rue de la *Loi*, le citoyen Cambon (2), qui lui déclara qu'il était le plus malheureux des hommes, et qu'il ne pouvait pas seulement s'absenter pour aller se reposer pendant huit jours à la campagne : « La Convention n'a que trois orateurs, et j'en suis-t-un ! » Il est impossible de rester dans ce pays-ci, s'écria l'académicien navré, et il s'enfuit à Saint-Dié, patrie de sa femme, de là à Bâle, puis sur les bords du lac de Bienne (3) : c'est au village de Glairesse, en Suisse, qu'il composa *l'Homme des Champs*.

(1) Ignoble journal rédigé par Hébert, membre de la Commune de Paris (né à Alençon en 1755, mort en 1794).

(2) Conventionnel, fut le véritable ministre des finances de la Révolution, décréta la banqueroute.

(3) Canton de Berne.

Delille y parle de tout, même des champs ! Suivant lui, la nature est la véritable école des mœurs. « Qui fait aimer les champs fait aimer la vertu. » A ce compte, il est douteux que de la lecture de ces quelques milliers de vers on sorte absolument corrigé de ses imperfections. Sachons gré toutefois au poète de ses protestations contre la manie qui pousse le paysan à vouloir émigrer dans la capitale, maladie qui, déjà à cette époque, exerçait de si funestes ravages.

L'auteur a divisé son poème en quatre chants, délicate flatterie à son incomparable modèle. Le premier nous montre « le sage » qui fait le tour des « riches décorations des scènes champêtres. » Pourquoi *le sage*, et à moins d'être Fénelon ou Vauban, ne sera-t-on pas admis à contempler la nature ? Et qu'est-ce que viennent faire ces *riches décorations ?* Quel contre-sens ! Malgré toutes ses prétentions à la simplicité, l'élégant abbé veut, à toute force, apercevoir des arrangements habiles, de l'élégance, « des décorations » même dans le sublime débraillé, dans l'imposant tohu-bohu des productions de la campagne. Les manchettes que mettait Buffon pour écrire, lui, il les met à l'opulente et bonne Cybèle ! (1)

Dans le deuxième chant, il énumère les services que les accidents de terrain, les eaux, la pente des coteaux, peuvent rendre à l'industriel qui sait en profiter pour contraindre les torrents à dévider la soie, à dompter les métaux, à moudre le blé. Maint passage étincelle, les choses les plus simples y sont présentées avec une grâce excessive, et l'on ne peut retenir un sourire admiratif, corrigé bien vite par un léger mouvement d'impatience. Jamais on n'a poussé plus loin la coquetterie du style. C'est le dernier mot du coup de fer appliqué à la

(1) Déesse de la terre, ou la Terre elle-même.

composition poétique. Les Sylvies et les Cydalises du XVIIIe siècle, en entendant Delille soupirer ses mélodieux alexandrins, devaient se croire en présence d'un nouvel Orphée ! Avec quelles prodigieuses ressources de style, de grâce, de science mythologique, il nous dépeint le travail de la *mine* qui fait sauter des quartiers de roche pour entr'ouvrir la terre et lui permettre de porter des plants de vigne plus productifs !

Voyez-vous, au midi, de ce sol monstrueux
Le soleil échauffer les rocs infructueux ?
Venez, que tardez-vous ? par un triomphe utile
Changer ce sol ingrat en un terrain fertile ;
Et, pour planter le cep sur ces coteaux vaincus,
Que Mars prête en riant ses foudres à Bacchus.
De ces apprêts guerriers la montagne s'étonne :
Le feu court dans ses flancs ; ils s'ouvrent, le ciel tonne,
Et, des rocs déchirés avec un long fracas,
Les débris dispersés s'envolent en éclats.
Le pampre verdoyant aussitôt les remplace,
Et rit aux mêmes lieux que hérissait leur masse.
Bientôt un doux nectar, par vos travaux acquis,
Vous semble encor plus doux sur un terrain conquis.

Quels transports, quels battements de mains devait provoquer un vers exquis, dans sa prétention systématique et laborieuse, comme celui-ci :

Que Mars prête en riant ses foudres à Bacchus !

Transformé en hexamètre par un Père Commire (1) ou un Lebeau (2), cet alexandrin vaudrait à lui seul tout un long poème. Ce sont là gentillesses de bel esprit de collège, où Delille est passé maître, et qui l'ont fait comparer par Villemain à un *petit chat qui joue avec un marron*, et auparavant, par Ducis, à un *petit chien qui secoue des pierreries*. Toujours l'idée de *petit !*

(1) Célèbre jésuite, à qui on doit de très beaux vers latins, mort en 1702.

(2) Célèbre universitaire, auteur d'une *Histoire du Bas-Empire*, a aussi laissé quelques œuvres écrites en latin (1701-1778).

Le troisième chant est consacré à l'observateur naturaliste : « Jamais, dit l'auteur, une carrière plus vaste et plus neuve ne fut ouverte à la poésie. » Le système de Buffon, ou plutôt ses erreurs et ses utopies, ses rêves et ses chimères géologiques, y sont traduits en vers faciles et superficiels : la mer nous est montrée avec ses madrépores, ses polypiers et ses coraux, et, plus que jamais, la puérile antithèse s'étale aux dépens de l'émotion :

Que de fleuves obscurs y dérobent leur source !
Que de fleuves fameux y terminent leur course !

Pourtant Delille a comme une lueur d'attendrissement à la pensée des maux qui ravagent sa patrie : après avoir dépeint les redoutables effets de l'avalanche qui ruine tout sur son passage, il se reporte, par une transition qu'une analogie toute naturelle lui suggère, à ces avalanches politiques qui anéantissent les plus fameux états ; notons qu'il composait ces vers en 1793 :

Tyr n'est plus, Thèbes meurt, et les yeux cherchent Rome
O France, ô ma patrie, ô séjour de douleurs !
Mes yeux, à ces pensers, se sont mouillés de pleurs.

Et c'est tout ! car il faut chanter la chenille et son fils, « beau parvenu, honteux de sa famille ! » Charmante périphrase pour désigner le papillon ! Le livre se termine par un agréable portrait de sa chatte ; c'est ainsi qu'il se console de la Terreur !

C'est là que tu vivrais,
O ma chère Raton, qui, rare en ton espèce,
Eus la grâce du chat et du chien la tendresse ;
Qui, fière avec douceur et fine avec bonté,
Ignoras l'égoïsme à ta race imputé.
Là, je voudrais te voir telle que je t'ai vue,
De ta molle fourrure élégamment vêtue,
Affectant l'air discret, jouant l'air endormi,

Épier une mouche ou le rat ennemi,
Si funeste aux auteurs, dont la dent téméraire
Ronge indifféremment Du Bartas (1) ou Voltaire,
Ou telle que tu viens, minaudant avec art,
De mon sobre dîner solliciter ta part,
Ou bien, le dos en voûte et la queue ondoyante,
Offrir ta douce hermine à ma main caressante.

Enfin le dernier chant contient des conseils aux écrivains qui veulent décrire la campagne : le poète ni ne baisse ni ne se perd; il est toujours spirituel, toujours précieux, et l'on sort de ce festin poétique, comme dit le personnage de la comédie, l'estomac vide, et l'appétit plus ouvert que jamais, pour aller satisfaire sa faim dans les productions autrement substantielles et savoureuses de Virgile et de Lucrèce !

Gardons-nous d'être injuste pour celui qui a si bien connu les secrets de notre versification, et n'oublions pas une foule de petits tableaux ingénieux, de tours de passe-passe exécutés sans l'ombre d'un effort ; on dira qu'il y a d'autres sujets à chanter que le trictrac, le jeu de dames, les échecs, le billard, la balançoire ; soit ! mais nous ne devons considérer que l'art dépensé par l'écrivain, quelque minime que soit la matière ; *in tenui labor* (2). Or, cet art est immense, varié à l'infini, sans cesse renouvelé, et cela dans une langue qu'on accuse de monotonie, d'indigence, de raideur, de prosaïsme !

Les défauts de ce brillant versificateur sont autres ; il manque à son œuvre une idée-mère, une conception unique, auxquelles se rattachent les accessoires, les digressions. On a sous les yeux une suite d'épisodes ;

(1) Poète du XVIe siècle, auteur d'un ouvrage intitulé *La Semaine*, où tout n'est pas à dédaigner.

(2) « Ce travail s'exerce sur un petit sujet. » (Virgile., *Géorg.*, livre IV au début. Le poète latin ajoute : Mais la gloire que j'en retirerai sera grande.

c'est un poème didactique *à tiroirs*. Et cette critique s'applique à toutes ses productions, non seulement à cet *Homme des Champs*, qu'il ne cessa de remanier et de parfaire pendant vingt années, mais à *l'Imagination*, aux *Trois Règnes de la Nature*, qu'on s'accorde à regarder comme ses chefs-d'œuvre. On a, non pas un poète, mais les éléments épars d'un poète : *Disjecti membra poetæ*. La synthèse est totalement négligée par cette intelligence tout analytique.

Un autre tort, et des plus graves, pour Delille, fut de composer des vers à peu près comme la meule broie le grain, sans interruption, avec une régularité mécanique ; il ne se laissait pas le temps de réfléchir à ses sujets, de mûrir son inspiration. L'imprudent avait introduit dans son logis un comptable terrible, son ex-gouvernante, devenue sa femme légitime, qui ne lui laissait ni trêve ni repos avant qu'il eût, bien disposé ou non, fait éclore un certain nombre de ces vers que les libraires alléchés lui payaient un écu pièce : « Allons, monsieur Delille, tâchez de travailler un peu, le ménage a besoin d'argent ! » Et, pour avoir la paix, le pauvre Ixion (1) retournait à sa roue, le Sisyphe (2) de l'alexandrin remontait son rocher, le cavalier épuisé enfourchait de nouveau son Pégase fourbu. La peu commode surveillante ne permettait à personne de pénétrer jusqu'à son mari, cette poule aux œufs d'or qu'elle craignait qu'on ne lui détournât. Un jour, raconte son biographe, Parseval Grandmaison (4) et Daru (5) se présentèrent à la porte de Delille, qui se mit à sa fenêtre,

(1 et 2) Personnages de la mythologie condamnés dans l'enfer au supplice qu'on indique.

(3) Cheval ailé, symbole de l'essor du génie poétique.

(4) Poète épique (1759 - 1834). On a retenu le titre de son *Philippe-Auguste* : il méritait mieux.

(5) Né à Montpellier en 1767, fut ministre de la guerre en 1796 : a traduit Horace en vers.

et leur dit assez piteusement : « Attendez un peu, je vous prie; ma femme a emporté la clef, elle ne tardera guère. » Survient Mme Delille, plus défiante que jamais ; elle reçoit les visiteurs avec un sourire contraint. La conversation s'engage ; nos poètes parlent poésie, et Delille cite quelques vers de *Phèdre*. Sa femme était sur des charbons ; enfin, s'approchant de son martyr : « Vous ne voyez donc pas qu'ils viennent ici pour vous voler vos vers ? » — « S'ils volent, ils ne voleront jamais que Racine, » répondit le pauvre poète d'un ton de mauvaise humeur.

Avant de quitter ce sujet brûlant des ménages de poète — ménages peu poétiques — hâtons-nous de dire que Mme Delille, à côté de cette âpreté au gain, avait des qualités sérieuses, et que, somme toute, le Virgile français fut moins tourmenté dans son intérieur que le moderne Shakspeare : nulle comparaison entre la femme du premier et celle du second, qui fut une vraie furie. La correspondance de Ducis ne nous laisse, sur ce point, aucune illusion. On jugera par cet extrait :

« *24 avril 1814.*—Eu dans l'après-midi, vers le soir, une scène avec ma femme retombée dans un accès de folie violente : mêmes outrages contre M. Prat, contre M. Soldini (deux amis du poète), même mépris contre moi, mêmes fausses imputations. C'est moi qui l'ai abandonnée, lorsque je suis venu habiter Versailles et qu'elle a refusé de m'y suivre ! Elle avait horreur d'habiter Versailles, et il fallait, sur mon domicile et sur tout, que je cédasse à ses volontés.

» *Suite du mardi 24.*—La grande scène de ma femme avec moi, où elle m'a traité de *gueux*, de *scélérat*, de *misérable*, et où *elle m'a battu*, fondant avec rage à grands coups de poing sur moi, m'a tout-à-fait éclairé sur son caractère. J'ai donc été forcé de reconnaître, comme une vérité démontrée, que la prétendue douceur de ma

femme n'était qu'une négation d'âme ; et j'ai vu qu'au fond mon malheureux mariage m'a associé à une femme, non en rapport de caractère avec moi, mais sur tous les points mon antidote et mon contraire. »

Quand on songe que Condorcet fut malheureux en ménage, que Roland n'eut pas davantage à se louer de l'austère Lacédémonienne à qui il avait donné son nom (1), on comprend pourquoi les anciens avaient représenté Minerve (2) comme coiffant résolument sainte Catherine.

Pour retourner à la critique littéraire, nous voudrions examiner quelques procédés de style et de facture dont Delille a usé et abusé, mais particulièrement le vers à double compartiment et la *périphrase*.

L'emploi à outrance du premier jette dans un morceau poétique une déplorable monotonie par l'identité de la coupe des deux hémistisches ; parlant des beaux-arts et des services qu'ils rendent à l'homme :

> *Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur,*
> *Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur.*

Auparavant il avait dit de la lune :

> Combien l'œil...
> Aime à voir de la nuit la modeste courrière
> Revêtir mollement, de sa pâle lumière,
> *Et le sein des vallons*, et *le front des côteaux*,
> *Se glisser dans les bois*, et *trembler dans les eaux !*

Cette coupe entre dans la composition des vers de Delille pour une proportion d'au moins un cinquième ; elle ne tarde pas à indisposer le lecteur, qui voudrait une facilité moins banale, moins d'artifices de langage, moins de dextérité à jongler avec la rime, mais plus de force dans la pensée, plus de pittoresque, plus d'impressions trouvées, créées, vécues.

(1) Cf. *Histoire des Brissotins*, etc., par Cam. Desmoulins.

(2) La déesse qui présidait aux arts, aux lettres et aux sciences.

Quant à la périphrase, dont l'emploi intelligent et sobre contribue à donner de l'élégance, de la pompe au langage, et que Buffon avait recommandée dans son discours de réception à l'Académie (1), notre poète, qui pourtant avait manifesté l'intention formelle d'appeler les choses par leur nom, a trop rarement été fidèle à cette partie du programme.

Trop souvent, comme le sphinx de la Fable, il propose des énigmes à deviner.

Dans les châteaux, les soirs d'automne, quand on était fatigué de pousser « contre l'ivoire un ivoire arrondi »(2), de faire marcher «les bataillons d'ébène et les soldats d'ivoire » (3), ou de fixer d'un œil avide « les cases, les couleurs, et le plein et le vide » (4), on devait trouver un réel plaisir à feuilleter le dernier ouvrage du poète. On ouvrait l'*Imagination* , et bientôt de douces larmes coulaient sur ces visages aristocratiques lorsque l'on arrivait à ce morceau poignant où se peint en traits de feu l'âme sensible du grand poète : *Le testament de Delille.* D'un air grave, la tabatière à la main, Mme la douairière déclarait n'avoir rien entendu d'aussi parfait depuis la *Zaïre* (5) de M. de Voltaire ou l'*Inès* de M. de Lamothe (6). Toute la famille se pressait autour du lecteur, et chacun à l'envi cherchait à comprendre le mot des sublimes charades. Lisons avec eux. Mais d'abord rappelons-nous que le poète, censé mourant, lègue à sa femme le mobilier péniblement amassé à force d'économies :

(1) Il faut être attentif « à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux. » Cette règle se justifie quand l'imagination y trouve son compte, ou que les convenances sont en jeu.

(2) Le jeu de billard.
(3) Les échecs.
(4) Le trictrac.
} Voir l'*Homme des Champs.*

(5) Tragédie célèbre de Voltaire, imitée de l'Othello de Shakspeare.

(6) Tragédie assez pathétique de Lamothe (1672-1731).

Vois ces vases sans art ; leurs formes sont vulgaires,
Mais nos chiffres unis te les rendront plus chères ;
Mais ils faisaient l'honneur de ce léger festin
Qui charmait près de toi les heures du matin.

« C'est le service à thé, » criait de sa voix argentine l'enfant de dix ans, M. le Chevalier, aussitôt morigéné de sa pétulance par le grave Bobinet (1), son précepteur.

Reçois encor de moi, de l'ami que tu pleures,
Cette image du temps dont tu trompais le cours ;
Puisse-t-elle, après moi, te marquer d'heureux jours !

« Une montre ! » s'écriait-on à l'unisson.

Mais le poète insistait : peut-être avait-il cru n'être pas assez clair :

Cette boîte en mon sein si doucement cachée,
Qui par le trépas seul pouvait m'être arrachée,
Et qui, de ton absence adoucissant l'ennui,
Sentait battre ce cœur et reposait sur lui,
Détache-la, je souffre à me séparer d'elle...

« Appeler sa montre une *boîte !* disait un sceptique. »

« Soit ! murmurait quelque âme sensible, mais que les vers qui suivent ce mot sont touchants ! »

Et l'on passait au numéro 3.

Ce fidèle animal, témoin de nos tendresses,
Qui longtemps entre nous partagea ses caresses,
Que j'ai vu si souvent, fier de me devancer,
Reconnaître ton seuil, bondir et m'annoncer,
Et qui, dans ce moment, les yeux gonflés de larmes,
Semble prévoir ma fin et sentir tes alarmes,
Je le lègue à tes soins.

« Est-il possible de mieux parler du chien ? interrompait le maître de la maison, cherchant du regard son fidèle Miraut et le caressant avec un redoublement de tendresse. Ces vers sont presque aussi beaux que la prose de M. de Buffon. »

(1) Personnnage de la comédie de Molière : *La Comtesse d'Escarbagnas.*

Mais ne laissons pas languir la curiosité :

> Vois-tu cette tablette où sans faste s'assemble
> Ce peu d'auteurs choisis que nous lisions ensemble ?
> Mon crayon y marqua les traits goûtés par toi :
> Tu ne les liras pas sans t'attendrir sur moi.

« C'est vraiment le peintre des élégances ! c'est le Watteau (1) de la poésie,soupirait quelque jeune veuve à la mélancolique langueur.

— Et surtout quelles rimes originales ! se hasardait à dire M. Bobinet : *assemble*, *ensemble*, *toi*, *moi* ! »

En somme, si l'on voulait apprécier un poème de l'auteur, on serait forcé d'étudier :

1° Les fragments distincts, ou morceaux à effet ;

2° Les quatrains, sixains, tercets ou couplets qui forment ces fragments ;

3° Les vers, un à un.

Les fragments réunis constituent les Chants ; les couplets, les fragments ; les vers, les couplets. Le poète a voulu faire une fortune à chaque vers, à chaque couplet, à chaque fragment, à chaque chant, sans réussir à faire la fortune de l'ensemble. C'est là le vice, et comme la sanction pénale de ce genre de composition. Dans le passage qui précède, on a noté quatre couplets, un pour chanter la vaisselle, le second pour la montre, le troisième pour le chien, le quatrième pour la bibliothèque. Quant au nombre des morceaux à effet, tirades, etc., qui composent le premier chant, il est de seize, sans compter l'invocation obligatoire à Boileau, Virgile, Vanière (2), Hésiode (3). Les voici, sauf erreur : 1° une imitation de la 1re épître d'Ho-

(1) Peintre célèbre, né à Valenciennes en 1684, mort en 1721, admirable par sa grâce et par son coloris.

(2) Savant jésuite, auteur d'un poème charmant le *Prædium rusticum*, où il chante les travaux et les plaisirs de la campagne. (1664-1739.)

(3) Hésiode, poète grec, né en Béotie, au IXe siècle avant J.-C., a chanté l'agriculture dans *les Travaux et les Jours*.

race ; 2° le théâtre à la campagne ; 3° une peinture abrégée des plaisirs des quatre saisons ; 4° le trictrac et les échecs ; 5° l'arrivée du facteur ; 6° la pêche ; 7° la chasse ; 8° la chasse au cerf ; 9° l'éloge des belles-lettres ; 10° l'amitié ; 11° le cimetière de village ; 12° la charité ; 13° le curé ; 14° le maître d'école ; 15° les superstitions populaires ; 16° une fête patronale. C'est un poème composé uniquement d'épisodes — un repas où il n'y aurait que des hors-d'œuvre ! Mais que d'esprit ! Le portrait du maître d'école est, dans son genre, une petite merveille de malice gauloise, qui rappelle Lafontaine, Marot (1), nos trouvères :

Mais le voici : son port, son air de suffisance
Marquent dans son savoir sa noble confiance ;
Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter,
Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter ;
Connaît les lunaisons, prophétise l'orage,
Et même du latin eut jadis quelque usage.
Dans les doctes débats ferme et rempli de cœur,
Même après sa défaite il tient tête au vainqueur.
Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes
Prolongent de ses mots les syllabes traînantes !
Tout le monde l'admire et ne peut concevoir
Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.
Du reste, inexorable aux moindres négligences,
Tant il a pris à cœur le progrès des sciences !
Paraît-il : sur son front ténébreux ou serein
Le peuple des enfants croit lire son destin.
Il veut : on se sépare ; il fait signe : on s'assemble ;
Il s'égaie, et l'on rit ; il se ride, et tout tremble,
Il caresse, il menace, il punit, il absout.
Même absent, on le craint : il voit, il entend tout
Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille ;
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croît le bouleau, dont la verge pliante

(1) Célèbre poète français, né à Cahors en 1494, mort en 1544 ; a laissé des épîtres, des épigrammes, des ballades ingénieuses.

Est sourde aux cris plantifs de leur voix suppliante,
Qui, dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots,
Plus pâles, plus tremblants encor que son feuillage.

Ces scintillantes, diaphanes et fragiles beautés, ces antithèses à facettes, ce papillotage et ces puérilités, obtenaient dans les boudoirs des succès d'enthousiasme, surtout quand ces vers, d'une facilité tout ovidienne, étaient relevés par la voix de sirène, par le débit consommé, de celui qu'on appelait un « dupeur d'oreilles. » Mais, on le voit, ce ne sont là que des superfétations brillantes, des excroissances parasites cultivées avec amour par une main trop indulgente. On reste stupéfait quand on compare une page de l'*Homme des Champs* à vingt vers des *Géorgiques*. Virgile est profond, pénétrant, vrai, sincère, nourri d'idées, de choses, d'images ; dans Delille, ce sont des mots, des rimes, des coupes savantes, *prætereaque nihil* (1). Le premier fit des *Géorgiques* un poème essentiellement national : qui lit aujourd'hui l'*Homme des Champs ?* Ici le cygne mélodieux de Mantoue ; là, tout au plus, la pie babillarde d'Aigueperse ! Qu'est-ce donc qui explique cette navrante infériorité du poète français ? On a fait remarquer, non sans raison, que l'alexandrin, avec ses douze syllabes, ne saurait lutter contre l'hexamètre, qui peut compter jusqu'à dix-sept syllabes. Il convient d'ajouter l'extraordinaire faiblesse des adjectifs de Delille, qui d'ordinaire tiennent le milieu entre le vague de l'épithète de nature et la précision de l'épithète de circonstance. On n'oubliera pas non plus la banalité des associations de rimes, toujours les mêmes depuis deux siècles, et amenant forcément la monotonie dans les idées. Il est d'autres explications d'un ordre plus relevé. Chaque époque, a dit un moraliste, n'a que la littérature

(1) Et enfin rien !

qu'elle mérite. A une époque cultivée jusqu'au raffinement, éperdument amoureuse de l'esprit, il fallait de l'esprit, toujours de l'esprit ; aussi voit-on Delille agrémenter ses poésies de jolies choses, d'ingénieuses rencontres, de savantes roueries, de finesses charmantes, de vivacités, d'espiègleries, de mines et de simagrées de petites maîtresses. Mais la société du XVIIIe siècle était malheureusement aussi superficielle et corrompue : elle ne croyait plus à aucune de ces choses qui rendent un peuple grand et fort; elle ne croyait plus à la religion (elle seconde les efforts des encyclopédistes) ; elle ne croyait plus à la patrie (elle applaudit à l'infâme libelle de Voltaire contre Jeanne d'Arc) ; elle ne croyait plus au roi (elle fait pleuvoir les épigrammes sur le ménage et la personne de Louis XVI) ; elle ne croyait plus au droit (elle laisse lâchement égorger la Pologne) ; elle ne croyait plus au drapeau (pendant la guerre de 7 ans, le public rit aux éclats des défaites de Soubise) ; elle ne croyait plus à la vérité, que les philosophes, les beaux esprits, les gens de lettres, foulaient odieusement aux pieds pour mieux atteindre leur but, qui était d'écraser l'Inf... !

Pas plus qu'à *l'Homme des Champs*, on n'est autorisé à donner la qualification de chef-d'œuvre aux *Trois Règnes de la Nature*, qui furent, eux aussi, composés dans le ravissant village de Glairesse. Sous un titre à peu près semblable, c'est le même sujet que celui de Lucrèce : *la Nature ou l'universalité des choses.* Mais ce que l'on ne trouve pas dans le poète latin, c'est la perpétuelle enluminure de cette physique et de cette chimie générales. Delille devance le fameux professeur qui disait devant Louis XVIII : « Sire, ces deux gaz vont avoir l'honneur de se combiner devant votre Majesté. » Les tournures préférées de notre sémillant abbé rentrent trop souvent dans le genre des formules de politesse, des compliments à l'eau de rose, des coquet-

teries de prestidigitateur en vogue. Et voyez quelle est la force de l'illusion, à quel point elle nous aveugle sur nos propres défauts ! Le poète a la prétention de reproduire la sévère majesté des tableaux de la nature, et de ne point tomber dans ce-faux goût qui

De tant d'œuvre légères
Fait prospérer un jour les formes passagères.

Il commence par étudier la lumière, qui donne à la nature ses aspects variés, il décrit une aurore boréale, chante le feu, dont il démontre l'utilité, dont il retrace les efforts dans les scènes terribles de la nature, la foudre, l'électricité, les volcans, dans les explosions de la poudre et de l'artillerie. Après avoir embouché la trompette héroïque, l'excellent homme rabat sur ses oreilles son bonnet de laine, avale son lait de poule, et, de son pipeau modeste, célèbre le coin du feu pendant l'hiver.

Le second chant, consacré à l'air, offre, comme morceau de résistance, le tableau d'une armée entière ensevelie par les vents dans les sables de l'Asie. L'eau est l'objet du troisième ; on s'attend sans doute à la peinture d'une inondation ; l'auteur n'a garde d'oublier non plus les eaux minérales, la glace, la grêle, la neige, et, pour les âmes sensibles, les chiens du St-Bernard. Avec le quatrième chant nous avons les propriétés, les beautés, les richesses de la terre, les changements éprouvés par le globe, les volcans (déjà nommés). Aux minéraux est consacré le chant cinquième ; au règne végétal le sixième : à propos des plantes, l'éloge de Linnée(1), suivi de l'énumération des vertus des plantes, qui nous permettent de savourer le café, le vin, la bière, le vin de Champagne ; dans les livres sept et huit, la zoologie : l'auteur (preuve bien curieuse de ses habi-

(1) Célèbre naturaliste suédois, né en 1707, mort en 1778 ; son principal ouvrage est le *Système de la nature*.

tudes d'esprit) n'ose pas s'inspirer de Buffon, dont la grandeur l'étonne, et prend pour guide un vulgarisateur, Valmont de Bomare (1). C'est comme si Dante pouvant se faire conduire par Virgile dans les enfers, allait choisir un médiocre élève de Silius Italicus (2) !

Que dire de ce poème ? Hélas ! on voudrait pouvoir lui accorder autre chose que cette triste louange : *Il est joli.* Le campagnard de Boileau trouve Corneille « joli quelquefois. » Delille est toujours joli. C'est une infirmité. Rien de joli comme l'histoire du proscrit qui cherche un refuge dans les mines contre les factions qui ont mis sa tête à prix ; deux rivaux politiques enfermés dans ces épouvantables cavernes souterraines y font assaut d'antithèses.

L'un par l'autre abhorrés, l'un par l'autre abattus,
Oppresseurs sans pouvoir, malheureux sans vertus...

Rien de joli comme l'éloge du café, cette liqueur

au poète si chère,
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire.

Pour dire qu'il moud le café, quelle jolie périphrase !

Moi seul contre la noix qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer.

La « poussière féconde,» pour dire le café en poudre, joli ! Joli le « miel américain » pour dire le sucre ; joli encore « l'émail du Japon, » pour une tasse ; joli « mon Antigone, » pour mon guide ! Joli le trait final :

Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon de soleil.

C'est à croire à une antique légende ! Les fées se réunirent autour du berceau de Delille. L'une lui dit : Enfant, tu posséderas la science ; une autre : Tu seras

(1) Naturaliste, né à Rouen en 1731, mort en 1807.

(2) Poëte épique, né sous Tibère, mort en 100 après J.-C. on a de lui les *Puniques* en 17 chants.

cher à de nombreux admirateurs ; une autre : On te fera des funérailles aussi pompeuses que celles de Ronsard ; une autre : On t'appellera l'Homère français. Tout allait pour le mieux ; malheureusement on avait oublié d'inviter une vieille fée grognonne, méchante, jalouse et venimeuse, qui, s'approchant du poupon, lui dit avec une horrible grimace : Tout ce qui sortira de tes lèvres, de ta plume, sera joli ! Et la prophétie s'est accomplie !

Pendant la Révolution, Delille fit preuve d'une sorte de courage négatif en opposant un refus au tout-puissant Robespierre, qui lui demandait une cantate pour la solennité de *la fête de l'Être suprême*, et en composant ce beau dithyrambe sur l'immortalité de l'âme, où il inséra deux strophes publiées dix-sept ans auparavant ! ce sont, du reste, les plus hardies et les plus éloquentes :

Oui, vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels !
Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels.

Même après ces strophes, et malgré la fierté des sentiments qu'elles expriment, il ne me semble pas que l'on soit autorisé à ranger Delille parmi les Cremutius (1) et les Juvénal (2), et autres généreux caractères qui se sont cabrés contre les violations de la loi et ont protesté contre les caprices de la tyrannie. Dans son attitude en face du blême dictateur, il n'y eut rien d'âpre, de théâtral, de tribunitien. Comme sa cons-

(1) Historien républicain qui vivait et fut mis à mort sous l'empereur Tibère.

(2) Poète satirique latin né en 42 après J.-C., mort en 122 ; il a composé seize satires remarquables par l'énergie du style.

cience lui défendait de mettre sa Muse aux pieds des puissants du jour, il usa de prudence pour sauvegarder sa dignité de poète, sans attirer sur lui la dangereuse attention du Comité de Salut public. Par une faveur inespérée, le pauvre « mouton bêlant » réussit à échapper aux « cavernes de mort » de la « sombre boucherie (1). » Il devait vivre jusqu'en 1813, et nous le retrouverons bientôt au premier rang des poètes de l'Empire.

Delille, qui aimait tant l'antithèse, trouve la sienne dans André Chénier.

Celui-ci ne fut pas un doux et timide nourrisson des neuf sœurs, ami de la paix, du silence et de l'ombre discrète ; sa vivacité, sa loyauté naturelles, sa passion pour le vrai et le juste, son mépris pour l'abjecte domination de la populace, ne lui permettaient pas de se tenir à l'écart de la mêlée. Comme l'Achille de la fable, ayant à choisir entre beaucoup d'ans sans gloire « et peu de jours suivis d'une longue mémoire, » son choix fut vite fait. Tout ce qu'il aimait était menacé. Armé en guerre, il se porta au plus fort de l'action. Sa pénétration ne lui laissa pas ignorer que la cause qu'il défendait était perdue d'avance. Qu'importe ? A ces sacrifices spontanés les âmes d'élite éprouvent une volupté nouvelle. Il y aurait puérilité à vouloir prétendre que, dans ces polémiques quotidiennes, dans ces défis sans cesse renouvelés, il ne dépassa point parfois la limite de l'équité. Quand Archiloque (2) flagelle le vice, de son iambe, qui donc peut songer à lui demander la mesure, le sang-froid ? André n'était pas seulement un bon prosateur, un grand poète : il fut un homme. Les qualités de son cœur égalaient, si elles ne surpassaient pas ses qualités intellectuelles. C'est en lui surtout

(1) Expressions empruntées à une pièce célèbre d'André Chénier.

(2) Poète satirique grec, né à Paros, en 728 avant J.-C.

qu'il faut saluer l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Il appartient à ce groupe qui va tous les jours s'enrichissant d'une recrue nouvelle, groupe d'hommes qui se sont servis, avec un égal amour et un succès pareil, de l'épée et de la plume, figures martiales, éclairées par un rayon de génie ; ce groupe sympathique et chevaleresque entre tous, commence à Villehardouin (1), le grand seigneur aventureux qui s'en va où les flots le poussent, et se taille, à coups de lance, un duché en Thessalie ; il compte, comme le dernier en date, cet humble et magnanime Bobillot (2), ce héros et cet écrivain ! Comme Bobillot, comme P. de Molènes (3), comme Vauvenargues (4), comme Plélo (5), André mourut jeune.

Lui qui aimait d'une telle passion la poésie grecque, et en connaissait jusqu'aux moindres productions, n'aurait-il eu aucun pressentiment en lisant dans l'anthologie cette épigramme d'une mélancolie résignée (6) :

« Adès (7) a volé la fleur de ma jeunesse, et cette pierre me tient enfermé dans le tombeau de mes ancêtres. Mon nom était Rufinas, fils d'Athérius ; illustre était ma mère, mais c'est vainement que je suis né, puisque, à peine arrivé au sommet de l'art et de la jeu-

(1) Chroniqueur français, né vers 1167 ; assista à la 4e croisade (1202), qu'il a racontée avec naïveté et charme.

(2) Sergent du génie, mort dans la guerre du Tonkin.

(3) Prit part à la guerre de Crimée, se distingua par sa bravoure devant Sébastopol ; a écrit des romans remarquables par le souffle et la fierté des sentiments.

(4) Philosophe et moraliste éloquent, né à Aix en 1715 ; mort en 1747, avait, comme capitaine de cavalerie, fait la guerre de la succession d'Autriche.

(5) Le comte de Plélo, ambassadeur de France à Copenhague (1732), se fit bravement tuer devant Dantzick pour sauver l'honneur du drapeau français : on a de lui des opuscules et une correspondance d'un grand intérêt.

(6) Ἄδης μὲν σύλησεν ἐμῆς νεότητος ὀπώρην, κ. τ. λ.

(7) Ou Pluton, dieu des enfers.

nesse, hélas ! savant, je descends vers Adès, jeune, je descends dans l'Érèbe ! »

Sa mère était grecque de naissance, et son père exerçait les fonctions de Consul général à Constantinople, où naquit André en 1762. En s'ouvrant pour la première fois, ses yeux virent la transparence lactée du ciel, le beau soleil de l'Ionie, la lumière chaude et fine qui baigne la Propontide (1) et la mer Égée. Ils conservèrent, pour les fixer plus tard dans le tissu merveilleux des *Élégies* et des *Idylles*, ces teintes de rose et d'azur, de pourpre et d'améthyste,dont se revêt la fastueuse nature orientale. Peut-être, dans quelque voyage de son enfance, lui fut-il donné de jouer parmi les myrtes et les lauriers-roses de la Thrace, sous les platanes et les oliviers de l'Attique, de contempler la plaine aimable de Sparte, les vignes d'Épidaure (2), les bois qui ombragent l'Hélicon (3) cher aux poètes, les pentes dénudées de la *montagne scélérate* (4) ; sur les roches bleues de l'Eubée (5), il entendit la mélodieuse chanson dela cigale, qu'il essaiera bientôt d'acclimater sousnotre ciel grisâtre. Des perspectivesd'Abydosil passa dansles environs de Carcassonne ! Bientôt on le voit au collège de Navarre, où il fait d'excellentes études. A seize ans, il comprenait, expliquait Théocrite, Sophocle, Callimaque (6). En 1782, il s'engage au régiment d'Angoumois, en garnison à Strasbourg ; mais la monotonie de la vie militaire lui occasionne un affreux ennui, et, en 1787,

(1) Mer de Marmara. (La mer Égée porte aujourd'hui le nom d'Archipel.)

(2) Ville de l'Argolide (Péloponèse) fameuse par son temple consacré à Esculape.

(3) Montagne de la Béotie consacrée à Apollon et aux Muses.

(4) Montagne de Béotie: Euripide l'appelle *scélérate* parce que c'est là qu'Œdipe tua son père Laiüs.

(5) Aujourd'hui Négrepont.

(9) Poètes grecs célèbres : le premier a composé des idylles admirables, et a vécu dans le 3e siècle avant J-C; le second est le plus grand tragique de l'antiquité, il vécut au siècle de Périclès ; Callimaque estun poète lyrique (3e siècle avant J.-C).

il entre, par l'humble porte du secrétariat, dans la carrière diplomatique. Il accompagnait à Londres M. de la Luzerne, dont l'amabilité ne l'empêcha pas de tomber dans l'accablement du spleen.

Fasciné par les événements politiques, ivre d'espérance et de joie quand il apprit la réunion des trois ordres et la prise de la Bastille, il brisa les chaînes très peu dorées qui le retenaient loin du théâtre de la lutte, et accourut à Paris. Celui qui allait être un des rédacteurs du *Journal de la société de 1789*, avec Dupont de Nemours (1) et Pastoret (2), plongeait profondément par son éducation, ses goûts, ses haines, dans le XVIII[e] siècle. En métaphysique, il est de l'école de Condillac, qui nie la métaphysique et rapporte tout aux sens ; historien, il adopte les théories étroites et haineuses de Voltaire et de Volney ; philosophe, il salue, avec Condorcet, le progrès indéfini ; de croyances dogmatiques faisant partie d'un culte quelconque, il n'en a pas ; il répudie le christianisme, qu'il accuse de tous les maux qui attristent l'univers ; pour lui, la Papauté, cette grande libératrice des âmes et des corps, est le bras droit de la superstition ! Loin de cette tête païenne les préoccupations d'une vie future, les angoisses provoquées par la crainte de la damnation éternelle, les consolations de la religion ! Point de prêtres à son enterrement !

Je ne veux point...
Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
Apprêtés aux accents de l'airain triste et sombre,
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre !

Ce fort garçon, solidement charpenté, nerveux et plein de vie, envisage la mort comme s'il vivait à l'épo-

(1) Économiste célèbre, fut élu aux États généraux de 1787, fit décréter la liberté du commerce des grains.

(2) Né à Marseille en 1757, député en 1789, membre du conseil des Cinq-Cents, de l'Institut, sénateur, pair de France, écrivain et professeur remarquable.

que d'Horace ; il en parle à la façon du héros d'Homère, qui la regarde comme le plus grand des maux ; il croit peut-être aux Champs Élisées, où les ombres des hommes illustres se promènent et dissertent sous de frais ombrages ! Il aimait le plaisir sensuel et grossier avec une sorte de fureur, et s'adonnait au libertinage sans aucune délicatesse ni aucune réserve. Il y a loin de là au poëte éthéré, à l'amoureux idéal que nous représente la légende accréditée par le roman d'Alfred de Vigny (1) !

Mais, exception faite de cette regrettable et attristante lacune dans le cœur du poëte, à tous les points de vue il mérite l'affection et l'estime. Il adorait ses frères, il était adoré d'eux ; il fut un modèle de piété filiale, et, depuis les temps héroïques, il n'y a pas d'exemple d'amitié plus loyale et plus sincère que celle qui l'unit aux frères de Pange (2). Français, il défend avec enthousiasme les réformes qu'il croit nécessaires à la France ; sujet, il entoure d'un pieux respect la famille royale, et lui conserve un dévouement qu'aucune ombre n'offusque ; lorsque la vie de Louis XVI est menacée, il compose, au péril de sa vie et de sa popularité, un mémoire qui eût touché les « juges tigres, »

Scirent si ignoscere tigres.... (3)

Stoïcien impénitent, chaque fois qu'il s'agit du devoir, sa verve implacable flétrit les « bourreaux, barbouilleurs de lois » ; enfin, désabusé, désespéré, il adresse à la postérité une protestation vengeresse que la postérité a recueillie :

Souffre, o cœur gros de haine, affamé de justice!
Toi, Vertu, pleure, si je meurs !

(1) Célèbre poëte né en 1799, mort en 1863 ; il a aussi composé des romans : il s'agit ici de *Stello*.

(2) Journalistes et poëtes auxquels nombre de poésies d'André Chénier sont dédiées.

(3) « Si les tigres savaient pardonner ! » réminiscence de Virgile.

Il fit tant et si bien, par ses attaques contre les Jacobins et les meneurs des clubs, qu'il fut jeté à la prison de St-Lazare. Un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui, et, le 18 ventôse, il se vit appelé à subir un interrogatoire très minutieux, dont le procès-verbal subsiste : « En vertu d'*une* ordre du comité de sûreté générale du 14 *vantôse* qu'il nous a présenté le 17 de la même année, dont le citoyen Gennot est porteur de *la dite* ordre, nous nous sommes transportés maison *qu'aucupe* la *citoyenne* Piscatory, où nous avons trouvé un particulier à qui nous avons mandé qui il était, et le *sujest* qui l'avait conduit dans cette maison où il nous a *exibée* sa carte de la section de Brutus en nous disant qu'il retournait *apparis* et qu'il était bon citoyen... » Interrogé en quoi consistent ses moyens d'existence, il répond que son père lui fait une pension de mille livres ; où il mange : que c'est tantôt chez des personnes amies, tantôt au restaurant ; ce qu'il a fait le 10 août, quand la générale a sonné : qu'il est resté chez lui, parce qu'il ressentait des douleurs atroces, étant atteint de coliques néphrétiques. » Sur quoi les acolytes du premier prix d'orthographe qui a fait le rapport ci-dessus, déclarent avec componction qu'un mauvais citoyen seul peut avoir été atteint de coliques un aussi beau jour que le 10 août, ce réveil du peuple-lion. Le « particulier » coupable de ce grand méfait fut mis à la prison de St-Lazare : « André Chénier, atteint de trente-et-un ans, natif de Constantinople, citoyen, demeurant rue de Cléry, n° 97 ; taille de cinq pieds deux pouces, cheveux et sourcils noirs, front large, yeux gris bleux, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, visage carré. »

C'est dans le préau de St-Lazare qu'aux yeux émerveillés du prisonnier, apparut une adolescente à la figure virginale, dont la grâce altière faisait penser à

Diane la chasseresse : on eût dit, détachée de son cadre, quelque nymphe de Greuze (1). « Elle était comblée de tous les dons de la nature, douée d'une taille comme celle qu'on donne à Vénus (2). » Emportée sur les ailes d'or de la poésie, l'imagination de Chénier la lui représenta comme une divinité de l'Olympe, un instant égarée dans un monde indigne de lui rendre le tribut d'adorations qu'elle méritait. Grâce aux strophes ailées qu'on sait par cœur, la *Jeune Captive* est immortelle :

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille : et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux :
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie...

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson :
Et, comme le soleil, de saison en saison
Je veux achever mon année :
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

Rentrons dans la réalité. Née en 1769, Mlle de Coigny, mariée au duc de Fleury, ne portait pas le nom de duchesse de Fleury, car elle était divorcée. Sous les verroux, elle fit la connaissance de ce M. de Montrond qui joua plus tard, dans l'entourage de Talleyrand, un rôle assez équivoque, l'épousa, et bientôt le quitta à la suite d'un second divorce. Le reste de sa vie, dit un éminent biographe d'André (3), « ne fut qu'une suite de déplorables erreurs. » Puissance des beaux vers ! Les fautes et les écarts de cette femme, la postérité les

(1) Peintre célèbre, né à Tournus en 1725, mort en 1805. On admire surtout son *Accordée de Village.*

(2) Cf. Souvenirs de Mme Vigée-Lebrun.

(3) Cf. M. E. Caro, *André Chenier à St-Lazare.*

oublie pour voir toujours en elle la suave consolation d'un malheureux, le rayon inespéré qui vint illuminer son cachot, la flamme qui réchauffa son cœur et le fit battre en face même de l'échafaud.

Mais l'heure de l'exécution approchait. Tous les matins, le pauvre père d'André allait s'informer à la prison, intriguer, supplier, pleurer en faveur de son fils. Le plus clair résultat de ses démarches fut d'attirer l'attention du *Comité de sûreté* sur celui que, dans un mémoire adressé à la *Commission chargée de l'examen des détentions*, il appelle « un patriote dont la vie fut toujours irréprochable... qui a vécu loin de toute ambition, dans l'étude et la retraite... comme un fils irréprochable, et privé depuis trois mois de la liberté qu'il n'a jamais mérité de perdre. » A la suite d'une de ces prétendues *conspirations de prison* que Fouquier-Tinville excellait à inventer, et qui lui servaient de prétexte pour augmenter ses listes d'égorgement, André, accusé « d'avoir recélé les papiers de l'ambassadeur d'Espagne, » fut condamné. Son père, qui alla implorer Barrère, reçut cette réponse : « Votre fils sortira dans trois jours. » Il sortit, en effet, mais non pour être libre !

« Quand on vint chercher le malheureux Chénier, Suvée, prisonnier comme nous, s'amusait à faire son portrait... Le 7 thermidor, il monta à six heures du soir dans la charrette des criminels. Dans ces instants où l'amitié n'est jamais plus vivement réclamée, où l'on sent le besoin d'épancher ce cœur qui va cesser de battre, le malheureux jeune homme ne pouvait ni rien recueillir ni rien exprimer des affections qu'il laissait après lui. Peut-être regardait-il avec un désespoir stérile ses pâles compagnons de mort ; pas un qu'il connût ; à peine savait-il, dans les victimes qui l'accompagnaient, les noms de MM. de Montalembert, de Créquy,

de Montmorency, celui du baron de Trenck... Mais tout-à-coup s'ouvrent les portes d'un cachot fermé depuis longtemps, et l'on place à ses côtés, sur le premier banc du char fatal, son ami, son émule, le peintre des *Mois*, l'infortuné Roucher. Que de regrets ils exprimèrent l'un sur l'autre ! Vous ! disait Chénier, un père, un époux adoré, c'est vous qu'on sacrifie ! Vous ! répliquait Roucher, vous, vertueux jeune homme, on vous mène à la mort, brillant de génie et d'espérance ! — Je n'ai rien fait pour la postérité, répondit Chénier. Puis, se frappant le front, on l'entendit ajouter : « Pourtant j'avais quelque chose là ! (1) »

L'éditeur des mémoires de la marquise de Créqui a inventé je ne sais quelles sornettes sur la captivité de Chénier ; nous en citons un fragment, en lui en laissant toute la responsabilité : « Cet excellent jeune homme allait panser tous les matins un vieux juif italien nommé Fioraventi, qui s'opiniâtrait à conserver deux vésicatoires derrière les oreilles et qui ne voulait jamais quitter son lit de sangles ; il apostrophait quelquefois rudement son jeune infirmier, qui n'en tenait compte et qui lui disait, avec une patience admirable : « Je fais de mon mieux ; si vous vous fâchez contre moi, qui est-ce qui viendra vous soigner ? » Il partageait ses aliments et son argent avec les nécessiteux ; il se dépouillait de ses vêtements pour couvrir les nus, et le plus beau de son affaire était de s'en cacher, comme il aurait fait d'un vice ou d'un ridicule. Je n'ai jamais vu réunir un si tendre cœur à plus de fermeté de caractère, à plus de souplesse et d'originalité dans l'esprit. Il n'était jamais content de ce qu'il écrivait. Il n'est pas vrai que son frère ne l'aimât point (2). »

(1) Cf. Loizerolles fils. Notes du poème écrit en l'honneur de son père : *La Mort de Loizerolles*.

(2) Comme ce passage n'a été, croyons-nous, reproduit par aucun biographe, nous le donnons ici malgré son peu de valeur historique.

Deux jours plus tard, Chénier eût été sauvé par la chute de Robespierre! Mais quelque incomplète et mutilée que soit son œuvre, elle contient des portions admirables qui font de lui notre plus grand poète du XVIIIe siècle, « notre plus grand classique depuis Racine et Boileau (1). » On y rencontre des poèmes (*l'Invention*, *Hermès*, *l'Amérique*, etc.), des épitres, des idylles (*l'Aveugle*, *le Mendiant*, *la Liberté*, *le Jeune malade*), des élégies, des odes, une hymne à la France, des Iambes. Le poète chante la Révolution, la prise de la Bastille, mais il s'arrête et s'indigne quand il voit que le peuple, d'« opprimé » veut se faire oppresseur. La tyrannie d'en-bas trouve en lui un adversaire implacable. On sait de quels traits aristophanesques il cribla la parade odieuse appelée par certains patriotes *Fête de la Liberté*. Faut-il rappeler les faits ? En 1790, au mois d'août, les Suisses du régiment de Châteauvieux tirèrent sur les gardes nationales de Metz en route pour Nancy, pillèrent la caisse du régiment, foulèrent aux pieds les décrets de l'Assemblée. Ils furent d'abord condamnés aux fers, puis amnistiés, et, en 1792, ils entrèrent triomphalement dans la capitale : « La fête de la Liberté, dit Brissot avec une joie farouche (2), a été ravissante. Le peuple la voulait ; quelques aristocrates s'y opposaient. Elle a été célébrée ; c'est un nouveau triomphe. »

Quarante meurtriers chéris de Robespierre,
Vont s'élever sur nos autels.
Beaux arts qui faites vivre et la toile et la pierre,
Hâtez-vous, rendons immortels
Le grand Collot d'Herbois, ses clients helvétiques,
Ce front que donne à des héros
La vertu, la taverne et le secours des piques.

(1) Ste-Beuve.

(2) Cf. *Patriote français*.

Ce qui caractérise les *Iambes*, c'est surtout la sincérité de l'inspiration, qui, par malheur, est souvent écrasée sous un fatras mythologique où l'on se reconnaît avec peine,à moins d'avoir continuellement recours au dictionnaire de la fable. La versification offre aussi des disparates et des bizarreries, des innovations d'une excessive hardiesse, des enjambements qui ne sont pas toujours conformes au goût, même au goût le moins exigeant, enfin le rythme, dans l'une de ces pièces, est étrange : la strophe est de dix-neuf vers. Imitation pindarique ? Elle serait médiocrement heureuse, parce que rien ne semble indiquer une suspension du sens à cet endroit plutôt qu'à un autre. C'est pur caprice de poète.

Mais Chénier nous a exposé, dans son *Invention*, les procédés de sa composition littéraire, les motifs de ses préférences, la justification de ses antipathies, en un mot il nous a donné une Poétique dont il est intéressant de connaître les lignes maîtresses. Après avoir célébré les trois grands tragiques français, il constate que celui-là cueillerait une palme plus glorieuse, qui affronterait l'aventure d'une vaste épopée. Son respect filial pour Homère et Virgile ne l'empêche pas de regretter que d'ordinaire on s'attache à suivre leurs traces avec une trop servile obéissance, et il remarque avec raison que c'est un contre-sens risible de vouloir en tout les reproduire et les copier, alors que, depuis longtemps, tout a changé, mœurs, institutions, croyances, langage. Le champ des inventions poétiques a été, dans des proportions immenses, élargi par les découvertes des Toricelli (1), des Newton (2), des Ke-

(1) Physicien célèbre, né en 1608, mort en 1647 à Florence, inventa le microscope, le baromètre, perfectionna les lunettes.

(2) Né en 1642, mort en 1727 ; on lui doit la découverte de la théorie de la pesanteur universelle et de la décomposition de la lumière ; l'un des plus grands savants que le monde ait produits.

pler (1), des Galilée (2), des Cassini (3). Sera-t-il donc interdit au jeune poète de répudier ces banales images que lui offrent les anciens écrivains, et se verra-t-il impitoyablement tenu de parcourir le même cercle monotone ? Par cette hardie profession de foi, André nous apparaît comme un législateur partisan des innovations, des émancipations de la poésie ; il n'en reste pas moins le respectueux et enthousiaste admirateur de la Grèce et de Rome ; il voudrait, et ce vers fameux résume toute sa théorie, qu'on empruntât la matière de l'inspiration aux modernes et la forme aux anciens :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Il ne se dissimule pas la difficulté de la tâche qui s'impose à la poésie nouvelle : chanter les découvertes de la géologie, de l'astronomie, de la chimie et de la physique, quelle œuvre herculéenne, que d'effrayantes chutes à redouter ! André répond :

C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus !

A ceux qui prétextent, allèguent la pauvreté, la disette de notre idiome :

Mais serait-ce Lebrun (4), Racine, Despréaux,
Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux ?
Est-ce à Rousseau, Buffon, qu'il résiste infidèle ?
Est-ce pour Montesquieu qu'impuissant et rebelle,
Il fuit ?

Il faut le dire et le redire : si les vers dans quelques écrivains sont insipides, si tant de poèmes sont incolores, si trop souvent l'inspiration est terne, on n'est pas en droit d'accuser le langage français, tour à tour

(1) Né en 1571 dans le Wurtemberg, mort en 1630, a découvert les lois sur lesquelles repose l'astronomie moderne.

(2) Né à Pise en 1544, mort en 1612, célèbre par ses travaux sur le mouvement de la terre.

(3) Savant astronome, né à Nice en 1625, mort en 1712.

(4) Poète lyrique dont il sera parlé plus loin, né en 1807.

Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux.

Dans une de ses épîtres, il indique, avec un art exquis et charmant, ses procédés de composition :

.... Vous avez vu, sous la main d'un fondeur,
Ensemble se former, diverses en grandeur,
Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre ?
Il achève leur moule enseveli sous terre,
Puis, par un long canal, en rameaux divisé,
Il fait couler les flots de l'airain embrasé ;
Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande,
Sont prêtes, et chacune attend et ne demande
Qu'à sonner quelque mort et, du haut d'une tour,
Réveiller la paroisse à la pointe du jour.
Moi, je suis ce fondeur ; de mes écrits en foule
Je prépare longtemps et la forme et le moule ;
Puis sur tous à la fois je fais couler l'airain.
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

Dans son *Hermès* (1), on rencontre à profusion des vers sonores et vraiment classiques, sur l'origine et l'importance de l'écriture, sur les développements du langage au milieu des sociétés naissantes, sur les grands spectacles et les innombrables bienfaits de la nature, qu'il célèbre avec la verve et le coloris d'un Lucrèce.

Mais l'œuvre qui a rendu si populaire le nom d'André, c'est le recueil de ses Élégies. Il y chante la beauté périssable et corruptible, et jamais à ce fils de l'Hymette ne vient la pensée de s'élever, par un élan du cœur, jusqu'au ciel chrétien, qui lui est complètement inconnu. De qui et de quoi parle-t-il ? Des dryades et des ménades qui vagabondent à travers les forêts et les prés, des danses du Cythéron, des nymphes aux pieds d'argent, de l'ombre épaisse et touffue qui protège le plaisir, des bosquets de Chypre et des grottes d'Anio(2),

(1) Législateur de l'Égypte, vers le XXe siècle, était regardé comme l'inventeur de la chimie et même de toutes les sciences.

(2) Affluent du Tibre, aujourd'hui le Tévérone.

des Heures qui fuient, de la tardive Aurore, du Père des bons vins ; qui ne sait par cœur cette élégie superbe ?

> Pleurez, doux alcyons (1), ô vous, oiseaux sacrés,
> Oiseaux chers à Thétys, doux alcyons, pleurez.
> Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine ;
> Un vaisseau la portait aux bords de Camarine...
> Mais seule, sur la proue, invoquant les étoiles,
> Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
> L'enveloppe ; étonnée, et loin des matelots,
> Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.
> Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine ;
> Son beau corps a roulé sous la vague marine....

Les élégies sont passionnées, d'une hardiesse d'expressions qui confine souvent à l'indécence ; l'auteur tombe plus d'une fois dans un cynisme d'images qu'on voudrait croire inconscient ; les pages brûlent les doigts qui les tournent. Pourtant il ne serait pas juste de comparer, pour la lubricité des tableaux, Chénier à Parny ; celui-là n'a jamais érigé la débauche en un code savant et raffiné : ce qu'on est seulement autorisé à lui reprocher, c'est l'oubli ou plutôt l'absence de la pudeur. Ce sentiment si farouche et si délicat, il ne le connaît pas, et cette ignorance si fâcheuse s'explique par la continuelle et exclusive familiarité de l'auteur avec le monde de l'antiquité grecque. Du reste, au point de vue littéraire, on pourrait, sans commettre une bien grande faute de goût, attribuer à Parny un certain nombre d'élégies de son jeune et puissant rival ; citons, entre autres, la vingt-neuvième : « Et c'est Glycère, amis ! » Cette pièce est calquée sur les érotiques peintures de la *Guerre d*[illegible]. On reconnaîtrait Chénier, cependant, à que[illegible] de plus franc dans l'inspiration, et parfois a[illegible]nattendu des allusions my-

---

[illegible]ur.

thologiques, des souvenirs de la Fable : au moment où il semble le plus animé, le plus emporté par la fougue de la passion, il nous dit qu'il verse des pleurs et que

.... Memnon sur sa cendre
A sa mère immortelle en a moins fait répandre.

Il faut un effort de mémoire pour comprendre et savoir qu'il s'agit du fils de Tithon et de l'Aurore, qui, devant Troie, ayant tué le fils de Nestor, Antiloque, fut tué à son tour par Achille. Et voyez l'inconvénient : il nous faut dire maintenant ce que fut ce Tithon ! Il était fils de Laomédon et de Strymo : l'Aurore, qui l'aimait, obtint pour lui l'immortalité ; mais comme elle avait oublié de demander une jeunesse éternelle, il devint tellement caduc que, la vie lui étant insupportable, la déesse le changea en cigale. Il resterait maintenant à nous renseigner sur les faits et gestes de Strymo ! Cette manie d'érudition rend quelquefois ses vers absolument inintelligibles :

Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
O Dionys, Evan, Iacchus et Lénée.

C'est du Ronsard des odes pindariques ! Une page d'explication serait indispensable.

La morale des élégies est, on le sait, tout épicurienne, païenne, sensuelle, et fixe, pour dernières fins de l'homme, l'insouciance, le plaisir et l'ivresse. Puisque l'on ne vit qu'une fois, à quoi bon « haleter vers le gain, les honneurs, la richesse ? » Hâtons-nous de vivre, de nous étourdir, de jouir des biens d'ici-bas, car la morose vieillesse va bientôt couvrir d'un épais nuage nos yeux et notre esprit, la vieillesse hideuse, incommode, antipathique à tous :

Sur le front du vieillard habite la tristesse ;
Il se tourmente, il pleure, il veut que vous pleuriez ;
Ses yeux par un beau jour ne sont plus égayés. (XXXIII.)

Oh ! que la morale du grand exilé de Tusculum (1) est bien préférable, plus humaine, plus vraie et plus consolante !

La vraie gloire de Chénier est d'avoir transporté dans l'idylle française la grâce et le naturel ainsi que l'éloquence et l'émotion du poète syracusain. Avant lui, la pastorale avait été un genre qui portait malheur à tous ceux qui s'y aventuraient. Lui-même, l'infaillible Boileau, parlant de cette variété de composition, n'avait pas échappé au ridicule en prenant la précaution de nous apprendre que les bergères ne mettent point de broches en or sur leur tête, et il avait été fort mal servi par sa plume lorsqu'il nous avait prévenus que l'élégante idylle doit *éclater* — sans pompe ! Pour remonter jusqu'au XVIe siècle, ajoutons que les pastorales de Marot sont emphatiques et difformes, passant continuellement du style le plus ambigu aux descriptions les plus enfantines ; Remi Belleau (2) a rencontré parfois le vrai ton de l'idylle, mais il ne s'y est pas tenu ; Racan (3) nous offre quelques belles strophes : celle-ci est vraiment dans le genre antique :

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers.
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes,
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers

Les bergers de Fontenelle (4) s'expriment comme les personnages de Marivaux, et tombent souvent dans

(1) Il s'agit de Cicéron, qui avait une maison de campagne à Tusculum, ville du Latium.

(2) Poète contemporain de Ronsard, fait partie de la Pléïade (1528-1577), a composé des *Bergeries*.

(3) Disciple de Malherbe, a laissé aussi des *Bergeries* (1589-1670).

(4) Neveu de Corneille, bon prosateur, médiocre poète, surtout dans l'églogue (1657-1757).

les subtilités de la métaphysique du sentiment. Léonard (1) a, dans certaines rencontres, l'intuition de la vérité du genre. Seul, chez nous, André est un maître. *L'Aveugle* nous donne la sensation du style homérique:

« Dieu dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros (2), écoute.
O Sminthée (3) Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger,
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !)
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures ;
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures ;
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux,
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux. »
— « Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre ;
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux ?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux... »
— « Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »
Disent-ils. Et tirant ce que pour leur journée
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi sur ses genoux pesants

(1) Né en 1744 à la Guadeloupe, mourut en 1792.

(2) Il s'agit d'Apollon, qui avait un temple célèbre à Claros, ville d'Ionie.

(3) D'un mot qui signifie *rat*, surnom donné à Apollon par les Phrygiens, qu'il délivra d'une invasion de rats.

Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses ;
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait, loin du vaisseau, rejoint sur le rivage.
— « Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants, venus de Jupiter !
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître.
Il me semble vous voir ; vous êtes beaux tous trois,
Vos visages sont doux, car douce est votre voix :
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne ! »

Le dialogue continue ainsi, simple d'allures, vibrant d'émotion, dans un style tour à tour d'une merveilleuse élégance et d'une savante rudesse, avec une incomparable variété de tours, de césures, d'enjambements.

Salut, belle Sicos, (1) deux fois hospitalière !
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu :
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu ;
Ils croissaient comme vous. Mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore.
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe (2), Argos (3), et Crète et les cent villes,
Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles.
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux : Souverain Jupiter,
Soleil qui vois, entends, connais tout ; et toi, Mer,
Fleuves, Terre et noirs Dieux des vengeances trop lentes,
Salut ! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,
Muses ! vous savez tout, vous, Déesses ; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

(1) Ile de la mer Egée.

(2) Ville située sur l'isthme du même nom.

(3) Capitale de l'Argolide, fondée par Inachus, environ 1820 ans avant J.-C.

Ainsi le grand vieillard,en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige au sommet des collines.

Racine dans quelques passages du rôle de Monime (1), Fénelon dans mainte page du Télémaque, avaient seuls, à ce degré, compris et rendu la beauté hellénique. Avant eux, Virgile seul avait su décrire et idéaliser les enchantements et les grâces de la nature, lutter même avec Théocrite, le peintre des paysages siciliens, le chantre inégalé des chevriers et des pêcheurs ; on en jugera par ces vers, en dépit de l'insuffisance de notre traduction :

« Quand le joyeux été, sur l'invitation des zéphyrs, poussera brebis et chèvres dans les fourrés et les pâtis, gagnons la fraîche campagne aux premières lueurs de Lucifer (2), quand le matin est nouveau, quand le gazon se blanchit de givre, et que, sur l'herbe amollie, pointille la rosée si agréable aux troupeaux. Puis, lorsque la quatrième heure aura attisé la soif, et que les cigales rempliront les branchages de leurs plaintives chansons, il faut mener les troupeaux vers les puits, vers les étangs profonds, pour qu'ils y boivent l'onde qui court dans les canaux en chêne vert. Au plus fort de la chaleur, faisons-leur chercher les vallons pleins d'ombre là où l'arbre gigantesque de Jupiter, à l'écorce antique, déploie ses vastes rameaux, là encore où un sombre bouquet touffu d'yeuses projette son ombre sacrée. Puis, pour la seconde fois donnons-leur une eau limpide, pour la seconde fois faisons-les paître au coucher

(1) Principal rôle de femme dans la tragédie de *Mithridate*.

(2) Nom que les Latins donnaient à l'étoile du matin, appelée aussi étoile de Vénus.

du soleil, alors que le froid Vesper (1) rend l'air moins étouffant, que la lune, qui amène la rosée, rend la vie aux forêts, à l'heure où sur les rivages chante le martin-pêcheur, et sur les buissons le chardonneret (2). »

Rien de plus frais dans Bernardin de Saint-Pierre, dans Georges Sand (3), dans Mistral (4), rien de plus définitivement beau dans Chénier lui-même.

Mais Chénier n'est point parfait ! Il n'a pas échappé à la fatale influence des milieux. Son œuvre renferme bien des banalités, des gentillesses, des puérilités à la Delille ! Parlant de la mort d'un enfant :

L'innocente victime, *au terrestre séjour*,
N'a vu que le printemps qui lui donne le jour.

Ici, c'est la plus obscure, la plus embrouillée des circonlocutions :

L'axe de l'humble char à tes yeux destiné
Ne sillonnera plus les prés et le rivage.

Là, une définition banale :

Le suc que d'Amérique enfantent les roseaux.

Plus loin un lieu commun prosaïquement rendu :

Du vertueux bonheur montres-tu les chemins ?

Vertueux bonheur suffirait à nous renseigner sur l'époque où ce vers a été composé ; c'est bien le mélange hybride, cher au XVIIIe siècle sensualiste et sensible, du plaisir et de la vertu !

Puis une énigme :

De l'art de Pyrgotèle élève ingénieux. (Un graveur.)

(1) Nom que les Latins donnaient à l'étoile de Vénus, quand elle paraissait après le soleil.

(2) Cf. III, 322 et seq.

(3) Romancier fameux du XIX[e] siècle, a décrit la nature avec talent (*Petite Fadette*, *Mare diable*, etc.).

(4) A composé en langue provençale le poème de *Mireille*, où se trouvent de belles descriptions.

Delille aurait applaudi à cette charade :

Au loin fut un ample manoir
Où le réseau noueux, en élastique égide,
Arme d'un bras souple et nerveux,
Repoussant la balle rapide,
Exerçait la jeunesse à de robustes jeux.

Il s'agit du *jeu de paume*, et l'élastique égide c'est la raquette.

A mesure que Chénier s'éloigne de ses débuts, sa phrase devient plus nerveuse, son style plus simple, son mètre plus svelte et plus hardi : quelle variété dans les coupes du vers !

Tout m'enrichit et tout m'appelle ; et chaque ciel
M'offrant quelque dépouille utile et précieuse,
Je remplis lentement ma ruche industrieuse.

L'hémistiche est reporté jusqu à la huitième syllabe; remarquons aussi ce rejet :

L'enfant interdite et peureuse
A ce spectre hideux sorti du fond du bois
Veut fuir...

Le suivant est plus hardi encore :

L'enfant la voit de loin, dans le fond du portique
Court, et posant ses mains sur ce visage antique...

Parfois même le rejet est reporté d'une strophe à une autre :

Et de ces grands tombeaux la belle liberté,
Altière, étincelante, armée,

XII.

Sort !...

Delille, qui est le premier (la justice veut qu'on lui renvoie cet honneur) dont l'heureuse audace ait assoupli la monotonie de l'alexandrin en pratiquant l'enjambement, n'eût pas hésité (sa traduction des Géorgi-

ques en fait foi) à user des deux premiers rejets : *veut fuir*, *court* ; mais il n'eût pas osé risquer le troisième, si original, qui unit la onzième strophe à la suivante : *sort*, admirable comme harmonie imitative. La tentative de son ingénieux devancier André l'a continuée, légitimée par des essais sans cesse renouvelés, par des succès pour ainsi dire ininterrompus. Ce n'est pas à dire que le brillant et judicieux réformateur ne soit pas souvent tombé dans l'abus. Plus d'un de ses rejets est lourd, disgracieux, plus qu'inutile. Certes, il en est de très heureux :

> Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux,
> . . . . et d'une voix encore
> *Tremblante :* Ami, le ciel écoute qui l'implore...

L'adjectif *tremblante*, par l'espèce d'indécision qu'il jette dans le vers, indécision qui est dans le sens, contribue à la beauté de l'image ; mais que dire du rejet suivant ?

> Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,
> *Est admise...*

Ces trois longues *est ad mi* font un effet déplorable, et constituent un de ces rejets que multiplient, dans leurs vers latins, les écoliers aux abois.

Mais on rougit de s'attarder à cette besogne infime, à ces regrattages de grammaire, à ces menues querelles de prosodie, et l'on s'irrite contre soi-même d'avoir osé épiloguer sur ces chants mélodieux, quand on se souvient du lamentable sort qui attendait le jeune cygne. Dans André, le poète inspiré était secondé par un artiste patient. Il s'abandonnait d'abord à l'impétueux courant de la composition, au souffle de la verve, mais quand les idées principales étaient ébauchées, que le plan était dessiné dans les lignes maîtresses, alors il

revenait avec un soin méticuleux sur chacun des vers, sur chacune des expressions et des images, ne se contentant jamais du premier jet, chargeant et surchargeant son manuscrit de ratures inquiètes, dont heureusement la plupart nous sont restées, s'attachant au naturel, cherchant le relief, s'appuyant sur les souvenirs classiques, mais aussi sur la contemplation immédiate des scènes de la nature, bref, reprenant le genre de travail et retrouvant le genre de beautés qui avaient immortalisé La Fontaine. Faut-il le dire d'un seul mot? André est un Ronsard qui a bien tourné. Grâce à lui, l'alexandrin appauvri, vide de substance, dans les pâles et froides œuvres de l'école descriptive, depuis trois quarts de siècle fixé et rivé à des épithètes conventionnelles, antipathique et répugnant par la monotonie guindée de sa démarche, subit la métamorphose de la chrysalide, et, papillon étincelant de jeunesse et de vie, diapré, nuancé des plus fraîches couleurs, s'en va butiner sur les blancs peupliers de Céphise (1) et sur les myrtes de l'Anio. Mais, hélas! on ne devait pas connaître aussitôt ces merveilles du génie poétique! Il fallait d'abord subir la littérature de l'époque impériale. Pendant près de trente ans les vers de Chénier demeurèrent dans l'oubli : Châteaubriand en cita quelques-uns avec éloge, et ce fut tout. On sait comment André les avait soustraits à l'inepte vandalisme des bourreaux. En passant de la prison de Saint-Lazare à la Conciergerie (2), il confia, avec les précautions d'usage, au guichetier préalablement gagné à prix d'or, « deux étroites bandes de papier, semblables aux marques que l'on met dans les livres, roulées très serré et d'une épaisseur à peine égale à celle d'un tuyau de plume. » Plus tard, sous la

(1) Il y avait deux rivières de ce nom, l'une dans la Phocide, l'autre dans l'Attique : c'est de cette dernière qu'il s'agit.

(2) Prison où le parlement de Paris tenait autrefois ses prisonniers.

Restauration, ces papiers furent confiés à H. de Latouche, romancier et versificateur de talent, qui modifia, disposa ces magnifiques ébauches d'après ses goûts particuliers, ébrécha, mutila à sa guise ces précieux fragments du plus pur marbre de Paros. Ce fut le lord Elgin (1) de la poésie. Du reste, il se laissa complaisamment, sans protester avec trop d'énergie, attribuer la paternité de nombre de ces chefs-d'œuvre ! Son principal délit, comme éditeur, est d'avoir suspendu l'Iambe suprême de Chénier à ces vers qui ont tant fait verser de larmes :

Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Emplissant de mon nom ces longs corridors sombres...

Une légende s'était formée au sujet de cette pièce : on disait que le poète, interrompu par l'arrivée de gardes municipaux chargés de le conduire à la guillotine, n'avait pas eu le temps de finir sa pensée, et de trouver la rime à *soldats*. Or, cette superbe invective, ce sublime *adieu*, se continue pendant soixante-treize vers !

Aujourd'hui l'œuvre incomplète mais grandiose de Chénier est classée parmi les plus belles dont s'honore l'imagination humaine. Cette postérité que semblait invoquer le vaillant jeune homme au moment où, sur le fatal tombereau, il s'entretenait avec son pauvre compagnon d'infortune, Roucher, n'est point restée sourde à ce suprême appel, et elle range l'auteur des *Idylles* et des *Elégies* dans ce chœur immortel d'amants de la nature et d'interprètes de la passion, qui a pour coryphées Homère et Théocrite, les modèles aimés, préférés de Chénier.

Parmi les poètes ses contemporains, celui-ci paraît

(1) Lord Elgin est resté comme le type du Vandale : il s'est à jamais déshonoré en volant les bas-reliefs qui ornaient le Parthénon et le temple de Thésée à Athènes.

avoir reconnu et salué comme son maître le fameux Lebrun, connu aujourd'hui sous le sobriquet de *Lebrun Pindare* (1). On sait que ce faux Thébain (2) fut le meilleur élève de Lefranc de Pompignan, qui lui-même avait été l'Élisée de cet autre Élie (3) de la poésie lyrique, Jean-Baptiste Rousseau (4). Ils sont les trois rois — les roitelets — de l'ode au XVIIIe siècle. Dans plus d'un passage de ses œuvres, André cite, sans sourciller, Lebrun à côté de Racine et de Boileau. Tel autrefois Boileau lui-même avait associé Voiture (5) à Horace (6) !

Victor Hugo raconte qu'il vit un jour, dans une rue de Cologne, passer un petit homme horriblement sale, déguenillé, aux cheveux hérissés en broussaille. « Quel est ce personnage ? » demanda-t-il. — « Monsieur, dit l'hôtesse, c'est un poète épique. » — « Ah ! je comprends, c'est bien en effet, le type du poète *épic !* » Lebrun, lui, au rapport de Châteaubriand, était le type du poète lyrique, toujours en l'air, étourdi, remuant, distrait : « Ses yeux sont âpres, ses tempes chauves, sa taille élevée, et quand il récite son *Exegi monumentum* (7), on dirait qu'il se croit aux Jeux olympiques. Lebrun ne s'endort jamais sans qu'il ait composé quelques vers, et c'est toujours dans son lit, entre trois

(1) Né à Paris en 1729, mort dans la même ville en 1807 ; son chef-d'œuvre est son *Ode à Buffon.*

(2) Pindare est le plus grand poète lyrique grec. Il naquit à Thèbes, en Béotie : et florissait au Ve siècle avant Jésus-Christ.

(3) On sait que le prophète Élie fut enlevé au ciel vers l'an 800 avant Jésus-Christ, et qu'il laissa son manteau à Élisée.

(4) Poète lyrique célèbre, né à Paris en 1670, mort près de Bruxelles en 1741. Ses odes et ses psaumes sont remarquables par l'harmonie et la pureté du langage.

(5) Écrivain du XVIIe siècle, né à Amiens en 1598, mort en 1648. Ses ouvrages sont spirituels mais gâtés par l'affectation.

(6) Illustre poète latin né 65 ans avant Jésus-Christ, mort 8 ans après Jésus-Christ ; a composé des odes, des satires, des épîtres.

(7) Mot à mot : « *J'ai achevé mon monument,* » pièce où le poète se félicite de laisser derrière lui une œuvre considérable.

et quatre heures du matin, que l'esprit divin le visite. Quand j'allais le voir le matin, je le trouvais entre trois et quatre pots sales, avec une vieille servante qui faisait son ménage : « Mon ami, me disait-il, ah ! ah ! j'ai fait cette nuit quelque chose ; oh ! si vous l'entendiez ! » et il se mettait à tourner sa strophe, tandis que son perruquier, qui enrageait, lui disait : « Monsieur, tournez donc la tête, » et, avec ses deux mains, il inclinait la tête de Lebrun, qui oubliait bientôt le perruquier, et recommençait à gesticuler et à déclamer (1). »

Le morceau capital composé par Lebrun pendant la Révolution est son *Ode au vaisseau le Vengeur*. Faut-il rappeler l'histoire de ce sacrifice sublime ? En 1794, au mois de mai, au moment où la France était en proie aux souffrances d'une famine affreuse, un convoi chargé de grain et venant d'Amérique était attendu avec l'impatience qu'on devine. C'était le salut — le ravitaillement de la patrie ! Vingt-six vaisseaux commandés par Villaret de Joyeuse (2) sortirent de Brest pour aller au-devant du précieux convoi. L'équipage était composé de paysans arrachés à la charrue, d'adolescents, de conscrits enthousiastes, mais novices dans l'art de la guerre. Le 1er juin, on rencontra la flotte anglaise, que l'on se mit en devoir d'attaquer. L'équipage du *Vengeur* allait monter à l'abordage du *Brunswick* lorsque deux autres vaisseaux anglais vinrent au secours de celui-ci. Dans la lutte qui s'engage, le *Vengeur* perd ses mâts, une ouverture énorme laisse entrer l'eau à flots, et tous les efforts pour sauver le vaisseau sont désormais inutiles. Voici un fragment du rapport que Barrère lut à la Convention, et qui fut couvert d'enthousiastes applaudissements ; à travers la bouffissure on reconstituera la vérité : « Une résolution ferme a succédé à la chaleur

(1) *Essai sur les Révolutions.*

(2) Célèbre marin, né à Auch en 1750, mort en 1812.

du combat. Imaginez le vaisseau le *Vengeur* percé de coups de canon, s'entr'ouvrant de toutes parts, et cerné de tigres et de léopards anglais ; un équipage composé de blessés et de mourants luttant contre les flots et les canons ; la troisième batterie va toucher aux ondes, mais elle vomit encore le trépas sur les insulaires perfides avant de s'engloutir ; tout-à-coup le tumulte du combat, l'effroi du danger, les cris de douleur des blessés cessent, tous montent ou sont portés sur le pont ; tous les pavillons, toutes les flammes sont arborés, le pavillon principal est cloué, les cris de : Vive la liberté! vive la France ! vive la République ! se font entendre de tous côtés ; c'est le spectacle touchant et animé d'une fête civique plutôt que le moment terrible d'un naufrage. » Des procès-verbaux et des enquêtes il résulte que, sur un équipage de 723 hommes, 267 furent recueillis par les Anglais, environ 250 furent tués pendant la lutte ; restaient donc environ sur le pont 210 hommes qui s'abîmèrent dans les flots plutôt que de se rendre ! (1)

Pour célébrer ce magnifique fait d'armes, Lebrun met au pillage toute la défroque de la géographie préhistorique :

Au sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchants,
Par de timides sons le fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que, des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier trait que lance un poète lyrique
Soit une flèche d'Apollon...

Argo, la nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au fond des cieux,
Quel que fût le succès de sa course lointaine,
Prit un essor audacieux.

(1) Un historien anglais, William James, a commis l'infamie d'attribuer l'enthousiasme des marins du *Vengeur* à leurs *fréquentes visites aux spiritueux !*

N'est-ce pas là le plus révoltant des contre-sens ? Quoi ! voilà une pièce de vers destinée à faire revivre un héroïque dévouement, à éterniser la mort de deux cents braves marins, à être chantée en public, apprise, méditée par les adolescents et les jeunes filles, répandue dans les classes illettrées pour y incruster plus profondément l'amour du sol natal, et pas un mot n'est à la portée du public spécial auquel elle s'adresse ! Sait-il, ce public, que le Rhodope est une montagne de Thrace consacrée à Mars, dieu de la guerre ; que Calliope est une des neuf muses, celle qui présidait à l'histoire ; qu'elle eut pour fils Orphée, fameux poète ; que Pindare est un poète célèbre par la hardiesse de ses images ; que l'Hélicon est une montagne consacrée à Apollon, dieu de la poésie ; que le navire Argo transporta dans la Colchide Jason et ses compagnons désireux de conquérir la Toison d'or ; qu'après l'expédition, ce navire fut consacré à Neptune et à Minerve, qui l'enlevèrent et le placèrent au ciel, après l'avoir transformé en constellation ? Qui lui dira qu'en telle circonstance, si l'on en croit Apollonius de Rhodes dans ses *Argonautiques*, ce navire prit la parole ? Quel commentateur breveté, quel aristarque officiel, quel interprète de la littérature républicaine s'appesantira sur les attributions de Neptune et de Minerve, sur les poèmes épiques en général, et les *Argonautiques* en particulier, sur le merveilleux dans l'épopée et sur la biographie d'Apollonius ? (1) La Convention aurait dû créer une chaire de mythologie comparée dont le titulaire eût commenté l'ode de Lebrun !

Il s'en faut que le poète ait toujours été également inspiré : quelle faiblesse parfois, et quel prosaïsme !

---

(1) Apollonius de Rhodes était natif d'Alexandrie, IIIe siècle après Jésus-Christ. On a de lui un poème sur l'expédition des Argonautes.

L'airain lui déclare la guerre :
Le fer, l'onde, la flamme entourent ces héros ;
Sans doute ils triomphaient, mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre sous les flots !

Les trois strophes suivantes sont animées d'un véritable souffle :

Captifs !... la vie est un outrage :
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais en frémissant admire leur courage,
Albion pâlit devant eux.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté ;
Sous le flot qui le couvre entendez-vous encore
Ce cri : Vive la liberté !

Ce cri, c'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la mort et par les flots jaloux ;
Sans cesse il revivra répété sur ma lyre,
Siècles, il planera sur vous !

Malgré ses hyperboles, ses figures trop souvent gigantesques et outrées, la perpétuelle tension de son style, ses obscurités voulues, son excessif déploiement d'érudition, ses intempestives allusions et je ne sais quelle sécheresse et quelle raideur, Lebrun est un poète qui, plus d'une fois, a eu la vision du beau. Mais son caractère était bas, versatile, sa muse quémandeuse et vénale : il attaque indifféremment les régicides et Marie-Antoinette ; il a des trésors d'insolence pour la reine infortunée et des apostrophes virulentes contre les brigands qui ensanglantent le pays. Sur Marie-Antoinette il a écrit ces vers ignobles que plus tard il essaya de faire disparaître :

Reine que nous donna la colère céleste,
Que la foudre n'a-t-elle embrasé ton berceau !
Combien ce coup heureux eût épargné de crimes !
Ivre de notre sang, désastreuse beauté,
Femme horrible !...

L'impartiale histoire notera que cette « femme horrible » avait accordé à Lebrun ruiné une pension de 2000 livres ! La reconnaissance est une belle chose !

Aux Couthon et aux Collot il envoie cette furibonde invective :

Eh ! que ferait l'agneau paisible
Parmi des loups cruels, des tigres dévorants ?
Quel bras, quelle égide invisible
Peut nous défendre des tyrans ?

Revenons à une note moins sinistre. Le sphinx lui-même eût hésité à donner le mot de cette énigme :

J'y vais épier le phosphore
De l'astre des buissons dans leur sein dérobé ;
Je m'y plais à nourrir encore
L'amant des feuilles de Thisbé.

Par *l'amant des feuilles de Thisbé*, il entend le ver à soie, qui se nourrit des feuilles du mûrier (c'est sous un mûrier que Pyrame avait donné rendez-vous à Thisbé). Quant à *l'astre des buissons*, cette jolie périphrase désigne le ver luisant !

Mais le véritable poète-lauréat, le Tyrtée officiel de la République, fut Marie-Joseph Chénier, l'auteur du *Chant du Départ*, dont quelques vers sont restés dans la mémoire du peuple.

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La Liberté guide nos pas,
Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.

Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil !
Le peuple souverain s'avance :
Tyrans, descendez au cercueil.

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr ;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

Cette strophe était dite par un représentant du peuple, une autre par *une mère de famille*, la suivante par *un vieillard*, l'avant-dernière par *une jeune fille* :

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si pour s'unir un jour à notre destinée
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang dans les batailles
Ait coulé pour l'égalité !

Cette amante forcenée de l'égalité aurait dû épouser le citoyen qui renonça au nom de ses pères pour prendre celui de *Niveau* (1).

La pièce était close par un chœur de guerriers qui s'engageaient à « plonger la féodalité dans une nuit profonde » ; le tout était suivi de la sempiternelle ritournelle : *la République nous appelle.*

Comme facture, et au point de vue de l'exécution matérielle, le *Chant du Départ* est véritablement remarquable, malgré la banalité de la plupart des rimes ; dans la strophe chantée par *une mère de famille*, nous relevons des rimes rudimentaires, qu'un poète réellement maître de son outil eût évitées avec soin : *larmes, armes, douleurs, pleurs, vie, patrie, nous, vous.* Ajoutons que, pour une invitation à la marche,le rythme est bien solennel, bien majestueux, et plutôt capable de couper net les jambes que d'accélérer l'allure des soldats !

Pour la première représentation du *Chant du Départ*, on vit sans doute le même cérémonial que celui qui, deux ans plus tard, fut suivi à l'occasion de la *Fête des Victoires.* Ici une statue colossale de la Liberté, là des trophées d'armes, un poteau gigantesque soutenant un bonnet, celui de Guillaume Tell ou un bonnet phrygien,

(1) Cf. Challamel, *Histoire, Musée de la République française, II.*

au choix, des trépieds avec des vases où brûlent des parfums, des tentes sur le talus du Champ de Mars, des arbres avec des flammes tricolores, des boucliers sur lesquels on lit le nom des départements, des salves d'artillerie, des députations de vétérans, d'invalides, d'épouses, de jeunes gens, d'enfants, portées sur des chars que traînent des bœufs blancs aux cornes dorées, garnies de branchages, de fleurs, de guirlandes, de banderolles. La fête se termina par des repas à la laconienne, où le brouet était remplacé par le veau, et où chacun embrassait et voisins et voisines; par des illuminations, des exercices chorégraphiques où figuraient mères et filles vêtues de blanc et tout empanachées de rubans aux couleurs tricolores.

Pour la fête du 20 prairial, Chénier composa son *Hymne à l'Etre suprême :*

> O Toi seul incréé, seul grand, seul nécessaire,
> Auteur de la Vertu, principe de la Loi,
> Du pouvoir despotique immuable adversaire,
> La France est debout devant toi !

En faisant les restrictions inévitables, on peut dire que cette déclaration de foi panthéiste et déiste est une imitation, presque une reproduction du fameux hymne de Cléanthe (1) à Jupiter: « O le plus illustre des Immortels, aux noms multiples, toujours tout-puissant, Zeus, premier créateur de la nature, qui gouvernes tout suivant la loi, salut !.. Notre race vient de toi.., ce monde qui roule autour de la terre, t'obéit...» Et plus loin, cette pensée tant admirée par Villemain : « Aucune action n'a lieu sur la terre sans toi, ô Divinité, ni dans le ciel divin et éthéré, ni sur la mer, excepté ce que le méchant accomplit dans sa démence (2). »

(1) Philosophe stoïcien, né en 300 avant J.-C., succéda à Zénon, chef de l'école.

(2) Κύδιστ' ἀθανάτων, πολυώνυμε, παγκρατὲς αἰεί, κ. τ. λ.

Chénier s'en est inspiré dans cette strophe d'une envolée splendide :

Mais il est pour sa gloire un sanctuaire auguste,
Plus grand que l'empyrée et ses palais d'azur :
Dieu lui-même, habitant le cœur de l'homme juste,
Y goûte un encens libre et pur.

Mais nous ne sortons pas de la poésie savante, alexandrine, la poésie académique, la poésie de professeur de faculté. Arrivons à l'hymne dans lequel s'incarne la Révolution. Il fut joué, chanté d'abord par un bataillon de Rhône-et-Loire. Rouget de l'Isle (1) dit l'avoir fait « dans la nuit qui suivit la proclamation de la guerre, fin avril 1792. » Il est inutile de rappeler la légende vulgarisée par un tableau célèbre. Rouget était chez le maire de Strasbourg, Dietrich, qui lui demanda d'inventer quelque chant capable d'enflammer le courage des soldats, de réchauffer leur enthousiasme, de les mener sûrement à la victoire. Il quitta la salle du banquet vers minuit, rentra dans sa chambre, prit son violon, et composa de verve paroles et musique; le lendemain le chef-d'œuvre était parachevé. Une des nièces de Dietrich se mit au piano et accompagna le poète. Deux mois plus tard ce chant de guerre fut transporté à Marseille, et on en distribua un exemplaire à chacun des volontaires marseillais qui partaient pour Paris. Ceux-ci le chantèrent lors de l'attaque du château des Tuileries, au 10 août. Dès lors il fut baptisé *la Marseillaise*.

Un éminent écrivain a soufflé sur ce roman que l'histoire vraie a détrôné. La paternité de Rouget n'est nullement démontrée, tant s'en faut ! Devant la sagace, l'implacable dialectique de M. Arthur Loth, que subsiste-t-il et du poète et du musicien ? On le sait main-

(1) Était officier du génie en 1789. (Né en 1760 à Lons-le-Saulnier, mort en 1836 à Choisy-le-Roi.)

tenant : la *Marseillaise* est une œuvre formée de pièces de rapport, une marqueterie dont les morceaux ont été habilement juxtaposés. L'auteur avait une excellente mémoire, voilà le fait qui résulte le plus clairement de l'histoire de l'hymne révolutionnaire. Que dis-je ? la pensée exprimée dans la première strophe ne lui appartient pas en propre ; elle était, à cette époque, dans la plupart des esprits et des cœurs, elle circulait comme une poussière impalpable répandue dans l'atmosphère. Sur la frontière du Nord, sur celles de l'Est et du Sud-Est, on entendait le cri *aux armes*, poussé parfois avec plus de conviction que d'intelligence. Or, dans *la Marseillaise*, qu'y a-t-il ? La première strophe, et c'est tout. Même parmi les plus farouches républicains, il en est bien peu qui puissent dire les cinquante-six vers dont elle se compose. La septième strophe, du reste, est de Louis Dubois, qui en a revendiqué l'honneur en 1848, et la sixième : « Amour sacré de la patrie, » est d'une versification bien soignée, et d'une phraséologie bien correcte, pour qu'on puisse l'attribuer à Rouget lui-même !

Mais loin de nous la pensée de l'attaquer ! Nous connaissons la fable de La Fontaine, et nous n'avons pas oublié la mésaventure du serpent qui s'acharne sur la lime. Au surplus, il suffit d'avoir dans les veines un peu du sang de ces vaillants soldats qui, aux accents de *la Marseillaise*, avec Montbrun (1) et Ségur (2), enlevaient les défilés de Somo Sierra (3), pour imposer silence aux velléités de critique et de blâme que soulèverait en nous l'intervention inopportune et dérisoire

(1) Célèbre général de cavalerie, s'illustra à Iéna, Eylau, Friedland, en Espagne, fut tué à la bataille de Mojaïk, en 1812.

(2) Fils du comte de Ségur, grand maître des cérémonies, fit des prodiges de valeur dans la campagne de 1806, dans la guerre d'Espagne, dans l'expédition de Russie, dont il se fit depuis l'historien éloquent.

(3) 13 novembre 1808.

de ce chant de guerre à des époques récentes. Nous ne voulons nous rappeler que le rôle qu'il a joué en 1792, alors qu'il donnait à nos conscrits la fièvre des combats, la force de supporter les privations de toute nature, l'énergie nécessaire pour tenir l'Europe en échec et sauver le territoire.

Ce qui donne cette intensité de signification à la première strophe, la strophe *géniale*, c'est que, en quelques vers, elle fait appel aux sentiments les plus véhéments, aux plus tumultueuses passions de l'âme humaine. D'abord elle s'adresse à cet amour du pays où l'on est né : « Allons, *enfants de la patrie ;* » puis au désir d'acquérir de la renommée, désir si puissant, à toutes les époques, chez les vaniteuses populations de la Gaule : « *le jour de gloire est arrivé.* » Elle réveille ensuite la haine du despotisme, avivée avec tant de persévérance par les sectaires du 18e siècle, par ce brave homme de Thomas, dans son *Éloge de Marc-Aurèle*, par une foule de déclamations furibondes dont le prototype est *l'Histoire philosophique du commerce dans les Indes* (1). L'image du quatrième vers « *l'étendard sanglant* » faisait sur les auditeurs le même effet que le haillon de pourpre sur le taureau ; on remarquera aussi la dure sonorité de ces syllabes *ten-dart-san-glant*, qui, en forçant le volume de la voix, contribuaient puissamment à entretenir l'exaltation. C'est maintenant l'insulte : « *ces féroces soldats,* » et bientôt l'un des plus nobles sentiments qui puissent faire palpiter l'âme humaine, l'amour de la famille, la piété pour le foyer menacé : « *ils viennent égorger nos fils, nos compagnes !* » Pleine de tous ces sentiments, l'âme éclatait ! Encore si l'ennemi se contentait du meurtre, mais il y joint l'outrage, la dérision, la provocation : « *jusque dans nos bras !* » La pensée

(1) Ouvrage de l'abbé Raynal, né dans l'Aveyron (Rouergue) en 1711, mort en 1796.

se fait jour alors, non dans une longue période, ce qui eût été un contre-sens, mais par un cri, une sorte de spasme terrible : « *Aux armes !* »

La suite n'a pas la même valeur : la seconde strophe est une déclamation prolixe (en huit vers !) sur les *entraves* que *les traîtres et les rois conjurés* forgent pour les malheureux Français. Mais quel mouvement, quelle vie, quelle rage superbe ! C'est bien là une poésie qui sonne le pas de charge. Vraiment ici la critique est déroutée : les vers, considérés un à un, sont moins que médiocres, et l'effet total est énorme. Quel dommage que cet hymne ne soit pas exclusivement dirigé contre les ennemis de la patrie, au lieu de viser des traîtres imaginaires ! Il serait le chant réellement national, le chant de tous les partis réunis et confondus dans une haine commune contre l'ennemi envahisseur. Quand Uhland (1) essayait, par ses vers éloquents, de soulever l'Europe abattue contre le dominateur du monde, il n'y mêlait pas de petites rancunes politiques, il interpellait tour à tour ceux qu'opprimait Napoléon : « En avant ! en avant ! toujours en avant ! La Russie a fait entendre ce noble cri : En avant ! — Lève-toi, puissante Autriche, en avant ! fais comme les autres nations ; en avant ! — Aux armes, vieille terre de Saxe ! en avant ! donne la main aux autres ; en avant ! — En avant, Hollande, Belgique ! en avant ! Brandissez le glaive dans vos mains libres ; en avant ! — En avant, Espagne, Angleterre ! Vite, tendez la main à vos frères ; en avant ! »

On comprend la chanson guerrière à une époque de troubles ; on s'explique moins la publication d'un certain nombre de fables. C'est pourtant en 1792 que parurent les fables de Florian, au bruit du canon qui

(1) Uhland, un des poètes lyriques les plus remarquables de l'Allemagne ; on cite ses *odes*, ses *ballades* et ses *poésies légères*.

battait en brèche le château des Tuileries et la royauté, au moment de l'arrivée des Prussiens en France, du bombardement de Lille par les Autrichiens, à l'heure où les prisons de Paris regorgeaient de victimes, où retentissait la voix sinistre de Fouquier-Tinville envoyant les prévenus à la mort par ces mots terribles: « Élargissez monsieur ! »

Beaucoup d'autres au XVIIIe siècle, avant Florian, avaient composé des fables, et l'on n'a pas absolument oublié les noms de Lamotte (1), de Grécourt (2), du duc de Nivernais (3), de Boufflers (4); seul entre tous, Florian, sans supporter la comparaison avec La Fontaine, occupe, dans le genre de l'apologue, une place honorable, la première, s'il faut le dire, puisque l'auteur des *Animaux malades de la peste* s'est élevé à une hauteur qui défie toute compétition rivale.

Jean-Pierre-Claris de Florian naquit en 1755 dans les Basses-Cévennes. A treize ans, il fut page du duc de Penthièvre, si célèbre par sa bonté et sa bienfaisance, qui ne ressemblaient en rien aux visées humanitaires et philanthropiques de son contemporain, M. de Monthyon (5), s'il faut en croire la pseudo-marquise de Créquy. Qu'on veuille bien nous pardonner cette courte digression relative aux fameux prix de vertu : « On n'avait jamais rien vu de si solennellement niais que les distributions de ces prix de vertu, avec la ridicule proclamation d'une ou deux personnes

(1) Poète célèbre né en 1672, mort en 1731, a composé des fables trop ingénieuses et maniérées. Il composa aussi *Inès de Castro*, dont il a déjà été parlé.

(2) Poète qui eut de la réputation à l'époque où parurent ses fables et ses contes ; ces derniers sont malheureusement souillés par le cynisme des tableaux.

(3) Louis Mancini Mazarini, duc de Nivernais, né en 1716, mort en 1798 ; aussi distingué par son mérite que par son esprit ; s'occupa presque toute sa vie de madrigaux, d'épîtres, de fables.

(4) Stanislas, chevalier de Boufflers, a laissé la réputation d'un chansonnier aimable, d'un fabuliste spirituel.

(5) Né à Versailles en 1733, mort à Paris en 1820.

vertueuses, comme il y en avait par milliers dans tous les hôpitaux, les sacristies, les congrégations et les communautés du royaume. Mais il était convenu quil fallait se passer de religion ; la charité n équivalait pas à la bienfaisance, et du reste la bienfaisance était pour beaucoup moins dans les calculs de M. de Monthyon, que l'envie de se faire élire à l'Académie française, où ses ennuyeuses brochures n'avaient jamais pu le faire parvenir. Il en avait rêvé toute sa vie, et, ne sachant plus de quel marteau frapper à cette porte, il imagina d'en pousser les battants avec des lingots philanthropiques. Quand il avisait et prévoyait que son nom, proféré solennellement à la distribution de chacun de ses prix, le rendrait immortel à l'égal du cardinal de Richelieu et du chancelier Séguier, autre bienfaiteur de l'Académie française, il en exultait sous sa grosse perruque; et si les suffrages académiques avaient pu se mettre à l'enchère, il aurait certainement donné, pour se les acquérir, la presque totalité de son bien, de son vivant! Ce n'est pas qu'il ne fût vilainement avare, mais c'est qu'il avait tendu toutes les fibres de son amour-propre et les muscles de son affection sur l'Académie française. — « Mon Dieu, mon Dieu! disait-il après le 10 août, avec l'accent d'un mortel effroi, croyez-vous que l'Académie française aurait quelque chose à risquer? » Il a toujours été dur et sordide ; avec un revenu de trente mille écus de rente, il se refusait à payer la pension d'une de ses nièces qui n'avait aucune fortune... Il entassait continuellement écus sur écus pour instituer des prix académiques, et c'était, du reste, un gros maître des requêtes assez bourru, sottement philosophe et lourdement ennuyeux. On l'avait surnommé le *sanglier philanthrope* (1). »

Après avoir été page au service du duc de Penthiè-

(1) *Mémoires de la marquise de Créquy*, tome VI, 209.

vre, Florian entra à l'école d'artillerie dont le siége était à Bapaume (1). La jeunesse qui en suivait les cours était indisciplinée, bouillante, querelleuse, et, pour un mot malsonnant, mettait l'épée au clair. Le futur chantre de Galathée, le doux poète des pastorales, fut blessé plusieurs fois en duel. Tout en conservant le grade de lieutenant, il fut dispensé de résidence, et devint gentilhomme ordinaire de son bienfaiteur. Son biographe (2) nous le représente d'une taille au-dessous de la médiocre, fortement constitué, assez laid de figure, mais rachetant ce défaut par la sérénité et la gaîté qui brillaient dans son regard et donnaient à ses yeux d'un noir de jais la plus agréable expression. Sa bonne humeur était communicative, irrésistible ; il eût fait rire la personne la plus mélancolique, et l'effet de ses plaisanteries était d'autant plus assuré, qu'il conservait d'ordinaire,une extrême gravité extérieure. En retraite au couvent de la Trappe avec le duc de Penthièvre, il n'interrompait même pas ses habitudes d'espièglerie. On en cite le trait suivant : chez les Trappistes, quand la messe est finie, tout le monde se prosterne en attendant que le supérieur donne le signal de se relever. C'est un laps de temps que chacun doit employer à faire ses réflexions, à examiner sa conscience. Un matin, Florian, pour qui, sans doute, la méditation se prolongeait outre mesure, et qui songeait au déjeûner, s'amusa à donner sur la stalle un coup assez violent avec son livre de prières. Croyant que ce bruit était le signal habituel, un religieux se redressa, regarda derrière lui, et, constatant son erreur, s'inclina de nouveau. Quand l'assistance quitta l'église, Florian fut fort surpris et eut les larmes aux yeux, lui, l'incorrigible rieur, de voir ce pauvre moine coupable de s'être mépris, et, peut-être

(1) Ville de France (Pas-de-Calais), arrondissement d'Arras.
(2) L. F. Jauffret.

d'avoir laissé échapper un sourire, venir se jeter à ses pieds, par ordre du supérieur.

Grâce à sa mère, qui était d'origine castillane, Florian possédait la langue et la littérature espagnoles, ce qui lui permit de donner du *Don Quichotte* (1) une traduction dont la fidélité est douteuse, mais dont la lecture est amusante. En 1783, il publia le roman-pastorale de Galathée ; en 1786, une imitation du *Télémaque*, dont Numa Pompilius est le héros, en 1788 ; *Estelle*, qui eut peu de succès, car les préoccupations étaient ailleurs ! En 1793, il dut quitter Paris, lors du décret qui en exilait les nobles, se fixa à Sceaux et fut jeté en prison. Sans livres, presque sans papier, il s'y ennuya beaucoup au milieu de ses six cents co-détenus. On a retrouvé dans ses papiers le brouillon d'une lettre qu'il écrivit à un député pour être mis en liberté. Il s'y recommande à la bienveillance du législateur en lui annonçant qu'il a conçu le plan d'un ouvrage utile à la morale publique, et consacré à l'éloge du parangon de la liberté helvétique, Guillaume Tell : « La fauvette qui chantait auprès du marais de Lerne (2) lorsque Hercule combattait l'hydre, n'excita point la colère du héros libérateur. Peut-être même, après la victoire, l'écouta-t-il avec bonté. » Il rappelle ensuite avec complaisance qu'il n'a pas quitté un moment sa patrie, qu'il a commandé trois ans une garde nationale, donné sous la monarchie plusieurs ouvrages qui ont failli le faire jeter à la Bastille, et publié un recueil de fables parmi lesquelles celle des *Singes et du Léopard.*

Peut-être a-t-on oublié cette fable, dont la donnée ne manque pas de hardiesse : il y représente des singes

(1) Chef-d'œuvre de l'espagnol Cervantès. (Celui-ci,né en 1547, dans la vieille Castille, mourut en 1616.)

(2) Ce marais était dans l'Argolide ; il était habité par une hydre qui avait sept têtes, et il en renaissait plusieurs quand on en avait coupé une ; Hercule tua l'hydre en abattant toutes ses têtes d'un seul coup.

qui jouent à la main chaude. Une bonne vieille guenon tient sur ses genoux la tête de l'un d'eux, chargé de recevoir les coups et de deviner la main qui les a portés. Quels cris de joie, quels sauts, quelles gambades! Attiré par ce bruit, un jeune léopard survient, se mêle à la bande joyeuse, et demande à prendre part au jeu. On se récrie sur l'honneur qu'il veut bien faire à de pauvres hères. Quoi ! il daignera descendre jusqu'à eux !

— Oui, c'est ma fantaisie ;
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.

L'un des singes enfonce sa tête dans le giron de la vénérable mauricaude, étend la patte; le léopard frappe: du sang coule ! Le singe ne dit mot, s'esquive, pendant que ses compagnons effrayés font semblant de rire et disparaissent un à un,

En se disant entre leurs dents :
Ne jouons pas avec les grands.
Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

Les tristes *léopards* de la Terreur durent relâcher Florian quand leur règne fut terminé. Le malheureux poète retourna à Sceaux ; mais sa santé avait été profondément ébranlée par les privations et les émotions de toute nature, il ne tarda pas à mourir (1). Il avait à peine trente-huit ans! Ses dernières paroles furent: « Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alizier de mon village, où les bergères se rassemblent pour danser! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arracher le gazon qui couvrirait mon tombeau; que les enfants, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés! » Vœu bien digne du sympathique et tendre poète!

(1) 13 septembre 1794.

Florian travaillait beaucoup, écrivant sans cesse, parfois du matin au soir, vivant heureux dans son petit appartement de l'hôtel de Toulouse, au milieu de ses livres, à côté de la grande volière où chantaient ses oiseaux préférés. Son principal plaisir était de faire du bien ; il aimait à donner, à soulager l'infortune. Lorsque son libraire le payait d'un ouvrage, les pauvres n'étaient jamais oubliés ; sur son salaire Florian prélevait une large dîme, et le curé de Saint-Eustache, ami du poète, était le dispensateur habituel de ses dons.

Ce fut le duc de Penthièvre qui lui conseilla de faire des fables ; le poète ne se fit pas illusion sur le péril qu'il courait à s'essayer dans un genre qui semblait épuisé après Lafontaine. Il a expliqué par une ingé nieuse allégorie pour quel motif il a osé, malgré l'écrasant souvenir de son grand prédécesseur, composer, lui aussi, des apologues : la page vaut la peine d'être citée :

« Si la plus belle des femmes, Hélène, par exemple, régnait encore à Lacédémone, et que tous les Grecs, tous les étrangers, fussent ravis d'admiration en la voyant paraître dans les jeux publics, ornée d'abord de ses attraits enchanteurs, de sa grâce, de sa beauté divine, et puis encore de l'éclat que donne la royauté, que penseriez-vous d'une petite paysanne que je veux bien supposer jeune, fraîche, avec des yeux noirs, et qui, voyant paraître la reine, se croirait obligée d'aller se cacher ? Vous lui diriez : Ma chère enfant, pourquoi vous priver des jeux ? Personne, je vous assure, ne songe à vous comparer avec la reine de Sparte. Il n'y a qu'une Hélène au monde ; comment vous vient-il dans la tête que l'on puisse songer à vous ? Tenez-vous à votre place. La plupart des Grecs ne vous regarderont pas, car la reine est là-haut, et vous êtes ici. Ceux

qui vous regarderont, vous ne les ferez pas fuir. Il y en a même qui peut-être vous trouveront à leur gré, vous en ferez vos amis, et vous admirerez avec eux la beauté de cette reine du monde. » On devine que, dans cet apologue, Hélène n'est autre que la muse de La Fontaine, et la petite paysanne la muse de Florian.

Nous aurions maintenant à indiquer les différentes sources où le poète a puisé la première idée de ses récits. Mais qu'importe, après tout, qu'il les ait empruntés au poète anglais Gay (1), à l'indien Bidpaï (2), aux Allemands, ou à l'espagnol Yriarte (3)? Est-ce que La Fontaine n'a pas tiré ses fables des recueils d'Ésope et de Phèdre, sans parler de ce qu'il doit aux Ysopets (4), à Marot, à Rabelais, à Bonaventure des Périers (5)? Tout est à tous en littérature. Celui-là est le véritable maître de l'idée, qui lui donne sa forme définitive. Florian a, du reste, parfaitement compris et commenté le vers de son prédécesseur appelant la fable

Une ample comédie à cent actes divers.

Oui, dit-il, elle est un drame, et comme elle ne peut être aidée par des acteurs réels, par le prestige du théâtre, et qu'elle doit cependant donner la comédie, il résulte que l'aptitude qu'il lui convient surtout de posséder, est celle de peindre ; ne faut-il pas qu'il nous montre ce théâtre, ces acteurs qui lui manquent ? ne faut-il pas qu'il soit à lui-même son décorateur, son habilleur, son couturier? ne faut-il pas qu'il joue ses rôles, qu'il exprime les gestes, les attitudes, les mines, les jeux du visage qui contribuent tant à l'effet des scènes ?

(1) Né en 1688, mort en 1732.

(2) Brahmane indien auteur ou collecteur d'un *Recueil de Fables*.

(3) Savant espagnol né dans l'île de Ténériffe en 1751, mort en 1791, a composé des *Fables littéraires*, critique spirituelle des écrivains de son temps.

(4) *Recueil de Fables* écrites au moyen-âge.

(5) Poète, ami de Clément Marot, valet de chambre de Marguerite de Navarre, sœur de François Ier ; il mourut en 1544.

Remarque admirable dont Florian ne s'est pas toujours souvenu.

On aura de la peine à croire, et pourtant rien n'est plus vrai, que Florian a, dans son recueil, ses *Deux Pigeons* et son *Paysan du Danube*, nous voulons dire une fable touchante au suprême degré par la peinture de l'amitié, une autre remarquable par toutes les séductions d'une mâle éloquence. Qui de nous, sur les bancs de l'école, n'a pas appris le *Lapin et la Sarcelle ?* La Fontaine lui-même en eût admiré la trame d'une élégance si simple, la sensibilité sans recherche, l'émotion graduée avec art ; il y eût noté, non sans attendrissement, des vers dictés par le cœur, et qui rappellent, au sujet de l'amitié, la fameuse exclamation de son auteur préféré : *O qui complexus et gaudia quanta fuerunt !* (1)

Faut-il résumer, c'est-à-dire gâter ce charmant petit récit ?

Dans un parc, auprès d'une petite rivière, un lapin et une sarcelle vivaient heureux et contents :

> Tout était en commun, plaisirs, chagrins, souffrance.

Un jour, allant voir son amie, le lapin trouve le logis désert ; la mort dans l'âme, il cherche partout, et finit par la trouver captive dans une grande volière : son affection lui inspire l'idée et lui donne le courage de creuser le sol et de pratiquer un souterrain qui lui permette de la rejoindre ; il l'entraîne au dehors :

> En la rendant au jour, il est prêt à mourir
> De plaisir.

Mais le maître, prévenu du dégât, se met dans une affreuse colère, et court à la poursuite des deux coupables : aidé de ses furets, armé de son fusil, il fait un affreux carnage de tous les lapins qu'il rencontre :

(1) O quels embrassements, quelles joies ce furent ! (Horace)

Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes :
Dans le funeste jour de Cannes (1)
On mit moins de Romains à bas.

On retrouve ici la manière de La Fontaine : le poète prend ses personnages pour des êtres intelligents, raisonnables ; il les assimile à l'homme, il leur suppose des mânes, et leur destruction lui rappelle le massacre des soldats de Paul Émile (2).

Quant à notre brave Jeannot Lapin, tapi auprès de sa compagne, il attendait la mort,

Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord
Pour ne pas mourir devant elle.

Trait d'exquise délicatesse ! Mais, à son tour, la sarcelle a réfléchi ; elle s'en va chercher un vieux nid de canards, le remplit de feuilles sèches, en fait un bâtelet,

Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de câble.

Elle le met à l'eau, l'attire à elle, et bientôt, débarqués dans une île, à l'abri de toute atteinte, ils vécurent des jours dignes d'envie, aimant d'autant plus la vie

Qu'ils se la devaient tous deux.

Mais nous n'avons pas cité tous les vers qui méritent une mention.

Le lapin pénètre dans la volière

Comme un mineur qui prend une place de guerre.

Les détails d'un pittoresque familier ne manqueraient pas non plus :

Le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, *s'assied sur le derrière.*

(1) Bataille livrée en 216 avant Jésus-Christ, et où les Romains furent vaincus par Annibal.

(2) Consul romain, collègue de Varron, périt dans la journée de Cannes avec 50.000 Romains.

Parfois même un peu de recherche dans le sentiment, comme on en trouverait aussi dans l'ami de Mme de la Sablière (1) :

Là, prenant, leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.

En somme, cette fable est un chef-d'œuvre, malgré un certain manque de tenue dans le style, d'où l'inspiration est parfois absente.

La morale semble avoir un caractère moins universel que dans Lafontaine, mais l'application, pour paraître moins philosophique, en est cependant fort utile pour la vie. Que nous apprennent les carpillons qui se moquent des conseils de leur aînée ? Celle-ci leur recommande, au moment d'une inondation, de ne pas trop côtoyer les bords et de suivre le fond de la rivière :

Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.

Telle est l'image fidèle de l'imprévoyante et capricieuse jeunesse, que la monotonie des conseils ne rebute pas moins que les conseils eux-mêmes. L'expérience fournie par les années s'incarne en des formules immuables, et l'on commettrait une grave injustice en imputant à la vieillesse la persistante uniformité des conseils qui en dérivent. Ici, par exemple, la leçon qu'il convient de déduire de cette fable, est de tous points identique à celle qu'il faut tirer de *l'Hirondelle et les petits oiseaux* (2). Carpillons, oisillons, reçoivent un châtiment sévère parce qu'ils se sont dispensés de suivre les sages observations de ceux qui, *ayant beau-*

(1) La marquise de la Sablière était une des femmes les plus instruites et les plus distinguées du XVII[e] siècle ; elle accorda à La Fontaine une protection et une hospitalité généreuses ; elle mourut en 1693.

(2) Cf. Lafontaine, I, 8.

coup vu, avaient beaucoup retenu. La conclusion du poète est aussi attristante que vraie :

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
Pourquoi ? je le sais trop, hélas !
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère.

Quant au personnel de la ménagerie de Florian, il se compose d'animaux et d'oiseaux dont les mœurs sont plus sociables que celles des bêtes de Lafontaine. La philosophie du bonhomme n'est que trop souvent empreinte de *misanthropie*, puisqu'on sait que, après tout, c'est moins la faune de tel pays que l'humanité tout entière qu'il se propose d'étudier et de peindre. Il ne serait pas nécessaire de feuilleter longtemps son œuvre pour montrer que ses animaux, pétris de défiance et de ruse, manquent de douceur et de charité. Rappellerons-nous le cerf qui ronge la vigne sa bienfaitrice (1), le renard qui s'acharne après l'âne innocent et naïf (2), ou qui, après avoir mis à contribution la bonne volonté du bouc, le laisse piteusement empêtré au fond de son puits (3), le roussin d'Arcadie qui refuse au petit chien de se baisser pour lui laisser prendre un peu de nourriture (4), le pigeon aimé d'amour tendre et qui commet l'ingratitude noire de s'ennuyer au logis (5), la sotte et vaniteuse tortue qui ne vise à rien moins qu'à imiter Ulysse (6), la fourmi qui raille la misère de la cigale (7), le Rominagrobis hypocrite dont la griffe déchire les imprudents qui viennent le consulter ? (8) Florian ne jette pas sur le monde un

(1) Cf. *Le cerf et la vigne.*
(2) *Les animaux malades de la peste.*
(3) *Le renard et le bouc.*
(4) *L'âne et le petit chien.*
(5) *Les deux pigeons.*
(6) *Le tortue et les deux canards.*
(7) *La cigale et la fourmi.*
(8) *Le chat, la belette et le petit lapin.*

regard aussi désenchanté, et sait, à côté du mal, qui, hélas ! n'est que trop fréquent, constater aussi la présence du bien : les acteurs de sa comédie n'ignorent pas le devoir, ils pratiquent la vertu, et se font gloire d'être sensibles à la reconnaissance. En voici un exemple pris au hasard. Un œuf de chardonneret fut glissé par un amateur dans le nid d'une serine ; elle ne s'aperçut de rien, et couva le jeune étranger comme s'il eût été son fils :

Couché dans le duvet, il dort le long du jour,
A côté des serins dont il se croit le frère,
Reçoit la becquée à son tour,
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.

Quel gracieux tableau de famille le poète expose à nos yeux, quand il dépeint l'affection des jeunes serins pour le chardonneret, qui se croit le plus beau des habitants du nid !

Ses frères pensent tous de même :
Douce erreur qui toujours fait voir l'objet qu'on aime
Ressemblant à nous trait pour trait.

Ici Florian se rencontre avec son illustre devancier, qui fait dire au hibou que ses petits sont mignons, ainsi qu'avec l'auteur des *Maximes* (1), qui nous rappelle, avec une ingénieuse finesse, que l'esprit est toujours la dupe du cœur.

Cependant, comme cela se rencontre souvent en pareil cas, survient un jaloux qui, non sans une charitable perfidie, apprend au chardonneret que les oiseaux couleur « jonquille » n'ont avec lui aucun lien de parenté.

Vous avez le corps fauve et la tête écarlate,
Le bec... — Oui, dit l'oiseau, j'ai ce qu'il vous plaira,
Mais je n'ai point une âme ingrate.

(1) La Rochefoucauld.

La morale de cette gentille historiette a de tout temps une égale actualité : leçon qu'on ne médite pas suffisamment, loi stricte dont la transgression est une faute des plus graves, devoir qu'il est si doux de remplir ! *Aimer son bienfaiteur comme on aime ses parents.*

Mais l'on aurait de Florian une idée incomplète et très fausse, si l'on persistait à ne voir dans l'aimable écrivain qu'un moraliste fade, paterne et doucereux. Qu'on le sache bien : si ses animaux ne montrent pas souvent leurs griffes, ils en ont, et d'acérées ; ni la malice gauloise ni la verve satirique ne sont absentes de ses agréables récits. L'auteur, lorsqu'il le faut, trouve, ou des accents énergiques pour châtier le mal, ou des traits piquants pour ridiculiser la sottise. Que dis-je ? ce sont les narrations de ce genre qui, dans l'œuvre totale du poète, sont les mieux réussies et les plus populaires. Telle de ses acerbes boutades est une merveille pour la justesse de l'observation, pour la délicatesse de l'ironie, pour la sobriété de la touche, la rapidité de la marche, l'art supérieur qui a présidé à la disposition respective des personnages, enfin pour l'extraordinaire lucidité avec laquelle la leçon finale se dégage de l'ensemble. Le lecteur nous a devancé et nommé d'abord *le singe qui montre la lanterne magique.*

On voit un singe savant (il a collaboré à l'Encyclopédie) qui veut, un jour, faire un coup de sa tête. La science ne préserve pas toujours des sottes équipées. Notre homme, pardon ! notre singe, excelle à faire l'exercice à la prussienne, comme les soldats du stratégiste de Postdam. On voit qu'il suit la mode, et, faut-il l'ajouter, on voit aussi qu'il est vraiment originaire de cette généreuse terre des Gaules où l'on a des trésors d'admiration et d'enthousiasme pour ce qui vient de delà la Manche ou de delà le Rhin ! Il fait le tour de la ville, pour être plus sûr d'avoir un public, et choisir

lui-même son parterre. Rien de mieux raisonné. Il sait que chez nous la race des badauds est impérissable. Aussi apparaissent à la file

Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,

toute une affluence énorme, qui s'explique par l'exceptionnelle réputation du singe, cet artiste dont le nom, en vedette sur les affiches multicolores, met tout une ville en révolution. Le *tout Buffon*, nous allions dire le *tout Paris*, assiége les guichets ; les diverses classes de la société sont représentées parmi les curieux : les chiens d'abord, bourgeois oisifs et flâneurs, qui ne manquent aucune bonne occasion ; les chats, dilettanti plus difficiles à satisfaire ; les poulets, pauvres gens timides, d'ordinaire réservés et sédentaires, mais que décide un alléchant programme; les dindons, tribu immortelle, dont la prétention surpasse encore la bêtise ; enfin Messieurs les pourceaux, Doms Pourceaux, gros bonnets, richards dont il serait irrespectueux de scruter de trop près les instincts et les mœurs. Tous ces honnêtes gens sont d'autant plus empressés que la représentation sera gratuite, une vraie matinée littéraire du 14 juillet ! Pour le héros de la fête, bien que ce soit un orateur disert, il ne s'est pas fié à l'improvisation, et il prépare son auditoire par un morceau « fait exprès. » Le sujet que traite le conférencier, — professeur de choses (il a ses appareils à côté de lui), — est de ceux qui intéressent l'humanité tout entière : la création du monde, l'apparition au firmament des deux astres jumeaux, et le reste. « Voyez ! » crie en s'enrouant l'excellent Jacqueau. Or, il régnait une nuit profonde dans la salle, ce qui ne laisse pas de surprendre quelque peu les spectateurs. Le chat, sévère comme tous ceux qui n'ont pas payé leur place, déclare à qui veut l'entendre que, de toutes ces merveilles, aucune n'est visible pour lui. Indulgent au fond, et sceptique, le chien

opine du bonnet. Tel n'est point le cas du dindon, le triple sot, qui se croit plus malin que les autres. Par une faveur spéciale, lui, il voit bien « quelque chose ! » L'auditoire est sous le coup d'une complète cécité. Quelle est la cause de ce mystère ? Le maître ès-arts, le grand savant *arrivé en trois bateaux* (1), avait oublié d'éclairer sa lanterne !

Que d'écrivains en sont là ! Leur prétention avouée est de frapper l'imagination du lecteur, de donner la preuve des plus invraisemblables qualités littéraires, de se créer une place parmi cette élite de privilégiés dont les œuvres enchantent les loisirs des gens de goût ; ils multiplient les appels au public. Comme maître Gilles, ils crient : Voyez ! et si l'on prête à leur harangue l'attention même la plus soutenue, on ne parvient pas à percevoir la moindre lueur. N'est-ce point là l'histoire des Lycophorons (2) de tous les temps ?

A cette fable, où se rencontrent à foison les beautés littéraires du meilleur aloi, on préférera peut-être le *Laboureur de Castille*. En voici l'analyse : le petit-fils de Louis XIV, l'ancien duc d'Anjou, était, comme on sait, monté sur le trône d'Espagne en 1701, sous le nom de Philippe V. L'Europe effrayée de voir la même famille régner sur deux puissantes contrées, avait conclu contre nous la *Grande ligue de la Haye* (1701).

Quatre ans plus tard, le compétiteur de Philippe, l'archiduc Charles, débarque en Catalogne avec une armée de 10.000 soldats, et entre dans Madrid. Presque seul, le roi fuyait, songeant à sa couronne, qu'il croyait perdue. Il rencontre un vieillard, qui lui offre, pour défendre sa cause, ses douze fils qui l'accompagnent, et le force d'accepter une grosse somme d'argent.

(1) *Le singe et le léopard*, IX. 3. Lafontaine.

(2) Poète de l'école d'Alexandrie, qui composa sur la devineresse Cassandre, (fille de Priam, roi de Troie) un poème absolument incompréhensible.

Quand Philippe aura reconquis son royaume, il devra, en retour de ce service, se montrer plus attentif que jamais à faire le bonheur de son peuple. Telle est la seule condition imposée par l'inconnu.

Le portrait de celui-ci ne déparerait pas la plus belle fable de Lafontaine :

Tout-à-coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,
Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie
Ses enfants et son roi, sa femme et sa patrie,
Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup.....
Son habit, filé par ses filles,
Était ceint d'une peau de loup.
Sous un large chapeau, sa tête bien à l'aise
Faisait voir des yeux vifs et des traits basanés,
Et ses moustaches, de son nez
Descendaient jusque sur sa fraise (1).

Avec quelle fierté respectueuse il encourage le malheureux prince !

Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid ?
Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles :
Nous périrons pour toi dans les champs de l'honneur ;
Le hasard gagne les batailles,
Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur.

Son désintéressement égale sa générosité : il donne, il ne fait pas un marché :

. . . . la guerre finie,
Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,
Viendront te demander pour prix de leur service,
Des biens, des honneurs, des rubans,
Nous ne demanderons que repos et justice.

Plus d'un trait atteint l'éloquence :

Tant que tu as été puissant, dit le vieillard, nous sommes restés obscurément loin de toi, sans chercher à nous faire connaître ; maintenant que le sort des

(1) Collet à plusieurs doubles et plusieurs plis, qui tourne autour du cou. La fraise fut importée d'Italie en France au XVI[e] siècle.

batailles semble te persécuter, nous allons à ta rencontre pour t'offrir notre fortune et nos bras. Quelques mots suffisent à Florian pour tout dire :

On t'a vaincu. Nous te cherchons.

La connaissance de l'espagnol et la lecture d'Yriarte ont été fort profitables à notre poète ; les *Fables littéraires* lui fournissaient une mine féconde, et l'on regrette que ses *adaptations* n'aient pas été plus nombreuses. En général, les leçons de goût données par l'auteur espagnol sont aussi judicieuses que piquantes.

Veut-il prouver qu'il vaut mieux être critiqué par l'esprit qu'applaudi par la sottise, il nous montre l'ours qui, sous l'œil de son maître, répète sa leçon de chorégraphie, on devine avec quelle grâce et quels déhanchements grotesques. Le séduisant danseur demande au singe son avis : le singe lui répond qu'il danse très mal. Même question au porc. Celui-ci crie bravo, et assure qu'on ne fut jamais ni plus leste ni plus gracieux. Mais l'ours, vrai philosophe, réfléchit et se dit que, pour que le cochon le loue, il faut qu'il danse horriblement.

Veut-il nous rappeler le précepte de Boileau, que l'on doit consulter son esprit et ses forces, il nous cite le chien de tourne-broche qui rêve de remplacer le cheval de manège.

Veut-il nous apprendre que parfois le hasard suggère une inspiration passable, il nous rapporte l'exemple du baudet qui rencontre une flûte perdue par un berger, et qui souffle dans le tuyau sonore, d'où sort un bruit harmonieux. La conclusion est :

Ne faut qu'on s'émerveille,
Si, sans règle et sans art,
Un âne à courte oreille
Fait un heureux écart
Par hasard.

La littérature allemande semble, elle aussi, avoir été

mise à contribution par Florian ; il suffit de jeter un coup d'œil sur ses poèmes en prose, *Estelle* et *Galatée* surtout, pour reconnaître de fréquents emprunts à l'*Abel* de Gessner(1). Dans les fables, les emprunts sont moins nombreux, moins visibles, et le bon goût de l'auteur l'a heureusement préservé des défauts qui déparent l'œuvre de son modèle. Chez le poète zurichois, le sentiment est de convention, l'émotion est artificielle, les personnages ont des larmes dans la voix, et sont atteints d'une véritable incontinence d'attendrissement; leur candeur s'allie avec l'emphase, leur éloquence avec la prétention. Par exemple, on a beaucoup admiré ce vers où Florian parle d'un vieillard qui inspire à tous le respect :

Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.

L'image, certes, est grandiose, et le vers admirable. Pourquoi ? Parce qu'il a su se contenir, qu'il a résisté à la tentation d'entasser développements sur développements. Il était si facile de s'échauffer, de perdre terre et de faire un dithyrambe sur les sentiments de vénération qui doivent s'élever en nous à la vue d'un octogénaire ! Florian a vu le péril ; Gessner y a succombé. C'est l'éternelle histoire de la sobriété des écrivains de race latine, et de la prolixité des auteurs de race germanique ou saxonne ! Dans l'idylle intitulée *Mirtile*, on voit un berger qui sanglote épouvantablement devant son père qui ronfle sur l'herbe. « Quel doux éclat la lune répand sur sa tête chauve et sa barbe argentine ! Oh ! puissent les vents frais du soir, puisse la rosée humide ne te faire aucun mal ! A ces mots il lui baise le front pour l'éveiller doucement. » Rien de plus factice, de moins *humain*. Que nous sommes loin de Théocrite !

(1) Né en Suisse (1730-1788).

Comme celui-ci, comme Virgile, comme tous ceux qui ont peint les grandes scènes de la nature, Florian fait mainte allusion aux événements politiques, aux personnages marquants du jour, qu'il désigne sous le voile de l'allégorie, par quelque fiction ingénieuse dont il est facile de pénétrer le sens. La fable des *Deux Lions* ne serait-elle pas applicable aux dissentiments qui séparèrent toujours Ropesbierre et Danton ?

Florian nous montre deux lions qui, tourmentés par la soif, arrivèrent, dans l'immensité des sables, auprès d'un maigre filet d'eau :

Ils pouvaient boire ensemble, et la fraternité,
Le besoin, leur donnaient ce conseil salutaire;
Mais l'orgueil disait le contraire.

Ils veulent mutuellement s'empêcher d'approcher de l'onde bienfaisante, hérissent leur crinière, font entendre de tels rugissements que les tigres, tremblants d'effroi, vont se cacher au fond de leurs repaires ensanglantés.

Ce combat fut plus long qu'aucun de ces combats
Qui d'Achille ou d'Hector signalèrent la rage ;
Car les dieux ne s'en mêlaient pas.

Bientôt, déchirés, haletants, à moitié morts, ils se traînent à grand'peine jusqu'à la source :

Mais pendant le combat la source avait tari.
Ils expirent auprès...

Excellente leçon, profitable à d'autres époques encore qu'à l'histoire de la première république !

Florian, hélas ! allait périr victime de ces luttes fratricides. A la date du 27 messidor, Coittant, détenu qui nous a laissé une relation bien intéressante de son séjour à la prison de Port-Libre, écrit : « On nous a amené ce matin un homme très estimable, le chevalier de Florian, auteur de *Numa*, *Estelle*, » et c'est tout ! La muse de

l'histoire écrivait vite alors, et les noms se pressaient sur ses funestes tablettes. Quand le pauvre poète fut mort, son domestique fidèle, resté son dernier ami, apporta sur sa tombe une pierre où il avait gravé ces mots d'une incorrection touchante :

Monsieur de Florian,
Home de letre.

Aujourd'hui le souvenir du charmant fabuliste est plus vivant que jamais. Chaque année, au début de la saison des fleurs, les littérateurs de langue provençale se réunissent à Sceaux pour célébrer sa fête et couronner solennellement son buste. Par son talent, par son honnêteté, par l'élévation de son caractère, Florian est digne de tous ces honneurs.

On s'incline avec un respect sympathique devant cette existence cruellement et lâchement brisée. Pourquoi celui qui avait été un sémillant capitaine de dragons, dont le caractère était si expansif et si débordant de gaîté, d'entrain et d'humour, n'a-t-il pas supporté les angoisses de l'incertitude avec la folle insouciance de la plupart des détenus ? Les prisons n'étaient pas toujours, en effet, le séjour du chagrin et des larmes. Peu de lectures sont, comme document psychologique, aussi instructives que celle des mémoires consacrés au récit de l'existence qu'on menait dans ces antichambres de la guillotine. Là tous les rangs étaient confondus, toutes les distinctions oubliées, et les prétentions de diverse nature avaient disparu devant le désir unanimement ressenti de mettre à profit les dernières heures que peut-être on allait vivre. Dans l'égalité d'une infortune imméritée, tout le monde fraternisait. On savourait les plaisirs de la table, les riches payant le plus souvent pour les pauvres, « les pailleux (1). » L'ordinaire n'avait

(1) Ceux qui, n'étant pas assez pourvus d'argent pour avoir un lit, couchaient sur de la paille.

rien des repas d'Apicius (1), et l'estomac des anciens fermiers généraux (2) éprouvait plus d'une surprise désagréable : la soupe, un plat de légumes nageant dans l'eau, du porc aux choux et une demi-bouteille d'abondance ! Coittant,ce détenu de Port-Libre,se plaint,dans sa narration, qu'on lui vende trente sous soixante-quinze haricots ! Mais quand on avait pris la précaution d'acheter, en y mettant le prix, la complicité bienveillante du guichetier, on avait droit à plus d'une tolérance,à quelques douceurs. Le plus sûr moyen d'apprivoiser ces voraces cerbères, était de leur offrir une ou deux cotelettes, un gigot à l'ail, les pommes de terre et la salade traditionnelles, le tout arrosé de quelques bouteilles de Bordeaux (3). C'est le témoin cité plus haut qui nous donne tous ces curieux renseignements, langue de vipère, du reste, et passablement grincheux. Il prétend que le fournisseur de la prison de Port-Libre était un ancien perruquier, et qu'on s'apercevait à ses plats, toujours manqués et servis froid, qu'il était plus expert à donner un coup de peigne qu'à préparer un ragoût. Peut-être ! Le diner fini, on allait s'asseoir sur le banc de gazon installé à l'ombre du monumental acacia qui dominait la cour. Ceux qui avaient jadis occupé les emplois les plus enviés, s'estimaient heureux de prendre leur café dans une espèce de boyau obscur, où ils n'avaient pour siége qu'une méchante paillasse ou qu'une pile de bûches. Le soir, on se rassemblait dans un salon, autour de la grande table, chacun ayant eu soin d'apporter sa lumière ; les femmes brodaient, les hommes lisaient ; quelques-uns, près du poêle, causaient à voix basse. Aux heures ingrates, on jouait

(1) Romain fameux par sa gourmandise.

(2) La table des fermiers généraux, au XVIIIe siècle, avait joui d'une grande réputation.

(3) Cf. *Les prisons de Paris* (Dauban), pages 327 et 281.

avec *Brillant.* C'était un chien remarquable par l'instinct le plus développé qui fût. Il connaissait si bien, parmi les gardiens, ceux qui protégeaient sa maîtresse, Mme Lachabeaussière, qu'il ne se trompait jamais lorsqu'elle lui disait : *Je n'ai pas déjeuné*, ou *Je n'ai pas dîné*, ou *J'ai besoin de prendre l'air, va chercher Garnier ;* et le chien allait vers le gardien, lui sautait au cou, le ramenait à sa maîtresse. Brillant haïssait le concierge, et, ne pouvant s'en prendre à lui, se rabattait sur son chien, qui, chaque fois qu'ils se rencontraient, était sûr d'une leçon dans les règles.

Quand le silence se faisait, parfois une voix fraîche et gracieuse s'élevait au milieu de l'attention émue de tous les assistants ; accompagnée par un amateur sur quelque viole (1) d'amour du temps jadis, elle gémissait les accents de la douleur ou soupirait les plaisirs de l'espérance. Mais le délassement favori, celui qui enlevait tout repos, tout sommeil, toute sérénité aux femmes, aux jeunes filles, aux hommes jeunes ou vieux, riches ou dépenaillés, ci-devant ducs ou anciens laquais, c'était la composition de quelque pièce de vers. Tout le monde rimait. Chacun, de son mieux, caressait le dos pelé de Pégase (2) ; on cherchait, suivant le style du temps, à se désaltérer aux sources de Castalie (3). Une épidémie de métromanie sévissait sur les cachots. S'ils ne mouraient pas tous, presque tous étaient frappés. Mais approchons l'oreille de cette serrure, écoutons ce que dit le prisonnier. Que croyez-vous entendre ? Des cris, des sanglots, des appels à la justice divine chargée de réparer les erreurs de la justice humaine, les hurlements du farouche désespoir ? Regardez bien. Le voilà qui, d'un pas rapide, traverse sa

(1) Instrument qui tient le milieu entre l'alto et le violoncelle.

(2) Cheval ailé qui était censé porter les poètes sur l'Hélicon.

(3) Fontaine du Parnasse, dédiée aux Muses.

cellule, l'œil rivé au plafond constellé de toiles d'araignée ; son poing se crispe. Est-ce un fou furieux? Non, c'est un fou inoffensif, il rit aux anges. Mais il se précipite vers sa petite table, écrit avec une rapidité fiévreuse. N'ayez aucune crainte : ces feuilles de papier ne renferment ni une protestation à Fouquier-Tinville : elle serait jetée au panier ; ni un testament: qu'est-ce qu'un détenu peut léguer ? ni une satire à la Juvénal : la colère est de mauvais ton ; mais de petits vers doux, tendres et langoureux, quelque couplet à boire ou un bouquet à Chloris. Silence ! il commence à chanter sur l'air : *Que ne suis-je la fougère ?*

Si nous passons l'onde noire,
Amis, daignez quelquefois
Ressusciter la mémoire
De deux vrais amis des lois.
Dans ces moments pleins de charmes,
Fêtez-nous parmi les pots,
Et versez au lieu de larmes
Quelques flacons de Bordeaux.

Ces vers, qui n'ont rien de commun avec les chœurs d'Athalie, sont d'un jeune Bordelais, Pierre Ducourneau, qui les composa l'avant-veille de son exécution. Ici le *temps* fait quelque chose à l'affaire. Ils ne valent pas assurément les alcaïques (1) d'Horace, ils ne valent même pas les quatrains ou les huitains de Lafare (2) ou de Chaulieu (3); ils rappelleraient plutôt les couplets de Collé (4) ou de ce Panard (5) qui ne parlait jamais du vin sans que ses yeux (d'aucuns disent son nez) se

(1) Vers inventé par le poète grec Alcée ; il se compose de quatre pieds et d'une césure.

(2) Le marquis de Lafare, né dans le Vivarais en 1644, fut capitaine des gardes de Monsieur, frère de Louis XIV; a composé des poésies légères.

(3) Né en 1639. mort en 1720; poète épicurien, a mérité le surnom d'*Anacréon français*.

(4) Poète, chansonnier, né en 1709, mort en 1783.

(5) Vaudevilliste et chansonnier, né à Nogent-le-Roi en 1694, mort en 1763.

rougissent d'une voluptueuse et reconnaissante émotion.

Ducos, le célèbre girondin, ne cessa d'amuser ses compagnons par ses saillies, ses impromptus. On a le pot-pourri qu'il fit deux jours avant sa mort, et qu'il chanta, au milieu des rires de l'auditoire, sur différents airs à la mode: *Un jour de cet automne*, — *Je suis Lindor*, — *Malbrough*, etc. En voici le second couplet :

L'exorde est fini,
Je vais entrer en matière ;
L'exorde est fini,
J'en suis quitte, Dieu merci.
Cicéron cadet,
Je me pique d'éloquence ;
Cicéron cadet,
Mieux que lui je vais au fait.

On le chantait sur l'air : *Je ne saurais danser*. La tête du pauvre rimeur devait, quarante-huit heures plus tard, danser dans le panier de Sanson.

De même que chez le pauvre Scarron (1), ou dans la chambre bleue de la célèbre Arthénice (2), on se livrait au passe-temps des bouts-rimés. A la date du 23 Nivôse 1793, les beaux esprits de la prison de Port-Libre s'escrimèrent de leur mieux pour trouver un sens acceptable aux rimes suivantes, données par un amateur de bonne volonté : *constance*, *bonheur*, *prévenance*, *erreur*, *prudence*, *sommeil*, *jouissance*, *réveil*, *caresse*, *faveur*, *tendresse*, *pudeur*. Le maladroit indiquait douze rimes ! Que n'en ajoutait-il deux ? on eût fait un sonnet. Nous citerions volontiers les trois élucubrations inspirées par ces mots d'une désolante ba-

(1) La maison de ce poète burlesque, qui fut le premier mari de Mme de Maintenon, était fréquentée par l'élite des beaux esprits. On doit à Scarron le *Roman comique* et l'*Énéide travestie*.

(2) Anagramme de *Catherine* de Rambouillet, qui réunit dans son salon toutes les illustrations de la première moitié du XVIIe siècle.

nalité, mais ils ne furent l'occasion d'aucun chef-d'œuvre. Ces inoffensifs badinages revenaient assez souvent. Le duc de Laval-Montmorency s'y distinguait entre tous. Il se distinguait aussi par l'acharnement qu'il mettait à lutiner ses co-détenus.

A la prison du Luxembourg, le marquis de la Roche du Maine dépensait un esprit infernal à dauber sur le malheureux duc de Gesvres, cul-de-jatte et jouet de ceux qui l'entouraient ; il lui empruntait, dit un témoin oculaire, jusqu'à sa manière de parler : « Tu as beau faire le *patliote*, mon pauvre petit Gesvres, lui disait-il, tu seras *dillotiné*. — Ce n'est pas vrai, disait celui-ci, je ne suis pas *alistoclate* ; j'ai dépensé neuf cents *flancs* pour fêter la mort du *tylan*, ma *tommune* viendra me redemander, je *selai* mis en liberté. — Va, petit vilain, tu y passeras, te dis-je ; » et il lui passait la main sur les joues.

Mais le bouffon en titre, la tête de turc préférée, était un savetier polonais chargé de l'inspection des prisons, et qui écorchait horriblement le français ; on lui faisait mille questions auxquelles il répondait en un abominable jargon : « Citoyen, lui disait un prisonnier, s'il n'y a rien dans ma personne qui puisse me faire considérer comme suspect, fais-moi donc mettre en liberté. — Patience, reprit-il, *la justice est juste, la vérité est véridique, on te rendra justice, cette durée ne peut pas durer toujours.* »

Quand Chaumette (1) fut amené à la prison, les détenus allèrent le saluer, et l'un d'eux, s'inclinant profondément, lui adressa ces paroles : « Sublime agent national, conformément à ton immortel réquisitoire, je suis suspect, tu es suspect, (montrant un de ses camarades) il est suspect, nous sommes suspects, vous êtes suspects, ils sont tous suspects. »

(1) (1763 - 1794.) Fut procureur de la Commune de Paris.

Il y avait encore de beaux jours pour la gaîté française ! Mais il est temps de revenir à la poésie.

Le 12 pluviôse, les favoris d'Apollon méditèrent sur ces quatre rimes : *croc, broc, carcasse, filasse.* Un avocat, nommé Lamalle, s'en tira comme il put. Ses vers ne valent pas la peine d'être cités. Faut-il ajouter que c'étaient les dames qui proposaient les rimes et qui étaient chargées de distribuer les prix ? Avec un peu de bonne volonté, on pourrait voir dans ces solennités intimes une concurrence lointaine aux séances annuelles de la défunte Académie française. Le citoyen Coittant, dont on ne saurait trop louer la fécondité, composa une romance pour célébrer le dévouement de Melle de Sombreuil (1). « Celle-ci écoutait tête baissée ; son visage était baigné de pleurs. L'auteur de la romance s'avance vers elle, et lui dit : En célébrant le courage, je n'ai suivi que l'impulsion de mon cœur, et je me trouve très heureux d'avoir pu rehausser l'éclat de la vertu captive en consacrant le récit d'une belle action. — Citoyen, répondit la citoyenne Sombreuil, j'en ai reçu la récompense autrefois, je la reçois encore aujourd'hui. »

Autre romance, due « à la citoyenne Beaufort » : le poète s'adresse à son fils, à qui on avait refusé l'entrée de la prison ; nous y remarquons ces quatre vers :

Quand je te pressais dans mes bras,
J'oubliais le poids de mes chaînes,
Ton sourire écartait mes peines,
Le bonheur errait sur tes pas.

Cela se chantait sur l'air : *Comment goûter quelque repos ?*

Les âmes sensibles répétaient avec délire une com-

(1) Son père, gouverneur des Invalides, allait être massacré, lorsqu'elle se jeta au-devant des assassins, et implora du peuple, touché de ses larmes, la grâce du vieillard, qui lui fut accordée. On a raconté, mais ce fait a été démenti, qu'elle avait dû boire un verre de sang.

plainte sentimentale composée par une mère qui venait d'accoucher dans la prison : l'air, tout-à-fait de circonstance, était : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Aimable enfant qui viens de naître
Au milieu des fers, des tombeaux,
Puisses-tu ne jamais connaître
Le cruel auteur de nos maux !

Et la pièce continue ainsi pendant quatre strophes, incolore, monotone, sans coups d'ailes, la médiocrité même !

Ici, c'est un Brillat-Savarin inconnu, resté gourmand en dépit des dénonciations, qui réveille sa muse à l'aube pour lui faire chanter le déjeuner de la prison :

L'un dans la coupe de Glycère
Y répand à grands flots du lait ;
Sur une tartine légère
Du beurre fraîchement battu
Pour cette nymphe est étendu.
Avec la rave un peu piquante,
On aiguise les appétits ;
Pour animer la blonde languissante,
On lui donne quelques radis.

Après tout, ces vers plus que naïfs en faisaient de tort à personne, et ils avaient donné,à un pauvre diable que la hache attendait, quelques moments de distraction !

Là, par une courte épitaphe, l'exécration publique faisait justice de quelque malfaiteur chargé d'infamies, et qui venait d'expirer bourrelé de remords. C'est l'histoire de ce Mauger, nommé Marat-Mauger, qui fut, pendant l'année 1793, le bourreau, le fléau du département de la Meurthe. Jeté en prison, il y rappelait, dit un témoin, toutes les fureurs d'Oreste, et aurait pu servir de modèle à Lekain. Dans les cauchemars de la fièvre, il se levait sur son grabat, et, avec des intonations épouvantables, les yeux sortant de l'orbite, il

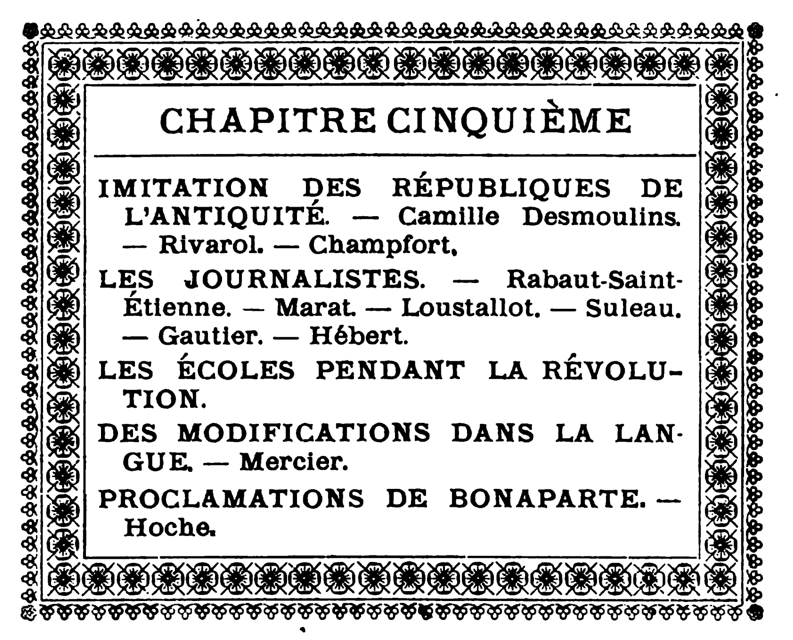
criait : « Voyez-vous dans ces coins, à l'angle des voûtes, la main de mon frère ? Elle est toute rouge de sang, elle écrit : Tu as mérité la mort ! » Quand le scélérat mourut, on dédia à sa mémoire abhorrée le quatrain suivant :

Dans un corps sale et tout pourri,
Gisait une âme épouvantable ;
Depuis ce matin, Dieu merci,
Et l'âme et le corps sont au diable.

Résumons-nous. Dans son ensemble, la poésie éclose au sein des différentes prisons de Paris exhale un parfum douceâtre. Pendant qu'au dehors les scènes d'horreur vont se multipliant avec une croissante intensité de frénésie, ces victimes de demain, déjà livides par l'approche d'Orcus, chantent Bacchus, Cythérée et son malicieux enfant ; toujours, dans les vers, il s'agit de la Nature (avec une majuscule), des Grâces ; ce sont toujours les *roses, le matin d'un beau jour, le flambeau de la vie, le crayon de l'histoire, le passage de l'onde noire, le palais de Thémis, le poignard de Melpomène, le puits de la Vérité.* A quoi bon alors avoir pris la Bastille, si vous persistez à endosser la défroque de vos devanciers? Vraiment, j'aime mieux cet autre qui chantait à tue-tête dans sa prison :

Quand ils m'auront guillotiné,
Je n'aurai plus besoin de nez.

Celui-là, au moins, était dans la note vraie de la tradition gauloise !



CHAPITRE CINQUIÈME

IMITATION DES RÉPUBLIQUES DE L'ANTIQUITÉ. — Camille Desmoulins. — Rivarol. — Champfort.

LES JOURNALISTES. — Rabaut-Saint-Étienne. — Marat. — Loustallot. — Suleau. — Gautier. — Hébert.

LES ÉCOLES PENDANT LA RÉVOLUTION.

DES MODIFICATIONS DANS LA LANGUE. — Mercier.

PROCLAMATIONS DE BONAPARTE. — Hoche.

MAIS, à part certaines exceptions, l'inspiration gauloise, loin de dominer dans les œuvres littéraires, disparaît et s'efface devant l'imitation absorbante et l'envahissement exclusif des idées et du style des Romains de la république. Certes, l'esprit français conserve ses droits, et la vieille gaîté de nos aïeux ne subit aucune éclipse durant toute cette époque, qui pourtant ne semble guère de nature à provoquer des éclats de rire. Mais, si le fond du caractère national reste le même, les formes qu'il préfère sont surannées, les sources qu'il choisit sont exotiques. Athènes et Sparte ont leurs partisans parmi les néophytes de la Révolution ; il suffit de rappeler Anacharsis Clootz, Anaxagoras Chaumette, sans vouloir, du reste, faire le moindre tort à un nombre respectable de Pélopidas (1),

(1) Pélopidas et Épaminondas sont les deux plus grands hommes de Thèbes. Ce dernier remporta sur les Lacédémoniens les victoires de Leuctres et de Mantinée et mourut en 363.

de Léonidas (1), d'Épaminondas, restés plus humblement dans les coulisses de la renommée. Mais le Parthénon est éclipsé par le Capitole. L'histoire des années 91, 92, 93, est l'histoire d'une seconde invasion des Gaules par les Romains, qui se vengent avec un extraordinaire acharnement de l'impertinence de Brennus (2). En haut comme en bas, au Comité de Salut public comme au faubourg St-Antoine, dans l'ingérence officielle comme dans l'initiative privée, on assiste à la résurrection d'une civilisation et d'une langue qu'on pouvait croire à jamais ensevelies. Ces effluves du vieux génie romain, qui menacent de corrompre le courant autochtone, émanent principalement de l'éducation même que, depuis la Renaissance, on s'était efforcé de donner à la jeunesse. A partir de la prise de Constantinople (3), comme on sait, la mythologie règne en maîtresse incontestée. Les *Narrationes* et les *Conciones*, les thèmes et les versions, les différents exercices qu'on impose à l'enfance pendant les sept ou huit années d'école, tout enfin naturalise dans les esprits, implante dans les mœurs, un ensemble d'idées et de croyances en désaccord avec les conditions et les besoins des sociétés nouvelles. Si l'on veut prendre la peine de recueillir le témoignage des hommes les plus marquants de la fin du XVIIIe siècle, on entendra de singulières, piquantes et décisives confessions.

Hérault de Séchelles (4) raconte qu'un jour, étant allé se promener avec l'abbé Auger, l'infatigable traducteur des chefs-d'œuvre de l'antiquité, le hasard dirigea

(1) Célèbre Spartiate qui se fit tuer au défilé des Thermopyles, pour arrêter les Perses.

(2) Chef gaulois qui gagna la bataille de l'Allia, et entra dans Rome, 388 avant Jésus-Christ.

(3) En 1453. Cette ville fut prise par les Turcs.

(4) D'abord avocat-général, homme de lettres, fit partie des Assemblées et fut exécuté en 1794.

leurs pas au sommet d'un vallon abrupt, et que là, dans un enfoncement sauvage, près d'une espèce de grotte, ils rencontrèrent un ermite. L'abbé va droit à celui-ci, ôte son chapeau, et : « Connaissez-vous Cicéron ? lui demande-t-il. — Non. — Pauvre homme ! » s'écrie l'abbé avec une indignation à peine voilée, et il se recouvre d'un geste furieux.

Charles Nodier (1), dans ses *Souvenirs*, parlant de l'éducation qu'on recevait avant 1789 :

« Il n'y avait pas grand effort à passer de nos études de collège aux débats du Forum et à la guerre des esclaves. Notre admiration était gagnée d'avance aux institutions de Lycurgue (2) et aux tyrannicides des Panathénées (3). » Et il ajoute : « Les plus anciens d'entre nous rapportaient qu'à la veille des nouveaux événements, le prix de composition de rhétorique s'était débattu entre deux plaidoyers, à la manière de Sénèque l'orateur, en faveur de Brutus (4) l'Ancien et de Brutus (5) le Jeune. Je ne sais qui l'emporta aux yeux des juges, de celui qui avait tué son père ou de celui qui avait tué ses enfants ; mais le lauréat fut encouragé par l'Intendant, caressé par le premier Président et couronné par l'Archevêque. *Le lendemain on parla d'une révolution, et on s'en étonna, comme si on n'avait pas dû savoir qu'elle était faite dans l'éducation !* »

Que dit Bernardin de St-Pierre ?

« *C'est le collège qui a produit la Révolution avec tous les maux dont elle est la source.* Notre éducation

(1) Célèbre littérateur né en 1787, mort en 1844 ; romancier, philologue, érudit et poète.

(2) Célèbre législateur des Lacédémoniens.

(3) Fêtes solennelles qu'on célébrait à Athènes, en l'honneur de Minerve.

(4) Il chassa les Tarquins de Rome et présida à l'exécution de ses fils, convaincus d'avoir conspiré contre l'Etat.

(5) Fils adoptif de Jules César, qu'il poignarda au Sénat.

publique altère le caractère national.... On rend les hommes chrétiens par le catéchisme, païens par les vers de Virgile, Grecs ou Romains par l'étude de Démosthène ou de Cicéron, jamais Français (1). »

Dans son Rapport sur les écoles centrales, Fourcroy (2) écrivait : « Les collèges furent le berceau de la Révolution. »

Et cette catégorique révélation d'un mourant, du littérateur Dupuy, qui disait à ses derniers moments : « *J'étais républicain avant la Révolution par suite de mes études ;* je meurs républicain, content et glorieux : le règne de la justice et de la paix est arrivé. »

Le jugement de Bastiat (3) n'est pas moins explicite :

« Il est convenu que Sparte et Rome sont des modèles ; donc il faut les imiter ou les parodier. L'un veut instituer les jeux Olympiques, l'autre les lois agraires, et un troisième le brouet noir des esclaves. Que voulait Robespierre ? Élever les âmes à la hauteur des vertus républicaines des peuples antiques. Que voulait St-Just ? Nous offrir le bonheur de Sparte et d'Athènes, et que tous les citoyens portent sous leur habit le couteau de Brutus. Que voulait le sanguinaire Carrier ? Que toute la jeunesse envisage désormais le brasier de Scévola (4), la mort de Socrate et l'épée de Caton. Que voulait Rabaut St-Étienne ? (5) Que, suivant les préceptes des Crétois et des Spartiates, l'État s'empare de l'homme dès le berceau et même avant la

(1) *Œuvres posthumes*, p. 447, édit. 1840.

(2) Chimiste illustre, né à Paris en 1755, mort en 1809.

(3) Frédéric Bastiat, économiste et philosophe, né à Bayonne en 1801, mort à Rome en 1858.

(4) Jeune romain qui se brûla la main droite sur un brasier pour la punir de n'avoir pas tué le roi Porsenna.

(5) Ministre protestant, né à Nîmes, fut membre de la Constituante, mourut sur l'échafaud en 1793.

naissance. Que voulait la section des Quinze-Vingts ?(1) Qu'on consacre une église à la Liberté et qu'on fasse ériger un autel sur lequel brûlera un feu perpétuel, entretenu par de jeunes Vestales. Que voulait la Convention tout entière ? Que nos communes ne renferment désormais que des Brutus et des Publicola (2). »

Enfin ce mot de Camille Desmoulins : « Mes chers amis, puisque vous lisez Cicéron, je réponds de vous, vous serez libres (3). »

On le voit, la démocratie, le régicide, la Révolution, sans compter le bavardage, l'ambition de tenir partout la première place, les habitudes de cruauté, sont sortis de cette malencontreuse éducation. Tout fut empreint des couleurs antiques. Camille Desmoulins les transportera dans la discussion quotidienne, dans le pamphlet.

Benoît-Camille Desmoulins naquit à Guise (Aisne) en 1760 ; son père, assez pauvre, obtint pour lui, grâce à l'intervention d'un parent influent, une bourse au collège Louis-le-Grand, où le jeune Picard trouva un autre boursier, natif d'Arras, et nommé Maximilien Robespierre. Ils y furent très liés, en attendant toutefois que Maximilien fît couper le cou à son bon ami Camille. Celui-ci puisa dans ses classes l'amour, la passion, on peut dire le fétichisme de l'antiquité. Il fit ensuite son droit, mais comme il était affecté d'une sorte de bégaiement, il ne put plaider, et se rabattit sur la littérature. Il vécut à Paris dans une misère noire, lançant lettre sur lettre à sa famille, pour qu'on lui en-

(1) On entendait par Section, sous la Révolution, une circonscription électorale.

(2) Célèbre romain qui, avec Brutus, chassa les rois, en 509 avant J.-C. ; il mourut dans l'indigence, fut enterré aux frais de l'Etat, et, dit-on, pleuré des Romains.

(3) Les citations qui précèdent sont tirées du savant ouvrage de Mgr Gaume : *La Révolution*.

voyât *des chemises, une paire de draps*, et quelques louis. A la date du 20 septembre 1789, il se plaint, en termes lamentables, que ses parents l'abandonnent, et il écrit cette phrase navrante : « Est-ce que vous pouvez me refuser un lit ? » Et cet homme qui ne sait où coucher est celui-là même qui a fait une Révolution ; c'est le héros de l'échauffourée du 13 Juillet, c'est celui qui, apprenant le renvoi de Necker, monte sur une table au Palais-Royal, met le feu aux poudres dans Paris qui gronde de colère, arbore la cocarde verte, et crie cet appel aux armes qui, répété le lendemain, allait faire crouler la Bastille !

Bientôt il fit imprimer sa *France libre*, qui fut condamnée au feu par le parlement de Toulouse. Il s'attache à Mirabeau, qui l'avait recherché avec une insistance flatteuse, et qui lui prodigua les caresses, voulant, disait-il, l'initier aux grandes affaires, et le mettre en état de jouer un grand rôle dans la législature prochaine. Soldat d'avant-garde, sentinelle avancée de la république, esprit insoucieux, et au fond bon enfant, Camille semblait, par sa soumission innée, par une sorte de volontaire abdication de lui-même, destiné à n'être que le reflet ou l'écho d'un grand homme, aujourd'hui de Mirabeau, demain de Danton.

En 1791, il se marie avec Lucile Duplessis, fille d'un premier commis à l'administration des finances, qui apportait au besogneux journaliste une dot de cent mille francs. La connaissance des deux fiancés s'était faite sous les ombrages du Luxembourg ; au contrat de mariage signèrent Pétion, Robespierre, Sillery, Brissot, Mercier. Un fils naquit : Camille lui donna le nom d'Horace, mais ne voulut point qu'il fût baptisé : « Le comparant, est-il écrit sur les registres de l'état-civil, voulant user des dispositions de la loi constitutionnelle, et voulant s'épargner un jour, de la part

de son fils, le reproche de l'avoir lié par serment à des opinions religieuses qui pourraient ne pas être les siennes, et de l'avoir fait débuter dans le monde par un choix inconséquent entre neuf cents et tant de religions qui se partagent les hommes, dans un temps où il ne pouvait pas seulement distinguer sa mère.... »

Pauvre enfant ! Pauvre père !

Au dix août (1), Camille descendit de son appartement de la rue de l'Ancienne-Comédie, et se battit comme un furieux, et, quand Danton devint ministre de la justice, il fut un de ses secrétaires. Le lendemain des affreux massacres de septembre, il dit à son confrère le journaliste Prudhomme : « Eh bien ! tout s'est passé dans le plus grand ordre ! le peuple a mis en liberté même beaucoup d'aristocrates. » Paroles regrettables, qu'on peut rapprocher de celles qu'il prononça dans une discussion sur les moyens d'arrêter les progrès des Vendéens : « Il existe dans la société deux espèces d'hommes, les *messieurs* et les *sans-culottes ;* il faut prendre la bourse des uns et donner des armes aux autres. »

Élu député de Paris à la Convention, il siégea à la Montagne. Dans la lutte qui aboutit au 31 mai (2), il prit parti contre les Girondins, les accablant de reproches, d'accusations et souvent de calomnies.

Le 31 mars 1794, il fut arrêté, comme Danton. Avec des sanglots, avec des larmes de sang, il regretta sa Lucile et son Horace ; c'était une autre façon de regretter la vie. Il apporta à la prison du Luxembourg des livres sombres et mélancoliques, les *Nuits* d'Young (3)

(1) Des masses considérables sorties des faubourgs de la capitale, assiégèrent, prirent les Tuileries, massacrèrent les défenseurs du roi, et le contraignirent d'aller demander un asile à l'Assemblée.

(2) Le parti des Girondins, ou *modérés*, fut proscrit.

(3) Poète anglais, né en 1681, mort en 1765 ; il adopta un genre sombre et lugubre.

et les *Méditations* d'Hervey (1). Un de ses co-détenus lui dit à ce sujet : Est-ce que tu veux mourir d'avance?» Sur l'échafaud, *l'ex-procureur général de la Lanterne*, comme il s'était lui-même intitulé, injuriait, menaçait du poing la foule hurlante, rappelant que c'était lui le vrai fondateur de la république, qu'il avait été l'idole des Parisiens, qu'il avait découvert la cocarde verte ! Il mourut en tenant à la main une boucle de cheveux de sa femme. Deux jours plus tard Lucile fut exécutée. Lorsque son cher Camille avait été arrêté, la malheureuse avait écrit à Robespierre une lettre émouvante : « As-tu oublié ces liaisons que Camille ne se rappelle jamais sans attendrissement ? Toi qui fis des vœux pour notre union, qui joignis nos mains dans les tiennes, toi qui as souri à mon fils, et que ses mains enfantines ont caressé tant de fois, pourras-tu donc rejeter ma prière, mépriser mes larmes, fouler aux pieds la justice?» La pauvre Lucile eût aussi bien fait d'implorer une hyène ! Elle fut impliquée dans une prétendue conspiration qui aurait eu pour but de délivrer les prisonniers; les dernières paroles que cette infortunée écrivit à sa mère, après sa condamnation à mort, sont d'un irrésistible pathétique : « Bonsoir, ma chère maman, une larme s'échappe de mes yeux, elle est pour toi ; je vais m'endormir dans le calme de l'innocence. » Mais après tout, en ce qui concerne Camille lui-même, l'émotion cesse vite, quand on se rappelle qu'il avait poussé jusqu'à des limites invraisemblables la haine dénonciatrice contre Louis XVI, proposant qu'on le conduisît à l'échafaud ayant devant lui un écriteau ainsi conçu : *Traître et parjure à la nation*, et un autre, derrière, avec ce mot seul : *Roi.*

A qui pouvons-nous comparer Camille parmi les

(1) Poète anglais, né en 1714, mort en 1758 ; ses ouvrages sont remarquables par une sensibilité douce et touchante.

plus fameux pamphlétaires ? Il n'a pas l'humour sanglant, l'incompréhensible sang-froid d'un Swift (1) demandant, sans qu'un frémissement de la main, une vibration dans la voix, indique la moindre émotion, qu'on tue les petits enfants, qu'on les sale, qu'on les mette dans des boîtes pour *conserves*, et qu'on vienne ainsi en aide aux malheureux Irlandais mourants de faim. Il n'a pas l'amertume concentrée, la perfection de styliste, le parfum d'atticisme, le pessimisme éloquent, les savantes nuances de Paul-Louis Courier (2). Il est bien moins travaillé, moins limé, moins compassé que Cormenin (3). Celui qui, peut-être, nous donnerait la sensation de la langue parlée par Camille, c'est l'auteur de cette autre *Lanterne*, M. de Rochefort : même furie de verve endiablée, mêmes sarcastiques et cruelles facéties, même raffinement dans l'art de torturer ses victimes, même supériorité à cribler ses adversaires d'épigrammes caustiques, d'insultes corrosives, de sobriquets indélébiles.

Ce qui caractérise Camille, c'est la gaîté. M. de Rochefort, lui aussi, est gai, mais cette bonne humeur étrange se manifeste par des hoquets nerveux dont l'effet est pénible. Cormenin rit parfois, mais pour cela il lui faut un effort ; son rire est laborieux ; *suivant la formule*, l'auteur a répété son rôle. Le Cellini qui a ciselé le *Pamphlet des pamphlets* a un ricanement enfiellé, un rictus, grimace de sectaire mécontent. Swift a le sérieux indéracinable d'un clergyman qui s'ennuie à mort. La gaîté de Camille est, sinon épanouie et sin

(1) Publiciste anglais, qu'on a nommé le Rabelais du XVIII[e] siècle ; son chef-d'œuvre est : *Les voyages de Gulliver.*

(2) Né en 1773, mort assassiné en 1825, a fait une guerre acharnée au gouvernement de la Restauration.

(3) Pamphlétaire du XIX[e] siècle : son principal ouvrage est intitulé : *Les Orateurs.*

cère, du moins bruyante, tapageuse, faite de gamineries, d'espiègleries, de saillies folles, d'allusions licencieuses, de sous-entendus piquants, de réminiscences érudites. Il est très difficile d'en offrir des spécimens, l'auteur salissant presque toutes ses pages par des expressions grossières ou graveleuses.

Le rapprochement du grand et du petit lui a fourni la meilleure partie de ses épigrammes. Ainsi, après s'être apitoyé avec une injurieuse compassion sur le prétendu pillage du problématique château de Rivarol (1), il écrit : « Tout a été pillé : son *terrier*, ses *titres de noblesse*, etc. » Le terrier placé, pour l'importance, avant les parchemins ! Le rapprochement ne laisse pas d'être plaisant.

Une autre fois, il célèbre, avec un lyrisme superbe de conviction, les avantages que la Révolution procure à Paris, à la France, et il ajoute : « Il est vrai que la Révolution porte un coup mortel à l'almanach royal ! »

Dans le même ordre de procédés littéraires, il faut ranger cette phrase où il met en pièces et en morceaux une brochure intitulée le *Triomphe des Parisiens* : « L'auteur voudrait faire croire que la cité va devenir aussi déserte que l'ancienne Babylone, que les Français vont être transformés en un peuple de laboureurs, de jardiniers et de philosophes, avec le bâton et la besace ; que dans six mois l'herbe cachera le pavé de la rue St-Denis et de la place Maubert, et que nous aurons des *couches de melons* sur la *terrasse des Tuileries*, et des *carrés d'oignons* dans le *Palais-Royal.* »

Il lui arrive de continuer longuement une métaphore, de la prolonger jusqu'au point où elle confine à l'allégorie, cette figure préférée du pédantisme : mais on

(1) Célèbre pamphlétaire royaliste ; ses adversaires disaient qu'il n'était pas noble, mais le fils d'un aubergiste.

voit que c'est en se jouant, par un caprice d'écolier mutin, comme une grâce de plus, la suprême volupté d'un artiste qui se moque de lui-même :

« Le vaisseau de la République vogue, comme j'ai dit, entre deux écueils, le modérantisme et l'exagération... J'ai dit, avec Danton, qu'outrer la Révolution avait moins de péril et valait mieux encore que de rester en deçà ; que, dans la route que tenait le vaisseau, il fallait encore plutôt s'approcher du rocher de l'exagération que du banc de sable du modérantisme. Mais voyant que le *Père Duchesne* et presque toutes les sentinelles patriotes se tenaient sur le tillac, avec leur lunette, occupés uniquement à crier : Gare ! vous touchez au modérantisme ! il a bien fallu que moi, vieux Cordelier et doyen des Jacobins, je me chargeasse de la faction difficile, et dont aucun des jeunes gens ne voulait, crainte de se dépopulariser, celle de crier : Gare ! vous allez toucher à l'exagération ! »

Le banc de sable du modérantisme ! Jamais un Parisien sceptique et blasé comme Camille n'eût employé sérieusement cette métaphore digne de Mlle Cathos (1).

Éloquent dans l'attaque, il est sublime dans ses dithyrambes sur la clémence et l'humanité. Il recommande ces deux vertus, non seulement avec des larmes, des cris et des sanglots, mais par les preuves, les arguments, les victorieuses ressources de la dialectique.

« Je crois que la liberté c'est l'humanité ; ainsi je crois que la liberté n'interdit point aux époux, aux mères, aux enfants des détenus, de voir leurs pères, ou leurs maris, ou leurs fils en prison ; je crois que la liberté ne condamne point la mère de Barnave à frapper en vain pendant huit jours à la porte de la Conciergerie pour parler à son fils, et, lorsque cette femme malheureuse a fait cent lieues, malgré son grand âge, à être

(1) Précieuse ridicule bafouée par Molière.

obligée, pour le voir encore une fois, à se trouver sur le chemin de l'échafaud; je crois que la prison est inventée, non pour punir le coupable, mais pour le tenir sous la main des juges. Je crois que la liberté ne confond point la femme ou la mère du coupable avec le coupable lui-même, car Néron ne mettait point Sénèque au secret, il ne le séparait point de sa chère Pauline, et quand il apprenait que cette femme vertueuse s'était ouvert les veines avec son mari, il faisait partir en poste son médecin pour lui prodiguer le secours de l'art et la rappeler à la vie. Et c'était Néron ! »

Quelle largeur de bon sens ! quelle netteté ! quelle force ! Si Camille n'avait écrit que des pages semblables, il tiendrait un des premiers rangs dans l'histoire de notre littérature. Sénèque, en écrivant son traité de la *Clémence*, n'a pas plus de communicative chaleur pour assurer l'empire de la raison sur la passion, du sang-froid sur la colère, de l'oubli sur les rancunes. Le philosophe latin montre dans son style plus de facettes et plus de traits ; il n'est pas aussi puissant, aussi pathétique ; il n'a pas cette aisance dans la noblesse, cette vigueur dans la simplicité.

Camille est l'organe le plus retentissant du parti républicain ; le défenseur en titre de l'opinion royaliste, si l'on se place au seul point de vue de l'esprit, est le fameux comte de Rivarol.

Sa veuve, vosgienne de naissance (1), nous apprend qu'il était le meilleur des hommes, appréciation qui eût certainement étonné les adversaires du brillant épigrammatiste. D'après le même témoignage, si respectable dans l'excès de ses préventions, « il était né grand, noble, généreux, désintéressé ; » ce sont là des exagérations manifestes, mais il ne faudrait pas tomber dans l'opinion diamétralement opposée, et croire, sur ce roi

(1) Elle était née à Remiremont.

du bon mot, tout ce que ses victimes ont colporté en matière de bavardages haineux et de mensonges calomniateurs. Passe encore lorsque, tout meurtris des volées de bois vert qu'il leur avait assénées, ils se contentaient de faire des gorges chaudes sur ses prétentions à la noblesse ! On affecta longtemps, en effet, de le dire fils d'un aubergiste ; témoin cette satire où on lui rappelle que, fils d'un marmiton, né dans un cabaret borgne, il devrait savoir mieux le métier et mettre plus de sel dans ses sauces. On propagea sous toutes les formes cette légende que son père, le tavernier, avait été solennellement flétri par arrêt de cour souveraine, pour avoir fait payer un bouillon et deux œufs quatre louis au gouverneur de sa province.

Cet homme objet de tant de haines, point de mire de tant de sarcasmes, était né à Bagnols, petite ville du Languedoc, en 1753, l'aîné de quatorze enfants. Sa jeunesse est assez obscure ; il fut, ou plutôt il aurait été professeur au petit séminaire de Sainte-Garde, à Avignon ; puis fit l'éducation d'un jeune homme à Lyon ; enfin il vint à Paris, où sa belle figure, sa distinction parfaite, mais surtout sa redoutable malignité, lui créèrent en peu de temps une enviable situation. Il savait que c'est un grand avantage de n'avoir rien écrit, mais il n'en abusa point. En 1781, il concourut pour le prix à l'Académie de Berlin, sur *l'Universalité de la langue française*. L'ouvrage est rempli de distinctions assez fines qui ne sont pas toujours d'une scrupuleuse exactitude. Le sujet n'est qu'effleuré : Marie-Joseph Chénier, qui n'aimait pas l'auteur, dit qu'il est verbeux, obscur et superficiel, et qu'on sent « *un homme d'esprit qui veut enseigner ce qu'il aurait besoin d'apprendre.* » En 1783, parut sa traduction de Dante. En 1788, il donna, sans nom d'auteur, son *Petit Almanach de nos grands hommes ;* l'épigraphe, aussi méchante qu'on peut l'attendre de lui, est : *Dis ignotis*, Aux dieux inconnus.

Avec la Révolution, il entre dans la faction du comte d'Artois, et collabore au *Journal politique et national*. Après la fameuse nuit du 4 août, où les nobles renoncèrent à leurs privilèges, il se plaignait amèrement au marquis de Créquy de la situation nouvelle qui lui était faite : « *Nous* avons perdu *nos* droits, *nous* avons perdu *nos* titres. Voilà qui est singulier ! » — « Ce que je trouve de singulier, moi, c'est votre pluriel. »

A la fin de 1789, il fit paraître les *Actes des Apôtres*. Rivarol et ses collaborateurs (Champcenetz (1), le chevalier de Belleville, le vicomte de Mirabeau (2), le comte de Montlosier, Bergasse) se figuraient qu'il s'agissait d'une nouvelle Fronde, attaquaient Mirabeau, comme Blot (3) et Marigny (4) avaient chansonné Mazarin, et avaient la naïveté de répondre par des facéties et des noëls « à des arguments dont la prémisse était une pique, et la conclusion une lanterne. »

La méthode préférée de Rivarol consiste à donner de l'importance à ce qui n'en a pas, à parler en termes pompeux des choses mesquines, à s'exprimer en style de dithyrambe sur des personnages obscurs. L'écart qui existe entre la solennité des mots et l'insignifiance des individus amène infailliblement le rire. L'effet produit est d'autant plus grand que l'auteur a su garder un plus imperturbable sang-froid. C'est, faut-il l'avouer ? le triomphe du pince-sans-rire. J'en demande pardon à Boileau, mais c'est le procédé littéraire dont il s'est

(1) Rivarol disait de lui : C'est mon clair de lune. Champcenetz avait non seulement de l'esprit, mais du courage. Condamné à mort le 24 juillet 1794, il demanda aux juges, d'un air souriant et moqueur, si c'était au tribunal comme à la section, *s'il y avait des remplaçants*.

(2) Frère du comte de Mirabeau ; on l'appelait *Mirabeau-Tonneau*, à cause de son intempérance.

(3) Baron de Chauvigny, célèbre par ses bons mots, ami de Voiture, de Chapelle, mourut en 1655.

(4) On lui attribue la plupart des *Mazarinades*, libelles en prose et vers contre le premier ministre.

rarement départi dans ses attaques contre les mauvais écrivains ; quand il dit : *Quinault est un Virgile*, il nous donne naïvement sa recette. A ses yeux Quinault est un détestable rimeur : à qui, par conséquent, va-t-il le comparer pour dérider le public né malin ? Au plus parfait des poètes, à Virgile, et le tour est joué. C'est là une escrime élémentaire, dont les « coupés » sont irrésistibles, et c'est à tort que l'envie reprochait à Rivarol d'avoir misérablement calqué le misérable satirique Gacon (1) qui avait dit de Lamotte : « A peine parut-il sur le Parnasse qu'en vrai Phénix de la poésie, il surpassa Quinault (2) par la sublimité de ses opéras, qu'il effaça Pindare, Horace, Anacréon, Malherbe, par la majesté de ses odes, et qu'enfin, par son *Iliade*, il vainquit Homère, qui jusque-là avait été invincible. »

Une remarque préalable est nécessaire pour établir une différence nettement tranchée entre la guerre faite par Boileau aux Cotin, aux Chapelain, aux St-Amand, aux Pradon, et la polémique engagée par Rivarol contre les mauvais littérateurs de son temps : le pamphlétaire du XVIIIe siècle ne s'attaquait guère qu'à des inconnus : l'auteur des *Satires* s'adressait courageusement à ceux qui étaient en possession de la vogue, qui avaient l'oreille du public, qui étaient presque invulnérables par la protection des plus puissantes familles de la cour et du royaume. Si le courage de Rivarol est discutable, la méchanceté, l'esprit, la verve ne le sont assurément pas. Quel martyrologe !

« Fallet (M.). C'est, à notre avis, l'écrivain qui a le mieux maté l'envie. Ses bouquets et ses chansons causèrent d'abord une alarme universelle ; on craignit qu'il ne s'emparât de ce genre, mais une tragédie a tout

(1) Poète né à Lyon en 1667, mort en 1725 ; la médiocrité même.

(2) Mauvais poète tragique, Quinault est très remarquable par ses opéras dont la versification est harmonieuse et facile.

calmé. On a aimé M. Fallet dans *Tibère*, et Tibère lui-même y a beaucoup gagné. Il fallait bien du talent pour rendre Tibère aimable ! »

Chaque mot contribue à aiguiser l'ironie, à en rendre la pointe plus pénétrante, la blessure plus cruelle. Ce n'est pas une appréciation ordinaire, c'est un article nécrologique, car la réputation d'un auteur ne survit guère à de pareils assauts. Que dites-vous de cet Hercule moderne qui terrasse, mieux que personne, la livide Envie, qui *s'empare* brutalement d'un genre gracieux, dont les *bouquets* causent des *alarmes*, dont les tragédies ont des effets hilarants, et qui, pour se rendre sympathique, choisit, avec tant de finesse, le rôle inattendu de Tibère ?

Parfois l'auteur rajeunit un vieux bon mot par une allusion enveloppée avec une discrétion savante : il y avait longtemps que Boileau s'était gaussé des poètes dont les ouvrages passent, en piles, chez l'épicier du coin ; il avait dit la chose crûment :

> Et j'ai tout Pelletier
> Roulé dans mon office en cornets de papier.

Rivarol y met plus de façon, plus de douceur apparente, mais la victime n'y perd rien :

« Mouzon (M.), professeur à Bourges. Son poème sur le *Commerce* est devenu lui-même un grand objet de commerce par l'énorme consommation qu'on en fait dans nos colonies. »

Mais nous avons honte d'analyser ces choses impalpables, exquises, légères, ailées : c'est, suivant le mot de Champfort, imiter ces commis de la douane qui enfoncent leurs lourdes baguettes de fer dans des ballots remplis d'élégantes et fines toiles de Hollande :

« Gassendi (M.), un des plus laborieux poètes de la nation. Il est estimé de la province, et serait peut-être

mieux apprécié à Paris si ses poésies y parvenaient un jour. »

Et ce mot profond :

« Le peuple est un souverain qui ne demande qu'à manger. Sa Majesté est tranquille quand elle digère. »

Souvent, comme fatigué de ce métier d'exécuteur des hautes œuvres, il s'amuse, pour se distraire, par un caprice de sultan, à prendre à la fois deux misérables prévenus, à les associer dans une même condamnation, et à faire sauter les deux têtes d'un seul coup de son yatagan doré.

« Marchant et Marchand (MM.). Deux poètes aussi distincts que distingués. L'un a fait un poème sur Fénelon, et l'autre des couplets ravissants sur un petit chien. »

Quand il le faut, Rivarol sait, sous une forme piquante, donner une leçon de goût :

« Maizière (M.), professeur à Reims. Voyez comme il fait parler homériquement le fier Achille au vieux Priam, qui lui demande à genoux une trêve de douze jours :

J'y consens, dit Achille, en lui serrant la main ;
Adieu, compte sur moi, tu peux partir demain.

A l'occasion, la note gaie :

« Deux évêques très âgés se promenaient ensemble au parc de Bruxelles, en 1792, tous les deux appuyés sur leur canne à pomme d'or et à bec de corbin. L'un d'eux, après un long silence, dit à l'autre : Monseigneur, croyez-vous que nous soyons cet hiver à Paris ? L'autre reprit d'un ton fort grave : Monseigneur, je n'y vois pas d'inconvénient. »

Le persifflage acéré de l'écrivain royaliste se donne surtout libre carrière dans la satisfaction de ses rancunes politiques : les constitutionnels, les partisans du duc d'Oréans, les prôneurs des deux Chambres, les

meneurs et leurs acolytes, sont malmenés avec une virulence qui n'exclut pas le sang-froid :

« Une fois que les démagogues de l'Assemblée et les philosophes du Palais-Royal (1) eurent le mot des capitalistes, ils se garantirent mutuellement la dette et la révolution : le marquis de Lafayette promit d'être un héros, M. Bailly promit d'être un sage, l'abbé Sieyès dit qu'il serait un Lycurgue ou un Platon, au choix de l'Assemblée, M. Chasseboeuf de Volney parla d'Érostrate, les Barnave, les Pétion, les Buzot et les Target engagèrent leurs poumons ; les Bussi de Lameth, les Guépard de Toulongeon, et les Bureau de Pusy dirent qu'ils feraient nombre ; on ne manquait pas de Tartufes ; le Palais-Royal promit des malfaiteurs, et on compta de tous les côtés sur M. de Mirabeau. »

Le croquis suivant est une merveille d'ironie amère et méchante :

« La Blancherie (M.), un des plus puissants génies de ce siècle. Il avait conçu un projet admirable qui devait le conduire à la plus haute fortune, et pour l'exécution duquel il ne demandait qu'une ville impériale où tous les souverains de l'Europe devaient s'assembler et traiter avec lui. Il avait fort bien expliqué ses vues dans un journal de sa composition ; mais l'Europe, occupée de je ne sais quels intérêts du moment, négligea le grand projet de M. La Blancherie ; la ville impériale ne fut point accordée ; les souverains ne s'assemblèrent pas, et le grand homme resta, avec ses plans et son génie, rue Saint-André-des-Arcs, près l'égoût : ô temps, ô mœurs ! »

Quand l'auteur aborde les sujets graves, les dissertations sérieuses, il baisse beaucoup, il ne se retrouve

(1) Partisans du duc d'Orléans.

pas ; on sent la gêne qu'il éprouve et qui paralyse ses mouvements : il se guinde à être ou à paraître grave et profond. Certaines qualités, et non les moins essentielles au publiciste, lui font souvent faux bond; la netteté, la précision, le trait. Il est alors volontiers prolixe, mou, délayé, et le nombre des idées n'égale pas toujours celui des mots. Ce n'est pas à dire que la perspicacité, la solidité, l'élévation même soient des qualités inconnues à Rivarol. Mais en somme, si, pour la vigueur et le nerf de la polémique, on le compare à un Camille ou à un André, son infériorité est indiscutable. Il voit les problèmes, il n'en saisit pas toujours la portée, il en devine rarement la solution. Néanmoins, on pourrait, sans trop de peine, extraire de sa collaboration au *Journal politique et littéraire* des vues judicieuses, des aperçus d'une application constante :

« *Il n'y a jamais eu de grande république sur la terre qui ne se soit aussitôt changée en monarchie* (1). C'est pour éviter les usurpations des généraux d'armée qui reviennent victorieux, et la tyrannie du gouvernement militaire, que les grands peuples donnent volontairement à leur constitution le poids du diadème. Si Marius, Sylla ou César, au retour de leurs conquêtes, avaient trouvé à Rome un roi héréditaire, ils n'auraient pu se faire couronner par leurs soldats. *La démocratie, dans un État comme la France*, enclavé parmi des nations rivales et guerrières, et forcé à représenter sans cesse sur le grand théâtre de l'Europe, *est donc une absurdité.* »

L'observation du début et celle de la fin sont saisissantes de vérité. Mais on compte ces preuves de haute divination politique, bonnes fortunes trop rares chez Rivarol. Celui-ci n'est vraiment lui-même que dans l'épigramme, lorsqu'il faut distiller toute une provision

(1) Ce passage a été transcrit en juillet 1886.

de venin et la réduire en quelques gouttes concentrées, d'un effet foudroyant. Ici on peut prendre à pleines mains, les yeux fermés :

A Beaumarchais, qui lui disait : « J'ai tant couru, ce matin, que j'en ai les cuisses *rompues* (1), » il répliquait : *C'est toujours cela !*

A Sieyès, qui lui annonçait qu'il allait lui faire connaître sa façon de penser, il répondit : « *Dites-moi tout uniment votre pensée et épargnez-m'en la façon.* »

Du poème de Roucher, les *Mois* : « C'est le plus beau naufrage du siècle. »

Du fils de Buffon : « C'est le plus pauvre chapitre de son *Histoire naturelle.* »

A Florian, qui se promène tout seul, un manuscrit sortant à moitié de la poche : « Prenez garde, mon cher, si on ne vous connaissait pas, on vous le volerait. »

Mais les événements se pressaient, menaçant la sécurité et la vie de ceux qui essayaient de s'opposer à leur marche victorieuse et désormais irrésistible. En 1792, Rivarol jugea prudent de mettre entre ses adversaires et lui la frontière de Belgique, et il se rendit à Bruxelles ; de là il passa en Angleterre (2), où il reçut l'accueil le plus empressé du célèbre orateur Burke, l'adversaire acharné de la Révolution française. Celui-ci, pour reconnaître le dévouement du champion de la bonne cause, lui accorda une pension de 500 francs par mois.

Toute politique à part, on désirerait savoir ce que ces deux hommes, remarquables à divers titres, mais d'un esprit si distingué, durent échanger de vues larges et de brillants paradoxes. Le rival de Shéridan

(1) Allusion au supplice de la roue,

(2) L'Angleterre, dont il dira plus tard : « Ce pays où il y a plus d'apothicaires que de boulangers, et où l'on ne trouve comme fruits mûrs que des pommes cuites. »

essaya-t-il de convertir le critique français, dont le goût était si fin mais les conceptions si étriquées, aux théories plus libérales et plus indulgentes de la littérature et de la dramaturgie anglaises ? Il est permis d en douter quand on lit cette appréciation de Rivarol sur Shakspeare :

« Veut-on avoir une autre idée de Shakspeare ? Qu'on prenne le *Cinna* de Corneille; qu'on mêle parmi les grands personnages de cette tragédie un cordonnier disant des quolibets, quelques poissardes chantant des couplets, quelques paysans parlant le patois de leur province et faisant des contes de sorciers ; qu'on ôte l'unité de lieu, de temps et d'action, mais qu'on laisse subsister les scènes sublimes, et l'on aura la plus belle tragédie de Shakspeare. Il est grand comme la nature et inégal comme elle, disent les enthousiastes ; ce vieux sophisme mérite à peine d'être réfuté. »

De Londres, Rivarol passa à Hambourg ; là, suivant la légende, un libraire, qui voulait le forcer à travailler régulièrement à un dictionnaire de la langue française, « lui faisait tirer, de petits sacs étiquetés dans lesquels il jetait ses idées, la valeur de trois ou quatre pages par jour. » On comprend sans peine que la ville *libre* de Hambourg, qui, à ce point de vue, justifiait si peu son titre, lui ait inspiré vite un profond dégoût, et qu'il ait eu hâte, aussitôt que les événements le permirent, de se rendre dans la capitale de la Prusse.

La colère de l'impénitent royaliste contre Frédéric-Guillaume II, qu'il appelait le « jacobin des têtes couronnées, » ne s'était pas reportée sur son fils Frédéric-Guillaume III, qui faisait preuve de plus de tenue politique, et se montrait bienveillant pour les émigrés. Le comte de Provence (Louis XVIII) adjoignit Rivarol au marquis de Moustier, son négociateur et son correspondant à la cour de Berlin, avec la mission

expresse de contre-balancer l'influence et de déjouer les intrigues du nouvel ambassadeur français, le général Beurnonville (1). L'histoire de cette métamorphose du pamphlétaire en diplomate ne rentre pas dans notre plan : il suffira de dire que le causeur incomparable fut admirablement accueilli, mais que l'émissaire officiel fut évincé. Les dernières années de sa vie furent heureuses, grâce au dévouement de la princesse Dolgorouki, femme spirituelle, Française par l'adoption, le langage, les mœurs, les goûts, et qui fut une autre La Sablière pour le grand railleur ; elle le combla de ses prévenances, de ses bontés, de ses bienfaits.

Il n'a été fait aucune mention des vers de Rivarol, parce qu'ils sont loin de valoir sa prose : rien de plus sec ; ces vers de huit syllabes sont décharnés comme des membres de squelette ; on a toujours peur qu'ils ne prennent feu en se choquant. Toutefois il ne sera que juste d'excepter la pièce fameuse qui se termine par ces deux vers si connus :

Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

Le type de l'homme de lettres pessimiste, désenchanté, désabusé, ce n'est pas Rivarol : c'est son rival, son autre lui-même au point de vue du talent, le Pollux de ce Castor, son frère jumeau dans l'épigramme ; c'est Champfort.

Né en 1741, près de Clermont-Ferrand, celui-ci était un enfant illégitime ; il s'appela d'abord Nicolas, entrant ainsi dans le monde sans même avoir un nom ! Ce fut un lauréat de concours, une machine à remporter des prix, un fort en thème, le plus brillant élève du

(1) Né en 1752, servit d'abord sous le bailli de Suffren, dans les Indes, fut, à l'époque de la Révolution, l'aide-de-camp de Dumouriez, livra plusieurs combats malheureux aux Autrichiens non loin de Trèves, fut ambassadeur à Berlin, sénateur sous Napoléon, pair de France sous Louis XVIII.

collège des Grassins. Il débuta dans les lettres par le théâtre. *La Jeune Indienne* et *Mustapha et Zéangir* (1) obtinrent un grand succès : l'Académie le couronna pour ses éloges de Molière et de La Fontaine. Ses débuts auraient été fort durs, et il écrivit, dit-on, des sermons à raison d'un louis pièce pour un prêtre de ses amis, plus riche d'écus que d'idées, qui ne savait jamais improviser deux mots en montant dans la chaire. L'aisance lui vint avec la gloire ; les protecteurs et les amis affluèrent : « J'ai, disait-il, trois sortes d'amis : mes amis qui me haïssent, mes amis qui ont peur de moi, mes amis qui ne se soucient pas de moi. » Il a eu l'heur de ne pas trop déplaire à Mme Roland, qui parle de lui en termes fort convenables, lui reconnaissant *beaucoup d'esprit, assez de moralité, les agréments de l'usage du monde et les ressources du cabinet, la philosophie dun esprit juste et cultivé.* Toutefois elle lui reproche d'être trop causeur et de vouloir trop dominer dans la conversation.

Champfort fut un des amis, des fournisseurs, des collaborateurs de Mirabeau, qui le regardait « comme sa conscience littéraire. » Sous l'ancien régime, il avait toujours eu son franc parler ; il le conserva après 89. Il traduisait avec une piquante finesse le mot : *La fraternité ou la mort*, par : *Sois mon frère ou je te tue.* Il disait encore : « La fraternité de ces gens-là, c'est la fraternité d'Abel et de Caïn. » Sa carrière politique fut à peu près terminée au 31 mai. Nommé, par Roland, conservateur de la Bibliothèque nationale avec Carra (2), la dénonciation d'un employé subalterne le jeta dans la prison des Madelonnettes (3). Il en sortit, puis,

(1) M.-J. Chénier l'appelle « une tragédie où souvent le style de Racine est heureusement rappelé. »

(2) Né en 1743, fut, sous la Révolution, rédacteur des *Annales patriotiques*, seconda le parti de la Gironde et fut exécuté le 1er novembre 1793.

(3) C'était un ancien couvent de filles repenties. (Quartier du Temple.)

au moment où un nouvel arrêté allait l'y faire rentrer, il essaya de se tuer en employant tour à tour le pistolet et le rasoir : « Sa tête et son col étaient enveloppés de linges sanglants ; son oreiller, ses draps, étaient aussi tachés de sang ; le peu qu'on apercevait de son visage en était encore couvert. Il parlait avec moins de violence et commençait à sentir sa faiblesse. Je restai debout près de lui : « Mon ami, me dit-il en me tendant la main, voilà comme on échappe à ces gens-là. Ils prétendent que je me suis manqué, mais je sens que la balle est restée dans ma tête ; ils n'iront pas l'y chercher. » Tout ce qu'il disait avait ce caractère d'énergie et de simplicité. Après un moment de silence, il reprit d'un air tout-à-fait calme et même de ce ton ironique qui lui était assez familier : « Que voulez-vous ? voilà ce que c'est que d'être maladroit de la main ; on ne réussit à rien, pas même à se tuer. » Alors il se mit à raconter comment il s'était perforé l'œil et le bas du front au lieu de s'enfoncer le crâne, puis charcuté le col au lieu de se le couper, et balafré la poitrine sans parvenir à se percer le cœur. « Enfin, ajouta-t-il, je me suis souvenu de Sénèque, j'ai voulu m'ouvrir les veines ; mais il était riche, lui, il avait tout à souhait, un bain bien chaud, toutes ses aises ; moi, je suis un pauvre diable, je n'ai rien de tout cela (1). »

Après s'être transpercé le nez, crevé l'œil droit, lacéré la poitrine, ouvert les veines, coupé et tailladé les jarrets, il mourut enfin le 13 avril 1793, *des suites d'une affection dartreuse !*

Le travail le plus considérable que Champfort ait composé pendant la Révolution, est ce ***Rapport sur les Académies*** que Mirabeau se proposait encore, peu de jours avant sa fin, de lire et de soutenir à la tribune.

C'est une longue satire sur les corporations officielles,

(1) Relation d'un témoin oculaire.

remplie de traits amers contre la gloriole des princes et la bassesse des écrivains à gages. Mais toute la vertueuse indignation de l'auteur semble s'être portée sur l'institution des prix de vertu, qu'il vilipende à force d'insinuations corrosives, d'exclamations, d'antithèses, de lieux communs, de tirades qui rappellent Jean-Jacques, mais celui des mauvais jours, le rhéteur s'échauffant à froid, le sophiste ergoteur, le phraseur boursoufflé, le dialecticien sans conviction. C'est une suite de paradoxes, d'erreurs, d'inepties, de boutades, de naïvetés, de contradictions qu'il réfute lui-même. Il se moque de la prétendue égalité académique, et, plus loin, constate que l'opinion redoubla son estime pour Patru quand elle le vit à côté des grands. Il affirme que les grands écrivains n'ont composé leurs ouvrages que pour être de l'Académie, et il oubliait Pindare, Dante, Shakspeare, et nombre d'autres qui, très vraisemblablement, n'obéirent jamais ni à l'un ni à l'autre de ces motifs. Il parle du dictionnaire de Bayle comme d'un ouvrage rempli de génie, et il ne dit pas qu'il est encore plus rempli de faussetés, d'hérésies, de mensonges. Il fait un crime à l'Académie d'avoir repoussé un certain nombre d'écrivains illustres, et plus loin, il reconnaît que c'est le gouvernement qui a éliminé leurs candidatures. Il nous apprend que Moréri (1), auteur d'un dictionnaire fameux qui porte son nom, mourut à 29 ans ; il aurait dû savoir que le chiffre exact est 40 ans. En ce qui concerne les prix de vertu, qu'il taxait d'immorale institution, Suard lui a demandé comment lui, qui a assisté à la distribution de ces récompenses, n'a pas été entraîné par l'attendrissement général ; comment, dans la modestie et dans la pudeur naturelle à des âmes vertueuses, il a pu voir un air de tristesse lorsque tout le monde n'y apercevait que l'expression du bonheur ;

(1) Louis Moréri, savant compilateur, né en 1641, mort en 1680.

comment, enfin, il a pu se permettre de donner plusieurs fois sa voix pour adjuger ces prix corrupteurs, et participer ainsi, par sa présence, à ce scandale qu'il réprouvait.

Mais, comme Rivarol, Champfort n'a excellé que dans le portrait à la plume en peu de lignes, dans l'épigramme en quelques mots ; il faudrait tout citer : « On disputait chez Mme de Luxembourg (1) sur ce vers de l'abbé Delille :

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

On annonce le bailli de Breteuil et Mme de la Reinière :

— Le vers est bon, — dit Mme la Maréchale : »

Cette anecdote est simplement malicieuse ; la suivante à la méchanceté joint une sorte de tour naïf qui la fait mieux ressortir :

« On faisait compliment à Mme Denis, la fameuse nièce de Voltaire, de la façon dont elle venait de jouer *Zaïre* (2). — Il faudrait, dit-elle, être belle et jeune. — Ah ! Madame, reprit le complimenteur, vous êtes bien la preuve du contraire. »

On le voit, c'est de là que sont nés les *Nouvelles à la main*, les *Échos*, les *Mots de la fin*, qui s'étalent aujourd'hui à la première page des journaux mondains. Continuons notre cueillette :

« En parcourant les mémoires et monuments du siècle de Louis XIV, on trouve, même dans la mauvaise compagnie de ce temps-là, quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui. »

« Quand on veut plaire dans le monde, il faut se ré-

(1) Femme de beaucoup d'esprit ; son salon était un des plus fréquentés du XVIIIe siècle.

(2) La plus belle tragédie de Voltaire, avec *Mérope*, parut en 1732. (*Mérope* en 1743.)

soudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent. »

« Le philosophe qui fait tout pour la vanité, a-t-il droit de mépriser le courtisan qui fait tout pour l'intérêt ? Il me semble que l'un emporte les louis d'or, et que l'autre se retire content après en avoir entendu le bruit. D'Alembert, courtisan de Voltaire par un intérêt de vanité, est-il bien au-dessus de tel ou tel courtisan de Louis XIV, qui voulait une pension ou un gouvernement ? »

« La France, pays où il est souvent utile de montrer ses vices, et toujours dangereux de montrer ses vertus. »

« On pourrait appliquer à la ville de Paris les propres termes de sainte Thérèse pour définir l'enfer : l'endroit où il pue et où l'on n'aime point. »

« La plupart des nobles rappellent leurs ancêtres à peu près comme un *cicerone* d'Italie rappelle Cicéron. »

« Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule : comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant ! Cette image est si juste que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune : *se pousser*. « *Mon fils, mon neveu, se poussera.* » Les honnêtes gens disent : *s'avancer, avancer, arriver*, termes adoucis qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossièreté, mais qui laissent subsister l'idée principale. »

Et cette pensée, dont il aurait, plus d'une fois, pu faire l'application à son ami Mirabeau :

« Quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux ; car, si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan, sans quoi l'assemblée vous jette des pierres. »

Et cette réflexion, qui n'a pas été écrite en 1886, mais en 1791 !

« Sans le gouvernement on ne rirait plus en France. »

Que maintenant on lise la page suivante, et l'on verra jusqu'où un homme de talent peut tomber, quand il met son habileté d'écrivain au service d'une cause mauvaise, dans laquelle il n'a pas foi lui-même :

« Eh ! n'avez-vous pas vu, dans ces désastres qui provoquent le secours général, n'avez-vous pas vu quelqu'un de ces pauvres, lorsque, au risque de ses jours, et par un grand acte de courage, il a sauvé l'un de ses semblables, je veux dire le riche, l'opulent, l'heureux *(mauvais Massillon)*, car il le prend pour son semblable dès qu'il faut le secourir; lorsque, après le péril, et dans les effusions de sa reconnaissance, le riche sauvé présente de l'or à son bienfaiteur, à cet indigent, à cet homme dénué, regardez celui-ci : comme il s'indigne, il s'étonne, il rougit, il recule ! *(Que de mots pour ne rien dire !)* Une heure auparavant, il eût mendié. D'où lui vient ce noble mouvement ? C'est que vous profanez son bienfait, ingrat que vous êtes! Vous corrompez votre reconnaissance. Il a fait du bien, il vient de s'enrichir *(Sénèque)*, et vous le traitez en pauvre ! *(Raynal.)* Au plaisir céleste d'avoir satisfait le plus beau besoin de son âme *(Jean-Jacques)* vous substituez la pensée d'un soin matériel, vous le ramenez du ciel, où il est quelque chose, sur la terre, où il n'est rien. *(Robespierre.)* O nature humaine ! *(Diderot)* voilà comme on t'honore ! Quand la vertu t'élève à la plus grande hauteur, c'est de l'or qu'on vient t'offrir, et l'aumône qu'on te présente *(Marat)*. »

Dans cette apostrophe tout est pitoyable, pensées, excitations à la révolte, appel aux passions les plus viles, flagorneries éhontées à l'adresse de la populace, ainsi que le style surchargé de redondances, ampoulé, négligé, monotone, bourré d'exclamations naïves, d'oppositions puériles, de synonymes flasques et creux. C'est ici le

cas de retourner le mot de Champfort (1), et de dire : Un homme d'esprit à qui échappe une stupidité, étonne et scandalise comme un pur-sang qui s'obstine à marcher au pas.

Mais ni Champfort ni Rivarol ne furent, à proprement parler, des journalistes de profession ; il faut voir en eux des éclaireurs, des enfants-perdus admirables par la précision et la justesse de leur tir, des sentinelles téméraires qui s'amusent à faire le coup de feu aux avant-postes. Quant à ceux qui se servent de la gazette quotidienne pour défendre les intérêts de leur parti, ils n'ont et ne peuvent avoir (en exceptant C. Desmoulins) la pureté de la forme et la science du style. Talonnés par la nécessité, entravés par le temps, ils jettent un peu au hasard, et suivant l'inspiration de l'heure présente, les idées que leur suggèrent et les événements qui se pressent et les mouvements offensifs de leurs adversaires. Parfois, souvent même, leur improvisation témoigne de rares qualités et accuse un esprit d'une trempe supérieure, mais il y manque toujours cette idéale perfection que donne seule une retouche incessante — *limæ labor*. En revanche, ils brillent par la vivacité, le mouvement, la verve, que dis-je ? l'éloquence même.

On sait que l'approche des élections amena l'apparition d'une multitude de journaux. Jusqu'alors, ils avaient eu un caractère uniquement littéraire, et leur bulletin politique se bornait à mentionner les naissances, les baptêmes, les mariages des princes, les présentations à la cour, les événements extraordinaires de la politique, victoires ou traités, sans un mot d'appréciation ou de discussion, et surtout avec une absolue

(1) « Un sot qui a un moment d'esprit étonne et scandalise comme des chevaux de fiacre au galop. »

dépendance envers la royauté et les pouvoirs établis. A partir de 1789, le journaliste devient une puissance; il n'était rien, il est tout : il fait et défait, il réforme, il prêche, il éclaire, il fonde, il renverse, il juge, il décrète, il guide, il trompe, il redresse, il gourmande, il loue, — *perdit et ab inferis reducit.*

Veut-on connaître quelques titres ? *L'Ami de la Justice;* (il choisissait bien son temps !) *l'Ami de la Vérité;* (il recevra force horions !) *l'Ami de la Liberté ;* (celle du bien ou celle du mal ?) *l'Ami de la Loi ;* (son cœur devra souvent gémir !) *l'Ami de la Constitution ;* (il aura fort à faire à la défendre !) *l'Ami de la Paix ;* (la guerre est partout !) *l'Ami de la Religion ;* (on veut la détruire !) *l'Ami de l'Humanité ;* (déjà on aiguise les piques et Tinville n'est pas loin !) *l'Ami de l'Ordre ;* (absentem cantat amicam !) *l'Ami des honnêtes gens ;* (ses clients sont terriblement menacés !) enfin, un journal qui a toutes les audaces et toutes les candeurs s'intitule : *Relevé des erreurs et des impostures consignées dans les journaux.* Le malheureux succombait à la tâche dès le second numéro, et l'invention de Gutemberg devait demeurer impuissante en présence de l'amoncellement gigantesque des contradictions qu'il s'agissait de signaler à la vigilance publique.

Parmi les journaux sérieux et qui ont exercé une influence considérable, on citera le *Moniteur Universel,* qui, fondé par Panckouke, le 24 novembre 1789, eut un caractère officiel à partir de l'an VIII seulement, au commencement du Consulat. Ses principaux rédacteurs furent le pasteur protestant Rabaud St-Étienne, Ginguené, le futur auteur de *l'Histoire de la littérature italienne*, et Maret, qui sera, sous Napoléon, ministre et duc de Bassano.

Le Point du Jour par Barrère. Ni l'auteur, ni les idées, ni le style ne méritent d'arrêter l'attention : l'au-

teur est une girouette, les idées sont de plates déclamations.

Le Patriote français avait pour directeur Brissot, dont un de ses confrères en journalisme, François de Pange, l'ami d'André Chénier, a dit qu'il employait tous les prestiges de la charlatanerie et toutes les ressources de l'imposture pour tromper et avilir l'Assemblée ; qu'il avait pour auxiliaire l'art d'interpréter et de noircir les plus secrètes pensées, de transposer les phrases, d'altérer les termes, et de mentir imperturbablement (1). Un mot, du reste, suffira pour caractériser Brissot journaliste : il applaudit aux mesures de rigueur, aux atteintes à la propriété dirigées contre un de ses rivaux de la presse royaliste (2) ! Son style n'a aucune marque littéraire.

La modération n'a pas été la vertu principale de Jean-Paul Marat, né dans le canton de Neufchâtel, 1743, assassiné le 13 juillet 1793. Il fit des études de médecine, s'occupa de tout, attaqua tous les inventeurs, même Newton, tous les auteurs à la mode, même Voltaire, tous les savants, même Laplace, fut médecin des écuries du comte d'Artois, publia des brochures en 1789, et fut député à la Convention. Il a été énergumène à une époque où beaucoup étaient violents, frénétique dans un temps où la plupart divaguaient; il a eu le délire quand chacun avait la fièvre; il a été outrancier de la plume en des jours terribles où la mesure dans le journalisme était inconnue et semblait impossible. Nulle figure n'est plus connue sans être, pour cela, populaire. L'opinion même la plus exaltée s'arrête comme incertaine devant cet homme d'une laideur repoussante,

(1) Cf. *Journal de Paris*, 6 juin 1792.

(2) Cf. *Patriote français*, 12 août 1792. Il s'y réjouit de ce que, dans la journée du 10 et du 11 août, on ait brûlé les papiers et dispersé le matériel du *Journal de la cour et de la ville*.

ce dartreux gangrené dont le front est toujours entouré de linges humides, miné par un feu intérieur, atteint d'une sorte de danse de St-Gui intellectuelle, épileptique, sanguinaire, excessif dans le mal, impitoyable dans ses haines, qui englobent presque tout le genre humain, véritable fauve souvent traqué, dont les courses à travers les souterrains et les caves du boucher Legendre sont terminées par le coup de couteau d'une jeune et belle romaine !

Quand il mourut, ses cendres furent portées au Panthéon, des pères de famille donnèrent son nom à leurs enfants; on alla même jusqu'à faire imprimer des prières au *sacré cœur de Marat !* Dans les clubs on prononça des centaines d'oraisons funèbres ; l'un des orateurs établit un parallèle entre Marat et Jésus-Christ. Sa vie appartient, non pas à l'histoire, mais à la médecine légale. Comme écrivain, sa trivialité est écœurante, et son monotone cynisme dégoûterait les moins prudes. Veut-on un spécimen de ce style ?

« Pendez, pendez, mes chers amis ! c'est le seul moyen de faire rentrer en eux-mêmes vos perfides enenmis. »

« Fallût-il abattre vingt mille têtes, il n'y a pas à balancer un instant ! »

Quand il le voulait, ce Suisse, on le voit par cette dernière ligne, parlait un français terriblement clair !

Loustallot (1), lui aussi, connut les enivrements de la popularité, mais il ne la gagna pas en usant de ces ignobles moyens. Ce jeune homme, qui était issu d'une honorable famille de Bordeaux, avait d'abord été avocat ; Prudhomme, le directeur du journal *les Révolutions de Paris*, se l'attacha comme principal collaborateur, avec Fabre et Chaumette. Passionné de modération, tout en étant absolument conquis aux idées nou-

(1) 1761-1790.

velles, il dépérissait, dit-on, de désespoir et de chagrin en voyant les premiers et irrémédiables excès de la Révolution. Les massacres de Nancy l'achevèrent. Sa mort fut un deuil pour le Jacobinisme. Tous se sentirent frappés. Le crocodile lui-même pleura ! Oui, Marat trouva, pour le louer, des accents émus ! « Tant que le soleil éclairera la terre, les amis de la liberté se souviendront avec attendrissement de Loustallot : leurs enfants béniront chaque jour sa mémoire, et son nom, inscrit dans les fastes glorieux de la Révolution, passera avec éloges jusqu'à nos derniers neveux ! Ombre chérie et sacrée !.. »

On ne peut refuser à Loustallot la probité, le désintéressement : pendant que son éditeur s'enrichissait, il demeurait pauvre. Son respect pour ses adversaires se manifesta en plus d'une occasion, et lui-même nous donne l'idée d'une sorte de Carrel (1), moins le style nerveux et précis de l'écrivain du *National.* La langue qu'il parle est d'ordinaire sans rien qui frappe; c'est la langue courante, celle de la conversation, un peu relevée et épurée, mais sans ornement ni apprêt, sans travail ni recherche. Il suit droit son raisonnement, et s'arrête quand il n'a plus rien à dire. Le nom de Carrel a été prononcé ; c'est plutôt celui de Thiers journaliste qu'il aurait fallu rappeler. Sa manière est une limpidité plate, ce qui n'empêcha pas le journal de tirer parfois jusqu'à 200,000 exemplaires !

L'un des plus remarqués parmi les journalistes qui soutenaient le parti de la cour, fut Suleau. Né en Picardie, condisciple, à Louis-le-Grand, de Desmoulins et de Robespierre, il fut quelque temps au service étudia le droit, puis, après force aventures dans les deux mondes, il se jeta dans la mêlée, se déclara pour

(1) Armand Carrel, né en 1801, mort en duel, à l'âge de 35 ans.

le roi, essaya de soulever sa province, fut arrêté, envoya promener ses juges, qu'il traita par-dessous jambe, logea quelques mois au Châtelet, poussa une pointe à Coblentz, revint à Paris, où il se fit la main en tirant l'oreille aux porteurs de journaux républicains, prodiguant les soufflets et les coups de bâton, et finit par être arrêté, comme contre-révolutionnaire, au 10 août. Sa tête fut promenée au bout d'une pique. C'est la fameuse Théroigne de Méricourt qui présida à l'égorgement ; elle avait à se venger de quelques attaques de l'irascible et mordant journaliste. *Furens quid femina!* Il est le type de l'ultra-royaliste. Donnez-lui de la tenue, du style, le sens politique, l'honorabilité sans tache de l'homme privé, et vous aurez, avec la nuance voulue, le directeur actuel du journal *l'Autorité*.

On devra mentionner aussi le *Journal de la Cour et de la Ville*, plus connu sous le nom de *Petit Gautier*, du nom de son principal rédacteur. Chose à peine croyable, il poussa la ferveur du royalisme plus loin encore que les *Actes des Apôtres*. Rien de plus naïf que la persistance de ses illusions ; il ne se doute pas de la gravité du mouvement qui se produit dans les idées Toujours est-il qu'il ne manque ni d'esprit ni d'audace ; mais il déborde de fiel, et sa violence ne connaît aucune borne. Le *Petit Gautier* semble une réduction de la Satyre Ménippée. Les vers y alternent avec la prose, les parodies des classiques avec les récits licencieux, les injures contre les constitutionnels avec la menace de « régénérer la France dans un bain de sang. » Certaines lignes sont dignes de Marat (1). Lamentable effet des guerres civiles !

Nous hésitons à reparler de ce Hébert, le rédacteur du *Père Duchesne*, que Desmoulins a cloué si énergi-

(1) Cf. *Histoire des journaux en France de 1789 à 1793*, par Ch. de Monseignat, page 135.

quement au pilori. On ne peut rien extraire de ce journal où fourmillent les *b*, les *f*, les *j*. Tournées, retournées, combinées, plaquées à tort et à travers, ces trois consonnes sont à peu près toute la rhétorique de l'auteur. Tissu d'infamies, réceptacle d'ordures, le *Père Duchesne* ne se prend qu'avec une paire de pincettes. Veut-on connaître le genre de ses facéties ? Il dénonce les « coups de chien » qui se préparent « pour donner la volée à la nichée de chats-huants du Temple. » Il appelle Marie-Antoinette « la louve autrichienne », et Louis XVI (sans parler d'insultes qu'on rougirait de transcrire) « le plus grand scélérat qui ait jamais existé.» Les suppliciés, qui ont les mains liées derrière le dos, « jouent à la main chaude. »

Après tout, il n'est pas absolument dénué d'esprit. A travers ses coquineries on entrevoit de temps en temps une métaphore pittoresque, on distingue comme un ressouvenir de gauloiserie à la Villon. Mais en quelle compagnie, grand Dieu !

A ces noms ajoutons les noms de Gorsas (1) *(Le Courrier de Paris)*, de l'évêque constitutionnel Fauchet *(La Bouche de fer)*, de Louvet (2) *(La Sentinelle)*, de Fréron *(L'Orateur du Peuple)*, ce dernier le digne lieutenant de Marat, le futur mitrailleur de Toulon, et la liste, au moins en ce qui touche par quelque portion à la littérature, sera, ce semble, à peu près complète.

Quant à la législation relative à la presse, on sait qu'une liberté presque sans limites fut accordée aux journaux quotidiens dans la séance du 26 août 1789. Parfois des journalistes sont mis en prison, des jour-

(1) Né à Limoges en 1751, s'attacha à Roland, fut proscrit avec les Girondins, et condamné le 7 octobre 1793.

(2) Né en Poitou, débuta par un roman infâme, fut ensuite un des chefs de la Gironde, mourut en 1797.

naux saisis. En vertu de la Constitution de 1791, la liberté de la presse était garantie ; mais au 10 août, les feuilles royalistes furent, de fait, supprimées, leur matériel confisqué. Sous la Terreur, le *Père Duchesne* est, aux frais du gouvernement, envoyé dans les armées et dans toutes les communes du territoire : il tira quelquefois jusqu'à 600.000 ! Après le 9 thermidor, les journaux royalistes reparurent en grand nombre ; au premier rang figure *Le Tableau de Paris* (et *La Quotidienne*), avec Fontanes, La Harpe, Suard et Michaud comme rédacteurs. Vint la loi draconienne du 27 germinal 1796, qui édictait la peine de mort contre toute provocation au rétablissement de la royauté, ou au renversement de la Constitution de l'an III, mais elle ne fut pas appliquée. Au coup d'état du 18 fructidor 1797 les propriétaires ou rédacteurs de quarante-deux journaux furent envoyés à Sinnamary, et la loi votée le 19 fructidor mettait la presse à la discrétion de la police. Enfin, par un arrêté consulaire du 28 pluviôse an VIII (17 février 1800), le nombre des journaux pour Paris fut fixé à *treize !*

Avec l'empire, la liberté de la presse cessera d'exister. La nation, qui avait un si pressant besoin de repos, ne fit entendre aucune récrimination.

En somme, une nuée de journalistes, mais peu d'écrivains. En se plaçant au point de vue de la critique du XVIIIe siècle, on n'accordera ce titre qu'à Rivarol et à Desmoulins : tous deux connaissaient leur langue, et, même dans leurs plus grands écarts, ils surent respecter les règles de la syntaxe (1), les exigences de l'analogie, les lois générales du style, avec cette différence que la prose du *Vieux Cordelier* est plantureuse et co-

(1) Loustallot écrit au sujet du meurtre de Foulon : « Une poignée de foin était dans sa bouche, allusion frappante des sentiments inhumains de cet homme barbare. »

lorée, et que celle de l'*Almanach* est, dans sa perfection académique, gâtée souvent par la sécheresse et la raideur. Quant aux autres, ils fournissent une satisfaisante moyenne ; ils ont, qui, de l'érudition, qui, des connaissances juridiques, historiques, philosophiques, ceux-ci de la verve, ceux-là de bonnes intentions, de l'esprit, de l'humour. Qu'est-ce qui leur manque ? Le souci de la grammaire ; c'est peu de chose et c'est beaucoup.

C'est la Révolution qui a songé à la création d'une école normale destinée à former des professeurs. Les premiers professeurs furent Lagrange (1) et Laplace (2) pour les mathématiques, Haüy (3) pour la physique, Monge pour la géométrie, Berthollet (4) pour la chimie, pour l'histoire naturelle le bon vieux Daubenton, octogénaire fanatisé qui déclarait, avec une emphase comique et des gestes furibonds, qu'il cesserait désormais d'appeler le lion *roi des animaux*, parce qu'il n'y avait pas de roi dans la création. Les professeurs de lettres étaient, pour la philosophie, Garat, pour l'histoire, Volney, pour la morale, Bernardin de St-Pierre, pour l'étude des auteurs, Laharpe.

A côté des professeurs, il y avait les élèves, parmi lesquels on peut citer le philosophe St-Martin (5), le futur mathématicien et préfet de Lyon, Fourrier, et Bougainville, l'illustre navigateur.

Au nombre de ceux qui, de leur propre initiative,

(1) Lagrange, né à Turin en 1736, mort à Paris en 1833 ; auteur d'une *Mécanique analytique*.

(2) Laplace, né en 1749 à Beaumont-en-Auge, mort en 1827 : ses principaux ouvrages sont une *Exposition du système du monde* et une *Mécanique céleste*.

(3) Né en 1743, dans l'Ile-de-France ; fut le créateur de la science cristallographique.

(4) Né en 1748, auteur de la *Statique chimique*, accompagna Bonaparte en Égypte.

(5) Dit le *philosophe inconnu*, né à Amboise en 1743, mort en 1803, mystique célèbre.

essayèrent de porter dans le vocabulaire le bouleversement qui était dans la société, il faut ranger le fécond et paradoxal auteur du *Tableau de Paris*, Louis-Sébastien Mercier (1).

Tour à tour professeur, publiciste, homme politique, il publie, après Colardeau, des *Héroïdes* qui n'ont pas de succès, et des théories dramatiques dont le grand tort est de venir après les hardies innovations de Diderot. Il battit en brèche la vieille tragédie racinienne, pour substituer aux règles d'Aristote le drame conforme à la nature, pour remplacer les monarques par des bourgeois du Marais et les monologues par des récits mouvementés. Fait bizarre et qui distingue Mercier de l'abbé d'Aubignac (2), quoique législateur du théâtre, il composa des pièces applaudies ! On n'a oublié ni la *Brouette du Vinaigrier*, ni le *Déserteur*, qui lui valut une pension de Marie-Antoinette. On n'a pas oublié non plus son *Rêve s'il en fut jamais*, publié vingt-neuf ans avant la Révolution, et où, nouvel Épiménide (3), supposant qu'il est resté longtemps endormi, il voit ou croit voir un monde complètement transformé. Ses vaticinations devaient se réaliser en grande partie. Il faut dire que Voltaire, Jean-Jacques, Diderot, et tous les gens perspicaces, sans oublier Louis XV (4), avaient pressenti et annoncé la catastrophe inévitable. Nommé à la Convention, il vota le bannissement du roi, puis fit partie du Conseil des Cinq-Cents, où il se signala, comme toujours, par une excessive indépendance de langage. Une des mesures qui lui furent reprochées avec le plus d'âpreté est la

(1) 1740-1814.

(2) Né en 1592, mort en 1676, composa une *Poétique du théâtre* et des tragédies sifflées.

(3) Poète et philosophe crétois, mort en 598 avant Jésus-Christ.

(4) « Après moi le déluge ! » disait ce prince insouciant et égoïste.

motion qu'il présenta contre la vulgarisation de l'instruction. Sans doute il prévoyait le péril que ferait courir à la société une accumulation de jeunes gens pourvus de connaissances et d'aptitudes dont ils ne trouveraient pas l'emploi, et devenant dès lors de véritables déclassés, future armée d'une nouvelle révolution. S'il faut en croire un de ses biographes, entre autres excentricités dont se rendit coupable ce maniaque traversé de temps en temps par des idées lumineuses, Mercier affirmait, avec un étonnant sang-froid, la platitude de notre globe et le mouvement de rotation du soleil autour de la terre. Il affirmait aussi que l'on peut connaître les mœurs d'un homme, son caractère, sa valeur morale, ses hautes qualités, par l'inspection de ses pieds! A son goût, le rossignol chantait d'une façon exécrable, et rien ne valait pour lui le chant de la grenouille, célébré jadis par Aristophane (1). Hostile à l'Empire, il vécut morose sous l'Empire, sans jamais perdre une occasion de lui donner un coup de boutoir. Quand l'objet de ses ressentiments fut précipité du trône, alors, satisfait et vengé, il se décida à mourir.

Dans sa *Néologie, ou vocabulaire de mots anciens à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles*, il proteste contre les *étouffeurs* (ceux qui s'en tiennent aux règles de la grammaire), et, charmé par ses propres idées *fécondatrices*, il proclame l'excellence de ses *heureusetés* de langage. Aussi se prétendait-il le plus grand *livrier* de France. L'excellent homme professait cette théorie assez originale, que les prosateurs sont les vrais poètes, et il déclarait avec conviction que Boileau a *perdu* notre littérature.

Le point de départ de l'auteur est que la langue française périra plutôt par inanition que par excès d'a-

(1) Poète comique grec, vivait au ve siècle avant Jésus-Christ ; ses principales pièces sont les *Grenouilles*, les *Nuées*, *Plutus*, etc.

bondance ; elle manque de certains mots diminutifs, de mots échelonnés, gradués, soit qu'ils montent, soit qu'ils descendent ; aussi les nuances nous échappent-elles, et l'on voit naître les erreurs, et les paradoxes se succéder. *L'indétermination* cessera lorsqu'on pourra soumettre l'idée à une mesure plus précise et plus détaillée. La langue des grands écrivains est précieuse, et personne n'en doute, mais se prête-t-elle facilement à tout ce que commande parfois l'usage familier de la conversation ? Mercier constate que Racine est le premier qui se soit servi de l'adjectif *respectable*, Massillon du substantif *contempteur*, et il ajoute que, sous le règne de Louis XIV, on ne pouvait pas dire *rentrer dans ses foyers*, parce que, suivant les critiques, cette expression aurait signifié *rentrer dans sa cheminée*. Il plaide ensuite la cause aujourd'hui gagnée de certains mots rejetés par les poètes, comme *chien*, *pavé*, *blé*, *vache* (les deux premiers mots avaient été employés par Racine). Il a souvent des distinctions ingénieuses : « Montaigne disait *longuerie*, nous disons *longueur*. Il semble que le mot de Montaigne, par sa terminaison, où se trouve un *e* muet, et qui semble prolongé, devrait être préféré au mot *longueur*, dont la terminaison sèche semble coupée tout-à-coup. » Il dit encore : « Un mot est ancien dans le sens littéral, qui devient neuf dans le sens métaphorique. »

Avant d'examiner quelques-uns des mots qu'il préconise, il n'est pas inutile de rappeler une de ses remarques les plus incontestables, et dont l'application se fera d'elle-même à l'occasion de la plupart de ses néologismes : « J'avoue qu'il y a, en fait de langue, des pertes qui enrichissent ; que toutes les acquisitions ne sont pas également bonnes et fructueuses. »

De ce nombre est *abéquiter*, monter à cheval ; *abhorrir*, avoir en horreur ; *acadćmifier*, devenir académi-

cien, ou être admis par l'académie : « Je suis *académifié*, et n'en suis pas plus fier. » (Linguet.) On peut regretter *accostable* : « Montesquieu, dans son château, était plus accostable que Jean-Jacques dans son grenier. » L'Académie a, depuis Mercier, adopté cet adjectif, dont la disparition serait fâcheuse. Mais est-il nécessaire de donner des lettres de franchise à ces mots horribles : *acersocome*, pour dire : à longue chevelure ; *acétabule* (fiole de vinaigre), *accrochement*, *aheurtement?* Il propose *adminicules*, pour petits secours, *adverbifier*, pour faire un adverbe, *aerter*, pour arrêter un cheval par le frein, *affaireux*, qui n'est guère séduisant, *aggravanter*, *aginer*, pour se donner un mouvement inutile, *agreux*, pour riche en fonds de terre, *aidance*, pour aide, *albeur*, pour blancheur, *s'alliancer*, pour s'unir, *amabiliser* (la société des femmes *amabilise* un homme), *amignoter*, pour dire gâter, *aptumiste*, propre à beaucoup de choses, *architriclin*, pour maître d'hôtel, *artilleuse*, pour femme usant d'artifice, *assoter*, pour rendre sot, *aviler* (baisser de prix) : une marchandise *avilée; avrilleux*, en parlant du temps, incertain comme en avril, *astine*, pour sotte querelle, *baller*, pour sauter, *bibliolâtre*, pour celui qui compose beaucoup de livres, *bibliotaphe*, pour le possesseur de livres rares qu'il ne veut pas communiquer, *biforme*, pour homme qui a deux faces, *bonacité*, pour bonhomie (la *bonacité* de Rollin), *caméléoner*, pour changer de parti, *célestiel* (des yeux d'un bleu *célestiel*), *charlataner*, pour faire le charlatan, *colaphiser*, pour donner un soufflet, *contagier*, répandre la contagion, *contumélie*, pour insulte, *se convulser* (comme le diacre Pâris), *cosmopoliter*, parcourir l'univers, *déliter* (*déliter* un malade, le sortir de son lit), *criminaliser*, *critiqueur*, etc.

Certains mots dont Mercier déplore la disparition, sont usuels, par exemple *causerie*, *cauteleux*, *chatoyer*,

chevaleresque, *clamer*, *confortable*, *se cuirasser* (au moral), *courtoisie*, *botaniser*, *borborygme*, *bleuir*, *cajoler*, *capter* (les suffrages), *avaricieux*, *algébriste*, *acrimonieux*, *adipeux*, *accort*, dans le sens de complaisant, etc.

Quand l'auteur essaie d'expliquer l'origine des mots ou des locutions, son imagination prend souvent les devants sur la science pure : par exemple, suivant lui, il faut dire un tour de *bas ton* et non de *bâton*. On dit bas ton, ton bas, parce que l'on promet tout bas, et que l'on ne dit qu'à l'oreille de celui qu'on veut mettre dans ses intérêts : « Vous aurez tant si vous me secondez dans cette affaire. » Ce sont là des étymologies à la façon de Cicéron, qui fait venir *ager*, champ, de *agere*, parceque, dans un champ, il y a toujours quelque chose à faire !

Quant à la langue elle-même, dès les premières séances de la Constituante, elle s'était vue profondément troublée par les diverses locutions barbares que les élus de la nation avaient importées de leurs provinces. C'est de cette époque que datent force tournures gasconnes, bourguignonnes, quercynoises, périgourdines et neustriennes. Elle devait être bientôt modifiée aussi par suite du long séjour des émigrés dans les pays étrangers, en Suisse, en Allemagne, à Venise ou à Londres. Un historien raconte que, pour vivre, plus d'un noble professa sa langue maternelle, qu'il aurait mieux fait, souvent, d'apprendre avant de l'enseigner. A Vienne, un de ces maîtres improvisés donnait à ses disciples, quelque peu incrédules, un petit morceau descriptif de sa composition sur le *triomphe de Thétis:* on y rencontrait ces quatre vers, dont le dernier vaut à lui seul plusieurs longs poèmes :

Triton marchait devant, qui tirait de sa conque
Des sons si ravissants, qu'il ravissait quiconque
A ces aimables sons son oreille prêtait :
Ah ! la charmante, hélas ! musique que c'était !

Il était impossible, du reste, qu'une grande secousse agitât le corps social sans que la langue courante en subît le contre-coup. Hâtons-nous de dire qu'en somme les modifications furent superficielles. Quand, avec son incomparable souplesse, l'esprit français eut secoué jusqu'au souvenir de ces bacchanales, et que les mœurs furent redevenues ce qu'elles étaient avant 89, ni pires ni meilleures, la langue se débarrassa des oripeaux hideux dont la Commune de Paris, les clubs, des journaux comme le *Père Duchesne*, avaient souillé son vocabulaire. Ce qu'il y a de plus clair, comme résultat, c'est que, à partir de la Révolution, la langue est et reste (que l'ombre de Mercier me pardonne !) *démocratisée*. Il n'y a plus de style relevé et de style bas, et, seul, le bon Lhomond, ou ses successeurs, persistent à dire que le masculin l'emporte sur le féminin parce qu'il est plus *noble* que lui.

Des avocats d'une outrecuidante ignorance avaient perdu la langue ; un soldat lui rendra sa hardiesse, son énergie, sa mâle allure d'autrefois.

Lorsque le plus éloquent des hommes d'état de la Grèce, au jugement de Démosthène, lorsque Périclès, devant l'assemblée du peuple, prononçait l'oraison funèbre de ceux qui avaient succombé à la guerre, son discours était moins un éloge des victimes qu'une exhortation aux survivants d'aimer cette patrie dont il leur traçait le plus enthousiaste des panégyriques. Pardessus toutes les considérations que lui inspire le deuil public, s'élève et plane l'image de cette illustre Athènes, qui ne connaît ni égale ni émule. Un ardent amour de la patrie circule à travers cette harangue, où tout parle des devoirs que le citoyen est tenu de remplir envers une cité si visiblement protégée par les dieux. C'est toujours, c'est partout la gloire d'Athènes qu'il célèbre et dont il démontre, avec une exubérance ja-

louse, mais dans un style sobre, l'indiscutable supériorité sur les républiques voisines. Quel tableau caressé avec amour que celui des habitants de cette cité unique ! « Nous aimons le beau sans recherche, nous sommes sages sans mollesse, et, dans l'occasion favorable, nous usons, non du faste du langage, mais de la richesse de l'action (1). » Quelle est la conclusion de l'orateur ? « La terre entière est le tombeau des hommes illustres... Cherchons à les imiter, et, persuadés que le bonheur est dans la liberté et la liberté dans la valeur, ne négligeons pas les périls de la guerre. »

Mettons en regard les proclamations de Bonaparte à l'armée d'Italie :

« Soldats ! vous êtes mal nourris et presque nus. Le gouvernement vous doit beaucoup, mais ne peut rien pour vous. Votre patience, votre courage vous honorent, mais ne vous procurent ni avantage ni gloire. »

Qu'y a-t-il au fond de ces paroles enflammées ? La constatation d'un état de choses qui se prolonge, le dénuement des soldats, leurs souffrances, « les rigueurs de l'hiver, les fatigants exercices de l'été, les atrocités de la lutte (2). » L'orateur dit tout haut ce que le soldat dit tout bas. Encore si, dans ces incessantes escarmouches, l'armée trouvait l'occasion de recueillir quelque renommée ! On juge de la furie d'acclamations qui s'éleva du milieu de ces soldats en guenilles, aux dents aiguisées par un long jeûne, qui allaient pieds nus et n'avaient, depuis longtemps, salué l'arrivée d'aucun convoi de vivres, lorsque le général, arrivé de la veille, leur jeta ces alléchantes promesses : « Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde ; vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. »

(1) πλούτῳ ἔργου μᾶλλον ἢ λόγου κόμπῳ χρώμεθα.

(2) Duram hiemem, exercitas æstates, bellum atrox. (Tacite, *Annales*, I, 17.)

Le mot final est un de ces traits éloquents si familiers plus tard à Napoléon.

La proclamation qui suit est datée du quartier-général de Cherasco, 26 avril 1796 :

« Soldats ! vous avez en quinze jours remporté six victoires, pris vingt-et-un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la partie la plus riche du Piémont ; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes. Vous vous étiez battus jusqu'ici pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie : vous égalez aujourd'hui par vos services l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans pont, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté, étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues, soldats ! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité ; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1794, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore. Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace, fuient épouvantées devant vous. Les hommes pervers qui riaient de votre misère et se réjouissaient dans leur pensée du triomphe de vos ennemis, sont confondus et tremblants. Mais, soldats, vous n'avez rien fait puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Turin ni Milan ne sont à vous ; les cendres des vainqueurs des Tarquins sont encore foulées par les assassins de Basseville (1).... En est-il d'entre vous dont le courage s'amollisse ? en est-il qui préféreraient retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essuyer patiemment les injures

(1) Ambassadeur français massacré à Rome en janvier 1793.

de la soldatesque esclave ? Non, il n'en est point parmi es vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego et de Mondovi ! (1) »

Le style de Bonaparte est simple, nourri ; les idées revêtent une sorte de poésie orientale exubérante d'énergie, toute de sentiment, de passion, de flamme. Unique dans l'art de susciter les courages, le jeune vainqueur sait aussi punir les défaillances morales. En novembre 1796, le général Vaubois (2) s'était laissé chasser de Roveredo. Le général en chef rejoint aussitôt son lieutenant, et, se mettant au milieu des troupes, il s'écrie : « Soldats ! je ne suis pas content de vous ! Vous n'avez montré ni discipline, ni constance, ni bravoure ; vous vous êtes abandonnés à une terreur panique ; vous vous êtes laissé chasser de positions où une poignée de braves devait arrêter une armée. Soldats de la 38[e] et de la 85[e], vous n'êtes pas des soldats français. Général chef d'état-major, faites écrire sur les drapeaux : *Ils ne sont plus de l'armée d'Italie.* »

Une remarque qui ne manque pas d'intérêt, c'est que Bonaparte félicite toujours ses soldats d'avoir brisé les fers des peuples étrangers, mais que jamais il ne leur parle d'assurer la liberté du peuple français : « Les républiques transpadane et cispadane vous doivent la liberté (3). » Pour les habitants des contrées envahies, e rusé Corse use de sa diplomatie la plus irrésistible, et redouble de prévenances, d'amabilités ; il a les mains pleines de compliments, d'épithètes flatteuses ; c'est le triomphe des mœurs oratoires. Parlant aux provinces autrichiennes : « Si nous sommes en guerre depuis

(1) Victoires remportées par Bonaparte les 12, 13, 14 et 21 avril 1796.

(2) Né à Châteauvillain (Hte-Marne), était capitaine d'artillerie en 1789, se signala par son courage à l'armée des Alpes et à celle d'Italie ; Bonaparte lui confia le commandement de l'île de Malte, qu'il ne rendit qu'à la dernière extrémité, en 1800.

(3) 9 mars 1797.

six ans, c'est contre le vœu des *braves* Hongrois, des citoyens *éclairés* de Vienne, et des *simples* et *bons* habitants de la Carinthie (1), de la Carniole (2) et de l'Istrie (3). » Quand, au contraire, il menace, son langage reproduit la majesté redoutable du Sénat de la république romaine. Venise avait massacré nos soldats ; Bonaparte fait lire par Junot, en plein Conseil, une lettre vengeresse : « Croiriez-vous que, dans un moment où je suis au cœur de l'Allemagne, je sois impuissant pour faire respecter le premier peuple de l'univers ?... Le sang de mes frères d'armes sera vengé, et il n'est aucun des bataillons français qui, chargé d'un si noble ministère, ne sente doubler son courage et tripler ses moyens. Je vous envoie mon premier aide-de-camp pour être porteur de la présente lettre. La guerre ou la paix ! » Lorsque, après la prise de Sagonte (4) par Annibal, le vieux Fabius demandait, comme compensation de la violation du traité, qu'on lui livrât l'audacieux vainqueur, et ajoutait : Ou l'extradition ou la guerre ! la situation n'était pas la même. La preuve en est que le sénat carthaginois répondait avec arrogance : « Eh bien ! la guerre ! » Venise, au contraire, ne pouvait que se soumettre. Bonaparte le savait ; de là la jactance, le ton dominateur, l'arrogance comminatoire de son ultimatum. C'est le style d'un Tamerlan (5), d'un Alaric (6). Il menace « de *rayer* le nom des Vénitiens de la surface du globe. » Lorsque, en

(1) La Carinthie fait partie de l'Illyrie.

(2) La Carniole a pour capitale Laybach.

(3) L'Istrie forme un cercle du gouvernement de Trieste.

(4) Ville d'Espagne, sur le côté est, près de l'emplacement actuel de Murviedro. Cette ville fut détruite en 219, après une héroïque défense des habitants.

(5) Conquérant mogol, dévasta la Russie, la Pologne, vainquit Bajazet, sultan des Turcs, mourut en 1405.

(6) Alaric Ier, roi des Goths, ravagea plusieurs provinces de l'empire d'Orient, dévasta l'Italie, saccagea Rome et mourut en 410. — Un autre Alaric, roi des Visigoths, fut vaincu par Clovis à Vouillé, en 507.

avril 1797, les envoyés vénitiens viennent le trouver à Gratz pour conjurer sa colère, ils essuient cette tonitruante apostrophe, tourbillon de reproches, d'insultes, d'ironies ; avec la rapidité de la foudre, les faits se pressent, les idées se suivent sans interruption ; le style saccadé, haletant, coupé par l'indignation, est d'une énergie de fer dans sa monotonie voulue : « J'ai fait la paix ; j'ai quatre-vingt mille hommes ; j'irai briser vos Plombs (1) ; je serai un second Attila pour Venise. Je ne veux plus ni inquisition, ni livre d'or (2) ; ce sont des institutions des siècles de barbarie. Votre gouvernement est trop vieux ; il faut qu'il s'écroule. Vous m'attendiez à mon retour pour me couper la retraite : eh bien ! me voici. Je ne veux plus traiter, je veux faire la loi. » Entendez-vous ces mots qui reviennent sans cesse : *je veux, je ne veux pas !* Ce n'est plus le gouvernement directorial qui est le maître ; le maître, c'est désormais le général tout-puissant qui manie le *moi* avec une si orgueilleuse emphase. Mais la colère ne fait que donner plus de richesse, plus de couleur au style de Bonaparte : l'image se présente naturellement. Quand les mêmes députés reviennent après les Pâques Véronaises (3), celui-ci leur répond : « Je ne puis vous recevoir *tout couverts du sang français.* » De nouveau ils lui offrent des trésors : « Non, non, s'écrie-t-il, quand *vous couvririez d'or tout ce rivage*, toutes vos richesses ne suffiraient pas pour payer le sang d'un de mes soldats ! » Presque toujours, on le voit, le style figuré, la métaphore, éclairent les discours de cet élève de Brienne dont les narrations donnaient à son professeur de littérature l'idée de « la lave incandescente. »

(1) Prison de Venise située sous la toiture en plomb du palais ducal de Saint-Marc.

(2) Registre officiel sur lequel étaient inscrits, en lettres d'or, les noms des familles patriciennes.

(3) Massacre des Français à Vérone, le lundi de Pâques, 17 avril 1797.

Bref, ce style est essentiellement concret, objectif ; il est exubérant de sève, de mouvement, de vie ; chaque mot représente une idée et chaque idée revêt une forme visible, qui dès lors se grave dans l'imagination.

Après Bonaparte, Lazare Hoche (1). Le fils du garde-chenil de Versailles, le garde-française qui brodait des gilets qu'il vendait pour acheter les ouvrages de Condillac, le général en chef de l'armée de la Moselle, le pacificateur de la Vendée, l'André Chénier de l'art militaire sut, lui aussi, parler aux troupes le langage qui inspire les grandes choses. A Frœchswiller, il met les canons ennemis à l'encan : « A six cents livres pièce ! » s'écrie-t-il. — « Conclu ! » répondent les soldats ; une heure plus tard, la batterie est enlevée. La somme ainsi glorieusement gagnée fut payée aux vainqueurs par les soins du commissaire de la Convention.

Les proclamations de Hoche exhalent un parfum d'honnêteté, de modération, de justice ; inférieures à celles de Bonaparte par le talent littéraire, elles donnent du jeune guerrier une haute et sereine image : « De toutes parts nos armes sont triomphantes ; nous sommes les derniers à vaincre, mais nous vaincrons. » Comme style, c'est, à peu de différences près, la même sécheresse nerveuse que la prose de son auteur préféré, l'auteur du *Traité des Sensations* : « Des patriotes tels que vous, lorsqu'ils sont disciplinés, pour réussir, n'ont qu'à entreprendre. Nous allons propager la liberté, vous avez déjà fait beaucoup de sacrifices pour elle, mais que ne devez-vous pas faire encore ? Vos pères, vos parents, vos femmes, vos enfants, l'attendent de vous. Ce n'est point assez, il faut la faire aimer. Braves soldats, vous serez les premiers à braver les excès. »

(1) 1768-1797.

Cette façon de rendre l'idée est terne, abstraite, mais elle rachète ce défaut par le nerf, la clarté. La pensée n'est pas, comme celle de Bonaparte, sillonnée par des éclairs, enrichie de ces figures audacieuses qui semblaient réservées à la strophe lyrique, et comme soulevée par quelque grandiose réminiscence d'Ossian (1). Mais quelle vivacité, quelle fièvre d'action, quelle foi dans les destinées de la patrie, quelle abnégation toute spartiate ! Il dit à Desaix : « Songe qu'avec des baïonnettes et du pain, nous pouvons vaincre l'Europe entière. » Il écrit au ministre : « Nous devons toujours joindre l'ennemi de près. Quand l'épée est courte, on fait un pas de plus. » Il ordonne au général Vincent de *fondre sur l'ennemi comme l'aigle sur sa proie*, et lui défend de communiquer avec le général Kalkreuth autrement qu'*à coups de canon*. Mais l'image, la comparaison, se présentent rarement sous sa plume : pouvait-on, du reste, attendre autre chose de celui qui avait pris pour devise l'adage : *Res, non verba : Des actes, non des paroles ?*

En face des proclamations de Hoche et de Bonaparte, qu'on mette la harangue de l'indomptable et sauvage Souwarof : avant la bataille de la Trebbia (juin 1799), il adresse à ses troupes un ordre du jour qui se terminait ainsi : « On ne fera point de quartier, ce n'est pas mon habitude ; mais, au contraire, combattez, attaquez avec le sabre et la baïonnette ; taillez en pièces, égorgez vos ennemis en poussant les cris accoutumés : Hourrah ! Hourrah ! »

Les harangues les plus courtes sont encore les plus belles : c'est celle de Henri de la Rochejacquelein : « Si j'avance, suivez-moi ; si je meurs, vengez-moi ; si

(1) Célèbre barde écossais, fils de Fingal, roi de Morven. En 1762, Macpherson publia des poésies d'Ossian, mais ce n'était qu'un pastiche assez réussi.

je recule, tuez-moi ! » C'est le mot de Bonaparte avant la bataille des Pyramides : « Soldats, songez que du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent ! »

Mais déjà la main du premier Consul édifie une monarchie fondée sur la victoire. Après le 18 brumaire c'est le 14 juin ; après le coup d'État, c'est Marengo. La gloire amnistie l'illégalité. Un des plus grands siècles de l'histoire commence !

CHAPITRE SIXIÈME.

LA LITTÉRATURE SOUS L'EMPIRE.

LA PROSE.— Châteaubriand (Essai sur les Révolutions, Génie du Christianisme, Martyrs, Itinéraire de Paris à Jérusalem, Discours de réception à l'Académie) ; **Mme de Staël** (Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations, Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, Delphine, Corinne, de l'Allemagne, Considérations sur la Révolution) ; **Cuvier ; Lacépède : Laromiguière ; Ginguené; Daru ; Victorin Fabre.**

FRANÇOIS-René de Châteaubriand naquit en 1768 dans une rue étroite et sombre de Saint-Malo, la rue des Juifs. Quand il vint au monde, une bourrasque sans exemple bouleversait la mer, et le grondement de l'orage était si terrible qu'il empêcha d'entendre les premiers vagissements de celui qui devait être la plus éclatante illustration des *Castrum Briani* (1). Les regards de l'enfant furent d'abord frappés par la solitude des forêts mélancoliques et l'aspect des grèves qui poussent à la rêverie. La théorie de l'influence des milieux, si souvent prise en flagrant délit d'erreur, semble trouver ici une décisive confirmation. Toute sa vie, il portera dans l'esprit, au fond du cœur, cette inguérissable tristesse morne, ce gigantesque ennui, charme et caractère distinctif de toutes ses inspirations. Et cependant il avait joué avec les enfants de son âge, tout le long de ces belles journées d'avril qui lui ont inspiré de si sua-

(1) Étymologie historique du nom de cette famille.

ves accents : « Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris, et fleurit trois semaines plus tôt... Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de leurs fleurs, qu'on prendrait pour des papillons d'or. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent en pleine terre, comme en Grèce ; la figue mûrit comme en Provence ; chaque pommier, avec ses fleurs carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village (1). »

Après un séjour au château de Combourg, il passa au collège de Dol (2), où il fit des progrès rapides ; entre autres tours de force, il apprit par cœur ses tables de logarithmes, ce qui est certainement un treizième travail d'Hercule, non moins invraisemblable que les douze autres. Après des études irrégulières, mais fortes, il reçut le brevet de sous-lieutenant, et Cambrai comme garnison.

En 1791, il s'embarqua pour l'Amérique, où il vit Washington (3) dans une voiture traînée par quatre chevaux magnifiques, spectacle qui brouilla légèrement les idées du jeune homme, tout pénétré du souvenir des Fabricius et des Cincinnatus ; il visita les vastes territoires de l'Amérique centrale, s'enfonça dans les forêts incommensurables du Canada, autant pour se fuir lui-même que pour fuir le monde, qui le dégoûtait avant d'être connu de lui. De cette vie d'aventures, de cette odyssée souvent périlleuse à travers des pays d'une extraordinaire végétation, des tribus sauvages aux mœurs toutes primitives, il rapporta en germe la plupart de ses futurs chefs-d'œuvre. Toujours poursuivi du désir de voir des scènes nouvelles, d'échapper aux

(1) Cf. *Mémoires d'outre-tombe.*

(2) Chef-lieu de canton, arrondissement de Saint-Malo.

(3) Né en 1732, mort en 1799, fut le fondateur de la république des États-Unis.

obsessions qui assombrissaient son âme maladive et hantée de mille chimères, il retourne dans l'ancien monde.

Un soir, voyageant le long des Montagnes Bleues, il entra dans une maison américaine, moitié ferme, moitié moulin. Brisé de fatigue, assis au coin du feu, il contemplait machinalement, d'un regard distrait, les armes du maître suspendues au mur, et s'amusait à regarder un écureuil qui sautait du dos d'un gros chien sur la tablette d'un rouet ; dans la marmite cuisaient les patates qui devaient former son repas. Soudain il aperçut à terre un journal anglais, et se mit à le lire : il vit écrits en gros caractères ces mots : *Fuite du Roi.* On y parlait aussi de l'émigration et de l'armée de Coblentz. Dès lors sa détermination fut prise.

Il arriva juste pour assister au siége de Thionville et s'y faire blesser. De là il se rendit à Namur en rampant, en mendiant, puis à Bruxelles et à Ostende, où il rencontra quelques compatriotes : ils nolisèrent une barque et se firent transporter à Guernesey. Là sa blessure s'envenime ; il est épuisé par le typhus. Sur le point de rendre le dernier soupir, on l'appuya contre un mur, le visage au soleil, pour qu'il pût expirer dans les conditions les plus douces. Une brave femme l'aperçut, le fit transporter dans la cabane de son mari, pêcheur de profession, lui donna un bon lit et le sauva. Quand il put se lever, il passa en Angleterre, où il connut toutes les poignantes extrémités de la détresse la plus atroce, couchant à la belle étoile, soumis à des jeûnes prolongés auxquels il s'était heureusement dressé par un apprentissage forcé dans ses courses chez les Peaux-Rouges.

Quand, en 1800, grâce aux mesures libératrices du Premier Consul, il put revoir la France, il se figura

que, nouveau Dante (1),il descendait aux Enfers. A sa grande surprise, ce qu'il voit d'abord sur la place de la Concorde, c'est un bal ; le premier bruit qu'il entend est celui du violon, du cor, de la clarinette. Il se rend aussitôt chez Ginguené, qu'il avait connu avant la Révolution, désireux de renouer avec lui. Celui-ci était logé rue de Grenelle-Saint-Germain, près de *l'Hôtel du Bon Lafontaine*. On lisait encore sur la loge de son concierge : « Ici on s'honore du titre de citoyen, et on se tutoie : ferme la porte, s'il vous plaît. »

Il revit aussi La Harpe, dont il a laissé ce portrait si piquant : « J'avais connu M. de Laharpe (2) en 1789... Il arrivait avec trois gros volumes de ses œuvres sous son petit bras... Le verbe haut, la mine assurée, il tonnait contre les abus, faisait une omelette chez les ministres où il ne trouvait pas le dîner bon, mangeait avec ses doigts, trainant dans les plats ses manchettes, disant des grossièretés philosophiques aux grands seigneurs qui raffolaient de ses insolences ; mais, somme toute, esprit droit, éclairé, impartial au milieu de ses passions, capable de sentir le talent, de l'admirer, de pleurer à de beaux vers ou à une belle action. Je le vis mourir chrétien courageux, le goût agrandi par la religion, n'ayant conservé d'orgueil que contre l'impiété, et de haine que contre la langue révolutionnaire (3). »

Ces deux noms, Laharpe et Ginguené, représentent les deux partis qui vont entrer en lutte lors de la publication du *Génie du Christianisme :* le parti philosophique, qui avait pour coryphée Ginguené, héritier des traditions sceptiques et anti-chrétiennes du XVIIIe siècle, et le parti religieux, qui venait de recevoir dans ses rangs l'ancien ami de Voltaire, désabusé et repenti.

(1) Le plus grand poete épique de l'Italie, avec Virgile et le Tasse, naquit en 1263, à Florence, et mourut en 1321. Dans sa *Divine Comédie*, il suppose qu'il est descendu aux Enfers, avec Virgile pour guide.

(2) Célèbre critique né à Paris en 1739, mort en 1803.

(3) *Mémoires d'outre-tombe*. II, 300.

Mais le *Génie* est de 1802 ; l'*Essai des Révolutions* remonte à 1797.

L'auteur s'est proposé,comme but, de montrer dans les révolutions anciennes les principaux traits, que dis-je? les personnages de la Révolution française. L'ouvrage est un chaos, un pot-pourri où se rencontrent les affirmations les plus contradictoires, la preuve de l'existence de Dieu à côté d'une théorie matérialiste et athée, les objections dirigées contre le christianisme et leur réfutation, l'apologie du suicide, de l'anarchie, et une plaidoirie entraînante en faveur du principe monarchique, la démonstration de la toute-puissante beauté de la loi morale, l'ombre et la lumière, le *sic et non.*

Ce qui frappe, c'est le décousu, l'incohérence de ces pages où les questions les plus bizarres sont exposées gravement, où l'on rencontre les citations les plus inattendues, Sapho (1) à côté de Jean-Jacques, Ésope près de Parny (2), Locke (3) et Fontanes (4), le duc de Nivernais (5) et Platon (6). Dans un grave problème d'algèbre, Châteaubriand s'étudie à multiplier les analogies entre l'Angleterre et Carthage : P. S. R. représente les pouvoirs. P = peuple, S = sénat, R = roi. Que fallait-il pour rendre cette constitution monarchique? Oh rien, moins que rien! Changer la proportion PSR en celle-ci RSP, c'est-à-dire en transposant les extrêmes, et le tour est joué ! L'algèbre n'est pas à mépriser. Veut-on, maintenant, avoir la pire des com-

(1) Poétesse, née à Lesbos, en 600 avant Jésus-Christ. Il nous reste d'elle quelques fragments.

(2) Auteur de remarquables élégies que dépare une excessive licence(1753-1814).

(3) Philosophe anglais (1632-1704), fondateur de l'école sensualiste.

(4) Grand maître de l'Université, sous Napoléon, poète et orateur estimable.

(5) Poète gracieux, né en 1716,mort en 1798.

(6) Célèbre philosophe, chef de l'école dite de l'Académie, chef de l'école spiritualiste grecque, mort en 348 avant J.-C.

binaisons ? Supprimez les deux termes P et R, et il vous reste S.

Plus tard l'auteur est revenu sur ces théories hétérodoxes et enfantines, et il a semé au bas des pages les notes moqueuses, les persifflages à son adresse, les citations en réponse aux citations, les souvenirs autobiographiques. Plus d'une de ces anecdotes est tournée avec un art exquis ; la suivante donnera la note de cet esprit pénétrant, de cette langue pittoresque :

« En entrant, il y a quelques années, dans un mauvais cabaret, sur la route de Mayence à Francfort, j'aperçus un vieux paysan en guêtres, un bonnet sur la tête, et un chapeau par-dessus son bonnet, tenant un bâton sous son bras, et déliant le cordon d'une bourse en cuir, pleine d'or, dont il payait son écot. Je lui marquai mon étonnement qu'il osât voyager avec une somme aussi considérable par des chemins remplis de Tyroliens et de Pandours (1). « C'est l'argent de mes bestiaux et de mes meubles, dit-il, et je vais en Souabe avec ma femme et mes enfants. J'ai vu la guerre ; au moins les pauvres laboureurs étaient épargnés ; mais ceci n'est pas une guerre, c'est un brigandage ; amis, ennemis, tous nous pillent. » Le paysan, apercevant l'ancien uniforme de l'infanterie française sous ma redingote, ajouta : « Monsieur, excusez ! » — « Vous vous trompez, mon ami, repris-je ; j'étais du métier, mais je n'en suis plus ; je ne suis rien qu'un malheureux réfugié comme vous. »—« Tant pis ! » fut sa seule réponse. Alors, retroussant sous son chapeau quelques cheveux blancs qui passaient sous son bonnet, prenant d'une main son bâton, et de l'autre un verre à moitié vide de vin du Rhin, il me dit : « Mon officier, Dieu

(1) Milice redoutable et indépendante, qui était d'abord au service de la Serbie. Depuis 1750, l'Autriche les avait organisés en milice régulière. (Pandour est un hameau de la Basse-Hongrie.)

vous bénisse ! » Il partit après. Je ne sais pourquoi le *tant pis* et le *Dieu vous bénisse* de ce bon homme me sont restés dans la mémoire. »

Dans le texte même, des passages de Klopstock sur la mort du Messie alternent avec des extraits du poème de Sacountala, et Gessner tend la main à Zoroastre (1). En regard du tableau des peuples ligués contre la Grèce dans les guerres médiques, s'étale le tableau des peuples coalisés contre la France dans les guerres de la Révolution, et une savante comparaison s'établit entre la campagne de la 4e année de la 74e olympiade (480 avant J.-C.) et les opérations militaires de 1793 ; la bataille de Salamine a pour pendant la bataille de Maubeuge (2), Mardonius (3) appelle Cobourg, et Pichegru rime avec Pausanias (4).

Ce fatras est ridicule, et l'auteur lui-même en convient. Le style est celui d'un écolier qui sait beaucoup, qui sait trop, et qui n'a rien digéré. L'apostrophe est permanente, les assimilations sont outrées, les trivialités gâtent souvent la pensée. Les déclamations banales (il appelle Alexandre *un mannequin vénal*), les métaphores plusieurs fois centenaires *(embarqués sur le fleuve de la vie)*, les comparaisons usées (parlant des Français, il dit *plus innocents que la brebis... plus féroces que le tigre*, etc.), l'abus des formules, des épithètes vagues ou grossières, tels sont les défauts trop fréquents de cette langue embryonnaire. La grammaire est souvent bravée *(sans parler que*, etc.*)*.

En lisant la conclusion de la première partie, on

---

(1) Philosophe qui passe pour l'auteur du Zend-Avesta. (6e siècle avant J.-C.)

(2) Jourdan débloqua Maubeuge et battit le prince de Cobourg à Wattignies, le 18 octobre 1793.

(3) Gendre de Xerxès, fut vaincu à Platée, 497 avant J.-C.

(4) Célèbre général lacédémonien, vainquit à Platée, mourut en 477 avant J.-C.

s'apercevra que l'auteur ne manque ni de perspicacité dans le coup d'œil, ni d'originalité dans l'expression : « Et vous, ô mes concitoyens, vous qui gouvernez cette patrie si chère à mon cœur, réfléchissez ; voyez s'il est dans toute l'Europe une nation digne de la démocratie ! Rendez le bonheur à la France en la rendant à la monarchie, où la force des choses vous entraîne. Mais si vous persistez dans vos chimères, ne vous abusez pas : vous ne réussirez jamais par le modérantisme. Allons, exécrables bourreaux, en horreur à vos compatriotes, en horreur à toute la terre, reprenez le système des Jacobins ; tirez de leurs loges vos guillotines sanglantes ; et, faisant rouler les têtes autour de vous, essayez d'établir, dans la France déserte, votre affreuse république, comme la Patience de Shakspeare, assise sur un monument, et souriant à la Douleur. »

Dans cet ouvrage, Châteaubriand avait adopté, reproduit en beaucoup de points, sauf à se dédire, les opinions sensualistes du XVIIIe siècle, le scepticisme de Voltaire, le déisme vague de Jean-Jacques, le matérialisme grossier de Lamettrie, qu'il mariait dans un syncrétisme contradictoire. A la suite de ses propres épreuves, des malheurs de sa famille, de la disparition des êtres les plus chers, la grâce opéra en lui, et dès lors, il s'efforça de se rendre digne de cette conversion aussi heureuse qu'inopinée, en composant un ouvrage destiné à la glorification de ce christianisme dont la beauté, la grandeur, la divinité, lui apparaissaient enfin avec une absolue évidence.

Il avait commencé par publier *Atala*, historiette racontée dans un style souvent affecté, et qui aurait bien surpris l'auteur des *Aventures d'Aristonoüs*, mais où la grâce, le pathétique, la richesse des descriptions. révélaient un écrivain supérieur. L'ouvrage eut des admirateurs enthousiastes et des détracteurs impitoya-

bles. La gloire du débutant profita de ces polémiques excessives, où se fit remarquer l'âpreté sardonique de M.-J. Chénier. Celui-ci se moque, comme on pense, de cet Outalissé, fils de Miscou, de ce chef des Muscogulges et des Séminoles, de cette Atala qui brode à Chactas *des mocassins de peau de rat musqué avec du poil de porc-épic*, de ce jongleur qui invoque Michablou et qui raconte *les guerres du grand lièvre contre Matchimanitou*, du P. Aubri, qui, dit-il, « est *le chef de la prière*, qui est aussi *l'homme des anciens jours*, qui est de plus *le vieux génie de la montagne*, qui est encore *le serviteur du grand esprit*, et qui n'en est pas moins *l'homme du rocher.* »

En dépit des railleries et de la croisade formée contre elle par les partisans du siècle qui venait de finir, *Atala* obtint une vogue prodigieuse, et, signe caractéristique de la popularité, fournit aux restaurants et aux guinguettes le sujet de nombreuses gravures naïvement enluminées. Sur les quais, on montrait les personnages de ce roman dans des boîtes de bois comme on aurait montré des saints ou des saintes. Châteaubriand connut alors *ces premiers feux de la gloire* dont parle Vauvenargues.

Le *Génie du Christianisme* parut trois ans avant que le pape Pie VII, couronnant Napoléon, eût prononcé cette prière : « Dieu tout-puissant et éternel, qui avez établi Hazaël pour gouverner la Syrie, et Jéhu roi d'Israël, en leur manifestant vos volontés par l'organe du prophète Élie, qui avez également répandu l'onction sainte des rois sur la tête de Saül et de David par le ministère du prophète Samuel, répandez, par mes mains, le trésor de vos grâces et de vos bénédictions sur votre serviteur Napoléon, que, malgré notre indignité personnelle, nous consacrons aujourd'hui empereur en votre nom. »

Bonaparte rappelant les prêtres, rouvrant les églises, assistant avec un brillant mais hostile état-major à un solennel *Te Deum*, trouvait dans Châteaubriand un collaborateur,dans la publication du *Génie du Christianisme* un argument en faveur du relèvement des autels et de la restitution à l'Église de sa séculaire autorité.

Au point de vue littéraire, le siècle s'annonçait par un chef-d'œuvre d'apologétique. Le tort de Châteaubriand est de ne pas s'être tenu sur le terrain de la vérité absolue de la religion, et d'avoir, par une coupable condescendance, sous la pression d'une sorte de respect humain, essayé de plaider les circonstances atténuantes. Oh ! ce n'est pas ainsi qu'aux premiers jours de l'oppression avait parlé, avait agi le grave, l'éloquent Tertullien (1) ! « La vérité ne demande pas de grâce, parce que la persécution ne l'étonne point. Étrangère sur la terre, elle s'attend à y trouver des ennemis. Fille du ciel, c'est au ciel qu'est son trône, que sont ses espérances, son crédit, sa gloire. Elle ne souhaite qu'une chose, c'est de ne pas être condamnée sans être entendue. » Le christianisme est la vérité : voilà le dogme A quoi bon nous démontrer, pour triompher de la résistance des délicats, que le christianisme, lui aussi, est capable de produire de grandes choses, de belles choses,des chefs-d'œuvre d'art ou de poésie ?

Châteaubriand avait néanmoins, par un coup de maître, réussi à se placer d'emblée en plein cœur du sujet, et, dans quelques pages magistrales qui feraient honneur à un homme du métier, s'était étendu sur la nature du mystère, sur les mystères eux-mêmes, sur les sacrements, les vertus théologales. Puis, avec non moins de courage, il avait abordé l'examen de la vérité

(1) Docteur de l'Église, né à Carthage vers 160, mort en 245.

des Écritures, et envisagé dans ses conséquences la désobéissance du premier homme.

Il ne faut pas croire que ces questions abstruses soient traitées dans un style aride, illisible, fatigant : on rencontre plus d'une page de la plus agréable lecture, plus d'un tableau d'une élégante simplicité :

« Dans nos campagnes, les fiançailles se montraient encore avec les grâces antiques. Par une belle matinée du mois d'août, un jeune paysan venait chercher sa prétendue à la ferme de son futur beau-père. Deux ménétriers ouvraient la pompe en jouant sur leur violon des romances du temps de la chevalerie, ou des cantiques des pèlerins. Les siècles sortis de leurs tombeaux gothiques semblaient accompagner cette jeunesse avec leurs vieilles mœurs et leurs vieux souvenirs. L'épousée recevait du curé la bénédiction des fiançailles, et déposait sur l'autel une quenouille entourée de rubans. On retournait ensuite à la ferme ; la dame et le seigneur du lieu, le curé et le juge du village, s'asseyaient avec les futurs époux, les laboureurs et les matrones, autour d'une table où étaient servis le verrat d'Eumée (1) et le veau gras des patriarches. La fête se terminait par une ronde dans la grange voisine ; la demoiselle du château dansait, au son de la musette, une ballade avec le fiancé, tandis que les spectateurs étaient assis sur la gerbe nouvelle avec les souvenirs des moissonneurs de Booz et des fiançailles de Jacob et de Rachel (2). »

Mais bientôt le théologien se substitue au naturaliste, et, malgré la redoutable concurrence de Bernardin, l'auteur nous donne sur les propriétés, les harmonies des végétaux, des considérations dont le charme est loin d'être amoindri. En se plaçant au seul point de

(1) Eumée était l'intendant d'Ulysse, roi d'Ithaque.

(2) Livre I, chap. 10.

vue littéraire et sans entrer dans l'examen des méthodes, ne sont-ce pas de véritables merveilles de description que les chapitres où il expose la théorie des causes finales par la conformation des quadrupèdes, des poissons, par l'instinct des animaux, par le chant, les nids, les migrations des oiseaux et des plantes elles-mêmes?

De la contemplation de la nature l'auteur s'élève à la conception de l'art.

S'il est une thèse qui se prêtait à des développements irréfutables, n'est-ce point celle qui montre dans l'incrédulité la principale cause de la décadence du goût et du génie ? L'auteur émet un paradoxe que ne désavoueront point les amants de l'idéal : *Celui qui aime la laideur n'est pas loin d'aimer le vice.* Dieu est le beau par excellence, il est le vrai, le bien. Qui ne voit que, pour un écrivain, un poète, bannir Dieu de ses ouvrages c'est en bannir toute imagination et toute raison, le sublime et l'infini ; c'est, par une abnégation aussi incompréhensible qu'insensée, s'enfermer dans un horizon affreusement resserré, « dans un cercle de boue? » Est-ce que l'amour de la patrie peut véritablement exister sans la foi religieuse ? Est-ce que la bravoure n'est pas un corollaire forcé de la croyance en Dieu? Est-ce que l'homme livré, comme la brute, aux lois mécaniques de l'organisme, est encore capable d'effort, de liberté, de détermination morale, de sacrifice et de vertu ? Châteaubriand examine les faits, compare les XVIIe et XVIIIe siècles, et démontre sans peine que, si le second est inférieur au premier, c'est parce qu'il a renié le christianisme. Qui oserait assimiler le scintillement d'esprit ou la sentimentale banalité que l'on remarque dans les productions des disciples de Voltaire et de Jean-Jacques, à la gravité, à la profondeur qui caractérisent les chefs-d'œuvre des contemporains de Bossuet et de Pascal ?

Que si l'on consacre une étude exclusive à la valeur artistique de cette prose, on s'arrêtera avec intérêt devant certaines pages où l'écrivain a semblé vouloir étaler toute la magie de ses couleurs, toute la flexibilité de ses ressources rythmiques, toute l'opulence de son vocabulaire. Ce qu'il dit de la Fête-Dieu, des Rogations, des tombeaux, des cloches, est la perfection même dans le genre modéré, mélange de Massillon et de Rousseau, avec moins de pompe savante que le premier, avec plus d'émotion véritable que le second : un Duguet (1) de génie !

Mais,soit qu'il parle de ce christianisme qui a enseigné la charité, supprimé l'esclavage, arrêté la manie meurtrière du suicide, mis une barrière à la toute-puissance des passions, purifié la morale, combattu la superbe humaine, réhabilité la femme, rendu le courage et l'espoir au pauvre ; soit qu'il nous entretienne de la vie religieuse, de ces hommes dont beaucoup sont éminents autant par les dons de l'intelligence que par les qualités de l'âme, et qui, sur un appel de la conscience ou sur une indication supérieure, disent adieu à ce monde périssable et corruptible pour s'enfermer avec Dieu dans la solitude du cloître, le silence de la cellule, la contemplation ininterrompue de la fosse creusée par leurs mains, son style s'élève, et prend un caractère de majestueuse sérénité.

Il n'est pas moins éloquent, moins vrai, dans la récapitulation qu'il fait des services rendus par le clergé séculier pendant le moyen-âge :

« Il calmait, il adoucissait les esprits, il prévenait les résolutions extrêmes. L'Église avait seule de l'instruction et de l'expérience, quand les barons hautains et d'ignorantes communes ne connaissaient que les factions et une obéissance absolue ; elle seule, par l'habi-

(1) Moraliste célèbre, mort en 1733.

tude des synodes et des conciles, savait parler et délibérer ; elle seule avait de la dignité lorsque tout en manquait autour d'elle. Nous la voyons tour à tour s'opposer aux excès du peuple, présenter de libres remontrances aux rois, et braver la colère des nobles. La supériorité de ses lumières, son génie conciliant, sa mission de paix, la nature même de ses intérêts, devaient lui donner en politique des idées généreuses qui manquaient aux deux autres ordres... La chose la plus vénérable qu'offraient nos anciens États, était ce banc de vieux évêques qui, la mître en tête et la crosse à la main, plaidaient tour à tour la cause du peuple contre les grands, et celle du souverain contre les seigneurs factieux. »

Quand il s'érige en Aristarque, Châteaubriand a de nombreuses bonnes fortunes de style, mais il réussit plutôt dans le détail que pour l'ensemble. Sa critique manque souvent d'impartialité, son coup d'œil d'envergure. Il lui faudrait ces idées fondamentales autour desquelles convergent les idées d'une moindre importance ; son plan est absolument défectueux : ainsi il étudie le dogme et le culte dans la première et la quatrième partie, la poétique du christianisme dans la deuxième et la troisième. Se peut-il plus bizarre découpure ?

Mais ses qualités sont grandes, incontestables sont ses mérites ; il a inauguré chez nous la critique comparée ; le premier il a soumis à un examen parallèle les œuvres des littératures étrangères et celles de l'antiquité. Avec une subtilité raffinée, il a pénétré, expliqué le génie mélancolique et tendre de Virgile ; avec une piété admirative qui eût ravi Mme Dacier (1), il nous a énuméré, fait valoir les beautés de l'en-

(1) Anne Lefebvre, épouse de Dacier, célèbre philologue, a traduit Homère, etc.

trevue d'Achille et de Priam. Il a rapproché la *Henriade* de la Bible, *Paul et Virginie* de la *Galatée* de Théocrite, Milton du Tasse, et, au sujet de la divine *Phèdre* de Racine, il a osé louer la *Clémentine* de Richardson (1).

Qu'il soit permis de signaler quelques points discutables.

Est-il vrai que Racine soit timide dans ses caractères d'hommes? Et Mithridate, Acomat, Burrhus, Narcisse, Néron?

Est-il vrai que les anciens n'aient pas connu la poésie descriptive? L'auteur oublie la *Nature des choses* et les *Géorgiques*.

Est-il vrai que la poésie dramatique n'ait reçu aucun secours du polythéisme? On répond que les religions anciennes enseignaient le dogme de la fatalité, qui a fourni à Eschyle tant d'effets grandioses.

Châteaubriand n'a pas toujours évité la minutie, la puérilité; par exemple, il veut retrouver la première lettre de l'alphabet dans toutes les scènes de la vie des champs, *montagne*, *vallée*, *cheval*, *laitage*, *arbres*, *pâturage*, *laboureur*, etc.; il retrouve cet *a*, non moins obsédant qu'agreste, dans les épithètes qui conviennent à ces substantifs: *pesant*, *champêtre*, *laborieux*, *gras*, *frais*, *délectable*.

Nous voilà bien près du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu!*

En 1805 parut *René*, en 1809 les *Martyrs*.

Un critique bienveillant (2) appelle le premier de ces ouvrages une « création neuve et brillante, » que quelques-uns préfèrent à *Atala*, à cause de la perfection plus soutenue du style, toujours élégant, harmonieux, natu-

(1) Grand romancier anglais, né en 1689, mort en 1761: ses principaux ouvrages sont *Clarisse Harlowe*, *Paméla*, *Grandisson*, etc.

(2) De Feletz.

rel. L'influence de ce roman sur la littérature au XIXe siècle sera examinée plus tard.

Les *Martyrs* sont la démonstration d'un des points sur lesquels Châteaubriand avait toujours insisté avec le plus de force : la supériorité du merveilleux chrétien sur le merveilleux païen. Les arguments accumulés dans le *Génie du Christianisme* ne lui semblèrent peut-être pas suffisants, car il voulut faire suivre la théorie de sa preuve, le précepte de l'exemple. C'est assurément cette préoccupation qui l'amena à composer les *Martyrs*.

Une jeune fille, Cymodocée, est consacrée au culte des Muses par son père Démodocus, dernier descendant des Homérides, et prêtre d'Homère au temple de ce poète, sur le mont Ithome (1), en Messénie ; le but de Démodocus était de dérober sa fille aux coupables obsessions d'un favori de l'empereur Galérius (2), Hiéroclès, proconsul d'Achaïe (3). S'étant rendue avec sa nourrice à la fête de Diane, elle s'égara et rencontra un jeune homme endormi près d'une source. Eudore, c'est le nom de celui-ci, reconduit la jeune vierge chez Démodocus, qui bientôt avec sa fille va visiter Lasthénès, père d'Eudore, qu'il veut remercier. Lasthénès est un chrétien, et il donne aux nouveaux venus une patriarcale hospitalité. Pendant le séjour de ces derniers, Eudore raconte sa vie, ses voyages, ses combats pour l'indépendance de la Grèce, les outrages qu'il a subis de la part d'Hiéroclès ; il dépeint son amitié avec ceux qui seront un jour St Augustin et St Jérôme, son séjour sous les drapeaux près

(1) Montagne du *Péloponèse* qui prit son nom d'une des nourrices de Jupiter.

(2) Galérius fut empereur avec Constance Ier de 305 à 306, après avoir été César sous *Dioclétien*.

(3) Région du *Péloponèse* où s'était formée la fameuse *Ligue Achéenne*.

du Rhin, dans l'armée de Constance (1). Çà et là, le récit est interrompu par des emprunts à la religion chrétienne, l'intervention de Satan, l'assemblée des démons. Admis à la cour de Constance, Eudore se voit investi de la confiance du prince, passe dans l'île des Bretons, reçoit les honneurs du triomphe ainsi que le gouvernement de l'Armorique. Le tableau de la passion fatale qu'il inspire à la prophétesse gauloise Velléda est digne d'être comparé au quatrième livre de l'*Énéide*. Mais il a horreur de sa faute, fait une pénitence publique, quitte l'armée et retourne chez son père. Touchée par ce récit, Cymodocée déclare à son père qu'elle veut embrasser la religion chrétienne pour pouvoir devenir l'épouse d'Eudore. Sur ces entrefaites Hiéroclès, qui arrive en Achaïe, apprend l'union qui se prépare, et son cœur est torturé par la jalousie ; il accuse son heureux rival auprès de Dioclétien. Après force péripéties, Eudore et Cymodocée s'embarquent à Athènes, Cymodocée pour Joppé (2), Eudore pour Ostie (3). A Rome se tient un conseil pour décider du sort des chrétiens. Hiéroclès doit les accuser, le pontife de Jupiter, Symmaque, doit parler en faveur des dieux de la patrie, Eudore défendre la nouvelle religion. Dioclétien proclame l'édit de persécution, puis abdique. Eudore est jeté dans les cachots. Cependant Cymodocée est baptisée dans le Jourdain par Jérôme; elle monte sur un vaisseau pour retourner en Grèce ; mais une tempête l'ayant jetée en Italie, elle est arrêtée, conduite à Rome, renfermée dans les cachots comme chrétienne; elle rejoint Eudore dans l'amphithéâtre, et tous deux périssent sous la morsure des bêtes ! Alors

(1) Constance Chlore *(le Pâle)* était né 250 après Jésus-Christ, il fut empereur un an.

(2) Ville de Palestine.

(3) Ville des États romains à l'embouchure du Tibre, à 19 kil. de Rome.

une voix surhumaine, étrange, entendue de tous, répète aux échos de la Ville éternelle: « *Les dieux s'en vont !* » C'est l'avènement du vrai Dieu.

Des attaques furibondes, quelques-unes même déloyales, harcelèrent, sans le décourager, le romancier-poète, qui expia durement le tort dont il s'était rendu coupable en forçant, par son *Génie du Christianisme*, les plus froids à applaudir, les plus rebelles à se taire, l'opinion publique à saluer en lui un chef d'école et un grand écrivain. De hargneux critiques reprochèrent à Cymodocée de parler de mythologie, à Eudore de répondre en chrétien, sans s'inquiéter ni l'un ni l'autre s'ils seraient compris. Aurait-il fallu que le chrétien parlât de l'Olympe, et la païenne du Calvaire? Une autre trouvaille d'Hoffmann fut que la Trinité, l'Apocalypse, les mystères de la religion, sont des *choses* qu'il faut laisser dans Les livres sacrés. Mais c'est là toute la question! Cette remarque constitue une pétition de principe. On fit aussi un crime à Châteaubriand d'avoir, dès le 3e chant, prédit qu'Eudore et Cymodocée subiront le martyre, attendu que, dans les 21 chants qui suivent, l'intérêt sera nul. Quoi! les personnages me deviendront indifférents parce que je connais le sort qui les attend désormais? Mais je savais le dénouement en lisant le titre de l'ouvrage, ce qui est d'une bien autre gravité!

Le jugement définitif a été porté par un critique éminent (1): « L'auteur s'applique trop systématiquement à chercher dans les mystères de la foi chrétienne l'équivalent de la mythologie ; les personnages sont trop solennels, les descriptions de pratiques et de cérémonies religieuses sont trop plastiques. »

Mais l'ensemble, en dépit des taches, est d'une lecture agréable ; le style, œuvre d'une érudition patiente,

(1) M. Frédéric Godefroy.

atteste une constante préoccupation d'observer les règles, de satisfaire à l'harmonie, de respecter les conditions fondamentales de la langue. Quelle pure atmosphère on respire dans la demeure du vénérable Lasthénès ! quelles mœurs austères et simples que celles des premiers chrétiens ! quel charme ingénu dans les paroles de Cymodocée ! quelle infernale hypocrisie dans les harangues d'Hiéroclès ! quelle émotion troublante dans le récit de Jérôme et d'Augustin ! Les délibérations de Satan et des démons n'atteignent pas la sublime horreur des descriptions de Milton, mais Châteaubriand sort de la comparaison sans en être écrasé, ce qui n'est pas une gloire banale. Qu'on le veuille ou non, l'épisode de Velléda est hors de pair. N'oublions pas la narration épique de la bataille entre les Francs et les Gallo-Romains, cette page entraînante, pleine de curieux détails, animée d'un souffle guerrier qui faisait pleurer Augustin Thierry et décida de sa vocation historique. La catastrophe finale est exposée avec un art souverain :

« On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avait ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix et les yeux levés vers le ciel.

» La trompette sonne pour la troisième fois.

» Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie : « Ah ! sauvez-moi ! » Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il aurait voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et, enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les

épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant, la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale (1) ou du Lycée (2). Les saintes martyres Eulalie, Perpétue, Félicité, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les grâces ; elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. »

Veut-on avoir une idée de la grâce et de la suavité que revêt, aux bons endroits, le style de l'auteur ? Qu'on lise ces lignes de prose, poésie enchanteresse qu'admirait Fontanes, le seul poète en vers, peut-être, de l'époque impériale, avec Delille :

« Cymodocée s'assit devant la fenêtre de la prison, et, reposant sur sa main sa tête embellie du voile des martyrs, elle soupira ces paroles harmonieuses : Légers vaisseaux de l'Ausonie (3), fendez la mer calme et brillante ; esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents, courbez-vous sur la rame agile, reportez-moi sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives fortunées du Pamisus (4).

(1) Montagne d'Arcadie, séjour du *dieu Pan*.

(2) Montagne d'Arcadie qui s'unissait au mont Taygète.

(3) Ancien nom de l'Italie, souvent employé en poésie.

(4) Rivière de *Messénie*.

» Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie.

» Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour si chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle ? »

Ne sont-ce point là ces *mots amis de la mémoire* dont parle Joubert ? Jamais la langue n'avait atteint cette facilité, obtenu cette sonorité, rencontré cette souplesse, déployé cette science consommée de la proportion et de la symétrie, non, pas même dans la description des Champs-Élysées par Fénelon, pas même, et pourtant ici j'hésite, dans la *Cinquième Rêverie* de Jean-Jacques ! On affecte aujourd'hui de honnir ces efforts vers l'idéal, de ridiculiser ces élans vers le beau. Déjà du temps où l'ouvrage parut, l'accueil du public avait été glacial, et les appréciations, d'une révoltante iniquité. Consolé par Fontanes dans des strophes célèbres, l'auteur a pu croire, et son espérance n'a pas été trompée, que la critique mettrait, parmi les épopées, ses *Martyrs* dans un rang supérieur à celui de la *Henriade* et des *Incas*, c'est-à-dire des poèmes en vers prosaïques et des romans en prose poétique.

Le XVIII[e] siècle avait vu se produire une tentative qui, à certains égards, annonçait les visées et les hardiesses des *Martyrs ;* en composant *Sethos*, l'abbé Terrasson (1) avait voulu, lui aussi, reconstituer une religion évanouie, une civilisation disparue, des mœurs qui n'existaient plus que dans l'histoire ; il avait voulu faire revivre la vieille Égypte, avec son cortège de sphinx à l'éternel silence, ses pyramides, gigantesques

(1) Né à Lyon, en 1670, mort en 1750; fut professeur de philosophie au collège de France, membre de l'Académie française et de celle des sciences. *Sethos*, roman moral et politique, est son principal ouvrage.

tombeaux de pierre recouverts d'un linceul de sable, ses déserts aux accablants et mornes horizons, ses caravanes et ses oasis, son grand fleuve aux origines hiératiques et au limon régénérateur ; mais le temps des miracles et des évocations était passé, et, du sein de son scepticisme analytique, de son universelle incrédulité, le XVIIIe siècle avait souri d'une pitié dédaigneuse en présence de cette œuvre mort-née, condamnée d'avance. En outre, le savant abbé péchait affreusement par le style, dont la maigreur prétentieuse annonçait, même avec désavantage, la phrase décharnée de d'Alembert. On en jugera par quelques citations extraites de l'oraison funèbre d'une reine d'Égypte. L'auteur y parle de Nephté, qui « fait des grâces à ses amis, » ce qui est bien le dernier mot de la coquetterie, sinon de la bienfaisance ; il dit qu'on « *apercevait* au travers des soins qui l'occupaient.. *que* la loi divine était toujours présente à son esprit ; » il entasse les locutions abstraites et lourdes : « Elle n'a fait usage de la sévérité que *suivant l'ordre* de la justice générale, *et par rapport* au bien de l'État; » il cherche les subtilités à effet de l'école de Fontenelle . « Elle a cru que la dissimulation, nécessaire pour régner, ne *devait s'étendre que jusqu'au silence ;* » il a recours aux néologismes inutiles : « Hasardant quelquefois sa propre gloire pour l'intérêt du peuple *méconnaissant ;* » il a des à-peu-près sans grâce : « Pour être plus en état de veiller sur *le total* du royaume ; » il abonde en expressions vagues et obscures : « Elle a réservé toute son attention *pour les premières causes et les premiers mouvements.* » Sur ce tissu grisâtre se déverse incessamment une pluie fine de substantifs incolores ; l'impression, ou plutôt la sensation qui en résulte, est celle qu'on éprouve en se promenant à travers la pénétrante humidité des brouillards de novembre.

Lisons maintenant cette courte description où Châteaubriand nous retrace une nuit passée dans les déserts du Nouveau-Monde :

« Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts, comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel ; tantôt il suivait paisiblement sa course azurée, tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zônes diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'il croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. »

Tout-à-l'heure c'était le dénuement dans le style ; ici c'est la richesse même du langage poétique : les comparaisons, non pas classiques, défraîchies et de rebut, mais neuves, spéciales, toutes de circonstance, se suivent, s'entassent, se complètent, sans qu'il y ait double emploi dans le sens, abus dans l'abondance, contradiction dans la nature des idées.

Le merveilleux talent de l'écrivain devait attirer les regards d'un chef d'État aussi attentif que l'était Napoléon à rechercher dans son vaste empire tous les hommes dont la supériorité pouvait donner à son règne un éclat nouveau. L'auteur du *Génie* avait été nommé secrétaire d'ambassade à Rome ; ravi d'abord par cette occasion de vivre au milieu des souvenirs de la Ville éternelle, il ressentit comme un dégoût de recevoir l'impulsion d'un supérieur hiérarchique, et conçut le désir d'être à son tour chef de service : on le nomma ministre dans le Valais, et le poste d'ambassadeur au-

rait sans doute récompensé le dévouement et l'aptitude du diplomate, s'il n'avait cru devoir donner sa démission à la suite de l'inutile exécution du duc d'Enghien. La rupture fut complète, la désaffection absolue. Ce fossé rempli de sang qui séparait les deux hommes s'élargit encore lorsque, en 1809, Armand de Châteaubriand, cousin de l'auteur, pris sur une des côtes porteur d'une correspondance royaliste, eut été condamné et fusillé dans la plaine de Grenelle. Napoléon cependant avait désarmé, trop rusé pour s'aliéner de gaîté de cœur celui dans lequel il devinait une redoutable puissance, l'opinion publique : il voulút faire donner l'un des prix décennaux au *Génie du Christianisme.* Les rapports officiels que lui adressèrent à ce sujet des critiques aveuglés par un zèle excessif, ne le permirent pas. Enfin Châteaubriand fut choisi par l'Académie. Le soir même, en complimentant le grand-maître de l'Université, Fontanes, ami intime du nouvel élu, Napoléon ajouta : « Eh bien ! vous éludez la question, Messieurs de l'Académie; vous avez joué de finesse avec moi ; vous prenez l'homme au lieu du livre ; je verrai s'il n'y a pas moyen de donner à votre confrère quelque grande place littéraire, une Direction générale des bibliothèques de l'Empire. » C'était là une tentative de réconciliation qui faisait autant d'honneur à Napoléon qu'à Châteaubriand.

Fontanes n'avait jamais fait mystère de ses relations et de son intimité avec son illustre ami ; un jour, au commencement du printemps de 1806, l'empereur lui ayant demandé à brûle-pourpoint, selon son habitude, *s'il voyait toujours ce cerveau brûlé de Châteaubriand,* il répondit : « Oui, sire, il m'a fait l'honneur de dîner hier avec moi avant son départ pour l'Orient. » — « Ah ! il s'en va ! »

Châteaubriand préparait alors les *Martyrs ;* ne vou-

lant pas, d'après un usage trop répandu, donner la description de pays qu'il n'aurait pas explorés, il se décida à parcourir les différentes contrées où devait se passer l'action de son poème : il visita Ithaque, qui lui rappela le héros aux innombrables ruses, le favori de Minerve, l'héritier des armes d'Achille, puis il arriva dans les « champs où fut Sparte. »

L'*Itinéraire* n'est pas unGuide-Joanne où l'on trouve l'indication des bonnes auberges et l'heure du départ des diligences ; ce n'est pas non plus un de ces voyages académiques où l'on ne se heurte qu'à des distiques et à des points d'exclamation. Quand l'occasion se présente, Châteaubriand n'hésite pas à nous donner le menu de son déjeûner ; il nous apprend, par exemple, que rien n'est plus amer que le fameux miel de l'Hymette, qui a fourni à nos professeurs de rhétorique l'occasion de tant de *tartines* enthousiastes. Si le paysage qu'il parcourt rappelle un événement historique, artistique ou poétique, les citations affluent. Le *moi* n'est ni prodigué ni évité ; disons même qu'il revient souvent et qu'il ne nous indispose pas contre le narrateur, qui fait avec beaucoup de bonne grâce, non sans un peu de vanité, les honneurs de sa propre personne. Une de ses inoffensives prétentions est de nous apparaître avec les allures d'un capitan. Qu'un Turc lui manque de respect, vite il tire ses pistolets, et, s'il ne le tue pas, il lui brûle tout au moins les moustaches, et profite de l'occasion pour relever les siennes en croc. Il faut entendre les éclats de sa colère quand son guide refuse de le mener à Troie ! Au moment où il pénètre chez l'aga, dans le but de s'expliquer sur le marché conclu avec ce guide, un spahi, qui veut l'arrêter, reçoit une volée de coups de cravache à travers le visage. Mais ce sont là des incidents vulgaires, de petites misères inévitables qui arrivent à tous les voyageurs, illustres

ou obscurs ; ce ne sont point ces détails qui font l'intérêt de l'*Itinéraire*, mais les réflexions que suggère à l'auteur la vue des lieux immortalisés par une bataille, un héros, le vers d'un poète, une phrase d'Hérodote ou de Quinte-Curce : « Un voyageur va traverser un fleuve qui n'a rien de remarquable ; on lui dit que ce fleuve se nomme Sousonghirli: il passe et continue sa route; mais si quelqu'un lui crie : C'est le Granique ! il recule, ouvre des yeux étonnés, demeure les yeux attachés sur le cours de l'eau, comme si cette eau avait un pouvoir magique. » Admirable écho des beautés de la littérature païenne, il trouve un surcroît de force et de sublimité, de grandeur et d'éloquence, lorsqu'il touche aux souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'il dépeint les paysages éternisés par les harangues du Sauveur, qu'il cite l'un de ces noms vénérables de la Palestine : « Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur ; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par les miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile; toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère ; chaque grotte déclare l'avenir ; chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a pas osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel. »

A de telles pages, d'une habileté consommée, mais trop visible, il convient d'appliquer le mot de Sainte-Beuve, si vrai dans sa forme prétentieuse : « Les des-

criptions de Châteaubriand surpassent quelquefois mais n'égalent jamais celles du *Télémaque.* »

L'Itinéraire nous montre dans Châteaubriand un littérateur, un érudit, un antiquaire, un épigraphiste, un poète, un peintre, un patriote. Il recueille avidement jusqu'au moindre fait qui rappelle l'immortelle expédition d'Égypte. C'est avec une joie sincère qu'il nous parle de l'admiration restée au fond du cœur de l'Arabe pour le vainqueur de la redoutable corporation des Mamelouks. Il rapporte que les enfants des Bédouins imitent dans leurs jeux les exercices de nos soldats, et, non loin du torrent de Cédron, il entendit l'écho qui répétait le commandement : *En avant, marche !* Quand il passa au Caire, quelques soldats français enrôlés parmi les Mamelouks, étaient presque les maîtres de cette ville. Mohammed Pacha, voyant un jeune soldat charger un gros d'ennemis, s'écria : « Quel est cet homme ? Ce ne peut être qu'un Français. » Et c'était, en effet, un Français.

Quel plaidoyer en faveur de cet incomparable petit peuple grec, si grand par le caractère, si touchant par sa foi indomptable dans ses destinées, l'auteur nous a présenté presque à chaque page de la première partie de l'ouvrage ! Comme il a su rendre la vie à cette poussière, à ces marbres, à ces temples, à ces villes, qui ne sont plus que l'ombre d'un grand nom ! Il a été le précurseur de Lamartine et du *Voyage en Orient*, de Casimir Delavigne et des *Messéniennes*, de Victor Hugo et des *Orientales ;* il a inspiré lord Byron et la défense de Missolonghi, cette autre Sagonte ! Il a attiré l'attention sur la Grèce, il a plaidé avec une chaleur irrésistible la cause de cette nation opprimée, il a semé les germes de la guerre libératrice de 1823, il est l'un des véritables pères de l'indépendance hellénique.

Quant au style, il est plus simple que celui des

Martyrs; il y a moins de machines de rhétorique, moins de figures, moins de recherche. Pour ce motif, notre époque, portée, par une passion factice, pour le naturel un peu sec de la prose de Voltaire, préfère cet ouvrage aux *Martyrs*, plus limés, plus élégants, d'un tour plus étudié et plus byzantin.

Quand Châteaubriand se présenta à l'Académie, il venait de publier ces notes de voyage ; au cours de ses visites, accompagné de Me de Vintimille, il se rendit chez l'abbé Morellet. Quand ils arrivèrent chez celui que Voltaire désignait par le sobriquet expressif de *Mords-les* (les chrétiens), ils le trouvèrent assis devant son feu et dormant à poings fermés : il avait laissé glisser l'*Itinéraire*. Au nom de Châteaubriand, annoncé par le domestique, le vieux sceptique se réveilla en sursaut et cria : « Il y a des longueurs ! il y a des longueurs ! » — « Je le vois bien, » dit l'auteur souriant, et il promit de tailler çà et là.

Lorsque Napoléon lui fit demander de faire des coupures analogues son discours de réception à l'Académie, il refusa énergiquement ; on comprend que le triomphateur de l'Europe ait été mécontent de passages comme celui-ci : « C'est en vain que Néron prospère ; Tacite est déjà né dans l'Empire : il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence livre à un enfant obscur la gloire du maître du monde. »

On lira avec plaisir la péroraison de ce précieux morceau, trop peu connu : « Voyageur solitaire, je méditais, il y a quelques jours, sur la ruine des empires détruits, et je vois s'élever un nouvel empire. Je quitte à peine ces tombeaux où dorment les nations ensevelies, et j'aperçois un berceau chargé des destinées de l'avenir (1). De toutes parts retentissent les acclama-

(1) Celui du *Roi de Rome*.

tions du soldat. César monte au capitole ; les peuples racontent les merveilles, les monuments élevés, les cités embellies, les frontières de la patrie baignées par ces mers lointaines qui portaient les vaisseaux de Scipion, et par ces mers reculées que ne vit pas Germanicus. Tandis que le triomphateur s'avance entouré de ses légions, que feront les tranquilles enfants des Muses ? Ils marcheront au-devant du char pour présenter au vainqueur la troupe sacrée, pour mêler aux récits guerriers les touchantes images qui faisaient pleurer Paul-Émile sur les malheurs de Persée (1). Et vous, fille des Césars, sortez de votre palais avec votre jeune fils dans vos bras ; venez ajouter la grâce à la grandeur, venez attendrir la victoire et tempérer l'éclat des armes par la douce majesté d'une reine et d'une mère ! »

Ce discours, s'il eût été prononcé, aurait, dit l'académicien Suard, fait crouler la salle sous les applaudissements, à cause des traits piquants, des allusions malignes dont il était semé.

Voici quelques-uns de ces sarcasmes à peine voilés qui firent bondir Napoléon :

« Il vaut mieux se condamner à l'obscurité que de se rendre célèbre par les malheurs de sa patrie. »

« La liberté n'est-elle pas le plus grand des biens, et le premier des besoins de l'homme ? »

« Les lettres languissent et meurent dans les fers. »

« J'aurais souffert mille maux plutôt que de coûter une seule larme à mon pays. »

On voulut exiger de Châteaubriand un autre discours ; il refusa. L'empereur entra dans une violente colère, et, un jour, devant Duroc (2), il dit à Fonta-

(1) Persée, roi de Macédoine en 178 avant J.-C., vaincu et pris par Paul-Emile, mourut en 168.

(2) Né à Pont-à-Mousson (Meurthe) en 1772, duc de Frioul, grand-maréchal du palais, fut tué à Bautzen (1813) d'un coup de canon.

nes : « Châteaubriand croit-il que je suis un imbécile, que je ne le comprends pas ? Je le ferai sabrer sur les marches de mon palais (1). »

Ici nous cédons la parole à un témoin auriculaire des plus honorables, à un écrivain éminent, le comte d'Haussonville, qui avait conservé un exact souvenir des paroles dont retentirent alors les Tuileries. L'illustre auteur de la *Réunion de la Lorraine à la France* était alors un des chambellans de Napoléon : « Comment ! disait celui-ci, je me tue l'âme et le corps pour faire oublier à ce pays les divisions du passé, je l'ai guéri de la fièvre révolutionnaire en l'enivrant de gloire militaire, tous mes efforts tendent à faire vivre en paix sous mon sceptre l'ancienne et la nouvelle France ; j'ai réuni autour de ma personne des hommes qui naguère se détestaient ; je fais vivre en bonne amitié, dans une cour, près de moi, les anciens émigrés, les membres du Comité de Salut Public et les régicides, — car vous avez voté la mort de Louis XVI, vous, Cambacérès, quoique vous vous en défendiez, mais je sais bien ce qu'il en est... et je permettrais, moi, que, pour arrondir ses périodes, un lettré vaniteux vienne compromettre les heureux résultats de ma politique ? Les ingrats et les sots ! Ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils font ; ils ne comprennent rien au rôle qui m'est échu. Les royalistes ont toujours leur Henri IV à la bouche ! Henri IV, c'est moi. Ma situation est toute pareille à la sienne ; je refais ce qu'il a fait, et dans des temps plus difficiles, et mieux que lui, peut-être, quoique ce fût un prince très habile. Il était placé entre les ligueurs et les protestants, comme je le suis entre les révolutionnaires et les gens de l'ancien régime... On se tait ou l'on récrimine à huis clos parce que je ne laisse pas

(1) Alfred Nettement. (*Souvenirs de la Restauration*)

parler si haut. Mais j'entends très bien ce qu'on n'ose pas dire ; je sais à quoi m'en tenir, et si je ne leur faisais pas la loi, ces gens-là se dévoreraient entre eux, car les passions qui dorment au fond des cœurs sont de nos jours autrement vives qu'au temps du Vert-Galant ; et toutes ces belles dames qui font les renchéries, et ne veulent point paraître à ma cour, si je lâchais les lions, elles en verraient de cruelles ! C'est mo qui les protège tous, et je me laisserais braver par un paladin qui ne comprend seulement rien à l'œuvre que j'accomplis ? Ah ! M. de Châteaubriand ne se plaît pas dans la France que je lui ai faite. Eh bien, qu'il aille vivre ailleurs ! »

Le malheur voulut que Napoléon ne pût arracher à l'opposition les deux plus grands génies de son époque : après Châteaubriand, c'est à Mme de Staël que se heurta, avec un égal insuccès, sa volonté si énergiquement arrêtée de briser toutes les résistances.

Germaine Necker, fille de « noble Jacques Necker, citoyen de Genève, et de noble dame Susanne Curchodi de Nasse, » naquit à Paris, le 22 avril 1766. Tout enfant, elle fut aimée et caressée par Mme d'Houdetot, cette gracieuse incarnation de l'esprit au XVIIIe siècle. Quand Mme Necker, malade, faisait une saison d'eaux, c'était celle-ci qui lui rendait compte de la santé de Germaine. Le billet suivant donnera une idée du style des femmes du monde avant la Révolution : « J'ay été voir votre enfant. Elle est dans le meilleur état... Ses beaux yeux étaient bien brillants, bien pleins de vie. Elle est encore grandie ; sa chair est ferme, son teint est excellent. Il luy est tombé deux petites dents de devant ; les autres poussent bien. Il y en a une qui vient un peu enfoncée ; j'ay montré à sa bonne comment, en la pressant légèrement avec le doigt, plusieurs fois par jour, on peut sans autre soin

luy faire reprendre sa place. J'ay prié qu'on me l'amenât quelquefois, et j'iray bien la voir. J'ay du plaisir à l'embrasser. J'ay senti combien l'amitié rend les sentiments semblables : je croyais tenir mon enfant. »

Les détails sur son enfance sont connus de tous : chacun la voit dans le salon de sa mère, debout sur un tabouret, dardant ses grands yeux bleus sur les invités, philosophes, économistes, historiens, poètes, étrangers de passage, rois ou empereurs, prenant, avec une charmante mutinerie, une part active à la conversation, lançant des questions embarrassantes à ce fou de Raynal, grand homme surfait, feu d'artifice éteint depuis la mort de Diderot ; au trop spirituel teuton le baron Grimm, à l'excellent et docte, mais un peu épais et lourd Marmontel. C'est à l'époque du premier ministère de Necker qu'il faudrait rattacher, comme date, l'éclosion de l'affection si profonde que, depuis, Germaine aurait ressentie pour son père. Leur historien raconte que Mme Necker fronçait souvent le sourcil en voyant certaines petites excentricités de sa fille, tandis que « ces écarts d'une nature exubérante » amusaient et délassaient le laborieux ministre des finances; le grave politique jouait même un rôle dans ces enfantines drôleries : « Un jour que, pendant le déjeuner, on était venu appeler Mme Necker pour quelque affaire, elle fut surprise d'entendre, en revenant, un grand vacarme dans la salle à manger, et, comme elle ouvrait la porte, de voir son mari et sa fille, leur serviette nouée autour de leur tête en guise de turban, danser en rond autour de la table. Elle jeta sur eux un regard étonné, et tous deux, honteux comme des écoliers en faute, reprirent leur place sans mot dire (1). »

---

(1) Cf. le très remarquable ouvrage de M. Othenin d'Haussonville, *Le Salon de Mme Necker*. Nous lui avons fait plusieurs emprunts.

On voulut d'abord la marier à celui qui devait être le grand Pitt ; elle opposa un refus péremptoire, pour épouser, en 1786, le baron Éric-Magnus de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris, homme aimable, bien vu à la cour de Versailles, à qui ne manquaient ni l'esprit naturel ni les agréments extérieurs. La dot de la fiancée était de 650.000 livres, somme considérable surtout à cette époque ; quant au mari, le roi de Suède lui donna, comme cadeau, la promesse de le maintenir pendant douze ans dans ses fonctions, ou de lui payer un dédit de 25.000 livres par an. Du reste cette union, brisée par la mort de M. de Staël en 1802, fut loin d'être heureuse.

A l'époque de la Révolution, Mme de Staël s'occupa très activement de politique, et fut l'Égérie du parti constitutionnel (Mounier, Malouet, Narbonne, Montmorency, Lameth, etc.), comme Mme Roland fut l'inspiratrice de la faction girondine. Avec ses menées, ses dires, ses intrigues, elle réussit à se faire traiter par Louis XVI « d'extravagante et romanesque. » Sous une autre forme, c'est le mot de Louis XIV sur Fénelon (1). Après les massacres de septembre, elle quitta Paris, suivit son mari en Suède, puis alla rejoindre son père à Coppet.

Elle avait été, on s'en doute, un enfant prodige. A sept ans, elle posait à la duchesse de Mouchy, qui avait vu la Régence, une question dont celle-ci rougissait jusqu'aux oreilles. A dix ans, au lieu de jouer à la poupée, elle composait des portraits comme M. le comte de Guibert (2), et des éloges comme M. Thomas, de l'Académie française. A quinze ans, elle faisait des extraits de l'*Esprit des lois*, et les accompagnait

(1) « C'est l'esprit le plus chimérique de mon royaume ! »

(2) Né en 1743, mort en 1790.

de commentaires! Pic de la Mirandole (1) était dépassé. Nous ne parlons pas de ses *Lettres sur Jean-Jacques*, longue et fastidieuse déclamation.

C'est de 1796 que date le premier de ses ouvrages qui témoigne d'un talent original : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.* Elle considère les passions comme le véritable obstacle au bonheur de l'individu considéré, soit isolément, soit dans ses rapports avec la société. Bien qu'elles soient dépendantes du hasard, on peut dire, en prenant son point d'appui sur la statistique, qu'elles amènent presque toujours les mêmes résultats, et qu'on peut les soumettre à un calcul positif ; par exemple, en Allemagne, dans une période décennale, le nombre des divorces est à peu près le même ; en Italie, le calcul des probabilités indique le nombre des assassinats qui seront commis. Le grand, l'unique problème des sociétés et des constitutions, est donc de fixer le degré auquel on doit arrêter le développement des passions.

Des erreurs regrettables déparent cet ouvrage, où respire, par endroits, le souffle de la jeunesse. De toutes celles qu'il faut flétrir avec le plus d'énergie, est l'espèce d'absolution qu'elle donne au suicide : « Ah ! qu'il faut de désespoir pour un tel acte ! Que la pitié, la plus profonde pitié, soit accordée à celui qui le commet ! »

Le style de cet ouvrage est en progrès sur le précédent. Comme dans tout ce qui est sorti de la plume de Mme de Staël, on y trouve de nombreuses traces de hâte et d'improvisation : la dernière main n'a pas été mise. On voit que l'auteur se préoccupe plus de ses idées que de la forme dont elle doit les revêtir.

Les erreurs de raisonnement sont peut-être plus

(1) Né en 1463, célèbre par sa science précoce ; à dix ans il était placé au premier rang des poètes et des orateurs de son temps. Il mourut en 1496.

nombreuses encore dans *la Littérature considérée au point de vue de ses rapports avec les institutions sociales.* Le but de l'écrivain est d'examiner l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois. Voilà un plan qui eût effrayé l'érudite sagacité de Montesquieu, que Voltaire, malgré sa présomptueuse suffisance, n'eût essayé de mettre à exécution qu'avec des réserves extrêmes, et dont un Bossuet seul eût été capable de vaincre les innombrables difficultés. Armée d'une formule, et peut-être inconsciente de l'immensité de la tâche qu'elle abordait, Mme de Staël pénètre dans les hypogées de l'histoire aux tremblotantes scintillations du pâle flambeau que lui offrait la critique historique du XVIIIe siècle. Les annales de l'humanité trouvent leur explication dans ces mots : *la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain.* Par une conséquence inévitable de son système, le brillant mais superficiel écrivain était amené à conclure que le monde romain est en progrès sur le monde hellénique : cette thèse insoutenable, la trop confiante rationaliste l'a soutenue ! Esclave de sa théorie, elle arrive à prononcer ce blasphème : *Les Grecs, en disparaissant de la terre, n'ont laissé que peu de regrets.* Elle nous apprend que la littérature romaine est la seule qui ait commencé par la philosophie ! Comme si l'on ignorait que le poète Livius Andronicus (1) florissait avant Carnéade ! (2) Elle affirme avec non moins d'assurance que les Romains avaient *une sensibilité plus vive* que les Grecs, regardant sans doute comme quantités négligeables les Homère, les Euripide, les Ménandre, les Sophocle, les Théocrite, les Sapho ! D'Anacréon elle dit, en français

(1) Poète épique, traduisit l'*Odyssée*. (240 avant J.-C.)

(2) Philosophe grec qui importa la philosophie sceptique à Rome : il naquit à Cyrène en 215 avant J.-C.

du Cantal : « Il est de plusieurs siècles *en arrière* de la philosophie *que comporte son genre.* »

Mme de Staël est plus heureuse dans les ouvrages de pure imagination.

L'idée qui a présidé à la composition de son roman de *Delphine* est indiquée par l'épigraphe : « Un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre.» Cette maxime, tirée des *Mélanges* de Mme Necker, sa mère, est ou fausse ou insuffisante. Non, il n'est pas vrai que l'homme, en toute circonstance, doive dédaigner le jugement public ; il n'est autorisé à le faire que dans le cas où sa cause est juste, et où les préjugés de la société sont contraires à l'éternelle vérité. Non, la femme ne doit pas toujours le subir ; la loi morale l'oblige à passer outre quand l'équité est en péril.

« Il est dangereux d'attribuer à des personnages que l'on met en scène tous les genres de supériorité. Léonce est au juste le premier homme qui existe ; Delphine est précisément la première des femmes possibles, et c'est une chose tellement convenue qu'eux-mêmes l'avouent de fort bonne grâce l'un pour l'autre et chacun pour soi. Nous sommes bien fâchés de ne pouvoir adopter sur Léonce ni son avis ni celui de Delphine ; mais, en conscience, il n'y a d'extraordinaire en lui que son amour-propre et son imperturbable personnalité..... Épousera-t-il Delphine? Non, ce n'est pas à quoi il songe. C'est le temps de notre Révolution ; la guerre vient d'éclater, les ennemis sont à Verdun, Léonce les joint afin de punir les Français, qui ont changé de gouvernement sans sa permission. Par malheur, il est pris les armes à la main ; c'est son premier et unique exploit. Après d'inutiles efforts pour lui sauver la vie, Delphine lui donne la sienne (1). »

(1) Cf. M.-J. Chénier, *Cours de littérature.*

Les personnages secondaires sont moins prétentieux et plus intéressants.

A certains endroits Mme de Staël se ressouvient avec bonheur de la Bruyère, et elle égaie la trame un peu monotone de son récit par des portraits dignes de l'auteur des *Caractères*. On n'a jamais plus finement étudié et dépeint M. de Talleyrand, le fameux diplomate que, dans les lignes suivantes, elle considère comme l'idéal du flatteur et du courtisan :

« C'est une véritable curiosité que de le voir saluer un ministre ; ses épaules se plient, dès qu'il l'aperçoit, avec une promptitude et une activité tout-à-fait amusantes ; et, quand il se relève, il le regarde avec un air si obligeant, si affectueux, je dirais presque si attendri, que je ne doute pas qu'il n'ait vraiment aimé tous ceux qui ont eu du crédit à la cour depuis trente ans. Sa conversation n'est pas moins curieuse que ses démonstrations extérieures ; il commence des phrases pour que le ministre les finisse; il finit celles que le ministre a commencées ; sur quelque sujet que le ministre parle, il l'accompagne d'un sourire gracieux, de petits mots approbateurs qui ressemblent à une basse continue, très monotone pour ceux qui écoutent, mais probablement très agréable à celui qui en est l'objet. Quand il peut trouver l'occasion de reprocher au ministre le peu de soin qu'il prend de sa santé, les excès de travail qu'il se permet, il faut voir quelle énergie il met dans ces vérités dangereuses ; on croirait, au ton de sa voix, qu'il s'expose à tout pour satisfaire sa conscience ; et ce n'est qu'à la réflexion qu'on observe que, pour varier la flatterie fade, il essaie de la flatterie brusque, sur laquelle on est moins blasé. »

Le récit de la mort de Delphine est un chef-d'œuvre de pathétique tendre et contenu dont on ne trouve guère d'analogues que dans Richardson ou l'abbé Prévost (1).

(1) L'auteur du roman *Manon Lescaut*.

Corinne a été, est encore, considérée comme la composition la plus parfaite de Mme de Staël. C'est, au fond, moins le tableau des aventures de l'écossais Oswald et de la poétesse romaine Corinne, qu'une enthousiaste description de l'Italie, en même temps qu'une complaisante autobiographie de l'auteur. Partout Corinne occupe le premier plan plutôt que son mélancolique et pâle compagnon, et toujours Corinne c'est Mme de Staël. C'est Mme de Staël qui triomphe au Capitole; c'est elle qui improvise un dithyrambe en l'honneur de l'Italie d'autrefois. De même que Châteaubriand, dans son *Itinéraire*, se fit le champion de la Grèce, ainsi l'ardente voyageuse ne cesse de rappeler tous les droits de l'Italie à l'unité. Que lui importent Rome, et le Pape, et les droits consacrés par huit cents ans d'une propriété ininterrompue ? Du reste, on retrouve la protestante dans certaines réflexions moqueuses sur l'abandon des plaines qui environnent la Ville éternelle, sur l'indolence des habitants et de *leurs chefs*. Ses plaisanteries sur les prédicateurs italiens sont d'une assommante froideur, et, quand elle raille un pauvre capucin « qui ne connaît de l'histoire des hommes que sa propre vie, » elle décerne un éloge, croyant lancer un sarcasme. Corinne ne peut s'empêcher d'admirer le Pape lavant les pieds à douze pauvres, mais elle a soin d'ajouter que ces cérémonies, tant de fois répétées, « sont devenues une espèce d'exercice machinal. » Elle veut bien cependant reconnaître que l'esprit des ecclésiastiques romains est plus développé que celui des nobles, que le gouvernement du St-Siége, dans sa justice souveraine, n'admet aucune distinction de naissance, et que, grâce à la largeur d'esprit du clergé, le séjour de Rome est unique pour l'agrément.

Mme de Staël est admirable par le talent, la variété, le coloris, le mouvement du style, quand elle passe en

revue les richesses artistiques du Vatican, qu'elle étudie le théâtre italien, qu'elle retrace les scènes burlesques du carnaval de Rome, qu'elle montre la toute-puissance de la musique sur les âmes impressionnables.

En 1808, après le retentissement produit par ce bel ouvrage, qui inspira de la jalousie à Napoléon, elle quitta Coppet et s'enfuit en Allemagne. Grâce à l'intervention de Talleyrand, elle put, dans ce château, reprendre sa vie habituelle, entourée d'hommes illustres, parmi lesquels on cite Guillaume Schlegel, l'outrecuidant critique allemand si injuste pour notre littérature, Sismondi, l'auteur de l'*Histoire de France*, Bonstetten, philosophe nébuleux, Benjamin Constant, le futur tribun de la Restauration, le prince Auguste de Prusse, Mathieu de Montmorency. Un poète danois a raconté le séjour qu'il fit à Coppet, et donné son appréciation sur la châtelaine : « Elle avait la voix forte, le visage un peu mâle, mais l'âme tendre et délicate... Elle lisait l'allemand avec la plus grande facilité. Si l'on ajoute à toutes les qualités de Mme de Staël qu'elle était riche, gracieuse, on ne s'étonnera pas qu'elle ait vécu, dans son château enchanté, comme une reine, comme une fée. »

En 1810, elle se hasarde à se rendre à Paris, sous un nom d'emprunt, pour surveiller l'impression de l'*Allemagne*. La police prévenue met au pilon dix mille exemplaires de cet ouvrage.

Quel était donc le livre qui inspirait ces terreurs à la soupçonneuse inquisition du duc de Rovigo ? (1)

L'auteur constate d'abord qu'il entre dans un pays qui n'est pas connu des Français, un terrain vierge, ce que les géographes appellent *terra ignota* ; il se propose

(1) Savary avait été colonel avec Desaix, en Égypte, aide-de-camp de Napoléon. En 1815 il fut condamné à mort pour sa fidélité à l'empereur, acquitté, et mourut en 1833.

de nous faire apprécier « le pays de la pensée, » épigramme dont ne saurait être atteinte la nation qui a produit Descartes et Pascal, Fénelon et Bossuet, La Bruyère et Malebranche, Buffon et Montesquieu. A son avis, les plus graves défauts des écrivains allemands proviennent de ce que, par suite de leur constitution fédérale, ils n'ont point de centre littéraire ou philosophique. Les Germains, du reste, offrent, au point de vue du caractère, le tableau des vertus les plus patriarcales : « Ils ont de la sincérité et de la fidélité ; ils ne manquent *presque jamais* à leur parole, et la tromperie leur est étrangére. » On comprend si nos voisins ont dû rire de semblables flagorneries, et s'ils ont eu tort, dans leur railleuse gratitude, d'appeler Mme de Staël *die gute frau*, la bonne femme ! J'aime mieux cette définition d'un de leurs plus originaux polygraphes, Jean-Paul Richter (1) : « L'empire de la mer est aux Anglais, celui de la terre aux Français, et celui de l'air aux Allemands. » Laissons-leur, en effet, leurs brouillards, leurs spéculations nuageuses, leurs théories fantasmagoriques, leur sentimentalisme éthéré. Ailleurs Mme de Staël soutient que la supériorité des Allemands « consiste dans l'indépendance de l'esprit, dans l'amour de la retraite, dans l'originalité individuelle. » Cependant elle reconnait que les écrivains d'outre-Rhin se complaisent trop aux ténèbres, que souvent ils remettent dans la nuit ce qui était au jour, pour ne pas suivre la route déjà frayée. Sur ce point elle peut avoir raison, mais où elle a tort, c'est quand elle se moque de la clarté française ; à l'en croire, si on accorde, chez nous, une telle importance à cette qualité, c'est « qu'il s'agit, avant tout, de ne pas se donner de la peine, et d'attra-

(1) Né en 1763, mort en 1825 ; il a composé des romans pleins d'une originalité puissante dans les inventions, les pensées, le style. Mais il est très obscur en beaucoup de passages.

per, en lisant le matin, ce qui fait briller le soir en causant. » Singulière explication de la clarté de Comines, de Regnier, de Sévigné, de Lafontaine, de Racine, de Molière, de Massillon !

Elle retrouve la rectitude de ses jugements quand elle parle de Wieland (1) et de Klopstock, et il faut lui savoir gré d'avoir constaté, ce qui n'est pas admis encore en France aujourd'hui, que chez l'auteur de la *Messiade* (2) le poète lyrique est bien supérieur au poète épique. Ce qu'elle dit de Lessing peut être considéré comme un morceau classique, tant au point de vue des appréciations, qui sont vraies, que du style, qui est d'une rare netteté. Elle a peut-être exagéré la valeur de Schiller, dont le grand talent est bien déparé par des habitudes rhétoriciennes, et dont le génie n'avait pas, tant s'en faut, l'ampleur, la variété, la grâce de son rival. Rendons-lui aussi cette justice qu'elle a compris que Boileau, tout en perfectionnant le goût et la langue, a eu le tort, dans ses préceptes, de ne parler que de ce qu'il faut éviter, de ne donner qu'une *critique négative*. Quoiqu'un peu vague, l'esthétique de Mme de Staël a bien plus de grandeur et de fécondité. Elle voudrait, avec raison, qu'on parlât aux poètes comme à des citoyens, comme à des héros, et qu'on leur dît : « Soyez vertueux, soyez croyants, soyez libres, respectez ce que vous aimez. » Après tout, Boileau n'avait-il pas dit :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur ?

Enfin, elle a analysé les ouvrages des principaux poètes de l'Allemagne avec une minutie complaisam-

(1) Auteur de poèmes, romans, nouvelles, pièces de théâtre, morceaux de mélanges, etc.

(2) Il y a deux ouvrages connus sous ce nom ; l'un écrit en bas allemand ancien, dans le IXe siècle, par l'ordre de Louis-le-Débonnaire ; l'autre est l'épopée de Klopstock.

ment partiale et des préférences trop passionnément exclusives. A la fin, agacé par cette persistance de germanomanie, on est tenté de rappeler la strophe de ce troubadour, Peyre Vidal (1) : « Les Allemands ont des poètes Allemands ! mal chaussés et vilains ! Si quelqu'un d'eux se travaille pour être courtois, c'est à faire mourir d'ennui et de colère ; et leur langue est celle d'un chat en fureur. Aussi ne voudrais-je pas être seigneur de Frise (2); il me faudrait, tout le long du jour, entendre le râle des suppliciés. »

Mais oublions l'engouement assez ridicule de Mme de Staël pour la théorie de cette perfectibilité « qui se développe en spirale, » sa haine pour la raison, qu'elle bannit de la littérature en la remplaçant par l'enthousiasme, mainte tirade déclamatoire et paradoxale en faveur du romantisme, du kantisme, du mysticisme, de l'illuminisme, pour lire et relire les chapitres vraiment remarquables de l'ouvrage, ses descriptions de l'Allemagne du Sud et du Nord, *Vienne*, *la langue allemande dans ses rapports avec l'esprit de conversation*, *la fête d'Interlaken*, *les historiens allemands*, *l'amour dans le mariage*, *le culte des frères Moraves* (3), et surtout son éloquente protestation contre le despotisme pédantesque de ceux qui voudraient *pétrifier* la pensée humaine et opposer à l'originalité du génie des barrières infranchissables (4) :

« On dirait, de nos jours, qu'on voudrait en finir avec la nature morale, et lui solder son compte en une fois pour n'en plus entendre parler ; les uns déclarent que

(1) Célèbre poète provençal, mort vers 1200 ; sa vie est un tissu d'aventures romanesques.

(2) Province de Hollande, capitale Lewarden.

(3) Sectaires chrétiens qui forment entre eux une société religieuse, et qui travaillent en commun sous une règle très austère.

(4) Cf. Dassault. *Propagateur*, 1825, tome III.

la langue a été fixée tel jour de tel mois, et que, depuis ce moment, l'introduction d'un mot nouveau serait une barbarie ; d'autres affirment que les règles dramatiques ont été définitivement arrêtées dans telle année, et que le génie qui voudrait maintenant y changer quelque-chose, a tort de n'être pas né avant cette année sans appel, où l'on a terminé toutes les discussions littéraires, passées, présentes et futures... Les progrès sont encore permis aux sciences physiques, parce qu'on ne peut les nier ; mais, dans la carrière philosophique et littéraire, on voudrait obliger l'esprit humain à courir sans cesse la bague de la vanité autour du même cercle. »

Que dire des *Considérations sur la Révolution*, longue apologie de Necker, monument de piété filiale plutôt que de vérité historique ? L'auteur montre de la sagacité dans l'examen des causes de cet événement qui a changé la face de l'Europe, fait chanceler les trônes sur leurs bases séculaires, compromis les principes les plus universellement vénérés, pour aboutir à substituer au bon plaisir d'en-haut la tyrannie d'en-bas. Une idée ingénieuse, qui appartient bien à l'illustre publiciste, est que, malgré la déconsidération où était tombé le gouvernement à la suite du règne de Louis XV, le successeur de ce prince, s'il eût été un homme de génie, ou simplement un politique avisé, eût pu conjurer ou, tout au moins, retarder l'orage en dirigeant « l'imagination des Français vers les conquêtes. » Le moyen était, certes, des plus spécieux, mais qui l'eût conçu avant la merveilleuse aventure de Napoléon ? En outre, les circonstances étaient uniques : en 1789, la banqueroute et la famine menaçaient de discréditer le gouvernement et de décimer la population. Lancés avec trop de violence en avant, les esprits ne pouvaient plus s'arrêter aux demi-mesures : on

le vit quand l'évêque de Langres proposa, comme mesure capable de tout concilier, que les trois ordres se formassent en deux chambres, le haut clergé réuni à la noblesse, et le bas clergé aux communes. *Fata viam !*

Les *Considérations* n'ont pas ce caractère abstrait et ces allures spéculatives qui rendent difficile la lecture de quelques-uns des ouvrages de Mme de Staël ; le style en est naturel et vif, en dépit de nombreuses négligences ; c'est l'ébauche d'un esprit supérieur, mais qui voit faux : « Toutes les erreurs de la Révolution y sont concentrées et sublimées, » a dit de Maistre.

Les notes incomplètes réunies sous le nom de *Dix années d'exil* traitent des désagréments et des vexations dont Mme de Staël fut l'objet de la part de Napoléon. Recommandons des pages intéressantes sur le procès de Moreau, sur le peuple russe, sur Moscou.

Pendant que Mme de Staël et Châteaubriand continuaient avec éclat les traditions du style de Jean-Jacques, deux savants marchaient, non sans honneur, sur les traces de Buffon.

Georges - Léopold - Chrétien-Dagobert *Cuvier* naquit en 1769, la même année que Walter Scott (1), Humbold (2), lord Brougham (3) et Napoléon, à Montbéliard, qui appartenait alors au Wurtemberg. Enfant précoce, il fit ses études classiques à l'Académie de Stuttgard, et les termina avant l'âge de quatorze ans. Ses premiers travaux furent consacrés

(1) Poète et romancier célèbre, né à Édimbourg.

(2) Savant illustre, connu par ses voyages d'exploration en Amérique et en Asie.

(3) Issu d'une ancienne famille d'Écosse, garde-des-sceaux et président de la chambre des pairs en Angleterre ; orateur et philosophe des plus remarquables.

aux *mouches* et aux *cloportes* (1792). Successivement précepteur chez un gentilhomme normand, professeur adjoint au Muséum, inspecteur de l'Université, baron, grand-maître des cultes dissidents, il composa près de deux cents ouvrages. Habile anatomiste, naturaliste hors pair, professeur doué d'une érudition immense, administrateur remarqué parmi les plus compétents, Cuvier appartient à l'histoire de la littérature par son *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789*, présenté à l'Empereur en 1808 ; ses *Réflexions sur la marche actuelle des sciences* (1816) et ses *Éloges historiques* lus à l'Institut.

Historien des animaux, Cuvier est bien inférieur à Buffon ; historien de ses confrères à l'Académie, il ne rappelle que de loin la grâce malicieuse de Fontenelle ; son style est moins gourmé que celui de Condorcet, moins affamé que celui de d'Alembert. En général, sa langue est diffuse, incohérente, bourrée d'ornements aussi oratoires que parasites. Il faut, toutefois, faire une exception pour le *Rapport historique*, où la compétence toute transcendentale de l'auteur communique à sa diction de la netteté, de la précision, de la vigueur. Buffon et Linné ont reçu de lui des éloges qui les honorent tous trois.

« Linné saisissait avec finesse les traits distinctifs des êtres ; Buffon en embrassait d'un coup d'œil les rapports les plus éloignés. Linné, exact et précis, se créait une langue à part pour rendre ses idées dans toute leur vigueur ; Buffon, abondant et fécond, usait de toutes les ressources de la sienne pour développer l'étendue de ses conceptions... Quelquefois, fatigué de l'étude pénible de Linné, on vient se reposer avec Buffon ; mais toujours, lorsqu'on a été délicieusement ému par ses tableaux enchanteurs, on veut revenir à Linné pour classer avec ordre ces charmantes ima-

ges dont on craint de ne conserver qu'un souvenir confus. »

Cuvier s'est illustré par une foule de découvertes (celle des vers à sang rouge, celle des nerfs et des cœurs des mollusques) et ses travaux sur le larynx inférieur des oiseaux ; il s'est immortalisé par ses travaux sur les animaux perdus (il en ressuscita environ 160 espèces), par sa théorie des déluges, sa loi des coexistences, son système de corrélation, en vertu du quel, chaque animal formant un ensemble plein d'harmonie, aucun des organes ne saurait changer sans que les autres changent, si bien qu'on peut juger de tout un animal par un de ses organes, et du tout ensemble par une de ses parties (1).

Lacépède, né à Agen en 1756, disciple distingué de Buffon et de Daubenton, fut l'un des députés de Paris à la législature de 1791, sénateur après le 18 brumaire, grand Chancelier de la Légion d'honneur. Nul ne le surpassa dans l'art de flatter l'empereur ; ses hyperboles sont parfois amusantes : après la bataille d'Austerlitz, il déclara solennellement « que le nom de Napoléon serait à jamais célébré et sous le toit de l'Américain et sous la tente de l'Arabe et du Maure ; que son image, révérée même dans les régions les plus reculées, ornerait le palais des rois et la chaumière du pauvre. » Mais, après tout, la prédiction était juste !

En 1812, il fit, après la campagne de Russie, le rapport pour la levée des cent cohortes de gardes nationales : « Quand bien même toutes les armées actives dépasseraient nos frontières et iraient faire éclater la foudre impériale à d'immenses distances, la vaste enceinte de l'empire présenterait de nombreux défenseurs et serait comme une citadelle placée au milieu du monde. »

(1) Cf. Isid. Bourdon, *Illustres Médecins*, etc. Paris, 1844.

Le grand ichthyologue a exagéré, mis à mal les qualités de Buffon : dans l'œuvre de l'imitateur, la noblesse du maître est devenue du vague, l'éloquence, de la déclamation, la majesté, de la monotonie, la prolixité remplace la richesse, et la méthode est souvent défectueuse. Quoi qu'il en soit, la lecture de l'*Histoire des poissons et des serpents* est intéressante ; plus d'une monographie est une merveille de description ; la peinture de la dorade rappelle les meilleures pages de Guéneau, et le tableau des bonds capricieux du lézard gris, d'un coloris gracieux, d'un pittoresque aisé, pourrait être signé de Bernardin de St-Pierre.

Il est aussi l'auteur d'une *Philosophie de la Musique*, écrite dans un style à grand orchestre, avec accompagnement d'apostrophes et de points d'orgue, d'exclamations et de trémolos, faible et lamentable soupir de l'école académique !

La philosophie proprement dite fut, à la même époque, représentée par La Romiguière (1). Élève de la première école normale, en l'an III, il suivit les cour de Garat. Nommé professeur au lycée Louis-le-Grand, il prit bientôt rang parmi les membres de la classe des sciences morales et politiques. En 1811, il occupe la chaire de philosophie à la Faculté des Lettres ; il y enseigne une doctrine qui n'est plus le matérialisme, qui n'est pas encore le spiritualisme. Sa parole était un modèle de clarté, de lucidité, d'élégance ; plusieurs parties de son cours, particulièrement celle où il défend l'existence de Dieu, offrent des inspirations éloquentes. Pour être chef d'école il lui aurait fallu la trempe d'un Royer-Collard ou l'infatuation d'un Cousin ; il n'avait ni l'une ni l'autre ; il se contenta d'être un excellent professeur, aimé, admiré, applaudi. Ce sage avait pris la meilleure part.

(1) 1756-1837.

Aux cérémonies d'apparat, lors de la remise entre les mains de l'impératrice des drapeaux conquis sur les ennemis, ou de l'ouverture solennelle des séances du Corps législatif, la langue officielle était parlée avec distinction, sinon avec éclat, par Fontanes : beaucoup de tact, d'habileté à observer les nuances, un soin méticuleux pour ne présenter aucune idée avec des couleurs trop vives, une correction presque infaillible, l'art de revêtir d'une forme élégante la flatterie obligatoire et les allusions courtisanesques, tels sont les principaux mérites de cette prose très estimable où l'auteur se révèle comme un bon disciple de Laharpe, moins colérique et moins partial, mais doué de plus de finesse et d'urbanité. On disait, il y a cinquante ans, que son *Discours préliminaire de la traduction de l'Essai sur l'homme* méritait d'être classique ; il faut beaucoup rabattre de cet éloge, mais on doit à la vérité de reconnaître que ce travail renferme des portions brillantes et sérieuses, les portraits d'Horace, de Pascal, et surtout celui de Lucrèce : « Lucrèce, comme tous les athées fameux, etc. » Ste-Beuve s'est montré indulgent pour son *Éloge* de Washington, et l'histoire a enregistré l'émouvante pétition qu'il composa sous la Terreur en faveur de Lyon opprimé.

Nous parlerions volontiers du style de Cambacérès (1), mais ce style est si poussif et si embesogné ! de Ste-Croix (2), historien d'Alexandre, mais il ignore les éléments du langage et les règles du goût. Sismondi (3) est la froideur, l'entortillement même dans ses périodes à l'allure exotique : on a de lui soixante-

(1) (J.-J. Régis) né à Montpellier, en 1753, député à la Convention, archi-chancelier de l'Empire, mort en 1824.

(2) Né à Carpentras en 1746, mort en 1809. Il a composé l'*Examen critique des historiens d'Alexandre.*

(3) Né en 1773 à Genève, mort en 1842.

dix volumes où il s'est indifféremment servi de l'anglais, du français, de l'italien ; on ne sait pas dans laquelle de ces trois langues il s'est montré le plus fastidieux et le plus lourd ; du reste, homme de grande érudition. Son *Histoire de France* est un assemblage de matériaux plutôt qu'un monument ; son *Histoire des Républiques italiennes* est estimée par-delà les monts. Elle a pour indispensable complément l'*Histoire littéraire de l'Italie* de Ginguené. Breton d'origine, celui-ci avait collaboré à la *Feuille Villageoise*, et fait partie du Tribunat, dont il fut éliminé pour son opposition, en 1802. Dans la plupart des œuvres de l'ancien ami de Champfort, on est heureux de retrouver l'art de la composition littéraire et la sûreté des principes généraux, mais les beautés des pages les mieux réussies sont comme attristées par le souffle desséchant du scepticisme voltairien ; ce style a, du reste, une marque toute personnelle, et s'élève parfois jusqu'à une sorte d'éloquence tempérée, comme dans l'appréciation du Dante. Gardons-nous d'oublier Daru (1), dont Napoléon a dit : « C'est un homme d'une extrême probité, sûr et grand travailleur. A la retraite de Moscou, il s'est fait particulièrement distinguer. Au travail du bœuf il joignait le courage du lion ; le travail semblait être l'élément de M. Daru. » On a de lui une *Histoire de la République de Venise*, écrite dans un style pompeux qui en rend vite la lecture écrasante. En sa qualité d'ancien administrateur, il a aussi traduit *Horace* en vers, et cet attentat littéraire n'a pas eu de conséquences graves. Accordons aussi un souvenir à Victorin Fabre (2), un second Thomas, c'est tout dire. Chaque année, à la chute des feuilles, avec une régularité désespérante, il offrait aux suffrages de la docte

(1) (Pierre-Antoine-Bruno) né à Montpellier en 1767, mourut en 1829.

(2) Né à Jaujac (Ardèche), en 1785.

fille de Richelieu des éloges sur mesure, l'éloge de Corneille, de Boileau, de Montesquieu, de Montaigne, de Labruyère. Couronné pour sa prose, il l'est aussi pour sa poésie ; il triomphe à Paris ; en province, il triomphe de même, et il ne cesse de récolter des palmes jusqu'en 1831, date de sa mort. Son *Tableau littéraire du XVIIIe siècle* est malheureusement venu avant les magistrales études de Barante et de Villemain. Que dire du cardinal de Bausset ? La gloire du savant et consciencieux biographe de Bossuet et de Fénelon a bien pâli depuis la publication du chef-d'œuvre de Mgr Baunard (1).

Mais l'Empire a compté un écrivain d'une exceptionnelle valeur ; le sous-lieutenant de La Fère avait commencé par s'exprimer en un patois hybride, moitié italien moitié français, français de table d'hôte, italien de maquis ; général, il fait revivre Annibal, et, dans ses proclamations, donne l'idée d'un Lucain prosateur; empereur, ses conquêtes paraissent plus miraculeuses que celles d'Alexandre, et pour éterniser les féeriques journées de Friedland et Somo-Sierra, sa plume a la précision vigoureuse du stylet qui burina les *Commentaires.* Heurtée par des sursauts fréquents, sa parole n'échappe pas toujours à la trivialité, mais elle se relève, se colore, s'échauffe, et, coup sur coup, projette de magnifiques éclairs d'éloquence, de poésie et d'imagination. Son style offre tout un arsenal de métaphores et d'images : « Soldats, votre empereur est au milieu de vous, vous *n'êtes que l'avant-garde du grand peuple*... On nous donne *rendez-vous d'honneur ;* jamais un Français n'y a manqué... C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne : *l'aigle français plane sur la Vistule*... L'ennemi, *enivré par un cabinet parjure*, paraissait ne

(1) *Vie de Mgr Pie, évêque de Poitiers.* (2 vol.)

plus conserver aucun souvenir de vous : *son réveil* a été prompt... Ces landwhers, ces levées en masse, *ces remparts créés par la rage* impuissante des princes, n'ont point soutenu vos regards... Lorsque l'Angleterre sera épuisée, qu'elle aura enfin ressenti les maux qu'avec tant de cruauté *elle verse* depuis vingt ans sur le continent, que la moitié de ses familles *seront couvertes de voiles funèbres, un coup de tonnerre mettra fin* aux affaires de la Péninsule... *Je pèse plus sur mon trône* qu'à la tête de mes armées... Soldats, vous avez justifié mon attente, vous avez glorieusement marqué la différence qui existe entre *les soldats de César et les cohues armées de Xerxès...* » C'est un poète qui parle, le vrai poète de ce début du siècle !

L'historien puissant à qui l'on doit les nerveuses et sobres *dictées* sur les guerres d'Italie et d'Égypte, le géographe inégalé qui traça de ses divers champs de bataille des descriptions d'une exactitude qui touche à la divination, l'homme d'État qui donne, dans sa correspondance, tant d'irréfutables démonstrations de la souplesse de ses aptitudes et de la clairvoyance de son jugement, ne dédaigna pas, en plus d'une circonstance, de prendre la plume du publiciste, et d'insérer sa prose dans le *Moniteur*, à côté de celle de Geoffroy.

Julien-Louis Geoffroy, né à Rennes en 1743, mort en 1814, fut le roi des journalistes sous l'Empire. C'est le type de l'humaniste bourru. *Cave canem !* En regard de ses feuilletons, les satires de Boileau sont fades, les articles de Fréron (1) insipides, les appréciations de Laharpe doucereuses. Il eut toutefois le mérite de dépecer le théâtre de Voltaire et d'en montrer la faiblesse; il brille par la sagacité, le bon sens, l'érudition ; il s'entend à mettre en relief les beautés de Racine et de

(1) Célèbre critique du XVIII[e] siècle, adversaire acharné de Voltaire et des philosophes.

Corneille, qu'il ne cesse d'opposer aux pâles tragiques du XVIIIe siècle. Quand il mourut, des amis charitables expliquèrent sa fin en disant que, par mégarde, il avait sucé le bout de sa plume.

Charles-Marie Dorimond de Feletz, né près de Brives-la-Gaillarde en 1767, mort en 1850, fut un des plus brillants rédacteurs des *Débats*, où il représentait la science aimable ; par la grâce de son style et ses qualités d'homme du monde, Feletz est la contre-partie de Geoffroy, *ce critique du Danube !*

Dussault (1), après avoir été le collaborateur de Fréron dans *l'Orateur du peuple*, donna, sous le pseudonyme de Y, des articles très remarquables au *Journal des Débats*. Personne n'a mieux parlé de nos grands écrivains du XVIIe siècle, excepté, peut-être, Villemain et Saint-Marc-Girardin ; les pages qu'il a consacrées à Bossuet et à Fléchier peuvent passer pour un jugement définitif. On estime encore et l'on a tort de ne plus lire ses *Annales littéraires*.

Il avait plus de sérieux, mais moins d'originalité que son rival et contemporain Hoffmann (2). Fécond auteur d'opéras comiques, parmi lesquels on n'a pas oublié les *Rendez-vous bourgeois*, pièce pimpante et délurée, ce dernier appartient à l'histoire du journalisme par une suite d'ingénieux et piquants articles qu'il écrivit dans *les Débats*. On peut et on doit louer en lui l'honnête homme qui ne flagorna aucun gouvernement, et ne se déshonora par aucune palinodie. Malheureusement il commit la lourde maladresse de laisser dix volumes d'œuvres complètes : c'était neuf volumes de trop.

Un autre journaliste célèbre fut Boissonade de Fon-

(1) (Jean-Joseph) 1769-1824.

(2) (François-Benoît) né à Nancy en 1760, mort à Paris en 1828.

tarabie (1), plus connu, vers le milieu du siècle, comme professeur et comme helléniste : il écrivit, dans le *Journal de l'Empire*, deux cent cinquante articles, remarquables par la diversité, la profondeur, la finesse et la mesure. Il signait ω.

(1) Né en 1774, mort en 1857.



CHAPITRE SEPTIÈME.

LA POÉSIE SOUS L'EMPIRE.

LA POÉSIE DESCRIPTIVE. — **Delille** (l'Imagination, la Pitié); **Fontanes**; **Esménard** (la Navigation); **Chênedollé** (le Génie de l'Homme); **Campenon** (la Maison des Champs); **Castel** (les Plantes); **Michaud** (le Printemps d'un proscrit); **Berchoux** (la Gastronomie).

L'ÉPOPÉE. — **Parseval de Grandmaison** (Philippe-Auguste).

LA TRAGÉDIE. — **Raynouard** (les Templiers); **Luce de Lancival** (Hector); **Arnault** (Marius à Minturnes).

LA COMÉDIE. — **Picard** (les Ricochets, la Petite Ville, etc.); **Etienne** (les deux Gendres); **A. Duval** (les Projets de Mariage, etc.).

LA POÉSIE ÉLÉGIAQUE. — **Millevoye.**

C'EST un lieu commun de littérature courante d'affirmer que la poésie, au début du siècle, s'est vue frappée d'anémie chronique parce que, violemment arrachée aux arts de la paix, la France était en proie à une sorte d'hallucination guerrière qui paralysait toutes ses facultés créatrices. Cependant l'Allemagne, qui, à la même époque, était en proie aux horreurs de l'invasion, vit fleurir son âge d'or, son grand siècle poétique avec Gœthe, Schiller, Wieland. Veut-on savoir pourquoi, en réalité, les lettres, sous Napoléon, subissent une éclipse momentanée ? C'est que l'antiquité était méconnue, ou plutôt grotesquement habillée à la mode du jour; c'est que les principes fondamentaux de la religion et de la morale, sans lesquels rien de grand et de beau ne peut se produire, avaient été éliminés et proscrits par les chefs de la Révolution. Le scepticisme général, tel est le véritable motif de cette léthargie intellectuelle.

Du reste, ce ne sont pas les œuvres qui manquent, mais les chefs-d'œuvre. Delille vivait, plus pétulant, plus caustique, plus en mouvement que jamais ; son industrie prospérait toujours et sa fabrique d'alexandrins fonctionnait jour et nuit. En 1806 il publia son poème de *l'Imagination*, en huit chants : « Ce poème promet quelque chose sur les rapports de l'imagination 1° avec l'intelligence, qu'elle éveille et qu'elle colore ; 2° avec les passions, qu'elle excite ; 3° avec les objets qui l'entourent ; 4° avec les lieux qu'elle visite ; 5° avec les arts, qu'elle inspire ; 6° avec les devoirs et les destinées de l'homme, qu'elle rend heureux ou malheureux en affaiblissant ou en exagérant ses peines ; 7° avec l'art de gouverner les peuples, auquel elle fournit des terreurs, des modes, des fêtes, etc.; 8° avec toutes les religions, dont elle embellit le culte extérieur... Le poète touche à tout, mais il n'approfondit rien (1). » Son poème de *la Pitié*, qui fait honneur à la persistance de ses convictions, témoigne de plus de chaleur et de sensibilité. Faut-il citer ses traductions de l'*Énéide* et du *Paradis perdu ?* C'est la facilité banale poussée aux dernières limites ; c'est l'application du vers d'Ovide : *Quidquid tentabam dicere versus erat* (2). Delille mourut en 1813, au milieu de la consternation générale. S'il ne fut pas un grand poète, on doit, du moins, reconnaître en lui un homme de lettres estimable dans toute l'acception du mot. Puisque nous citons les Latins, ajoutons que ce qui a provoqué le discrédit où sont tombées ses œuvres, c'est, de sa part, l'oubli de ce jugement de Quintilien sur Sénèque : *Si non omnia sua amasset* (3)....

Le général voit sa gloire compromise ; que dire de

(1) Cf. le P. Cahours, *Poésies françaises*, III, page 125.

(2) « Tout ce que j'essayais de dire était vers. »

(3) « S'il n'avait pas tant aimé tout ce qu'il produisait... »

celle de ses lieutenants ? Le plus en vue de ces derniers fut Louis de Fontanes. Né à Niort, en 1757, d'une famille protestante, mais d'une mère catholique, ses premiers maîtres furent les Oratoriens, son premier modèle, Dorat, son premier protecteur, d'Alembert, sa première pièce de vers, le *Cri de mon cœur*, long gémissement qui fait penser au *Désespoir* de Lamartine. De 1780, date son petit poème *la Forêt de Navarre ;* de 1783, sa traduction de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope ; de 1788, son *Astronomie.*

Pendant la Révolution, sa conduite fut courageuse : arrêté pour avoir protesté en faveur de Lyon mitraillé, il fut incarcéré, vite relâché, et alla chercher une retraite aux Andelys. Nommé professeur de belles-lettres à l'École centrale des Quatre-Nations, on le trouve, en même temps, rédacteur au *Mémorial*, avec Laharpe. Lors du coup d'État du 18 fructidor, pour échapper à Sinnamary, il s'enfuit en Angleterre, où il trouva celui qui devait être son plus illustre ami, Châteaubriand. De Londres il passa en Hollande, en Allemagne, et, chemin faisant, il ne cessa de se livrer à la composition du poème épique sur lequel il fondait sa renommée future : *la Grèce sauvée.*

Brumaire lui permit de sortir de sa retraite. Il eut, dans le *Mercure*, l'honneur de soutenir le *Génie du Christianisme.* De 1804 à 1810, il fut président du Corps Législatif.

L'historien n'a guère à se préoccuper de l'orateur officiel, sage, mesuré, habile à observer les nuances et à triompher des difficultés par des tournures évasives. Le poète mérite davantage l'attention, et, jusqu'à un certain point, l'estime de la postérité. La caractéristique de Fontanes, c'est le respect de la tradition, le culte du principe d'autorité en littérature ; ses préférences exclusives vont aux maîtres d'ordre moyen, à

ceux dont l'œuvre témoigne d'un goût pur plutôt que d'une originalitédébordante : à Corneille, à Molière, il préfère les auteurs de *Bérénice* et du *Lutrin*. Partout il cherche à se montrer le digne disciple de ces précurseurs, par le soin studieux du mot propre, par l'industrieux mélange de la raison et de l'imagination.

Parmi ses chefs-d'œuvre on cite *la Chartreuse de Paris*, et *le Jour des Morts à la campagne*, petit poème de deux cents vers où tout est en rapport avec le sujet. Nous aimons moins l'Ode sur la *Mort du duc d'Enghien*, qui date de 1804. C'est une suite de belles strophes, mais ce n'est pas un *acte*, puisqu'elle ne fut publiée qu'après 1815. Ste-Beuve, qui a consacré à Fontanes une de ses études les plus finement travaillées, mentionne avec honneur certaines bluettes : *à une jeune Anglaise*, *à un pêcheur*, *sur un buste de Vénus*. Si nous mettons à part, et hors de toute comparaison, *le* huitième chant de son poème épique, *la Grèce sauvée* (1), nous oserions avouer nos préférences pour la *Maison rustique* (2), où le talent du poète apparaît avec un cortège de qualités qu'on n'est point porté d'habitude à attendre de sa muse régulière et compassée. En somme, on ne peut refuser à Fontanes le goût, la vision du classique, le sentiment du beau, plutôt que la compréhension du grand, le culte virtuel sinon la réelle intuition de l'idéal. Il a été un pieux lévite de l'art, et son nom restera entouré d'une discrète auréole.

De son vivant, sa gloire fut contrebalancée par celle d'Esménard. Né en Provence en 1769, Joseph-Alphonse Esménard fut, dans sa jeunesse, comme Regnard, un infatigable voyageur. Il voyagea particulièrement à l'époque de la Terreur, poussé loin de la

(1) Fontanes y chante les guerres médiques : on n'en a que trois chants et des fragments.

(2) Poème didactique en trois chants (le jardin, le verger, le parc).

France par la crainte intelligente de la guillotine. Plein d'admiration pour le grand homme qui rendait à la France l'ordre, et la sécurité aux citoyens, il se fit le thuriféraire de l'empereur, qui lui prodigua faveurs et pensions. Cet épicurien aimable, ce poète correct mais froid, après avoir obtenu, avec son opéra de *Trajan*, un succès colossal, tomba en disgrâce, et mourut des suites d'une chute de voiture.

L'ouvrage renferme des morceaux brillants, au premier rang desquels on citera un parallèle de l'agriculture et de la navigation (chant III), un tableau de l'élévation des digues en Hollande (IV), la description d'une pêche de la baleine et le récit du désastre de l'Armada (IV).

Un autre poète, également fonctionnaire de l'empire, fut Charles-Julien Lioult de Chênedollé, né en 1769, à Vire. Ancien voltigeur de Coblentz, ami de Châteaubriand, dont il faillit épouser la sœur, le poète, dont Mme de Staël disait que ses vers avaient *la hauteur des cèdres du Liban*, publia le *Génie de l'homme*, qui n'obtint qu'un succès de salons. Comme tout poète qui se respecte, il encensa successivement Napoléon et la branche aînée. Quand l'empereur est sur le trône, il dit :

Il est de ces mortels, esprits prodigieux,
Que le doigt du Très-Haut marqua du sceau des cieux.

Quand Louis XVIII entre aux Tuileries, l'auteur, changeant sa lyre d'épaule, s'écrie :

C'est alors que, lassés d'une gloire importune,...
Vers ces rois paternels jadis si révérés,
Reportant tous leurs vœux trop longtemps égarés,
Sous un sceptre plus doux les peuples se rallient ;
Avec le trône antique ils se réconcilient.

Personne mieux que Chênedollé n'a chanté la Normandie et ses pommiers :

Le froment, jeune encor...
Ondoyait à côté du trèfle reverdi :
La cerisaie en fleurs, par avril ranimée,
Emplissait de parfums l'atmosphère embaumée,
Et des dons du printemps les pommiers enrichis
Balançaient leurs rameaux empourprés ou blanchis...

Chênedollé a de la fraîcheur, de la vigueur, de l'enthousiasme. C'est un beau commencement de poète.

Campenon, né en 1772 à la Guadeloupe, n'est qu'un versificateur. Sa *Maison des champs* n'est ni pire ni surtout meilleure que *l'Homme des champs* de Delille. Il obtint un vif succès avec *l'Enfant prodigue*, qui fut popularisé par tous les arts libéraux. La postérité n'a cure de ce poème flasque et prolixe, qui cependant offre d'ingénieux détails.

Voici le tour des plantes. Elles ont été célébrées par René-Richard Castel, né à Vire en 1758, et mort à Reims, du choléra, en 1832. Dans le premier chant (il y en a quatre), le poète rappelle l'importance de la botanique, le second est consacré à l'été et renferme un éloge de la France ; on y cueille, entre autres renseignements, l'information suivante :

Jamais, près de la Seine, une bergère assise,
Du crocodile affreux ne craignit la surprise !

Le rose, l'œillet, la vanille, la sensitive, la pervenche, le bluet, le myrte, la véronique, la fraise, la violette, l'acanthe et le jasmin, tel est l'odorant bouquet tressé par la main du poète, qui s'y révèle comme une passable doublure de Delille, un arrière petit-fils d'Ausone. Avec le troisième chant apparaît le cortège rustique et démocratique de la carotte, de l'oseille, du cerfeuil, du céleri, et même (ô repas de collège !)

Le haricot grimpant à la rame attaché.

Le IVe chant, qui correspond à l'hiver, nous entretient surtout des soins que réclame la serre : de ci, de

là, les épisodes réglementaires, particulièrement un dithyrambe sur le cidre :

Quand tu viens pétiller sur la table enchantée,
Tu joins à des flots d'or une mousse argentée.

Moins effacée est la mémoire de Joseph-François Michaud, né en Savoie, en 1767, mort à Passy, en 1839. Il chanta les républicains, Marie-Louise, et rédigea la *Quotidienne*, journal royaliste. Son principal ouvrage est le *Printemps d'un proscrit*, nouveau spécimen de la poésie didactique. Avant de le lire, il faut parcourir l'*Essai préliminaire*, écrit dans un style mordant, et l'on ne doit pas oublier les notes complémentaires, remplies d'anecdotes ingénieuses ; le poète se moque agréablement de ses prédécesseurs, de du Bartas,qui appelle les poissons « les bourgeois de l'empire liquide », de Ronsard, qui nous montre le ciel « enfarinant les champs et de grêle et de neige », et surtout du poète anglais Darwin, qui,au rebours d'Ovide, métamorphose les plantes en hommes. Poète ou prosateur, Michaud est homme d'esprit. Ses vers sont bien faits, mais ils pèchent par la monotonie ; les fameux vers *à compartiments* reparaissent à chaque page :

Ce peuple a son orgueil, — ces rois leur majesté ;
On y connaît la joie, — on y verse des larmes ;
La paix a ses bienfaits, — la guerre a ses alarmes ;
Il est là des tyrans, — des ministres cruels.

Tout l'esprit de Michaud ne l'empêcha pas de croire indispensable d'ajouter un treizième chant à l'*Énéide!*

Nous avons gardé pour la fin un poème au titre alléchant et plein de promesses. Joseph Berchoux naquit en 1761, et mourut en 1838. Dans le premier des quatre chants de la *Gastronomie*, l'auteur nous sert un savant exposé de cette cuisine des anciens, si rudimentaire et si peu diversifiée, consistant surtout en viandes rôties, bœufs, cochons, moutons grillés tout d'une

pièce. Les anciens ne mangeaient pas de veau et ne faisaient pas de sauce ! Les Spartiates savouraient leur brouet noir S. G. D. G. Chez les Athéniens, le fils même de Périclès, Archestrate, composa, sur l'art de se nourrir, un ouvrage qui « est un trésor de lumières, » et Théarion se tailla, dans les pâtes, une impérissable renommée. Les Romains ont Lucullus et son salon de Diane, Domitien et son turbot. Après l'historique, les préceptes :

Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté,
Ne soit, en son chemin, par un autre heurté.

Comme entremets, sans doute, Berchoux raconte cette histoire du grand Condé, qui, un jour, entrant avec sa suite dans une auberge où il n'y avait que des œufs, se piqua de bien faire cuire une omelette. « Cet autre Alexandre, » d'après une indication de l'hôtesse, qui lui dit de tourner l'omelette pour la mieux faire cuire, la tourna si bien qu'il la jeta dans le feu.

Le IIIe chant est le plus élégamment écrit. Le IVe traite du dessert. Tous les vins sont catalogués avec des épithètes louangeuses, depuis le Lacryma Christi jusqu'au vin de Constance : aux convives qui ont trop fêté le disciple de Silène, le poète donne ce prudent conseil :

Vos yeux sont égarés, votre tête échauffée ;
Livrez-vous par prudence aux douceurs de Morphée.

Cet amusant badinage est d'une versification généralement facile et d'un style agréable Berchoux aurait pu éviter certaines tournures prosaïques et féconder davantage le sujet. Le poème est accompagné de notes et de maximes, parmi lesquelles nous citerons la suivante, qui ne doit rien à la Rochefoucauld : « L'homme passe, mais les pâtés restent. »

Nous voilà loin de Parseval-Grandmaison (François-Auguste) !

La poésie épique ne fit point relâche, même sous l'empire : mais le *Philippe-Auguste* ne devait pas avoir une destinée meilleure que les *David*, les *Jonas*, les Moïse, tant ridiculisés par Boileau. Il y a douze chants en l'honneur du vainqueur de Bouvines. Le sujet présentait de nombreuses et vastes ressources, dont l'auteur ne sut pas profiter. Le moyen-âge, avec sa féodalité puissante et orgueilleuse, avec ses croyances et sa foi vive, ses côtés grandioses et son enthousiasme, pouvait tenter un écrivain habile. Grandmaison ne se douta de rien : ni couleur historique, ni vérité, ni passion, ni exactitude. Le *Philippe-Auguste* n'est pas une *Iliade ;* il n'est pas même une *Achilléide*, à plus forte raison une *Pharsale*. Ajoutons que les vers sont d'une facture très suffisante, ce qui est très insuffisant pour constituer un chef-d'œuvre. En outre, le poète s'est fourvoyé en mêlant le merveilleux chrétien au merveilleux païen, en invoquant tour à tour la fée Mélusine et Ste Geneviève, les Anges gardiens et le Génie des volcans. L'ouvrage est une longue erreur de goût. Une critique indulgente pourrait, peut-être, faire une exception en faveur du VIIe chant.

Mais place à Melpomène ! Le mélodrame commence à poindre, et l'étoile de Guibert de Pixérécourt monte à l'horizon. Le règne des porte-clefs à figure patibulaire, des donjons verrouillés et cadenassés, des tyrans à la barbe sombre, aux yeux sanguinolents, des orphelins embastillés et des châtelaines calomniées, va peser sur la littérature. A bientôt *la croix de ma mère*, et son fidèle acolyte *merci, mon Dieu !* Un historien (1) raconte que des débordements périodiques envahissaient, tous les soirs, les théâtres du boulevard aux représentations de *Fitz Henri*. On y voyait une fille enlevée, perdue, abandonnée : le vieux père devient fou ; la

(1) Cf. Capefigue, *Consulat et Empire*, VI, 23.

pensée de son enfant occupe sans cesse son intelligence dévoyée ; pour lui, la malheureuse coupable est morte à jamais, et il arrose son tombeau, qu'il couvre de fleurs ; soudain apparaît la jeune mère : elle tombe à genoux, présente le nouveau-né au vieillard; les baisers du petit innocent, le repentir du séducteur, qui épouse sa victime, rendent au pauvre fou la raison, à tous le bonheur, aux assistants la tranquillité. Le nombre des bronchites contractées à la suite des inondations provoquées par l'attendrissement général et les larmes, fut incalculable en l'an 1806.

Napoléon préférait la tragédie et l'encourageait à sa façon : il eût fait, disait-il, Corneille prince, et dut, pour observer les proportions, se contenter de faire Raynouard (1) sénateur. Le chef-d'œuvre de ce poète, plus connu comme savant,est la tragédie des *Templiers*, représentée en 1805. Sans parler du récit de la mort des Templiers, qui est demeuré classique à l'égal presque de celui de Théramène (2) ou de la mort de Polyphonte (3), on rappellera avec honneur le rôle du jeune Marigny, fils du surintendant des finances, rôle qui, confié à Talma, alors dans tout l'éclat de sa gloire, soulevait chaque fois de brillantes ovations. Mais il est plus intéressant de connaître le jugement de Napoléon sur le principal personnage :« Le caractère de Philippe-le-Bel, prince violent, impétueux, emporté dans toutes ses passions, absolu dans toutes ses volontés, implacable dans ses ressentiments et jaloux jusqu'à l'excès de son autorité, pouvait être théâtral, et ce caractère eût été conforme à l'histoire... Au lieu de cela, l'auteur nous le représente comme un homme froid, impassible, ami de la justice, qui n'a aucune raison d'aimer ou de

(1) 1761-1836.

(2) Dans *Iphigénie en Aulide* de Racine.

(3) Dans *Mérope* de Voltaire.

haïr les Templiers ; l'auteur paraît surtout avoir oublié une maxime classique, établie sur une véritable connaissance du cœur humain, c'est que le héros d'une tragédie, pour intéresser, ne doit être ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocent. »

En résumé, c'est une tragédie moins pour être jouée que pour être lue, ni plus ni moins que l'*Hector* de Luce de Lancival (1).

Prêtre avant la Révolution, il se défroqua en 1792. Ses premiers essais dramatiques firent renchérir le prix des pommes en Normandie. De 1797 à sa mort, il professa les belles-lettres au collège Louis-le-Grand, alors *Prytanée français*. Vers 1806, il donna *Achille à Scyros*, en six chants, poème épique mort avant de naître, et l'année de Wagram vit paraître la tragédie d'*Hector*, pâle reflet de la traduction de l'*Iliade* par Bitaubé ; l'ouvrage était médiocre, mais il plut à Napoléon, qui, toujours soucieux de jouer les Auguste et les Louis XIV, accorda à ce nouveau Chérilus (2) une pension de 6000 livres. C'était donné. Geoffroy, qui se permit des critiques, fut vertement étrillé dans une satire de l'irascible universitaire. Celui-ci mourut en vrai professeur de rhétorique au moment où, comme récompense d'une pièce de vers latins, on lui apportait une couronne de lauriers. Quant à son *Hector*, c'est une faillite de plus à ajouter au passif de la littérature impériale. N'oublions rien ; à son actif, ce brillant et docte professeur pouvait présenter un ouvrage de haute valeur : il fut le maître de Villemain.

Arnault (3) lutte avec plus de succès contre l'indifférence de la postérité.

Nommé par Bonaparte gouverneur des îles io-

(1) 1764-1810.

(2) Mauvais poète, contemporain d'Alexandre.

(3) Né à Paris en 1766, mort en 1834.

niennes, puis secrétaire général de l'Université, il fut, à la mort d'Andrieux, élu par l'Académie comme secrétaire perpétuel. Fabuliste, il a le don de l'invention, de l'originalité, et se recommande par un esprit sarcastique et même profond. Ses fables sont peut-être les meilleures de notre littérature après celles de Florian. Son *Marius à Minturnes* mérite une mention. Au point de vue littéraire, la grande qualité de cette tragédie est que ce sujet grandiose n'est point affadi par une intrigue d'amour ; le plébéien brutal et farouche y apparaît avec les instincts et le langage que lui prête l'histoire. A certains moments, la scène est illuminée par des éclairs tragiques qui donnent la vision des beautés disproportionnées de Crébillon et de Lucain. Le dialogue a parfois de la rapidité, du nerf, une sorte de gravité sombre ; une scène même est restée dans la mémoire des lettrés, c'est celle où l'esclave cimbre, envoyé pour tuer Marius, entre dans la prison où le grand vaincu attend la mort. Mais ce qui, plus que les *Fables*, plus que *Marius*, plus qu'une tragédie de *Lucrèce*, disparue aussitôt que présentée, assurera l'immortalité au nom d'Arnault, c'est une petite pièce qui est dans toutes les mémoires : *Pauvre feuille desséchée* ,etc.

Comme les *Templiers*, comme *Hector*, *Marius à Minturnes* fut proposé pour un des prix décennaux. On connaît l'origine de cette institution, qui fut fixée par un décret d'Aix-la-Chapelle, en 1804. Vingt-deux prix étaient fondés, dont treize de 5000 francs et neuf de 10,000. Ces derniers étaient attribués 1° à la physique, 2° aux mathématiques, 3° à l'histoire, 4° à l'invention d'une machine utile, 6° à la tragédie ou à la comédie, 7° à la peinture, 8° à la sculpture, 9° à l'opéra. Des rapports furent composés : Chénier parla au nom de la littérature, Delambre pour les mathé-

matiques, Cuvier pour l'histoire naturelle. Les prix ne furent pas donnés, des difficultés s'élevèrent ; on n'y pensa plus.

La *Vestale* de Jouy (1) avait été désignée pour le prix nº 9. Jouy, après avoir été distingué par Tippo Saëb (2), fut adjudant-général en 1792, commanda la place de Lille, et, dès 1797, congédia Mars pour se consacrer au service des neuf Sœurs. Son principal ouvrage est cette *Vestale*, qui parut en 1807. L'opéra est moins intéressant par lui-même que par l'anecdote suivante. Le public, à la veille du divorce de Napoléon et de Joséphine, applaudissait avec affectation ce vers :

Le salut des États ne dépend pas d'un crime.

Le premier chambellan, M. de Rémusat, craignant que ces marques de critique indirecte ne se renouvelassent devant l'empereur, pria le poète de faire subir une modification à l'alexandrin coupable : celui-ci se métamorphosa en

Rome, pour son salut, n'a pas besoin d'un crime.

Mais Napoléon, qui suivait sur un exemplaire, constata le changement, et fut si mécontent qu'il faillit disgracier le trop avisé courtisan.

Les vers sont faibles ; je cite au hasard :

Les dieux demandent vengeance ;
Deux sacrilèges mortels
Ont souillé les saints autels
De leur indigne présence.

L'ensemble, néanmoins, est bien supérieur à ce

(1) 1764-1846.

(2) Dernier nabab de Mysour, monta en 1782 sur le trône, et força les Anglais de lui rendre les provinces conquises par eux sur son père. Assiégé ensuite dans Seringapatam, il y périt, les armes à la main, en 1799.

qu'on rencontre d'ordinaire chez les librettistes ; du reste la musique de Spontini (1) sauva tout.

Aussi mal partagée que sa sœur aînée, Thalie ne nous offre que des astres de troisième grandeur. Pas plus que Corneille, Molière ne put trouver de rivaux parmi les poètes de cette époque. On a cependant retenu quelques noms, au premier rang desquels est Picard (2).

Il fut à la fois directeur, auteur, comédien ; il entra, en 1807, à l'Académie, où il remplaça Dureau de la Malle, traducteur de Tacite. On lui reconnaît beaucoup de naturel et d'entrain ; l'art de peindre des figures, sinon des types ; de l'observation et de la malice, sinon de la puissance et de la profondeur. A ceux qui ne l'ont pas lu, nous disons : C'est un disciple de Regnard et un précurseur de Labiche (3). Ses chefs-d'œuvre sont les *Ricochets*, la *Petite Ville* et les *Marionnettes*.

On sait ce que, dans la vie ordinaire, on entend par ricochets. Le colonel vient d'avoir avec sa femme une algarade un peu vive ; arrivé à la caserne, il malmène le lieutenant-colonel, qui rudoie les commandants, lesquels s'en prennent aux capitaines, qui se rabattent sur les lieutenants, qui se soulagent aux dépens des sous-lieutenants, qui interloquent les sergents, qui entreprennent les caporaux, lesquels brutalisent et mettent à l'ombre le fusilier Pitou qui n'en peut mais.

La pièce nous montre Gabriel, jockey de Dorsay, qui flatte Lafleur, valet de chambre du même Dorsay, lequel Lafleur flatte son maître, qui flatte Sainville, jeune colonel, fils d'un ministre, qui flatte Mlle de Mircour, nièce de Dorsay, dont il est épris, laquelle en fin

(1) Compositeur italien célèbre.

(2) Né à Paris en 1769, mort en 1818.

(3) L'un de nos meilleurs poètes comiques contemporains.

de compte n'a d'yeux que pour son petit chien. Que le capricieux Azor vienne à se perdre, et le désespoir de sa maîtresse se traduit par une affreuse mauvaise humeur qui retombe *graduellement*, et en sens inverse, sur tous les personnages énumérés.

Les traits plaisants abondent: c'est Dorsay qui, adulé par son valet de chambre, s'écrie : « Coquin, tu ne penses pas tout ce que tu dis, *mais c'est égal, tu me fais plaisir!* » C'est ce même Dorsay qui, rebuté par le colonel, ne peut retenir cette exclamation : « Oh ! les gens en place, les voilà bien ! De belles promesses, et puis des excuses, des défaites... *Est-ce que je serai comme cela quand je serai placé?* » Et cette réflexion de la femme de chambre s'adressant au jockey :

Eh vite ! cours chercher le colonel de la part de Madame.

GABRIEL.

Il a juré de ne plus revenir.

MARIE.

Raison de plus pour qu'il accoure.

Dans les *Marionnettes*, l'auteur veut montrer que les caractères fortement trempés sont fort rares, que nos dispositions se modifient suivant les événements, bref que le monde est peuplé de pupazzis (1) qui obéissent aux moindres impulsions.

La *Petite Ville*, qu'on s'accorde à regarder comme le chef-d'œuvre de Picard, est le développement de ce passage de Labruyère: « J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Je me récrie, et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel, et dans un séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir. »

(1) Marionnettes.

Le rôle le plus amusant est celui de Riflard, qui descend des croisades ; il est chargé de faire les honneurs d'un Mirecourt (1) ou d'un Vitry-le-François (2) quelconque, « où il y a un limonadier qui fait les glaces dans la perfection, pourvu qu'on les lui commande une semaine à l'avance, » où l'on rencontre des salons dans lesquels la bonne société joue « un jeu d'enfer, cinq sous la fiche ! »

La critique a justement reproché à l'auteur de n'avoir pas fait de la province une étude méticuleuse, et d'avoir représenté des mœurs qui sont aussi bien celles de Paris que celles d'une sous-préfecture, enfin de s'en être tenu à la surface sans entrer dans le vif. Picard répond en disant que, s'il en est ainsi, c'est parce que « les hommes, au fond, sont partout les mêmes. » Il aurait pu répondre, avec plus de modestie, que, pour créer des types distincts, réels, vivants, éternels, il fallait un Molière, et qu'il n'était pas Molière.

Cette remarque s'applique aussi à Charles Guillaume Étienne (3). Ses premières pièces furent *le Rêve, une heure de Mariage ;* après la représentation de *une journée au camp de Bruges*, il fut, sur l'invitation de Napoléon, pris par Maret (4) comme secrétaire particulier. Sous l'empire, il fut censeur général de la police des journaux. En 1810, il fut reçu à l'Académie : un de ses amis le prévint de cette élection par ces mots tirés des *Actes des Apôtres : Et elegerunt Stephanum, virum plenum spiritu* (5). Plus d'une fois, à ses risques et périls, il refusa de laisser insérer au *Journal de l Empire* des articles composés et envoyés par Napoléon lui-

(1) Sous-préfecture des Vosges.

(2) Sous-préfecture de la Marne.

(3) Né à Chamouilly (Haute-Marne) en 1777.

(4) Ministre de l'intérieur.

(5) « Et ils choisirent Étienne, homme rempli d'*esprit.* »

même, et toujours, revenu au sang-froid et à la juste appréciation des choses, l'empereur l'approuva.

Sa pièce capitale est intitulée *les deux Gendres*. Avant lui un Jésuite de Rennes avait, au XVIe siècle, sur les données d'un fabliau du moyen-âge, composé une pièce dont le censeur impérial se souvint, et qu'il eut le tort de ne point citer. On cria au plagiat ; le scandale fut énorme. Avant lui, Piron et Voltaire, le premier dans les *Fils ingrats*, le second dans *l'Enfant prodigue*, avaient traité un sujet analogue. Le crime d'Étienne était pardonnable, s'il y avait crime. Pour mettre le public en mesure de juger les deux pièces, et de constater le nombre ainsi que la qualité des emprunts, l'auteur fit représenter *Conaxa ;* grâce, peut-être, à des distributions gratuites de billets, la pièce atteignit une trente-deuxième représentation.

Voici le canevas de la comédie d'Étienne : Dupré a deux gendres, Dervière et Dalainville, à qui il a cédé ses biens, à condition qu'ils le défrayeront chacun à son tour pendant six mois. Après avoir passé le premier semestre chez Dervière, faux philanthrope, égoïste hâbleur, il va demander l'hospitalité à Dalainville, type de fatuité, ambitieux en quête d'un ministère. Il est rebuté, et allait même être contraint de coucher dans la rue, quand un de ses anciens associés le recueille. Alors, un mouvement unanime d'indignation se produit dans le public, et le gendre coupable, mis à l'index, voit la place tant convoitée le fuir pour toujours, s'il ne parvient pas à décider Dupré à paraître dans une réception du ministre. Finalement, le beau-père, touché du remords de ces ingrats et confiant dans leur repentir, accorde son pardon.

La pièce est écrite dans une langue nette, expressive, et porte la marque des bons comiques de la première moitié du XVIIIe siècle. Plus d'une inspiration

est dramatique et touche à l'éloquence.. *spirat tragicum.*

Alexandre Duval (1) a pour lui une intarissable fécondité : on a de lui une cinquantaine de comédies dont quelques-unes, soit de sa composition, soit en collaboration avec Picard, obtinrent un grand succès. Citons *les Projets de Mariage, la Jeunesse de Henri V, la Femme misanthrope.* Un de ses drames, charpenté avec industrie, et renfermant quelques scènes vigoureuses, *Édouard en Écosse*, fut proscrit par la censure. Doué d'une certaine force d'invention, de vérité comique, les sentiments qu'il exprime brillent par l'honnêteté, la franchise ; ses drames historiques sont une école de courage et d'honneur ; partout il s'efforce de peindre le cœur humain d'après les observations que lui fournit l'expérience de la vie, et si le style de ses ouvrages était à la hauteur de ses pensées, Duval occuperait une place très distinguée parmi les écrivains de troisième ordre. Il fut, et nous le retrouverons plus tard, un des détracteurs les plus acharnés de l'école dont Victor Hugo est le chef.

Millevoye (2), lui, est le véritable précurseur de Lamartine. Il fut clerc de procureur, commis de librairie, mais il lisait trop, et son patron, un jour, impatienté de le voir ainsi absorbé, lui cria, en lui frappant sur l'épaule : « Malheureux ! tu lis ! tu ne seras jamais libraire. » Au lieu de vendre des livres, il en fit. En 1806, l'Académie couronna son discours sur *l'Indépendance de l'homme de lettres ;* en 1807, une pièce sur les *Embellissements de Paris ;* en 1811, un *Éloge de Rotrou ;* en 1812, un dithyrambe sur *Goffin ou le héros liégeois.* Comme autrefois Marot, il mit en vers des dialogues de Lucien. Il mourut à l'âge de 34 ans, en 1816, des suites d'une chute de cheval, comme Gil-

(1) Né en 1767, mort en 1842.

(2) Né à Abbeville, en 1782.

bert; après avoir été atteint d'une cécité absolue, comme Homère et Milton. Celui que Napoléon avait comblé de ses bienfaits, avait trouvé le temps d'incliner sa muse devant les Bourbons, auxquels il adressa *la Fête des Martyrs*, ode médiocre en faveur de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Pour le récompenser de sa palinodie, le nouveau gouvernement réduisit à 1200 francs sa pension de 6000 francs; à la même époque, une maison de confiance, à laquelle il avait remis son petit avoir, déposa son bilan : « Ah ! les coquins ! s'écria le jeune malade, banquiers et rois, ils font tous faillite ! »

Ses productions les plus réussies, celles qui méritent d'être lues encore, sont *le Déjeuner*, *les Vœux à un bosquet*, *le Souvenir*, enfin son *Athalie*, je veux dire *la Chute des feuilles*. Il a été, répétons-le, pour Lamartine, ce que Pérugin (1) a été pour Raphaël, Rotrou pour Corneille, un devancier. Par moments, il a la note mélancolique, la plainte communicative, une sorte d'ampleur grandiose ; mais le souffle est court (un souffle de poitrinaire), la verve vite épuisée, et, presque toujours, le style, avec ses oripeaux fanés, rappelle le genre troubadour. Il est fatigant avec ses manoirs, ses bachelettes, ses paladins, ses tourelles, ses varlets, ses Loïse, ses Irène et ses Malvina, ses chevaliers, qui feraient mieux de partir une bonne fois pour la Syrie, son style maladroitement archaïque, qui n'est ni du XIVe ni du XVIe siècle, et dont la trame multicolore rappelle les enfantines supercheries de la pseudo-Clotilde de Surville.

On sait les derniers vers de son *Poète mourant* :

Le poète chantait, quand la lyre fidèle
S'échappa tout-à-coup de sa débile main :
Sa lampe mourut, et, comme elle,
Il s'éteignit le lendemain.

(1) Chef de l'école de peinture dite *École romaine* (1446-1514.)

Mais non ! le flambeau de la poésie ne cessera point de briller ; il sera ressaisi par trois grands poètes dont l'un médite ses *Odes*, l'autre les *Méditations*, le troisième *Éloa !*

Table des Matières.

Chapitre Sixième.

LA LITTÉRATURE SOUS L'EMPIRE.

Chapitre Septième.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01936 7906

